

ROBERT E. HOWARD

CONAN

LE CIMMÉRIEN

PREMIER VOLUME
1932-1933

1

« Sache, ô Prince, qu'entre l'époque qui vit l'engloutissement de l'Atlantide et des villes étincelantes... il y eut un Âge insoupçonné, au cours duquel des royaumes resplendissants s'étalaient à la surface du globe... Mais le plus illustre des royaumes de ce monde était l'Aquilonie, dont la suprématie était incontestée dans l'Occident rêveur. C'est en cette contrée que vint Conan, le Cimmérien — cheveux noirs, regard sombre, épée au poing, un voleur, un pillard, un tueur, aux accès de mélancolie tout aussi démesurés que ses joies — pour fouler de ses sandales les trônes constellés de bijoux de la Terre. »

Conan est l'un des personnages de fiction les plus connus au monde. Robert E. Howard l'a créé en 1932 et avec lui, l'heroic fantasy. Ce héros, ainsi que la puissance évocatrice de l'écriture de son auteur, a eu et a toujours une influence majeure, au moins égale à celle de Tolkien, sur tout l'imaginaire occidental.

Pourtant, les nouvelles du Cimmérien n'ont jamais été publiées telles que son auteur les avait conçues. Elles ont été réarrangées, réécrites, modifiées, artificiellement complétées après sa mort.

C'est pourquoi ce livre est un événement.

C'est le premier de trois volumes qui rassemblent l'intégralité des aventures de Conan, présentées dans l'ordre de leur rédaction, restituées dans leur version authentique à partir des manuscrits originaux, avec des traductions nouvelles ou entièrement révisées. Elles s'accompagnent de nombreux inédits, ainsi que d'articles et de notes sur l'oeuvre de Robert E. Howard et l'univers de Conan par Patrice Louinet, qui en est l'un des plus éminents spécialistes internationaux.

Un ouvrage absolument exceptionnel à tirage limité, superbement illustré par le célèbre dessinateur Mark Schultz.

CONAN

Le Cimmérien



ROBERT E. HOWARD

ILLUSTRATIONS PAR MARK SCHULTZ

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant
Ouvrage dirigé par Patrice Louinet

Titre original: *The Coming of Conan the Cimmerian*

© 2007 Conan Properties International LLC ("CPILLC").
CONAN, CONAN THE BARBARIAN, HYBORIA, and related logos, names
and character likenesses are trademarks or registered trademarks of CPILLC.
Used with permission.
All rights reserved.

Certaines œuvres contenues dans cet ouvrage se trouvent dans le domaine public.

Couverture et illustrations © 2002 by Mark Schultz
Design © 2002 by Wandering Star Books Ltd.
Design : Marcelo Anciano

Cet ouvrage a été publié en Grande-Bretagne par Wandering Star Books Ltd
et aux États-Unis par The Random House Publishing Group,
une division de Random House, Inc.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrice Louinet et François Truchaud
© Bragelonne 2007, pour la présente traduction.

ISBN: 978-2-35294-117-0

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

E-mail: info@bragelonne.fr
Site Internet: <http://www.bragelonne.fr>

CONAN
Le Cimmérien

Pour Al

Mark Schultz

Sommaire

Introduction par Patrice Louinet.....	11
Cimmérie*	23
Le Phénix sur l'Épée*	27
La Fille du Géant du Gel*	57
Le Dieu dans le Sarcophage*	69
La Tour de l'Éléphant*	93
La Citadelle Écarlate*	121
La Reine de la Côte Noire*	169
Le Colosse Noir*	207
Chimères de Fer dans la Clarté Lunaire*	253
Xuthal la Crépusculaire*	293
Le Bassin de l'Homme Noir*	333
La Maison aux Trois Bandits*	367
La Vallée des Femmes Perdues*	397
Le Diable d'Airain*	417
Appendices*	455
Le Phénix sur l'Épée (version rejetée par <i>Weird Tales</i>)	457
Document sans titre (liste de noms et de pays)	487
Notes sur Divers Peuples de l'Âge Hyborien	489
L'Âge Hyborien	491

* Trad. Patrice Louinet (nouvelle traduction)

* Trad. François Truchaud (traduction mise à jour)

Synopsis sans titre	515
La Citadelle Écarlate (Synopsis)	517
Le Colosse Noir (Synopsis)	519
Histoire inachevée, sans titre	521
Synopsis sans titre	525
Histoire inachevée, sans titre	527
Cartes du Monde Hyborien	537
Une Genèse Hyborienne par Patrice Louinet	541
Sources	573

Introduction

Robert E. Howard (1906-1936) ne s'imaginait sans doute pas un instant que la parution du numéro de décembre 1932 de la revue *Weird Tales* allait faire entrer son nom dans l'histoire. « Le Phénix sur l'Épée », première nouvelle mettant en scène Conan le Cimmérien, avait été écrite en mars de la même année, et même si Farnsworth Wright, le rédacteur en chef du magazine, avait confié à Howard que la nouvelle était « à certains égards vraiment remarquable », ce n'était pas suffisant pour lui donner l'illustration de couverture. La première nouvelle de Conan n'était qu'un récit parmi d'autres au sommaire de ce numéro.

Soixante-quinze ans plus tard, le personnage a acquis une dimension et une renommée internationales. Il n'est quasiment pas de pays qui n'ait publié les récits du Cimmérien. Un succès en amenant un autre, le personnage a fait plus que franchir les frontières des pays de l'Âge hyborien, il a aussi franchi celles de tous les média. Il s'est ainsi retrouvé sur le grand écran, dans les comic-books et des dessins animés, s'est vu pastiché, imité et parodié, a envahi le petit écran, les magasins de jouets et l'univers des jeux de rôle. Ce voyage ne s'est cependant pas fait sans heurts et la création d'Howard s'est retrouvée diluée au passage, le plus souvent à un point tel qu'il est impossible de retrouver le personnage dans la représentation habituelle que l'on en fait de nos jours, celle d'un super-héros hypermusclé en slip de fourrure. Le phénomène n'a rien de rare dans les annales de la littérature populaire. Dès qu'un personnage de fiction acquiert un tel statut iconique, la création prend le plus souvent le pas sur le créateur, échappant à ce dernier, et dès lors animée d'une vie qui lui est propre. Dracula, Fu Manchu ou Tarzan sont immédiatement identifiables, alors que leurs créateurs respectifs, Bram Stoker, Sax Rohmer et Edgar Rice Burroughs jouissent d'une popularité qui est tout à la fois inférieure à, et dépendante de, leurs créations. Ainsi, bon nombre de lecteurs de Burroughs rencontrèrent le personnage de Tarzan pour

la première fois par le biais des films ou des bandes dessinées et ce n'est qu'ensuite qu'ils découvrirent les romans qui avaient inspirés ceux-ci. Il ne leur restait plus alors qu'à se forger leur opinion sur les qualités – ou l'absence de celles-ci ! – des adaptations. Or, dans le cas d'Howard, c'était là chose impossible. Jusqu'à la parution de la présente édition dans les pays anglo-saxons, les nouvelles de Conan n'avaient jamais été publiées telles que Howard les avait écrites, dans l'ordre dans lequel il les avait rédigées, le tout dans une même collection ; la situation était identique en France, les volumes français étant directement issus des éditions américaines.

Il n'y a bien sûr rien de condamnable au fait d'établir la « biographie » d'un personnage de fiction, mais personne n'aurait pour autant l'idée de faire de la chronologie de la vie de Sherlock Holmes la base de l'édition courante des récits imaginés par Sir Arthur Conan Doyle, et encore moins d'intégrer les pastiches holmésiens dans les pages de cette même collection. C'est pourtant le sort qu'ont dû subir Howard et ses histoires de Conan : celles-ci furent réarrangées selon une chronologie arbitraire, certaines nouvelles furent réécrites ou modifiées, parfois de façon très importante, et on intégra aux volumes des pastiches de piètre qualité (c'est le moins que l'on puisse dire) ainsi que des récits d'Howard transformés artificiellement en aventures de Conan. De plus, les nouvelles de Conan qu'Howard avait laissé inachevées (les jugeant sans doute de trop médiocre qualité), furent complétées par d'autres auteurs et intégrées à la série, sur un pied d'égalité avec celles que Howard jugeait dignes de son talent.

On baptisa ce processus douteux du nom de « collaboration posthume », expression commode s'il en est, puisqu'on comprendra sans peine qu'Howard, mort et enterré depuis quelques dizaines d'années, n'avait pas son mot à dire dans cette supposée collaboration. Il devenait dès lors très difficile pour le lecteur lambda de déterminer ce qui, dans ces volumes, était de la plume d'Howard et ce qui n'était que de l'imitation, de la réécriture, voire de la récupération et du bricolage, les sommaires restant justement très... sommaires sur qui avait écrit quoi. En d'autres termes, des lecteurs désireux de découvrir Howard après avoir rencontré les créations de ce dernier à travers des adaptations se retrouvaient bien souvent à lire d'autres adaptations et non du véritable Howard, ne disposant pas des informations nécessaires pour séparer le bon grain de l'ivraie. Pas étonnant donc qu'il ait longtemps été impossible d'avoir une réelle approche critique des nouvelles du Texan et que son œuvre se retrouve jugée à l'emporte-pièce : bien souvent il était évalué sur des récits qui n'étaient pas les siens ou avaient été trafiqués.

Howard lui-même a expliqué pourquoi ces nouvelles ne devaient pas être publiées selon une quelconque « biographie » du personnage : « En écrivant ces nouvelles, j'ai toujours agi moins en auteur qu'en chroniqueur, comme si je ne faisais que rapporter les aventures telles que le personnage me les racontait. C'est la raison pour laquelle on saute d'un épisode à un autre, dans le désordre le plus total. L'aventurier de base qui vous raconte les épisodes tumultueux de sa carrière le fait rarement en suivant un ordre chronologique établi, mais saute d'un épisode à un autre, d'une époque à une autre, racontant les événements comme ils lui viennent à l'esprit. » Par conséquent, les nouvelles que vous vous apprêtez à lire sont publiées dans l'ordre dans lequel elles sont « venues à l'esprit » d'Howard, c'est-à-dire dans l'ordre dans lequel elles ont été rédigées et telles que lui, et personne d'autre, les a rédigées. Pas de pastiches, pas de modifications au nom de la « cohérence interne », pas de réécritures. Une présentation fidèle à l'esprit d'Howard, qui jette par là même une lumière bien différente sur le personnage et son évolution, et nous fournit de précieux indices quant aux thèmes majeurs de la série.

Au moment où paraissait le numéro de décembre 1932 de *Weird Tales*, Howard était en train de devenir l'un des piliers du magazine. C'est dans cette revue qu'il avait fait paraître sa première nouvelle professionnelle, « Spear and Fang » (« Lance et Croc »), en juillet 1925. Au fil des ans, ses nouvelles apparurent avec une fréquence accrue dans les pages de la revue. Howard avait eu pour la première fois les honneurs de la couverture en avril 1926 avec « Wolfshead » (« le Loup-garou »), avait lancé sa première série en 1928 avec la parution de « Red Shadows » (« Ombres Rouges »), première des nouvelles mettant en scène Solomon Kane le Puritain, et qui lui valut de nouveau les honneurs de la couverture. Un an plus tard, Howard gagnait l'admiration et le respect de ses pairs, notamment son futur correspondant Howard Phillips Lovecraft, avec deux récits mettant en scène le roi Kull, « The Shadow Kingdom » (« le Royaume des Chimères ») et « The Mirrors of Tuzun Thune » (« les Miroirs de Tuzun Thune »), publiés respectivement dans les numéros d'août et de septembre 1929.

On peut dire qu'Howard était un protégé de Farnsworth Wright, rédacteur en chef de *Weird Tales*. Celui-ci fit confiance au jeune auteur, l'encourageant et lui prodiguant ses conseils. Des années plus tard, Wright devait présenter Howard comme une de ses « découvertes littéraires », un

« génie » doublé d'un « ami ». Wright était un rédacteur en chef atypique dans le monde des *pulp* magazines, dans lequel bien souvent seuls les clichés et les récits à formule avaient droit de cité. *Weird Tales* fut bien plus d'une fois digne de son sous-titre autoproclamé : « The Unique Magazine ». Wright était sur le fil du rasoir, partagé entre des penchants plus littéraires et les impératifs commerciaux d'un magazine qui durant toute son existence flirta avec le dépôt de bilan.

Si Lovecraft voyait ses nouvelles régulièrement rejetées par la revue, incapable ou refusant de réviser sa production, Howard était plus souple. Étudiant et anticipant les besoins des *pulps* qui le publiaient, il n'avait aucun scrupule à soumettre des récits à formule à des marchés aussi génériques que *Fight Stories*, *Action Stories* ou *Spicy-Adventure Stories*, dont le cahier des charges était très strict et le sommaire répétitif au possible. En revanche, notre Texan nourrissait des ambitions plus littéraires, ce dont témoignent en particulier ses efforts poétiques, mais pour lesquelles il ne pouvait trouver de débouché commercial viable.

Weird Tales arriva au bon moment dans la carrière d'Howard et cette revue atypique publia la crème de sa production : les nouvelles de Solomon Kane, de Kull, de Bran Mak Morn et de Conan. Ce n'est sans doute pas un hasard si, de tous ses nombreux personnages, Howard n'écrivit de poèmes qu'au sujet de ces quatre-là (si l'on veut bien considérer « Cimmérie » comme étant un poème traitant de la terre natale de Conan). Howard était de toute évidence bien plus impliqué dans son travail lorsqu'il écrivait les nouvelles de Conan que lorsqu'il se consacrait à des marchés plus génériques et purement alimentaires.

Il convient de rappeler que la toute première nouvelle de Conan était la réécriture d'une nouvelle de Kull intitulée « By This Axe I Rule ! » (« Par cette Hache je Règne ! »), datant de 1929. Comme les nouvelles de Conan, les récits de Kull mettaient en scène les exploits d'un aventurier barbare dans les contrées exotiques d'un passé mythique et imaginaire de notre planète, mais là s'arrêtent les ressemblances : entre 1929 et 1932 Howard avait eu le temps de développer des ambitions nouvelles pour ses récits de Fantasy. Il avait tout d'abord réussi à vendre des récits de fiction historique, ce qui lui avait permis de se frotter au genre épique. Howard insuffla à ces récits une intensité inouïe pour l'époque (et rarement égalée depuis), offrant au lecteur des récits mémorables, notamment sur le thème des dernières Croisades. Howard excellait dans l'art de

dépeindre la lente décadence de ce qui avait autrefois été le puissant empire d'Outremer, déchiré par les luttes intestines et les menaces d'invasions, un thème central des futurs récits de Conan. Mais écrire et vendre des récits historiques épiques n'était pas chose aisée : « Il n'existe pas de travail littéraire qui soit à mes yeux aussi jubilatoire que de réécrire l'histoire sous une forme romanesque. J'aimerais pouvoir consacrer le restant de mes jours à ce type de récits. [...] Malheureusement, je ne pourrais jamais vivre de ma plume de la sorte ; les marchés sont trop restreints, la demande est insuffisante, et cela me prend trop de temps pour les écrire. J'essaie de coller au plus près à la vérité historique, tout du moins j'essaie de commettre le moins d'erreurs possible. Il est important pour moi que le décor et le cadre de mes récits soient aussi exacts et réalistes que possible, en dépit de mes maigres connaissances. Si je déforme trop les faits, change les dates (comme le font certains auteurs), ou mets en scène un personnage qui ne colle pas à la conception que je me fais du lieu et de l'époque, je perds mon sens de la réalité, et mes personnages cessent d'être des êtres de chair et de sang. Or, mes histoires tournent entièrement autour de la conception que je me fais de mes personnages. Une fois perdu le "contact" avec mes personnages, il ne me reste plus qu'à mettre au panier ce que j'écris. »

Tous ces éléments étaient sans doute présents à l'esprit d'Howard en ce mois de février 1932 lorsqu'il entreprit de remanier la nouvelle de Kull pour en faire « Le Phénix sur l'Épée », la première nouvelle de Conan. En se débarrassant de l'élément sentimental qui était au cœur de la première version pour le remplacer par un élément fantastique, Howard savait exactement ce qu'il faisait : à la différence des histoires de Kull, écrites avec différents marchés possibles en vue, la première nouvelle de Conan fut écrite spécifiquement pour *Weird Tales*. Il n'empêche. Maîtriser les impératifs commerciaux était une chose, être capable de dominer les forces créatrices qui avaient présidé à la création de ce nouveau personnage en était une autre : « Conan sembla surgir à mon esprit presque sans aucun effort de ma part et immédiatement un flot de récits se mit à jaillir de ma plume, ou plutôt de ma machine à écrire, toujours sans effort. Il me semblait que je n'étais pas en train d'écrire, mais simplement de relater des événements qui s'étaient réellement produits. Histoire après histoire s'enchaînaient à une vitesse telle que j'avais du mal à garder le rythme. Pendant des semaines, je ne fis qu'écrire les aventures de Conan. Le personnage prit totalement possession de mon esprit, écartant tout ce qui pouvait se mettre en travers de l'écriture de ces récits. » Nous verrons cependant, dans l'essai

en fin de volume, que les choses furent plus compliquées et plus complexes qu'Howard veut bien nous le laisser entendre...

Avec une première histoire mettant en scène un Conan dans la force de l'âge et souverain de l'Aquilonie, une deuxième dans laquelle il est un jeune barbare évoluant dans les sphères glacées du nord du continent hyborien, et une troisième dans laquelle il est un jeune voleur dans la ville de Numalia, autant d'époques et d'endroits éloignés les uns des autres sur les plans biographiques et géographiques, Howard courait le risque de se perdre dans ce personnage et son univers. Ce n'aurait pas été la première fois et l'exemple de ce qui s'était passé avec Kull en est une bonne illustration, tant la perte de « contact » progressive entre le créateur et sa création est perceptible au fil des nouvelles. Le Texan s'arrangea donc pour que le « décor et le cadre de [s]es récits soient aussi exacts et réalistes que possible ». La création d'un univers cohérent, mais inventé de toutes pièces, était la solution idéale aux besoins et aux aspirations d'Howard. Cependant sa décision de peupler son « Âge hyborien » de Cimmériens, de Vanirs, de Némédiens ou d'Afghulis, c'est-à-dire de noms très légèrement déguisés empruntés à l'histoire et aux légendes, n'a jamais été réellement comprise. Des années plus tard, Lovecraft devait critiquer Howard : « La seule faille de tout cela, c'est la tendance incurable de R.E.H. à choisir des noms qui soient bien trop proches de véritables noms, des noms qui, pour nous, évoquent tout autre chose. » Lovecraft – et nombre de lecteurs avec lui – n'avait pas compris qu'Howard n'avait jamais eu l'intention de créer un univers dissocié du nôtre comme il l'avait fait quelques années auparavant pour les récits de Kull, et comme aime à le faire l'immense majorité des auteurs de Fantasy. En choisissant avec soin des noms si proches de ceux que l'on trouve dans les légendes ou les manuels d'histoire, Howard voulait simplement s'assurer qu'aucun lecteur ne se demanderait à quoi ressemble un Turanien, ou qu'il ignore que les Vanirs et les Æsirs vivent dans les contrées glacées du Nord. En faisant se télescoper l'histoire et la géographie dans un univers à la fois totalement nouveau et pourtant familier, Howard avait pour seuls objectifs l'efficacité et le stéréotype, ce qui lui permettait de planter un décor en un minimum de mots. Il faisait ainsi d'une pierre deux coups, répondant à son besoin d'avoir un cadre « exact et réaliste » pour sa série, tout en se donnant la possibilité de pouvoir écrire des récits (pseudo-)historiques sans risquer l'anachronisme ou les erreurs factuelles.

Les trois premières nouvelles de Conan, complétées avant la rédaction de « l'Âge hyborien » peuvent donc être considérées comme

autant d'efforts expérimentaux, rédigées avant qu'Howard ait une conception clairement établie de son personnage, de son environnement et du potentiel de la série. C'est avec ses quatrième et cinquième efforts – « La Tour de l'Éléphant » et « La Citadelle Écarlate » – qu'Howard ajouta cette dimension épique et (pseudo-)historique à sa nouvelle série. Dès lors, les nouvelles de Conan devinrent autre chose que les aventures d'un guerrier barbare dans des contrées imaginaires, comme cela avait été le cas pour les récits de Kull. D'une histoire à l'autre Conan pouvait se retrouver roi dans l'Europe médiévale (« La Citadelle Écarlate »), général dans une Assyrie ancienne divisée par les guerres continuelles entre ses diverses cités-États (« Le Colosse Noir »), ou faire partie des *kozaks* – le terme est suffisamment transparent – de l'Est. Comme Howard l'écrivit un jour : « Mon exploration de l'histoire se résume à la recherche perpétuelle de nouveaux barbares, à toutes les époques. » Avec la création de l'Âge hyborien, Howard venait de s'offrir un univers dans lequel tous ces peuples barbares pouvaient coexister dans un même continuum temporel, et en la personne de Conan, il avait créé le véhicule idéal par lequel il allait pouvoir exprimer ses vues sur la barbarie et la civilisation. Sur un plan plus large, il venait aussi de poser les bases de l'heroic fantasy moderne, revitalisant et américanisant le genre. Dashiell Hammett était en train de faire la même chose avec le roman policier classique et inventait le genre « hard-boiled » dans les pages d'un autre *pulp* magazine, *Black Mask*. Les nobles héritiers plongés dans leurs quêtes initiatiques et les détectives amateurs ou philanthropes, héros privilégiés (et souvent issus du Vieux Continent) de ce genre de récits, venaient brusquement de se faire bousculer par des personnages violents, pragmatiques et au langage volontiers grossier.

Dans nombre des histoires de Conan, le Cimmérien se retrouve aux confins des royaumes hyboriens, là où barbarie et civilisation s'affrontent en des conflits souvent titanesques, mobilisant des dizaines de milliers de combattants. À ces événements épiques font pendant des épisodes plus personnels, qui fournissent à la série nombre de ses scènes mémorables. Ainsi dans « La Reine de la Côte Noire », Conan raconte-t-il : « [J]'ai ravalé ma colère et j'ai gardé mon calme. Le juge a repris de plus belle, braillant que j'avais fait offense à la cour et que je devais donc être jeté dans un cachot pour y moisir jusqu'à ce que je dénonce mon ami. Comprenant alors qu'ils étaient tous fous, j'ai sorti mon épée et j'ai fendu le crâne du juge en deux. » Ou ce commentaire acerbe dans « La Tour de l'Éléphant » : « En règle générale, les hommes civilisés sont plus malpolis

que les sauvages car ils savent qu'ils peuvent se montrer grossiers sans se faire fendre le crâne pour autant. »

De toute évidence, l'œuvre d'Howard (et tout particulièrement les nouvelles de Conan) peut être lue comme une exploration du thème « Barbarie contre Civilisation », Howard prenant fermement parti pour les barbares. Cet intérêt très marqué pour le thème a nourri son œuvre dès le début de sa carrière et devait devenir le thème majeur de sa correspondance volumineuse avec Howard Phillips Lovecraft, inaugurée en 1930. Se retrouvant confronté à l'érudit de Providence, Howard dut argumenter et alimenter le débat à l'aide de données historiques et philosophiques, qui bien souvent se retrouvent plus tard dans les nouvelles de Conan, et vice versa. Bien plus au fait que quiconque des idées et des positions d'Howard, Lovecraft se retrouva donc en position privilégiée pour apprécier les nouvelles de Conan et la philosophie qui les sous-tendait à leur juste valeur. Peu de temps après la mort du Texan, il devait écrire : « Il est difficile de décrire précisément ce qui distinguait les nouvelles de Monsieur Howard des autres, mais le véritable secret est qu'il se trouvait lui-même dans chacune d'entre elles. » Le perspicace auteur de Providence touchait là du doigt l'une des clés de la série des Conan, expliquant tout à la fois ce en quoi ces nouvelles étaient l'expression d'une vision toute personnelle et la raison pour laquelle aucun auteur de pastiches ne pouvait prétendre arriver à la cheville d'Howard. Si les nouvelles de Conan peuvent se lire comme de simples récits d'évasion, hauts en couleur et particulièrement bien conçus, la série tout entière est parcourue d'un pessimisme sous-jacent. Les meilleures de la série – parmi lesquelles nous inclurons « La Tour de l'Éléphant », « La Reine de la Côte Noire », « Au-delà de la Rivière Noire » et « Les Clous Rouges » – ne se terminent d'ailleurs pas sur un happy end. Le vernis de l'évasion pure s'y fissure pour révéler la noirceur du propos.

C'est dans « La Reine de la Côte Noire » que Conan explique sa conception du monde : « Dans ce monde, les hommes luttent et souffrent en vain, trouvant du plaisir seulement dans la folie ardente de la bataille [...] Il me suffit de vivre ma vie intensément ; tant que je peux savourer le jus succulent des viandes rouges et le goût des vins capiteux sur mon palais, tant que je peux jouir de l'étreinte ardente de bras à la blancheur d'albâtre et de la folle exultation de la bataille lorsque les lames bleutées s'enflamment et se teintent d'écarlate, je suis satisfait ! »

Il s'agit là d'une des caractéristiques majeures du Cimmérien. Il vit pour l'instant présent, en savourant chaque instant, se moquant tant

du passé que de l'avenir. Hier *kozak*, aujourd'hui roi, demain voleur. C'est en ce sens que les nouvelles de Conan sont des nouvelles d'évasion, transcendant les générations, les cultures, et même la propre « vie » du personnage, dont les nouvelles ne peuvent qu'être indépendantes les unes des autres. Libre en tout, et surtout de sa propre biographie.

Ce qui distingue les nouvelles de Conan de tant d'autres, c'est ce sentiment que l'excitation de l'aventure n'est qu'un masque, qu'il n'est en fait jamais vraiment possible d'oublier la noirceur du monde. L'Âge hyborien dans lequel s'inscrivent les nouvelles de Conan a débuté par un cataclysme et se terminera par un cataclysme. Quoi que les Hyboriens et Conan accomplissent n'a en fin de compte aucune espèce d'importance car tout est voué à la destruction et l'oubli. La vie et les empires sont tout autant éphémères chez Howard. La civilisation n'est pas la phase ultime du développement humain ; c'est au mieux une « conséquence inévitable » de ce développement, disait-il, mais n'est qu'un état transitoire : les civilisations sont vouées à se fragiliser et à tomber en décadence, pour finalement être emportées par une nouvelle invasion barbare qui, à son tour, après un temps, se civilisera. Dans ce cycle, c'est dans l'état de barbarie qu'Howard se reconnaissait. Il ne s'agit pas là, comme certains ont bien voulu le croire, d'une quelconque idéalisation ou admiration du « Bon Sauvage » de Rousseau, bien au contraire : « Ma vision de la barbarie n'a rien d'idyllique. Pour autant que je sache, c'est un mode de vie terrible, sanglant, féroce et dénué d'amour. Je ne supporte pas que l'on dépeigne le barbare comme s'il était un enfant de la nature, quasi-divin et majestueux, doté d'une étrange sagesse et s'exprimant sur un ton cadencé d'un air ampoulé. » C'est probablement dans « Au-delà de la Rivière Noire » que l'on trouve le meilleur concentré de la philosophie howardienne. Ses protagonistes y sont pris entre le marteau et l'enclume : au-delà de leurs terres et de la Rivière Noire se trouvent les Pictes féroces, prêts à fondre sur eux à tout moment ; derrière celles-ci et la rivière Tonnerre se trouvent les forces de la civilisation, bien trop décadentes et déchirées par leurs rivalités pour pouvoir assurer leur propre survie, encore moins celles des colons de la frontière. L'histoire débute avec ce constat, qu'elle va développer et mener à sa conclusion logique, implacable, sans coup de théâtre ni *deus ex machina*. À la fin du récit, seul le Cimmérien est encore debout, car né barbare et non civilisé. Le processus de civilisation avait coupé ses compagnons de leurs instincts, ils ne pouvaient donc espérer survivre. Les dernières lignes de la nouvelle, sans doute les plus citées de l'œuvre

d'Howard, en attestent : « La barbarie est l'état naturel de l'humanité. [...] La civilisation n'est pas naturelle. Elle résulte juste d'un concours de circonstances. Et la barbarie finira tout naturellement par triompher. » Le processus civilisationnel porte en lui-même les germes de sa propre destruction en se coupant de ses racines naturelles. Ce qui n'est pas naturel ne peut espérer survivre : soit cela succombera aux assauts des forces naturelles, ce que décrit « Au-delà de la Rivière Noire », soit cela disparaîtra d'une manière horrible après une longue déchéance, ce que décrivent « Xuthal la Crépusculaire » et « Les Clous Rouges ». Les raisons profondes de la fascination d'Howard pour le thème des civilisations décadentes et leur pendant dans sa fascination pour la vie barbare sont sans doute très complexes. Bien plus que dans les théories évolutionnistes en vogue à l'époque et dont les nouvelles se font parfois l'écho, c'est probablement dans la biographie et la psychologie d'Howard que réside la réponse. Il y a en effet quelque chose de farouchement personnel dans ces convictions, qui transcende les nouvelles et contribue pour beaucoup à leur puissance inégalée...

Il est bien évident que toutes les nouvelles de Conan ne sont pas du même tonneau que celles que nous venons de mentionner. En temps de difficultés financières, Howard dut ou sut vendre son Cimmérien pour s'assurer un revenu. La plupart des nouvelles « alimentaires » de Conan furent ainsi composées entre novembre 1932 et mars 1933, période à laquelle Howard fut confronté à de graves soucis financiers. Toutes comportent des héroïnes à demi dévêtues – absentes de toutes les nouvelles antérieures – dont la présence garantissait presque la vente de la nouvelle, et souvent ne se justifiait que pour cela. On notera au passage que c'est dans ces récits et leur imagerie que les pasticheurs vinrent trouver leur inspiration, pas dans « Les Clous Rouges » ou « Au-delà de la Rivière Noire », ce qui en dit long sur le regard critique de leurs auteurs. Ces histoires restent bien sûr howardiennes (Howard étant « bien meilleur que n'importe quelle approche commerciale qu'il pouvait adopter » dicit Lovecraft), dégagent une certaine poésie, certaines sont même très agréables à lire, mais elles témoignent clairement d'une approche commerciale destinée à obtenir les faveurs de la couverture de *Weird Tales*.

Avec Conan, Howard affichait des ambitions qui dépassaient nettement le cadre trop étroit des *pulps*. Alors qu'il aurait pu enchaîner récit après récit d'aventures de Conan tuant des monstres, l'œil vissé sur une demoiselle en péril et à moitié nue, s'assurant ainsi d'un revenu

régulier, Howard prit la décision de ne pas transformer son Cimmérien en industrie. Il n'hésita pas à expérimenter dans le cadre même de sa série, s'essayant à des genres différents, prenant des risques artistiques et commerciaux, alors qu'il lui aurait été très simple de vendre des récits stéréotypés. Si l'on peut définir une œuvre d'art comme étant quelque chose qui attire et dérange tout à la fois, alors les nouvelles de Conan sont en effet spéciales : une épopée haute en couleur, regorgeant d'exploits en tout genre, de personnages plus grands que nature, de décors fabuleux, mais sous la surface desquelles rôde quelque chose de bien plus sombre.

Grattez le vernis à vos risques et périls.

Patrice Louinet, 2002-2007

Cimmérie

Écrit à Mission, Texas, en février 1932; inspiré par le souvenir des collines qui surplombent Fredericksburg, vues à travers les brumes d'une pluie hivernale.

Robert E. Howard

CIMMERIA

I remember

The dark woods, masking slopes of sombre hills;
The grey clouds' leaden everlasting arch;
The dusky streams that flowed without a sound,
And the lone winds that whispered down the passes.

Vista on vista marching, hills on hills,
Slope beyond slope, each dark with sullen trees,
Our gaunt land lay. So when a man climbed up
A rugged peak and gazed, his shaded eye
Saw but the endless vista – hill on hill,
Slope beyond slope, each hooded like its brothers.

It was a gloomy land that seemed to hold
All winds and clouds and dreams that shun the sun,
With bare boughs rattling in the lonesome winds,
And the dark woodlands brooding over all,
Not even lightened by the rare dim sun
Which made squat shadows out of men; they called it
Cimmeria, land of Darkness and deep Night.

It was so long ago and far away
I have forgot the very name men called me.
The axe and flint-tipped spear are like a dream,
And hunts and wars are shadows. I recall
Only the stillness of that sombre land;
The clouds that piled forever on the hills,
The dimness of the everlasting woods.
Cimmeria, land of Darkness and the Night.

Oh, soul of mine, born out of shadowed hills,
To clouds and winds and ghosts that shun the sun,
How many deaths shall serve to break at last
This heritage which wraps me in the grey
Apparel of ghosts? I search my heart and find
Cimmeria, land of Darkness and the Night.

Je me souviens

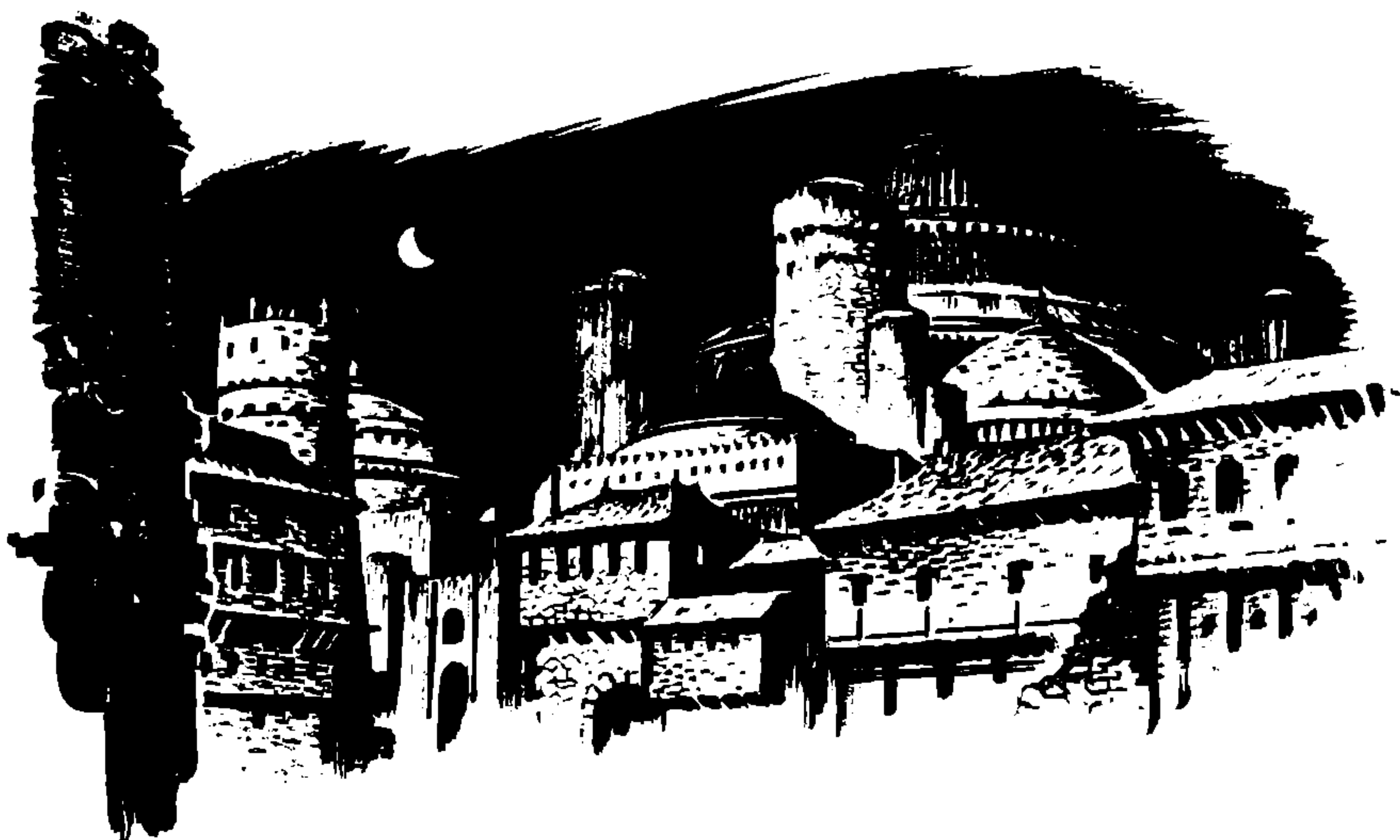
Les forêts ténébreuses, masquant les pentes des sombres collines ;
L'éternelle voûte de plomb des nuages gris ;
Les eaux opaques des rivières, s'écoulant sans bruit
Et les vents solitaires qui mugissaient le long des défilés.

En une morne perspective, colline après colline,
Pente après pente, noircies d'arbres maussades
S'étendait notre contrée lugubre. Et quand un homme gravissait
Un pic déchiqueté et plongeait son regard, son œil assombri
Ne rencontrait que cette perspective à perte de vue – colline après colline
Pente après pente, et toutes masquées comme leurs sœurs.

C'était une terre sinistre, qui semblait retenir
Tous les vents et les nuages et les songes qui fuient le soleil,
Les branches nues frissonnaient dans un vent solitaire
Et les forêts épaisses noyaient tout de leur obscurité,
Que ne savait percer un rare soleil maussade
Réduisant les hommes à des ombres spectrales ; ils l'appelaient
Cimmérie, terre de Ténèbres et de profonde Nuit.

C'était en des temps et des lieux si reculés,
J'ai oublié jusqu'au nom que je portais.
La hache et la lance à pointe de silex sont comme un songe,
Les chasses et les guerres, des chimères. Je me rappelle
Seulement du silence de cette sombre contrée ;
Les nuages empilés à jamais sur les collines,
L'obscurité des forêts éternelles.
Cimmérie, terre de Ténèbres et de Nuit.

Oh, mon âme, née de collines enténébrées,
Dans les nuages et les vents et les spectres qui fuient le soleil
Combien de morts faudra-t-il pour briser enfin
Cet héritage qui me ceint de l'équipage gris
Des fantômes ? Je fouille mon cœur et y trouve
Cimmérie, terre de Ténèbres et de Nuit.



Le Phénix sur l'Épée

Sache, ô Prince, qu'entre l'époque qui vit l'engloutissement de l'Atlantide et des villes étincelantes et celle de l'avènement des Fils d'Aryas, il y eut un Âge insoupçonné, au cours duquel des royaumes resplendissants s'épalaient à la surface du globe tels des manteaux bleus sous les étoiles : la Némédie, la Brythunie, l'Hyperborée, Zamora, avec ses femmes aux cheveux noirs et ses tours mystérieuses aux horreurs arachnéennes, Zingara et sa chevalerie, Koth, qui jouxtait les prairies de Shem, la Stygie et ses tombes protégées par les ombres, l'Hyrkanie, dont les cavaliers étaient vêtus d'acier, de soie et d'or. Mais le plus illustre des royaumes de ce monde était l'Aquilonie, dont la suprématie était incontestée dans l'Occident rêveur. C'est en cette contrée que vint Conan, le Cimmérien – cheveux noirs, regard sombre, épée au poing, un voleur, un pillard, un tueur, aux accès de mélancolie tout aussi démesurés que ses joies – pour fouler de ses sandales les trônes constellés de bijoux de la Terre.

— *Les Chroniques Némédiennes*

I

Le silence inquiétant et l'obscurité spectrale qui précèdent l'aube régnaient sur les tours luisantes et les flèches enténébrées. Dans la pénombre d'une allée perdue au sein d'un dédale de ruelles tortueuses et mystérieuses, quatre silhouettes masquées sortirent en hâte

par une porte que venait d'ouvrir une main sombre. Muets, enveloppés dans leurs capes, les quatre individus s'éloignèrent prestement et, aussi silencieusement que les fantômes d'hommes assassinés, disparurent dans l'obscurité. En retrait, un personnage sinistre s'encadrait dans la porte entrouverte ; une paire d'yeux maléfiques luisait dans la pénombre.

— Enfoncez-vous dans la nuit, créatures de la nuit, se moqua une voix. Oh, imbéciles, votre destin funeste vous talonne comme un chien aveugle et vous ne le savez même pas.

L'homme qui venait de prononcer ces mots referma la porte et la verrouilla. Il fit demi-tour et remonta le long d'un couloir, bougeoir à la main. C'était un géant sombre, dont la peau sombre révélait le sang stygien. Il parvint dans une pièce où un homme, grand et mince, en velours élimé, était étendu tel un grand chat paresseux sur un divan de soie, sirotant du vin d'un imposant gobelet d'or.

— Eh bien, Ascalante, dit le Stygien en posant la bougie. Tes dupes se sont enfoncés dans les rues comme autant de rats hors de leur tanière. Tu travailles avec de bien étranges outils...

— Des outils ? rétorqua Ascalante. Mais voyons, ce sont eux qui *me* considèrent comme un outil ! Cela fait des mois, depuis ce jour où le Quatuor Rebelle m'a rappelé du désert méridional, que je vis au cœur de mes ennemis, passant mes journées caché dans cette maison isolée, et mes nuits à rôder dans des ruelles obscures et des couloirs plus sombres encore. Et j'ai accompli ce que ces nobles félons avaient été incapables de faire. Travaillant à travers eux, et à travers d'autres agents, dont beaucoup n'ont jamais vu mon visage, j'ai semé le trouble et la sédition dans tout l'empire. En clair, œuvrant dans l'ombre, j'ai préparé la chute du roi qui trône en pleine lumière. Par Mitra, j'étais homme d'État avant de me retrouver hors-la-loi.

— Et ces dupes qui se croient tes maîtres ?

— Ils continueront à être persuadés que je les sers, jusqu'à ce que l'affaire qui nous occupe à présent soit accomplie. Qui sont-ils pour pouvoir prétendre rivaliser d'intelligence avec Ascalante ? Volmana, le nain, comte de Karaban ; Gromel, le géant, commandant de la Légion Noire ; Dion, le gras, baron d'Attalus ; Rinaldo, le ménestrel écervelé. Je suis la force qui a soudé l'acier qui est en eux, et grâce à l'argile dont ils sont aussi pétris, je les broierai lorsque le moment sera venu. Mais tout cela est pour plus tard ; ce soir le roi meurt.

— Il y a plusieurs jours de cela j'ai vu les escadrons impériaux quitter la ville, dit le Stygien.

— Ils chevauchaient vers la frontière assaillie par les Pictes sauvages — cela grâce aux alcools forts que j'ai fait passer en contrebande de l'autre côté de la frontière pour les rendre fous. La grande fortune personnelle de Dion a rendu *cela* possible. Quant à Volmana, il m'a permis d'écarter les troupes impériales qui étaient restées dans la ville. Il a de la famille à la cour némédienne ; il a donc été facile de persuader le roi Numa de requérir la présence de Trocero, comte de Poitain, sénéchal d'Aquilonie. Bien entendu, pour faire honneur au roi, il sera accompagné d'une escorte impériale ainsi que de ses propres troupes et de Prospero, le bras droit du roi Conan. Il ne reste donc en ville que la garde personnelle du roi et la Légion Noire. Par l'intermédiaire de Gromel, j'ai soudoyé un officier un peu trop dépensier de la garde royale ; à minuit, il éloignera ses hommes de la porte du roi.

» À ce moment, avec seize de mes hommes les plus résolus, nous pénétrons dans le palais par un tunnel secret. Une fois notre mission accomplie, la Légion Noire de Gromel suffira pour tenir la cité et la couronne, et ce, même si le peuple décide de ne pas nous acclamer.

— Et Dion pense que cette couronne lui reviendra ?

— En effet. Ce gros crétin la revendique en raison de ses bribes de sang royal. Conan commet une grave erreur en laissant en vie des hommes qui se targuent de descendre de l'ancienne dynastie, à laquelle il a arraché la couronne d'Aquilonie.

» Volmana souhaite retrouver la faveur royale dont il jouissait sous l'ancien régime, de façon à sortir ses terres de la pauvreté et leur redonner leur grandeur d'antan. Gromel déteste Pallantides, le commandant des Dragons Noirs ; avec tout son entêtement de Bossonien, il vise à obtenir le commandement de l'armée tout entière. Rinaldo est le seul d'entre nous à ne pas avoir d'ambition personnelle. Il ne voit en Conan qu'un barbare aux mains ensanglantées et aux mœurs primitives, venu du nord pour mettre à sac un pays civilisé. Il idéalise le roi que Conan a tué pour s'emparer de la couronne, ne se souvient que des rares fois où celui-ci protégeait les arts, et oublie toutes les noirceurs de son règne. Et grâce à lui, le peuple oublie. Déjà on chante ouvertement *La Complainte pour le roi* dans laquelle Rinaldo encense le scélérat élevé au rang de saint et traite Conan de « sauvage au cœur noir venu des abîmes ». Conan rit, mais le peuple gronde.

— Pourquoi déteste-t-il Conan ?

— Les poètes détestent toujours ceux qui sont au pouvoir. Pour eux, la perfection est toujours juste au dernier tournant, ou au prochain. Ils

fuient le présent en rêvant au passé et au futur. Rinaldo est un flambeau d'idéalisme, s'élevant – du moins en est-il persuadé – pour renverser un tyran et libérer le peuple. Quant à moi... eh bien, il y a quelques mois j'avais perdu toute ambition, et allais me contenter de piller des caravanes pour le restant de mes jours. Mais aujourd'hui, de vieux rêves s'agitent de nouveau. Conan mourra. Dion montera sur le trône. Ensuite, lui aussi mourra à son tour. Un par un, tous ceux qui s'opposent à moi mourront, par le feu, par l'acier ou par ces vins empoisonnés que tu sais si bien préparer. Ascalante, roi d'Aquilonie! Cela sonne bien, tu ne trouves pas?

Le Stygien haussa ses larges épaules.

— Il y eut un temps, dit-il avec une amertume non dissimulée, où moi aussi j'avais mes ambitions, à côté desquelles les tiennes semblent puériles et vulgaires. À quoi suis-je donc réduit! Mes pairs et rivaux de jadis n'en croiraient pas leurs yeux s'ils voyaient Thoth-amon de l'Anneau devenu l'esclave d'un étranger, un hors-la-loi par-dessus le marché, travaillant aux ambitions mesquines de barons et de rois.

— Tu faisais confiance à la magie et aux incantations, répondit négligemment Ascalante. Je ne me fie qu'à mon intelligence et à mon épée.

— L'intelligence et l'épée sont autant de fétus de paille face à la sagesse des Ténèbres, grogna le Stygien, ses yeux sombres traversés d'éclairs menaçants. Si je n'avais pas perdu l'Anneau, nos positions seraient sans doute inversées.

— Il n'empêche, répondit imperturbablement le hors-la-loi, que tu portes les marques de mon fouet sur ton dos, et il est probable que tu continues à les porter.

— N'en sois pas si sûr! (La haine démoniaque du Stygien embrasa un instant son regard.) Un jour, d'une manière ou d'une autre, je retrouverai l'Anneau, et alors, par les crocs de Set, tu paieras...

Le bouillant Aquilonien se leva d'un bond et le frappa sauvagement en travers du visage. Thoth recula en chancelant, du sang jaillissant de ses lèvres.

— Tu dépasses les bornes, chien, grogna le hors-la-loi. Prends garde; je suis toujours ton maître, celui qui connaît ton noir secret. Va donc sur les toits crier qu'Ascalante est en ville et qu'il complotte contre le roi... Va donc, si tu l'oses.

— Je n'ose pas, marmonna le Stygien, essuyant le sang de ses lèvres.

— Non, tu n'oses pas, grimaça lugubrement Ascalante. Car si je viens à mourir par ta main ou d'une quelconque trahison, un prêtre

ermite dans le désert méridional en sera informé et il brisera alors le sceau d'un manuscrit que j'ai laissé entre ses mains. Une fois qu'il en aura pris connaissance, il suffira qu'un mot soit murmuré en Stygie pour qu'un vent monte du sud en rampant à l'heure de minuit. Et où iras-tu te cacher à ce moment-là, Thoth-amon ?

L'esclave frémit et son visage sombre prit une teinte cendrée.

— Il suffit ! dit Ascalante, adoptant un ton péremptoire. J'ai du travail pour toi. Je ne fais pas confiance à Dion. Je lui ai demandé de regagner sa maison de campagne et d'y rester jusqu'à ce que le travail de ce soir soit accompli. Ce gros crétin serait incapable de dissimuler sa nervosité aujourd'hui, en face du roi. Pars le rejoindre, et si tu ne le rattrapes pas sur la route, galope jusqu'à sa demeure et reste avec lui jusqu'à ce que nous l'envoyions chercher. Surtout garde-le bien en vue. Il est mort de peur. Il risquerait bien de se retourner contre nous et d'aller tout raconter à Conan dans un accès de panique, dans l'espoir de sauver sa peau. Va !

L'esclave s'inclina, dissimulant la haine qui couvait au fond de ses yeux, et s'exécuta. Ascalante retourna à son vin. Sur les flèches étincelantes une aube nouvelle s'élevait, écarlate comme le sang.



II

Quand j'étais combattant, ils frappaient les timbales,
Répandaient de la poudre d'or aux sabots de ma monture ;
Devenu puissant monarque, ils me traquent ;
Du poison pour mon vin, des poignards pour mon dos.

— *La Route des rois*

La pièce était spacieuse et sa décoration recherchée. Les murs lambrissés étaient recouverts de lourdes tapisseries, le sol d'ivoire de tapis moelleux, et le plafond élevé de gravures et de motifs d'argent élaborés. Un homme se tenait derrière un secrétaire d'ivoire incrusté d'or. Cet homme aux épaules larges et à la peau brunie par le soleil semblait déplacé dans ce décor luxuriant et aurait semblé plus à sa place dans les hauts plateaux sauvages battus par les vents et brûlés par le soleil. Le moindre de ses mouvements révélait cette parfaite coordination entre ses muscles d'acier et son esprit aiguisé qui est l'apanage du combattant-né. Il n'y avait rien d'étudié et de mesuré dans ses gestes. Soit il était immobile comme une statue de bronze, soit il se déplaçait, sans cette fébrilité de celui qui a les nerfs à vif, mais au contraire avec une vitesse toute féline, qui brouillait la vue de celui qui tentait de le suivre du regard.

Ses vêtements étaient de qualité, mais de facture simple. Il ne portait ni bagues, ni parures à l'exception d'un bandeau d'argent qui ceignait sa tête, retenant ses cheveux noirs et coupés au carré.

Il reposa le stylet d'or avec lequel il venait laborieusement de gratter le papyrus ciré, posa son menton sur son poing, et ses yeux d'un bleu incandescent sur l'homme qui se trouvait en face de lui, avec un regard envieux. Ce personnage était plongé dans ses propres affaires, serrant les liens de son armure rehaussée d'or tout en sifflotant machinalement... Une bien étrange attitude, si l'on songe qu'il se trouvait en présence d'un roi.

— Prospero, commença l'homme assis à la table, toutes ces questions gouvernementales me fatiguent plus que tous les combats auxquels j'ai pu participer.

— Cela fait partie du jeu, Conan, répondit le Poitainien aux yeux sombres. Tu es roi, tu dois jouer ton rôle.

— J'aimerais plutôt t'accompagner en Némédie, dit Conan avec envie. Il me semble qu'il y a des siècles que je n'ai pas eu un cheval entre les jambes... mais Publius dit que les affaires intérieures requièrent ma présence. Qu'il aille au diable !

» Quand j'ai renversé la vieille dynastie, continua-t-il sur ce ton familier qui n'existait qu'entre lui et le Poitainien, tout était simple, bien que sur le coup cela m'ait paru terriblement difficile. Quand je songe aujourd'hui au parcours sauvage qui a été le mien, toutes ces épreuves, ces intrigues, tous ces massacres et toutes ces aventures me paraissent n'avoir été qu'un rêve.

» Je n'ai pas rêvé assez loin, Prospero. Lorsque j'ai vu le roi Numedides mort à mes pieds et que j'ai arraché la couronne de sa tête ensanglantée pour la poser sur la mienne, j'ai atteint la limite ultime de mes rêves. Je m'étais préparé à prendre la couronne, pas à la conserver. Au bon vieux temps de ma liberté, tout ce que je voulais c'était une épée acérée et la voie libre pour aller frapper mes ennemis. Aujourd'hui, toutes les voies sont détournées et mon épée ne fait que rouiller.

» Quand j'ai renversé Numedides, *alors* on m'appelait le Libérateur. Aujourd'hui, les gens crachent sur mon ombre. Ils ont érigé une statue de ce porc dans le Temple de Mitra et vont y pleurer, la vénérant comme si c'était l'effigie d'un monarque bienveillant mis à mort par un barbare sanguinaire. Quand je conduisais ses armées à la victoire en tant que mercenaire, l'Aquilonie se moquait que je fusse un étranger, mais aujourd'hui elle ne peut me le pardonner.

» Des hommes viennent au temple de Mitra pour brûler de l'encens à la mémoire de Numedides alors que ses bourreaux les ont mutilés, ont crevé leurs yeux, des hommes dont les fils sont morts dans ses cachots, dont les épouses et les filles ont été traînées dans son sérail. Des imbéciles et des girouettes !

— C'est Rinaldo le principal responsable, répondit Prospero, resserrant d'un cran le ceinturon de son épée. Ses chansons rendent les gens fous ; pends-le donc dans ses habits de bouffon à la plus haute tour de la ville. Qu'il aille faire des rimes pour les vautours !

Conan secoua sa tête léonine.

— Non, Prospero, poursuivit le roi, il est hors de ma portée. Un grand poète est toujours plus grand qu'un roi. Ses chansons sont plus puissantes que mon sceptre, et il m'a presque déchiré le cœur le jour où il a accepté de chanter pour moi. Je mourrai et sombrerai dans l'oubli, mais les chansons de Rinaldo vivront éternellement.

» Non, Prospero, poursuivit le roi, une expression de doute assombrissant son regard, il se trame quelque chose. Une onde souterraine dont nous n'avons pas conscience. Je le flaire comme au temps de ma jeunesse je pouvais sentir un tigre tapi dans les hautes herbes. Le royaume est en proie à une agitation diffuse. Je suis tel le chasseur accroupi près de son feu dans la forêt, qui perçoit le bruit de pas furtifs dans les ténèbres et croit apercevoir le reflet d'yeux brûlants. Si seulement je pouvais en venir aux prises avec quelque chose de tangible, quelque chose que je pourrais terrasser d'un coup d'épée ! Je te le dis, ce n'est pas un hasard si les Pictes se sont mis à harceler si violemment les frontières ces derniers temps, au point que les Bossoniens en sont venus à demander de l'aide pour les repousser. J'aurais dû accompagner les troupes.

— Publius craignait un complot visant à te capturer et à t'assassiner de l'autre côté de la frontière, répondit Prospero, en ajustant sa surcotte de soie sur sa cotte de mailles étincelante, et admirant sa grande silhouette élancée dans un miroir argenté. Voilà pourquoi il a insisté pour que tu restes dans la cité. Ces doutes sont nés de tes instincts barbares. Laisse le peuple gronder ! Les mercenaires nous sont fidèles, ainsi que les Dragons Noirs, et tous les hardis gaillards du Poitainne jurent que par toi. Ta seule crainte serait d'être victime d'une tentative d'assassinat, mais c'est impossible avec la garde impériale qui veille sur toi jour et nuit. À quoi travailles-tu donc, là ?

— C'est une carte, répondit Conan avec fierté. Les cartes de la cour sont précises quant aux pays du Sud, de l'Est et de l'Ouest, mais

elles sont vagues et erronées en ce qui concerne les pays du Nord. Je les y ajoute donc moi-même. Ici, c'est la Cimmérie, où je suis né. Et là...

— Asgard et Vanaheim, dit Prospero en regardant la carte. Par Mitra, pour un peu, j'aurais pensé qu'il s'agissait de pays légendaires.

Conan eut un rictus féroce et palpa machinalement les cicatrices de son visage sombre.

— Tu n'aurais pas dit la même chose si tu avais passé ta jeunesse sur les frontières septentrionales de la Cimmérie ! Asgard est au nord et Vanaheim au nord-ouest de la Cimmérie, et leurs frontières y sont le théâtre de conflits perpétuels.

— À quoi ressemblent ces gens du nord ? demanda Prospero.

— Ils sont grands, blonds, et ont les yeux bleus. Leur dieu est Ymir, le géant du gel, et chaque tribu a son propre roi. Ils sont capricieux et féroces. Ils se battent toute la journée, et la nuit ils boivent de l'ale et mugissent leurs chants sauvages.

— En ce cas tu leur ressembles, s'esclaffa Prospero. Tu ris à gorge déployée, bois jusqu'à plus soif, et beugles de bonnes chansons ; pourtant à part toi je n'ai rencontré aucun Cimmérien qui boive autre chose que de l'eau, qui sache rire ou bien chanter, excepté des hymnes lugubres.

— C'est peut-être dû à la région qu'ils habitent, répondit le roi. Aucune terre ne fut jamais aussi sinistre que celle-là – des collines couvertes de forêts denses à perte de vue, des cieux presque toujours gris, et des vents qui gémissent lugubrement en s'engouffrant dans les vallées.

— Pas étonnant que les hommes y deviennent moroses, remarqua Prospero avec un haussement d'épaules, tout en songeant aux souriantes plaines baignées de soleil et aux paresseuses rivières bleutées du Poitain, la province la plus au sud de l'Aquilonie.

— Ils n'espèrent rien de la vie, ni de l'au-delà, poursuivit Conan. Leurs dieux sont Crom et son sinistre entourage ; ils siègent dans le monde des morts, un lieu sans soleil aux brumes éternelles. Mitra ! Les mœurs des *Æsirs* étaient plus à mon goût.

— Bon ! dit Prospero en souriant, les sombres collines de Cimmérie sont désormais loin derrière toi. Je vais y aller. Je viderai une coupe de vin blanc némédien pour toi à la cour de Numa.

— C'est d'accord, grogna le roi, mais n'embrasse les danseuses de Numa qu'en ton nom propre, sinon tu vas déclencher une affaire d'État !

Et son rire sonore accompagna Prospero jusqu'à l'extérieur.



III

Le grand Set sommeille, lové sous ces pyramides obscures ;
Entre les sépultures, ses sujets sombres se glissent.
Je prononce le Mot depuis les gouffres secrets que jamais le
soleil ne connut.
Ô, être luisant et squameux ! dépêche-moi celui en qui
s'incarnera
Ma haine !

Le soleil se couchait, teintant d'un or fugitif le vert et le bleu brumeux de la forêt. Ses rayons déclinants vinrent frapper la lourde chaîne en or que Dion d'Attalus ne cessait de retourner dans sa main rondelette. Le gros homme était assis dans cette débauche multicolore d'arbres et de plantes en fleurs qu'était son jardin. Il ne cessait de s'agiter sur son siège de marbre tout en jetant des coups d'œil inquiets alentour, comme s'il cherchait à débusquer un ennemi tapi dans les parages. Il était assis au centre d'une petite clairière bordée d'arbustes dont les branches enchevêtrées projetaient sur lui une ombre épaisse. Tout à côté de lui une fontaine tintait avec des échos argentins ; d'autres fontaines, invisibles et disséminées en divers endroits de ce grand jardin, murmuraient leur incessante symphonie.

Dion était seul à l'exception de la grande silhouette sombre allongée sur un banc de marbre à côté de lui et qui fixait sur le baron ses

yeux sombres. Il ne s'intéressait guère à Thoth-amon. Il savait vaguement que c'était un esclave en qui Ascalante avait grande confiance, mais comme tant d'hommes riches, Dion n'accordait qu'une attention très limitée aux hommes qui n'étaient pas de son rang.

— Ce n'est pas la peine d'être si nerveux, lui dit Thoth. Le plan ne peut pas échouer.

— Ascalante n'est pas plus à l'abri d'une erreur que quiconque, répondit sèchement Dion, se mettant à suer à la simple idée d'un échec.

— Lui, si, dit le Stygien en un rictus sauvage. Sinon je n'aurais pas été son esclave, mais son maître.

— Quel langage est-ce là ? rétorqua Dion, irrité, sans toutefois vraiment s'intéresser à la conversation.

Les yeux de Thoth-amon se rétrécirent. En dépit de ses nerfs d'acier, il était sur le point de laisser libre cours à sa fureur, à sa haine et à sa rage trop longtemps contenues, prêt à risquer tout et n'importe quoi. Il oublia de prendre en compte le fait que Dion le voyait, non comme un être humain doué de raison et d'intelligence, mais comme un esclave et donc comme une créature indigne de son intérêt.

— Écoutez-moi, dit Thoth. Vous serez roi. Mais vous connaissez bien peu Ascalante. Vous ne pourrez plus lui faire confiance une fois Conan mort. Je peux vous aider. Si vous me protégez quand vous monterez sur le trône, je vous aiderai.

» Écoutez, seigneur. J'étais autrefois un grand sorcier dans le Sud. Les hommes parlaient de Thoth-amon comme ils parlaient de Rammon. Le roi Ctesphon de Stygie déchut les autres magiciens de leur position dominante et me fit un grand honneur en me substituant à eux. Ils me haïssaient, mais ils me craignaient aussi, car je contrôlais des créatures du *dehors*, que je pouvais conjurer à tout moment pour qu'elles accomplissent ce que bon me semblait. Par Set, mes ennemis vivaient dans la crainte perpétuelle de se réveiller au milieu de la nuit, les serres d'une horreur sans nom plantées dans leur gorge ! J'ai lancé de puissants et noirs sortilèges grâce à l'Anneau-Serpent de Set, que j'avais trouvé un jour dans une tombe à une lieue sous terre, un anneau qui était déjà oublié bien avant que le premier homme s'extirpe du limon originel.

» Mais un voleur me déroba l'Anneau, et mon pouvoir fut brisé. Les magiciens se soulevèrent et tentèrent de me tuer ; je dus fuir. Déguisé en chamelier, j'accompagnais une caravane dans le pays de Koth lorsque les pillards d'Ascalante nous assaillirent. Tous les hommes de la caravane

furent tués, moi excepté : je sauvai ma vie en révélant mon identité à Ascalante et en jurant de le servir. Amère fut cette servitude !

» Pour s'assurer de moi, il rédigea un manuscrit à mon sujet, le scella, et le remit entre les mains d'un ermite qui habite près des frontières méridionales de Koth. Je n'ose le poignarder dans son sommeil, ni le trahir à ses ennemis, car alors l'ermite briserait le sceau et lirait le manuscrit, suivant ainsi les instructions d'Ascalante. Et alors cet homme n'aurait qu'à prononcer un mot en Stygie...

Thoth frissonna de nouveau et le teint sombre de sa peau vira au gris.

— En Aquilonie, les hommes ne savent pas qui je suis, dit-il. Mais si mes ennemis en Stygie venaient à apprendre où je me trouve, toute la distance qui sépare ces deux pays ne suffirait pas pour m'épargner un sort si terrible qu'il foudroierait l'âme d'une statue de bronze. Seul un roi avec ses châteaux et ses armées pourrait me protéger. Voilà, je vous ai raconté mon secret, et je vous conjure de faire un pacte avec moi. Je peux vous aider grâce à ma sagesse, et vous pouvez me protéger en retour. Et un jour, je retrouverai mon Anneau...

— Anneau ? Un anneau ?

Thoth avait sous-estimé l'incommensurable égoïsme de l'homme. Dion n'avait même pas prêté attention aux propos de l'esclave ; il était totalement perdu dans ses pensées, mais ce dernier mot avait fait écho à ses propres préoccupations.

— Un anneau ? répéta-t-il. Cela me fait penser... Mon anneau porte-bonheur. Je l'ai obtenu d'un voleur shémite qui m'avait juré l'avoir dérobé à un sorcier, loin au sud, et qu'il me porterait chance. Mitra sait que je l'ai payé bien assez cher. Par les dieux, j'ai besoin de toute la chance dont je peux disposer, avec ce Volmana et cet Ascalante qui m'entraînent dans leurs complots sanguinaires. Allons donc chercher cet anneau.

Thoth bondit de son siège. Son visage s'empourpra et ses yeux s'enflammèrent, pleins de cette stupéfaction qui envahit un homme prenant la pleine mesure de la stupidité crasse d'un autre. Dion ne lui prêtait toujours pas la moindre attention. Soulevant le couvercle d'un compartiment secret dans son siège de marbre, il fouilla pendant un moment dans un amoncellement hétéroclite de porte-bonheur – amulettes barbares, osselets, bijoux clinquants – que la nature superstitieuse de l'homme l'avait poussé à amasser.

— Ah ! le voilà !

Il brandit un anneau de facture étrange. Il était fait d'un métal qui ressemblait à du cuivre et avait la forme d'un serpent écaillé lové en trois tours sur lui-même, et se mordant la queue. Ses yeux étaient des gemmes jaunes qui luisaient d'un éclat maléfique. Thoth-amon poussa un grand cri, comme si on venait de le frapper. Dion se retourna, bouche bée, et blêmit. Les yeux de l'esclave s'étaient enflammés, sa bouche était grande ouverte et ses grandes mains sombres étaient tendues comme des serres.

— L'Anneau ! Par Set ! L'Anneau ! hurlait-il. Mon Anneau — qu'on m'avait volé...

L'acier surgit dans la main du Stygien, et d'une seule poussée de ses grandes épaules sombres, il enfonça le poignard dans le corps du gros homme. Le couinement suraigu du baron se transforma en un gargouillis étranglé et il s'effondra de toute sa masse flasque comme une motte de beurre à moitié fondue. Stupide jusqu'à la dernière seconde, il mourut dans une terreur folle, sans comprendre. Écartant le corps avachi qu'il avait déjà oublié, Thoth s'empara de l'Anneau à deux mains, ses yeux sombres emplis d'une terrible avidité.

— Mon Anneau ! murmura-t-il dans une terrible exultation. Ma puissance !

Combien de temps il resta penché sur le sinistre objet, immobile comme une statue, s'abreuvant de tout son être à son aura maléfique, même le Stygien n'aurait pu le dire. Quand il s'arracha de sa rêverie et ramena son âme des abîmes nocturnes où elle s'était aventurée, la lune se levait, projetant de grandes ombres sur le dossier du banc de marbre lisse, au pied duquel était vautrée la forme plus sombre encore de celui qui avait été le seigneur d'Attalus.

— Plus jamais, Ascalante ! plus jamais ! murmura le Stygien, dont les yeux rougeoyaient dans la pénombre comme ceux d'un vampire. Il se pencha et recueillit un peu de sang coagulé de la mare dans laquelle baignait sa victime ; il en barbouilla les yeux du serpent de cuivre jusqu'à ce que les éclats dorés soient recouverts par un masque écarlate.

— Voile tes yeux, serpent mystique, psalmodia-t-il en un murmure à glacer le sang. Voile tes yeux à la clarté lunaire et ouvre-les sur des gouffres plus obscurs ! Que vois-tu, ô serpent de Set ? Qui appelles-tu depuis les gouffres de la Nuit ? Quelle est cette ombre qui descend sur la Lumière vacillante ? Fais-la venir à moi, ô serpent de Set !

Caressant les écailles du serpent d'un mouvement singulier qui ramenait toujours ses doigts à leur point de départ, sa voix se fit plus

basse encore. Dans son murmure, il invoqua des noms sinistres et conjura de terribles invocations oubliées depuis la nuit des temps, sauf dans les endroits les plus reculés de la sombre Stygie, là où des formes monstrueuses se meuvent dans l'obscurité des tombeaux.

L'air frémit autour de lui comme la surface d'un lac à l'approche d'une quelconque créature sous-marine. Un vent innommable et glacial le fit frissonner l'espace d'un instant, comme si une porte avait été ouverte. Thoth sentit une présence dans son dos, mais il ne se retourna pas. Ses yeux étaient rivés sur le marbre inondé de lune, sur lequel vint planer une ombre ténue. Tandis qu'il continuait à murmurer ses incantations, cette ombre prit du volume, ses contours devinrent plus distincts, pour enfin apparaître dans toute son horreur. Par sa forme, elle n'était pas sans évoquer un babouin gigantesque, mais jamais un tel babouin n'arpenta la surface du globe, pas même en Stygie. Thoth ne regardait toujours pas. Il tira de sa ceinture une sandale appartenant à son maître – qu'il avait toujours sur lui avec l'espoir infime de pouvoir un jour s'en servir de la sorte – et la jeta derrière lui.

— Regarde-la attentivement, esclave de l'Anneau ! s'exclama-t-il. Trouve celui qui la portait, et détruis-le ! Regarde-le au fond des yeux et foudroie son âme avant de lui arracher la gorge ! Tue-le ! Oui (et dans une explosion aveugle de rage :) et tue tous ceux qui sont avec lui !

Sur le mur baigné par la clarté lunaire, l'horreur baissa sa tête difforme pour flairer l'odeur, tel un monstrueux molosse. Puis la sinistre tête se rejeta en arrière ; la créature pivota et disparut à travers les arbres comme le vent. Le Stygien leva les bras au ciel en une terrible exultation et ses dents et ses yeux étincelèrent à la clarté lunaire.

Une sentinelle en faction à l'extérieur des murs poussa un cri d'horreur comme une grande ombre noire aux yeux de braise bondissait par-dessus le mur, la frôlant comme une bourrasque de vent. Mais la chose disparut si vite que la sentinelle déconcertée se demanda si cela avait été un rêve ou une hallucination.



IV

Quand le monde était jeune et les hommes faibles,
Que les démons de la nuit allaient librement
J'ai lutté contre Set par le feu et l'acier et le suc de l'arbre
upas ;
Désormais je sommeille dans le cœur noir de la montagne,
Et les âges prélèvent leur tribut,
Oublieriez-vous donc celui
Qui combattit le Serpent pour sauver l'âme humaine ?

Seul sous le dôme doré de sa grande chambre à coucher, le roi Conan dormait et rêvait. À travers les volutes de brumes grisâtres, il entendit un appel étrange et lointain et, bien qu'il ne le comprît pas, il lui était impossible de l'ignorer. L'épée à la main, il avança dans les brumes grises, comme un homme qui marcherait dans les nuages ; la voix se faisait de plus en plus distincte au fur et à mesure de sa progression et enfin il comprit le mot qu'elle répétait : c'était son nom qu'on invoquait à travers les gouffres de l'Espace et du Temps.

Les brumes se dissipèrent quelque peu, et il vit qu'il se trouvait dans un grand corridor sombre qui semblait taillé dans la roche noire. Ce couloir n'était pas éclairé, mais par quelque sortilège il y voyait comme en plein jour. Le sol, le plafond et les murs étaient lisses et luisaient sombrement. Ils étaient sculptés de bas-reliefs représentant des héros antiques et des dieux à demi oubliés. Il frissonna en découvrant les

gigantesques contours incertains des innombrables Grands Anciens, et il comprit alors qu'aucun mortel n'avait foulé ce corridor depuis des siècles.

Il parvint jusqu'à un large escalier creusé dans la roche, dont les parois s'ornaient de symboles ésotériques si anciens et terrifiants qu'il en frissonna d'horreur. Une représentation de Set, l'Antique Serpent, était gravée sur chaque marche, si bien qu'à chaque pas il devait fouler du pied la tête du Serpent répugnant, ainsi qu'on l'avait prévu depuis des temps immémoriaux. Cela ne le tranquillisa pas pour autant.

La voix ne cessait pas d'invoquer son nom, et il aboutit enfin, dans des ténèbres qui auraient été insondables à ses yeux matériels, dans une étrange crypte dans laquelle il vit la silhouette diffuse d'un individu à barbe blanche, assis sur une tombe. Les cheveux de Conan se hérissèrent et il s'empara de son épée. À ce moment, la silhouette se mit à parler d'un ton caverneux.

— Ô humain ! sais-tu qui je suis ?

— Non, par Crom ! jura le roi.

— Homme, dit l'ancien, je suis Epemitreus.

— Mais Epemitreus le Sage est mort il y a quinze siècles ! balbutia Conan.

— Écoute ! fit l'autre sur un ton péremptoire. Comme un caillou lancé dans un lac sombre envoie des ondes sur la rive opposée, des événements du Monde Invisible se sont échoués sur les rives de mon sommeil. Je t'ai bien observé, Conan de Cimmérie, et tu portes la marque d'événements capitaux et de hauts faits. Mais des menaces pèsent sur cette Terre, contre lesquelles ton épée ne peut rien.

— Tu parles par énigmes, dit Conan, mal à l'aise. Montre-moi mon ennemi et je lui fendrai le crâne jusqu'aux dents.

— Libère ta fureur barbare contre tes ennemis de chair et de sang, répondit l'ancien. Ce n'est pas contre des hommes que je dois t'armer. Il existe des mondes obscurs insoupçonnés de l'humanité, peuplés de monstres informes ; des êtres démoniaques que des magiciens maléfiques peuvent conjurer depuis les Vides Extérieurs. Ils prennent alors une forme matérielle et, aux ordres de ces magiciens, ils déchirent et dévorent. Il y a un serpent dans ta maison, ô roi ! une vipère dans ton royaume, venue de Stygie, et son âme obscure est habitée de toute la noire sagesse des Ténèbres. Ainsi qu'un homme endormi rêve du serpent qui rampe vers lui, j'ai senti la présence impie du serviteur de Set. Il est ivre de son terrible pouvoir, et les coups qu'il porte à son ennemi pourraient bien

entraîner la chute du royaume. Je t'ai fait venir pour te donner une arme contre lui et sa meute infernale.

— Mais pourquoi ? demanda Conan, abasourdi. On dit que tu dors dans le cœur noir du Golamira, d'où tu envoies ton fantôme sur des ailes invisibles afin d'aider l'Aquilonie lorsqu'elle en a besoin, mais je... je suis un étranger et un barbare.

— Silence ! (Les échos de cette voix spectrale se répercutèrent à travers la grande caverne obscure.) Ta destinée ne fait qu'une avec celle de l'Aquilonie. Des événements formidables couvent dans la toile et la matrice du Destin, et un sorcier sanguinaire ne saurait se mettre en travers d'une destinée impériale. Il y a bien longtemps de cela, Set enserrait le monde comme un python sa proie. Toute ma vie, qui dura l'équivalent de trois vies humaines, je l'ai combattu. Je l'ai chassé dans les ténèbres du Sud mystérieux, mais dans la sombre Stygie les hommes vénèrent toujours celui qui est pour nous le démon incarné. Comme j'ai combattu Set, je combats aujourd'hui ceux qui le vénèrent, ses prêtres et ses serviteurs. Tends ton épée.

Intrigué, Conan s'exécuta, et sur la grande lame, près de la lourde poignée en argent, l'ancien traça d'un doigt osseux un étrange symbole qui brilla comme une flamme blanche dans les ténèbres. Et à cet instant, crypte, tombeau et ancien disparurent. Conan, hébété, bondit hors de sa couche. Il était de nouveau dans sa chambre. Comme il se tenait ainsi sous le dôme de la pièce, encore abasourdi par ce rêve étrange, il réalisa qu'il tenait son épée à la main. Soudain les poils de sa nuque se hérissèrent, car sur la grande lame était gravé un symbole qui avait la forme d'un phénix... Il se souvint alors qu'il avait vu un symbole semblable dessiné sur le tombeau, dans la crypte. Il se demanda si cela n'avait bien été qu'un dessin gravé dans la pierre, et il frémit de toutes ses chairs après tant d'étrangetés.

Alors qu'il était toujours debout, un bruit furtif dans le couloir à l'extérieur de sa chambre le tira de sa rêverie. Il ne chercha pas à en déterminer l'origine, et entreprit de revêtir son armure. Il était redevenu le barbare, aussi méfiant et aux abois qu'un loup gris.



v

Que sais-je du raffinement, des dorures, de l'artifice et du mensonge ?

Moi qui suis né dans une terre désolée et ai grandi à ciel ouvert.

La langue subtile, la ruse du sophiste ne peuvent rien quand chante la grande épée ;

Accourez et venez mourir, chiens – j'étais un homme avant d'être roi.

— *La Route des rois*

Dans le silence qui enveloppait le grand couloir du palais royal vingt silhouettes furtives s'avançaient en silence. Leurs pieds légers, nus ou chaussés de sandales de cuir, ne faisaient aucun bruit sur les épais tapis et les dalles de marbre. Les torches nichées à intervalles réguliers le long des murs lançaient des reflets rouges sur leurs dagues, leurs épées, et leurs haches effilées.

— Doucement ! siffla Ascalante. Toi, qui que tu sois, cesse donc de respirer si bruyamment ! L'officier de la garde de nuit a éloigné la plupart des sentinelles dans cette partie du palais, et a enivré les autres, mais nous ne devons pas pour autant nous montrer imprudents. Arrière ! Voici la garde !

Ils s'entassèrent derrière une enfilade de colonnes et presque immédiatement apparurent dix géants bardés de fer, marchant au pas. Leur mine était perplexe comme leur regard se posait sur l'officier qui les éloignait de leur poste. L'officier en question était assez pâle ; comme

les gardes dépassaient l'endroit où étaient cachés les conspirateurs, le capitaine essuya la sueur de son front d'une main tremblante. Il était jeune et il ne lui avait pas été facile de trahir le roi. Il maudit mentalement ses excès de vanité qui avaient fait de lui la proie idéale des prêcheurs et le pion de politiciens félons.

La garde les dépassa dans un bruit de cliquetis et disparut à l'autre bout du couloir.

— Bien ! grimaça Ascalante. Conan dort, et personne ne surveille sa chambre. Hâtons-nous ! Si on nous surprend en train d'essayer de le tuer, c'en sera fini de nous... Mais en revanche, peu d'hommes épouseront la cause d'un roi mort.

— Oui, hâtons-nous ! s'écria Rinaldo, ses yeux de la même couleur que la flamme bleutée de la lame qu'il brandissait au-dessus de sa tête. Mon épée a soif ! J'entends les vautours qui s'assemblent ! En avant !

Ils se précipitèrent le long du couloir et s'arrêtèrent devant une porte ouvragée, décorée de l'emblème du dragon royal, symbole de l'Aquilonie.

— Gromel ! ordonna Ascalante. Enfonce-moi cette porte !

Le géant prit une inspiration profonde et projeta sa masse puissante contre les battants de la porte, qui ployèrent et se déformèrent sous cet impact. Il se ramassa et plongea de nouveau. Les verrous sautèrent, le bois craqua, et la porte se fracassa, s'ouvrant vers l'intérieur.

— En avant ! rugit Ascalante, emporté par l'élan de ce moment crucial.

— En avant ! hurla Rinaldo. Mort au tyran !

Ils s'immobilisèrent. Ce n'était pas un homme nu, désarmé, ne sortant à peine du sommeil que pour se faire égorger comme un agneau qui leur faisait face ; c'était un barbare bien réveillé, aux abois, ayant revêtu une partie de son armure, et qui tenait sa grande épée à la main.

La scène resta figée l'espace d'un instant... les quatre aristocrates félons encadrés dans la porte brisée, une meute hirsute entassée derrière eux – tous pétrifiés à la vue de ce géant aux yeux de dément qui se tenait debout, avec son épée, en plein milieu de la pièce éclairée par les bougies. À cet instant, Ascalante remarqua le sceptre d'argent et le mince bandeau doré – la couronne d'Aquilonie – posés sur une petite table près du lit royal, et cette vision le rendit fou de désir.

— En avant, canailles ! hurla le hors-la-loi. Il est seul contre vingt et il n'a pas de casque !

C'était exact ; il n'avait pas eu le temps de mettre son lourd casque à plumes, ni de lacer les plaques latérales de son armure ; enfin, son grand bouclier était resté accroché au mur. Il n'empêche que Conan était bien mieux protégé que les conspirateurs, à l'exception de Gromel et de Volmana, qui portaient leur armure complète.

Le roi fixa sur eux son regard, intrigué quant à leur identité. Il ne connaissait pas Ascalante, ne pouvait pas voir les visages des deux conspirateurs en armure, et la visière de la toque de Rinaldo couvrait entièrement ses yeux. Mais l'heure n'était plus aux conjectures. Avec un cri qui se répercuta jusqu'au plafond, les assassins s'engouffrèrent dans la pièce, Gromel en tête. Il chargea comme un taureau, tête baissée en avant, épée vers le bas, prête à éviscérer. Conan bondit pour lui faire face, et mit toute sa force de tigre dans un puissant moulinet. La grande lame décrivit un arc de cercle étincelant et alla s'écraser sur le casque du Bossonien. Lame et casque volèrent en éclats et Gromel alla rouler sur le sol, sans vie. Conan bondit en arrière, empoignant toujours son épée à la lame brisée.

— Gromel ! s'écria-t-il d'un air dédaigneux, stupéfait en découvrant le visage fracassé de l'homme sous son casque brisé.

Alors le reste de la meute fut sur lui. Le fil d'une dague lui érafla les côtes, entre les plaques de son armure ; une lame siffla devant son visage. Conan écarta le premier assaillant de son bras gauche et de l'autre assena un formidable coup sur la tempe du second, se servant de son épée brisée comme d'une masse. La cervelle de l'homme vint éclabousser son visage.

— Que cinq d'entre vous surveillent la porte ! hurla Ascalante, qui virevoltait aux abords du concert d'acier, craignant que Conan se fraie un chemin à coups d'épée vers la sortie et s'enfuie. Les assaillants refluèrent momentanément ; leur chef en empoigna plusieurs qu'il poussa vers l'unique porte de la pièce. Conan profita de ce bref répit pour aller décrocher du mur une vieille hache d'armes, accrochée là depuis un demi-siècle, et pourtant encore intacte.

Dos au mur, il considéra l'espace d'un instant le demi-cercle qui se refermait sur lui, puis se jeta dans la mêlée. Ce n'était pas dans sa nature de rester sur la défensive ; même dans les situations les plus désespérées il portait toujours la guerre dans le camp opposé. Tout autre que lui aurait déjà succombé, et d'ailleurs Conan ne pensait pas en réchapper ; en revanche, il était envahi du désir féroce de causer le plus de dégâts possible dans les rangs de ses adversaires avant de mourir à

son tour. Son âme barbare était embrasée et les chants des héros anciens résonnaient à ses oreilles.

S'élançant du mur, il trancha l'épaule d'un bandit d'un coup de hache et, d'un puissant revers, fracassa le crâne d'un autre. Les lames sifflaient agressivement autour de lui, mais la mort ne faisait que le frôler de justesse. Le Cimmérien se déplaçait à une vitesse aveuglante, que l'œil avait peine à suivre. Il était comme un tigre entouré de babouins, bondissant, virevoltant, s'écartant, cible sans cesse en mouvement, tandis que sa hache dessinait autour de lui un arc de cercle étincelant et mortel.

À un moment les assaillants faillirent le submerger, frappant à l'aveuglette, gênés par leur propre nombre ; soudain, ils refluèrent : deux corps gisant à terre témoignaient de la fureur du roi, qui pourtant saignait de blessures aux bras, au cou et aux jambes.

— Couards ! hurla Rinaldo, se débarrassant de sa toque à plumes et contemplant la scène de ses yeux fous. Vous fuiriez le combat ? Voulez-vous donc que le despote vive ? Qu'on en finisse !

Il se rua à l'attaque tel un dément, mais Conan, le reconnaissant, brisa la lame du ménestrel d'un coup sec et l'envoya rouler à terre d'un puissant coup du plat de la main. La pointe de la lame d'Ascalante s'enfonça dans le bras gauche du roi, et le bandit n'eut la vie sauve qu'en se baissant et en bondissant en arrière, pour éviter le moulinet de la hache. Les loups se rassemblèrent et la hache de Conan entonna à nouveau son chant et fracassa des corps. Un bandit hirsute évita un coup en se baissant, et plongea dans les jambes du Cimmérien ; il se mesura quelques instants à ce qui lui parut être une tour de fer, eut le temps de lever la tête pour voir la hache qui s'abattait sur lui, mais pas celui de l'éviter. Entre-temps un de ses comparses leva des deux mains sa grande épée et l'abattit sur l'épaule gauche du roi, fracassant son armure et le blessant. En un instant la cuirasse de Conan fut inondée de sang.

Volmana, écartant ses complices dans son impatience, se lança à la charge et porta un coup vicieux en direction de la tête sans protection de Conan. Le roi se pencha le plus bas possible et la lame lui arracha une mèche de cheveux noirs en sifflant. Conan pivota sur ses talons et frappa de côté. La hache s'abattit, enfonçant la cuirasse d'acier, et Volmana s'écroula à terre, le flanc gauche en bouillie.

— Volmana ! haleta Conan. Je saurai que ce nabot est désormais en enfer...

Il se redressa pour faire face à l'attaque forcenée de Rinaldo qui se ruait sur lui à découvert, armé de sa seule dague. Conan bondit en arrière, relevant sa hache.

— Rinaldo ! s'écria-t-il d'une voix aiguë et pressante. Arrière ! Je ne veux pas te tuer...

— Meurs, tyran ! hurla le ménestrel fou, se jetant sur le roi.

Conan retint le coup qu'il répugnait à donner jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Ce ne fut que lorsqu'il sentit la morsure de l'acier dans son flanc sans protection qu'il riposta avec l'énergie aveugle du désespoir.

Rinaldo s'écroula, le crâne fracassé. Conan recula en chancelant jusqu'au mur, du sang giclant entre ses doigts qu'il venait de porter à sa blessure.

— À l'attaque maintenant, et finissons-en ! hurla Ascalante.

Conan s'adossa au mur et leva sa hache. Image de la férocité élémentaire, invincible et irréductible, il se tenait les jambes plantées dans le sol, la tête en avant, une main appuyée contre le mur pour se soutenir, l'autre brandissant la hache haut dans les airs, tous ses muscles tendus à l'extrême, ses traits figés en un masque de fureur mortelle. Ses yeux lançaient des éclairs terribles à travers un voile de sang. Les assassins flanchèrent. Ils avaient beau être des criminels sans foi ni loi, ils restaient néanmoins de purs produits du monde civilisé. En face d'eux se dressait le barbare, le tueur naturel. Ils reculèrent ; le tigre mourant pouvait encore donner la mort.

Conan sentit leur hésitation et eut un rictus féroce et sans joie.

— Qui meurt le premier ? murmura-t-il à travers des lèvres tuméfiées et ensanglantées.

Ascalante bondit comme un loup, brisa son élan à mi-course et se jeta à terre avec une vitesse prodigieuse pour éviter la mort qui arrivait en sifflant sur lui. Il se dégagea en toute hâte et se mit hors de portée à l'instant où Conan, retrouvant son équilibre après ce coup manqué, frappait de nouveau. Cette fois la hache s'enfonça profondément dans le parquet, manquant les jambes d'Ascalante de seulement quelques centimètres.

Un des bandits choisit peu judicieusement cet instant pour attaquer, suivi à contrecœur par ses camarades. Il pensait pouvoir tuer Conan avant que le Cimmérien parvienne à dégager son arme du plancher ; il se trompait : la hache écarlate se leva et s'abattit, renvoyant entre les jambes des attaquants une pulpe sanglante.

À cet instant les bandits stationnés à la porte é mirent un cri terrible comme une ombre difforme venait de surgir sur le mur. À l'exception

d'Ascalante, tous se retournèrent à ce cri, puis se ruèrent vers la porte en hurlant comme des perdus, et la meute s'enfuit dans les couloirs en poussant des cris de déments.

Ascalante ne se retourna pas vers la porte ; il n'avait d'yeux que pour le roi blessé. Il avait supposé que le bruit de la mêlée avait enfin ameuté le palais, et que quelques gardes loyaux venaient en découdre avec lui, même si sur le moment il lui avait paru étrange que des hommes endurcis poussent un cri pareil dans leur fuite. Conan ne regarda pas non plus vers la porte, concentrant toute son énergie sur le hors-la-loi, avec les yeux brûlants d'un loup mourant. Même en cette extrémité, le cynisme d'Ascalante restait intact :

— Tout semble perdu, et particulièrement l'honneur, murmurait-il. Et pourtant, le roi meurt debout... et...

Nul ne devait jamais savoir quelles autres considérations traversaient son esprit. Laissant sa phrase en suspens, il se lança sans bruit sur Conan au moment où celui-ci se voyait contraint d'essuyer de son bras droit – celui qui portait la hache – la sueur qui l'aveuglait.

Mais au moment où Ascalante se lançait à la charge, un étrange bruissement retentit dans les airs et une énorme masse s'abattit entre ses épaules avec une puissance terrifiante. Il fut précipité en avant et de grandes serres s'enfoncèrent alors dans ses chairs, lui arrachant un cri de douleur. Tentant vainement de se soustraire à son agresseur, il tourna la tête et contempla alors un visage de cauchemar et de démence. Une chose noire était posée sur son dos ; une chose qui ne pouvait être issue d'un monde de raison. Il sentait tout près de sa gorge des crocs ruisselants de bave et l'intensité des yeux jaunes de la créature fit se ratatiner ses membres comme un vent mortel flétrit le blé en herbe.

La hideur de ce visage transcendait la simple bestialité. Cela aurait pu être le visage d'une momie maléfique et sans âge, ramenée à la vie par une science démoniaque. Dans ces traits répugnants, les yeux dilatés du hors-la-loi crurent déceler, comme une ombre dans la folie qui le submergeait, une vague et terrifiante ressemblance avec son esclave Thoth-amon. À ce moment, tout le cynisme et toute la suffisance d'Ascalante le désertèrent, et il mourut en poussant un cri désarticulé juste avant que les crocs ruisselants de bave s'enfoncent dans ses chairs.

Conan, secouant le sang qui obscurcissait son regard, écarquilla les yeux, pétrifié. Tout d'abord il crut que c'était un chien gigantesque qui se tenait sur le corps désarticulé d'Ascalante, puis, comme sa vision s'éclaircit, il vit que ce n'était ni un molosse ni un babouin.

Avec un hurlement qui semblait faire écho au cri d'agonie d'Ascalante, il s'écarta du mur en chancelant et, avec toute son énergie éperdue, il lança la hache en direction du monstre qui bondissait sur lui. L'arme ricocha en sifflant sur le crâne oblong qu'elle aurait dû fracasser, et le roi fut projeté au milieu de la pièce sous l'impact de ce corps géant.

Les mâchoires baveuses se refermèrent sur le bras que Conan avait brandi pour protéger sa gorge, mais le monstre ne fit aucun effort pour s'assurer une prise mortelle. Par-dessus le bras ensanglanté, il dardait son regard maléfique sur le roi dans les yeux duquel commençait à se refléter la même horreur qui habitait toujours les yeux morts d'Ascalante. Conan sentit son âme se recroqueviller et commencer à être attirée hors de son corps pour aller se noyer dans ces deux puits jaunâtres d'horreur cosmique brillant d'une lueur spectrale au sein de ce chaos amorphe qui s'agrandissait tout autour de lui, engloutissant toute vie et toute raison. Ces yeux crûrent et devinrent gigantesques, et Conan y entra aperçut toutes les horreurs abyssales et blasphématoires qui rôdent aux confins sombres de vides informes et de gouffres nocturnes. Il ouvrit ses lèvres sanglantes pour hurler sa haine et son dégoût, mais seul un râle sec franchit sa gorge.

Mais l'horreur qui avait paralysé Ascalante et l'avait mené à sa perte réveilla en Conan une fureur frénétique proche de la folie. D'une torsion volcanique de tout son corps, il se dégagea et plongea en arrière, oublieux de la souffrance que lui causait son bras ensanglanté, entraînant le monstre avec lui. Son bras tendu rencontra quelque chose que son âme de combattant reconnut confusément pour être la poignée de son épée brisée. Il s'en empara instinctivement et frappa de toutes ses forces, s'en servant comme d'un poignard. La lame brisée s'enfonça profondément. La créature ouvrit grand la gueule, comme agonisante, libérant le bras de Conan. Le roi fut violemment projeté de côté ; il se releva sur une main et vit, hébété, que le monstre était secoué de terribles convulsions et qu'un sang épais se déversait de la plaie béante qu'avait ouverte la lame brisée. Et comme il regardait, la chose cessa de lutter et resta à terre, secouée de spasmes violents, fixant sur le plafond ses yeux morts. Conan cligna des yeux et en chassa le sang. Il lui sembla que la chose fondait et se désintégrait en une masse visqueuse et instable.

Alors un concert de voix lui parvint, et la pièce se retrouva envahie par une foule de gens de cour – chevaliers, pairs du royaume, hommes d'armes, conseillers – enfin réveillés et attirés par le fracas de la bataille, tous jasant, vociférant, et se bousculant les uns les autres. Les Dragons

Noirs étaient là, fous de rage, jurant et trépignant sur place, la main sur la poignée de leur épée, poussant des jurons païens. On ne trouva trace du jeune officier de la garde personnelle ; on ne devait d'ailleurs jamais le retrouver en dépit d'actives recherches.

— Gromel ! Volmana ! Rinaldo ! s'exclama Publius, le grand conseiller, passant ses mains potelées d'un cadavre à l'autre. Noire trahison ! Quelqu'un paiera pour ça ! Qu'on appelle la garde !

— La garde est déjà là, vieil imbécile ! rétorqua cavalièrement Pallantides, le commandant des Dragons Noirs, oubliant le rang de Publius dans la confusion du moment. Cesse donc de piailler et aide-nous à panser les blessures du roi. Il est en train de se vider de tout son sang.

— Oui, oui ! s'écria Publius, homme de réflexion plutôt que d'action. Il faut panser ses blessures. Faites venir tous les médecins de la cour ! Oh ! mon seigneur, quelle honte infâme pour la cité ! Allez-vous mourir ?

— Du vin ! haleta le roi du divan où on venait de l'étendre.

On porta un gobelet à ses lèvres tuméfiées et il but comme un homme à demi mort de soif.

— Ça fait du bien ! grogna-t-il, se laissant retomber en arrière. Tuer donne sacrément soif !

On venait d'étancher le flux de sang, et la vitalité innée du barbare reprenait le dessus.

— Occupez-vous d'abord de la blessure de dague sur mon flanc, demanda-t-il aux médecins royaux. Rinaldo m'a écrit là un poème mortel, et son stylet était acéré !

— Il y a longtemps qu'on aurait dû le pendre, se plaignit Publius. Rien de bon ne peut venir des poètes... Qui est celui-là ?

Il posa le bout de sa sandale contre le cadavre d'Ascalante.

— Par Mitra ! s'écria le commandant. C'est Ascalante, jadis comte de Thune ! Quelle satanée raison a poussé *cet homme-là* à quitter sa tanière du désert pour revenir ici ?

— Mais pourquoi a-t-il un tel regard ? murmura Publius en s'éloignant du corps, les yeux grands ouverts, sa nuque grasse parcourue de frissons. Les autres se turent brusquement en regardant le corps du hors-la-loi.

— Si tu avais vu ce que lui et moi avons vu, grogna le roi, qui s'était assis en dépit des protestations des médecins, tu ne serais pas en train de poser cette question. Regarde donc par toi-même cette horreur qui...

Il s'arrêta en plein milieu de sa phrase et resta bouche bée, son doigt pointant dans le vide. Là où le monstre était mort, il n'y avait plus que le sol nu.

— Par Crom ! jura-t-il. La chose a regagné la fange dont elle était issue !

— Le roi délire ! murmura un noble.

Conan l'entendit et proféra une série de jurons barbares.

— Par Badb, Morrigan, Macha et Nemain ! conclut-il, coléreux. Je suis sain d'esprit ! On aurait dit le produit du croisement d'une momie stygienne et d'un babouin. Il est entré par la porte et les hommes d'Ascalante se sont enfuis en le voyant. Il a tué Ascalante, qui était sur le point de m'embrocher. Ensuite il a bondi sur moi et je l'ai tué — mais je ne saurais dire comment ; ma hache a ricoché sur lui comme sur un roc. Mais je pense qu'Epemitreus le Sage y est pour quelque chose...

— Entendez comme il parle d'Epemitreus, mort il y a quinze siècles ! chuchotèrent-ils.

— Par Ymir ! s'exclama le roi, furieux. Cette nuit j'ai parlé avec Epemitreus ! Il m'a appelé dans mes rêves et j'ai marché le long d'un couloir de pierre noire où étaient sculptées les silhouettes de dieux anciens, j'ai monté un escalier sur les marches duquel se trouvaient des représentations de Set, et je suis parvenu dans une crypte où se trouvait un tombeau avec un phénix gravé dessus...

— Au nom de Mitra, sire roi, taisez-vous !

C'était le Grand Prêtre de Mitra qui s'était écrié ainsi, et son visage était blême.

Conan releva la tête à la façon d'un lion qui secoue sa crinière, et ses yeux étaient furieux.

— Suis-je un esclave pour me taire sur ton ordre ?

— Non, non, seigneur ! (Le Grand Prêtre tremblait, mais ce n'était pas en raison du courroux royal.) Je ne voulais pas vous manquer de respect. (Il s'approcha du roi et lui parla à voix basse de façon que lui seul puisse entendre ses paroles :) Sire, cette affaire est au-delà de l'entendement humain. Seul le cercle restreint des prêtres est au courant de l'existence du couloir de pierre noire creusé à même le cœur noir du mont Golamira par des mains inconnues, ou du tombeau protégé par le phénix dans lequel Epemitreus repose depuis mille cinq cents ans. Et depuis cette époque, aucun être humain n'a pénétré en ce lieu, car les prêtres élus, après avoir placé le corps du Sage dans la crypte, ont obstrué l'entrée du couloir afin que nul ne puisse le trouver. Aujourd'hui, même

les Grands Prêtres ignorent où il se trouve. Seul le cercle restreint des acolytes de Mitra connaît le lieu où repose Epemitreus dans le cœur noir du Golamira, et c'est un secret jalousement gardé, transmis de bouche à oreille et de génération en génération par les Grands Prêtres à de rares élus. C'est l'un des Mystères sur lesquels repose le culte de Mitra.

— Je ne saurais dire par quelle magie Epemitreus m'a amené à lui, répondit Conan. Mais j'ai parlé avec lui, et il a dessiné un symbole sur mon épée. En quoi ce symbole est mortel pour les démons, ou quelle magie renferme ce symbole, je n'en ai aucune idée. Pourtant, bien que ma lame se soit brisée sur le casque de Gromel, le fragment qui restait a été suffisamment pour terrasser cette horreur.

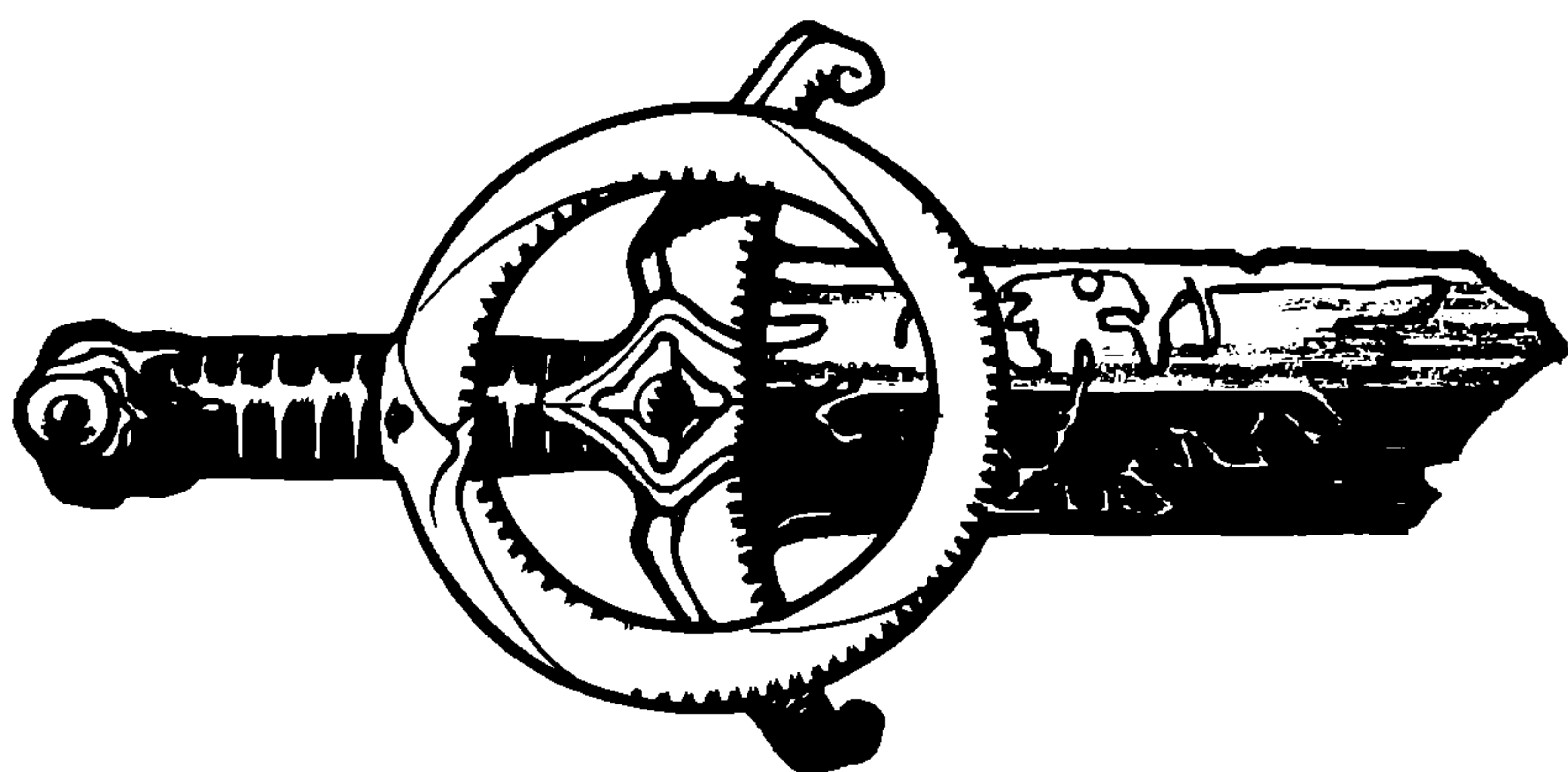
— Faites-moi voir votre épée, murmura le Grand Prêtre, la gorge soudainement sèche.

Conan tendit son arme brisée et alors le Grand Prêtre poussa un grand cri et tomba à genoux.

— Mitra nous préserve des pouvoirs des Ténèbres ! s'exclama-t-il. Le roi a vraiment parlé avec Epemitreus cette nuit ! Là, sur l'épée – c'est le signe secret que nul autre que lui n'aurait pu tracer – l'emblème du phénix immortel qui garde son tombeau à jamais ! Vite, une bougie ! Regardez de nouveau à l'endroit où le roi a déclaré que le goblin était mort !

La chose était cachée par un paravent brisé. Le paravent fut écarté et l'endroit illuminé à la bougie. Et un silence terrifiant envahit la pièce alors que les sujets regardaient l'endroit en question. Certains tombèrent à genoux en implorant Mitra, d'autres s'enfuirent de la pièce en hurlant.

Là, sur le sol, à l'endroit où le monstre était mort, se trouvait une grande tache sombre, telle une ombre tangible ; une tache que l'on ne pouvait effacer. La chose avait laissé son empreinte clairement délimitée dans son sang, et ses contours ne pouvaient être ceux d'une créature issue d'un monde sain et rationnel. Elle gisait là, sinistre, terrifiante, telle l'ombre d'un de ces dieux simiesques qui se tiennent accroupis sur les autels noirs des temples obscurs du sombre pays de Stygie.





La Fille du Géant du Gel

Le fracas des épées était retombé; la clameur de la bataille s'était tue; le silence recouvrait la neige maculée de sang. Le soleil morne et pâle étincelait d'une façon aveuglante sur les bancs de glace et les plaines recouvertes par la neige, lançant des reflets d'argent sur les corselets arrachés et les lames brisées des trépassés, gisant là où ils étaient tombés. La main inerte serrait toujours la poignée de l'épée brisée; des têtes casquées, rejetées en arrière et figées dans la mort, dressaient des barbes rousses et des barbes blondes vers le ciel, comme pour crier une dernière invocation à Ymir, le géant du gel, dieu d'une race guerrière.

Au milieu de la neige rougie par le sang et des formes bardées de fer, deux silhouettes regardaient l'une vers l'autre. Elles seules bougeaient au sein de cette désolation extrême. Au-dessus de leurs têtes, le ciel glacé; autour d'elles, la plaine blanche à perte de vue et les morts, gisant à leurs pieds. Lentement elles s'avançaient parmi les cadavres, semblables à des fantômes s'approchant de leur lieu de rendez-vous au sein des décombres d'un monde éteint. Dans ce silence profond, elles se faisaient face.

Les deux hommes étaient de grande taille, bâtis comme des tigres. Ils avaient perdu leurs boucliers; leurs corselets étaient bosselés et déchirés. Du sang séché maculait leurs cuirasses; leurs épées étaient tachées d'écarlate. Leurs casques à cornes portaient la trace de coups féroces. L'un d'eux était imberbe et ses cheveux étaient noirs; la

chevelure et la barbe de l'autre étaient aussi rouges que le sang sur la neige ensoleillée.

— Guerrier, déclara ce dernier, dis-moi ton nom afin que mes frères de Vanaheim sachent quel fut le dernier homme de la bande de Wulfhere à tomber sous l'épée de Heimdul.

— Ce n'est pas en Vanaheim, gronda le guerrier aux cheveux noirs, mais au Valhalla que tu diras à tes frères que tu as croisé le chemin de Conan de Cimmérie.

Heimdul poussa un rugissement et bondit; son épée étincela comme elle décrivait un arc de cercle mortel. La lame s'écrasa en chantant sur le casque de Conan et vola en éclats au milieu d'étincelles bleutées. Conan vacilla; devant ses yeux flottèrent des brumes rouges. Pourtant, comme il titubait, il porta une botte de toute la force de ses puissantes épaules. La pointe acérée arracha les mailles de cuivre et s'enfonça, brisant les os et transperçant le cœur. Le guerrier aux cheveux roux mourut aux pieds de Conan.

Le Cimmérien se tenait debout, son épée abaissée vers le sol, envahi d'une lassitude soudaine et d'un profond dégoût. L'éclat du soleil sur la neige blessait ses yeux tel un couteau aiguisé et le ciel parut se retirer, devenant étrangement lointain et différent. Il se détourna de l'étendue piétinée où des guerriers à la barbe blonde gisaient auprès de tueurs aux cheveux roux, unis dans la mort. Il ne fit que quelques pas et soudain la lueur ardente des pentes neigeuses fut occultée. Une vague de ténèbres l'engloutit et il tomba dans la neige, ne se tenant que sur un bras bardé de fer, secouant la tête pour chasser l'obscurité de ses yeux comme un lion agiterait sa crinière.

Un rire cristallin parvint aux oreilles de Conan, transperçant son vertige; sa vue redevint lentement normale. Il leva les yeux. Le paysage alentour lui semblait curieusement transformé, une étrangeté qu'il ne parvenait pas à situer ou à définir, une teinte inconnue du ciel et de la terre. Mais il n'y songea pas longtemps. Devant lui, ondoyant comme un arbrisseau sous le vent, se tenait une femme. Pour ses yeux éblouis, le corps de l'inconnue semblait d'ivoire; à l'exception d'un léger voile tissé des fils les plus fins, elle était aussi nue qu'au premier jour. Ses pieds délicats étaient plus blancs que la neige qu'ils foulaient avec dédain. Elle riait en regardant le guerrier déconcerté; son rire était plus mélodieux que le doux clapotis de fontaines argentées, et cependant empreint d'une cruelle moquerie.

— Qui es-tu? demanda le Cimmérien. D'où viens-tu?

— Quelle importance ?

Sa voix était plus musicale qu'une harpe aux cordes d'argent, mais exprimait aussi une certaine cruauté.

— Appelle tes hommes, dit-il en agrippant son épée. Bien que mes forces me fassent défaut, ils ne me prendront pas vivant. Je vois que tu es une Vanir.

— Ai-je dit cela ?

Le regard de Conan se posa à nouveau sur ses cheveux décoiffés qu'il avait cru, tout d'abord, être roux. Il voyait à présent qu'ils n'étaient ni roux ni blonds, mais d'un éclatant mélange des deux couleurs. Il la contemplait, fasciné. Sa chevelure semblait d'un or de fée ; le soleil se reflétait sur ses tresses avec une violence telle que Conan avait presque du mal à les regarder. Ses yeux, de même, n'étaient ni tout à fait bleus, ni tout à fait gris ; leur couleur était changeante, pleine de lueurs dansantes et de nuances qu'il aurait été incapable de définir. Ses lèvres rouges et pleines souriaient ; de ses pieds menus à la couronne aveuglante de sa chevelure tombant en cascade, son corps d'ivoire était aussi parfait que le songe d'un dieu. Le sang de Conan martelait ses tempes.

— Il m'est impossible de décider, répondit-il, si tu es de Vanaheim, et donc mon ennemie, ou bien d'Asgard et donc mon alliée. J'ai beaucoup voyagé, mais je n'ai jamais contemplé une femme telle que toi. Tes mèches m'aveuglent par leur éclat. Jamais je n'ai vu une pareille chevelure, pas même parmi les plus belles filles des Æsirs. Par Ymir...

— Qui es-tu pour jurer par Ymir ? se moqua-t-elle. Que sais-tu des dieux de la glace et de la neige, toi qui es venu du Sud pour courir l'aventure avec des étrangers ?

— Par les sombres dieux de ma race ! s'écria-t-il avec colère. Bien que je ne fasse pas partie des Æsirs aux cheveux blonds, aucun d'entre eux n'a combattu comme moi ! J'ai vu tomber quatre-vingts hommes en ce jour et je suis le seul survivant de ce champ de bataille où les pillards de Wulfhere ont affronté les loups de Bragi. Dis-moi, femme, as-tu vu la lueur de cuirasses sur les plaines enneigées ou aperçu des hommes en armes venant dans cette direction ?

— J'ai vu la gelée blanche étinceler au soleil, répondit-elle. J'ai entendu le vent murmurer parmi les neiges éternelles.

Il secoua la tête en soupirant.

— Niord aurait dû nous rejoindre avant que la bataille commence. Je crains que lui et ses guerriers ne soient tombés dans une embuscade. Wulfhere et ses hommes sont morts. Je pensais qu'il n'y avait pas de

village à moins de nombreuses lieues d'ici, car la guerre nous a entraînés fort loin. Pourtant, tu ne peux pas venir de loin, habillée comme tu l'es. Conduis-moi vers ta tribu, si tu es d'Asgard, car mes blessures m'ont affaibli et je suis épuisé de ces combats.

— Mon village se trouve plus loin que tu puisses aller, Conan de Cimmérie, dit-elle en riant.

Écartant les bras, elle se balançait devant lui, sa tête blonde s'inclinant avec sensualité. Ses yeux scintillants étaient à demi ombragés par de longs cils d'argent.

— Ne suis-je pas belle, guerrier ?

— Aussi belle que l'Aube courant nue sur la neige, murmura-t-il. Ses yeux brûlaient comme ceux d'un loup.

— Alors qu'attends-tu pour te relever et me rattraper ? Quel est ce vaillant guerrier qui reste prostré à terre devant moi ? chanta-t-elle avec une raillerie à rendre fou tout être humain. Allonge-toi donc et meurs dans la neige comme ces autres fous, Conan à la noire chevelure. Tu ne saurais me suivre là où je voudrais t'emmener.

Avec un juron, le Cimmérien se redressa et se mit debout. Ses yeux bleus flamboyaient, son visage sombre et couvert de balafres était déformé par la colère. La rage ébranlait son âme, mais le désir que lui inspirait cette silhouette au rire moqueur embrasait son sang et martelait frénétiquement ses tempes. Une passion aussi violente qu'une douleur physique inonda tout son être ; la terre et le ciel s'empourprèrent et tanguèrent sous ses yeux. La folie qui l'envahit chassa de son corps la fatigue et le dégoût.

Sans prononcer un seul mot, il s'avança vers elle, tendant les doigts pour saisir son corps si doux. Avec un gloussement, elle fit un bond en arrière et se mit à courir ; elle tourna la tête et rit par-dessus son épaule blanche. Poussant un grognement sourd, Conan la suivit. Oubliée la bataille, oubliés les guerriers bardés de fer baignant dans leur sang, oubliés Niord et ses pillards qui n'étaient pas arrivés à temps ! Il ne pensait plus qu'à la silhouette blanche et svelte qui semblait plus flotter que courir devant lui.

La poursuite le mena à travers les plaines enneigées et aveuglantes. Le champ de bataille rougi et piétiné disparut derrière lui, mais Conan continua, avec la ténacité silencieuse de sa race. Ses bottes cuirassées de fer écrasaient la croûte gelée du sol ; il s'enfonçait profondément dans les coulées de neige mais avançait tout de même, porté par sa seule énergie brute. La jeune fille, elle, dansait sur la neige, aussi légère qu'une plume

flottant sur un bassin ; ses pieds nus laissaient à peine une empreinte sur la gelée blanche recouvrant le sol. Le froid transperçait la cuirasse et la tunique doublée de fourrure du Cimmérien, le mordant cruellement, et ce, en dépit du feu qui irradiait dans ses veines ; la jeune fille dans son voile arachnéen courait aussi légèrement et aussi joyeusement que si elle dansait parmi les palmiers et les roseraies de Poitain.

Elle courait encore et toujours et Conan la suivait. De noires imprécations sortaient des lèvres desséchées du Cimmérien. Les grosses veines de ses tempes étaient gonflées et battaient ; il grinçait des dents avec fureur.

— Tu ne m'échapperas pas ! rugit-il. Conduis-moi vers un traquenard et je déposerai à tes pieds les têtes tranchées des hommes de ta tribu ! Cache-toi et je fendrai en deux les montagnes pour te retrouver ! Je te suivrai jusqu'en Enfer !

Les lèvres du barbare se couvrirent d'écume comme le rire ensorceleur de la jeune fille flottait jusqu'à lui. Elle l'emmenait de plus en plus loin, vers des régions désolées. Le paysage se transforma. Les vastes plaines furent remplacées par des collines basses qui se succédaient et s'élevaient en un alignement irrégulier. Loin vers le nord il entrevit des montagnes titanesques, bleues dans la distance, ou rendues blanches par les neiges éternelles. Au-dessus d'elles apparurent les faisceaux éclatants de l'aurore boréale, lames gelées de lumière froide et ardente, aux couleurs changeantes, et qui envahirent le ciel en dessinant un éventail toujours plus large et lumineux.

Au-dessus de lui les cieux flamboyaient et crépitaient, emplis de lueurs et d'éclairs insolites. La neige brillait étrangement, tantôt d'un bleu gelé, tantôt d'un écarlate glacé, et parfois d'un argent froid. Conan courait toujours à travers ce royaume enchanté aux chatoiements glacés ; il s'enfonçait avec obstination dans un labyrinthe de cristal où la seule réalité était le corps blanc qui dansait sur la neige étincelante, hors d'atteinte, toujours hors d'atteinte !

Il ne se préoccupa pas un instant de la bizarrerie de tous ces phénomènes, même lorsque deux silhouettes gigantesques se dressèrent devant lui pour lui barrer la route. La gelée blanche faisait briller leurs cottes de mailles ; leurs casques et leurs haches étaient recouverts de givre. Les boucles de leurs cheveux étaient saupoudrées de neige et dans leurs barbes étaient prises des aiguilles de glace. Leurs yeux étaient aussi froids que les lumières qui tourbillonnaient au-dessus de leurs têtes.

— Frères ! s'écria la jeune fille, dansant entre eux. Regardez qui vient après moi ! Je vous ai amené un homme pour que vous le tuiez ! Prenez son cœur ; nous le déposerons encore fumant sur la table de notre père !

Les géants répondirent par des grondements sourds, tels des icebergs heurtant la banquise glacée. Ils levèrent leurs haches, luisant sous la clarté stellaire, tandis que le Cimmérien, devenu fou furieux, se jetait sur eux. Une lame couverte de givre brilla devant ses yeux, l'aveuglant de son éclat ; il riposta par un coup qui trancha la jambe de son adversaire à la hauteur de la cuisse. La victime tomba avec un grognement. Au même instant, Conan fut précipité dans la neige, son épaule gauche paralysée par le coup de hache que venait de lui porter son second ennemi. La cuirasse du Cimmérien avait dévié le coup, lui sauvant la vie. Conan vit le géant se dresser au-dessus de lui, tel un colosse sculpté dans la glace, se profilant sur le ciel glacé et brillant. La hache s'abattit, traversa la neige et s'enfonça profondément dans la terre gelée, alors que Conan se jetait de côté et se relevait d'un bond. Le géant poussa un rugissement et dégagea sa hache d'un mouvement brutal. Au même instant, l'épée de Conan s'abattit en chantant. Les genoux du géant fléchirent et il s'affaissa lentement dans la neige qui prit la teinte du sang qui jaillissait abondamment de son cou à demi tranché.

Conan fit volte-face et aperçut la jeune fille qui se tenait non loin de là, le regardant fixement avec des yeux dilatés par l'horreur, toute expression moqueuse ayant disparu de son visage. Il poussa un cri féroce et des gouttes de sang volèrent de son épée comme sa main tremblait sous la violence de sa passion.

— Appelle tes autres frères ! s'écria-t-il. Je donnerai leurs cœurs aux loups ! Tu ne peux m'échapper...

Avec un cri d'épouvante, elle fit demi-tour et s'enfuit rapidement. À présent elle ne riait plus et ne se moquait plus de lui par-dessus sa blanche épaule. Elle courait comme si sa vie était en jeu. Le Cimmérien mit à contribution le moindre de ses nerfs et de ses muscles et bientôt ses tempes semblaient sur le point d'éclater. La neige tangua, rouge devant lui ; pourtant elle se maintenait hors de sa portée. Elle s'éloignait même de lui, disparaissant parmi les feux magiques qui flamboyaient dans le ciel. Elle ne forma plus qu'une silhouette à peine plus grande qu'un enfant, puis une flamme blanche dansant sur la neige, enfin une vague tache dans le lointain. Conan serra les dents, au point que le sang coula de ses gencives, et continua de courir avec peine. Il vit la tache

grandir et se transformer en une flamme blanche dansant sur la neige, la flamme devint une silhouette aussi grande qu'un enfant. Et désormais elle courait à moins d'une centaine de pas devant lui. Lentement, foulée après foulée, l'écart entre eux s'amenuisait.

Elle courait avec effort à présent, ses cheveux blonds flottaient sur ses épaules ; il entendait son souffle rapide et haletant. Il aperçut la lueur terrifiée au fond de ses yeux comme elle regardait rapidement derrière elle. La farouche endurance du barbare était enfin récompensée. Les jambes de la jeune fille, d'une blancheur éclatante perdirent de leur agilité ; sa course devint incertaine. Dans l'âme indomptée de Conan s'embrasèrent les feux de l'Enfer qu'elle avait si bien su allumer. Avec un rugissement inhumain, il la rejoignit au moment où elle se retournait avec un cri d'horreur, et tendit ses bras pour le repousser.

Son épée tomba dans la neige comme il l'attirait et la serrait contre lui. Son corps svelte s'arqua en arrière comme elle se débattait avec une fureur désespérée, prisonnière des bras d'acier du Cimmérien. Ses cheveux d'or volaient autour du visage de Conan, l'aveuglant de leur éclat ; le contact de son corps svelte se tordant entre ses bras bardés de fer fit naître en lui une folie encore plus aveugle. Ses doigts puissants s'enfoncèrent profondément dans la peau délicate de la jeune femme, une peau aussi froide que la glace. Il eut l'impression d'étreindre non une femme de chair et de sang, mais un être de glace ardente. Elle rejeta sa tête de côté pour éviter les baisers impétueux qui meurtrissaient ses lèvres rouges.

— Tu es aussi froide que la neige, murmura-t-il dans un éblouissement. Mais je vais te réchauffer avec le feu qui court dans mes veines...

Avec un cri, dans un ultime mouvement de révolte, elle se dégagea de l'étreinte de Conan, laissant entre les doigts du barbare son unique vêtement aux fils de lin. Elle s'écarta d'un bond et lui fit face, ses cheveux blonds en désordre. Ses seins d'albâtre se soulevaient rapidement, ses yeux magnifiques s'écarquillaient de terreur. Un instant, il resta figé sur place, saisi d'une crainte respectueuse devant sa redoutable beauté comme elle se tenait ainsi, nue sur la neige.

À cet instant elle lança les bras vers les lumières qui embrasaient les cieux au-dessus d'elle et s'écria d'une voix qui résonnerait à jamais dans les oreilles de Conan :

— Ymir ! Ô mon père, sauve-moi !

Conan s'élançait en avant, tendant les bras pour la saisir, lorsque, dans un formidable craquement évoquant un glacier se disloquant, le

ciel tout entier se transforma en un brasier de glace. Le corps d'ivoire de la jeune fille fut soudain baigné d'une flamme bleue et froide, si aveuglante que le Cimmérien porta vivement ses mains à ses yeux pour les protéger de la lueur intolérable. Durant un fugitif instant, le ciel et les montagnes enneigées furent enveloppés de flammes blanches et crépitantes, traversées de dards bleutés de lumière glacée et de feux écarlates gelés.

Conan tituba alors, et poussa un cri. La jeune fille avait disparu. La neige étincelante était nue et désolée ; tout là-haut, au-dessus de sa tête, les feux magiques virevoltaient dans un ciel froid devenu fou. Dans les lointaines montagnes bleutées retentit un grondement de tonnerre, comme aurait pu en produire un gigantesque char de guerre, tiré par de fantastiques coursiers dont les sabots frénétiques auraient fait jaillir des éclairs de la neige, se répercutant dans les cieux.

L'aurore boréale, les cimes recouvertes par la neige et les cieux flamboyants se mirent à tourner follement sous les yeux de Conan. Des milliers de boules de feu explosèrent, produisant une averse d'étincelles ; le ciel lui-même devint une roue titanesque qui déversait une pluie d'étoiles en tournoyant. Sous les pieds du Cimmérien, les pentes enneigées se soulevèrent, telle une gigantesque lame de fond et il s'effondra sur la neige, inerte.

Au sein d'un univers froid et sombre, dont le soleil s'était éteint depuis des éons, Conan perçut le mouvement d'une vie, autre et insoupçonnée. Il était le jouet d'un tremblement de terre et celui-ci le secouait d'avant en arrière, tout en faisant vibrer ses mains et ses pieds jusqu'à ce qu'il pousse un hurlement de douleur et de rage et veuille saisir son épée.

— Il revient à lui, Horsa, dit une voix. Vite..., frictionnons ses membres couverts de glace, sinon jamais plus il ne tiendra une épée !

— Il refuse d'ouvrir sa main gauche, grommela une autre voix. Il serre quelque chose entre ses doigts...

Conan ouvrit les yeux et regarda fixement les visages barbus penchés sur lui. Il était entouré de guerriers de grande taille, aux cheveux blonds, en cuirasses et fourrures.

— Conan ! Tu es vivant !

— Par Crom, Niord, s'exclama le Cimmérien. Suis-je encore en vie ou bien sommes-nous tous morts et réunis au Valhalla ?

— En vie, grogna l'Æsir, occupé à masser les pieds à moitié gelés de Conan. Nous sommes tombés dans une embuscade et avons dû nous

battre pour nous frayer un chemin, sinon nous t'aurions rejoint avant que commence la bataille. Les cadavres étaient tout juste froids lorsque nous sommes arrivés sur les lieux. Nous ne t'avons pas trouvé parmi les morts ; aussi avons-nous suivi tes traces. Au nom d'Ymir, Conan, pourquoi t'être aventuré aussi loin parmi les étendues glacées du Nord ? Nous avons suivi ta piste dans la neige durant des heures. Si un blizzard s'était levé et avait effacé la trace de tes pas, nous ne t'aurions jamais trouvé, par Ymir !

— Ne jure pas aussi souvent par Ymir, grommela un guerrier, en lançant un regard inquiet vers les montagnes lointaines. Cette région est sienne et les légendes disent que le dieu habite parmi ces cimes, là-bas.

— J'ai vu une femme, répondit Conan, hébété. Nous avons combattu les hommes de Bragi dans la plaine. J'ignore combien de temps a duré la bataille. Moi seul ai survécu. J'étais épuisé, affaibli par mes blessures. Le paysage s'étendait devant moi semblable à un rêve ; ce n'est que maintenant que les choses me paraissent normales et familières. La femme est venue et s'est moquée de moi. Elle était aussi belle qu'une flamme glacée surgie de l'enfer ! Une étrange folie s'est emparée de moi lorsque je l'ai regardée, et j'ai oublié tout le reste ; il n'y avait plus qu'elle. Je l'ai suivie. N'avez-vous pas vu ses traces ? Ou les géants en cuirasses recouvertes de glace que j'ai tués ?

Niord secoua la tête.

— Nous avons trouvé seulement l'empreinte de tes pas dans la neige, Conan.

— Alors j'ai certainement perdu la raison, fit le Cimmérien, pris de vertiges. Cependant vous n'êtes guère plus réels à mes yeux que ne l'était cette fille aux cheveux blonds tandis qu'elle fuyait devant moi, courant nue à travers les étendues neigeuses. Pourtant, alors que je la tenais entre mes mains, elle a disparu, se changeant en une flamme glacée.

— Il délire, chuchota un guerrier.

— Pas du tout ! s'écria un autre, beaucoup plus âgé, dont les yeux brillaient d'une lueur étrange et sauvage. C'était Atali, la fille d'Ymir, le géant du gel ! Elle apparaît sur les champs de bataille et se montre aux moribonds ! Moi-même, je l'ai vue alors que j'étais encore un jeune garçon. Je gisais, à moitié mort, sur le sanglant champ de bataille de Wolraven. Je l'ai regardée s'avancer dans la neige, parmi les morts ; son corps nu brillait comme de l'ivoire et ses cheveux dorés lançaient des reflets insoutenables sous la clarté lunaire. Je gisais à terre et j'ai hurlé comme un chien à l'agonie parce que je ne pouvais pas me traîner pour

la suivre ! Elle séduit les guerriers blessés et les entraîne vers les déserts glacés, les conduisant à ses frères, les géants du gel, qui déposeront leurs cœurs rouges encore fumants sur la table d'Ymir. Le Cimmérien a vu Atali, la fille du géant du gel.

— Bah ! grogna Horsa. La raison du vieux Gorm a été affectée dans sa jeunesse par un coup d'épée à la tête. Conan a déliré, pris par la fureur de la bataille ; regardez comme son casque est bosselé. N'importe lequel de ces chocs aurait pu ébranler son esprit. C'est une hallucination qu'il a poursuivie dans ces montagnes désolées. Il vient du sud ; que sait-il d'Atali ?

— Tu dis vrai, peut-être, murmura Conan. Tout ceci était tellement étrange et irréel – par Crom !

Il se tut brusquement en apercevant ce qui dépassait toujours de son poing gauche refermé. Les autres contemplèrent en silence, bouche bée, le voile qu'il levait vers eux... un voile diaphane de lin dont jamais les fils n'avaient été tissés par une main humaine.





Le Dieu dans le Sarcophage

Arus, le gardien, serra son arbalète d'une main tremblante et sentit des gouttelettes de sueur glacée perler sur sa peau tandis qu'il contemplait le cadavre disgracieux gisant à ses pieds sur le sol poli. Il n'est jamais agréable de se trouver confronté à la Mort dans un endroit désert à minuit.

Arus se tenait dans une vaste galerie éclairée par d'énormes bougies fichées dans des niches enchâssées le long des murs. Ces derniers étaient recouverts de grandes tentures de velours noir, entre lesquelles étaient accrochés des boucliers et des armes entrecroisées d'une facture exceptionnelle. À divers endroits de la pièce, les statues de divinités étranges, sculptées dans la pierre, dans un bois rare, ou moulées en bronze, en fer ou en argent, se reflétaient faiblement sur le sol luisant en acajou noir.

Arus frissonna ; il n'avait jamais pu se faire à cet endroit, et cela faisait pourtant plusieurs mois qu'il y travaillait en tant que gardien. Ce qu'on appelait le Temple de Kallian Publico était un établissement hors du commun, tout à la fois musée et magasin d'antiquités, regorgeant d'objets rares en provenance du monde entier, et voilà qu'Arus se retrouvait dans la solitude de minuit à contempler le cadavre étendu de celui qui avait été le riche et puissant propriétaire du Temple.

Le gardien n'était pas particulièrement vif d'esprit, mais il nota tout de même que l'homme paraissait désormais étrangement différent. Il n'était plus cet individu arrogant et dominateur qui empruntait la voie

palienne dans son char doré, ses yeux sombres animés d'une vitalité toute magnétique. Ceux qui avaient craint et haï Kallian Publico auraient eu peine à le reconnaître désormais, étalé comme un tonneau de graisse éventré, sa luxueuse toge à moitié arrachée et sa tunique pourpre de travers. Son visage était tuméfié, ses yeux exorbités, et sa langue noircie pendait mollement de sa bouche béante. Ses mains grassouillettes étaient jetées en avant, en un geste d'une étrange futilité. Des bijoux brillaient sur ses doigts boudinés.

— Pourquoi n'ont-ils pas pris ses bagues ? s'interrogea le gardien à mi-voix, mal à l'aise.

Il tressaillit soudain ; son regard se figea et les poils courts à la base de sa nuque se hérissèrent. De derrière les sombres tentures de soie qui masquaient l'une des nombreuses portes donnant dans la galerie, venait d'apparaître une silhouette.

Arus vit un homme jeune, grand et puissamment bâti, nu à l'exception d'un pagne et de sandales lacées haut sur les chevilles. Sa peau était tannée comme s'il venait des régions désertiques du globe, et Arus se sentit mal à l'aise en voyant ses épaules larges, son torse massif et ses bras puissants. Un simple coup d'œil sur ce visage renfrogné au front large lui suffit pour comprendre qu'il n'avait pas affaire à un Némédien. Sous une tignasse de cheveux noirs ébouriffés, deux yeux bleus menaçants couvaient, prêts à s'embraser. Une longue épée dans son fourreau de cuir pendait à son ceinturon.

Arus sentit ses chairs se crispier et caressa son arbalète avec fébrilité, à moitié d'avis de décocher un carreau à l'étranger avant même de discuter ; il redoutait cependant ce qui se passerait s'il ne le tuait pas du premier coup.

L'étranger regarda le cadavre sur le sol, plus curieux que surpris.

— Pourquoi l'as-tu tué ? demanda Arus nerveusement.

L'autre agita sa crinière.

— Je ne l'ai pas tué, répondit-il, parlant némédien avec un accent barbare. De qui s'agit-il ?

— C'est Kallian Publico, répondit Arus, faisant un pas en arrière.

Une lueur d'intérêt traversa les sombres yeux bleus.

— Le propriétaire des lieux ?

— Lui-même.

Arus avait reculé jusqu'à atteindre le mur ; il s'empara d'un épais cordon de velours suspendu à cet endroit et le secoua violemment. De la rue retentit alors le son aigu de la cloche à l'entrée du Temple, cloche

que l'on trouvait devant tous les magasins et édifices, et qui servait à alerter la garde.

L'étranger sursauta.

— Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-il. Cela va alerter le gardien.

— C'est moi le gardien, fripouille ! répondit Arus, rassemblant son courage vacillant. Reste là où tu es ; ne bouge pas ou je t'embroche !

Son doigt était posé sur la détente de son arbalète, le carreau pernicieux pointé directement sur le torse puissant de l'étranger. Celui-ci fronça les sourcils et baissa lentement son visage sombre. Il ne montrait aucune frayeur, mais semblait hésiter entre obéir à l'ordre ou tenter quelque coup d'éclat. Arus passa sa langue sur ses lèvres et le sang se glaça dans ses veines quand il lut au fond des yeux changeants de l'étranger l'hésitation le disputer à une envie meurtrière.

Soudain il entendit une porte s'ouvrir avec fracas, puis un tumulte de voix, et il poussa un profond soupir de soulagement et de gratitude. L'étranger se raidit, telle une bête aux abois, en voyant une demi-douzaine d'individus pénétrer dans la galerie. Tous sauf un portaient l'uniforme rouge de la police de Numalia, avaient une dague à la ceinture et tenaient une matraque au long manche, moitié pique, moitié hache.

— Quelle diablerie est donc à l'œuvre ici ? s'exclama l'homme qui venait en tête, un individu dont les yeux d'un gris glacé et les traits fins et acérés le distinguaient de ses rudes compagnons tout autant que ses vêtements civils.

— Par Mitra, Demetrio ! s'exclama Arus, soulagé. La chance est assurément avec moi ce soir. Je n'osais espérer que la garde réponde si vite à mes appels – et encore moins que tu sois avec elle !

— J'accompagnais Dionus dans sa ronde, répondit Demetrio. Nous passions aux abords du Temple lorsque l'alarme a retenti. Mais qui est-ce donc ? Par Mitra, le patron du Temple en personne !

— En personne, lui fit écho Arus, et assassiné d'une bien sinistre manière. C'est mon devoir d'arpenter ces couloirs à longueur de nuit puisque, comme tu le sais, de vastes richesses sont entreposées ici. Kallian Publico avait de riches habitués, qu'il s'agisse d'érudits, de princes ou de collectionneurs fortunés en quête de raretés. Il y a à peine quelques minutes de cela, alors que je m'assurais de la porte qui donne sur le portique, je me suis rendu compte que seul le verrou était en place. La porte est pourvue d'un verrou, que l'on peut actionner de l'intérieur ou de l'extérieur, et d'une serrure, qui elle ne peut être actionnée que de

l'extérieur. Seul Kallian Publico avait la clé de celle-ci, cette même clé que tu vois pendue à sa ceinture.

» Cela éveilla naturellement mes soupçons, car Kallian ferme toujours la porte à clé lorsqu'il quitte le Temple ; de plus, je ne l'avais pas vu revenir après qu'il fut parti plus tôt dans la soirée pour regagner sa villa dans les faubourgs est de la ville. J'ai une clé qui actionne le verrou ; je suis entré et j'ai trouvé son corps gisant comme tu le vois là. Je n'y ai pas touché.

— Soit. (Les yeux vifs de Demetrio se portèrent sur l'étranger à l'air maussade.) Et qui est celui-ci ?

— Le meurtrier sans nul doute ! s'écria Arus. Il est entré par cette porte là-bas. C'est une espèce de barbare du Nord, un Hyperboréen ou un Bossonien peut-être.

— Qui es-tu ? demanda Demetrio.

— Je suis Conan, répondit le barbare. Je suis un Cimmérien.

— As-tu tué cet homme ?

Le Cimmérien secoua la tête.

— Réponds-moi ! reprit sèchement l'enquêteur.

Une lueur de colère surgit au fond des yeux bleus et menaçants.

— Je ne suis pas un chien, répondit Conan, irrité.

— Oh ! un insolent ! se moqua le compagnon de Demetrio, un homme imposant portant l'uniforme de préfet de police. Un bâtard sans maître ! Un de ces citoyens qui ont des droits, c'est ça ? Je vais lui faire cracher la vérité ! Viens là, toi ! Vide ton sac ! Pourquoi as-tu assassiné...

— Un instant, Dionus, ordonna sèchement Demetrio. Mon ami, je suis chef du Conseil inquisitorial de la ville de Numalia. Tu ferais mieux de me dire pourquoi tu es ici et, si tu n'es pas le meurtrier, de me le prouver.

Le Cimmérien hésita. Il n'avait pas peur, mais était décontenancé, comme le sont tous les barbares confrontés aux complexités du système civilisé, dont le fonctionnement est tellement aberrant et mystérieux à leurs yeux.

— Pendant qu'il médite ma proposition, reprit Demetrio en se tournant vers Arus, dis-moi : as-tu vu Kallian Publico quitter le Temple ce soir ?

— Non. Le plus souvent il est déjà parti lorsque j'arrive pour prendre mon service. Mais la grande porte était verrouillée et cadénassée.

— Aurait-il pu pénétrer de nouveau dans les lieux sans que tu t'en aperçoives ?

— J'imagine que c'est possible, mais c'est vraiment peu probable. Le Temple est vaste, et il me faut quelques minutes pour en faire le tour. S'il était revenu de sa villa, il l'aurait évidemment fait en char ; la route est longue, et qui a déjà vu Kallian Publico se déplacer en utilisant un autre moyen de locomotion ? Même si je m'étais trouvé à l'autre bout du Temple à ce moment-là, j'aurais entendu les roues de son char sur les pavés. Et je n'ai rien entendu de tel, ni vu quelque char que ce soit, excepté ceux qui passent chaque soir dans la rue à l'heure où le soleil se couche.

— Et la porte était bien fermée à clé plus tôt dans la soirée ?

— Je suis prêt à le jurer. Je vérifie toutes les portes plusieurs fois durant la nuit. La porte était fermée à clé de l'extérieur jusqu'à il y a peut-être une demi-heure, quand je m'en suis assuré pour la dernière fois. Après, ce n'était plus le cas.

— Tu n'as entendu ni cri, ni bruits de lutte ?

— Non, mais cela n'a rien d'étonnant. Les murs du Temple sont tellement épais que les sons ne les traversent pas, et les lourdes tentures n'arrangent rien.

— Pourquoi donc se tracasser avec toutes ces questions et ces suppositions ? se plaignit le préfet bourru. C'est tellement plus facile d'obtenir les aveux d'un suspect par la force. C'est notre homme, il n'y a aucun doute. Amenons-le à la Cour de Justice. J'obtiendrai ses aveux même si je dois le réduire en bouillie pour ça.

Demetrio considéra le barbare.

— As-tu compris ce qu'il vient de dire ? demanda l'Inquisiteur. Qu'as-tu à répondre ?

— Que le premier homme qui essaie de me toucher ira rapidement rejoindre ses ancêtres en enfer, siffla le Cimmérien entre ses mâchoires puissantes, ses yeux lançant des éclairs de rage menaçants.

— Pourquoi serais-tu venu ici sinon pour tuer cet homme ? poursuivit Demetrio.

— Je suis venu voler, répondit l'autre sur un ton peu amène.

— Voler quoi ? le somma l'Inquisiteur.

— De la nourriture, répondit le Cimmérien après un instant d'hésitation.

— Tu mens ! cingla Demetrio. Tu savais parfaitement qu'il n'y a pas de nourriture ici. Ne mens pas. Dis-moi la vérité ou...

Le Cimmérien agrippa la poignée de son épée d'un geste aussi inquiétant que celui d'un tigre retroussant ses babines pour sortir ses crocs.

— Garde tes menaces pour les imbéciles qui ont peur de toi, grogna-t-il, une colère froide couvant au fond de ses yeux bleus. Je ne suis pas un citoyen némédien prêt à ramper en suppliant devant tes chiens. J'ai tué des hommes qui valaient mieux que toi pour moins que ça.

Dionus, qui avait ouvert la bouche pour beugler de colère, ravala ses mots sur l'instant. Les gardes maniaient leur matraque d'un air hésitant, lançant des regards en direction de Demetrio et attendant leurs instructions. Ils étaient abasourdis d'entendre quelqu'un défier de la sorte la toute-puissante police de Numalia et s'attendaient à recevoir l'ordre de s'emparer du barbare. Mais Demetrio ne donna pas cet ordre. Les autres étaient trop stupides pour se rendre compte de la force des muscles d'acier et de l'aveuglante rapidité des hommes ayant grandi hors des frontières de la civilisation, là où on lutte perpétuellement pour la survie. Demetrio en avait, lui, parfaitement conscience et il n'avait aucune envie de libérer la fureur barbare du Cimmérien s'il pouvait l'éviter. De plus, un doute subsistait au fond de son esprit.

— Je ne t'ai pas accusé d'avoir tué Kallian, répondit-il sèchement. Mais tu peux tout de même convenir que les apparences sont contre toi. Comment t'es-tu introduit dans le Temple ?

— Je me suis caché dans les ombres de l'entrepôt qui se trouve juste derrière ce bâtiment, répondit Conan à contrecœur. Quand ce chien (il désigna Arus du pouce) m'a dépassé et a tourné au coin, j'ai couru rapidement vers le mur et l'ai escaladé.

— Tu mens ! l'interrompit Arus. Aucun homme ne pourrait escalader un mur si lisse !

— N'as-tu jamais vu un Cimmérien gravir une falaise abrupte ? l'interrompit Demetrio avec impatience. C'est *moi* qui mène cette enquête. Poursuis, Conan.

— L'angle du mur est décoré de moulures, dit le Cimmérien. Il était facile de grimper sur le toit. Je l'ai atteint avant que ce chien repasse. J'ai continué sur le toit jusqu'à ce que je trouve une trappe ; celle-ci était fixée au moyen d'une barre de fer passée en travers et verrouillée de l'intérieur. J'ai dû la sectionner à coups d'épée...

Arus, se souvenant de l'épaisseur de ce verrou, déglutit involontairement et s'éloigna encore un peu plus du Cimmérien. Ce dernier le considéra d'un air dédaigneux et poursuivit.

— Je craignais que le bruit éveille quelqu'un, mais c'était un risque à courir. Je suis passé par la trappe et suis arrivé dans une des salles du haut. Je n'y suis pas resté et suis allé directement vers l'escalier.

— Comment savais-tu où se trouvait l'escalier ? l'interrompt l'Inquisiteur. Je sais que seuls les serviteurs de Kallian et ses clients fortunés étaient autorisés à se rendre dans les salles du haut.

Une expression d'entêtement farouche assombrit les yeux de Conan et il n'en dit pas plus.

— Qu'as-tu fait après avoir atteint l'escalier ? demanda Demetrio.

— J'ai descendu les marches, marmonna le Cimmérien. Elles menaient à la salle qui est située juste derrière cette porte avec le rideau. Quand j'ai jeté un coup d'œil à travers les tentures, j'ai vu ce chien qui se tenait debout devant le cadavre.

— Pourquoi as-tu quitté ta cachette ?

— Il faisait sombre quand j'ai vu le gardien à l'extérieur du Temple. Quand je l'ai vu à l'intérieur, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un autre voleur. Ce n'est que lorsqu'il a actionné la corde qui déclenche l'alarme et levé son arbalète que j'ai compris que c'était le gardien.

— Mais même dans ce cas, insista l'Inquisiteur, pourquoi te révéler à lui ?

— Je pensais qu'il était peut-être venu lui aussi voler ce...

Le Cimmérien s'interrompt soudain, comme s'il en avait trop dit.

— Voler ce que tu étais venu toi-même voler ! intervint Dionus. Par Mitra, nous y sommes ! Gardes, emparez-vous de lui ! Nous aurons nos aveux d'ici l'aube !

Avec un juron païen, Conan bondit en arrière, dégainant son épée à une vitesse telle que la lame en vrombit.

— Arrière, si vous tenez à vos vies de chiens ! gronda-t-il, ses yeux bleus brûlant de rage. Ce n'est pas parce que vous êtes capables de torturer des commerçants ou de dépouiller et de frapper des putains pour les faire parler que vous allez réussir à poser vos pattes graisseuses sur un homme des hautes terres ! J'écraserai vos tripes à coups de talon avant que cette nuit s'achève !

— Attends ! s'interposa Demetrio. Rappelle tes chiens, Dionus. Je ne suis pas persuadé qu'il soit l'assassin. Espèce d'imbécile, ajouta-t-il à voix basse, attends donc que nous puissions ameuter plus d'hommes, ou que nous puissions lui faire baisser sa garde par la ruse.

Demetrio n'avait nulle intention d'abandonner l'avantage que lui procurait son esprit civilisé pour engager une lutte physique, dans laquelle la férocité de bête sauvage du barbare risquait bien d'avoir le dessus.

— Très bien, grogna Dionus à contrecœur. Arrière, soldats, mais ne le quittez pas des yeux.

— Donne-moi ton épée, demanda Demetrio.

— Viens la prendre si tu le peux, rétorqua Conan.

Demetrio haussa les épaules.

— Très bien, mais n'essaie pas de t'échapper. Quatre hommes armés d'arbalètes font le guet à l'extérieur. Nous établissons toujours un cordon de sécurité avant de pénétrer dans une maison.

Le barbare abaissa sa lame, mais il restait aux aguets et ne modifia quasiment pas son attitude. Demetrio se tourna de nouveau vers le cadavre.

— Étranglé, murmura-t-il. Pourquoi l'étrangler alors qu'un coup d'épée est tellement plus rapide et plus sûr ? Ces Cimmériens sont une race sanguinaire ; ils naissent l'épée à la main pour ainsi dire ; je n'ai jamais entendu parler d'un Cimmérien tuant de cette façon.

— Peut-être pour éloigner les soupçons, murmura Dionus.

— C'est possible. (Demetrio palpa le corps d'une main expérimentée.) Mort depuis une demi-heure environ, murmura-t-il. Si Conan dit la vérité à propos de l'heure à laquelle il s'est infiltré dans le Temple, il n'a pas eu le temps de le tuer avant qu'Arus entre. Mais peut-être nous raconte-t-il des mensonges, et est-il en fait arrivé plus tôt.

— J'ai escaladé le mur après qu'Arus eut fait sa dernière ronde, grogna Conan.

— C'est *toi* qui le dis.

Demetrio rumina l'espace d'un instant, penché sur la gorge du mort ; celle-ci avait été littéralement broyée et réduite à une pulpe violacée. La tête pendait mollement sur les vertèbres brisées. Demetrio secoua la tête, dubitatif.

— Pourquoi donc un meurtrier utiliserait-il un câble apparemment plus épais que le bras d'un homme ? se demanda-t-il à voix basse. Et quelle pression il a fallu exercer pour écraser de la sorte un cou si épais !

Il se releva et traversa la galerie jusqu'à la porte la plus proche.

— Ici, un buste renversé de son socle, près de la porte, dit-il, et là, le sol poli est rayé, et les tentures de la porte sont tirées bizarrement, comme si une main les avait agrippées, peut-être pour se soutenir. C'est dans cette pièce que Kallian a dû être attaqué. Il s'est peut-être dégagé de son adversaire, ou alors l'a entraîné avec lui dans sa fuite. En tout cas, il a couru de manière précipitée jusqu'à la galerie où son assassin doit l'avoir suivi, puis achevé.

— Et si ce sauvage n'est pas l'assassin, où est-il alors ? demanda le préfet.

— Je n'ai pas encore disculpé le Cimmérien, aboya l'Inquisiteur, mais nous allons examiner cette pièce...

Il s'arrêta et fit volte-face, l'oreille tendue. Le bruit des roues d'un char à l'approche, puis faisant halte, venait de retentir dans la rue.

— Dionus ! aboya l'Inquisiteur, envoie deux hommes trouver ce char. Et amène le conducteur ici.

— D'après le son, dit Arus, habitué à tous les bruits de la rue, je dirais qu'il s'est arrêté devant la demeure de Promero, juste en face de l'échoppe du marchand de soie.

— Qui est Promero ? demanda Demetrio.

— Le commis en chef de Kallian Publico.

— Amène-le ici avec le conducteur du char ! aboya Demetrio. Nous attendrons qu'ils soient là avant d'aller examiner cette pièce.

Deux gardes s'exécutèrent d'un pas lourd. Demetrio étudiait toujours le cadavre. Dionus, Arus et les autres gardes regardaient Conan qui restait immobile, l'épée à la main, telle une statue de bronze sombre et menaçante. Des bruits de pas en provenance de l'extérieur résonnèrent bientôt, et les deux gardes entrèrent ; ils étaient accompagnés d'un homme massif au teint mat, portant le casque et la tunique des conducteurs de char, un fouet à la main, et d'un second individu, petit, l'air timide, ayant l'aspect typique de ces hommes qui, issus de la classe des artisans, devenaient le bras droit de riches marchands et de négociants.

Ce dernier sursauta en poussant un cri à la vue du corps affalé sur le sol.

— Oh ! je savais que cela se finirait mal !

— Tu es Promero, le commis, je suppose. Et toi ?

— Enaro, le conducteur du char de Kallian Publico.

— Tu ne sembles pas très ému à la vue de ce corps, fit remarquer Demetrio.

— Pourquoi devrais-je être ému ? répondit Enaro, une lueur fugitive éclairant ses yeux sombres. Quelqu'un a accompli ce que je rêvais de faire sans avoir le courage de passer à l'acte.

— Tiens donc ! murmura l'Inquisiteur. Es-tu un homme libre ?

Les yeux d'Enaro étaient amers lorsqu'il écarta un pan de sa tunique pour révéler la marque de l'esclave pour dette d'argent sur son épaule.

— Savais-tu que ton maître devait se rendre ici ce soir ?

— Non. Il m'a demandé de faire halte à la maison de Promero. Une fois là-bas, il m'a congédié, m'ordonnant de revenir le chercher peu après minuit.

— Quelle heure était-il alors ?

— C'était peu après le coucher du soleil. Les rues étaient presque désertes.

— Qu'as-tu fait ensuite ?

— Je suis retourné dans les appartements des esclaves où je suis resté jusqu'à ce qu'il soit l'heure de retourner à la maison de Promero. Je me suis rendu directement ici, et vos hommes se sont emparés de moi alors que je parlais avec Promero sur le seuil de sa porte.

— Tu n'as aucune idée de la raison pour laquelle Kallian s'est rendu chez Promero ?

— Il n'avait pas pour habitude de parler de ses affaires à ses esclaves.

Demetrio se tourna vers Promero.

— Que sais-tu de tout cela ?

— Rien du tout, répondit Promero en claquant des dents.

— Kallian Publico s'est-il rendu chez toi comme le déclare le conducteur du char ?

— Oui.

— Combien de temps est-il resté ?

— Quelques minutes seulement. Ensuite, il est parti.

— S'est-il rendu directement de ta demeure au musée ?

— Je n'en sais rien ! répondit l'employé d'une voix stridente, les nerfs à vif.

— Pourquoi s'est-il rendu chez toi ?

— Pour... pour parler affaires avec moi.

— Tu mens ! aboya Demetrio. *Pourquoi s'est-il rendu chez toi ?*

— Je ne sais pas ! Je ne sais rien ! (Promero était au bord de l'hystérie.) Je n'ai rien à voir dans cette histoire...

— Fais-le parler, Dionus ! aboya Demetrio.

Dionus émit un grognement et fit signe de la tête à un de ses hommes qui s'avança vers les deux captifs en grimaçant affreusement.

— Sais-tu qui je suis ? grogna-t-il, la tête en avant et regardant de haut sa proie qui se recroquevillait sur elle-même.

— Tu es Posthumus, répondit le conducteur de char, d'un air résigné. Tu as fait sauter l'œil d'une jeune fille de son orbite en pleine Cour de Justice parce qu'elle ne voulait pas te donner des renseignements qui auraient permis d'incriminer son amant.

— J'obtiens toujours ce que je veux ! rugit le garde, les veines de son cou épais tendues à rompre, son visage s'empourprant tandis qu'il

saisissait l'infortuné employé par le col de sa tunique et tordait celle-ci de sorte que l'homme se retrouva à moitié étranglé.

— Avoue, sale rat, grogna-t-il. Réponds à l'Inquisiteur.

— Oh ! par Mitra, pitié ! hurla le malheureux. Je jure...

Avec une force terrifiante, Posthumus le frappa du plat de la main d'un côté du visage, puis de l'autre. Il poursuivit alors son interrogatoire en jetant l'homme à terre et en lui assenant des coups de pied vicieux calculés pour infliger un maximum de souffrance.

— Pitié ! marmonna la victime. Je vais parler ; je dirai tout ce que vous voudrez.

— Alors debout, sale chien ! rugit Posthumus, tout imbu de sa personne. Ne reste pas là à gémir.

Dionus jeta un coup d'œil vers Conan pour voir si ce dernier était suffisamment impressionné.

— Tu as vu ce qui arrive à ceux qui osent défier la police, dit-il.

Le Cimmérien cracha, une grimace cruelle trahissant le dédain qu'il ressentait pour l'employé pleurnichard.

— C'est un faible et un imbécile, grogna-t-il. Qu'un seul d'entre vous essaie de me toucher, et je répands ses tripes sur le sol.

— Es-tu prêt à parler ? demanda Demetrio sur un ton las. (Il trouvait ces scènes d'une fastidieuse monotonie.)

— Tout ce que je sais, sanglota l'employé, se remettant debout avec peine et gémissant de douleur comme un chien battu, c'est que Kallian est arrivé chez moi peu après que je suis moi-même rentré. J'avais quitté le Temple à la même heure que lui. Il a renvoyé son char et a menacé de me congédier si jamais je parlais. Je suis un homme pauvre, sans amis et sans privilèges. Si je n'avais plus mon emploi à ses côtés, je mourrais de faim.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? aboya Demetrio. Combien de temps est-il resté chez toi ?

— Jusqu'à peut-être une demi-heure avant minuit. Puis il est parti, disant qu'il allait au Temple et qu'il reviendrait après avoir accompli ce qu'il désirait y faire.

— Qu'allait-il y faire ?

Promero hésitait à révéler les secrets du maître qu'il redoutait tant, mais un regard à Posthumus qui grimaçait avec un air mauvais en brandissant son poing massif suffit à lui faire ouvrir rapidement la bouche.

— Il y avait quelque chose au Temple qu'il désirait examiner.

— Mais pourquoi s'y rendre seul, et avec autant de discrétion ?

— Parce que l'objet ne lui appartenait pas. Il est arrivé par une caravane venue du sud, à l'aube. Les hommes de la caravane n'ont rien pu en dire, si ce n'est que l'objet leur avait été confié par les hommes d'une autre caravane, venue de Stygie, et qu'il était adressé à Kalanthes d'Hanumar, prêtre d'Ibis. Leur chef avait été payé par les hommes de la caravane stygienne pour remettre l'objet en main propre à Kalanthes. Comme ce chef était un fieffé bandit et qu'il souhaitait poursuivre sa route pour l'Aquilonie sans faire le détour par Hanumar, il a demandé à le laisser au Temple jusqu'à ce que Kalanthes l'envoie chercher.

» Kallian a accepté, et lui a dit qu'il enverrait en personne le courrier pour aller prévenir Kalanthes. Après leur départ, alors que je mentionnais le courrier, Kallian m'a interdit de le dépêcher. Il restait assis là, à se demander ce que les hommes avaient laissé derrière eux.

— Et qu'était-ce ?

— Une espèce de sarcophage, tel qu'on en trouve dans les anciennes tombes stygiennes, mais celui-là était de forme ronde, une sorte de jatte de métal avec un couvercle. Ça ressemblait à du cuivre, mais c'était bien plus résistant, et couvert de hiéroglyphes comme ceux qu'on trouve dans les plus anciens menhirs du sud de la Stygie. Le couvercle était solidement fixé au sarcophage par des rubans ornés de gravures et qui semblaient être en cuivre.

— Qu'y avait-il à l'intérieur ?

— Les hommes de la caravane n'en savaient rien. Ils ont seulement dit que les hommes de la première caravane avaient expliqué qu'il s'agissait d'une relique inestimable, trouvée dans les tombes souterraines, bien en dessous des pyramides, et envoyée à Kalanthes « en raison de l'amour que l'expéditeur portait au prêtre d'Ibis ». Kallian Publico était persuadé que le sarcophage contenait le diadème d'un des rois-géants, ce peuple qui vivait dans cette sombre contrée avant que les ancêtres des Stygiens s'y installent. Il m'a montré un motif gravé sur le couvercle, jurant qu'il avait la forme du diadème que portaient les rois-géants, selon les légendes.

» Il était bien déterminé à ouvrir le sarcophage et à voir ce qu'il contenait. Il était comme fou lorsqu'il se mettait à songer au fabuleux diadème, que les mythes disent avoir été incrusté de bijoux étranges connus seulement de cette race ancienne, et dont un seul vaudrait encore plus que toutes les gemmes de ce monde réunies.

» J'ai tenté de l'en dissuader, mais comme je l'ai déjà expliqué, il est resté chez moi. Peu avant minuit, il s'est rendu seul au Temple, se dissimulant à la faveur des ombres jusqu'à ce que le garde soit passé de

l'autre côté du bâtiment ; puis il s'y est introduit à l'aide de la clé qu'il avait à sa ceinture. Je l'ai observé tapi dans l'ombre depuis mon échoppe de soieries, l'ai vu pénétrer dans le Temple, et suis alors retourné à ma propre demeure. Si le diadème, ou quoi que ce soit de valeur, se trouvait dans le sarcophage il avait l'intention de le cacher quelque part dans le Temple et de s'éclipser de nouveau. Le lendemain, il aurait fait un grand scandale, affirmant que des voleurs étaient entrés par effraction dans sa demeure et avaient volé le bien de Kalanthes. Nul autre que le conducteur de son char et moi-même n'aurait eu vent de ces allées et venues, et ni lui ni moi n'allions le trahir.

— Et le garde ? fit remarquer Demetrio.

— Kallian ne voulait pas que celui-ci l'aperçoive ; il avait l'intention de le faire crucifier en tant que complice des voleurs, répondit Promero.

Arus déglutit et pâlit, prenant la pleine mesure de la duplicité de son employeur.

— Où est ce sarcophage ? demanda Demetrio. (Promero l'indiqua du doigt, et l'Inquisiteur émit un grognement.) Tiens donc ! Justement la pièce dans laquelle Kallian a dû être attaqué.

Promero pâlit et tripota nerveusement ses mains fines.

— Pourquoi un Stygien irait-il envoyer un cadeau à Kalanthes ? D'anciens dieux et des momies étranges se sont déjà retrouvés à voyager vers le nord dans des caravanes, mais qui donc apprécie autant le prêtre d'Ibis en Stygie ? Dans cette contrée, ils vénèrent encore l'archidémon Set qui love ses anneaux dans les tombes tapies dans l'obscurité. Le dieu Ibis s'oppose à Set depuis l'aube des temps, et Kalanthes a combattu les prêtres de Set sa vie durant. Il y a quelque chose de pas clair ici, quelque chose qui nous échappe.

— Montre-nous ce sarcophage, ordonna Demetrio.

Promero les conduisit, hésitant. Tous lui emboîtèrent le pas, y compris Conan, apparemment insouciant des regards soupçonneux que lui jetaient les gardes, et qui semblait tout simplement curieux. Ils franchirent les rideaux déchirés et pénétrèrent dans la salle, dont l'éclairage était plus tamisé que dans la galerie. De chaque côté, des portes donnaient sur d'autres pièces, et les murs étaient ornés de représentations fantastiques de dieux de contrées étranges et de peuples lointains. Soudain Promero poussa un grand cri.

— Regardez ! Le sarcophage ! Il est ouvert. Et vide !

Au centre de la pièce se trouvait un étrange cylindre noir, de près de quatre pieds de haut et de peut-être trois de diamètre dans sa plus grande circonférence, à mi-distance entre la base et le sommet. Le lourd

couvercle était sur le sol, tout près d'un marteau et d'un burin. Demetrio regarda à l'intérieur, considéra un instant les hiéroglyphes à demi effacés avec un air intrigué, et se retourna vers Conan.

— Est-ce ceci que tu étais venu dérober ?

Le barbare hocha négativement la tête.

— Comment aurais-je pu l'emporter ? C'est bien trop lourd pour qu'un homme seul puisse le soulever.

— Les bandes ont été sectionnées à l'aide de ce burin, déduisit rapidement Demetrio. On voit les marques là où le marteau a glissé et a écaillé le métal. Nous pouvons supposer que c'est Kallian qui a ouvert le sarcophage. Quelqu'un se tenait dissimulé à proximité, peut-être caché dans les tentures de l'entrée. Une fois que Kallian a eu ouvert le sarcophage, le meurtrier a bondi sur lui. Ou alors il a d'abord tué Kallian et ouvert le sarcophage lui-même.

— C'est un objet bien sinistre, dit l'employé en tremblant. Il est trop ancien pour être sacré. Qui a déjà vu un tel métal dans un monde où règne la raison ? Il semble encore plus indestructible que l'acier aquilonien, et pourtant voyez comme il est corrodé et rongé par endroits. Regardez ces fragments de moisissure dans les rainures des hiéroglyphes ; leur odeur est la même que celle de la terre dans les profondeurs. Et regardez, là, sur le couvercle !

Demetrio se pencha plus près du motif gravé.

— Je dirais que cela représente une sorte de couronne, grognait-il.

— Non ! s'exclama Promero. J'avais averti Kallian, mais il ne voulait pas me croire ! C'est un serpent à écailles lové sur lui-même et qui se mord la queue. C'est le signe de Set, l'Antique Serpent, le dieu des Stygiens ! Ce vase est bien trop ancien pour appartenir au monde humain, c'est une relique des temps où Set arpentait la terre sous forme humaine ! Il est possible que la race qui devait jaillir de ses reins confiait les ossements de ses rois à de tels coffres !

— Tu vas nous dire que ces os pourrissants se sont animés et ont étranglé Kallian Publico avant de s'enfuir, peut-être ? railla Demetrio.

— Ce n'est pas un homme qui reposait dans ce sarcophage, murmura le commis, ses yeux grands ouverts et brillants. Quel être humain pourrait reposer là-dedans ?

Demetrio eut un juron de dégoût.

— Si Conan n'est pas le meurtrier, aboya-t-il, l'assassin est toujours dans ce bâtiment. Dionus, Arus, restez ici avec moi ; les trois prisonniers

aussi. Les autres, fouillez la maison ! S'il ne s'est pas enfui avant qu'Arus découvre le cadavre, le meurtrier n'a pu s'échapper que par l'endroit où Conan s'est introduit dans le bâtiment, mais dans ce cas le barbare l'aurait aperçu, s'il nous dit la vérité...

— Je n'ai vu personne, à part ce chien, grogna Conan en indiquant Arus.

— Bien sûr que non, parce que c'est toi qui l'as tué, dit Dionus. Nous perdons notre temps, mais nous allons fouiller la maison par acquit de conscience. Et si nous ne trouvons personne, je te promets que tu iras sur le bûcher ! Souviens-toi de la loi, mon cher sauvage aux cheveux noirs : les mines pour le meurtre d'un homme du peuple, la potence pour celui d'un négociant et le bûcher pour celui d'un homme riche.

Pour toute réponse Conan retroussa ses lèvres, découvrant ses dents. Les hommes partirent fouiller le bâtiment. Ceux qui restèrent entendirent le bruit de leurs pas à l'étage et à leur niveau, alors qu'ils déplaçaient des objets, ouvraient des portes et se hélaient les uns les autres à travers les pièces.

— Conan, dit Demetrio, tu sais ce que cela signifie s'ils ne trouvent personne ?

— Je ne l'ai pas tué, répondit farouchement le Cimmérien. S'il avait cherché à me barrer la route, je lui aurais fendu le crâne, mais la première fois que je l'ai vu, c'était déjà un cadavre.

— Je sais que quelqu'un t'a envoyé ici ce soir, au moins pour voler quelque chose, dit Demetrio. En restant silencieux, tu t'accuses par la même occasion de ce meurtre. Tu ferais mieux de parler. De toute façon, ta seule présence ici est suffisante pour t'envoyer aux mines pendant dix ans, que tu reconnaisse ta culpabilité ou pas. Mais si tu me racontes toute l'histoire, tu pourras peut-être échapper au bûcher.

— En fait, répondit le barbare à contrecœur, je suis venu ici pour dérober la coupe zamorienne en diamant. Un homme m'a donné un plan du Temple et m'a dit où la trouver. Elle est dans cette pièce (Conan en montra l'emplacement), dans une niche à même le sol, sous la statue en cuivre d'un dieu shémite.

— Il dit vrai, là, dit Promero. Je croyais que seule une poignée d'hommes au monde connaissait le secret de cette cachette.

— Et si tu avais réussi à t'en emparer, demanda Dionus sur un ton railleur, l'aurais-tu vraiment donnée à l'homme qui t'a engagé ? Ou alors l'aurais-tu gardée pour toi ?

De nouveau les yeux de Conan s'embrasèrent de colère.

— Je ne suis pas un chien, murmura le barbare. Je tiens parole.

— Qui t'a envoyé ici ? demanda Demetrio à Conan, qui sombra dans un mutisme forcené.

Les gardes revinrent de leurs fouilles en ordre dispersé.

— Personne ne se cache dans cette maison, grognèrent-ils. Nous avons retourné les lieux. Nous avons trouvé la trappe par laquelle le Cimmérien est entré, et le verrou qu'il a sectionné. Si un homme avait cherché à s'enfuir en empruntant cette issue, il aurait été vu par les gardes stationnés à l'extérieur, sauf s'il s'est enfui avant notre arrivée. De plus, il aurait dû empiler des chaises ou des tables pour atteindre le plafond, et cela n'a pas été fait. Pourquoi n'aurait-il pas pu s'enfuir par la porte d'entrée juste avant qu'Arus revienne de sa ronde ?

— Parce que la porte était verrouillée de l'intérieur, et les seules clés qui permettent d'ouvrir ce verrou sont celle d'Arus et celle qui pend encore à la ceinture de Kallian Publico.

— J'ai trouvé le câble utilisé par le meurtrier, annonça l'un des gardes. Un câble noir, plus épais que le bras d'un homme, avec des taches bizarres.

— Et où est-il alors, espèce d'imbécile ? s'emporta Dionus.

— Dans la pièce adjacente, répondit le garde. Il est enroulé autour d'une colonne de marbre, où l'assassin pensait sans doute qu'il échapperait à notre sagacité. Je n'ai pas pu l'atteindre, mais je suis convaincu que c'est le bon.

Il les conduisit dans une salle remplie de statues de marbre, et pointa du doigt une haute colonne, qui, comme la plupart de celles qui se trouvaient dans la pièce, avait plus une fonction décorative qu'une réelle utilité. Soudain il s'arrêta net, le regard fixe.

— Il n'est plus là ! s'exclama-t-il.

— Il n'a jamais été là ! siffla Dionus.

— Si, par Mitra ! jura le garde. Enroulé autour du pilier juste au-dessus de ces feuilles gravées. Il fait si sombre ici au niveau du plafond que je pouvais à peine le distinguer, mais il était bien là.

— Tu es ivre ! aboya Demetrio, tournant les talons. C'est bien trop haut pour qu'un homme puisse l'atteindre, et rien à part un serpent ne pourrait escalader cette colonne.

— Un Cimmérien le pourrait..., murmura l'un des hommes.

— C'est possible. Supposons que Conan ait étranglé Kallian, enroulé le câble autour de la colonne, traversé le couloir et se soit caché dans la pièce où se trouve l'escalier. Comment alors aurait-il fait pour

l'enlever après que tu l'eus vu ? Il est resté avec nous depuis qu'Arus a découvert le corps. Non, je te dis que Conan n'a pas commis ce meurtre. Je pense que le véritable assassin a tué Kallian pour s'emparer de ce qui se trouvait dans le sarcophage, quoi que cela soit, et qu'il se cache à présent dans quelque recoin secret du Temple. Si nous ne pouvons pas le retrouver, nous devons accuser le barbare pour que la Justice soit satisfaite, mais... où est Promero ?

Ils étaient retournés à l'endroit de la galerie où se trouvait le cadavre. Dionus appela Promero en rugissant féroce, et l'employé revint soudain de la pièce dans laquelle se trouvait le sarcophage vide. Il était parcouru de tremblements et son visage était livide.

— Qu'y a-t-il encore, l'ami ? s'exclama Demetrio, irrité.

— J'ai trouvé un symbole au fond du sarcophage, caqueta Promero. Pas un ancien hiéroglyphe mais un symbole gravé très récemment ! La marque de Thoth-amon, le sorcier stygien, l'ennemi mortel de Kalanthes ! Il a trouvé le sarcophage dans quelque sinistre caverne sous les pyramides hantées ! Les dieux des anciens temps ne mouraient pas comme meurent les hommes ; ils semblaient dans un long sommeil, et leurs adorateurs les enfermaient dans un sarcophage de façon qu'aucune main étrangère ne vienne déranger leur sommeil. Thoth-amon a envoyé la mort à Kalanthes ; la cupidité de Kallian lui a fait libérer la monstruosité, et celle-ci rôde maintenant tout près de nous, peut-être même s'apprête-t-elle à fondre sur nous à cet instant...

— Cesse de divaguer, imbécile ! rugit Dionus avec dégoût, le frappant avec force en travers du visage. (Dionus était un matérialiste, et n'avait guère de patience pour les élucubrations macabres.) Eh bien, Demetrio, dit-il, se tournant vers l'Inquisiteur, je ne vois rien de mieux à faire que mettre le barbare aux arrêts.

Le Cimmérien poussa soudain un cri, et tous se retournèrent. Il regardait en direction de la porte d'une salle jouxtant celle des statues.

— Regardez ! s'exclama-t-il. J'ai vu quelque chose bouger dans cette pièce, derrière les tentures. Quelque chose qui a traversé la pièce comme une espèce de grande ombre noire.

— Bah ! fit Posthumus avec dédain. Nous avons déjà fouillé cette pièce...

— Il a vu quelque chose ! (La voix de Promero était stridente et fiévreuse, à la limite de l'hystérie.) Cet endroit est maudit ! Quelque chose est sorti du sarcophage et a tué Kallian Publico ! La créature s'est soustraite à votre regard en se dissimulant dans un endroit où nul

humain n'aurait pu le faire, et maintenant elle se cache dans cette pièce ! Que Mitra nous protège des pouvoirs des Ténèbres ! Je vous dis que ce sarcophage contenait l'un des enfants de Set ! (Il planta ses doigts dans la tunique de Dionus comme s'il avait eu des griffes.) Tu dois fouiller cette pièce de nouveau !

Le préfet le repoussa vivement, d'un air dégoûté, et Posthumus se sentit d'humeur badine.

— Tu vas aller la fouiller toi-même, l'employé ! dit-il, saisissant Promero par le cou et la ceinture et traînant sa victime hurlante vers la porte ; il s'arrêta un instant sur le seuil et projeta l'infortuné à l'intérieur avec une violence telle que celui-ci tomba et resta à terre, à moitié assommé.

— Assez, grogna Dionus en regardant le Cimmérien, qui restait silencieux.

Le préfet leva la main et les yeux de Conan s'enflammèrent d'une lueur bleutée ; l'air se chargeait d'électricité lorsque la scène fut interrompue : un garde entra, tirant à sa suite une silhouette malingre, mais richement vêtue.

— Je l'ai surpris en train de se faufiler à l'arrière du Temple, dit le garde, dans l'attente d'un compliment.

Au lieu de quoi il ne reçut que des injures qui firent se dresser ses cheveux sur sa tête.

— Relâche ce gentilhomme, espèce d'empoté ! l'invectiva le préfet. Ne reconnais-tu pas Aztrias Petanius, le neveu du gouverneur de la cité ?

Le garde, contrit, s'éloigna et le jeune aristocrate maniéré brossa sa manche brodée avec une attention tout exagérée.

— Épargne tes excuses, mon bon Dionus, balbutia-t-il d'un air affecté. Les aléas de la fonction, je le sais bien. Je sortais d'une fête tardive, revenant à pied pour chasser les vapeurs de vin de mon cerveau. Mais qu'avons-nous ici ? Par Mitra ! s'agirait-il d'un meurtre ?

— C'est bien d'un meurtre qu'il s'agit, seigneur, répondit le préfet. Mais nous avons là un homme qui ira sans doute au bûcher pour ça, même si Demetrio semble avoir des doutes sur la question.

— Une brute à l'air bien vicieux, marmonna le jeune aristocrate. Comment quiconque pourrait-il douter un instant de sa culpabilité ? Je n'ai jamais vu un faciès aussi répugnant de ma vie !

— Oh ! que si, chien parfumé, riposta le Cimmérien. Quand tu m'as embauché pour aller voler la coupe zamorienne pour ton compte.

Une fête, hein ? Bah ! Tu attendais, tapi dans les ténèbres, que je vienne t'apporter la coupe. Jamais je n'aurais révélé ton identité si tu avais parlé en ma faveur. Maintenant, dis à ces chiens que tu m'as vu escalader le mur après la dernière ronde du gardien, afin qu'ils sachent que je n'ai pas eu le temps de tuer ce gros pourceau avant qu'Arus entre et trouve le corps.

Demetrio jeta un rapide coup d'œil à Aztrias, qui resta impavide.

— S'il dit vrai, seigneur, dit l'Inquisiteur, cela l'innocente du meurtre et nous pouvons facilement étouffer l'histoire de la tentative de vol. Il est bon pour dix ans de travaux forcés pour effraction, mais un mot de votre part et nous nous arrangerons pour qu'il puisse s'évader, et nul ne saura jamais rien de cette affaire. Je comprends ; vous ne seriez pas le premier jeune aristocrate ayant dû recourir à de tels expédients pour couvrir des dettes de jeu ou d'autres incidents de ce genre. Vous pouvez compter sur notre discrétion.

Conan regarda le jeune noble, dans l'expectative, mais Aztrias ne fit que hausser ses fines épaules et masquer un bâillement de sa main blanche et délicate.

— Je ne le connais pas, répondit-il. Il est fou de dire que je l'ai embauché. Qu'il soit châtié comme il le mérite. Il a le dos robuste, et le labeur au fond des mines lui fera le plus grand bien.

Les yeux de Conan s'enflammèrent et il tressaillit, piqué au vif. Les gardes se raidirent, agrippèrent leur matraque, puis se détendirent lorsqu'ils virent le Cimmérien baisser soudain la tête, comme résigné, l'air maussade ; même Demetrio ne se rendit pas compte qu'il les observait sous ses sourcils épais et noirs, ses yeux réduits à des fentes de flamme bleutée.

Il frappa sans prévenir, tel un cobra à l'attaque, et son épée étincela à la lueur des bougies. Aztrias poussa un cri aigu, et sa tête s'envola de ses épaules dans un jet de sang, ses traits figés en un masque d'horreur livide. Tel un félin, Conan pivota sur lui-même et lança une botte meurtrière, visant Demetrio à l'aine. L'Inquisiteur recula par réflexe, esquivant de justesse la pointe de la lame qui s'enfonça dans sa cuisse, dévia sur l'os et ressortit de l'autre côté de la jambe. Demetrio tomba sur son genou en poussant un gémissement, désorienté et irradié par la douleur.

Conan n'en resta pas là. La matraque brandie par Dionus sauva son crâne de la lame sifflante qui dévia légèrement de sa trajectoire en sectionnant la hampe de celle-ci, lui tranchant net une oreille. La vitesse aveuglante du barbare paralysait les sens des policiers, réduisant leurs gestes à autant de mouvements futiles. Pris au dépourvu et sidérés

par sa vitesse et sa férocité, la moitié d'entre eux auraient été à terre avant d'avoir pu riposter si Posthumo, plus par chance que par adresse, n'avait réussi à s'emparer du Cimmérien, lui immobilisant le bras droit, celui qui tenait l'épée. La main gauche de Conan jaillit en direction de la tête du garde, et Posthumo lâcha prise, gesticulant et hurlant sur le sol, une main plaquée sur l'orbite béante et sanglante qui avait abrité son œil.

Conan bondit en arrière, se mettant hors de portée des matraques brandies, et gagna l'endroit où Arus était occupé avec son arbalète. Un coup terrifiant dans le ventre, et ce dernier s'abattit, le visage vert, cherchant son souffle; le talon de la sandale de Conan s'abattit alors en plein sur la bouche du gardien. Le malheureux hurla à travers une bouillie de dents brisées, une écume sanglante ruisselant de ses lèvres tuméfiées.

Tout s'immobilisa lorsque retentit un cri à glacer l'âme, provenant de la pièce dans laquelle Posthumo avait projeté Promero. Le commis surgit par la porte recouverte de tentures de velours en titubant, puis s'arrêta, sanglotant et tremblant de tout son être. Des larmes coulaient le long de son visage bouffi jusqu'à ses lèvres molles et pendantes, le faisant ressembler à un enfant attardé en pleurs.

Tous se figèrent pour le regarder, saisis d'effroi. Conan et son épée dégoulinante, les policiers avec leur matraque en l'air, Demetrio recroquevillé à terre, tentant d'arrêter le flot de sang qui s'écoulait de sa blessure béante à la cuisse, Dionus qui tenait le moignon sanglant qu'avait été son oreille, Arus, en pleurs, crachant des fragments de dents brisées; même Posthumo cessa de hurler, clignant des yeux en gémissant, essayant de discerner quelque chose à travers le voile sanglant qui obscurcissait sa vue.

Promero s'avança en titubant dans le couloir et s'effondra avec raideur à leurs pieds. Dans un cri intolérablement suraigu d'où perçait un ricanement de folie, il s'écria d'une voix stridente :

— Le dieu a un grand cou. Ha! ha! ha! oh oui! un satané grand cou! Puis il se raidit en une série de convulsions effrayantes et s'immobilisa sur le sol en grimaçant, le regard perdu dans le plafond obscur.

— Il est mort! murmura Dionus, intimidé, oubliant sa propre blessure et le barbare qui se tenait si près de lui avec sa grande épée dégoulinante. Il se pencha sur le corps, puis se crispa, ses yeux porcins grands ouverts.

— Il n'y a pas de blessure! *Au nom de Mitra! qu'y a-t-il dans cette pièce?*

Une terreur sans nom s'empara alors d'eux et ils déguerpirent en criant. Toutes griffes dehors, la meute hurlante s'agglutina un instant devant la porte qui donnait sur l'extérieur, puis tous se précipitèrent au-dehors comme des déments. Arus les imita et Posthumus, à moitié aveugle, se leva avec difficulté et les rejoignit à tâtons en couinant comme un cochon, les implorant de ne pas l'abandonner. Il tomba au milieu de la meute, et ils se mirent à le frapper et à le piétiner, hurlant de peur. Il ne cessa pas pour autant de ramper à leur suite, et Demetrio le rejoignit. En temps normal, l'Inquisiteur avait le courage de faire face à l'inconnu, mais il était blessé, son sang-froid l'avait abandonné et l'épée qui l'avait terrassé était toute proche. La main serrée sur sa cuisse blessée et dégoulinante de sang, il partit en boitant à la suite de ses compagnons. Policiers, conducteur de char ou hommes du guet, blessés ou indemnes, tous débouchèrent en hurlant dans la rue, où les hommes qui surveillaient la maison de l'extérieur furent à leur tour gagnés par la panique ; ils rejoignirent les autres dans leur fuite, sans chercher à en demander la raison. Conan se retrouva seul dans le grand couloir, avec pour seuls compagnons les cadavres sur le sol.

Le barbare s'assura de son épée et pénétra dans la salle. De riches tentures de soie ornaient les murs ; de nombreux coussins et divans recouverts de soie s'offraient à son regard, en une insouciance profusion ; et par-dessus un écran orné de dorures, un visage regardait le Cimmérien.

Conan admira ce visage à la beauté classique et froide, dont jamais il n'avait contemplé d'équivalent dans la race humaine. Aucune faiblesse, aucune pitié, aucune cruauté, aucune bonté, ni d'ailleurs aucune émotion humaine ne se lisaient sur ces traits. Il aurait pu s'agir d'un masque de marbre représentant un dieu, sculpté par un artiste prodige, mais il n'y avait pas à se méprendre sur la vie qui animait ces traits. Une vie froide et étrange, telle que le Cimmérien n'en avait jamais connu et qu'il ne pourrait jamais comprendre. L'espace d'un instant il songea à la perfection marbrée de ce corps que dissimulait l'écran. Il est sans doute parfait, songeait-il, puisque son visage est d'une telle beauté inhumaine. Mais il ne pouvait apercevoir que ce visage divin, cette tête si finement modelée qui oscillait curieusement. Les lèvres pleines s'ouvrirent et prononcèrent un seul mot, d'une voix riche, vibrante, qui évoquait le son des cloches dorées des temples perdus dans la jungle de Khitaï. C'était une langue inconnue, oubliée dès avant la naissance des royaumes humains, mais Conan comprit qu'elle disait :

— Viens !

Et le Cimmérien vint, en un bond désespéré doublé d'un coup d'épée qui siffla dans les airs. La tête splendide bascula du sommet de l'écran dans un flot de sang noir pour tomber à ses pieds. Il recula alors, redoutant de la toucher. Alors ses chairs se crispèrent, car le paravent s'agitait et était secoué par les convulsions de ce qui se trouvait derrière. Conan avait vu et entendu des hommes mourir par dizaines, et jamais un homme n'avait fait de tels bruits dans son agonie. Il entendit un bruit sec, un claquement, comme si un grand câble était soudain déplié avec une force inouïe.

Les mouvements cessèrent enfin, et Conan regarda avec appréhension derrière l'écran. Le Cimmérien fut alors submergé par toute l'horreur de la situation et prit la fuite. Il ne ralentit sa course que lorsque les flèches de Numalia disparurent loin derrière lui, dans l'aube naissante. C'était désormais un cauchemar de penser à Set, et aux enfants de Set qui autrefois régnaient sur la terre et reposent désormais dans leurs cavernes ténébreuses bien en dessous des pyramides noires. Nul cadavre humain ne se trouvait derrière cet écran doré ; il n'y avait que les anneaux sinueux et luisants d'un gigantesque serpent décapité.





La Tour de l'Éléphant

I

Les torches éclairaient d'une clarté diffuse les festivités du Maul, où les bandits de l'Orient s'adonnaient à leurs réjouissances nocturnes. Dans le Maul, ils pouvaient s'en donner à cœur joie et vociférer comme bon leur semblait, car les honnêtes gens évitaient ces parages ; les gardes, grassement soudoyés à coups de pièces crasseuses, ne venaient pas se mêler de leurs amusements. Des fêtards ivres rugissaient et titubaient le long des rues tortueuses et sans pavés, jonchées de détritüs et émaillées de flaques d'eau stagnante. L'acier étincelait dans les recoins sombres où des loups traquaient d'autres loups ; les rires stridents de femmes fusaient des ténèbres, mais on entendait aussi des bruits de lutte et de bousculades. Le spectacle était illuminé à la lueur blafarde des torches filtrant à travers les vitres cassées et les portes grandes ouvertes, d'où s'échappaient par rafales des relents de vin et de sueur âcre, les bruits de chopes, de poings martelant des tables grossières, et des bribes de chansons paillardes.

Dans l'un de ces bouges, les festivités battaient leur plein. Sous le plafond bas et noirci par la fumée étaient rassemblées diverses canailles dont les vêtements allaient de la guenille aux oripeaux :

détrousseurs furtifs, kidnappeurs au regard salace, voleurs aux doigts agiles, forbans bravaches accompagnés de leurs compagnes à la voix stridente et aux parures criardes. Les bandits du pays y étaient majoritaires, des Zamoriens basanés aux yeux noirs, le poignard à la ceinture et la perfidie au cœur. Mais on y trouvait aussi des loups originaires d'une demi-douzaine de nations étrangères. Il y avait un renégat hyperboréen, géant taciturne et dangereux, dont la large épée était sanglée le long de sa grande carcasse maigre (car les hommes portaient ouvertement leurs armes dans le Maul) ; il y avait aussi un faux-monnayeur shémite au nez crochu et à la barbe frisée d'un noir bleuté ; une Brythunienne au regard effronté, assise sur les genoux d'un Gunderman aux cheveux fauves – quelque mercenaire vagabond ayant déserté d'une armée en déroute. Le gros brigand graveleux dont les plaisanteries salaces déclenchaient tous les cris d'allégresse était un kidnappeur professionnel du lointain royaume de Koth ; il était venu enseigner l'art du rapt des femmes à des Zamoriens qui en savaient déjà plus long sur le sujet à leur naissance que lui-même ne pourrait jamais espérer en apprendre.

L'homme s'interrompit dans sa description des charmes d'une victime potentielle et plongea le nez dans un énorme pichet de bière moussante. Essuyant l'écume de ses lèvres épaisses, il déclara :

— Par Bel, dieu de tous les voleurs, je vais leur montrer comment on s'y prend pour kidnapper une fille : je lui aurai fait passer la frontière zamorienne à l'aube, et une caravane sera là pour elle. Trois cents pièces d'or ! c'est ce que m'a promis un comte d'Ophir pour une jeune et mince Brythunienne de la meilleure société. Cela m'a pris des semaines, à déambuler dans les villes frontalières déguisé en mendiant, pour en trouver une qui ferait l'affaire. Mais c'est un bien joli morceau ! (Il lança dans les airs un baiser baveux.) Je connais des seigneurs de Shem qui seraient prêts à troquer le secret de la Tour de l'Éléphant pour elle, dit-il en retournant à sa bière.

Sentant une main se poser sur sa tunique, il tourna les yeux, irrité d'être dérangé de la sorte. Il vit alors un jeune homme robuste qui se tenait à ses côtés. L'homme semblait tout autant déplacé dans ce bouge qu'un loup gris parmi des rats de gouttière malingres. Sa tunique bon marché ne pouvait dissimuler les lignes dures et effilées de sa puissante charpente, ses épaules massives et larges, son torse puissant, sa taille élancée et ses bras noueux. Sa peau était tannée par le soleil des déserts, ses yeux étaient bleus et incandescents, et une tignasse de cheveux noirs

ébouriffés surmontait son front large. Une épée dans un fourreau de cuir usagé pendait de sa ceinture.

Le Kothien eut un geste de recul involontaire, car l'homme n'appartenait de toute évidence à aucune des races civilisées qu'il connaissait.

— Tu as mentionné la Tour de l'Éléphant, dit l'inconnu, parlant zamorien avec un accent étranger. J'ai beaucoup entendu parler de cette tour ; quel est son secret ?

L'attitude de l'homme ne semblait pas menaçante et le courage du Kothien était décuplé par la bière et par l'approbation manifeste de son auditoire. Il se gonfla d'orgueil.

— Le secret de la Tour de l'Éléphant ? s'exclama-t-il. Mais voyons, n'importe quel imbécile sait que c'est là qu'habite le prêtre Yara, et qu'on y trouve aussi le joyau fabuleux qu'on appelle le Cœur de l'Éléphant, la clé de ses pouvoirs magiques.

Le barbare digéra ces paroles un instant.

— J'ai vu cette tour, dit-il. Elle se trouve dans un grand jardin qui surplombe la ville et est entourée par un mur d'enceinte élevé. Je n'ai pas vu de gardes. Les murs seraient faciles à escalader. Pourquoi donc personne ne s'est-il emparé de ce joyau ?

Le Kothien le regarda, bouche bée, stupéfait de tant de naïveté, puis éclata d'un rire moqueur, bientôt rejoint en cela par l'assemblée.

— Écoutez donc ce sauvage ! rugit-il. Il s' imagine pouvoir dérober le joyau de Yara ! Écoute l'ami, dit-il en se retournant vers lui d'un air suffisant, je présume que tu es un barbare du Nord ?

— Je suis un Cimmérien, répondit l'étranger sur un ton peu amène.

La réponse et le ton sur lequel il avait prononcé celle-ci ne signifiaient pas grand-chose pour le Kothien. Originaire d'un royaume situé bien plus au sud, près de la frontière avec Shem, il n'avait que de vagues connaissances sur les races du Nord.

— Alors prête donc l'oreille, l'ami, et écoute la voix de la sagesse, dit-il en pointant sa chope de bière dans la direction du jeune homme visiblement décontenancé. Apprends qu'en Zamora, et plus particulièrement dans cette ville, on trouve plus de voleurs audacieux que n'importe où ailleurs au monde, même en Koth. Si un mortel pouvait s'emparer du joyau, sois sûr que celui-ci aurait été dérobé il y a longtemps. Tu parles d'escalader les murs, mais une fois en haut, tu souhaiterais bien vite pouvoir faire demi-tour. S'il n'y a pas de sentinelles dans les jardins la nuit — pas de sentinelles

humaines, je veux dire — c'est pour une bonne raison ! mais dans la salle de garde, dans la partie inférieure de la tour, il y a des hommes armés. Et même si tu arrivais à te jouer de ceux qui veillent dans les jardins à la nuit tombée, tu devrais aussi dépasser ces gardes, car le joyau est conservé quelque part dans les hauteurs de la tour.

— Mais supposons qu'un homme réussisse *quand même* à franchir les jardins, rétorqua le Cimmérien. Pourquoi alors ne pourrait-il atteindre le joyau en passant directement par le haut de la tour et éviter ainsi les soldats ?

De nouveau le Kothien resta médusé.

— Mais écoutez-le donc ! s'écria-t-il avec dérision. Ce barbare se prend pour un aigle qui prendrait son envol jusqu'au faite incrusté de pierres précieuses de la tour ? Après tout, elle ne se trouve qu'à seulement cent cinquante pieds de hauteur, avec des parois arrondies et plus glissantes encore que du verre poli !

Le Cimmérien balaya l'assemblée du regard, embarrassé par les sarcasmes qui accueillirent cette remarque. Il n'y voyait rien qui prête à rire, bien trop fraîchement débarqué dans le monde civilisé pour saisir les sous-entendus insolents. En règle générale, les hommes civilisés sont plus malpolis que les sauvages car ils savent qu'ils peuvent se montrer grossiers sans se faire fendre le crâne pour autant. Vexé et déconcerté, il se serait sans doute éclipsé discrètement si le Kothien n'avait décidé de l'aiguillonner encore plus.

— Allez, allez ! beugla-t-il. Explique donc à ces pauvres bougres qui ne sont voleurs que depuis avant ta conception, explique-leur donc comment tu t'emparerais du joyau !

— On trouve toujours une solution, quand on a l'envie et le courage, répondit sèchement le Cimmérien, piqué au vif.

Le Kothien prit cela comme un affront. Son visage s'empourpra.

— Quoi ! rugit-il. Tu prétends vouloir m'apprendre mon métier et insinuer que nous sommes des lâches ? Déguerpis ! Hors de ma vue ! Et il poussa violemment le Cimmérien.

— Tu crois pouvoir me ridiculiser et porter la main sur moi par-dessus le marché ? s'enflamma le barbare sur un ton grinçant, ayant épuisé son peu de patience.

Il retourna le coup du plat de la main et envoya voler son adversaire contre la grosse table, qui se retrouva aspergée de bière. Le Kothien hurla de rage et porta la main à son épée.

— Sale païen ! hurla-t-il. Tu me paieras ça de ta vie !

L'acier jaillit et l'assemblée reflua de toute part à vive allure, s'écartant pour laisser le champ libre aux deux hommes. Dans le combat qui s'ensuivit, l'unique chandelle du tripot fut renversée, plongeant la pièce dans l'obscurité. Le fracas des bancs renversés, des piétinements, des cris et des jurons au sein de la mêlée fut interrompu par un cri d'agonie qui transperça le vacarme. Lorsqu'on ralluma enfin une chandelle, la plupart des clients avaient fui par les portes et les fenêtres cassées ; les autres étaient recroquevillés sous les tables et derrière les tonneaux de vin. Le barbare avait disparu ; le centre de la pièce était vide à l'exception du cadavre éventré du Kothien. Le Cimmérien, avec l'instinct infailible du barbare, avait tué son homme dans l'obscurité et la confusion.



II

Les lumières blafardes et les beuveries s'éloignaient derrière le Cimmérien. Il s'était débarrassé de sa tunique déchirée et avançait dans la nuit vêtu seulement de son pagne et de ses sandales haut lacées. Il se déplaçait avec l'aisance souple d'une panthère, ses muscles d'acier jouant sous sa peau brunie.

Il venait de pénétrer dans le quartier réservé aux temples. Sous la clarté lunaire, tout autour de lui, brillaient des colonnes de marbre neigeux, des coupoles dorées et des arches argentées, autant de sanctuaires pour les myriades de divinités étranges qu'abritait Zamora. Il ne se tracassait pas outre mesure à leur sujet ; il savait que la religion de Zamora,

comme toutes celles de pays civilisés depuis longtemps, était complexe et déroutante, ayant troqué ce qui faisait son essence primitive au profit d'un dédale de rituels et de formules. Des heures durant, accroupi dans les cours des philosophes, il avait écouté les arguments des théologiens et des professeurs, et en était ressorti désorienté, sûr d'une chose seulement : que leur cerveau ne tournait pas rond.

Ses dieux à lui étaient simples et compréhensibles ; Crom était leur chef et il vivait sur une grande montagne, d'où il envoyait des malédictions et la mort. Il était inutile d'en appeler à Crom, car c'était un dieu sombre et sauvage, qui détestait les faibles. Mais à la naissance il insufflait à tout homme du courage ainsi que la volonté et le pouvoir de tuer ses ennemis, ce qui, selon le Cimmérien, était tout ce qu'un homme pouvait espérer d'un dieu.

Ses pieds chaussés de sandales ne faisaient pas de bruit sur les pavés luisants. Aucun garde n'était en vue, car même les bandits du Maul évitaient soigneusement les temples ; on disait que des sorts étranges s'abattaient sur ceux qui osaient les profaner. Il aperçut devant lui la Tour de l'Éléphant qui se découpait sur le ciel. Il spécula sur l'origine de ce nom, que personne ne semblait connaître. Il n'avait jamais vu d'éléphant, mais il comprenait vaguement qu'il s'agissait d'un animal monstrueux, doté d'une queue à l'arrière et d'une autre à l'avant. C'était ce que lui avait confié un nomade shémite, qui avait juré avoir vu ces animaux par milliers dans le pays des Hyrkaniens, mais tous les hommes savent combien les hommes de Shem peuvent être menteurs. En tout cas, il n'y avait pas d'éléphants en Zamora.

La tour étincelante se tendait vers les étoiles telle une colonne glacée. Elle projetait de tels feux en plein soleil que peu d'hommes pouvaient la fixer du regard ; on la disait faite d'argent. Elle formait un cylindre parfait de cent cinquante pieds de haut dont la couronne incrustée de bijoux étincelait à la clarté lunaire. La tour était entourée d'un jardin d'arbres exotiques qui ondoyaient sous le vent ; ce jardin surélevé dominait la ville et était ceint d'une haute muraille qui donnait sur un espace d'un niveau inférieur, lui-même entouré d'une seconde enceinte. Aucune lumière ne s'échappait de la tour, qui semblait ne pas avoir de fenêtres ; en tout cas il n'y en avait pas au-dessus du niveau du mur intérieur. Seules les gemmes tout en haut scintillaient comme du givre à la clarté des étoiles.

Des buissons poussaient en nombre à l'extérieur du second mur d'enceinte, le plus bas des deux. Le Cimmérien rampa jusqu'au mur puis

se redressa pour estimer la hauteur de cette barrière. Elle était élevée, mais en sautant il pourrait atteindre le rebord du bout des doigts. Ce serait alors un jeu d'enfant de se hisser puis de bondir de l'autre côté, et il ne douta pas un seul instant être capable de faire de même avec le mur intérieur. Il eut un moment d'hésitation en songeant aux étranges périls qui, disait-on, l'attendaient à l'intérieur. Ce peuple lui était étrange et mystérieux ; les Zamoriens n'étaient pas comme lui, ni du même sang que les Brythuniens, les Némédiens, les Kothiens ou les Aquiloniens, autant de peuples occidentaux dont les mystères civilisés l'avaient autrefois intimidé. Le peuple de Zamora était très ancien et, pour autant qu'il puisse en juger, particulièrement malfaisant.

Il songea à Yara, le Grand Prêtre, qui jetait des sorts funestes et étranges depuis sa tour incrustée de bijoux, et les cheveux du Cimmérien se hérissèrent lorsqu'il se souvint d'un récit que lui avait fait un page de la cour dans un moment d'ivresse. Yara avait ri au nez d'un prince qui lui était hostile, puis avait brandi une gemme luisante et maléfique sous les yeux de celui-ci. Des rayons aveuglants avaient jailli de ce joyau impie, enveloppant le prince qui était tombé à la renverse en hurlant. Il s'était alors ratatiné jusqu'à devenir une petite masse noire qui prit la forme d'une araignée, qui se mit à traverser la pièce frénétiquement jusqu'à ce que Yara l'écrase du talon.

Quand Yara sortait de sa tour magique, ce qui n'arrivait qu'en de rares occasions, c'était pour conjurer quelque sort envers un homme ou une nation. Le roi de Zamora le craignait plus encore que la mort et vivait dans un état d'ivresse permanente, incapable de surmonter sa terreur quand il était sobre. Yara était très âgé ; on disait qu'il vivait depuis des siècles, et certains ajoutaient qu'il vivrait à jamais grâce aux pouvoirs de ce joyau qu'on appelait le Cœur de l'Éléphant, du nom que l'on donnait à son antre, la Tour de l'Éléphant.

Le Cimmérien, absorbé dans ses pensées, se plaqua soudain contre le mur. Quelqu'un passait dans le jardin, avançant à un rythme soutenu. Il prêta l'oreille et entendit le cliquetis de l'acier. Il y avait donc bien un garde dans ces jardins. Le Cimmérien ne bougea pas, s'attendant à l'entendre repasser lors de la ronde suivante, mais le silence qui régnait sur les jardins mystérieux ne fut pas troublé une seconde fois.

Sa curiosité prit enfin le dessus. D'un bond léger il s'agrippa au mur et se hissa sur le rebord d'une seule main. À plat ventre sur le large parapet, il examina le vaste espace qui s'étendait à ses pieds, séparant les deux enceintes. Il ne vit aucun buisson à proximité mais quelques

fourrés soigneusement taillés poussaient près de l'enceinte intérieure. La lumière des étoiles révélait une pelouse bien entretenue ; le clapotis d'une fontaine parvenait à ses oreilles.

Le Cimmérien descendit avec précaution dans la cour intérieure et dégaina son épée, scrutant les alentours. Une nervosité sauvage l'envahit à l'idée de se retrouver ainsi exposé à la lueur des étoiles ; il avança en silence le long de la muraille, épousant les contours de celle-ci jusqu'à ce qu'il parvienne au niveau des fourrés qu'il avait aperçus. Comme il se lançait dans leur direction, replié sur lui-même, il faillit trébucher sur une forme qui gisait recroquevillée aux abords des buissons.

Un rapide coup d'œil à droite et gauche pour s'assurer que nul ennemi n'était en vue, et il se pencha pour l'examiner. En dépit de la faible clarté des étoiles, son regard acéré lui révéla un homme puissamment bâti, portant l'armure argentée et le casque à cimier de la garde royale zamorienne. Un bouclier et une lance étaient à ses côtés. Il ne fallut qu'un instant au Cimmérien pour comprendre que l'homme avait été étranglé. Le barbare jeta un coup d'œil inquiet aux alentours. Il savait que cet homme était sans nul doute le garde qu'il avait entendu passer depuis sa cachette, derrière la muraille. Quelques instants seulement s'étaient écoulés, mais ce bref intervalle avait suffi à des mains inconnues pour jaillir de l'ombre et étrangler le soldat.

Scrutant les ténèbres, il devina un mouvement dans les fourrés aux abords du mur. Il s'en approcha furtivement, la main crispée sur son épée. Il ne faisait pas plus de bruit qu'une panthère se faufilant dans la nuit, et pourtant sa proie l'entendit approcher. Le Cimmérien eut la vision fugitive d'une masse imposante près du mur et fut soulagé de se rendre compte que cette forme était celle d'un homme. Comme pris de panique, ce dernier se retourna en sursaut ; il tendit les mains en avant, s'apprêtant à bondir, puis se ravisa quand il aperçut le reflet des étoiles sur la lame du Cimmérien. Pendant quelques instants tendus, les deux hommes restèrent silencieux, prêts à tout.

— Tu n'es pas un soldat, siffla enfin l'inconnu. Tu es un voleur, tout comme moi.

— Qui es-tu ? demanda le Cimmérien en un murmure empreint de méfiance.

— Taurus de Némédie.

Le Cimmérien abaissa son arme.

— J'ai entendu parler de toi. On dit que tu es un prince des voleurs.

Il n'obtint qu'un rire étouffé pour toute réponse. Taurus était aussi grand que le Cimmérien, mais plus massif; il avait beau être gras et bedonnant, chacun de ses mouvements trahissait un magnétisme dynamique et subtil, que l'on retrouvait dans ses yeux perçants, brillant de vitalité en dépit de la faible clarté des étoiles. Il était pieds nus et portait ce qui ressemblait à une corde mince et solide, repliée sur elle-même et nouée à intervalles réguliers.

— Qui es-tu ? murmura-t-il.

— Conan, un Cimmérien, répondit l'autre. Je suis ici pour tenter de voler le joyau de Yara qu'on appelle le Cœur de l'Éléphant.

Conan sentit que le ventre imposant de l'homme était secoué de rire, mais ce rire était dénué de toute moquerie.

— Par Bel, dieu des voleurs ! siffla Taurus, je pensais bien être le seul à avoir l'audace de tenter un tel forfait. Ces Zamoriens se prétendent voleurs, bah ! Conan, j'aime ton courage. Je n'ai jamais partagé une aventure avec quiconque, mais, par Bel, nous tenterons celle-là ensemble, si tu es d'accord.

— Toi aussi tu convoites la gemme, alors ?

— Quoi d'autre ? Je m'y prépare depuis des mois, mais j'ai bien l'impression que tu as agi sur un coup de tête, mon ami.

— C'est toi qui as tué le soldat ?

— Évidemment. Je me suis glissé par-dessus le mur alors qu'il était de l'autre côté du jardin. Je me suis dissimulé dans les fourrés ; il m'a entendu, ou a cru entendre quelque chose. Lorsqu'il s'est approché de son pas lourdaud, ce fut un jeu d'enfant de me faufiler derrière lui, de le saisir au cou et de serrer jusqu'à ce qu'il meure. Il était comme tous les hommes : à moitié aveugle dans le noir. Un bon voleur devrait avoir des yeux de chat !

— Tu as commis une erreur, dit Conan.

Les yeux de Taurus s'illuminèrent de colère.

— Moi ? une erreur ? impossible !

— Tu aurais dû dissimuler son corps dans les fourrés.

— ..., déclara le novice au maître en la matière. La garde ne sera pas relevée avant minuit passé. Si d'aventure quelqu'un venait le chercher et trouvait son corps, il courrait immédiatement donner l'alerte à Yara en beuglant la nouvelle, nous donnant par là même le temps de fuir. S'ils ne le trouvaient pas, ils iraient battre les buissons et nous nous retrouverions pris dans un piège à rats.

— C'est juste, acquiesça Conan.

— Bien. Et maintenant au travail. Nous perdons du temps avec cette satanée discussion ! Il n'y a pas de gardes dans le jardin intérieur, pas de gardes humains, je veux dire, mais les sentinelles y sont plus meurtrières encore. C'est leur présence qui m'a embarrassé pendant si longtemps, mais j'ai fini par trouver un moyen pour régler ce problème.

— Que fais-tu des soldats stationnés dans la partie inférieure de la tour ?

— Le vieux Yara a ses appartements dans les étages supérieurs. C'est par là que nous entrerons, et aussi par là que nous nous enfuirons, je l'espère... Ne me demande pas comment, mais j'ai trouvé un moyen. Une fois parvenus au sommet de la tour, nous nous fauflerons à l'intérieur et étranglerons le vieux Yara avant qu'il nous jette un de ses maudits sorts. Du moins, nous essaierons ; soit nous nous retrouvons changés en araignée ou en crapaud, soit nous ressortons de là riches et puissants. Un voleur digne de ce nom doit savoir quand et comment prendre des risques.

— J'irai aussi loin qu'un homme peut aller, dit Conan, se débarrassant de ses sandales.

— Alors suis-moi.

Se retournant, Taurus bondit, agrippa le mur et se hissa sur le rebord. La souplesse de l'homme était étonnante étant donné sa masse imposante ; il sembla presque glisser par-dessus le parapet. Conan l'imita. À plat ventre sur le mur, ils discutèrent à mots couverts.

— Je ne vois aucune lumière, murmura Conan.

La partie inférieure de la tour ressemblait beaucoup à la partie visible de l'extérieur du jardin : un cylindre luisant et parfait, sans ouverture apparente.

— Il y a des portes et des fenêtres soigneusement intégrées à la structure, répondit Taurus, mais elles sont fermées. L'air que respirent les soldats provient du haut.

Le jardin formait une masse sombre et indistincte ; la clarté des étoiles ne révélait que quelques frondaisons légères et des arbres dont les branches basses s'agitaient faiblement dans l'obscurité. L'âme suspicieuse de Conan perçut l'aura de menace imminente qui planait sur le décor. Il sentit le regard brûlant d'yeux invisibles et détecta une odeur subtile qui fit se hérissier d'instinct les poils de sa nuque, comme un chien de chasse se hérisse en flairant l'odeur d'un vieil ennemi.

— Suis moi, chuchota Taurus, et reste derrière moi si tu tiens à la vie.

Tirant ce qui ressemblait à un tube de cuivre de sa ceinture, le Némédien se laissa tomber d'un bond léger sur la pelouse à l'intérieur de l'enceinte. Conan était juste derrière lui, l'épée à la main, mais Taurus le repoussa près du mur, lui-même ne semblant pas vouloir aller plus avant. Tout dans son attitude montrait qu'il était aux aguets ; son regard, tout comme celui de Conan, était fixé sur la masse de ténèbres que formait le bosquet à quelques pas de là. La brise était tombée, or les buissons s'agitaient... Soudain deux grands yeux s'illuminèrent au sein des ombres mouvantes et derrière ceux-ci d'autres étincelles jaillirent à leur tour dans les ténèbres.

— Des lions ! murmura Conan.

— Exactement. Le jour ils sont enfermés dans des cavernes en dessous de la tour. Voilà pourquoi il n'y a pas de gardes dans ce jardin.

Conan compta rapidement les yeux.

— J'en vois cinq, mais il y en a peut-être plus, dissimulés dans les buissons. Ils sont sur le point de charger.

— Silence ! siffla Taurus.

Il se détacha du mur avec précaution, comme s'il marchait sur des lames de rasoir, et leva le tube étroit. Une série de grondements sourds s'éleva des ombres et les yeux ardents se mirent en marche. Conan devina les mâchoires écumantes, les queues velues battant les flancs fauves. L'air se chargea d'électricité. Le Cimmérien saisit son épée, se préparant à la charge et à la poussée irrésistible de ces corps gigantesques. Puis Taurus porta l'embout du tube à ses lèvres et souffla avec force. Un long jet de poudre jaunâtre jaillit à l'autre bout, se transformant instantanément en un nuage jaune-vert qui enveloppa les fourrés et engloutit les yeux de braise.

Taurus regagna le mur en hâte. Conan regardait la scène sans comprendre. Le nuage épais occultait les fourrés, et aucun son ne lui parvenait.

— Quel est ce brouillard ? demanda le Cimmérien, mal à l'aise.

— C'est la Mort ! siffla le Némédien. Si un vent vient à se lever pour souffler dans notre direction, nous devons repasser par-dessus le mur... Mais non, il n'y a pas de vent, et le brouillard se dissipe. Attends qu'il ait entièrement disparu. Le respirer, c'est mourir !

Il ne resta bientôt plus que quelques filaments jaunâtres qui s'effiloçaient dans les airs ; lorsqu'ils se furent dissipés, Taurus fit signe à son compagnon d'avancer. À pas de loup, ils gagnèrent les buissons et Conan poussa une exclamation. Cinq grandes formes fauves gisaient

parmi les ombres, la lueur qui couvait au fond de leurs yeux sinistres éteinte à jamais. Une odeur douceâtre et écœurante persistait dans l'air.

— Ils sont morts sans un bruit ! murmura le Cimmérien. Taurus, quelle est cette poudre ?

— Elle est extraite du lotus noir, dont les fleurs poussent dans les jungles perdues de Khitaï, là où seuls vivent les prêtres au crâne jaune de Yun. Ces fleurs foudroient instantanément quiconque respire leur parfum.

Conan s'agenouilla à côté des grandes formes, s'assurant qu'elles étaient bien hors d'état de nuire. Il secoua la tête ; la magie des contrées exotiques était quelque chose de terrible et de mystérieux pour les barbares du nord.

— Pourquoi ne tuerais-tu pas les soldats de la tour de la même façon ? demanda-t-il.

— Parce que c'était là toute la poudre en ma possession. Le simple fait d'avoir pu m'en procurer a suffi à faire de moi une légende chez les bandits du monde entier. Je l'ai dérobée dans une caravane en route pour la Stygie ; je me suis emparé du sac en fil d'or dans laquelle elle se trouvait, soulevant celui-ci d'entre les anneaux du grand serpent qui la gardait, sans le réveiller. Mais viens, au nom de Bel ! Allons nous perdre notre temps en discussions ?

Ils se faufilèrent à travers les fourrés et gagnèrent le pied de la tour luisante ; là, Taurus imposa le silence et déplia sa corde à nœuds, qui se terminait par un puissant crochet d'acier. Conan comprit son plan et ne posa aucune question ; le Némédien saisit fermement la corde à quelque distance du crochet et commença à la faire tourner autour de sa tête. Conan colla son oreille contre la paroi lisse, mais il n'entendit rien. De toute évidence, les soldats stationnés à l'intérieur ne suspectaient pas la présence d'intrus. Ceux-ci n'avaient pas fait plus de bruit que le vent soufflant à travers les arbres, mais une étrange nervosité s'était emparée du barbare, peut-être à cause de l'odeur des lions, qui imprégnait tout.

Taurus lança le filin d'un geste souple et puissant. Le crochet s'incurva dans les airs, décrivant un mouvement étrange et inhabituel, et disparut par-dessus la couronne incrustée. Il était apparemment solidement arrimé, car ni des mouvements timides ni des tractions violentes ne réussirent à le déloger ou le faire glisser.

— Dans le mille du premier coup, murmura Taurus. Je...

Ce fut l'instinct sauvage de Conan qui lui fit brusquement faire volte-face, car la mort qui fondait sur eux n'avait fait aucun bruit. Le

temps d'un instant fugitif, le Cimmérien aperçut la forme géante qui s'apprêtait à porter le coup mortel ; le fauve était dressé sur ses pattes arrière, se découpant contre les étoiles. Aucun homme civilisé n'aurait pu égaler la vitesse de réaction du Cimmérien. De toutes ses forces, il fit jaillir son épée qui étincela tel du givre à la lueur des étoiles, puis homme et fauve tombèrent à terre.

Proférant des jurons décousus dans sa barbe, Taurus se pencha et vit les membres de son compagnon s'agiter tandis qu'il essayait de se dégager de la masse inerte qui gisait sur lui et l'oppressait. Un simple regard suffit au Némédien abasourdi pour se rendre compte que le lion était mort, son crâne oblique fendu en deux. Il empoigna la carcasse et, ainsi aidé, Conan put alors pousser le cadavre de côté et se relever tant bien que mal, serrant toujours aussi fermement son épée dégoulinant de sang.

— Es-tu blessé, l'ami ? s'exclama Taurus, encore sous le choc de l'incroyable rapidité de cet épisode éclair.

— Non, par Crom ! répondit le Cimmérien. Mais je n'ai jamais frôlé la mort d'aussi près, et ma vie est tout sauf paisible ! Pourquoi ce satané fauve n'a-t-il pas rugi quand il a chargé ?

— Tout est étrange dans ce jardin, dit Taurus. Les lions frappent en silence, et d'ailleurs tous les périls y sont silencieux... Allez, viens ; même si tu n'as pas fait beaucoup de bruit en le tuant, il est bien possible que les gardes nous aient entendus, s'ils ne sont pas endormis ou saouls. Ce fauve devait se trouver en un autre endroit du jardin, et a ainsi échappé aux fleurs de la mort, mais ce devait être le dernier. Nous devons nous hisser le long de cette corde ; pas la peine de demander à un Cimmérien s'il peut le faire...

— Si elle supporte mon poids, grogna Conan, tout en nettoyant son épée dans l'herbe.

— Elle supporterait trois fois le mien, répondit Taurus. Elle est faite des tresses de cheveux de femmes mortes, dérobées à même leurs tombes à minuit, puis trempées dans le suc mortel de l'arbre upas, pour la rendre plus solide. J'irai en premier ; suis-moi de près.

Le Némédien s'empara de la corde, qu'il enroula autour de son genou, puis il commença son ascension. Il monta tel un chat, faisant mentir l'apparente maladroitesse que laissait supposer sa corpulence. Le Cimmérien suivit. La corde se balançait et tournait sur elle-même, mais les grimpeurs ne s'en trouvèrent pas gênés. Tous deux avaient des ascensions bien plus délicates à leur actif. La couronne incrustée brillait au-dessus de leurs têtes, formant une saillie qui se projetait à la

perpendiculaire de la tour ; la corde était donc suspendue à un pied de la paroi, ce qui facilitait grandement leur ascension.

À mesure qu'ils s'élevaient en silence, les lumières de la ville s'étendaient de plus en plus loin sous leurs yeux. Au-dessus d'eux, les étoiles semblaient pâlir au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient des bijoux étincelants qui ceignaient le sommet. Finalement Taurus tendit la main vers le haut, attrapa le rebord et se hissa au sommet. Conan resta un instant sur le parapet, fasciné par les pierres fabuleuses aux reflets de givre qui l'éblouissaient : diamants, rubis, émeraudes, saphirs, turquoises, pierres de lune, aussi grosses que des étoiles, toutes incrustées dans la paroi argentée de la tour. De loin, leurs feux différents se fondaient en une lumière blanche et aveuglante, mais de près elles étincelaient d'une myriade de teintes et de nuances qui l'hypnotisaient par leur scintillement.

— Il y a là une fortune fabuleuse, Taurus, murmura-t-il.

— Allez ! Si nous réussissons à nous emparer du Cœur, tous ces bijoux et bien d'autres encore seront à nous, rétorqua le Némédien avec impatience.

Conan se hissa sur le parapet luisant. La couronne constellée de bijoux surplombait la terrasse de quelques pieds ; d'une couleur bleu nuit, incrustée d'or qui reflétait la lueur des étoiles, elle ressemblait à un large saphir saupoudré de poussière d'or étincelante. En face de leur point d'arrivée se trouvait une sorte de bâtisse, posée à même la terrasse. Elle était du même matériau argenté que les murs de la tour, mais décorée de gemmes plus petites ; son unique porte était en écailles d'or, incrustée de bijoux lumineux et glacés.

Conan embrassa du regard l'immensité de lumières palpitantes qui s'étalait au loin à leurs pieds, puis se tourna vers Taurus. Le Némédien enroulait sa corde au fur et à mesure qu'il la faisait remonter. Il montra à Conan l'endroit où le crochet s'était enfoncé : l'extrémité de la pointe s'était accrochée de justesse sous un grand joyau étincelant, dans la partie intérieure de la couronne.

— La chance nous a encore souri, murmura-t-il. Nos poids combinés auraient dû déloger cette pierre. Suis-moi ; c'est à partir de maintenant que notre expédition devient vraiment périlleuse. Nous sommes dans l'ancre du serpent et nous ne savons pas où il se terre.

Tels des tigres en chasse, ils traversèrent la terrasse qui luisait sombrement et firent halte sur le seuil de la porte étincelante. Prenant les plus grandes précautions, Taurus l'essaya. Celle-ci s'ouvrit sans

résistance, et les compagnons regardèrent à l'intérieur, sur le qui-vive. Par-dessus l'épaule du Némédien, Conan eut la vision d'une pièce rutilante, dont les murs, le plafond et le sol étaient sertis de gemmes blanches et dont la lueur vive et crue semblait être la seule source de lumière. Elle semblait déserte.

— Avant de nous couper de notre seule voie de retraite, siffla Taurus, va faire le tour de la couronne ; préviens-moi si tu aperçois des sentinelles se déplacer dans les jardins ou quoi que ce soit de suspect. Je t'attendrai dans cette pièce.

Conan ne voyait pas vraiment l'utilité de la chose ; méfiant de nature, il soupçonna vaguement son partenaire, mais fit ce que Taurus lui avait demandé. Comme il tournait les talons, le Némédien se glissa dans la pièce et referma la porte derrière lui. Conan longea les abords de la couronne, puis regagna son point de départ sans avoir aperçu de mouvement suspect dans les frondaisons en contrebas, que seul un vent léger agitait. Il arrivait au niveau de la porte lorsque un cri étranglé jaillit de derrière celle-ci.

Le Cimmérien bondit en avant, électrisé. La porte luisante s'ouvrit. La silhouette de Taurus se découpa dans la clarté aveuglante derrière lui. Il tituba et ses lèvres s'entrouvrirent, mais elles ne laissèrent échapper qu'un râle sec. S'agrippant à la porte dorée pour se soutenir, il avança en vacillant sur le toit puis tomba à la renverse, les mains plantées dans sa gorge. La porte se referma derrière lui.

Conan, ramassé sur lui-même comme une panthère aux abois, ne vit rien dans la pièce, derrière le Némédien terrassé, durant le bref instant où la porte resta ouverte. Cette ombre fugitive qui avait semblé courir sur le sol luisant n'avait été qu'un effet de lumière, ou alors... Mais rien ne suivit Taurus sur le toit, et Conan se pencha sur son compagnon.

Le Némédien le fixait avec des yeux fixes et dilatés, habités d'une terreur sans nom. Ses mains étaient crispées sur sa gorge et de la bave s'écoulait de ses lèvres avec un gargouillis. Soudain il se raidit et le Cimmérien éberlué sut qu'il était mort, sans savoir ce qui l'avait terrassé. Médusé, Conan porta son regard sur l'étrange porte dorée. Dans cette pièce vide, entre ces murs luisants incrustés de bijoux, la mort avait frappé le prince des voleurs aussi soudainement et mystérieusement que ce dernier avait foudroyé les lions dans les jardins en contrebas.

Le barbare palpa le corps à demi nu avec précaution, en quête d'une blessure. Mais les seules marques de violence qu'il découvrit se trouvaient entre ses épaules, presque à la base de son cou de taureau : trois

petites plaies, comme si on avait enfoncé puis retiré trois clous dans ses chairs. Les rebords de ces plaies étaient noirs, et on sentait distinctement une légère odeur de putréfaction. Des flèches empoisonnées ? songea Conan, mais alors, dans ce cas, les projectiles devraient être encore fichés dans les plaies.

Il s'avança avec précaution vers la porte dorée, la poussa et regarda à l'intérieur. La pièce était vide, baignée dans la lumière froide et palpitante des myriades de bijoux. Au beau milieu du plafond il remarqua sans trop y prêter d'attention un motif curieux, un octogone noir, au centre duquel quatre gemmes brillaient d'un feu rouge, contrastant vivement avec l'éclat blanc des autres bijoux de la pièce. De l'autre côté de la pièce se trouvait une autre porte, identique à celle où il se trouvait, les écailles d'or en moins. Était-ce de cette porte qu'avait fondu la mort, frappant sa proie pour ensuite disparaître par où elle était venue ?

Refermant la porte derrière lui, le Cimmérien s'avança dans la pièce. Ses pieds nus ne faisaient pas de bruit sur le sol de cristal. Il n'y avait ni chaise, ni table dans la pièce, seulement trois ou quatre divans de soie dont les broderies en or formaient de curieux entrelacs serpentins, ainsi que plusieurs coffres d'acajou aux fermoirs en argent. Certains étaient scellés avec de lourdes serrures en or, d'autres étaient ouverts, leurs couvercles sculptés rejetés en arrière, révélant une pléthore de bijoux aux yeux ébahis du Cimmérien. Conan jura à mi-voix. Il avait déjà contemplé plus de richesses ce soir qu'il pensait en exister sur la surface du globe, et il fut pris de vertige à l'idée de la valeur du joyau qu'il convoitait.

Il se trouvait désormais au centre de la pièce et avançait prudemment, le corps penché, la tête en avant, son épée devant lui. Soudain la mort attaqua une nouvelle fois en silence. Une ombre fugace parcourant le sol luisant de la pièce fut son seul avertissement, et il n'eut la vie sauve qu'en bondissant instinctivement de côté. Il eut la vision fugitive d'une horreur velue qui le frôla en faisant claquer ses mâchoires écumantes. Des gouttes éclaboussèrent son épaule dénudée, le brûlant comme le feu de l'enfer. Bondissant en arrière, son épée brandie haut dans les airs, il vit l'horreur atteindre le sol, faire volte-face puis fondre sur lui à une vitesse hallucinante. C'était une gigantesque araignée noire, comme on ne peut en voir que dans les cauchemars.

Elle était aussi grosse qu'un porc ; cet ogre monté sur huit pattes épaisses et velues traversa la pièce à une vitesse prodigieuse. Ses quatre yeux brillants luisaient d'une intelligence maléfique et ses crocs dégouttaient un

venin que Conan savait foudroyant et mortel : le monstre l'avait raté, mais les quelques gouttes qui avaient touché son épaule brûlaient ses chairs. C'était là le tueur qui s'était laissé tomber de son perchoir au milieu du plafond, glissant sur un fil de toile pour atterrir sur le cou du Némédien. Quels imbéciles ils avaient été de ne pas s'être doutés un instant que les pièces du haut seraient aussi bien gardées que celles du bas !

Ces pensées traversèrent l'esprit de Conan au moment où le monstre chargeait. Le Cimmérien bondit dans les airs ; la créature passa entre ses jambes, fit demi-tour, et revint à la charge. Cette fois Conan évita la charge en bondissant de côté et il riposta comme un chat. Son épée sectionna l'une des pattes velues, et de nouveau il esquiva de justesse le monstre, qui obliqua dans sa direction en faisant claquer ses mâchoires infernales. La créature changea alors de tactique ; se retournant, elle traversa précipitamment le sol de cristal et grimpa le long du mur jusqu'au plafond, où elle se recroquevilla un instant, fixant le Cimmérien de ses yeux rouges et maléfiques. Puis, sans prévenir, elle se lança dans les airs, laissant échapper derrière elle un filament visqueux de couleur grise.

Conan bondit en arrière pour éviter l'impact, puis se baissa frénétiquement, évitant de justesse d'être englué par cette toile géante. Il devina les intentions du monstre et s'élança vers la porte, mais la créature fut plus rapide et projeta une barre de toile poisseuse en travers de celle-ci : il était pris au piège ! Il n'osa pas trancher la toile d'un coup d'épée, sachant que cette substance adhérerait à sa lame et que le démon aurait enfoncé ses crocs dans son dos avant qu'il puisse l'en débarrasser.

Un jeu désespéré s'engagea alors, l'intelligence et la vivacité d'esprit de l'homme opposées à la science démoniaque et à la vitesse de l'araignée géante. Elle avait renoncé à le charger à même le sol et à se lancer sur lui depuis les hauteurs. Elle parcourait les murs et le plafond à toute vitesse, tâchant de l'immobiliser dans les longs filets poisseux de toile grise qu'elle lançait vers lui avec une adresse redoutable. Ces toiles étaient aussi épaisses que des cordes, et Conan savait qu'une fois pris au piège, et quels que soient ses efforts, il lui serait impossible de se dégager avant que le monstre le frappe.

Cette danse du diable se poursuivit dans toute la pièce, dans un silence absolu que seuls venaient briser la respiration haletante de l'homme, le bruit furtif de ses pieds sur le sol luisant, et les stridulations des crocs de la monstruosité. De longues toiles grises s'entassaient en rouleaux sur le sol ou pendaient aux murs ; d'autres recouvraient les

coffres de bijoux et les divans de soie, ou étaient suspendues comme des lianes depuis le plafond incrusté. Seuls son regard vif et la rapidité fulgurante de ses muscles avaient permis à Conan d'être encore indemne, même si les boucles de toile collante étaient passées si près de lui qu'elles avaient écorché ses chairs. Il savait qu'il ne pourrait les éviter indéfiniment. Il lui fallait non seulement éviter les toiles qui pendaient du plafond, mais aussi faire attention à ne pas trébucher sur celles qui étaient à terre. Tôt ou tard, une boucle visqueuse s'enroulerait autour de son corps, comme un python ; enveloppé comme dans un cocon, il se retrouverait alors à la merci du monstre.

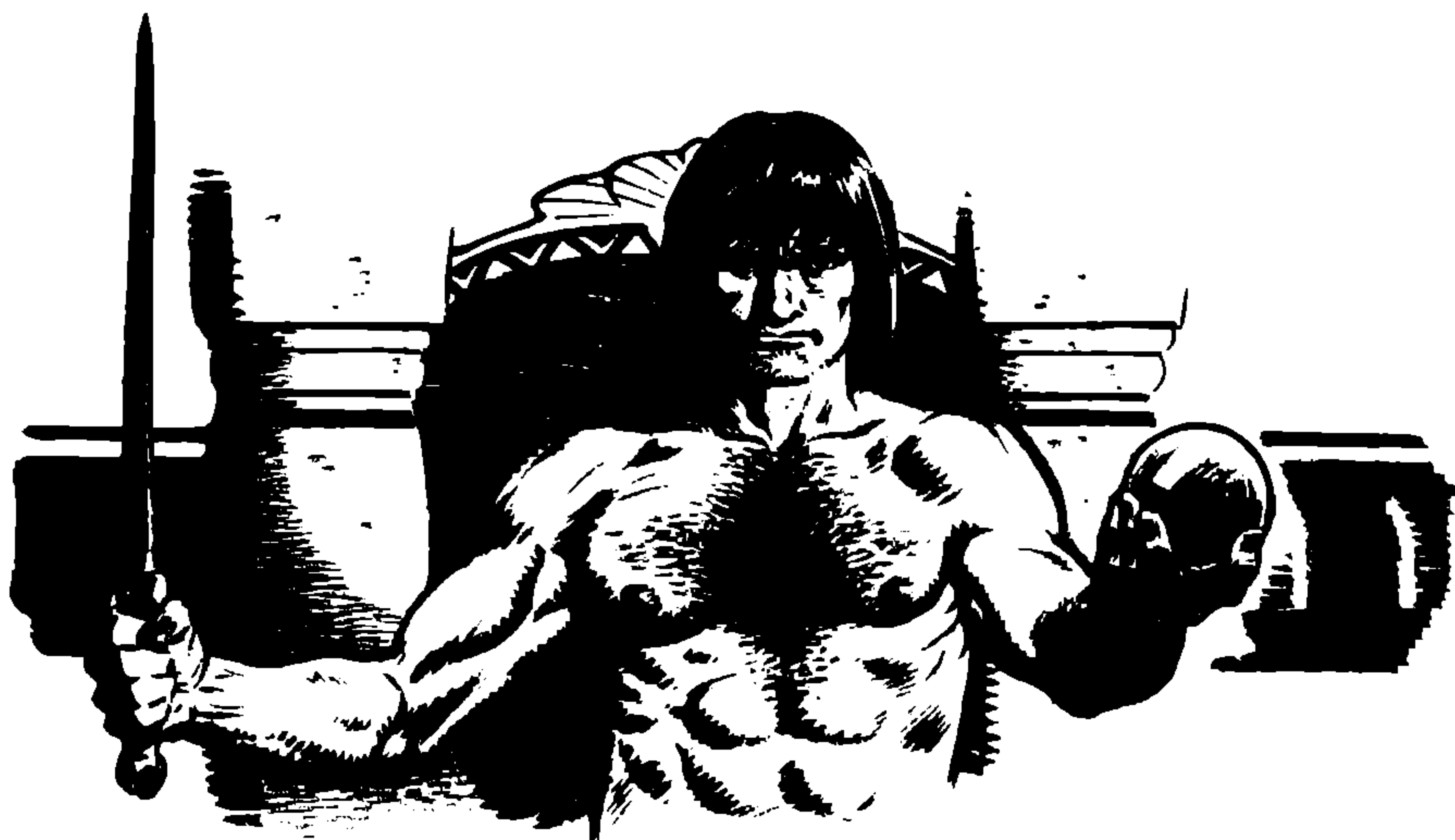
L'araignée traversa la pièce à grande vitesse, traînant derrière elle la corde de toile grise. Conan bondit haut dans les airs, sautant par-dessus un divan. Le monstre bifurqua soudain et grimpa au mur. Le filet de toile fut projeté en avant comme s'il était animé d'une vie propre et s'enroula comme un fouet autour de la cheville du Cimmérien. Conan tomba sur les mains, tirant frénétiquement sur la toile qui l'immobilisait, pris dans cet étau comme dans l'étreinte d'un python. Le démon velu dévala le mur pour parachever son attaque. Saisi d'une panique frénétique, Conan s'empara d'un coffre de bijoux et le projeta de toute sa force. Le monstre ne s'attendait pas à un tel geste. Le projectile frappa la créature en plein milieu de l'abdomen et alla s'écraser contre le mur en produisant un bruit sourd et écœurant. Du sang et une humeur verdâtre giclèrent. Éventrés tous les deux, la masse sombre et le coffre tombèrent au sol. La chose resta immobile, son corps noir écrasé sous une cascade de bijoux. Ses pattes velues s'agitaient dans le vide, ses yeux mourants rougeoyant parmi les gemmes scintillantes.

Conan regarda autour de lui, mais aucune horreur supplémentaire ne surgit. Il entreprit alors de se libérer de la toile. La substance adhérait obstinément à sa cheville et à ses mains, mais il se retrouva enfin libre. Il ramassa son épée et se fraya un chemin à travers les filets de toile qui encombraient le sol et les airs jusqu'à atteindre la porte intérieure. Quels périls l'attendaient derrière, il ne pouvait le savoir. Le sang du Cimmérien bouillonnait et, puisqu'il avait parcouru tout ce chemin, avait affronté tant de dangers, il était bien déterminé à aller jusqu'à la sinistre conclusion de cette aventure, quoi qu'elle lui réserve. Il comprit que le joyau qu'il convoitait ne se trouvait pas parmi ceux qui s'amoncelaient si négligemment dans cette pièce rutilante.

Débarrassant la porte des toiles qui l'obstruaient, il vit que celle-ci, tout comme la précédente, n'était pas fermée à clé. Il se demanda si les

soldats en contrebas ignoraient toujours sa présence. Il se trouvait bien au-dessus d'eux, et si les rumeurs disaient vrai, eh bien ils devaient être habitués à entendre des bruits étranges en provenance des hauteurs de la tour... des bruits sinistres, ainsi que des cris d'horreur et d'agonie.

Il songeait sans arrêt à Yara et n'était pas très à son aise lorsqu'il ouvrit la porte dorée. Mais la seule chose qu'il vit était une volée de marches en argent qui conduisait vers le bas, éclairée faiblement il ne savait trop de quelle manière. Il descendit les marches en silence, serrant fermement son épée. Il n'entendit aucun bruit et se retrouva bientôt face à une porte en ivoire incrustée de pierres sanguines. Il tendit l'oreille, mais aucun bruit ne lui parvint de l'autre côté; seules quelques volutes de fumée serpentaient paresseusement sous la porte, exhalant une odeur exotique inconnue du Cimmérien. L'escalier d'argent poursuivait sa spirale pour aller se perdre dans l'obscurité. De ce puits de ténèbres nul son ne montait; il fut gagné par la sensation étrange et irréaliste de se trouver seul dans une tour peuplée de fantômes et de revenants.



III

Il se plaqua contre la porte d'ivoire et poussa celle-ci avec précaution; elle s'ouvrit sans bruit. Immobile sur le seuil scintillant, Conan regarda autour de lui tel un loup découvrant un décor inconnu, prêt à se battre ou à fuir sur l'instant. Une vaste pièce à la voûte dorée

s'offrait à son regard. Les murs étaient couleur de jade, le sol d'ivoire et recouvert par endroits de tapis moelleux. Des volutes de fumée et l'odeur exotique de l'encens s'exhalaient d'un brasier posé sur un trépied en or, et derrière celui-ci reposait une idole, assise sur une sorte de divan de marbre. Conan regarda celle-ci, pantois ; son corps était celui d'un homme nu et de couleur verte, mais sa tête était digne d'un cauchemar démentiel. Bien trop large pour un corps humain, elle n'en avait aucun des attributs. Conan resta immobile, fixant du regard les grandes oreilles évasées, la trompe recourbée et, de chaque côté de celle-ci, les défenses blanches à l'extrémité desquelles étaient fichées deux boules dorées. Ses yeux étaient clos, comme si elle dormait.

C'était donc de cela que venait le nom de la Tour de l'Éléphant, car la tête de la chose ressemblait fortement à celle des bêtes décrites par le vagabond shémite. C'était là le dieu de Yara ; où donc alors pouvait se trouver la gemme, si ce n'est dissimulée dans l'idole, puisqu'on appelait cette pierre précieuse le Cœur de l'Éléphant ?

Alors que Conan s'avavançait, les yeux rivés sur l'idole immobile, les yeux de la chose s'ouvrirent soudain ! Le Cimmérien se figea sur place. Ce n'était pas une statue — c'était un être vivant, et il était pris au piège dans ses appartements !

Son effroi fut tel qu'il resta cloué sur place, incapable de laisser libre cours à sa rage frénétique. Un homme civilisé dans sa situation aurait sans doute conclu, sans y croire vraiment, qu'il avait sombré dans la folie. Il ne vint pas un instant à l'esprit du Cimmérien de douter de ses sens. Il savait qu'il se trouvait face à un démon de l'Ancien Monde, et cette constatation le privait de toutes ses facultés à l'exception de la vue.

La trompe du monstre se souleva et tâtonna alentour ; ses yeux couleur topaze regardaient sans voir, et Conan comprit que le monstre était aveugle. Ses nerfs se détendirent alors, et il commença à reculer silencieusement vers la porte. Mais la créature l'entendit. La trompe délicate s'avança dans sa direction, et lorsque la créature se mit à parler d'une voix étrange, hésitante et monocorde, Conan se retrouva à nouveau paralysé par la peur. Le Cimmérien comprit que ces mâchoires n'avaient jamais été conçues pour la parole humaine.

— Qui est là ? Es-tu revenu pour me torturer de nouveau, Yara ? N'en auras-tu jamais fini ? Oh, Yag-kosha, cette agonie ne prendra donc jamais fin ?

Des larmes s'écoulèrent des yeux aveugles, et le regard de Conan se porta sur les membres étendus sur le divan de marbre. Et il sut que

le monstre ne se lèverait pas pour l'attaquer. Il reconnut les marques du chevalet de torture, les stigmates du fer rouge et, aussi endurcie que soit son âme, il resta sans voix au vu des difformités de ces membres qu'il savait avoir été un jour aussi gracieux que les siens. Toute peur et toute répulsion abandonnèrent alors le Cimmérien pour faire place à une grande pitié. Ce qu'était ce monstre, Conan n'en avait pas la moindre idée, mais les marques de ses souffrances étaient si terribles et si pathétiques qu'une tristesse douloureuse envahit le Cimmérien sans qu'il puisse se l'expliquer. Il comprit seulement qu'il avait sous les yeux une tragédie d'ampleur cosmique et il se sentit honteux, comme s'il était seul à répondre de la culpabilité de toute une race.

— Je ne suis pas Yara, dit-il. Je ne suis qu'un voleur. Je ne te ferai pas de mal.

— Approche donc que je puisse te toucher, dit la créature avec peine.

Conan s'approcha sans crainte, laissant son épée pendre à son côté. Avec la douceur d'une main de jeune fille, la trompe délicate s'étira et vint palper son visage et ses épaules, comme le fait un aveugle,

— Tu n'es pas de la race démoniaque de Yara, soupira la créature. Tout en toi porte l'empreinte de la vie saine et farouche des régions sauvages. J'ai connu ton peuple il y bien longtemps, sous un autre nom ; c'était un monde bien différent qui dressait alors ses tours incrustées de bijoux vers les étoiles. Il y a du sang sur tes doigts.

— Une araignée dans la pièce du dessus et un lion dans le jardin, murmura Conan.

— Tu as aussi tué un homme, cette nuit, répondit l'autre. Et la mort règne dans la tour, au-dessus de nous. Je le sens ; je le sais.

— En effet, murmura Conan. Le prince des voleurs gît là-haut, tué par la morsure d'une vermine.

— Oui... c'est cela ! fit la voix étrange et non humaine, s'élevant en une sorte de sourde mélodie. Une mort violente dans la taverne et une mort violente sur le toit... Je le sais ; je le sens. Et la troisième accomplira la magie dont même Yara n'ose rêver... oh, magie de la délivrance, dieux verts de Yag !

Ses larmes se remirent à couler et son corps mutilé s'agita d'avant en arrière, pris sous le coup d'émotions contradictoires. Conan l'observa, stupéfait.

Les convulsions cessèrent ; les yeux bienveillants et aveugles étaient tournés vers le Cimmérien, et de sa trompe il lui faisait signe d'approcher.

— Oh, homme, écoute-moi, dit l'étrange créature. Je suis hideux et monstrueux à tes yeux, n'est-ce pas ? Non, ne réponds pas ; je le sais. Mais toi aussi tu me semblerais étrange, si je pouvais te voir. Il existe bien d'autres mondes que celui-ci, et la vie prend bien des formes. Je ne suis ni dieu, ni démon, mais fait de chair et de sang, tout comme toi, même si notre substance est en partie différente et que nos corps ne soient pas issus du même moule.

— Je suis très âgé, oh, homme des régions sauvages ; il y bien longtemps de cela je suis arrivé sur ce monde, accompagnés d'autres êtres de ma planète, la verte Yag, qui gravite pour l'éternité aux confins extérieurs de cet univers. Nous avons traversé l'espace, nos ailes puissantes nous propulsant dans le cosmos plus vite que la lumière ; en guerre contre les rois de Yag, nous avons été défaits et bannis. Nous ne pûmes jamais retourner chez nous, car nos ailes se flétrirent à notre arrivée sur cette planète. Nous vécûmes alors en marge de la vie terrestre et combattîmes les formes de vie étranges et terribles qui l'habitaient ; c'est ainsi qu'on en vint à nous craindre et que nous ne fûmes plus attaqués dans les jungles obscures où nous avions élu résidence.

» Nous vîmes les hommes évoluer de leur état simiesque et bâtir les cités étincelantes de la Valusie, de la Kamélie, de la Commorie et de royaumes frères. Nous les vîmes chanceler sous les assauts des sauvages Atlantes, Pictes et Lémuriens. Nous vîmes les océans se soulever et engloutir l'Atlantide, la Lémurie, les îles Pictes et les cités étincelantes de la civilisation. Nous vîmes les survivants des Pictes et des Atlantes bâtir leurs empires de l'âge de pierre et s'abîmer dans le chaos, s'affrontant sans cesse lors de guerres sanglantes. Nous vîmes les Pictes sombrer dans la plus abjecte sauvagerie et les Atlantes retomber à l'état simiesque. Nous vîmes de nouveaux sauvages de l'Arctique lancer leurs assauts vers le sud pour bâtir une civilisation nouvelle, ces nouveaux royaumes prenant le nom de Némédie, de Koth, d'Aquilonie, et leurs royaumes frères. Nous vîmes ton propre peuple — les Atlantes — émerger des jungles où ils erraient à l'état de singes, évoluer et prendre un nouveau nom. Nous vîmes les descendants des Lémuriens qui avaient échappé au cataclysme émerger complètement de la sauvagerie et partir vers l'ouest sous le nom d'Hyrkaniens. Et nous vîmes enfin cette race de démons, survivants de l'ancienne civilisation précataclysmique, ce royaume maudit de Zamora, revenir de nouveau à la culture et au pouvoir.

» Nous vîmes tout ceci, sans aider ni entraver l'immuable loi cosmique, et l'un après l'autre nous mourûmes, car si nous, êtres de

Yag, ne sommes pas immortels, nos vies se mesurent à l'échelle des planètes et des constellations. Je me retrouvais finalement seul, rêvant aux temps jadis, dans les temples en ruine des jungles perdues de Khitaï, adoré comme un dieu par une antique race à la peau jaune. C'est alors que vint Yara, fort de ses sombres savoirs transmis à travers les âges de la barbarie depuis avant l'engloutissement de l'Atlantide.

» Il s'assit tout d'abord à mes pieds et apprit la sagesse. Mais il n'était pas satisfait de ce que je lui enseignai, car c'était de la magie blanche, et il souhaitait acquérir des connaissances maléfiques afin d'asservir des rois et d'assouvir ses ambitions démoniaques. Je refusai de lui enseigner les noirs secrets que j'avais appris malgré moi au cours des âges.

» Mais sa sagesse était plus profonde que je ne l'aurais cru ; au moyen d'artifices qu'il se procura dans les tombes obscures de la noire Stygie, il m'amena par la ruse à révéler un secret que je n'avais nulle intention de divulguer. Alors il retourna mon pouvoir contre moi et m'asservit. Ah, dieux de Yag, que mon sort fut amer depuis ce moment !

» Il m'arracha aux jungles perdues de Khitaï où les singes gris dansaient au son des flûtes des prêtres jaunes et où les offrandes de fruits et de vin s'amoncelaient sur mes autels brisés. Je n'étais plus le dieu du peuple pacifique de la jungle ; j'étais devenu l'esclave d'un démon à forme humaine.

Des larmes jaillirent de nouveau de ces yeux qui ne voyaient pas.

— Il m'enferma dans cette tour que j'érigeai en une seule nuit, sur son ordre. Il me dompta par le feu, les supplices, et par d'étranges tortures épouvantables que tu ne pourrais pas comprendre. Dans de telles souffrances, j'aurais depuis longtemps mis fin à mes jours si je l'avais pu, mais il me garda en vie – mutilé, aveuglé et brisé – pour accomplir ses noirs desseins. C'est ce que je fais depuis trois cents ans, sur ce divan de marbre, noircissant mon âme de péchés cosmiques et souillant ma sagesse de crimes, car je n'avais pas le choix. Pourtant, il ne m'a pas arraché tous mes secrets, et mon dernier présent pour lui sera le sortilège du Sang et du Joyau.

» Car la dernière heure s'approche, je le sens. Tu es la main du Destin. Je t'en prie, prends la pierre que tu trouveras sur cet autel là-bas.

Conan se retourna dans la direction de l'autel d'ivoire qu'il lui indiquait et y prit un joyau, gros et rond, aussi clair qu'un cristal pourpre. Il sut que c'était là le Cœur de l'Éléphant.

— L'heure est venue pour la grande magie, la puissante magie, telle que la Terre n'en a encore jamais vu, et n'en verra jamais plus d'ici un

million de millions de millénaires. Par le sang de ma vie je l'en conjure, par ce sang né dans le sein vert de Yag, rêvant au loin à travers les immensités bleutées du Cosmos.

» Homme, prends ton épée, et arrache mon cœur ; puis presse-le de telle façon que le sang inonde la gemme rouge. Descends alors ces marches et entre dans la pièce d'ébène où Yara sommeille sous l'effet du lotus, plongé dans ses rêves maléfiques. Prononce son nom et il se réveillera. Alors dépose cette pierre à ses pieds et dis-lui : "Yag-kosha t'offre un dernier présent et un dernier enchantement." Ensuite quitte la tour en hâte ; n'aie crainte, la voie sera libre. La vie humaine n'est pas comme la vie de Yag, ni la mort humaine comme la mort de Yag. Délivre-moi de cette cage de chair aveugle et brisée, et je serai de nouveau Yogah de Yag, auréolé par la lumière du matin avec des ailes pour m'envoler, et des pieds pour danser, et des yeux pour voir, et des mains pour broyer.

Conan s'approcha, indécis. Yag-kosha, ou Yogah, comme s'il percevait son hésitation, lui indiqua l'endroit où il devait frapper. Conan serra les dents et enfonça profondément son épée. Un flot de sang s'écoula le long de la lame jusque sur sa main, et le monstre fut agité par un sursaut convulsif, puis retomba en arrière, immobile. Certain que la vie l'avait quitté, du moins la vie telle qu'il la comprenait, Conan se lança dans sa tâche macabre et extirpa rapidement quelque chose qu'il pressentit être le cœur de l'étrange créature, bien qu'il fut différent de tous ceux qu'il avait pu voir jusqu'alors. Suspendant l'organe palpitant au-dessus du joyau étincelant, il le pressa des deux mains, et une pluie de sang aspergea la pierre. À sa grande surprise, le sang ne coula pas le long de la pierre, mais fut absorbé par celle-ci comme une éponge.

Tenant la pierre craintivement, il sortit de cette pièce fantastique et déboucha sur les marches argentées. Il ne regarda pas en arrière ; il pressentait qu'une espèce de transmutation était en train de prendre place sur le divan de marbre ; il pressentait également que ce n'était pas un spectacle destiné à être contemplé par des yeux humains.

Il referma la porte d'ivoire derrière lui et descendit les marches argentées sans hésitation. Il ne lui vint pas à l'esprit d'ignorer les instructions qu'on lui avait données. Il fit halte devant une porte d'ébène, au centre de laquelle grimaçait un crâne en argent, et poussa celle-ci. Une pièce d'ébène et de jais s'offrit à son regard et il vit une grande silhouette efflanquée allongée sur un divan de soie. Yara, prêtre et sorcier, était étendu devant lui ; ses yeux, grands ouverts et dilatés par les effluves du

lotus jaune, étaient perdus dans le vague, comme s'ils contemplaient des gouffres et des abysses nocturnes au-delà de l'entendement humain.

— Yara ! dit Conan, tel un juge prononçant une sentence de mort. Réveille-toi !

Les yeux s'éclaircirent sur-le-champ et devinrent aussi froids et cruels que ceux d'un vautour. La forme malingre se redressa, dominant le Cimmérien de sa hauteur décharnée.

— Chien ! siffla-t-il tel un cobra. Que fais-tu ici ?

Conan déposa le joyau sur la grande table en ébène.

— Celui qui envoie cette gemme m'a prié de te dire : "Yag-kosha t'offre un dernier présent et un dernier enchantement."

Yara recula et son visage prit une teinte cendrée. La gemme avait perdu sa clarté cristalline. Ses profondeurs troubles vibraient et palpaient, sa surface était traversée d'ondes brumeuses aux couleurs changeantes. Comme hypnotisé, Yara se pencha sur la table et s'empara de celle-ci, plongeant son regard dans ses profondeurs sombres. La gemme était comme un aimant qui aspirait l'âme frissonnante du sorcier. Conan, observant ce spectacle, pensa que ses yeux lui jouaient des tours. Quand Yara s'était levé de son divan, le prêtre lui avait semblé d'une taille inhumaine ; or à présent il lui semblait qu'il arrivait à peine au niveau de ses épaules. Il cligna des yeux, intrigué et, pour la première fois cette nuit, il douta de ses sens. Puis il comprit avec stupéfaction que le prêtre était en train de se ratatiner, rapetissant sous ses yeux.

Il contemplait la scène d'un air détaché, comme un homme qui regarde une pièce de théâtre ; submergé par un accablant sentiment d'irréalité, le Cimmérien douta de sa propre identité ; il savait seulement qu'il assistait à la manifestation extérieure d'une lutte, invisible et titanesque, des forces du Dehors qui dépassait son entendement.

Yara n'était désormais pas plus grand qu'un enfant ; l'instant d'après, il était allongé sur la table comme un bébé, tenant toujours le joyau. Le sorcier réalisa soudain ce qui l'attendait ; il se releva et lâcha la gemme. Mais il ne cessa par pour autant de diminuer en taille, et Conan vit une minuscule silhouette de Pygmée courir aveuglément sur la table, battant des bras et criant d'une voix qui ressemblait au cri perçant d'un insecte.

Il était désormais si petit que le joyau le dominait comme une colline ; Conan le vit se voiler la face de ses mains comme pour se protéger de l'éclat de la pierre, s'agitant comme un dément. Conan devina qu'une force magnétique invisible attirait irrésistiblement Yara

vers la gemme. Comme possédé, il en fit trois fois le tour en courant, s'approchant toujours plus de la pierre, et par trois fois il tenta de se dégager et de s'enfuir vers les abords de la table ; puis, poussant un cri qui résonna faiblement aux oreilles du Cimmérien, le prêtre leva les bras au ciel et se précipita vers le globe étincelant.

Conan se pencha et vit Yara escalader la surface courbe et polie du joyau, figure pitoyable à l'assaut d'une montagne de verre. Le prêtre parvint enfin au sommet, battant toujours des bras, et seuls les dieux surent quels noms impies il tenta d'invoquer. Soudain il sombra dans le joyau, comme englouti par l'océan, et Conan vit les vagues brumeuses se refermer sur lui. Il aperçut la silhouette minuscule dans le cœur pourpre du joyau, redevenu limpide comme du cristal ; il semblait au Cimmérien qu'il contemplait cette scène depuis une grande distance. Et alors surgit une forme brillante, un être ailé de couleur verte et dont le corps humain était surmonté d'une tête d'éléphant, un être qui n'était plus ni aveugle, ni infirme. Yara leva les bras au ciel, fuyant comme un démon, talonné par celui qui venait assouvir sa vengeance. Le joyau éclata alors comme une bulle, disparaissant dans une gerbe de couleurs irisées. Il n'y avait plus rien sur la table, et Conan était persuadé qu'il en était de même pour le divan de marbre dans la pièce supérieure, là où il avait trouvé l'être appelé Yag-kosha et Yogah.

Le Cimmérien tourna les talons et s'enfuit, quittant la pièce et dévalant les marches d'argent. Il était si décontenancé qu'il ne lui vint pas à l'idée de s'enfuir par là où il était venu. Il descendit la spirale de ce puits argenté et parvint dans une vaste pièce à la base de la tour, dans laquelle il s'arrêta l'espace d'un instant. Il venait d'atteindre la salle des gardes. Il aperçut les reflets argentés de leurs armures, la lueur des pommeaux incrustés de leurs épées. Ils étaient avachis sur la table de banquet, les plumes sombres de leurs casques s'agitant faiblement sur leurs têtes penchées. D'autres gisaient à même le sol de lapis-lazuli maculé de taches de vin, entre leurs dés et leurs gobelets renversés. Il sut qu'ils étaient morts. La promesse avait été faite, puis tenue. Il ne pouvait savoir si c'était la magie, la sorcellerie, ou alors l'ombre plongeante de grandes ailes vertes, qui avait mis fin à leurs réjouissances, mais on lui avait dégagé la voie. Une porte argentée était ouverte, se découpant sur l'aube blanche.

Le Cimmérien s'avança dans les frondaisons ondoyantes du jardin ; au moment où il sentit la fraîcheur de la brise matinale sur son corps, il eut un bref sursaut, comme s'il se réveillait. Il se retourna,

incertain, pour regarder la tour mystérieuse qu'il venait de quitter. Était-il sous l'effet d'un sortilège ou d'un charme? N'avait-il fait que rêver tout ce qui venait de se produire? Et comme il regardait la tour dont la couronne scintillait sous l'éclat du jour naissant, il la vit vaciller dans l'aube rougeoyante, puis se disloquer et s'écraser en une myriade de fragments étincelants.





La Citadelle Écarlate

I

Ils capturèrent le lion sur la plaine de Shamu ;
Chargèrent ses membres de chaînes de fer,
Ils crièrent dans le fracas des trompettes ;
Ils crièrent, « le Lion est en cage, enfin ! »
Malheur aux cités du fleuve et de la plaine
Si jamais le Lion devait rôder à nouveau !

— Vieille ballade

Le fracas de la bataille s'était assourdi ; les cris de victoire se mêlaient aux râles d'agonie. Telles des feuilles multicolores après un orage d'automne, les cadavres des vaincus recouvraient la plaine ; le soleil qui s'enfonçait à l'horizon faisait rougeoyer les casques polis, les mailles incrustées d'or, les plaques d'argent des cuirasses, les épées brisées et les plis des lourds étendards de soie royaux, pris dans des mares écarlates et figées. Les destriers et leurs cavaliers cuirassés gisaient en amoncellements silencieux, crinières et plumes ondoyant faiblement dans cette marée rouge. Autour d'eux et parmi eux, comme charriés par la tempête, gisaient les corps déchiquetés et piétinés des archers et des piquiers, avec leurs casques d'acier et leurs justaucorps de cuir.

La plaine résonnait du son triomphal des olifants et les sabots des vainqueurs s'enfonçaient dans les torsos des vaincus. Leurs lignes luisantes et irrégulières convergeaient tels les rayons d'une roue étincelante vers l'endroit où le dernier survivant s'obstinait à livrer un combat inégal.

Ce jour, Conan, roi d'Aquilonie, avait vu la fleur de sa chevalerie se faire tailler en pièces, enfoncée, brisée, et finalement anéantie. Il avait franchi la frontière sud-est de l'Aquilonie avec cinq mille chevaliers, traversant les riches prairies d'Ophir pour se retrouver au final confronté à celui qu'il croyait son allié, le roi Amalrus d'Ophir, coalisé avec les troupes de Strabonus, roi de Koth. Il ne s'était aperçu du piège que lorsque c'était trop tard. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir, avec ses cinq mille cavaliers, contre les trente mille chevaliers, archers et lanciers des conspirateurs.

Sans archers ni fantassins, il avait lancé sa cavalerie lourde contre l'armée ennemie, avait vu les chevaliers dans leurs armures étincelantes mis à bas par les lances de ses hommes, avait enfoncé le centre de leurs lignes, poussant les rangs compacts de ses troupes devant lui, mais s'était retrouvé pris dans un étau lorsque les ailes adverses s'étaient refermées sur lui. Les archers shémites de Strabonus avaient fait un carnage dans les rangs de ses chevaliers, leurs traits exploitant la moindre faille des armures ; ils avaient abattu les chevaux et les piquiers kothiens s'étaient précipités pour achever les cavaliers désarçonnés. Les lanciers cuirassés du centre avaient alors reformé leurs lignes, renforcés par des cavaliers venus des flancs, et ils avaient chargé encore et encore, noyant le champ de bataille sous leur multitude.

Les Aquiloniens n'avaient pas fui ; ils étaient tombés sur le champ de bataille et, des cinq mille chevaliers qui avaient suivi Conan dans le sud, pas un ne quitta la plaine de Shamu vivant. Désormais c'était le roi en personne qui luttait, entouré des corps mutilés des hommes de la garde royale, adossé contre un monticule sanglant d'hommes et de chevaux morts. Des chevaliers ophiriens en armures rehaussées d'or faisaient bondir leurs montures entre les tas de cadavres pour frapper la silhouette solitaire. Des Shémites trapus à la barbe bleu-noir et des chevaliers kothiens au visage sombre l'encerclaient à pied. L'air résonnait du fracas de l'acier ; la silhouette du roi occidental dans son armure noire se dressait de toute sa hauteur au centre du cercle compact de ses adversaires, assenant des coups terribles tel un boucher maniant un formidable hachoir. Des chevaux sans cavalier galopaient sur la plaine ; un cercle grandissant de corps mutilés s'étalait aux pieds

du roi. Ses attaquants refluèrent face à cette sauvagerie désespérée, haletants et blêmes.

C'est alors qu'entre les lignes hurlantes et vociférantes surgirent les seigneurs conquérants : Strabonus, avec son visage large et sombre et ses yeux rusés ; Amalrus, mince, le visage pincé, fourbe et aussi dangereux qu'un cobra ; et enfin ce vautour efflanqué, Tsotha-lanti, vêtu de ses seules robes de soie, avec sa tête de rapace d'où luisaient deux grands yeux noirs. On racontait de sinistres choses sur ce sorcier kothien ; dans les villages de l'ouest et du nord, des femmes aux cheveux ébouriffés faisaient peur aux enfants rien qu'en prononçant son nom, et des esclaves revêches retrouvaient leur humilité bien plus rapidement si on menaçait de les revendre au sorcier plutôt que de les fouetter. On disait que sa bibliothèque était remplie de livres occultes, reliés avec la peau de victimes écorchées vives, et que dans les profondeurs innommables de la colline sur laquelle était juché son palais, il faisait commerce avec les forces des ténèbres, échangeant des esclaves hurlantes contre des secrets impies. C'était lui le véritable maître de Koth.

Le sorcier eut un sourire morne en apercevant les deux rois arrêter leurs montures à une distance respectable de la sombre silhouette bardée d'acier qui se dressait sinistrement au-dessus des cadavres. Les plus braves tremblaient devant cet homme dont les féroces yeux bleus lançaient des éclairs menaçants de sous son casque à cimier bosselé. Le visage sombre et balafre de Conan devenait plus sombre encore dans sa furie. Son armure noire éclaboussée de sang tombait en morceaux ; sa grande épée était rougie jusqu'à la garde. Dans cette épreuve, tout son vernis civilisé avait craqué. C'était un barbare qui faisait face à ses vainqueurs. Conan était un Cimmérien de naissance, l'un de ces hommes des collines, féroces et ombrageux, qui habitaient une terre lugubre aux cieux perpétuellement couverts, loin dans le nord. La saga qui l'avait conduit jusque sur le trône d'Aquilonie était déjà le sujet de tout un cycle de récits héroïques.

Les rois se tenaient à bonne distance et Strabonus ordonna à ses archers shémites de cribler leur proie de loin avec leurs flèches. Ses capitaines avaient été fauchés comme du blé mûr par la grande épée du Cimmérien et Strabonus, avare de ses hommes comme de son argent, écumait de rage. Mais Tsotha secoua la tête.

— Prends-le vivant.

— C'est facile à dire ! ragea Strabonus, mal à l'aise à l'idée que le géant en armure parvienne d'une façon ou d'une autre à se frayer un chemin jusqu'à eux à travers la muraille de lances. Qui pourrait capturer

vivant un tigre mangeur d'hommes? Par Ishtar, il foule du talon les cous de mes plus fines lames! Il a fallu sept années et des monceaux d'or pour entraîner chacun d'entre eux, et les voilà à terre comme autant de charognes pour les vautours. Des flèches, te dis-je!

— Et je te répète: non! dit Tsotha d'un ton sec, descendant à bas de selle. (Il eut un rire glacé.) N'as-tu pas encore appris que mon intelligence est bien plus puissante que n'importe quelle épée?

Il traversa les rangs des piquiers, et ces géants portant brigandines et visières de fer s'écartèrent craintivement, de peur d'effleurer un pan de sa robe. Les chevaliers furent tout aussi prompts à lui faire place. Il enjamba les cadavres et se retrouva face à face avec le roi au visage sinistre et résolu. Toute l'armée assistait à la scène dans un silence tendu, retenant son souffle. Sa grande épée dentelée et dégoulinante de sang brandie haut dans les airs, la silhouette en armure noire se dressait, menaçante, dominant la silhouette décharnée dans ses robes de soie.

— Je t'offre la vie, Conan, dit Tsotha, d'une voix empreinte d'une joie cruelle.

— Je te donne la mort, sorcier, grogna le roi.

Mue par toute sa haine et toute sa force, l'épée de Conan s'abattit pour sectionner le torse efflanqué de Tsotha. Une grande clameur secoua l'armée tout entière. Bien trop rapide pour que l'œil puisse le suivre, le sorcier fit un pas en avant, et sembla simplement poser la paume de sa main sur l'avant-bras gauche de Conan, à l'endroit où les mailles avaient été arrachées. La lame sifflante dévia de sa course et le géant en cotte de mailles s'affaissa lourdement à terre, restant immobile. Tsotha eut un rire étouffé.

— Emparez-vous de lui et ne craignez rien; les crocs du lion sont rentrés.

Les rois s'approchèrent au galop et regardèrent avec stupéfaction le lion terrassé. Conan gisait, comme raide mort, mais ses yeux étaient grands ouverts et ils les fixaient avec une fureur impuissante.

— Que lui as-tu fait? demanda Amalrus, mal à l'aise.

Tsotha lui montra le gros anneau à la forme curieuse qu'il portait à un doigt. Il pressa ses doigts les uns contre les autres, et un minuscule aiguillon d'acier jaillit sous l'anneau, comme une langue de serpent.

— Il est enduit du suc du lotus pourpre qui pousse dans les marais hantés du sud de la Stygie, dit le magicien. Il entraîne une paralysie temporaire. Recouvrez-le de chaînes et mettez-le sur un chariot. Le soleil se couche et il est temps que nous partions pour Khorshemish.

Strabonus se retourna vers son général, Arbanus.

— Nous rentrons à Khorshemish avec les blessés. Seul un détachement de cavalerie royale nous accompagne. Tes ordres sont de marcher à l'aube jusqu'à la frontière aquilonienne et d'investir la cité de Shamar. Les Ophiriens vous ravitailleront en cours de route. Nous vous rejoindrons dès que possible, avec des renforts.

Sur ces mots, l'armée tout entière – chevaliers bardés d'acier, piquiers, archers et hommes d'intendance – partit dresser le campement dans les prairies qui jouxtaient le champ de bataille.

Pendant ce temps, sous la nuit étoilée, les deux souverains et le sorcier qui était plus puissant que n'importe quel roi chevauchèrent en direction de la capitale de Strabonus, entourés de gardes royaux aux armures étincelantes, et suivis d'une longue ligne de chariots, dans lesquels s'entassaient les blessés. Dans l'un d'eux gisait Conan, roi d'Aquilonie, lesté de chaînes, le goût amer de la défaite dans la bouche, la fureur du tigre déchaîné dans son âme.

Le poison qui avait figé ses membres puissants n'avait pas paralysé son cerveau. Tandis que le chariot avançait en cahotant sur la plaine, le roi ne faisait que ruminer sa défaite. Amalrus lui avait envoyé un émissaire, implorant son aide contre Strabonus qui, disait-il, dévastait son domaine occidental, une langue de terre qui s'enfonçait entre les frontières de l'Aquilonie et de Koth, le grand empire du Sud, formant comme un tampon entre les deux pays. Il avait simplement demandé la présence de Conan et de mille cavaliers, afin de redonner du baume au cœur à ses troupes démoralisées. Et Conan jura en silence. Dans sa générosité, il s'y était rendu avec cinq fois le nombre d'hommes que ce traître de monarque lui avait demandé. En toute bonne foi, il avait pénétré en Ophir et s'était retrouvé confronté aux soi-disant rivaux, en fait ligüés contre lui. Sa renommée était telle que ses ennemis avaient mobilisé une armée entière pour le piéger, lui et ses cinq mille hommes.

Une brume rouge obscurcit sa vision ; ses veines se gonflèrent de rage et ses tempes le martelèrent furieusement. De toute sa vie il n'avait jamais ressenti une telle colère mêlée d'impuissance. En une succession rapide de tableaux, les événements glorieux de son existence défilèrent dans son esprit : barbare vêtu de peaux de bêtes ; guerrier mercenaire en cotte de mailles et casque à cornes ; corsaire à bord d'une galère à la proue ornée d'un serpent, laissant derrière elle un sillage de sang et de rapine le long des côtes du sud ; chef d'armée en armure sur son étalon noir, roi sur son trône d'or, sous la bannière frappée du lion doré, entouré d'une

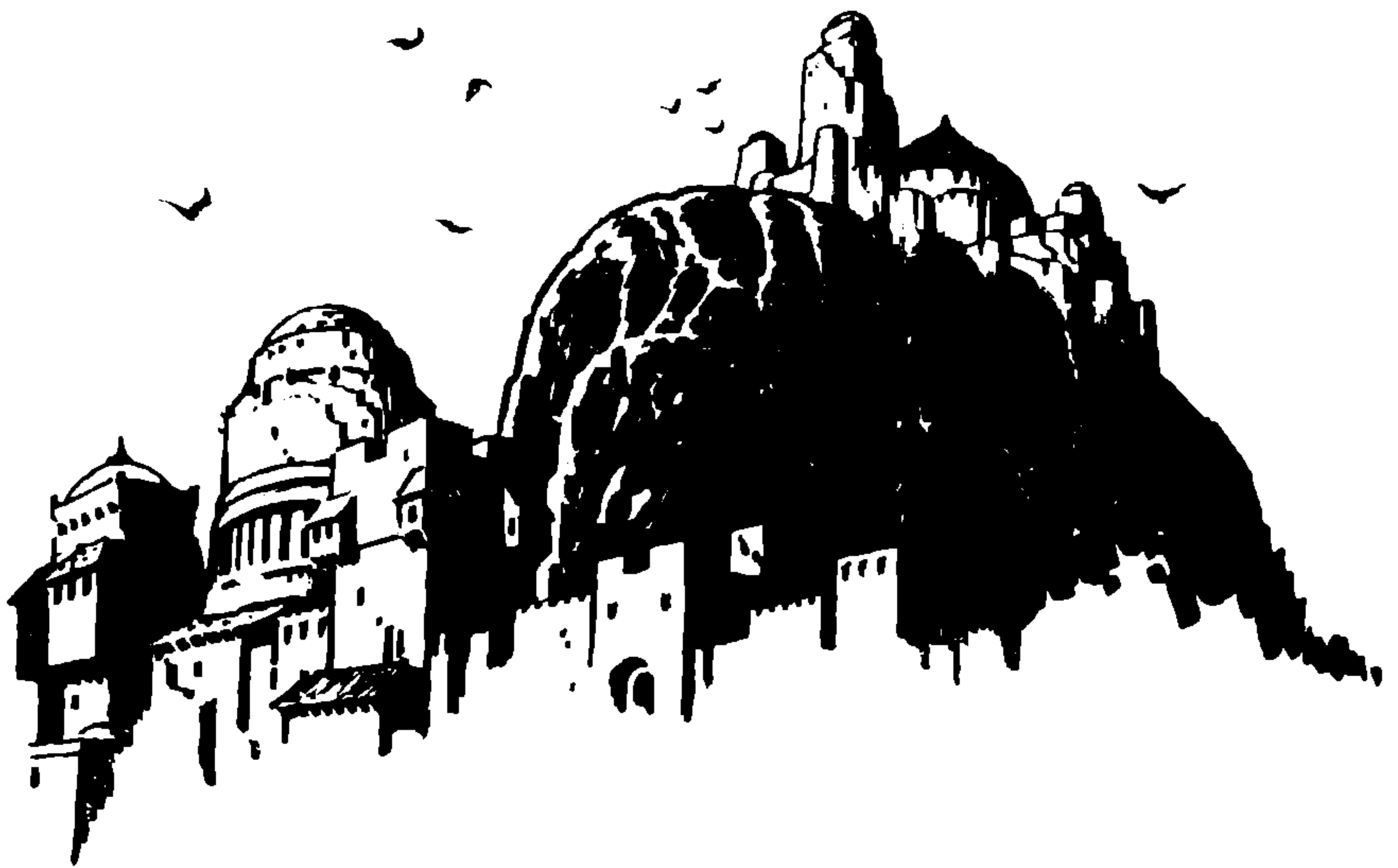
multitude de gens de cours aux habits multicolores et de gentes dames agenouillées. Mais les cahots et les grincements du chariot le ramenaient sans cesse à la trahison d'Amalrus et à la sorcellerie de Tsotha. Le sang battait à ses tempes et les plaintes des blessés qui lui parvenaient des autres chariots emplissaient son âme d'une satisfaction féroce.

Ils franchirent la frontière ophirienne avant minuit, et à l'aube ils aperçurent les flèches étincelantes et teintées de rose de Khorshemish à l'horizon sud-est. Une sinistre citadelle écarlate surplombait le tout, ressemblant de loin à une éclaboussure de sang vermeil sur le ciel azuré. C'était le château de Tsotha. Une seule rue étroite, pavée de marbre, menait jusqu'à la forteresse. Barrée de lourds portails d'acier, elle faisait le tour de la colline qui surplombait la cité. Les flancs de cette colline étaient trop escarpés pour qu'on puisse y accéder par un autre chemin. Des remparts de la citadelle, on pouvait contempler les rues larges et pavées de la ville en contrebas, les mosquées et leurs minarets, les échoppes, les temples, les maisons et les marchés. On pouvait aussi apercevoir les palais royaux et leurs vastes jardins, protégés par de hautes murailles. Des cours d'eau artificiels et des fontaines argentées gazouillaient entre les nombreux arbres fruitiers et les bosquets de fleurs. La citadelle surplombait tout ce décor, tel un condor planant au-dessus de sa proie, plongée dans des méditations dont elle seule avait le secret.

Les puissantes portes de la place forte, situées entre deux tours massives du mur extérieur, s'ouvrirent avec fracas et le roi pénétra dans sa capitale entouré des rangées étincelantes de ses lanciers, tandis que cinquante trompettes saluaient son retour. Mais nulle foule ne se pressait pour venir répandre des pétales de rose sous les sabots des vainqueurs. Strabonus avait avancé à marche forcée, devançant la nouvelle de la victoire. Les gens commençaient tout juste à vaquer à leurs occupations, et ils restèrent bouche bée en apercevant leur roi de retour, accompagné de quelques hommes seulement, et se demandaient s'il revenait en vainqueur ou en vaincu.

Conan, qui commençait tout juste à pouvoir de nouveau se mouvoir, releva la tête et tendit le cou pour apercevoir les merveilles de cette ville que l'on surnommait la Reine du Sud. Il avait caressé l'espoir de franchir un jour ces grandes portes de bronze à la tête de ses escadrons de chevaliers, la grande bannière frappée du lion doré flottant au-dessus de lui. Et voilà qu'il y pénétrait enchaîné, dépouillé de son armure, gisant au fond d'un chariot comme un esclave. Sa rage

fit place à une raillerie sarcastique, mais pour les soldats nerveux qui conduisaient son chariot, ce rire ressemblait davantage aux grognements d'un lion qui s'éveille.



II

Trompeuse apparence d'un mensonge éculé ; fable du droit divin —

Vous avez hérité de vos couronnes, mais j'ai acheté la mienne au prix du sang ;

Ce trône que j'ai acquis par la sueur et le sang, je ne le céderai pas, par Crom !

En échange de vallées remplies d'or, ou la menace des galeries de l'Enfer.

— *La Route des rois*

À l'intérieur de la citadelle, dans une salle au dôme de jais ciselé, aux portes voûtées et incrustées de bijoux sombres et étranges, se tenait une bien étrange réunion. Conan d'Aquilonie, les membres maculés de sang séché, faisait face à ses vainqueurs. De chaque côté de lui une dizaine de géants noirs s'appuyaient sur les manches de leurs hallebardes. Devant lui se tenait Tsotha, tandis qu'Amalrus et Strabonus étaient allongés sur des divans, rutilants de soie, d'or et de

pierres précieuses. Des éphèbes nus versaient du vin dans leurs coupes taillées dans un seul saphir.

Conan tranchait fortement sur la scène. L'air farouche, maculé de sang, nu à l'exception d'un pagne et enchaîné, ses yeux bleus jetaient des éclairs de sous la crinière noire ébouriffée qui retombait sur son front bas et large. Il était l'élément dominant de la scène, et il se dégageait de lui une telle vitalité élémentaire que la pompe des conquérants en devenait clinquante. Les rois, drapés dans leur fierté et leur splendeur, le ressentaient au plus profond d'eux-mêmes, et n'étaient pas à l'aise. Seul Tsotha n'était pas perturbé.

— Nos souhaits se résument à une phrase, roi d'Aquilonie, dit Tsotha. Nous désirons agrandir notre empire.

— Et par conséquent saccager mon royaume comme des pourceaux, grinça Conan.

— Pour qui te prends-tu ? Tu n'es qu'un aventurier qui s'est emparé d'une couronne à laquelle il n'avait pas plus droit que n'importe quel autre barbare errant, rétorqua Amalrus. Nous sommes disposés à t'offrir un dédommagement substantiel.

— Un dédommagement ! (Le torse puissant de Conan fut secoué d'un gigantesque éclat de rire.) Le prix de l'infamie et de la trahison. Je suis un barbare, par conséquent je vais vendre mon royaume et son peuple en échange de la vie sauve et de votre sale argent ! Ha ! Comment avez-vous obtenu vos couronnes, toi et ce porc au visage noir à tes côtés ? Ce sont vos pères qui se sont battus et ont souffert, pour ensuite vous transmettre leurs couronnes sur un plateau d'argent. Ce dont vous avez hérité sans lever le petit doigt, si ce n'est empoisonner quelques frères, je me suis battu pour l'avoir !

» Vous êtes là, vautrés dans du satin à siroter du vin pendant que votre peuple sue sang et eau, et vous venez me parler de droit divin ! Bah ! Moi, je me suis hissé des abysses de la barbarie la plus élémentaire pour monter jusqu'au trône, et au cours de cette ascension j'ai autant versé mon sang que répandu celui des autres. Si l'un de nous a prouvé son droit à gouverner, c'est moi, par Crom ! Qu'avez-vous donc fait de mieux ?

» J'ai trouvé l'Aquilonie aux mains d'un porc dans votre genre, capable de retracer sa lignée sur un millier d'années. Le pays était déchiré par les guerres auxquelles se livraient les barons, et le peuple n'en pouvait plus, écrasé d'impôts et maltraité. Aujourd'hui, pas un noble d'Aquilonie n'oserait menacer le plus humble de mes sujets, et les impôts y sont plus légers que partout ailleurs au monde.

» Pouvez-vous en dire autant ? Amalrus, ton frère tient les rênes de toute la partie est de ton royaume et te défie. Et toi, Strabonus, tes soldats sont en ce moment même en train d'assiéger les châteaux d'au moins une dizaine de barons rebelles. Vos gens sont écrasés par les impôts injustes et les levées de troupes. Et vous voudriez piller mon royaume ? Ha ! Libérez-moi donc de ces chaînes, et je repeins le plancher avec vos cervelles !

Tsotha eut un sourire morne en voyant la rage gagner ses deux compagnons royaux.

— Tout ce que tu dis, pour exact que ce soit, ne nous intéresse pas. Nos plans ne te regardent pas. Tes responsabilités prendront fin au moment où tu signeras ce parchemin, dans lequel tu abdiques en faveur du prince Arpello de Pellia. Nous te donnerons des armes, un cheval, cinq mille lunas d'or et t'escorterons jusqu'à la frontière orientale.

— Pour me retrouver au point où j'en étais le jour où je suis entré en Aquilonie pour m'enrôler dans son armée, sauf qu'entre-temps, mon nom sera devenu celui d'un traître ! (Le rire de Conan fut semblable au glapisement bref et puissant du loup des forêts.) Arpello, hein ? Je n'avais pas tort de me méfier de ce boucher de Pellia. Vous n'êtes donc même pas capable de voler et de piller franchement et ouvertement ? Il vous faut un prétexte, aussi mince soit-il. Arpello se targue d'avoir des bribes de sang royal ; il vous servira donc d'alibi et d'homme de paille pour étendre votre domination sur l'Aquilonie ! Plutôt vous expédier en enfer que signer !

— Tu es un imbécile ! s'exclama Amalrus. Tu es entre nos mains, et nous pouvons prendre ta couronne et ta vie quand bon nous semble !

La réponse de Conan ne fut pas digne, encore moins digne d'un roi, mais typiquement instinctive d'un homme dont la nature profondément barbare n'avait jamais été étouffée par la culture qu'il avait adoptée. Il cracha en plein dans les yeux d'Amalrus. Le roi d'Ophir bondit de son siège en hurlant et porta la main à sa dague. Il dégaina et se précipita vers le Cimmérien, mais Tsotha s'interposa.

— Pas si vite, Majesté ; cet homme est *mon* prisonnier.

— Écarte-toi de mon chemin, sorcier ! hurla Amalrus, rendu fou par l'éclat des yeux bleus du Cimmérien.

— J'ai dit arrière ! rugit Tsotha, désormais hors de lui.

Sa main décharnée jaillit de la manche ample de sa tunique et il jeta une poignée de poudre au visage convulsé de l'Ophirien. Amalrus hurla et recula en chancelant, laissant échapper son arme et portant ses mains à son visage. Il se laissa tomber sur le divan, sous l'œil impassible

des gardes kothiens, pendant que Strabonus vidait en hâte un nouveau gobelet de vin, qu'il tenait avec des mains tremblantes. Amalrus baissa les mains et secoua la tête d'un geste violent, ses yeux gris semblant lentement recouvrer leur intelligence.

— J'étais devenu aveugle, grogna-t-il. Que m'as-tu fait, sorcier ?

— Ce n'était qu'un simple geste destiné à te faire comprendre qui commande ici, dit-il d'un ton sec. (Il venait de faire tomber son masque, révélant toute la noirceur de son âme.) Strabonus a déjà appris sa leçon ; il est temps que tu apprennes la tienne. Ce que je t'ai jeté aux yeux n'était qu'un peu de poudre trouvée dans une tombe stygienne. Si je décide de recommencer, tu passeras le restant de tes jours à tâtonner dans l'obscurité.

Amalrus haussa les épaules, eut un sourire forcé et s'empara d'un gobelet, tentant de dissimuler sa rage et sa peur. En diplomate accompli, il redevint rapidement maître de lui. Tsotha se tourna alors vers Conan, qui n'avait pas bronché durant toute la scène. Sur un signe du sorcier, les Noirs s'emparèrent du prisonnier et emboîtèrent le pas de Tsotha. Celui-ci les conduisit hors de la grande pièce, passant sous une porte voûtée pour parvenir à un grand couloir sinueux dont le sol était recouvert de mosaïques multicolores et les murs ornés de fils d'or et d'argent. Des encensoirs dorés, suspendus aux voûtes ciselées, laissaient échapper des volutes aux senteurs délicatement parfumées. Ils bifurquèrent dans un couloir plus petit, sinistre et inquiétant, aux parois de jais et de jade noir, et parvinrent devant une porte de cuivre surmontée d'une arche sur laquelle reposait un crâne humain qui grimaçait sinistrement. Un homme se tenait en cet endroit, gras et repoussant, agitant un trousseau de clés : c'était Shukeli, le chef des eunuques de Tsotha. Des bruits effrayants couraient sur le compte de cet homme, dont le goût bestial de la torture l'emportait sur toute autre passion humaine.

La porte de cuivre s'ouvrit sur un escalier étroit qui semblait s'enfoncer jusque dans les entrailles de la colline sur laquelle la citadelle avait été construite. Ils descendirent les marches et parvinrent enfin devant une porte de fer, qui paraissait exagérément robuste. De toute évidence, cette porte n'amenait pas sur l'extérieur, et pourtant elle donnait l'impression d'avoir été bâtie pour résister à des machines de siège. Shukeli l'ouvrit, et comme il refermait la porte derrière eux, Conan remarqua le malaise évident qui s'était emparé des Noirs qui l'escortaient ; Shukeli lui-même ne semblait pas très à son aise tandis qu'il scrutait les ténèbres devant eux. La porte se doublait d'une seconde

barrière, une grille aux lourds barreaux d'acier. Cette herse était fermée au moyen d'un ingénieux verrou qui ne comportait pas de serrure, qu'on ne pouvait actionner que de l'extérieur. Le verrou fut tiré et la grille disparut dans le mur. Ils s'avancèrent et parvinrent dans une vaste galerie dont le sol, les murs et le plafond semblaient avoir été taillés à même la roche. Conan comprit qu'il était très loin sous terre, plus bas encore que la colline. Les ténèbres avaient l'air de peser sur les torches des gardes comme si elles étaient vivantes.

Ils attachèrent le roi à un anneau scellé dans la paroi. Ils déposèrent une torche dans une niche juste au-dessus de sa tête, et il se retrouva dans un demi-cercle de lumière ténue. Les Noirs avaient hâte de quitter les lieux, murmurant et jetant des regards apeurés dans l'obscurité. Tsotha leur fit signe de sortir et ils s'exécutèrent en hâte, se bousculant les uns les autres comme s'ils craignaient que les ténèbres prennent forme et leur bondissent sur le dos. Tsotha se retourna vers Conan, qui remarqua, mal à l'aise, que les yeux du sorcier semblaient briller dans la pénombre et que ses dents ressemblaient aux crocs d'un loup, étincelant dans les ténèbres.

— Il est temps de nous dire adieu, barbare, se moqua le sorcier. Je dois rejoindre Shamar, et le siège. Dans dix jours, je serai dans ton palais de Tamar avec mes guerriers. Y a-t-il quelque chose que je pourrais dire à tes femmes, avant que j'arrache leurs peaux délicates pour en faire des parchemins sur lesquels on chroniquera les triomphes de Tsotha-lanti?

Le juron cimmérien de Conan fut si fulgurant qu'il aurait percé les tympans d'un homme ordinaire. Tsotha eut un rire bref et se retira. Conan entraperçut sa silhouette de vautour au moment où il refermait la grille; puis il entendit le fracas de la porte extérieure que l'on refermait et le silence retomba comme un voile mortuaire.



III

Le Lion parcourut les galeries de l'Enfer ;
En travers de son chemin tombèrent les ombres sinistres
De créatures létales et innommables,
Monstres aux mâchoires écumantes.
Les ténèbres résonnèrent de cris et de hurlements
Quand le Lion parcourut les galeries de l'Enfer.

— Vieille ballade

Le roi Conan inspecta l'anneau dans le mur et la chaîne qui le retenait captif. Ses membres étaient libres, mais il savait que même sa force d'acier ne pourrait venir à bout de ses fers. La chaîne, dont les maillons étaient aussi épais que son pouce, était soudée à une épaisse plaque de métal qui enserrait sa taille et était aussi large que sa main. Un homme moins robuste que lui aurait péri sous le seul poids de ces liens. Les maillons qui reliaient la plaque à la chaîne étaient si massifs qu'un marteau-pilon n'aurait pu les ébrécher. Quant à l'anneau lui-même, il traversait de toute évidence le mur tout entier et était rivé de l'autre côté.

Conan jura et il sentit la panique le gagner comme il regardait ce puits de ténèbres qui semblaient se presser contre le demi-cercle de lumière. Toutes les terreurs superstitieuses du barbare sommeillaient au fond de son âme, et la logique de la civilisation n'avait pu les entamer. Son imagination primitive peuplait l'obscurité souterraine de formes terrifiantes. De plus, sa raison lui disait qu'on ne l'avait pas conduit ici

juste pour l'y retenir prisonnier. Ses vainqueurs n'avaient aucune raison de l'épargner. On l'avait placé dans ces fosses avec une intention bien précise, dont l'issue lui serait sans doute fatale. Il se maudit de ne pas avoir accepté leur offre, et au même moment toute sa fierté d'homme se révolta à cette idée. Il savait bien que si on le ramenait à la surface pour lui donner une seconde chance, sa réponse serait la même. Il n'abandonnerait jamais ses sujets au boucher. Pourtant, il n'avait pensé qu'à son propre intérêt le jour où il s'était emparé du royaume. Mais la notion de responsabilité royale s'insinue parfois dans l'âme du plus sanguinaire des pillards.

Conan songea à la dernière menace abominable proférée par Tsotha, et poussa un grognement de rage folle, sachant que ce n'était pas une simple vantardise. Hommes et femmes étaient pour le sorcier comme ces insectes qui se contorsionnent sous les yeux du savant. Les mains douces qui l'avaient caressé, les lèvres rouges qui s'étaient pressées contre les siennes, les seins d'albâtre délicats qui avaient frémi sous ses baisers ardents, allaient être arrachés à leurs peaux délicates, blanches comme l'ivoire, roses comme de jeunes pétales... Conan poussa un cri si horrible, si inhumain dans la fureur aveugle qu'il exprimait qu'il aurait pétrifié d'horreur toute personne réalisant que c'était là le cri d'un homme.

Il sursauta en entendant l'écho de son cri terrifiant, et il fut ramené brusquement à la situation présente. Il scruta la muraille de ténèbres avec appréhension, et se remémora tout ce qu'on lui avait raconté au sujet de la terrible cruauté des nécromancies de Tsotha. Un frisson lui parcourut l'échine quand il comprit qu'il devait se trouver dans les galeries de l'Enfer dont parlaient avec horreur les légendes. C'était dans ces tunnels et ces cachots que Tsotha procédait à d'effrayantes expériences sur toutes les formes de vie, qu'elles soient animales, humaines ou – du moins le murmurait-on – démoniaques, s'attaquant aux principes élémentaires mêmes de la vie dans des actes blasphématoires. La rumeur affirmait que Rinaldo, le poète fou, avait visité ces gouffres, que le sorcier lui avait montré des atrocités, et que les innombrables monstruosité auxquelles il fait allusion dans son terrifiant poème, *Le Chant du gouffre*, n'étaient nullement les fantasmes d'un cerveau dérangé. Ce cerveau, Conan l'avait fracassé d'un coup de hache la nuit où le roi avait dû défendre sa vie contre les assassins que le poète fou avait conduit dans le palais à la faveur d'une trahison. Mais les paroles terrifiantes de ce chant sinistre résonnaient encore à ses oreilles, et c'était maintenant lui qui se trouvait là, enchaîné.

Alors que ces pensées traversaient son esprit, le Cimmérien entendit un bruissement, et ce que ce bruit impliquait le fit frémir. Il se crispa avec une intensité douloureuse pour écouter. Une main glacée lui parcourut alors l'échine. Il n'y avait aucun doute, ce bruit était celui d'écailles souples glissant sur la pierre. Une sueur froide vint perler sur son corps comme il devinait une silhouette aux dimensions colossales à l'extérieur du cercle de lumière, répugnante bien qu'encore indistincte. Elle se dressa en oscillant lentement et deux yeux jaunes et froids fendirent l'obscurité pour se poser sur lui. Une hideuse et énorme tête triangulaire sortit lentement des ténèbres sous les yeux grands ouverts du Cimmérien, suivie, en de lentes reptations, de l'horreur ultime du développement reptilien.

C'était un serpent d'une taille inconcevable. Il faisait plus de quatre-vingts pieds de long et sa tête était plus grosse que celle d'un cheval. Ses écailles projetaient une lueur glacée dans la pénombre, blanche comme du givre. Assurément ce reptile était né et avait grandi dans l'obscurité, et pourtant ses yeux maléfiques ne semblaient pas aveugles. Il lova ses anneaux gigantesques devant le prisonnier, et la grande tête vint se balancer à quelques centimètres de son visage. Sa langue bifide entraît et sortait, frôlant les lèvres du Cimmérien, et son haleine fétide lui donna presque la nausée. Les grands yeux jaunes s'enfoncèrent dans les siens, et Conan lui renvoya le regard d'un loup pris au piège. Il combattit désespérément une impulsion subite de s'en prendre à lui à mains nues. Puissant au-delà de toute conception civilisée, il avait déjà brisé le cou d'un python lors d'un terrible corps à corps sur la côte stygienne, au temps où il était corsaire. Mais ce reptile-là était venimeux ; il avait vu les grands crocs de près d'un pied de long, incurvés comme des cimeterres. Il savait d'instinct que le liquide incolore qui s'en écoulait signifiait une mort instantanée. Il aurait peut-être pu écraser ce crâne triangulaire en lui assenant un coup de poing de toutes ses forces, mais il savait qu'au moindre mouvement, le monstre frapperait à la vitesse de l'éclair.

Si Conan resta immobile, ce ne fut pas en raison d'une quelconque stratégie, puisque sa raison lui aurait peut-être conseillé – étant donné qu'il était condamné de toute façon – de provoquer le serpent pour qu'il attaque et en finisse ; c'était l'instinct de conservation, aveugle et noir, qui le faisait rester aussi rigide qu'une statue de fer. Puis le grand tronc se souleva et la tête du monstre le domina tandis qu'il examinait la torche. Une goutte de venin tomba sur sa cuisse dénudée, et il crut

qu'on venait de lui enfoncer une dague chauffée à blanc dans les chairs. Un cri d'agonie transperça son cerveau, et pourtant il resta immobile ; nul frémissement de muscle, nul battement de paupières ne trahit la douleur qui le foudroya et devait laisser une cicatrice qu'il porta jusqu'au jour de sa mort.

Le serpent oscilla au-dessus de lui, comme s'il cherchait à savoir s'il y avait ou non une once de vie dans cette forme immobile comme la mort. Soudain la grande porte, invisible dans les ténèbres, s'ouvrit dans un grand fracas. Le serpent, suspicieux comme tous ceux de sa race, se retourna avec une rapidité incroyable au vu de sa masse, et disparut le long du tunnel en un long glissement.

La porte s'ouvrit et ne fut pas refermée. Puis on souleva la grille et une silhouette massive et sombre se découpa à la lueur de la torche. Cette ombre s'avança, baissant la herse à mi-hauteur et laissant le verrou ouvert. Lorsqu'elle s'inscrivit enfin dans le demi-cercle de la lueur de la torche de Conan, ce dernier vit qu'il s'agissait d'un Noir aux dimensions colossales, entièrement nu, une épée gigantesque dans une main, un jeu de clés dans l'autre. Le Noir s'adressa à Conan dans un dialecte de la côte et ce dernier lui répondit dans la même langue. Il avait appris à le parler du temps où il était corsaire sur les côtes de Kush.

— Cela fait longtemps que je veux te rencontrer, Amra.

Le Noir appelait Conan du nom sous lequel le Cimmérien était connu des Kushites lorsqu'il était pirate : Amra le Lion. Sous ses cheveux crépus, son visage se fendit en une horrible grimace bestiale, révélant de grandes dents blanches et des yeux qui rougeoyaient à la lueur de la torche.

— J'ai beaucoup risqué pour pouvoir te rencontrer. Regarde ! Les clés de tes chaînes ! Je les ai volées à Shukeli. Que me donnes-tu en échange ?

Il agita les clés sous les yeux de Conan.

— Dix mille lunas d'or, répondit instantanément le roi, la poitrine gonflée par cet espoir inattendu.

— Ce n'est pas assez ! s'écria le Noir, tous les pores de sa peau brillant d'une exaltation féroce. Ce n'est pas assez au vu des risques que je prends. Les créatures de Tsotha pourraient bien jaillir des ténèbres pour me dévorer, et si Shukeli s'aperçoit que j'ai dérobé ses clés, il me pendra par les... Eh bien, que me donneras-tu ?

— Quinze mille lunas d'or et un palais en Poitain, proposa le roi. Le Noir hurla et se mit à trépigner d'une joie barbare.

— Plus ! s'écria-t-il. Offre-moi plus ! Que me donneras-tu ?

— Espèce de chien noir ! glapit Conan, un voile rouge passant devant ses yeux. Si j'étais libre, tout ce que tu aurais serait un dos brisé. C'est Shukeli qui t'a envoyé pour me narguer ?

— Shukeli ne sait pas que je suis ici, homme blanc, répondit le Noir, tendant son cou épais afin de plonger son regard dans les yeux enflammés du Cimmérien. Je te connais depuis bien longtemps... depuis ces jours où j'étais le chef d'un peuple libre, avant que les Stygiens me capturent et me vendent dans le nord. Tu ne te rappelles pas le sac d'Abombi, le jour où tes loups de mer ont surgi sur nous ? Aux portes du palais du roi Ajaga, tu as tué un chef, tandis qu'un autre parvenait à prendre la fuite. C'est mon frère qui mourut ce jour-là, et c'est moi qui parvins à m'enfuir. Ce que je te demande, Amra, c'est le prix du sang !

— Libère-moi et je te donnerai ton poids en pièces d'or, grogna Conan.

Une lueur traversa les yeux rouges et les dents blanches se découvrirent en un sourire carnassier.

— Oui, chien de Blanc, tu es bien comme tous ceux de ta race, mais pour un Noir, l'or ne saurait payer le prix du sang. Le prix que je réclame, c'est... ta tête !

Il avait hurlé ce dernier mot, dont les échos se répercutèrent dans la fosse. Conan se raidit, tentant machinalement de se défaire de ses chaînes, révolté à l'idée de mourir comme un agneau sans défenses. Mais il fut gagné par une horreur plus grande encore : par derrière l'épaule du Noir, il avait vu une forme hideuse osciller dans les ténèbres.

— Tsotha n'en saura jamais rien ! disait le Noir dans un rire démoniaque, trop absorbé par son triomphe pour être conscient d'autre chose, trop empli de sa haine pour se rendre compte que la Mort se balançait juste derrière son épaule. Il ne reviendra pas dans ces souterrains avant que les démons aient arraché tes os de leurs chaînes. Je vais m'offrir ta tête, Amra !

Il planta ses jambes massives, semblables à deux épaisses colonnes d'ébène, dans le sol et brandit la grande épée à deux mains, tous ses muscles saillants illuminés par la torche. Et à cet instant précis, l'ombre titanesque qui se tenait derrière lui se jeta en avant et la tête triangulaire frappa avec une puissance si terrible que l'impact se répercuta le long des parois des tunnels. Pas un son ne s'échappa des lèvres charnues qui s'ouvrirent toutes grandes le bref instant que dura son agonie. Conan vit la vie abandonner les grands yeux écarquillés à la vitesse d'une bougie

que l'on mouche. Sous la puissance de l'attaque, le corps fut projeté en travers du couloir et aussitôt la grande forme sinueuse vint s'enrouler autour, ses horribles replis cachant le cadavre aux yeux de Conan, qui entendit distinctement les os se rompre et se faire broyer.

Puis quelque chose fit battre le sang plus rapidement encore dans ses veines. L'épée et les clés avaient été projetées par le choc et avaient atterri en résonnant sur le sol de pierre... Et les clés ne se trouvaient qu'à quelques pas du roi.

Il se pencha afin de les atteindre, mais sa chaîne était trop courte ; presque suffoqué par son cœur qui battait la chamade, il ôta une de ses sandales et réussit à les atteindre du bout des pieds. Il ramena alors son pied sous lui et s'empara frénétiquement des clés, étouffant à grand-peine le cri de joie qui lui était instinctivement monté à la gorge.

Il manipula les clés quelques secondes et se retrouva libre. Il ramassa l'épée et scruta autour de lui. Son regard ne rencontra que les ténèbres, celles-là mêmes dans lesquelles le serpent avait traîné la chose sanglante et mutilée qui n'avait plus grand-chose à voir avec un corps humain. Conan se concentra alors sur la porte restée ouverte. Il parvint à celle-ci en quelques enjambées et alors un rire strident fusa de l'obscurité. La grille s'abattit d'un coup sous ses yeux, se verrouillant au moment de l'impact. Telle une gargouille moqueuse, un visage démoniaque se découpa derrière la herse : Shukeli, l'eunuque, qui avait suivi la trace de ses clés volées. Tout à son rire sarcastique, il ne pouvait assurément pas voir que le prisonnier avait une épée à la main. Avec un formidable juron, Conan frappa à la vitesse du cobra. La grande lame glissa entre les barreaux et le rire de Shukeli se changea en râle d'agonie. Le gros eunuque se plia en deux, comme s'il faisait la courbette devant son meurtrier. Il s'affala comme une motte de beurre, ses mains potelées tentant vainement d'empêcher ses entrailles de se répandre à terre.

Le visage de Conan se fendit en un féroce rictus de satisfaction, mais le fait était qu'il était encore prisonnier. Ces clés ne lui servaient à rien pour manœuvrer une serrure qu'on ne pouvait actionner que de l'extérieur. Ses doigts expérimentés lui confirmèrent que les barreaux étaient aussi résistants que l'acier. Toute tentative pour les entamer à coups d'épée ne ferait que l'ébrécher et c'était sa seule arme. Pourtant, il nota des rayures sur les barreaux, comme laissées par des crocs titanesques, et il se demanda en frissonnant quel genre de créatures avait bien pu laisser de pareilles empreintes.

Il n'avait cependant d'autre alternative que de tenter de trouver une autre issue. S'emparant de la torche logée dans la niche, il s'enfonça le long du couloir, l'épée à la main. Il ne vit aucun signe du serpent ou de sa victime, apercevant seulement une grande traînée de sang sur le sol de pierre.

Sa torche vacillante ne parvenait pas à repousser les ténèbres qui semblaient vouloir accompagner silencieusement le Cimmérien. De chaque côté, il apercevait des ouvertures sombres, mais il resta sur le chemin principal, avançant avec précaution, scrutant le sol de peur de tomber dans quelque gouffre. C'est alors qu'il entendit les sanglots pitoyables d'une femme. *Encore une victime de Tsotha*, songea-t-il en renouvelant ses imprécations à l'égard du sorcier. Il bifurqua dans un tunnel plus petit, humide et glacé, en direction des gémissements.

Les pleurs allaient s'amplifiant au fur et à mesure qu'il avançait. Levant un peu la torche, il aperçut une forme vague dans l'obscurité. Il s'approcha et se figea soudain en apercevant la masse informe vautrée devant lui. Ses contours vacillants pouvaient rappeler ceux d'une pieuvre, mais ses tentacules difformes étaient trop courts par rapport à sa taille, et la chose semblait composée d'une substance gélatineuse qui donnait la nausée rien qu'en la regardant. Ce masque flasque et tremblotant se dressait sur ce qui ressemblait à une tête de grenouille. Conan réalisa avec effroi que c'était des lèvres flasques de cette chose que provenaient les pleurs, et ceux-ci se transformèrent alors en rire suraigu. Les grands yeux gélatineux se fixèrent sur lui et la créature commença à se mouvoir dans sa direction. Conan battit en retraite et s'enfuit le long du couloir, nullement confiant en son épée. Cette chose avait peut-être une consistance terrestre, mais l'âme du Cimmérien avait été ébranlée rien qu'en la regardant, et il doutait qu'une arme humaine puisse en venir à bout. Il l'entendit se hisser et ramper à sa suite l'espace d'un moment, transperçant les airs de son rire démoniaque. Le timbre indubitablement humain de ce cri fit vaciller sa raison. Il était identique à celui qu'il avait entendu sortir des lèvres épaisses des femmes salaces de Shadizar, la Cité des Perversions, lorsque l'on arrachait les vêtements des jeunes captives sur la place du marché aux esclaves. Quels arts démoniaques avaient donc permis à Tsotha de donner vie à une telle aberration ? Conan sentit confusément qu'il venait de contempler un blasphème envers les lois éternelles de la nature.

Courant en direction de la galerie principale, il parvint à une petite pièce carrée dans laquelle deux tunnels débouchaient à angle droit.

Comme il entra dans cette salle, il aperçut l'espace d'un instant fugitif une sorte de masse sur le sol, juste devant lui ; avant qu'il puisse s'arrêter ou la contourner, son pied heurta cette substance molle qui céda sous lui et émit un cri aigu. Le Cimmérien alla s'étaler de tout son long ; la torche lui échappa des mains et s'éteignit en touchant les dalles de pierre. À demi assommé par sa chute, Conan se releva et tâtonna dans les ténèbres. Il était désorienté et incapable de dire dans quelle direction se situait la galerie principale. Il ne chercha pas à retrouver sa torche puisqu'il n'avait aucun moyen d'en raviver la flamme. En tâtonnant, il trouva les ouvertures des tunnels et en prit un au hasard. Combien de temps il resta à avancer ainsi le long de ce couloir dans le noir, il ne le saurait jamais, mais soudain ses instincts barbares le prévinrent de l'imminence d'un danger. Il s'immobilisa et ne bougea plus.

Il éprouvait une sensation identique à celle qu'il avait eue lorsqu'il s'était retrouvé sur le rebord d'un grand précipice dans l'obscurité. Il se mit à quatre pattes et poursuivit sa progression ainsi, mains tendues vers l'avant. Celles-ci rencontrèrent le rebord d'un puits, et il semblait que le souterrain se terminait à cet endroit. Il glissa la main le long de la paroi du puits, qui était froide et visqueuse. Apparemment le trou était à pic. Il tendit la main de l'autre côté et la pointe de son épée effleura la paroi opposée. Il avait donc l'option de bondir de l'autre côté, mais jamais cette idée ne traversa son esprit. De toute évidence il avait emprunté le mauvais tunnel et la galerie principale se trouvait quelque part derrière lui.

Comme il réalisait ceci, il sentit un léger mouvement d'air. Un vent ténébreux montait du puits et agitait sa crinière noire. Les chairs de Conan se contractèrent. Il tenta de se convaincre que ce puits rejoignait d'une façon ou d'une autre la surface, mais ses instincts lui disaient que ce courant d'air n'avait pas une origine naturelle. Il n'était pas simplement dans le flanc de la colline, il était dans les profondeurs de celle-ci, bien en dessous du niveau des rues. Comment dans ces conditions un vent venu de l'extérieur pouvait-il s'engouffrer dans ces fosses souterraines et souffler *d'en bas* ? Ce vent vibrait au rythme d'une légère pulsation, comme si des tambours résonnaient loin, très loin en dessous. Le roi d'Aquilonie tressaillit de tout son être.

Il se releva, recula, et à ce moment *quelque chose* sortit du puits en flottant. Ce que c'était, Conan n'en avait aucune idée. Il ne pouvait rien voir dans l'obscurité, mais il sentit distinctement une présence, une forme d'intelligence invisible, intangible, qui flottait sinistrement dans

les airs. Il tourna les talons et s'enfuit par le chemin d'où il était venu. Loin devant, il aperçut une minuscule lueur rouge. Il s'avança dans sa direction, mais bien avant de l'atteindre, il buta la tête la première contre un mur, et il vit que la lueur était à ses pieds. C'était sa torche ; si la flamme était éteinte, une braise rougeoyait encore à une extrémité. Il s'en empara précautionneusement et souffla dessus pour raviver la flamme. Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle jaillit. Il était revenu dans la pièce où se croisaient les tunnels et du coup recouvra son sens de l'orientation.

Il identifia le couloir par lequel il avait quitté la galerie principale, et alors qu'il s'élançait dans sa direction, sa torche se mit à crépiter furieusement, comme si des lèvres invisibles soufflaient dessus. Il sentit de nouveau une présence, et il leva sa torche, scrutant les ténèbres.

Il ne vit rien ; pourtant, confusément, il sentit une présence invisible dans les airs, une chose ruisselante de bave, proférant des obscénités qu'il ne pouvait pas entendre, mais qu'il comprenait néanmoins instinctivement. Il porta une botte vicieuse dans le vide, mais ce fut comme si son épée fendait des toiles d'araignées. Il fut saisi d'une horreur glacée et il s'enfuit le long du tunnel, sentant le souffle d'une haleine fétide et brûlante sur son dos.

Mais lorsqu'il parvint dans la galerie principale, il ne sentit nulle présence étrangère, visible ou invisible. Il continua à s'enfoncer dans la galerie, s'attendant à tout moment à sentir les serres ou les crocs de créatures bondissant des ténèbres pour l'attaquer. Les galeries n'étaient pas silencieuses. De tous côtés, dans les entrailles de la terre lui parvenaient des sons qui ne pouvaient provenir d'un monde rationnel. Il entendait des couinements, des ricanements aux accents de joie diabolique, des ululements terrifiants. Il entendit même à un moment le long ricanement d'une hyène qui se brisa pour se transformer horriblement en un flot de paroles humaines particulièrement blasphématoires. Il entendit le bruit de pas feutrés et dans les bouches des tunnels aperçut les contours monstrueux de silhouettes difformes.

C'était comme s'il était arrivé en enfer, un Enfer créé par Tsoth-lanti. Mais les formes ténébreuses ne s'aventuraient pas dans la grande galerie, même s'il pouvait distinctement entendre les bruits de succion de leurs babines salivantes et sentait des regards brûlants se poser sur lui. Et soudain il comprit pourquoi : le bruit d'une reptation parvenait à ses oreilles. Électrisé, il gagna l'obscurité d'une galerie adjacente et éteignit sa torche. Il entendit le grand serpent qui glissait lentement le long de

la grande galerie, encore engourdi après son horrible festin. Juste à côté du Cimmérien, quelque chose gémit de peur et disparut en hâte pour se cacher dans les ténèbres. De toute évidence la grande galerie était le terrain de chasse du gigantesque reptile, et les autres monstres lui laissaient le champ libre.

Pour Conan, le serpent était la moins effrayante de ces horreurs ; il ressentait même une certaine parenté avec lui lorsqu'il se rappelait de la chose immonde qui avait couiné et pleuré, et de celle qui était sortie du puits, ruisselante de bave. Au moins le serpent était constitué de chair terrestre ; c'était une mort rampante, certes, mais elle ne menaçait que son être physique, tandis que ces horreurs représentaient un danger pour son esprit et son âme.

Après avoir été dépassé par le serpent, Conan ralluma la torche et le suivit dans le couloir, restant à ce qu'il estimait être une distance respectable. Il n'avait pas progressé bien loin lorsqu'il entendit un gémissement sourd qui semblait émaner d'un tunnel proche, plongé dans l'obscurité la plus totale. La prudence lui dictait de poursuivre sa route, mais sa curiosité prit le dessus et il s'enfonça dans le tunnel, brandissant haut dans les airs sa torche, dont il ne restait pas grand-chose. Il se tenait prêt à toute éventualité mais ce qu'il vit était la chose à laquelle il s'attendait le moins.

Il se tenait à l'entrée d'une vaste cellule. Des barreaux allant du sol au plafond, solidement enchâssés dans la roche, formaient une cage à l'intérieur de laquelle Conan aperçut un homme – ou ce qui y ressemblait – étendu à terre, ses membres enserrés et immobilisés par les tiges épaisses d'une liane dont les racines semblaient sortir des dalles du sol. La plante était recouverte de feuilles étrangement pointues et de fleurs écarlates ; pas le rouge satiné de pétales naturels, mais la teinte écarlate, surnaturelle, d'une aberration du règne végétal. Ses branches souples entouraient le corps de l'homme et adhéraient à ses membres, paraissant caresser ses chairs flétries en de longs baisers avides et ardents. Une grande fleur se trouvait juste au-dessus de sa bouche. Un gémissement sourd s'échappait mollement des lèvres flasques de l'individu ; il dodelinait de la tête comme sous l'emprise d'une douleur indicible. Ses yeux étaient fixés sur Conan, mais il n'en émanait aucune lueur d'intelligence ; ils étaient vitreux, perdus dans le vague ; c'étaient les yeux d'un demeuré.

La grande fleur pourpre s'inclina et vint presser ses pétales sur les lèvres tremblantes de l'homme. Un long spasme de douleur parcourut ses membres ; les vrilles de la plante semblèrent frémir d'extase, vibrant

de toute leur sinueuse longueur. Elles furent parcourues de vagues aux couleurs changeantes, prenant une teinte plus prononcée et venimeuse.

Conan ne comprenait pas ce qu'il voyait, mais il savait qu'il contemplait une forme bien particulière de l'Horreur. Homme ou démon, les souffrances du prisonnier ébranlèrent le cœur impulsif et capricieux du Cimmérien. Il chercha une entrée et trouva une sorte de serrure dans les barreaux, verrouillée à l'aide d'un épais cadenas. Il trouva la clé qui l'actionnait parmi celles qu'il avait sur lui et entra. Aussitôt les pétales se redressèrent et les vrilles se relevèrent comme pour le menacer ; la plante tout entière s'animait pour se balancer dans sa direction, comme s'il s'était agi d'un cobra. Il ne s'agissait pas là d'une simple aberration de la nature. Conan pouvait déceler une forme d'intelligence maléfique ; la plante pouvait le voir et il sentait les ondes de haine qui émanaient de celle-ci sous une forme presque tangible. Il fit un pas en avant en prenant les plus grandes précautions. Il repéra la tige-mère, une liane souple plus épaisse encore que sa cuisse, et alors que les vrilles s'arquaient dans sa direction dans un bruissement de feuillage accompagné d'un long sifflement, il fit effectuer à sa lame un long moulinet qui trancha net l'épaisse tige. La grande liane fouetta les airs comme un serpent décapité et s'enroula sur elle-même pour former une sorte de grosse boule irrégulière. Dans le même mouvement, le pauvre hère qu'elle retenait captif fut projeté sur le côté. Les vrilles frémirent violemment en battant les airs, les feuilles s'agitèrent en tous sens en produisant un bruit de castagnettes, et les pétales s'ouvrirent et se fermèrent convulsivement. Les mouvements cessèrent enfin et la plante se détendit et resta immobile. Les couleurs vives refluèrent tandis qu'un liquide blanchâtre suintait du tronc ainsi tranché.

Conan regarda, médusé. Puis un bruit le fit se retourner et brandir son épée. L'homme, désormais libre, était debout et l'observait. Conan resta muet d'étonnement. Les yeux de ce visage émacié n'étaient plus hagards. Sombres et songeurs, ils pétillaient d'intelligence et l'expression d'imbécillité avait glissé de son visage comme un masque. Sa tête était droite et bien faite, avec un front haut et splendide. Tout dans son apparence indiquait l'aristocrate. Il était grand et mince, avec des mains et des pieds fins et bien dessinés. Ses premiers mots furent pour le moins étranges et surprenants :

— En quelle année sommes-nous ? demanda-t-il en kothien.

— Aujourd'hui c'est le dixième jour du mois de Yuluk, dans l'année de la Gazelle, répondit Conan.

— Yagkoolan Ishtar ! s'exclama l'autre. Dix ans ! (Il passa la main sur son front, secouant la tête comme pour dissiper les brumes de son cerveau.) Tout est encore confus. Après dix années de vide, on ne peut pas s'attendre à ce que l'esprit fonctionne clairement d'un coup. Qui es-tu ?

— Conan, autrefois de Cimmérie, désormais roi d'Aquilonie.

Les yeux de l'étranger trahirent sa surprise.

— Vraiment ? Et Namedides ?

— Je l'ai étranglé sur son trône le soir où je me suis emparé de la capitale du royaume, répondit Conan.

Une certaine forme de naïveté dans la réponse du roi contracta les lèvres de l'étranger.

— Pardonnez-moi, Majesté, j'aurais dû vous remercier pour le service que vous m'avez rendu. Je suis comme un homme qui sort d'un sommeil plus profond que la mort, martyrisé en permanence par des souffrances cauchemardesques qui surpassent les tourments de l'enfer ; je vois bien cependant que vous m'avez délivré. Dites-moi : pourquoi avez-vous tranché le tronc de la plante Yothga plutôt qu'essayer d'arracher ses racines ?

— Parce qu'il y a bien longtemps que j'ai appris à éviter de toucher de ma chair ce que je ne comprends pas, répondit le Cimmérien.

— Bien vous en a pris, répondit l'autre. Si vous aviez eu la force de la déraciner, vous auriez alors trouvé des choses accrochées à la racine contre lesquelles même votre épée n'aurait pu prévaloir. Les racines de Yothga vont jusqu'en enfer.

— Mais qui es-tu ? demanda Conan.

— On m'appelait Pelias.

— Quoi ? s'exclama le roi. Pelias le Sorcier, le rival de Tsotha-lanti, qui disparut de la surface de la terre il y a dix ans de cela ?

— De la surface, comme vous dites, répondit Pelias avec un sourire pincé. Tsotha a préféré me garder en vie, me confinant avec des chaînes bien plus sinistres que du simple fer rouillé. Il m'a enfermé ici avec cette fleur diabolique dont les graines traversent les gouffres cosmiques depuis Yag la Maudite, et ne peuvent croître que dans les terreaux grouillant de vermine qui tapissent les Enfers.

» J'étais incapable de me souvenir de ma sorcellerie ainsi que des formules et des symboles de mon pouvoir, à cause de cette chose qui s'agrippait à moi et s'abreuvait à mon âme dans ses caresses impies. Elle asséchait mon cerveau tout au long du jour et de la nuit, le laissant aussi vide qu'une cruche de vin brisée. Dix années ! Qu'Ishtar nous préserve !

Conan ne sut quoi répondre et resta immobile, tenant un moignon de torche dans une main et son épée dans l'autre. À n'en pas douter, l'homme était fou et pourtant il n'y avait aucune trace de folie dans les étranges yeux noirs qui se posaient avec tant de sérénité sur les siens.

— Dites-moi, le sorcier noir est-il à Khorshemish ? Mais non, ce n'est pas la peine de répondre. Mes pouvoirs commencent à revenir, et je perçois dans votre esprit une grande bataille et un roi pris au piège par la ruse. Et je vois Tsotha-lanti galoper à bride abattue en direction du fleuve Tybor en compagnie de Strabonus et du roi d'Ophir. C'est tant mieux. Mes arts sont encore trop fragiles après leur long sommeil pour être capable de m'opposer à Tsotha. J'ai besoin de temps pour recouvrer mes forces et conjurer toute ma puissance. Sortons donc de ces fosses souterraines !

Conan agita les clés d'un air découragé.

— La grille qui mène au-dehors est verrouillée et on ne peut actionner la serrure que de l'extérieur. N'y a-t-il pas d'autre issue à ces tunnels ?

— Une seule, mais ni vous ni moi ne tenons à l'emprunter, étant donné qu'elle donne sur les profondeurs et non sur les hauteurs, dit Pelias en riant. Mais peu importe. Rendons-nous à cette grille.

Il se mit en marche d'un pas encore incertain, ses membres n'ayant plus l'habitude du mouvement, mais sa démarche devint graduellement plus assurée. Conan lui emboîta le pas et, assez mal à l'aise, lui fit remarquer :

— Il y a un serpent qui rôde dans ce tunnel, et il est sacrément gros ! Prenons garde de ne pas lui marcher sur la gueule par inadvertance.

— Je me rappelle bien de lui, répondit sinistrement Pelias, et ce d'autant plus que j'ai un jour été contraint de voir dix de mes acolytes lui servir de repas. C'est Satha, l'Ancien, la créature favorite entre toutes de Tsotha.

— Tsotha n'a-t-il creusé ces souterrains que pour y abriter ses satanées monstruosité ? demanda Conan.

— Il ne les a pas creusés. La cité fut fondée il y a trois mille ans de cela sur les ruines d'une ville plus ancienne encore, bâtie sur et autour de cette colline. Le roi Khossus V, son fondateur, érigea son palais sur cette colline et, en creusant des caves, tomba sur un passage muré. Ils l'abattirent et découvrirent les souterrains, qui ressemblaient à peu près à ce qu'ils sont aujourd'hui. Mais son grand vizir y trouva une mort si atroce que Khossus, terrifié, fit reboucher le passage. Il déclara que

le vizir était tombé dans un puits, mais il fit combler les caves et, plus tard, abandonna le palais pour en faire construire un autre dans les faubourgs ; il s'enfuit de ce second palais, complètement paniqué, après avoir découvert par un beau matin une sorte de moisissure noire sur le sol de marbre de son palais.

» Accompagné de toute sa cour, il partit alors pour les confins orientaux de son royaume et y érigea une nouvelle ville. Le palais sur la colline demeura déserte et tomba en ruine. Lorsque Akkutho I raviva les gloires passées de Khorshemish, il y bâtit une forteresse. Il ne restait plus à Tsotha-lanti que d'y construire la citadelle écarlate et de rouvrir la voie qui menait aux souterrains. Quel que fût le sort qui échet au grand vizir de Khossus, Tsotha n'en fut pas victime. Il ne tomba dans aucun puits, mais par contre *descendit* dans un, et il en ressortit avec une expression altérée qui n'a jamais quitté son visage depuis.

» J'ai vu le puits en question, mais je n'ai pas vraiment envie de m'y aventurer pour y trouver de la sagesse. Je suis un sorcier, certes, plus vieux que ne se l'imaginent la plupart des gens, mais je reste humain. Quant à Tsotha... On dit qu'une danseuse de Shadizar s'endormit un soir trop près des ruines préhumaines de la colline de Dagoth et qu'elle se réveilla prise dans l'étreinte d'un démon noir ; c'est en ces lieux impies que fut engendré l'être hybride connu sous le nom de Tsotha-lanti.

Soudain Conan poussa un cri et recula, entraînant son compagnon avec lui. La grande forme blanche et luisante de Satha se dressait devant eux, une haine immémoriale au fond des yeux. Conan se raidit, prêt à se lancer dans un assaut désespéré. Il comptait jeter sa torche dans cette horrible gueule et miser sa vie sur un coup d'épée dans les entrailles du monstre. Mais le serpent ne le voyait pas. Ses yeux regardaient par-dessus son épaule, en direction de Pelias qui souriait, les bras repliés. Et la haine qui couvait au fond des yeux jaunes disparut lentement pour faire place à une lueur de pure terreur, la seule fois de sa vie où Conan vit une telle expression dans les yeux d'un reptile. Le grand serpent fit demi-tour et disparut en glissant, aussi vif qu'un courant d'air.

— Qu'a-t-il donc vu pour l'effrayer de la sorte, demanda Conan tout en scrutant son compagnon, mal à l'aise.

— Le peuple écailleux peut voir ce qui échappe à l'œil humain, répondit laconiquement Pelias. Vous avez vu mon enveloppe de chair ; lui a vu mon âme nue.

Un frisson glacé parcourut l'échine de Conan, et il se demanda si l'homme était en fin de compte bien humain, ou seulement un de ces

démons qui hantaient les souterrains, sous une apparence humaine. Il se demanda s'il ne serait pas plus sage d'enfoncer sa lame dans le dos de son compagnon sans plus attendre. Mais tandis qu'il envisageait la chose, ils aperçurent la grille qui se découpait sombrement à la lueur de la torche ; ils virent aussi le corps de Shukeli, avachi contre les barreaux, baignant dans une mare de sang coagulé.

Pelias ricana, et son rire n'était pas plaisant à entendre.

— Par les hanches d'ivoire d'Ishtar, qui est notre portier ? Voyez donc, nul autre que le noble Shukeli, qui pendait mes jeunes hommes par les pieds et les écorchait en se tordant de rire ! Es-tu assoupi, Shukeli ? Pourquoi es-tu si raide, et pourquoi ta grosse panse est-elle ouverte à la façon d'un cochon farci ?

— Il est mort, murmura Conan, mal à l'aise à ces propos démentiels.

— Mort ou vif, ricana Pelias, il nous ouvrira la porte. (Il frappa dans ses mains et s'écria :) Lève-toi, Shukeli. Monte des Enfers, lève-toi de ce sol ensanglanté et viens ouvrir la porte à tes maîtres. Lève-toi, te dis-je !

Un horrible grognement se répercuta dans les cavernes. Les cheveux de Conan se dressèrent sur sa tête et une sueur glacée vint perler sur tout son corps. Car le cadavre de Shukeli s'agitait et remuait, prenant appui sur ses mains grassouillettes. Le rire de Pelias était aussi tranchant qu'une hache de silex. Le corps de l'eunuque se redressa avec difficulté, s'agrippant aux barreaux de la grille. Conan le regardait, médusé. Le sang dans ses veines s'était changé en glace, et la moelle de ses os s'était liquéfiée. Car les yeux grands ouverts de Shukeli étaient vides et vitreux, et ses entrailles pendaient de la plaie béante de son ventre jusqu'au sol. L'eunuque marchait dans ses propres boyaux pour venir actionner la serrure, se déplaçant comme un automate dénué de cervelle. Lorsqu'il avait commencé à remuer, Conan avait tout d'abord cru que l'eunuque était encore en vie, par une chance incroyable. Mais l'homme était bel et bien mort, et il l'était depuis des heures.

Pelias franchit légèrement la grille et Conan lui emboîta le pas, transpirant par tous les pores de sa peau, évitant soigneusement tout contact avec la forme terrifiante qui se tenait tant bien que mal debout contre la herse qu'il maintenait ouverte. Pelias s'avança sans un regard en arrière et Conan le suivit, en proie au cauchemar et à la nausée. Il n'avait pas fait plus de quelques pas lorsqu'un bruit sourd et humide le fit se retourner. Le corps de Shukeli était couché au pied de la grille.

— Sa tâche est terminée, et l'enfer ouvre tout grand ses portes pour lui de nouveau, remarqua Pelias d'un ton enjoué, faisant poliment mine de ne pas apercevoir le violent frisson qui parcourait la charpente massive de Conan.

Il précéda le Cimmérien jusqu'en haut des marches et ils franchirent la porte de bronze surmontée du crâne. Conan empoigna fermement son épée, s'attendant à ce qu'une meute d'esclaves se jette sur eux, mais la citadelle était silencieuse. Ils traversèrent le grand corridor plongé dans les ténèbres et parvinrent dans celui où les encensoirs exhalaient toujours leurs encens. Il n'y avait toujours personne en vue.

— Les esclaves et les soldats ont leurs quartiers dans une autre partie de la forteresse, lui indiqua Pelias. Ce soir, comme leur maître est absent, ils sont sans doute sous l'emprise soit du vin, soit de l'extrait de lotus.

À travers une fenêtre voûtée aux rebords dorés, qui donnait sur un large balcon, Conan aperçut le ciel bleu foncé parsemé d'étoiles. Il jura de surprise. On l'avait jeté dans les souterrains peu après le lever du soleil. Il était plus de minuit. Il avait peine à réaliser qu'il était resté aussi longtemps sous terre. Il prit soudain conscience d'une soif et d'une faim dévorantes. Pelias le conduisit dans une pièce au dôme doré, au sol argenté, et dont les murs de lapis-lazuli étaient ponctués de portes aux arabesques frettées.

Avec un soupir, Pelias s'enfonça dans un divan recouvert de soie.

— Je retrouve enfin l'or et la soie, soupira-t-il. Tsotha affecte d'être au-dessus des plaisirs de la chair, mais c'est un demi-démon. Je suis humain, en dépit de ma magie noire. J'aime le confort et la bonne chère. C'est d'ailleurs comme cela que Tsotha m'a piégé. Il m'a surpris au moment où la boisson m'avait rendu impuissant. Le vin est une malédiction. Par les seins d'ivoire d'Ishtar ! Alors même que je prononçais son nom, le traître surgit en ces lieux ! Ami, verse-moi donc un gobelet... Non ! Attendez ! J'allais oublier que vous êtes roi. C'est moi qui verserai.

— Au diable les formalités, grogna Conan, remplissant un verre de cristal et le tendant à Pelias.

Levant la carafe, le roi but de longues gorgées à même le goulot, faisant écho au soupir de satisfaction de Pelias.

— Ce chien s'y connaît en vin, dit-il en essuyant sa bouche du revers de la main. Mais, par Crom, Pelias, allons-nous rester ici jusqu'à ce que ces soldats se réveillent et viennent nous égorger ?

— N'ayez crainte, répondit Pelias. Voudriez-vous savoir ce que le sort a réservé à Strabonus ?

Une flamme bleue surgit au fond des yeux de Conan et il serra son arme avec tant de force que ses articulations en blanchirent.

— Ah, si seulement il était au bout de mon épée, grogna-t-il.

Pelias s'empara d'un imposant globe luisant posé sur une table d'ébène.

— Le cristal de Tsotha. Un jouet bien puéril, mais utile quand on ne dispose pas de suffisamment de temps pour des arts plus élevés. Regardez à l'intérieur, votre majesté.

Il le déposa sur la table, sous les yeux de Conan. Le roi posa son regard dans ses profondeurs brumeuses. Au sein des volutes et des ombres, des images prirent lentement forme. Il contempla alors un paysage qui lui était familier. De vastes prairies, puis un fleuve large et sinueux, derrière lequel le niveau du sol s'élevait rapidement pour constituer un dédale de collines basses. Sur la berge septentrionale de ce fleuve se trouvait une ville fortifiée, entourée de douves qui rejoignaient le cours d'eau à chaque extrémité.

— Par Crom ! s'exclama Conan. C'est Shamar ! Ces chiens sont en train de l'assiéger !

Les envahisseurs avaient franchi le fleuve. Leurs pavillons étaient dressés dans la plaine étroite qui séparait la ville des collines. Des multitudes de guerriers se pressaient le long des murs, leurs armures luisant faiblement à la clarté lunaire. Une pluie de flèches et de pierres s'abattait sur eux, lancées depuis les tours. Ils refluaient, mais revenaient à la charge. À l'instant où Conan jurait, la scène se modifia. Des dômes luisants et de grandes flèches se découpèrent sur fond de brume, et il contempla sa propre capitale, Tamar, où tout n'était que confusion.

Il vit les chevaliers de Poitain, bardés d'acier, ses plus fidèles partisans, sortir par les grandes portes de la cité sous les huées et les sifflements de la foule qui encombrait les rues. Il vit les scènes de pillages et d'émeutes, des fantassins dont l'écu était frappé des armoiries de Pellia aux commandes des tours, ou déambulant dans les rues en fanfaronnant, l'air crâne. Et par-dessus tout, il distingua, comme une image fantasmatique, le visage sombre et triomphant d'Arpello, prince de Pellia. Puis les images s'évanouirent.

— C'est donc ça ! s'empourpra Conan. Mon peuple me renie à l'instant où j'ai le dos tourné...

— Ce n'est pas tout à fait exact, l'interrompit Pelias. Ils ont en fait entendu dire que vous étiez mort. Il n'y a personne pour les protéger des envahisseurs et de la guerre civile, se disent-ils. C'est tout naturellement qu'ils s'en remettent au noble le plus puissant afin d'éviter les horreurs de l'anarchie. Ils ne font aucune confiance aux Poitainiens, se souvenant des conflits passés avec ceux-ci. Mais Arpello est là, et c'est le prince le plus puissant des provinces centrales.

— Quand je remettrai les pieds en Aquilonie, ce ne sera plus qu'un cadavre décapité pourrissant dans la Fosse des Traîtres, dit Conan en grinçant des dents.

— Strabonus sera peut-être parvenu dans la capitale avant que vous réussissiez à la regagner, lui rappela Pelias. Dans le meilleur des cas, ses cavaliers seront déjà en train de ravager votre royaume.

— Exact ! (Conan arpentait la pièce comme un lion en cage.) Même avec la plus rapide des montures, je ne pourrais pas atteindre Shamar avant le milieu de la journée. Et une fois là-bas, je ne pourrais de toute façon rien faire de plus que mourir avec le peuple, au moment où la ville tombera... car elle ne pourra tenir que quelques jours tout au plus. Même en crevant les chevaux, il faut cinq jours pour rallier Tamar depuis Shamar. Avant que je puisse atteindre ma capitale et lever une armée, Strabonus sera déjà en train de marteler les portes de ma cité. Et lever une armée va être sacrément difficile ! Tous mes bons à rien de nobles ont déguerpi dans leurs satanés fiefs dès l'annonce de ma mort. Et puisque les gens ont chassé Trocero de Poitain, il n'y a personne pour empêcher Arpello de poser ses pattes graisseuses sur la couronne et le trésor royal. Il donnera le pays à Strabonus, demandant seulement à en rester le roi fantoche, et dès que Strabonus aura le dos tourné, il commencera à semer la sédition. Mais les nobles ne se rallieront pas à lui, et tout cela ne fera que donner à Strabonus une excuse pour pouvoir ouvertement annexer le royaume. Oh, Crom, Ymir et Set ! Si seulement j'avais des ailes pour voler jusqu'à Shamar !

Pelias, assis à la table dont il tapotait la surface de jade du bout du doigt, se figea soudainement, puis se leva, comme mu par une intention bien précise, et fit signe à Conan de le suivre. Le roi s'exécuta, perdu dans ses pensées moroses, et Pelias le conduisit hors de la pièce, jusqu'en haut d'une volée de marches ouvragées d'or qui donnaient sur la terrasse de la tour la plus élevée. C'était la nuit, et un vent puissant soufflait dans les cieux constellés d'étoiles, agitant la chevelure noire de Conan. Tout en contrebas scintillaient les lumières de Khorshemish, semblant plus

lointaines encore que les étoiles qui brillaient au-dessus de leurs têtes. Pelias parut songeur et distant en cet endroit, ne faisant qu'un avec les étoiles, froides, inhumaines et majestueuses.

— Il est des créatures, dit Pelias, qui ne sont ni de la terre, ni de la mer, mais des airs et même des confins extrêmes des cieux, ayant évolué à part, et dont les hommes ne soupçonnent pas l'existence. Mais pour qui connaît les Maîtres-Mots et les Signes et le Savoir qui soutend toute chose, elles ne sont ni hostiles, ni inaccessibles. Regarde, et n'aie crainte !

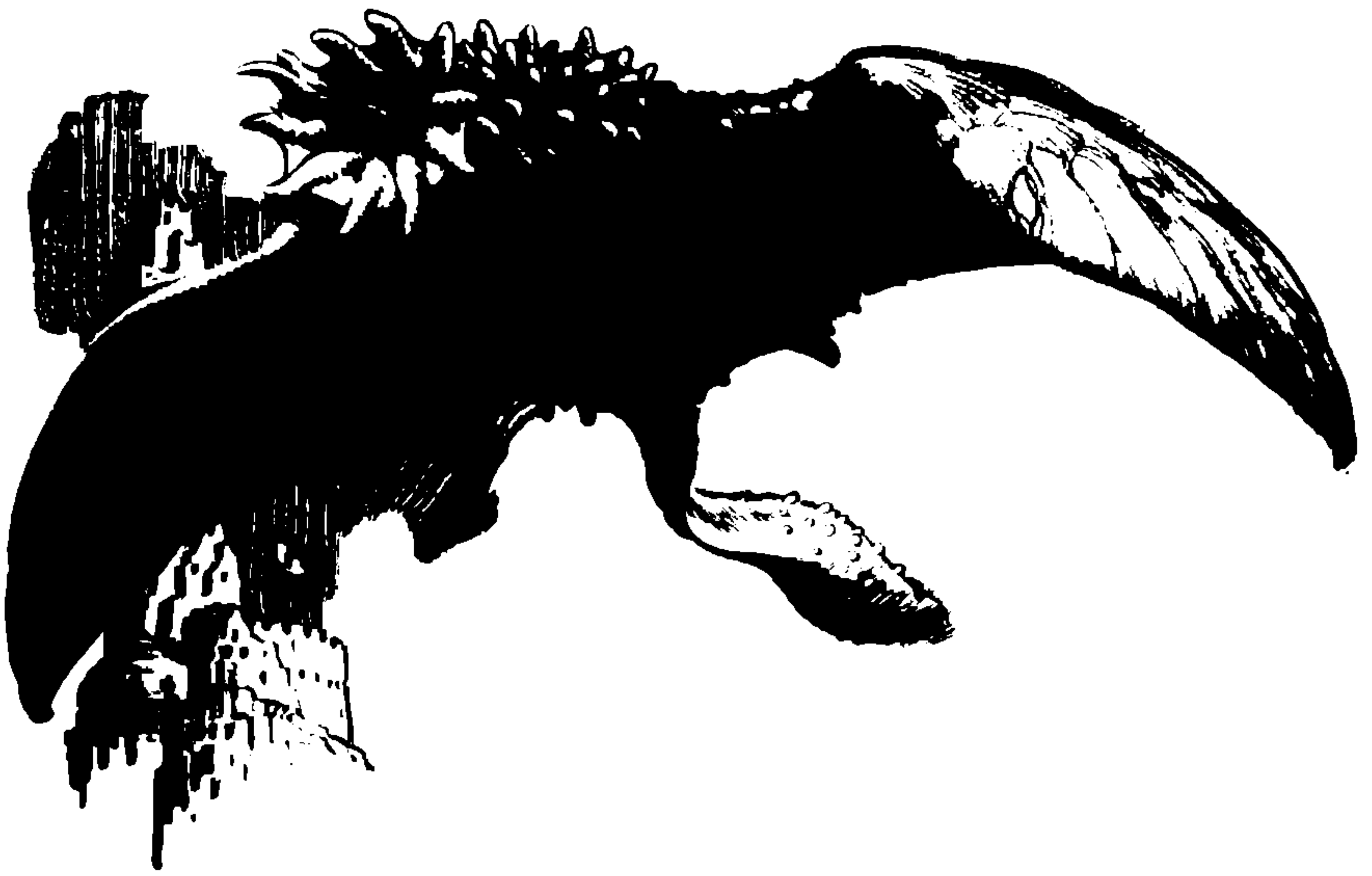
Il leva les mains vers les cieux et émit un cri long et étrange qui sembla se répercuter horriblement longtemps dans l'espace. Ce cri diminua et perdit peu à peu en intensité alors qu'il s'enfonçait toujours plus loin dans les profondeurs inexplorées de l'espace, sans jamais pourtant s'éteindre tout à fait. Dans le silence qui s'ensuivit, Conan entendit soudain un battement d'ailes dans les étoiles et eut un mouvement de recul en apercevant une gigantesque créature ressemblant à une chauve-souris qui se posait sur le toit, près de lui. Il vit ses grands yeux sereins le regarder dans la lumière stellaire, observa ses ailes gigantesques, larges de quarante pieds, et il vit alors qu'il ne s'agissait ni d'un oiseau, ni d'une chauve-souris.

— Enfourchez-le et envolez-vous, dit alors Pelias. Vous serez à Tamar à l'aube.

— Par Crom, marmonna Conan. Tout ceci n'est-il donc qu'un cauchemar dont je vais m'éveiller dans mon palais à Tamar ? Et toi ? Je ne voudrais pas te laisser seul entouré d'ennemis.

— Soyez rassuré en ce qui me concerne, répondit Pelias. À l'aube, le peuple de Khorshemish saura qu'il a un nouveau maître. Ne doutez pas de ce que les dieux vous ont envoyé. Je vous retrouverai dans la plaine aux abords de Shamar.

Conan se hissa, incertain, sur l'arête du dos de la créature et s'agrippa au long cou, toujours convaincu qu'il était sous l'emprise d'un cauchemar extraordinaire. D'une formidable poussée de ses ailes titanesques, et dans un bruit assourdissant, la créature prit son essor et le roi fut pris de vertige lorsqu'il vit les lumières de la cité disparaître progressivement sous ses yeux.



IV

L'épée qui tue le roi coupe les cordes qui maintiennent l'empire.

— Proverbe aquilonien

Les rues de Tamar grouillaient de meutes hurlantes, brandissant leurs poings et des piques rouillées dans les airs. On était une heure avant l'aube du deuxième jour qui avait suivi la bataille de Shamu, et les événements s'étaient succédé à une vitesse propre à donner le vertige. Par des moyens connus de Tsotha-lanti seul, la nouvelle de la mort du roi était parvenue à Tamar moins d'une demi-douzaine d'heures après la bataille. Ce qui avait déclenché le chaos. Les barons avaient déserté la capitale royale, s'éloignant à bride abattue pour aller protéger leurs forteresses contre leurs maraudeurs de voisins. Le royaume uni et soudé qu'avait bâti Conan semblait sur le point de se disloquer et les hommes du peuple tout comme les marchands tremblaient à l'idée d'un retour imminent au régime féodal. Le peuple demandait à cor et à cri un roi pour le protéger de sa propre aristocratie tout autant que d'ennemis venus de l'étranger. Le comte Trocero, que Conan avait laissé en charge de la cité, tentait de les rassurer, mais dans leurs peurs irraisonnées, ils se souvenaient des vieilles guerres civiles, et comment ce même comte Trocero avait assiégé Tamar quinze ans plus tôt. On criait dans les rues

que Trocero avait trahi le roi et qu'il projetait de mettre la ville à sac. Les mercenaires commencèrent à piller plusieurs quartiers, traînant au-dehors des marchands hurlants et des femmes terrifiées. Trocero chargea les pillards, jonchant les rues de leurs cadavres, repoussant dans la plus grande confusion les survivants dans leurs baraquements, et mettant les meneurs aux arrêts.

Et pourtant la foule ne se calmait pas, se pressait dans les rues, vociférait et poussait des cris incohérents, hurlant que le comte avait déclenché la mutinerie pour son compte. Le prince Arpello se présenta devant un conseil en pleine ébullition et annonça qu'il était prêt à prendre les rênes du gouvernement jusqu'à ce qu'on puisse s'accorder sur un nouveau roi, Conan n'ayant pas de fils. Pendant qu'ils débattaient, ses agents s'infiltrèrent discrètement dans la populace qui voulait s'accrocher à la moindre bribe de sang royal. Le conseil entendit la tempête qui faisait rage au bas de ses fenêtres, où la foule acclamait Arpello le Sauveur. Le conseil céda à la pression.

Trocero refusa d'abord de rendre le bâton qui symbolisait son autorité, mais la foule le pressa de toutes parts. Réalisant la futilité d'un combat de rue avec les troupes d'Arpello dans de telles conditions, Trocero jeta son bâton à la face de son rival. Son dernier acte officiel fut de faire pendre les meneurs des mercenaires sur la grande place du marché, puis il quitta la ville par la porte sud, chevauchant à la tête de ses mille cinq cents chevaliers en armes. La grande porte se referma lourdement derrière lui et alors le masque suave d'Arpello glissa de son visage pour révéler la face sinistre d'un loup affamé.

Les mercenaires taillés en pièces ou retranchés dans leurs baraquements, les seuls hommes arpentant les rues de Tamar étaient les siens. Assis sur son cheval de guerre sur la grand-place, Arpello s'autoproclama roi d'Aquilonie sous les clameurs de la foule bernée.

Publius, le chancelier, qui s'était opposé à cette nomination, fut jeté en prison. Les marchands, qui avaient accueilli cette proclamation royale avec soulagement, s'aperçurent avec consternation que la première décision du nouveau monarque fut de leur imposer une taxe écrasante. Six riches négociants, envoyés en délégation pour contester la mesure, furent capturés et décapités sans autre forme de cérémonie. Un silence de stupéfaction et d'hébétude suivit cette exécution. Les marchands, confrontés à un pouvoir que l'argent ne pouvait acheter, se prosternèrent sur leurs ventres grassouilleux et léchèrent les pieds de leurs oppresseurs.

Les gens du peuple ne furent pas émus du sort des marchands, mais ils se mirent à murmurer entre eux lorsqu'ils se rendirent compte que les soldats de Pellia, fanfaronnant sous couvert de maintenir l'ordre, ne valaient pas mieux que des bandits turaniens. Les plaintes pour extorsion, meurtre et viol se multiplièrent auprès d'Arpello, qui avait établi ses quartiers dans le palais de Publius après la rébellion des conseillers. Ces derniers, désespérés et condamnés par les ordres d'Arpello, s'étaient barricadés dans le palais royal et résistaient. Arpello s'était en revanche emparé du palais de plaisance et les femmes de Conan avaient été envoyées dans ses appartements. Le peuple murmura à la vue des beautés royales qui se tordaient sous les mains brutales de leurs ravisseurs en armures : des demoiselles aux yeux noirs de Poitain, de minces jeunes filles aux noires chevelures de Zamora, de Zingara et d'Hyrkanie, des Brythuniennes aux cheveux blonds ébouriffés, tremblantes de peur et de honte, n'ayant pas l'habitude de la brutalité.

La nuit s'abattit sur une cité en proie à l'agitation et à la confusion les plus extrêmes et avant minuit, la rumeur se répandit, mystérieusement : les Kothiens n'en restaient pas à leur victoire et étaient en train d'assiéger les murs de Shamar. Quelque membre des obscurs services secrets de Tsotha n'avait su tenir sa langue. La peur ébranla le peuple comme un tremblement de terre, et personne ne fit l'effort de réfléchir et de se demander comment la nouvelle avait pu être connue avec autant de rapidité. Ils se ruèrent aux portes d'Arpello, lui intimant de faire marche en direction du sud et de repousser l'ennemi derrière les frontières du Tybor. Le nouveau roi aurait pu leur faire subtilement remarquer qu'il ne pouvait pas lever d'armée avant que les barons rallient sa cause pour la couronne mais, ivre de pouvoir, il se contenta de leur rire au nez.

Un jeune étudiant, Athemides, se hissa sur une colonne de la place du marché et accusa en termes incendiaires Arpello d'être un pantin de Strabonus, dressant un portrait saisissant de la vie sous le joug kothien, avec Arpello dans le rôle de satrape. Avant qu'il ait terminé, la foule hurlait de peur et frémissait de rage. Arpello envoya ses soldats arrêter le jeune homme, mais la foule s'empara de ce dernier et le fit s'enfuir avec elle, lançant une pluie de chats morts et de pierres sur les soldats lancés à leurs trousses. Une volée de carreaux d'arbalètes mit la foule en déroute, et une charge de cavalerie laissa le marché jonché de cadavres. Mais on fit quitter la ville à Athemides au nez et à la barbe des ennemis, afin que celui-ci aille implorer Trocero de reprendre Tamar et de marcher à la rescousse de Shamar.

Athemides trouva Trocero en train de lever son camp aux portes de la ville, prêt à marcher sur Poitain, dans les confins sud-ouest du royaume. Il répondit aux suppliques ardentes du jeune homme en expliquant qu'il n'avait ni les forces suffisantes pour prendre Tamar d'assaut, même avec l'aide de la population, ni de s'opposer à Strabonus. De plus, des nobles avides iraient piller Poitain dans son dos tandis qu'il combattait les Kothiens. Le roi étant mort, chacun devait veiller sur ses propres intérêts. Il allait donc en Poitain pour tâcher de le défendre du mieux qu'il pouvait contre Arpello et ses alliés étrangers.

Pendant qu'Athemides tentait de persuader Trocero, la foule continuait à arpenter les rues de la ville avec une rage issue du désespoir. Au pied de la grande tour qui se dressait à côté du palais royal, la foule allait et venait, hurlant sa haine à l'encontre d'Arpello qui, juché sur les tourelles, se moquait d'elle en riant, tandis que ses arbalétriers noircissaient les parapets, parés à tirer, les doigts pressés sur les détentes de leurs arbalètes.

Le prince de Pellia était un homme de taille moyenne, aux épaules larges, au visage sombre et sévère. C'était un comploteur, certes, mais aussi un combattant. Sous son jupon de soie au tissu brodé d'or et ses manches évasées luisait une armure d'acier poli. Ses longs cheveux noirs étaient bouclés et parfumés, retenus en arrière par un mince bandeau d'argent, mais une large épée, dont le pommeau d'argent montrait les signes de batailles et de campagnes militaires, pendait à son flanc.

— Imbéciles ! Hurlez tant que vous le voulez ! Conan est mort tandis qu'Arpello est roi !

Même si toute l'Aquilonie venait à se liguer contre lui, il disposait de suffisamment d'hommes pour tenir les remparts jusqu'à ce que Strabonus arrive. Mais l'Aquilonie était divisée et déchirée par les querelles intestines. Déjà les barons faisaient des préparatifs en vue de s'emparer des trésors de leurs voisins. Arpello n'avait qu'à se soucier de la foule qui ne pouvait rien contre lui. Strabonus se taillerait un chemin à travers les lignes clairsemées des barons en guerre comme une galère fend l'écume et Arpello n'avait qu'à tenir la capitale royale jusqu'à son arrivée.

— Imbéciles ! Arpello est roi !

Le soleil se levait sur les tours orientales. Une tache surgit dans les airs, en provenance de l'aube écarlate, tache qui devint progressivement une chauve-souris puis un aigle. Alors, tous ceux qui contemplaient ce spectacle hurlèrent de stupéfaction, car sur les toits de Tamar fondit une

créature telle que les hommes n'en avaient connu que dans des légendes à demi oubliées.

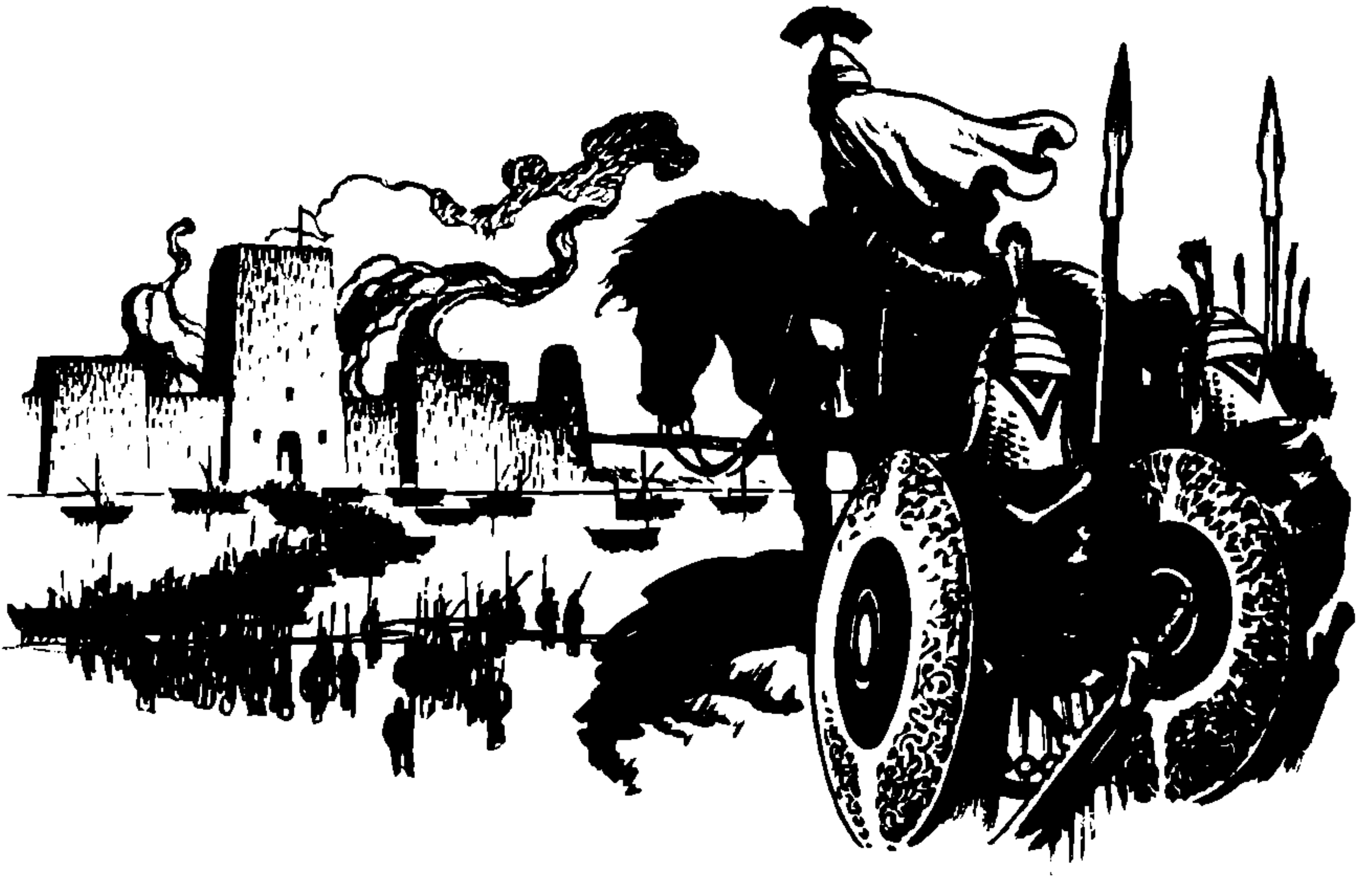
Elle survola la grande tour en battant ses ailes titanesques et une silhouette bondit d'entre celles-ci. Puis, dans un battement d'ailes assourdissant, la créature disparut et les gens clignèrent des yeux, se demandant si tout cela n'avait été qu'un songe. Mais sur la tourelle se dressait une figure barbare et sauvage, à demi nue, tachée de sang, brandissant une grande épée. Et de la foule monta une clameur qui vint ébranler jusqu'à la tour :

— Le roi ! c'est le roi !

Arpello était cloué sur place ; puis il poussa un cri et bondit en direction de Conan. Avec un rugissement léonin, le Cimmérien para la lame qui s'abattait sur lui en sifflant puis, laissant tomber sa propre épée, il se saisit du prince et le hissa au-dessus de lui en le tenant par le cou et l'entrejambe.

— Emporte tes complots avec toi en enfer ! hurla-t-il, jetant au loin le prince de Pellia comme s'il se fut agi d'un sac de sel, le jetant dans le vide d'une hauteur de près de cent cinquante pieds.

La foule reflua comme le corps tombait des airs et venait s'écraser sur les pavés de marbre, faisant gicler os et cervelle. Arpello resta à terre, réduit en bouillie dans son armure étincelante, tel un scarabée écrasé. Les archers sur les tours reculèrent, toute velléité les ayant abandonnés. Ils s'enfuirent et les hommes du conseil qui avaient été assiégés sortirent du palais en courant et se jetèrent sur eux avec frénésie. Les chevaliers et les fantassins pellians tentèrent de trouver refuge dans les rues mais la foule les mit en pièces. Dans la ville, les combats alternaient entre simples escarmouches et batailles rangées ; on pouvait apercevoir des casques rehaussés de plumes et des visières d'acier surnager quelques instants puis disparaître dans la mêlée. Des épées tailladaient furieusement les forêts de piques, et la clameur de la foule emplissait l'air, les vivats se mêlant aux cris sanguinaires et aux râles d'agonie. Et tout en haut, dominant les combats, la silhouette peu vêtue du roi se balançait tel un homme ivre sur les créneaux, brandissant ses bras épais, et riant à gorge déployée d'un rire qui se moquait de toutes les foules et de tous les princes, et même de sa propre personne.



v

Un arc long, un arc puissant; alors, que les cieux se
noircissent;
La corde dans l'entaille, l'empenne à l'oreille, et le roi de
Koth pour cible!

— *Chant des archers bossoniens*

Le soleil du milieu de l'après-midi étincelait sur les eaux placides du fleuve Tybor, qui baignait les bastions sud de Shamar. Les défenseurs hagards savaient que bien peu d'entre eux verraient le soleil se lever à nouveau. Les pavillons des attaquants noircissaient la plaine. Les habitants de Shamar, inférieurs en nombre, n'avaient pu réussir à les empêcher de franchir le fleuve. Des barges, arrimées les unes aux autres, formaient un pont par lequel l'envahisseur déversait ses hordes sur l'autre rive. Strabonus n'avait pas osé poursuivre sa progression en Aquilonie en laissant Shamar invaincue sur ses arrières. Il avait envoyé sa cavalerie légère – ses spahis – ravager l'intérieur des terres et avait dressé les machines de siège sur la plaine. Il avait fait mouiller une flottille, que lui avait fournie Amalrus, au milieu du cours d'eau, face à la partie de la muraille qui donnait sur la rivière. Des pierres, lancées depuis les balistes de la ville, avaient coulé certains de ces navires, s'écrasant sur les ponts et perforant les coques, mais les

autres restaient en place. Depuis les têtes de mâts et les proues, des archers, à l'abri derrière leurs mantelets, faisaient pleuvoir leurs traits sur les tourelles donnant sur le fleuve. Ces hommes étaient des Shémites, nés avec un arc à la main, contre lesquels les archers aquiloniens ne pouvaient espérer rivaliser.

Sur la terre ferme, des mangonneaux faisaient pleuvoir des rochers et des troncs d'arbres sur les défenseurs, fracassant les toits des maisons et écrasant leurs occupants comme des scarabées. Des béliers martelaient sans arrêt les murailles. Telles des taupes, des sapeurs creusaient des tunnels pour aller miner le pied des tours. Les douves avaient été obstruées dans leur partie supérieure et celle ainsi asséchée avait été comblée à l'aide de roches, de terre, et de cadavres d'hommes et de chevaux. Des silhouettes en armures se pressaient contre les murs, martelant les grandes portes, dressant des échelles, ou poussant les tours de siège dans lesquelles s'entassaient les lanciers.

Tout espoir avait abandonné la cité, où quinze cents hommes seulement résistaient à quarante mille guerriers. Aucune nouvelle n'était parvenue du royaume à ce poste avancé qu'était la cité. Conan était mort, du moins c'est ce que scandaient avec joie les envahisseurs. Seuls des murs solides et le courage désespéré des défenseurs avaient permis de résister aussi longtemps à l'assaillant, mais cela ne durerait pas éternellement. Le mur occidental n'était plus qu'un amas de gravats sur lequel les défenseurs trébuchaient lors de corps à corps féroces avec les envahisseurs. Affaiblis par le travail de sape, les autres murs vacillaient dangereusement, menaçant de s'écrouler à tout instant.

Les assaillants se regroupaient en vue d'un assaut massif. Les olifants résonnèrent et les rangs d'acier se formèrent sur la plaine. Les tours d'assaut, recouvertes de cuir vert, s'ébranlèrent. Les habitants de Shamar aperçurent les bannières de Koth et d'Ophir, flottant côte à côte au vent au milieu des lignes ennemies. Dans les rangs des chevaliers, ils distinguèrent la silhouette funeste d'Amalrus dans son armure dorée et celle, plus trapue, de Strabonus dans son armure noire. Entre ces deux formes se trouvait celui qui faisait frémir de peur le plus brave des défenseurs, un voutour décharné dans une robe légère. Les piquiers se mirent en marche, recouvrant la plaine comme les vagues étincelantes d'une rivière d'acier liquide ; les chevaliers s'élancèrent à leur tour, lances dressées, guidons au vent. Les guerriers sur les remparts prirent une longue inspiration, consignèrent leurs âmes à Mitra, et empoignèrent fermement leurs armes ébréchées et ensanglantées.

Soudain, sans que rien ne vienne l'annoncer, le son d'un clairon transperça le vacarme. Le fracas d'une horde de cavaliers en marche vint recouvrir le bruit de l'armée des envahisseurs.

Au nord de la plaine sur laquelle avançaient les forces ennemies s'élevait une série de collines basses qui montaient telles des marches titanesques en direction du nord et de l'ouest. C'est de ces collines qu'apparurent soudain les spahis qui avaient ravagé les campagnes environnantes. Comme l'écume chassée par la tempête qui s'annonce, ils galopèrent à bride abattue, la tête penchée sur l'encolure de leurs chevaux. Derrière eux les lueurs du soleil couchant vinrent frapper un océan d'acier étincelant en mouvement. Bientôt des lignes d'acier se découpèrent nettement, sortant des cols : des cavaliers en armures, lancés au galop, la grande bannière du Lion d'Aquilonie flottant au-dessus d'eux.

Un cri électrisé secoua les sentinelles postées sur les tours et fit trembler la terre. Les défenseurs, ivres de joie, firent battre leurs épées ébréchées contre leurs boucliers d'acier cabossés. Quant à la population, mendiants dépenaillés comme marchands opulents, putains en robes rouges et gentes dames toutes de soie et de satin vêtues, tous tombèrent à genoux, criant leur joie à Mitra, des larmes de gratitude coulant le long de leurs visages.

Strabonus et Arbanus hurlaient des ordres frénétiques afin de faire opérer un demi-tour à la masse imposante de leurs troupes pour affronter cette menace inattendue.

— Nous avons toujours l'avantage du nombre, à moins qu'ils aient des troupes en réserve, cachées dans les collines, maugréa Strabonus. Les hommes sur les tours de siège peuvent empêcher toute sortie des défenseurs de la ville. Il s'agit de Poitainiens ; nous aurions dû nous douter que Trocero tenterait quelque expédition de ce genre.

Amalrus poussa soudain un cri inarticulé.

— Je vois Trocero et son capitaine Prospero. *Mais qui chevauche entre eux ?*

— Qu'Ishtar nous garde ! s'écria Strabonus, blêmissant. C'est le roi Conan !

— Tu déliras ! glapit Tsotha, en s'agitant nerveusement. Cela fait des jours que Conan est dans le ventre de Satha !

Il se figea, les yeux rivés sur l'armée qui descendait, rangée après rangée, dans la plaine. Il n'y avait pas à se méprendre sur cette silhouette géante dans son armure ouvragée, chevauchant le grand étalon noir sous l'immense bannière dont les plis s'agitaient au vent. Un cri de rage

féline s'échappa des lèvres de Tsotha, maculant sa barbe d'écume. Pour la première fois de sa vie, Strabonus vit le sorcier totalement hors de lui, et il pâlit devant cette vision.

— Il y a de la magie à l'œuvre dans tout cela ! s'écria Tsotha, plantant ses griffes dans sa barbe. Comment aurait-il pu s'échapper, rejoindre son royaume et trouver le temps de revenir avec une armée aussi rapidement ? C'est l'œuvre de Pelias ! Qu'il soit maudit ! Je sens sa main derrière tout cela ! Que je sois damné pour ne pas l'avoir tué quand j'en avais la possibilité !

Les deux rois restèrent bouche bée à la mention d'un homme qu'ils croyaient mort depuis des années et la panique des conspirateurs contamina l'armée tout entière. Tous reconnaissaient l'homme sur le grand étalon noir. Tsotha devina la terreur superstitieuse qui s'emparait de ses hommes, et la rage déforma ses traits, lui conférant un aspect démoniaque.

— Sonnez la charge ! hurla-t-il, brandissant ses bras malingres dans les airs comme un dément. Nous sommes toujours les plus forts ! Chargez et écrasez-moi ces chiens ! Ce n'est pas ça qui nous empêchera de festoyer dans les ruines de Shamar cette nuit ! Oh, Set ! (Il leva les mains vers le ciel et invoqua le dieu-serpent, à la grande horreur de Strabonus lui-même). Donne-nous la victoire et je jure que je t'offrirai cinq cents vierges de Shamar, qui se convulseront dans leur propre sang !

Cependant l'armée ennemie avait débouché sur la plaine. Les chevaliers étaient accompagnés de ce qui ressemblait à une seconde armée, irrégulière celle-là : des hommes montés sur des poneys robustes et vifs. Ces derniers mirent pied à terre et formèrent leurs rangs — des archers bossoniens imperturbables et des piquiers d'élite du Gunderland, leurs mèches fauves dépassant de leurs visières d'acier et volant au vent.

C'était une armée hétéroclite qu'avait assemblée Conan dans ces heures frénétiques qui avaient suivi son retour dans sa capitale. Il avait éloigné la foule en furie des soldats pelliens qui tenaient les murs extérieurs de Tamar, et les avaient enrôlés de force. Il avait dépêché un coursier rapide à Trocero, lui demandant de venir le rejoindre. Avec ces hommes-là pour base, il s'était élancé en direction du sud, battant la campagne alentour pour gonfler le nombre de ses recrues et de ses montures. Des nobles de Tamar et des régions avoisinantes avaient augmenté ses forces et il avait levé des troupes dans tous les villages et châteaux trouvés sur sa route. Ils avaient beau être d'un courage à toute épreuve, ces hommes ne représentaient qu'une force dérisoire face aux envahisseurs.

Mille neuf cents cavaliers en armures le suivaient, la majeure partie d'entre eux étant les chevaliers de Poitain. Le reste des mercenaires et des soldats de métier au service de nobles loyaux constituaient son infanterie, à savoir cinq mille archers et quatre mille piquiers. Cette armée s'avancait maintenant en ordre de bataille, tout d'abord les archers, puis les piquiers et derrière eux, les chevaliers, allant au pas.

Arbanus ordonna à ses troupes de faire mouvement contre les nouveaux arrivants, et celles-ci se déployèrent tel un océan d'acier étincelant. Les sentinelles postées sur les tours de la cité tressaillirent en voyant cette formidable armée dont la supériorité était évidente. Les archers shémites s'avançaient les premiers, puis les lanciers kothiens, puis les chevaliers en armures de Strabonus et d'Amalrus. L'objectif de ce dernier était évident : utiliser son infanterie pour balayer celle de Conan, et ouvrir la voie pour une irrésistible charge de sa cavalerie lourde.

Les Shémites ouvrirent le feu à un peu moins de cinq cents mètres, et une nuée de flèches vint noircir les cieux. Les archers occidentaux, ayant pour eux l'expérience d'un millier d'années de combats impitoyables contre les sauvages Pictes, poursuivirent leur progression, resserrant les rangs là où tombaient leurs camarades. Ils étaient bien moins nombreux que leurs adversaires, et l'arc shémite avait une bien plus longue portée, mais les Bossoniens étaient les égaux de leurs ennemis en adresse, et ils compensaient leur infériorité quant à la science du tir à l'arc par un courage supérieur et par l'excellence de leurs armures. Ils décochèrent leurs traits à bonne portée et des rangs entiers de Shémites se couchèrent. Les guerriers à la barbe bleu-noir, dans leurs simples cottes de mailles légère, ne pouvaient résister aux volées de flèches comme les Bossoniens, dont les armures étaient plus résistantes. Ils brisèrent leurs rangs, jetant leurs arcs aux loin, et leur fuite sema la confusion dans les rangs des lanciers kothiens derrière eux. Sans le support des archers, ces fantassins tombèrent par centaines sous les traits des Bossoniens et, chargeant pour un corps à corps désespéré, ils ne rencontrèrent que les lances des piquiers. Aucune infanterie n'était de taille à résister aux sauvages Gundermen, dont les terres natales, la province la plus septentrionale de l'Aquilonie, n'était qu'à une journée de marche des frontières de la Cimmérie, de l'autre côté des Marches bossoniennes. Les Gundermen, nés pour la bataille et élevés dans le goût de celle-ci, avaient le sang le plus pur de tous les peuples hyboriens. Les lanciers kothiens, désorientés par les lourdes pertes qu'avaient causées les archers, furent taillés en pièces et ils refluèrent dans un grand désordre.

Strabonus hurla de rage quand il vit que son infanterie était repoussée et il hurla de nouveau pour demander une charge générale. Arbanus rechigna, lui montrant les troupes bossoniennes en train de se reformer en bon ordre juste devant les lignes de la chevalerie aquilonienne, restée immobile durant toute la mêlée. Le général conseilla un retrait provisoire, pour faire sortir les chevaliers occidentaux du couvert des bois sous lesquels ils étaient abrités, mais Strabonus était fou de rage. Il regarda les longues lignes étincelantes de ses chevaliers, jeta un coup d'œil aux quelques poignées de silhouettes en armures qui s'opposaient à lui, et il ordonna à Arbanus de donner l'ordre de la charge.

Le général recommanda son âme à Ishtar et fit sonner l'olifant doré. Dans un grondement de tonnerre, la forêt de lances s'abaissa, et la grande armée s'élança en travers de la plaine, prenant son élan et se préparant à l'impact. Toute la plaine vibra au rythme des sabots des chevaux ; l'acier et l'or luisaient à un point tel qu'ils en aveuglaient les sentinelles sur les tours de Shamar. Les escadrons enfoncèrent les lignes disjointes des lanciers, piétinant les amis comme les ennemis, pour déboucher droit sous une pluie de flèches bossoniennes. Ils traversaient la plaine dans un fracas titanesque, chevauchant la tempête avec un air sinistre, balayant les chevaliers aux armures étincelantes comme autant de feuilles d'automne. Encore cent pas et ils seraient sur les Bossoniens et les faucheraient comme du blé ; mais la chair et le sang ne pouvaient endurer plus longtemps cette pluie mortelle qui sifflait et hurlait parmi eux. Épaule contre épaule, pieds bien campés au sol, les archers se tenaient debout, trait à l'oreille et décochaient comme un seul homme, en poussant des râles brefs et rauques.

Toute la première ligne des chevaliers s'effondra en un instant, et leurs camarades trébuchèrent et tombèrent sur les cadavres des chevaux et des hommes criblés de flèches. Arbanus était à terre, une flèche en travers de la gorge, le crâne fracassé par les sabots de son destrier à l'agonie, et la confusion régnait dans les rangs des envahisseurs. Strabonus criait un ordre, Amalrus un autre, et en tous s'était éveillée cette crainte superstitieuse qu'avait suscitée l'apparition de Conan.

Tandis que les rangs étincelants refluaient dans la plus grande confusion, les trompettes de Conan retentirent et les archers s'écartèrent pour laisser passer la terrible charge de la chevalerie aquilonienne.

Les deux armées se heurtèrent dans un fracas digne d'un tremblement de terre, qui fit vaciller jusqu'aux tours de Shamar. Les escadrons désorganisés des envahisseurs ne pouvaient espérer résister à

la pointe d'acier hérissée de lances qui fondait sur eux comme la foudre. Les longues lances des attaquants mirent leurs rangs en charpie et les hommes de Poitain enfoncèrent leurs lignes, à grands coups de moulinets de leurs terribles épées à deux mains.

Le fracas et l'écho de l'acier étaient tels qu'on aurait dit un million de marteaux sur autant d'enclumes. Les soldats sur les remparts restèrent pétrifiés, assourdis par ce grondement de tonnerre. S'agrippant aux créneaux et regardant ce maelström d'acier mouvant, ils voyaient des panaches jetés dans les airs, au-dessus de cette mer d'épées, et des étendards vaciller puis tomber à terre.

Amalrus s'écroula et mourut piétiné, l'épaule fendue en deux par la grande épée à deux mains de Prospero. La multitude des envahisseurs s'était refermée sur les mille neuf cents chevaliers de Conan, mais autour de cette pointe d'acier qui s'enfonçait toujours plus avant dans les lignes flottantes des ennemis, les chevaliers de Koth et d'Ophir caracolaient et frappaient en vain. Ils n'arrivaient pas à briser cette pointe d'acier.

S'étant débarrassés de l'infanterie kothienne, qui se dispersait dans une fuite éperdue sur toute la surface de la plaine, les archers et les piquiers parvinrent aux abords de la mêlée. Les uns décochèrent leurs traits à bout portant et les autres se précipitèrent pour taillader les sangles et les ventres des chevaux, et empaler les cavaliers sur leurs longues piques.

Tout au bout de la pointe d'acier, Conan hurlait son cri de guerre païen et balançait sa grande épée en des arcs étincelants qui se jouaient des heaumes d'acier et des haubergeons. Il s'enfonçait dans une mer d'acier et les chevaliers de Koth se refermèrent derrière lui, le coupant de ses propres hommes. Conan frappa comme l'éclair, se frayant un chemin dans les rangs ennemis grâce à sa puissance et à sa rapidité, jusqu'à ce qu'il se trouve enfin face à Strabonus, livide, entouré de sa garde royale. À cet instant, la bataille était véritablement indécise ; grâce à son avantage numérique, Strabonus avait là une occasion d'arracher la victoire à la barbe des dieux.

Mais il poussa un cri quand il aperçut enfin son ennemi à portée de main et il abattit furieusement sa hache. Le coup fut défléchi dans une pluie d'étincelles par le casque de Conan ; le Cimmérien chancela un instant, puis riposta. Sa lame de près de cinq pieds de long brisa le casque et le crâne de Strabonus. Le destrier du roi de Koth se cabra en hennissant, projetant à bas de selle le corps désormais inerte et avachi de son cavalier. Une grande clameur monta des rangs de l'armée, qui

sembla hésiter, puis se mit à refluer. Trocero et les hommes de sa garde se taillèrent un chemin à coups d'épée jusqu'aux côtés de Conan, et la grande bannière de Koth tomba à terre.

Soudain une terrible explosion accompagnée d'une puissante clameur retentirent à l'arrière des lignes des envahisseurs abasourdis, encore sous le choc de cet épisode. Les défenseurs de Shamar s'étaient lancés dans une sortie désespérée. Ils taillèrent en pièces les soldats massés devant les grandes portes extérieures, fauchèrent les hommes qui suivaient la troupe, incendièrent les pavillons, et détruisirent les machines de siège. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. L'armée étincelante se disloqua de toutes parts pour se transformer en bandes de fuyards. Leurs vainqueurs, furieux, les exterminèrent.

Les fugitifs se précipitèrent en direction du fleuve, mais les hommes de la flottille, déjà harassés par les pluies de pierres et de flèches des habitants de la ville qui avaient retrouvé toute leur ardeur combative, abandonnèrent le combat et gagnèrent la rive sud, laissant leurs camarades à leur sort. Beaucoup de ceux-ci réussirent cependant à gagner le rivage opposé en traversant le fleuve sur les barges, jusqu'à ce que les hommes de Shamar coupent les amarres de celles-ci, et qu'elles se mettent à dériver. Le combat se transforma alors en massacre. Jetés dans le fleuve où ils se noyaient sous le poids de leurs armures, ou taillés en pièces sur la berge, les envahisseurs périrent par milliers. Ils n'avaient offert aucun quartier ; ils n'en eurent droit à aucun.

Des pieds des collines basses jusqu'aux rives du fleuve Tybor, la plaine était jonchée de cadavres, et la rivière charriait des flots écarlates, encombrés de cadavres flottants. Des mille neuf cents chevaliers qui avaient accompagné Conan dans le sud, à peine cinq cents étaient encore en vie pour se vanter de leurs cicatrices, et le massacre dans les rangs des archers et des piquiers était plus colossal encore. Mais la grande armée étincelante de Strabonus et d'Amalrus avait été réduite à néant, et ceux qui s'enfuirent étaient moins nombreux que ceux qui étaient morts au combat.

Tandis que le carnage se poursuivait le long des berges du Tybor, le dernier acte de ce drame sinistre était en train de se jouer dans les prairies au-delà. Parmi ceux qui avaient réussi à traverser le fleuve sur les barges se trouvait Tsotha. Il galopait à la vitesse du vent sur une monture malingre et étrange, dont nul cheval n'aurait pu imiter le curieux galop. Piétinant indifféremment et sans pitié les amis comme les ennemis, il gagna la berge sud ; c'est alors qu'un coup d'œil jeté en

arrière lui fit apercevoir une sinistre silhouette lancée à sa poursuite sur un grand étalon noir.

Les lanières qui retenaient les barges avaient déjà été coupées, et celles-ci dérivèrent sur le fleuve, mais rien ne semblait pouvoir empêcher le Cimmérien de se rapprocher, faisant bondir sa monture de bateau en bateau comme un homme sautant d'un bloc de glace à un autre. Tsotha poussa un juron désarticulé, mais le grand étalon franchit le dernier obstacle en un bond, poussant un hennissement de douleur, et atterrissant sur la rive sud. Alors le sorcier lança sa monture pour aller se perdre dans les prairies désertes, talonné par le roi qui, mu par une énergie sauvage, chevauchait en silence, brandissant sa grande épée qui éclaboussait son chemin de gouttes écarlates.

Ils galopèrent ainsi, le chasseur et sa proie, mais l'étalon noir ne parvenait pas à gagner un pouce de terrain bien qu'il mît à contribution le moindre de ses nerfs et de ses muscles. Ils s'enfuirent dans un paysage crépusculaire aux ombres trompeuses, jusqu'à ce que la vue et le son de la bataille disparaissent au loin derrière eux. Puis une tache noire apparut dans le ciel, tache qui se transforma en aigle gigantesque en s'approchant. S'abattant des cieux, la chose fondit sur la tête de la monture de Tsotha, qui hennit et se cabra, désarçonnant son cavalier.

Le vieux Tsotha se releva pour faire face à son poursuivant ; ses yeux ressemblaient à ceux d'un serpent frappé de folie et son visage était un masque inhumain. Il tenait dans chaque main quelque chose qui scintillait, et Conan comprit qu'il tenait là la mort.

Le roi sauta à bas de sa monture et s'avança à grandes enjambées vers son ennemi, épée levée haut dans les airs, faisant cliqueter son armure.

— Nous nous retrouvons, sorcier ! grimaça-t-il sauvagement.

— Ne t'approche pas ! glapit Tsotha comme un chacal assoiffé de sang. Je vais arracher les chairs de tes os ! Tu ne me peux me vaincre ; si tu me tailles en pièces, les morceaux d'os et de chairs se réuniront pour te hanter jusqu'à ton trépas ! Je devine la main de Pelias derrière tout ceci, mais je vous mets au défi tous les deux ! Je suis Tsotha, fils de...

Conan se lança à l'assaut, faisant étinceler son épée, à l'affût du moindre geste de Tsotha. Le sorcier lança sa main droite en arrière, puis en avant, et le roi esquaiva la menace dans un mouvement rapide. Quelque chose passa juste à côté de son casque pour aller exploser derrière lui, vitrifiant le sable dans un éclair infernal. Avant que Tsotha puisse jeter le globe qui était dans sa main gauche, Conan trancha son cou émacié d'un coup d'épée. La tête du sorcier s'envola de ses épaules dans un geyser

de sang tandis que le reste de son corps tituba un instant comme un ivrogne, puis s'écroula. Pourtant son regard de dément n'était pas altéré ; il regardait toujours Conan avec la même intensité féline, ses lèvres se convulsaient horriblement, et ses mains fouillaient le vide comme si elles cherchaient la tête tranchée. Alors, dans un vif bruissement d'ailes, quelque chose fondit du ciel ; l'aigle qui avait attaqué le cheval de Tsotha. Il saisit la tête dégoulinante du sorcier dans ses puissantes serres et s'envola au loin. Conan resta médusé, car de la gorge de l'aigle avait retenti un rire humain, qui était celui de Pelias le Sorcier.

Puis il se passa une chose affreuse : le corps sans tête se releva du sable, et esquissa une fuite hideuse sur des jambes qui allaient se raidissant, bras tendus en avant, en direction d'un minuscule point noir qui disparaissait peu à peu dans le ciel crépusculaire. Conan resta comme pétrifié, contemplant ce spectacle jusqu'à ce que la silhouette vacillante disparaisse dans le crépuscule qui empourprait les plaines.

— Crom ! dit-il, ses épaules puissantes agitées de spasmes. La peste soit de ces rivalités de sorciers ! Pelias m'a bien traité, mais je ne serai pas triste de ne plus le voir. Ce qu'il me faut à moi, c'est une bonne épée et un ennemi en chair et en os, pour que je puisse lui passer ma lame à travers le corps ! Damnation ! Je donnerais n'importe quoi pour une carafe de vin !





La Reine de la Côte Noire

I

CONAN S'ALLIE AVEC LES PIRATES

Crois-moi, les verts bourgeons s'éveillent au printemps,
L'automne peint les feuilles d'un feu sombre ;
Crois-moi, j'ai gardé mon cœur inviolé
Pour prodiguer à un seul homme mes désirs ardents.

— *Le Chant de Bêlit*

Les sabots résonnèrent sur les pavés de la rue qui descendait vers les quais. Des gens crièrent et s'écartèrent vivement, n'ayant que le temps d'apercevoir une silhouette bardée de fer sur un étalon noir, son ample cape écarlate flottant au vent. Du haut de la rue leur parvinrent des cris et le fracas d'autres sabots lancés à ses trousses, mais le cavalier ne regarda pas derrière lui. Il déboula sur le quai et tira brusquement sur les rênes de son cheval qui se cabra, s'arrêtant à l'extrême limite de l'embarcadère. Des marins, debout près de l'aviron arrière et de la voile à rayures d'une ample galère à la proue surélevée, posèrent sur lui des yeux stupéfaits. Le capitaine, un homme trapu à la barbe noire, se tenait à la proue, écartant le navire du quai à l'aide d'une gaffe. Il poussa un rugissement de colère lorsqu'il vit le cavalier bondir de sa selle et atterrir directement sur l'entrepont.

— Qui t'a invité à bord ?

— Appareille en vitesse ! gronda l'intrus d'un geste impétueux qui fit pleuvoir des gouttes rouges de sa grande épée.

— Mais nous naviguons vers les côtes de Kush ! rétorqua le capitaine.

— Alors je vais en Kush ! Gagne le large, te dis-je !

L'autre lança un coup d'œil rapide vers le haut de la rue qu'un escadron de cavaliers dévalait au galop ; loin derrière eux courait péniblement un groupe d'arbalétriers, leur arme sur l'épaule.

— As-tu de quoi payer ton passage ? demanda le capitaine.

— Je paierai mon passage avec de l'acier ! rugit l'homme en cuirasse, brandissant sa longue épée qui lança des reflets bleutés dans le soleil. Par Crom, l'ami, si tu n'appareilles pas à l'instant, je repeins cette galère avec le sang de son équipage !

Le patron du navire s'y connaissait en hommes. Un regard vers le visage hâlé et couvert de cicatrices du guerrier à l'expression résolue et il lança un ordre rapide, poussant fortement contre les piliers du quai. La galère s'avança vers le large en se balançant doucement ; les rames commencèrent à claquer en cadence. Une rafale gonfla la voile brillante. Le bateau léger donna de la bande, puis entama sa course et prit de la vitesse, glissant sur l'eau avec la grâce d'un cygne.

Sur les quais, les cavaliers agitaient leurs épées, criant des menaces et ordonnant au navire de virer de bord, hurlant aux soldats de se dépêcher et d'arriver avant qu'il soit hors de portée de leurs arbalètes.

— Laisse-les pester, grimaça le guerrier d'un air mauvais. Et ne change surtout pas de cap, maître timonier.

Le capitaine descendit du tillac, s'avança entre les rangées de rameurs et monta sur l'entrepont. L'étranger se tenait adossé au mât, les yeux réduits à des fentes, sur le qui-vive, et l'épée à la main. Le marin l'étudia posément, veillant à ne faire aucun mouvement vers le long couteau passé à sa ceinture. Il avait devant lui un homme de grande taille, puissamment charpenté, portant un haubert aux mailles d'acier noires, des jambières brunies et un casque de métal aux reflets bleus d'où saillaient deux cornes de taureau luisantes. De ses épaules bardées de fer tombait une cape écarlate qui se gonflait au vent du large. Un large ceinturon de chagrin à boucle en or retenait le fourreau de son épée à large lame. Sous le casque à cornes, sa crinière noire contrastait avec ses yeux bleus volcaniques.

— Si nous devons voyager ensemble, dit le maître à bord, autant faire la paix, non ? Mon nom est Tito, commandant de marine accrédité

par le port d'Argos. Je me rends en Kush pour faire du troc de verroterie, de soieries, de sucre et d'épées damasquinées contre de l'ivoire, du copra, du minerai de cuivre, des esclaves et des perles, avec les rois noirs.

Le guerrier regarda derrière lui, vers les quais qui s'éloignaient rapidement, sur lesquels des silhouettes gesticulaient toujours, impuissantes, ayant de toute évidence peine à trouver un bateau suffisamment rapide pour rattraper la galère légère.

— Je suis Conan, un Cimmérien, répondit-il. J'étais venu à Argos en quête d'un emploi ; les guerres se faisant rares en ce moment, je n'ai rien trouvé qui soit dans mes cordes.

— Pourquoi les gardes te poursuivent-ils ? s'enquérit Tito. Non pas que cela me regarde, mais je pensais que peut-être...

— Je n'ai rien à cacher, répliqua le Cimmérien. Par Crom ! J'ai passé un temps considérable parmi vous autres, les gens civilisés, pourtant vos manières me sont toujours parfaitement incompréhensibles.

» Donc, la nuit dernière, dans une taverne, un capitaine de la garde royale a fait violence à la compagne d'un jeune soldat, et naturellement ce dernier a embroché le capitaine. Mais il semble qu'il existe une satanée loi interdisant de tuer des gardes, aussi le garçon et la fille ont-ils pris la fuite. Le bruit s'étant répandu que l'on m'avait vu en leur compagnie, on m'a donc traîné aujourd'hui devant un tribunal. Un juge m'a demandé où avait fui le garçon. J'ai répondu que, comme c'était un ami, il m'était impossible de le trahir. Le juge s'est mis en colère et m'a tenu un grand discours où il était question de mon devoir envers l'État, la société, et d'autres choses auxquelles je n'ai rien compris, et m'a prié de lui dire où mon ami s'était réfugié. À ce moment, je commençais moi aussi à être furieux, car j'avais clairement expliqué ma position.

» Mais j'ai ravalé ma colère et j'ai gardé mon calme. Le juge a repris de plus belle, braillant que j'avais fait offense à la cour et que je devais donc être jeté dans un cachot pour y moisir jusqu'à ce que je dénonce mon ami. Comprenant alors qu'ils étaient tous fous, j'ai sorti mon épée et j'ai fendu le crâne du juge en deux ; je me suis ensuite frayé un chemin jusqu'à la sortie du tribunal. Apercevant l'étalon du gouverneur attaché à proximité, j'ai sauté en selle et l'ai lancé au galop jusqu'au port où j'espérais trouver un navire prêt à appareiller pour l'étranger.

— Ma foi, déclara Tito avec vigueur, les tribunaux m'ont dépouillé trop souvent, lors de procès avec de riches marchands, pour que je les porte dans mon cœur. J'aurais à répondre à leurs questions si jamais je jette à nouveau l'ancre dans ce port, mais je pourrais facilement prouver

que j'ai agi sous la contrainte. Rengaine donc ton épée ; tu n'as rien à craindre ici. Nous sommes de paisibles marins et n'avons rien contre toi. De plus, il est toujours utile d'avoir un soldat aguerri tel que toi à bord. Allons sur la dunette pour y vider quelques chopes de bière.

— Ça me convient, répondit le Cimmérien avec empressement, tout en rengainant son épée.

L'*Argus* était un navire petit mais solide, caractéristique de ces bâtiments de commerce faisant route entre les ports de Zingara et d'Argos et les côtes méridionales, serrant le littoral et s'aventurant rarement en haute mer. Il était haut de poupe, avec une longue proue incurvée, des flancs renflés et était magnifiquement profilé de bout en bout. Il était gouverné au moyen de la longue rame qui plongeait dans l'eau depuis la poupe et son mode de propulsion principal était la grande voile de soie à rayures, assistée d'un foc. Les rames étaient utilisées pour les manœuvres d'accostage, dans des criques ou sur de petites rivières, et durant les accalmies. Il y en avait dix sur chaque flanc, réparties entre l'avant et l'arrière du petit entrepont. La partie la plus précieuse de la cargaison était arrimée sous ce pont et sous le gaillard d'avant. Les hommes dormaient sur le pont ou entre les bancs de rameurs, protégés par des bâches en cas de mauvais temps. Avec vingt hommes aux rames, trois au gouvernail et le commandant du navire, l'équipage était au complet.

L'*Argus* fila donc rapidement vers le sud sous un ciel au beau fixe. Le soleil frappant jour après jour avec une ardeur croissante, on tendit les bâches, des toiles de soie rayée qui s'harmonisaient avec la voile brillante et les dorures étincelantes ornant la proue et les plats-bords.

Arrivant aux abords des côtes de Shem, ils aperçurent de vastes prairies ondoyantes, ponctuées au loin par des villes aux tours blanches. Près du rivage, des cavaliers au nez recourbé et à la barbe frisée aux reflets bleu sombre étaient juchés sur leurs montures, regardant la galère avec méfiance. Ils ne cherchèrent pas à accoster ; il y avait peu de profit à retirer à faire du négoce avec les fils de Shem.

Maître Tito ne dirigea pas non plus son navire vers la grande baie que dominaient les sombres murailles des forteresses de Khemi, où les eaux impétueuses du fleuve Styx rencontraient l'océan. Les bateaux ne jetaient pas l'ancre dans ce port sans y être invités ; des sorciers à la peau sombre y lançaient d'horribles sorts, enveloppés par la fumée sacrificielle qui s'élevait éternellement d'autels maculés de sang sur lesquels hurlaient des femmes nues. Set, l'Antique Serpent, archidémon

des Hyboriens mais dieu des Stygiens, y lovait, disait-on, ses replis luisants parmi ses adorateurs.

Maître Tito se tint à bonne distance de cette baie étale et plongée dans ses rêves, même lorsque de derrière une langue de terre crénelée surgit une gondole à proue de serpent, de laquelle des femmes nues et à la peau foncée, de grandes fleurs rouges dans leurs cheveux, hélèrent ses marins, prenant des poses lascives accompagnées de gestes impudiques.

À présent, plus aucune tour brillante ne s'élevait sur le littoral. Ils avaient dépassé les frontières méridionales de la Stygie et longeaient les côtes de Kush. La mer et la vie à bord d'un navire étaient autant de mystères infinis pour Conan dont la patrie se trouvait parmi les collines des hauts plateaux du nord. Le guerrier errant n'était pas d'un moindre intérêt aux yeux de ces marins aguerris dont la plupart voyaient pour la première fois un représentant de sa race.

Ces hommes étaient de typiques marins argosséens, de petite taille mais solidement charpentés. Conan les dominait de sa haute stature et était plus puissant que deux d'entre eux réunis. Ils étaient intrépides et robustes, mais le Cimmérien possédait l'endurance et la vitalité d'un loup ; ses muscles étaient d'acier et ses nerfs endurcis par la vie sauvage qu'il avait connue dans les régions désolées du monde. Il était prompt à rire, et tout aussi prompt et redoutable dans sa colère. Il aimait la bonne chère, et les boissons fortes étaient chez lui une passion – et une faiblesse. À de nombreux égards aussi naïf qu'un enfant, étranger aux manières sophistiquées de la civilisation, il était intelligent par nature, jaloux de ses droits et aussi dangereux qu'un tigre affamé. Bien que jeune par le nombre d'années, les batailles et ses errances l'avaient endurci ; ses séjours en de nombreux pays se remarquaient à son équipement disparate : son casque à cornes était celui que portent les Æsirs aux cheveux blonds du Nordheim ; son haubert et ses jambières étaient du plus bel ouvrage de Koth ; la fine cotte de mailles protégeant ses bras et ses jambes venait de Némédie ; l'arme à son ceinturon était une longue épée aquilonienne à large lame ; et sa magnifique cape écarlate n'avait pu être tissée qu'en Ophir.

S'enfonçant plus loin en direction du sud, maître Tito commença à chercher du regard les villages aux hautes palissades des tribus noires, mais ils ne trouvèrent que des ruines fumantes ; le rivage aux abords de la baie était jonché des cadavres entièrement nus des Noirs. Tito poussa un juron.

—Autrefois, j'ai fait de fructueuses affaires ici. C'est l'œuvre de pirates.

—Et si nous les rencontrons ? dit Conan en assurant sa grande épée dans son fourreau.

—Ce navire n'est pas un bâtiment de guerre. Nous prendrons la fuite sans combattre. Pourtant, s'il le faut, nous nous battons ; il nous est déjà arrivé de repousser des pillards et nous pourrions réussir à nouveau, sauf s'il s'agit de la *Tigresse* de Bêlit.

—Qui est Bêlit ?

—La plus féroce diablesse que la terre ait jamais portée ! À moins que j'interprète mal les signes, ce sont ses bouchers qui ont détruit ce village près de la baie. J'espère la voir un jour se balancer au bout d'une vergue ! On la surnomme la Reine de la Côte Noire. C'est une Shémite, à la tête de flibustiers noirs. Ils s'en prennent aux cargaisons et ont envoyé par le fond plus d'un navire marchand !

De dessous le gaillard d'arrière, Tito sortit des pourpoints épais, des casques en acier, des arcs et des flèches.

—Résister ne servira pas à grand-chose s'ils nous rattrapent, grogna-t-il. Mais ça m'écorcherait l'âme de devoir renoncer à la vie sans me battre !

Le soleil se levait tout juste lorsque la vigie poussa un cri d'alerte. Contournant une longue péninsule apparut loin à tribord une longue forme mortelle, une galère serpentine et effilée dont le pont surélevé s'étendait de la proue à la poupe. Quarante rames de chaque côté la faisaient avancer rapidement sur l'eau ; la lisse basse était couverte de Noirs entièrement nus qui chantaient et frappaient leurs boucliers ovales avec leurs lances. Tout en haut du mât flottait un long pennon écarlate.

—Bêlit ! glapit Tito en pâlisant. Vite ! Virez de bord ! Vers l'embouchure de ce fleuve ! Si nous réussissons à accoster avant qu'ils nous rejoignent, nous avons une chance de nous en tirer !

Virant aussitôt de bord, l'*Argus* fila vers la ligne de brisants grondant le long du rivage frangé de palmiers. Tito allait sans cesse de l'avant à l'arrière, exhortant les rameurs haletants à de plus grands efforts. La barbe noire du patron de la galère était hérissée et ses yeux brillaient.

—Donne-moi un arc, demanda Conan. Ce n'est pas ce que j'appelle une arme virile, mais j'ai appris le tir à l'arc chez les Hyrkaniens et ça m'étonnerait que je n'arrive pas à toucher un homme ou deux sur ce pont là-bas.

Se tenant à la poupe, il observa le navire qui semblait glisser comme un serpent sur l'eau. Bien qu'il fût tout sauf un marin, il comprit bien vite que l'*Argus* ne remporterait jamais cette course. Déjà des flèches, décochées vers le ciel depuis le pont du navire pirate, retombaient en sifflant et s'enfonçaient dans la mer à moins de vingt pas de l'arrière de la galère.

— Nous ferions mieux de virer de bord pour leur faire face, gronda le Cimmérien, sinon nous mourrons tous le dos criblé de traits et sans avoir porté un seul coup !

— À vos rames, chiens ! rugit Tito avec un mouvement brutal de son poing vigoureux.

Les rameurs barbus grognèrent et poussèrent sur les rames. Leurs muscles se gonflèrent et se nouèrent sous l'effort et la sueur se mit à ruisseler sur leur peau. La charpente de la vaillante petite galère craqua et gémit comme les hommes lui faisaient fendre les flots. Le vent était tombé ; la voile pendait mollement. Les pirates se rapprochaient inexorablement. La galère se trouvait encore à un bon mille des brisants lorsque l'un des timoniers s'écroula en suffoquant en travers de la barre, la nuque transpercée par une longue flèche. Tito s'élança et prit sa place ; Conan, écartant et plantant ses pieds sur le gaillard d'arrière soumis au roulis, leva son arc. Il voyait à présent le navire pirate dans ses moindres détails. Les rameurs étaient protégés par une rangée de mantelets fixés sur les plats-bords, mais les guerriers qui dansaient sur le pont étroit étaient parfaitement visibles. Leurs corps étaient peints et parés de plumes ; ils étaient pour la plupart nus et brandissaient des lances et des boucliers tachetés.

Sur la plate-forme surélevée à la proue se tenait une forme élancée dont la peau blanche formait un contraste éblouissant avec les peaux d'ébène luisantes qui l'entouraient. Bêlit, sans l'ombre d'un doute. Conan banda son arc, le trait encoché près de son oreille. Quelque caprice ou scrupule retint sa main et sa flèche alla transpercer un grand Noir emplumé armé d'une lance qui se tenait à côté d'elle.

Peu à peu le bateau pirate gagnait sur la galère plus légère. Les flèches pleuvaient sur l'*Argus* et des hommes poussaient des cris. Tous les timoniers gisaient sur le pont, le corps criblé de projectiles ; Tito manœuvrait seul la lourde barre, lançant de sombres imprécations ; ses jambes bandées étaient des nœuds de nerfs tendus à se rompre. Puis il s'écroula avec un sanglot, un long trait frémissant planté dans ce cœur résolu. L'*Argus* donna de la bande et se mit à tanguer sous le roulis. Les

hommes poussèrent des cris de panique et Conan prit tout naturellement le commandement.

— Debout, compagnons ! rugit-il en décochant un trait avec fureur. Empoignez vos épées et assenez à ces chiens quelques coups avant qu'ils nous tranchent la gorge ! Inutile de continuer à vous courber sur vos rames : ils vont nous aborder avant que nous ayons fait cinquante pas de plus !

Avec désespoir, les marins abandonnèrent leurs rames et se saisirent de leurs armes. C'était un geste courageux mais vain. Ils eurent le temps de tirer une volée de flèches puis le bateau pirate fut sur eux. Plus personne ne tenant la barre, l'*Argus* s'inclinait de plus en plus sur le flanc ; la proue au bec d'acier du bateau pirate éperonna la galère par le travers. Des grappins en fer se plantèrent dans la lisse. Depuis les plats-bords surélevés, les pillards noirs tirèrent une volée de flèches, transperçant les justaucorps des marins condamnés ; puis ils sautèrent sur la galère, épée en main, pour parfaire le massacre. Sur le pont du navire pirate gisaient une demi-douzaine de corps, preuve de l'adresse de Conan au tir à l'arc.

Le combat sur l'*Argus* fut bref et sanglant. Les marins trapus n'étaient pas de taille à résister aux géants barbares ; ils furent taillés en pièces jusqu'au dernier. Ailleurs la bataille avait pris un tour imprévu. Conan, sur le gaillard d'arrière surélevé, était au niveau du pont du navire ennemi. Lorsque la proue d'acier éventra l'*Argus*, il s'était préparé au choc et avait gardé son équilibre, jetant son arc de côté. Un grand corsaire s'élançant par-dessus le bastingage fut accueilli dans les airs par la grande épée du Cimmérien. Sectionné au niveau du torse, le tronc tomba d'un côté et ses jambes de l'autre. Alors, dans une explosion de fureur qui laissa un monceau de cadavres mutilés sur les plats-bords, Conan sauta par-dessus la lisse et atterrit sur le pont de la *Tigresse*.

En un instant il fut au centre d'un ouragan de lances et de gourdins qui cherchaient à le transpercer et à le frapper. Mais le Cimmérien était un éclair d'acier aveuglant sans cesse en mouvement ; les lances étaient déviées par sa cuirasse ou ne rencontraient que le vide. Son épée avait entonné son chant de mort. La folie guerrière de sa race l'avait envahi et une brume rouge de fureur démentielle flottait devant ses yeux embrasés ! Il fendait des crânes en deux, fracassait des poitrines, tranchait des membres, fouillait des entrailles, et il transforma la scène en abattoir, jonchant le pont d'une horrible moisson de cervelle et de sang.

Invulnérable dans son armure, adossé au mât, il entassa à ses pieds les cadavres déchiquetés jusqu'à ce que ses adversaires reculent en haletant, poussant des cris de rage et de peur. Puis, alors qu'ils brandissaient leurs lances pour le transpercer et que lui s'apprêtait à bondir et à mourir parmi eux, un cri perçant fit s'immobiliser les bras levés. Ils se figèrent sur place, telles des statues, les géants noirs prêts à lancer leurs traits et le guerrier en cuirasse avec sa lame dégoulinant de sang.

Bêlit bondit devant les Noirs, baissant leurs lances. Elle se tourna vers Conan. Sa poitrine se soulevait et ses yeux brillaient. Le Cimmérien fut saisi par une surprise teintée d'émerveillement. Elle avait un corps de déesse, élancé, tout à la fois souple et voluptueux. Son unique vêtement était une large ceinture de soie. Ses membres à la blancheur d'ivoire et les globes d'albâtre de ses seins firent battre sauvagement le sang dans les veines du Cimmérien bien qu'il fût encore sous l'emprise de la furie de la bataille. Les cheveux de Bêlit, noirs et brillants – aussi noirs qu'une nuit stygienne – retombaient en cascade soyeuses sur son dos souple. Ses yeux noirs s'embrasèrent quand ils se posèrent sur le Cimmérien.

Elle était indomptable comme un vent du désert, aussi souple et redoutable qu'une panthère. Elle s'approcha de lui, sans se soucier de la grande lame encore ruisselante du sang de ses guerriers. Elle vint se coller si près du grand barbare que sa cuisse souple effleura la lame. Ses lèvres rouges s'entrouvrirent tandis qu'elle levait la tête et regardait au fond des yeux sombres et menaçants de Conan.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle. Par Ishtar, jamais je n'ai vu quelqu'un comme toi ! Pourtant j'ai sillonné toutes les mers depuis les côtes de Zingara jusqu'aux lumières du sud le plus lointain. D'où viens-tu ?

— D'Argos, répondit-il laconiquement, s'attendant à quelque trahison. Qu'elle tende seulement sa main fine vers la dague incrustée de gemmes à sa ceinture, et un soufflet du plat de la main l'étendrait sans connaissance sur le pont. Pourtant, au fond de lui-même, il savait qu'il ne craignait rien ; il avait tenu entre ses bras aux muscles d'acier trop de femmes, civilisées ou barbares, pour ne pas reconnaître la flamme qui brûlait dans les yeux de celle-ci.

— Tu n'es pas un de ces Hyboriens mous ! s'exclama-t-elle. Tu es aussi féroce et endurci qu'un loup gris. Ce regard n'a jamais été atténué par les lumières des villes ; ces muscles n'ont jamais été émoussés par une vie à l'abri de murs de marbre.

— Je suis Conan, un Cimmérien, rétorqua-t-il.

Pour les habitants de ces régions exotiques, le nord était un royaume mystérieux, presque mythique, peuplé de géants féroces aux yeux bleus qui quittaient à l'occasion leurs forteresses de glace pour incendier, tuer et piller. Leurs raids ne les avaient jamais conduits aussi bas que Shem, et donc cette fille de Shémite ne faisait-elle aucune distinction entre un Æsir, un Vanir ou un Cimmérien. Avec l'instinct infailible de l'éternel féminin, elle sut qu'elle avait trouvé son homme. Sa race ne signifiait rien pour elle ; elle l'auréolait simplement de la gloire de contrées lointaines.

— Et moi, je suis Bêlit ! s'écria-t-elle, comme elle aurait dit : « Je suis la reine ! » Regarde-moi, Conan ! (Elle écarta ses bras.) Je suis Bêlit, reine de la Côte noire. Oh, tigre du Nord, tu es aussi froid que les montagnes enneigées qui t'ont vu naître. Prends-moi et écrase-moi de ton amour ardent ! Accompagne-moi jusqu'aux confins de la terre, jusqu'aux confins de la mer ! Je suis reine par le feu, l'acier et le carnage... , sois mon roi !

Les yeux du Cimmérien parcoururent les rangées de guerriers maculés de sang, cherchant à déceler des expressions de colère ou de jalousie. Il n'en aperçut aucune. La fureur avait quitté les visages d'ébène. Il comprit que pour ces hommes Bêlit était plus qu'une femme : c'était une déesse dont la volonté était incontestée. Il jeta un coup d'œil à l'*Argus*, ballotté dans une mer rougie par le sang ; le navire était sur le point de sombrer, ses ponts déjà immergés, seulement retenu par les grappins d'acier. Il regarda le rivage frangé de bleu, les lointaines brumes vert émeraude de l'océan, la silhouette vibrante de passion qui se tenait devant lui, et alors son âme barbare s'éveilla au tréfonds de son être. Parcourir ces immensités d'un bleu éblouissant avec cette jeune tigresse à la peau blanche... , aimer, rire, aller à l'aventure et piller...

— Je fais voile avec toi, grogna-t-il en secouant les gouttes rouges de sa lame.

— Ho, N'Yaga ! (Sa voix vibra comme la corde d'un arc.) Apporte des herbes et soigne les blessures de ton maître ! Vous autres, transbordez le butin sans perdre de temps et détachez les grappins.

Tandis que Conan était assis, le dos au bastingage du gaillard d'arrière et que le vieux shaman s'occupait de ses blessures aux mains et aux membres, la cargaison de l'infortuné *Argus* était rapidement portée à bord de la *Tigresse* et entreposée dans les petites cabines aménagées sous le pont. Les corps des membres de l'équipage et des pirates tués au combat furent lancés par-dessus bord, livrés en pâture aux requins

arrivés en nombre ; les Noirs blessés furent allongés sur la coursive, attendant d'être soignés. Enfin, les grappins d'acier furent largués et tandis que l'*Argus* s'enfonçait silencieusement dans la mer tachetée de sang, la *Tigresse* cingla vers le sud au rythme cadencé des rames.

Alors qu'ils s'éloignaient sur les flots bleutés, Bêlit vint retrouver Conan sur le gaillard d'arrière. Ses yeux brûlaient comme ceux d'une panthère dans l'obscurité lorsqu'elle se dépouilla de ses parures, de ses sandales et de sa ceinture en soie pour les jeter aux pieds du Cimmérien. Elle se dressa sur la pointe des pieds, tendit ses bras vers les cieux, formant une ligne blanche et nue, frémissante de passion, puis elle cria à sa horde éperdue :

— Loups des mers bleues, il est temps pour vous d'assister à la danse..., la danse d'amour de Bêlit, dont les ancêtres étaient rois d'Askalon !

Et elle dansa, ondulant comme un tourbillon du désert, bondissant comme une flamme inextinguible, répondant à l'impérieux appel de la vie, et à celui de la mort. Ses pieds blancs effleurèrent le pont maculé de sang et des moribonds oublièrent la Faucheuse en la suivant de leurs regards vitreux. Quand les étoiles blanches se mirent à scintiller à travers le manteau de velours bleu du crépuscule, transformant son corps virevoltant en un feu follet d'ivoire, elle se jeta avec un cri sauvage aux pieds de Conan. Le flot aveugle du désir du Cimmérien submergea tout le reste et il pressa le corps pantelant de Bêlit contre les plaques noires de sa poitrine bardée de fer.



II

LE LOTUS NOIR

Dans la citadelle de mort aux pierres éboulées
Ses yeux furent captivés par cet éclat impie,
Une étrange folie me saisit à la gorge,
Comme si un rival s'était interposé entre nous.

— *Le Chant de Bêlit*

La *Tigresse* écumait les mers et les villages noirs tremblaient. Les tam-tams battaient dans la nuit, racontant comment la sorcière des mers avait trouvé un compagnon, un homme de fer dont le courroux était celui du lion blessé. Les survivants des navires stygiens pillés prononçaient le nom de Bêlit en lançant des malédictions, ainsi que celui d'un guerrier blanc aux féroces yeux bleus. Les princes stygiens se souviendraient de cet homme longtemps, très longtemps..., et leur mémoire était un arbre amer qui donnerait un fruit écarlate dans les années à venir.

Cependant, aussi insouciante qu'un vent vagabond, la *Tigresse* sillonnait les mers, infestant les côtes méridionales. Un jour, elle jeta l'ancre à l'embouchure d'un fleuve aux eaux moroses dont les rives étaient des murailles de mystère recouvertes par la jungle.

— C'est le fleuve Zarkheba, c'est-à-dire la Mort, dit Bêlit. L'onde est empoisonnée. Tu vois comme elles s'écoulent, sombres et lugubres ? Seuls des reptiles venimeux vivent dans ce fleuve. Les tribus noires

l'évitent. Jadis une galère stygienne, fuyant devant moi, remonta son cours et disparut. Je mouillai à cet endroit même ; des jours plus tard, le navire réapparaissait, porté par le courant et les eaux sombres. Ses ponts étaient couverts de sang, mais déserts. Il n'y avait plus qu'un seul homme à son bord ; il avait perdu la raison et mourut en proie au délire. La cargaison était intacte, mais l'équipage avait disparu dans le silence et le mystère.

» Mon amour, je crois qu'il y a une cité quelque part sur ce fleuve. J'ai entendu des marins qui avaient osé le remonter en partie parler de tours gigantesques et de murailles entrevues au loin. Mais nous, nous ne craignons rien : Conan, partons à la recherche de cette ville et pillons-la !

Conan acquiesca. Il acceptait généralement tous ses plans. Elle était l'esprit qui concevait leurs raids et lui le bras exécutant ses idées. Peu lui importait où ils naviguaient et qui ils combattaient, aussi longtemps qu'ils sillonnaient les eaux et qu'ils se battaient. Cette vie était belle à ses yeux.

Batailles et incursions avaient singulièrement clairsemé les rangs de leur équipage ; il ne restait plus que quatre-vingts hommes, à peine suffisants pour manœuvrer la longue galère. Pourtant Bêlit se refusait à entreprendre le long voyage vers le sud, jusqu'aux royaumes des îles où elle recrutait ses boucaniers. Elle brûlait de l'envie de se lancer dans cette nouvelle aventure ; aussi la *Tigresse* s'engagea-t-elle dans l'estuaire du fleuve et les rameurs tirèrent avec force sur leurs rames comme le navire luttait contre le courant.

Ils contournèrent le mystérieux coude cachant le fleuve depuis la mer et le soleil couchant les trouva luttant contre le courant paresseux, évitant les bancs de sable où étaient lovés d'étranges reptiles. Ils n'aperçurent même pas un crocodile ; aucun animal à quatre pattes ni aucun volatile ne s'approchait du bord de l'eau pour se désaltérer. Ils continuèrent dans l'obscurité qui précède le lever de la lune ; les berges formaient comme deux remparts de ténèbres où brillaient des yeux inquiétants et d'où montaient des bruissements angoissants et des piétinements furtifs. À un moment, une voix inhumaine résonna, exprimant une horrible raillerie ; « le cri d'un singe », dit Bêlit, ajoutant que les âmes d'hommes maléfiques étaient emprisonnées dans le corps de ces animaux à l'apparence humaine, en punition de leurs crimes passés. Mais Conan en doutait car, autrefois, dans une cage aux barreaux d'or, dans une cité hyrkanienne, il avait vu une bête

mystérieuse, au regard triste. On lui avait dit que c'était un singe ; il n'avait à aucun moment ressenti cette aura de méchanceté démoniaque vibrant dans le rire strident répercuté par les frondaisons de la jungle plongée dans les ténèbres.

La lune apparut enfin, éclaboussure de sang striée d'ébène, et la jungle s'éveilla en une cacophonie démentielle pour saluer sa venue. Les pirates noirs tremblaient en entendant les rugissements, les hurlements et les glapissements. Conan remarqua que tout ce vacarme venait de beaucoup plus loin dans la jungle, comme si les animaux, à l'instar des hommes, évitaient les eaux sombres du fleuve Zarkheba.

Se levant au-dessus de la masse noire et compacte des arbres, flottant au-dessus des feuillages ondoyants, la lune argentait la rivière. Leur sillage devint un scintillement de bulles phosphorescentes qui s'élargissait, telle une route étincelante de gemmes resplendissantes. Les rames plongeaient dans l'eau luisante et réapparaissaient, gainées d'argent givré. Les plumes des coiffes des guerriers s'agitaient dans le vent et les bijoux ornant les épées et les équipements scintillaient d'une lueur glacée.

La lumière froide irradiia les gemmes fixées dans les mèches noires emmêlées de Bêlit alors qu'elle étirait son corps élancé sur la peau de léopard jetée sur le pont. S'appuyant sur ses coudes, menton posé sur ses mains délicates, elle leva les yeux vers le visage de Conan, allongé à côté d'elle, sa crinière noire s'agitant sous la brise légère. Les yeux de Bêlit étaient des bijoux sombres brûlant dans la clarté lunaire.

— Nous sommes entourés de mystère et de terreur, Conan, et nous glissons vers le royaume de l'horreur et de la mort, dit-elle. As-tu peur ?

Un haussement de ses épaules cuirassées fut sa seule réponse.

— Moi non plus je n'ai pas peur, fit-elle d'un ton méditatif. Je n'ai jamais ressenti ce sentiment. J'ai contemplé trop souvent les crocs nus de la Mort. Conan, crains-tu les dieux ?

— Je n'irai pas fouler leur ombre du pied, répondit le barbare avec réserve. Certains dieux ont le pouvoir de nous faire beaucoup de mal, et d'autres de nous aider. Du moins c'est ce que disent leurs prêtres. Mitra, le dieu des Hyboriens, doit être très puissant puisque ses adorateurs ont bâti leurs cités dans le monde entier. Pourtant, même les Hyboriens redoutent Set. Bel, dieu des Voleurs, est un dieu bienveillant. Lorsque j'étais voleur en Zamora, j'ai appris à le connaître.

— Et tes propres dieux ? Je ne t'ai jamais entendu les invoquer.

— Leur chef est Crom. Il demeure sur une grande montagne. À quoi bon l'invoquer ? Que les hommes vivent ou meurent, il s'en moque. Mieux vaut se taire et ne pas attirer son attention sur soi ; car il enverra alors des malédictions, et non la bonne fortune ! Il est cruel et sans amour, mais à la naissance il insuffle dans l'âme de chaque homme le pouvoir de se battre et de tuer. Que pourraient demander d'autre les hommes aux dieux ?

— Et les mondes qui se trouvent au-delà de la rivière de la mort ? insista-t-elle.

— Dans les croyances de mon peuple, il n'y a pas d'espoir ici ou après, répondit Conan. Dans ce monde, les hommes luttent et souffrent en vain, trouvant du plaisir seulement dans la folie ardente de la bataille ; une fois morts, leurs âmes pénètrent dans un royaume gris, nuageux et parcouru de vents glacés, où elles errent sans joie, pour l'éternité.

Bêlit frissonna.

— La vie, aussi mauvaise puisse-t-elle être, est préférable à une telle destinée. Et toi, en quoi crois-tu, Conan ?

Il haussa les épaules.

— J'ai connu un grand nombre de dieux. Celui qui nie leur existence est aussi aveugle que celui qui leur fait une trop grande confiance. Je ne cherche pas à savoir ce qu'il y a au-delà de la mort. Ce sont peut-être les ténèbres, comme l'affirment les sceptiques de Némédie, ou bien le royaume de glace et de nuages de Crom, ou encore les plaines enneigées et les salles voûtées du Valhalla des peuples du nord. Je l'ignore et cela m'importe peu. Il me suffit de vivre ma vie intensément ; tant que je peux savourer le jus succulent des viandes rouges et le goût des vins capiteux sur mon palais, tant que je peux jouir de l'étreinte ardente de bras à la blancheur d'albâtre et de la folle exultation de la bataille lorsque les lames bleutées s'enflamment et se teintent d'écarlate, je suis satisfait ! Je laisse aux érudits, prêtres et philosophes le soin de méditer sur les questions de la réalité et de l'illusion. Je sais une chose : si la vie est une chimère, alors moi aussi j'en suis une ; par conséquent l'illusion est réelle pour moi. Je vis, je brûle de l'ardeur de vivre, j'aime, je tue et je suis satisfait.

— Mais les dieux sont réels, dit-elle, poursuivant le fil de sa pensée. Et au-dessus de tous les autres, il y a les dieux des Shémites, Ishtar et Ashtoreth, et Derketo, et Adonis. Bel, lui aussi, est shémite, car il naquit dans l'antique Shumir, il y a longtemps, très longtemps, et il s'en alla, riant, avec sa barbe frisée, ses yeux sages et espiègles, pour aller dérober les bijoux des rois des anciens temps.

» La vie existe après la mort, je le sais, et je sais également ceci, Conan de Cimmérie: (elle s'agenouilla d'un mouvement souple et l'étreignit comme une panthère.) Mon amour est plus fort que n'importe quelle mort! Je me suis blottie dans tes bras, haletante sous la violence de notre amour; tu m'as prise, broyée et conquise, attirant mon âme vers tes lèvres par la fureur de tes baisers qui me meurtrissaient. Mon cœur est soudé à ton cœur, mon âme fait partie de ton âme! S'il arrivait que la mort m'ait emportée et que tu te battes pour ta vie, je reviendrais des abysses pour t'aider; oui, que mon esprit flotte parmi des voiles pourpres sur les mers cristallines du Paradis ou qu'il se torde dans les flammes en fusion de l'Enfer! Je t'appartiens et tous les dieux et leurs éternités ne sauraient nous séparer!

Un cri retentit de la proue du navire. Poussant Bêlit de côté, Conan se dressa d'un bond et son épée produisit un long reflet d'argent au clair de lune. Ses cheveux se dressèrent au spectacle qui s'offrait à lui. Un guerrier noir était suspendu dans les airs, soutenu par ce qui semblait être un tronc d'arbre sombre et flexible qui ondoyait sur le pont. Il comprit alors que c'était un serpent gigantesque qui s'était hissé le long de la coque et avait saisi l'infortuné guerrier entre ses mâchoires. Ses écailles ruisselantes brillaient comme la lèpre dans la clarté lunaire tandis qu'il dressait sa forme terrifiante au-dessus du pont; sa proie hurlait et se tordait comme une souris entre les crocs d'un python. Conan se rua vers l'avant, et d'un puissant moulinet de sa grande épée, enfonça sa lame dans le tronc, plus épais que le corps d'un être humain, parvenant presque à le trancher net. Le sang jaillit et inonda la lisse; le monstre agonisant se retira en ondulant, serrant toujours sa victime dans sa gueule, pour s'enfoncer lentement dans l'eau, repli après repli, cinglant les flots et les transformant en une écume sanglante dans laquelle homme et reptile disparurent ensemble.

Après ce drame, Conan prit la place de la vigie à l'avant, mais aucune autre horreur ne surgit des profondeurs obscures. Comme l'aube apparaissait et blanchissait le faîte de la jungle, il aperçut les crocs noirs de tours se dressant parmi les arbres. Il appela Bêlit, qui dormait sur le pont, enveloppée dans la cape écarlate du Cimmérien. Elle bondit à ses côtés, les yeux brillants. Alors que ses lèvres s'entrouvraient pour ordonner à ses guerriers de prendre leurs arcs et leurs lances, elle écarquilla ses magnifiques yeux.

Ce n'est pas une ville, mais son fantôme, qui s'offrit à leur regard lorsqu'ils contournèrent une langue de terre recouverte par la jungle

et glissèrent vers le rivage incurvé. Des roseaux et des herbes fluviales luxuriantes poussaient entre les pierres des jetées disloquées et entre les pavés brisés, vestiges de rues, de vastes places et de grandes cours. Excepté du côté de la rivière, la jungle avait tout envahi, se glissant insidieusement, dissimulant sous un vert vénéneux des colonnes écroulées et des murs en ruine. Ça et là des tours se découpaient sur le ciel du matin, s'inclinant dangereusement, menaçant de s'effondrer à tout moment. Des piliers brisés saillaient parmi les constructions éboulées. Au centre de la ville, une pyramide de marbre se dressait sur une place, couronnée par une mince colonne. Au faîte de celle-ci était assis ou accroupi quelque chose que Conan prit d'abord pour une statue jusqu'à ce que ses yeux exercés décèlent de la vie dans cette forme.

— C'est un grand oiseau, dit l'un des guerriers qui se tenaient à l'avant.

— C'est une chauve-souris monstrueuse, affirma un autre.

— C'est un singe, intervint Bêlit.

À cet instant précis la créature prit son essor et disparut dans la jungle avec de grands battements d'ailes.

— Un singe ailé, fit le vieux N'Yaga avec inquiétude. Nous aurions mieux fait de nous trancher la gorge que de venir ici. Cet endroit est hanté.

Bêlit se moqua de ses craintes superstitieuses et ordonna les manœuvres d'accostage. Une fois la galère amarrée aux quais en ruine, elle fut la première à sauter à terre, suivie de près par Conan, et bientôt imités par les pirates à la peau d'ébène. Leurs plumes blanches ondoyaient dans la brise matinale ; ils tenaient leurs lances prêtes et leurs yeux roulaient dans leurs orbites, regardant avec méfiance la jungle environnante.

Un silence aussi sinistre que celui d'un serpent assoupi régnait sur la ville. Bêlit prit une pose picturale au milieu des ruines ; sa forme élancée, vibrante de vie, formait un étrange contraste avec la désolation et la décadence qui l'entouraient. Le soleil montait lentement au-dessus de la jungle, inondant les tours d'un or sombre et maussade qui ne parvenait pas à chasser les ombres dissimulées sous les murs branlants. Bêlit désigna une tour ronde qui menaçait de s'écrouler sur sa base en ruine. Une volée de grandes dalles craquelées et envahies par la végétation montait vers elle, flanquée de colonnes éboulées. Un autel massif se dressait devant la tour. Bêlit gravit rapidement les marches antiques et s'arrêta devant celui-ci.

— C'était le temple des anciens, dit-elle. Regarde, on distingue les rigoles pour l'écoulement du sang sur les côtés de l'autel, et les pluies de dix mille années n'ont pas réussi à effacer ces taches sombres. Tous les murs se sont écroulés, mais ce bloc de pierre continue de défier le temps et les éléments.

— Qui étaient ces anciens ? demanda Conan.

Elle écarta ses mains délicates en un geste d'impuissance.

— Même les légendes ne font aucune allusion à cette cité. Mais regarde ces trous à chaque bout de l'autel, des prises pour les mains ! Les prêtres dissimulent souvent leurs trésors sous leurs autels. Que quatre d'entre vous s'approchent et essaient de soulever la dalle.

Elle se recula pour leur faire de la place, levant les yeux vers la tour dangereusement inclinée au-dessus d'eux. Trois Noirs parmi les plus vigoureux avaient glissé leurs mains dans les trous creusés dans la pierre – qui ne convenaient étrangement pas à des mains humaines – lorsque Bêlit fit un bond en arrière en poussant un cri aigu. Ils se figèrent sur place ; Conan qui se penchait pour les aider se retourna vivement avec un juron de surprise.

— Un serpent dans l'herbe, dit-elle en s'éloignant. Viens le tuer, Conan ; vous autres, penchez-vous donc et mettez-vous au travail.

Conan la rejoignit rapidement, et un autre prit sa place. Comme il examinait l'herbe avec impatience à la recherche du reptile, les géants noirs plantèrent leurs pieds dans le sol, grognèrent et tentèrent de soulever la dalle. Leurs muscles énormes se gonflèrent et se nouèrent sous leur peau d'ébène. L'autel ne se souleva pas du sol, mais pivota brusquement sur le côté. Simultanément, un grondement sourd retentit au-dessus de leurs têtes et la tour bascula, s'effondrant et ensevelissant les quatre Noirs sous les décombres.

Leurs camarades poussèrent un cri d'horreur. Les doigts fins de Bêlit s'enfoncèrent dans le bras musclé de Conan.

— Il n'y avait pas de serpent, chuchota-t-elle. C'était une ruse pour t'éloigner. Je craignais quelque chose dans ce genre ; les anciens savaient garder leurs trésors. À présent, ôtons les pierres.

Au prix d'un effort herculéen, ils dégagèrent les corps mutilés des quatre Noirs. Sous eux, maculée de leur sang, les pirates découvrirent une crypte taillée dans la roche. L'autel faisait office de couvercle, curieusement monté sur des gonds et pivotant sur des tiges de pierre. Au premier regard, le caveau semblait empli jusqu'à ras bord d'un feu liquide dont les milliers de facettes flamboyantes retenaient la lumière

du matin. Les pirates en restèrent bouche bée. Une fortune inconcevable, dépassant même les rêves les plus fous, s'offrait à leurs regards : diamants, rubis, sanguines, saphirs, turquoises, pierres de lune, opales, émeraudes, améthystes, gemmes inconnues brillant comme les yeux de femmes habitées par le mal. La crypte contenait un trésor fabuleux qu'embrasait le soleil du matin.

Bêlit poussa un cri et se laissa tomber à genoux parmi les dalles tachées de sang au bord du caveau. Elle plongea ses bras blancs jusqu'aux coudes dans cet océan de splendeur. Elle les en ressortit, serrant quelque chose qui fit jaillir un autre cri de ses lèvres... un grand collier dont les pierres écarlates ressemblaient à des caillots de sang figé tendus sur un épais fil d'or. Leur éclat changea la lumière dorée du soleil en une brume sanglante.

Les yeux de Bêlit étaient ceux d'une femme en transe. L'âme shémite ressent une éclatante ivresse au spectacle de la richesse matérielle et de la magnificence et la vue de ce trésor aurait fait trembler de plaisir celle d'un empereur repu de Shushan.

— Emportez les gemmes, chiens !

L'émotion rendait sa voix stridente.

— Regardez !

Un bras noir et musclé se tendit vivement vers la *Tigresse*.

Bêlit se retourna, un rictus sur ses lèvres écarlates, comme si elle s'attendait à voir un navire corsaire rival, venu la dépouiller de son butin.

Du plat-bord du navire, une forme sombre s'éleva, volant et s'éloignant au-dessus de la jungle.

— Le singe-démon a visité le navire, murmurèrent les Noirs avec appréhension.

— Quelle importance ? s'écria Bêlit avec un juron, coiffant une mèche rebelle d'une main impatiente. Faites une litière avec des lances et des manteaux pour transporter ces bijoux. Où vas-tu donc ?

— Inspecter la galère, grogna Conan. Cette créature chauve-souris a peut-être fait un trou dans la coque, pour ce que nous en savons.

Il descendit en courant vers le quai aux pierres disjointes et sauta à bord. Un examen rapide de la cale lui fit pousser un juron sonore. Il lança un regard sombre dans la direction où avait disparu l'être mystérieux. Il revint rapidement auprès de Bêlit, qui supervisait la mise à sac de la crypte. Elle avait passé le collier autour de son cou, et sur ses seins d'albâtre nus les caillots rouges brillaient d'un éclat sombre. Un gigantesque Noir, entièrement nu, était descendu dans le caveau

empli de pierres précieuses. Enfoui jusqu'à mi-cuisses dans cet étang de splendeur, il ramassait le trésor à pleines poignées, le tendait vers les mains avides au-dessus de lui. Des chapelets iridescents et glacés pendaient entre ses doigts sombres ; des gouttes de feu rouge ruisselaient de ses mains débordant de lueurs d'étoile et d'arcs-en-ciel. On aurait dit un titan noir, à califourchon sur les gouffres ardents de l'Enfer, ses mains levées emplies d'étoiles.

— Ce démon ailé a défoncé nos tonneaux d'eau, annonça Conan. Si nous n'avions pas été aussi aveuglés par ces pierres, nous aurions entendu le bruit. Nous avons été stupides de ne pas laisser un homme de garde. Pas question de boire l'eau de cette rivière. Je vais prendre vingt hommes et partir à la recherche d'eau douce dans la jungle.

Elle lui adressa un regard vague ; ses yeux reflétaient la flamme pâle de son étrange passion, ses doigts caressaient les gemmes sur sa poitrine

— Très bien, fit-elle d'une voix absente, faisant à peine attention à lui. Je fais porter le butin à bord.

La jungle se referma rapidement sur eux, changeant en gris l'or du jour. Des branchages verts courbés en arcs pendaient des lianes, ressemblant à des pythons. Les guerriers avançaient en file indienne, se glissant à travers le crépuscule des premiers temps, tels des fantômes noirs suivant un spectre blanc.

Le sous-bois n'était pas aussi touffu que Conan l'avait prévu. Le sol était spongieux, mais pas marécageux. Il s'élevait depuis la rivière en une pente douce. Ils s'enfonçaient de plus en plus au sein des profondeurs verdâtres et ondoyantes et ne trouvaient pourtant pas de traces d'eau, que ce soit un ruisseau ou une mare stagnante. Conan fit halte brusquement ; ses guerriers s'immobilisèrent, se changeant en des statues de basalte. Dans le silence oppressé qui suivit, le Cimmérien secoua la tête avec irritation.

— Continuez, ordonna-t-il à l'un de ses lieutenants, N'Gora. Marchez droit devant vous jusqu'à ce que vous ne me voyiez plus. Alors arrêtez-vous et attendez-moi. Je crois que nous sommes suivis. J'ai entendu quelque chose.

Les Noirs reprirent leur marche, inquiets, mais firent ce qu'il leur demandait. Comme ils s'éloignaient, Conan se dissimula rapidement derrière un grand arbre, regardant en direction du sentier qu'ils venaient de suivre. De cette forteresse feuillue tout pouvait surgir, mais rien ne se produisit ; les bruits assourdis de la colonne en marche diminuaient

au loin. Conan s'aperçut soudain que l'air était imprégné d'un parfum inconnu et étrange. Quelque chose effleura doucement sa tempe. Il se retourna vivement. D'un carré de plantes aux étranges feuilles vertes, de grandes fleurs noires s'agitaient doucement devant lui. C'était l'une de celles-ci qui l'avait touché. Elles semblaient lui faire signe, recourber leurs tiges flexibles dans sa direction. Elles déployaient leurs corolles et bruissaient ; pourtant il n'y avait pas le moindre souffle de vent.

Il recula en reconnaissant le lotus noir. Son suc était mortel et son parfum plongeait celui qui le respirait dans un sommeil hanté par les rêves. Déjà il sentait une subtile léthargie le gagner. Il voulut lever son épée, abattre et trancher les tiges serpentes, mais son bras pendait, inerte, à son côté. Il ouvrit la bouche pour appeler ses guerriers ; il n'en sortit qu'un râle léger. Un instant plus tard, avec une effrayante soudaineté, la jungle se mit à tanguer devant ses yeux, puis elle devint floue. Il n'entendit pas les cris effroyables qui éclatèrent brusquement non loin de là ; ses genoux cédèrent sous lui et il tomba mollement vers le sol. Au-dessus de sa forme prostrée, les grandes fleurs noires ondoyaient lentement dans l'air immobile.



III

L'HORREUR DANS LA JUNGLE

Était-ce un songe apporté par le lotus de la nuit ?
Alors maudit soit le rêve qui emporta ma vie languissante
Et maudite chaque heure paresseuse qui ne voit pas
Le sang ardent s'écouler, lentement, sombrement, du
poignard.

— *Le Chant de Bêlit*

Au commencement il y eut la noirceur d'un vide extrême, parcouru par les vents glacés de l'espace cosmique. Puis des formes, vagues, monstrueuses et évanescentes, flottèrent à travers le néant en un sombre panorama, comme si les ténèbres se matérialisaient. Les vents soufflèrent et un gigantesque tourbillon se forma, une pyramide tournoyante d'obscurité rugissante. Celle-ci engendra Formes et Dimensions. Soudain, tels des nuages se dissipant, les ténèbres s'écartèrent de chaque côté, révélant une gigantesque cité de pierre vert sombre qui se dressait au bord d'un large fleuve s'écoulant à travers une plaine sans limites. Dans cette ville allaient et venaient des créatures d'aspect non humain.

Coulés dans un moule humain, ces êtres n'étaient de toute évidence pas des hommes. Ils étaient ailés et de taille gigantesque. Ils

n'étaient pas une branche de l'arbre mystérieux de l'évolution qui devait aboutir à l'humanité, mais la fleur d'un arbre étranger et inconnu, distinct et à part du premier. En dehors de leurs ailes, il y avait autant de ressemblance entre ces créatures et un homme qu'il y en a entre l'homme le plus évolué et un grand singe. Par leur développement spirituel, esthétique et intellectuel, ils étaient supérieurs à l'homme comme l'homme est supérieur au gorille. Cependant, quand ils bâtirent leur cité colossale, les ancêtres primitifs de l'homme n'avaient pas encore quitté le limon originel de l'aube des temps.

Ces êtres étaient mortels, comme le sont tous les êtres de chair et de sang. Ils vivaient, aimaient et mouraient, mais leur durée de vie était immense.

Après des millions et des millions d'années, le Changement commença. La scène s'illumina faiblement et tremblota, comme une image projetée sur un rideau agité par le vent. Les ères se succédaient sur la cité et la terre, comme des vagues s'échouant sur une plage, chaque vague apportant des altérations. Quelque part sur la planète les champs magnétiques se modifiaient, les grands glaciers et les banquises se retiraient vers les nouveaux pôles.

Le littoral du grand fleuve changea, lui aussi. Les plaines devinrent des marécages où grouillait une vie reptilienne. À la place des prairies fertiles surgirent des forêts qui évoluèrent en jungles moites. Ces ères nouvelles agirent également sur les résidents de la cité. Ils n'émigrèrent pas vers d'autres pays. Des raisons inexplicables à l'humanité les renaient à leur antique lieu d'habitation, les condamnant par là même à leur fin. Ce qui avait été autrefois une terre riche et fertile s'enfonça peu à peu dans la boue de la jungle privée de soleil et de la même façon les habitants de la ville sombrèrent dans une vie primitive et chaotique au sein de la jungle omniprésente. De terribles convulsions secouèrent le monde ; les nuits étaient sinistres et les volcans en éruption frangeaient l'horizon lugubre de colonnes ardentes.

Un tremblement de terre fit s'écrouler les murailles et les plus hautes tours de la ville ; il changea la rivière en un flot noirâtre, charriant une substance mortelle vomie par les abîmes souterrains. Une terrifiante modification chimique apparut dans l'eau que ce peuple avait bue durant des éons.

Beaucoup de ceux qui s'y désaltérèrent moururent ; chez ceux qui survécurent, le breuvage apporta un changement, subtil, progressif, et horrible. En s'adaptant aux nouvelles conditions ils étaient retombés à

un état primitif, très en dessous de leur état originel. Pourtant, les eaux létales les transformèrent d'une manière encore plus atroce, génération après génération, sombrant toujours plus dans la bestialité. Ils avaient été des dieux ailés, ils devinrent des démons aux ailes rognées. Ce qui subsistait du prodigieux savoir de leurs ancêtres fut déformé et perverti, et ils suivirent des chemins effrayants. Tout comme ils s'étaient élevés plus haut que l'humanité ne saurait le rêver, ils sombrèrent plus bas encore que les cauchemars les plus démentiels des hommes. Leur race s'éteignit rapidement ; ils s'entre-dévorèrent et d'horribles vendettas éclatèrent au sein de la jungle obscure. Finalement seule resta une forme à rôder parmi les ruines de leur cité recouvertes par le lichen, une perversion de la nature, rabougrie, dégénérée et répugnante.

Pour la première fois, des êtres humains apparurent : des hommes à la peau foncée, aux traits aquilins, harnachés de cuir et de cuivre, portant des arcs... les guerriers de la Stygie des temps préhistoriques. Ils n'étaient que cinquante, hagards et décharnés, affamés et épuisés par des efforts prolongés, salis et meurtris par une longue errance dans la jungle ; leurs bandages maculés de sang séché témoignaient de leurs furieux combats. Dans leurs esprits résonnait une histoire de guerre et de défaite, d'une fuite devant une tribu plus puissante, qui les avait sans cesse chassés toujours plus loin dans le sud, jusqu'à ce qu'ils se perdent dans l'océan verdâtre de la jungle et du fleuve.

Harassés, ils avaient fait halte parmi les ruines où des fleurs rouges qui ne s'épanouissent qu'une fois par siècle ondoyaient à la pleine lune et le sommeil tomba sur eux. Tandis qu'ils dormaient, une forme hideuse aux yeux rouges surgit des ténèbres et accomplit des rites inconnus et effroyables autour et au-dessus de chacun des dormeurs. La lune flottait dans le ciel obscur, peignant la jungle en rouge et noir ; au-dessus des guerriers luisaient les fleurs écarlates, telles des éclaboussures de sang. Puis la lune s'enfonça dans le ciel et les yeux du nécromant furent des gemmes rouges enchâssées dans l'ébène de la nuit.

Lorsque l'aube étendit son voile blanc sur le fleuve, les guerriers avaient disparu. Seule une horreur ailée et velue était accroupie au milieu de cinquante grandes hyènes tachetées qui dressèrent leurs museaux frémissants vers le ciel blême et hurlèrent comme des âmes en enfer.

Les scènes se succédèrent, si rapidement que chacune trébuchait sur les talons de celle qui la précédait. Il y eut des mouvements confus ; les ombres et la lumière s'affrontaient et se confondaient, sur un fond de jungle sombre, de ruines aux pierres verdâtres et de fleuve aux eaux

sinistres. Des hommes à la peau noire remontaient le fleuve à bord de longues pirogues, aux proues ornées de crânes grimaçants, ou alors se glissaient entre les arbres courbés, lances à la main. Ils s'enfuirent en hurlant dans la nuit, poursuivis par des yeux rouges et des crocs ruisselant de bave. Les hurlements des moribonds secouèrent les ténèbres ; des pas furtifs retentirent dans la pénombre ; des yeux de vampire étincelèrent d'une lueur rouge. Il y eut d'horribles festins sous la lune dont le disque sanglant était constamment traversé par une ombre ressemblant à celle d'une chauve-souris.

Soudain, avec une netteté qui contrastait avec ces visions fugitives et nébuleuses, apparut une longue galère dans l'aube pâle, contournant la langue de terre envahie par la jungle et manœuvrée par des silhouettes d'ébène luisantes. À la proue se tenait un géant à la peau blanche, bardé d'acier bleuté.

Ce fut à cet instant que Conan comprit qu'il était en train de rêver. Jusqu'alors il n'avait eu aucune conscience de sa propre existence. En se voyant ainsi arpenter le pont de la *Tigresse*, il reconnut tout à la fois la vie réelle et le rêve, mais il ne se réveilla pas pour autant.

Tandis qu'il s'interrogeait sur ce phénomène, la scène se modifia brusquement, le transportant dans une clairière cernée par la jungle où se trouvaient N'Gora et dix-neuf guerriers noirs. Ils semblaient attendre quelqu'un. Au moment où il réalisait que c'était lui qu'ils attendaient, une horreur surgit du ciel, fondant sur eux. Leur immobilité fit place à des hurlements de peur. Comme des hommes fous de terreur, ils jetèrent leurs armes au loin et s'enfuirent éperdument à travers la jungle, talonnés par le monstre couvert de bave qui agitait lourdement ses ailes au-dessus d'eux.

Le chaos et la confusion succédèrent à cette vision, Conan tentant faiblement de se réveiller. Il eut l'impression de se voir étendu sur le sol, sous une grappe de fleurs noires qui ondoyaient faiblement, tandis qu'une forme hideuse surgissait des fourrés et s'avancait vers lui. Au prix d'un effort frénétique il brisa les liens invisibles qui l'enchaînaient à ses rêves et se leva d'un bond.

Il regarda autour de lui. À proximité se balançait le lotus aux fleurs sinistres et il s'en éloigna en toute hâte.

À côté, dans le sol spongieux, il aperçut des traces, comme si un animal avait avancé une patte pour quitter les buissons et l'avait retirée. On aurait dit les empreintes laissées par une hyène gigantesque.

Il appela N'Gora. Dans le silence de la jungle primordiale, ses appels parurent fragiles et désespérément vides. Le soleil n'arrivait pas

jusqu'à lui, mais son instinct de barbare habitué aux immensités sauvages lui dit que le jour était proche de sa fin. Un sentiment de panique monta en lui en songeant qu'il était resté inconscient durant des heures. Il suivit rapidement la piste des guerriers, une file indienne qui se lisait clairement dans la terre humide. Bientôt il déboucha sur une clairière... et se figea sur place, ses chairs se contractant entre les épaules comme il reconnaissait celle-ci : c'était la clairière qu'il avait vue dans le rêve engendré par le lotus. Boucliers et lances gisaient sur le sol, éparpillés comme si on les avait jetés lors d'une fuite éperdue.

D'après les traces conduisant hors de la clairière et se perdant dans la forteresse verte, Conan comprit que les Noirs s'étaient enfuis, saisis d'une peur démentielle. Les empreintes de pas se superposaient et s'entrelaçaient aveuglément parmi les arbres. Le Cimmérien qui avançait à un rythme soutenu émergea de la jungle avec une soudaineté surprenante, et se retrouva sur un promontoire rocheux. C'était le sommet d'une sorte de colline qui descendait en pente abrupte pour se transformer ensuite en un précipice profond d'une quarantaine de pieds. Quelque chose était accroupi au bord de l'abîme.

Conan crut tout d'abord que c'était un grand gorille noir. Puis il vit que c'était un Noir gigantesque, assis dans la posture d'un singe ; ses longs bras pendaient jusqu'à terre, ses lèvres écumaient de bave. Ce fut seulement lorsque, avec un sanglot rauque, la créature leva ses mains énormes et se rua sur lui que Conan reconnut N'Gora. Le Noir ne prêta aucune attention au cri du Cimmérien comme il chargeait, yeux révulsés, dents étincelantes, son visage devenu un masque inhumain.

En frissonnant, saisi de l'horreur que la folie inspire toujours à l'homme sain d'esprit, Conan passa son épée à travers le corps du Noir ; puis, évitant les doigts crochus qui cherchaient à le griffer comme N'Gora s'effondrait à terre, il s'avança vers le bord de la falaise.

Un instant il resta pétrifié, les yeux baissés vers les rochers déchiquetés en contrebas, où gisaient les hommes de N'Gora. Leurs corps disloqués et déformés indiquaient des membres écrasés et des os brisés. Aucun d'eux ne bougeait. Une nuée de grosses mouches noires bourdonnait bruyamment au-dessus des roches éclaboussées de sang ; les fourmis avaient déjà commencé à ronger les cadavres. Sur les arbres avoisinants étaient perchés des oiseaux de proie ; un chacal, levant la tête et apercevant l'homme sur la falaise, prit la fuite, la queue basse.

Durant un court moment, Conan se tint immobile. Puis il pivota vivement sur ses talons et rebroussa chemin en courant. Oublieux de tout,

il se lança avec impétuosité à travers les herbes hautes et les broussailles, sautant par-dessus les lianes semblables à des serpents qui lui barraient la route, serrant son épée dans sa main droite ; une pâleur inhabituelle habitait son visage sombre.

Aucun bruit n'interrompait le silence qui régnait sur la jungle. Le soleil s'était couché ; de grandes ombres avaient surgi du limon des origines, montant à l'assaut du monde. Au sein de la désolation lugubre et des fantômes de la mort aux aguets, Conan formait une lueur d'acier écarlate et bleu, traversant le paysage. Dans toute cette solitude, on n'entendait que son souffle haletant et rapide lorsqu'il jaillit des ténèbres de la jungle pour courir vers les berges du fleuve éclairées par le crépuscule.

Il aperçut la galère amarrée au ponton pourrissant ; les ruines tanguaient de manière vertigineuse dans la pénombre grisâtre.

Ici et là parmi les pierres, il y avait des taches vivement colorées, comme éclaboussées à l'aide d'un pinceau écarlate.

Et de nouveau la mort et la destruction s'offrirent au regard de Conan. Devant lui gisaient ses hommes ; ils ne se relevèrent pas pour l'accueillir. Depuis la lisière de la jungle jusqu'à la rive, parmi les colonnes effondrées et les jetées disloquées, ils gisaient, déchiquetés, mutilés, à moitié dévorés, en une horrible parodie de formes humaines.

Tout autour des corps et des débris humains, il y avait de nombreuses traces, comme celles laissées par des hyènes énormes.

Conan s'avança en silence sur la jetée et s'approcha de la galère. Quelque chose était suspendu au-dessus du pont, lançant des reflets blanc-ivoire dans le crépuscule. Hébété, le Cimmérien regarda le corps de la Reine de la Côte Noire se balancer au bout de la vergue de son propre navire. Entre la vergue et sa gorge une rangée de grains écarlates luisait comme du sang dans la lumière grise.



IV

L'ATTAQUE VENUE DES AIRS

Les ombres noires l'entouraient,
Les mâchoires béaient et ruisselaient,
Plus épaisses que la pluie les gouttes rouges tombaient ;
Mais mon amour était plus fort que le noir sortilège de la
Mort,
Et tous les murs d'airain de l'Enfer
Ne pouvaient me tenir éloignée de lui.

— *Le Chant de Bêlit*

La jungle était un colosse noir enserrant dans ses bras d'ébène la clairière jonchée de ruines. La lune n'était pas encore levée ; les étoiles formaient des taches ambrées et chaudes dans un ciel inanimé, exhalant la mort. Conan le Cimmérien était assis sur la pyramide au milieu des tours écroulées ; pareil à une statue de fer, le menton appuyé sur ses poings puissants. Au sein des ombres épaisses, des pas furtifs bruissaient et des yeux rouges brillaient. Les morts gisaient là où ils étaient tombés. Sur le pont de la *Tigresse*, sur un bûcher fait de bancs de rameurs brisés, de hampes de lance et de peaux de léopard, était étendue la Reine de la Côte Noire. Elle dormait de son dernier sommeil, enveloppée dans la cape écarlate de Conan. Comme une reine

elle reposait, entourée de son butin : soieries, vêtements aux fils d'or, rubans d'argent, tonneaux remplis de bijoux et de pièces d'or, lingots d'argent, dagues incrustées de gemmes et teocallis de barres d'or.

Quant au butin provenant de la cité maudite, seules les eaux moroses du Zarkheba auraient pu dire où Conan l'avait jeté en grondant des jurons païens. À présent il était assis sur la pyramide, méditant sombrement ; il attendait ses adversaires invisibles. La fureur noire qui l'habitait avait chassé toute peur de son âme. Quelles formes allaient surgir des ténèbres, il l'ignorait et s'en moquait.

Il ne doutait plus des visions produites par le lotus noir. Cela s'était bien passé ainsi : tandis qu'ils l'attendaient dans la clairière, N'Gora et ses camarades avaient été pris de terreur lorsque le monstre ailé s'était abattu sur eux, fondant du ciel. En proie à une panique aveugle, ils avaient fui vers la falaise et étaient tombés dans le précipice ; tous à l'exception de leur chef. Celui-ci, d'une façon ou d'une autre, avait échappé à leur destin, mais pas à la folie. Pendant ce temps, ou aussitôt après, peut-être même avant, ceux qui étaient restés sur la berge du fleuve avaient été exterminés. Conan était certain que le carnage au bord de la rivière avait été un massacre plus qu'une bataille. Déjà affaiblis par leurs peurs superstitieuses, les Noirs avaient sans doute péri sans porter un seul coup lorsqu'ils avaient été attaqués par leurs adversaires non humains.

Pourquoi avait-il été épargné aussi longtemps ? Il l'ignorait ; à moins que l'entité malfaisante régnant sur le fleuve ait l'intention de le garder en vie, pour le torturer par le chagrin et par la peur. Tout indiquait une intelligence humaine ou surhumaine : les barriques d'eau défoncées afin de diviser leurs forces, les Noirs poussés à sauter dans le vide... enfin, et surtout, la sinistre plaisanterie du collier écarlate passé autour du cou blanc de Bêlit, comme le nœud coulant du bourreau.

Gardant apparemment le Cimmérien en réserve pour en faire sa victime de choix... lorsqu'il en aurait extrait la dernière et exquise once de torture mentale, l'ennemi inconnu conclurait vraisemblablement le drame en l'envoyant rejoindre les autres cadavres. Aucun sourire ne vint crispier les lèvres sévères de Conan à cette pensée, mais ses yeux s'éclairèrent d'un rire d'acier.

La lune se leva, embrasant le casque à cornes du Cimmérien. Aucun cri ne s'éleva pour se répercuter au sein des ténèbres ; pourtant la nuit devint oppressante et la jungle retint son souffle. Instinctivement Conan assura sa grande épée dans son fourreau. La pyramide sur laquelle il se trouvait était à quatre côtés. Un seul, celui tourné vers la

jungle, comportait de larges marches taillées dans sa pierre. Il tenait dans sa main un arc shémite ; Bêlit avait appris aux pirates la façon de s'en servir. Il se tenait sur un genou, un monceau de flèches à ses pieds, les empennages tournés vers lui.

Quelque chose bougea dans les ténèbres sous les arbres. Conan aperçut une tête et des épaules aux contours sombres et massifs se découper sous la lune naissante. De l'obscurité surgirent des formes sinistres... elles s'approchèrent rapidement, en trotinant... vingt hyènes mouchetées, énormes. Leurs crocs dégouttant de bave étincelaient dans la clarté lunaire ; leurs yeux flamboyaient comme jamais ceux d'un animal de ce monde n'ont brillé.

Vingt. Finalement les lances des pirates avaient prélevé leur tribut sur la horde. Comme cette pensée jaillissait dans son esprit, Conan banda son arc et décocha une flèche ; comme la corde vibra, une ombre aux yeux de flamme bondit dans les airs et retomba en se tordant. Cela ne fit pas reculer les autres. Elles continuèrent d'avancer ; semblables à une pluie mortelle, les flèches du Cimmérien s'abattaient sur les hyènes. Les traits étaient décochés avec toute la force et la précision de ses muscles d'acier, fortifiés par une haine aussi brûlante que les brasiers ardents de l'Enfer.

Dans sa folie guerrière, il ne manquait aucune de ses cibles ; la mort empennée striait la nuit. Les dégâts produits sur la meute se ruant sur lui furent saisissants. Moins de la moitié de ses assaillants atteignit la base de la pyramide. D'autres s'écroulèrent sur les larges marches. Regardant au fond des yeux flamboyants, Conan comprit que ces créatures n'étaient pas des bêtes ordinaires ; il percevait en elles une différence blasphématoire, et pas seulement en raison de leur taille anormale. Une aura tangible d'horreur s'irradiait des hyènes, comme une brume sombre montant d'un marécage jonché de cadavres. Par quelle alchimie impie ces êtres avaient-ils été amenés à l'existence, il ne pouvait le savoir ; mais il comprit qu'il avait en face de lui une sorcellerie encore plus noire que le puits de Skelos.

Se dressant d'un bond, il banda puissamment son arc et décocha son dernier trait, à bout portant, sur une grande forme velue qui sautait vers sa gorge. La flèche fut un rayon fugitif de clarté lunaire, sa course une tache floue et scintillante ; l'animal surnaturel se tordit convulsivement au milieu des airs et retomba brutalement, percé de part en part.

Les autres furent sur lui, en un assaut cauchemardesque d'yeux flamboyants et de crocs humides. Un coup de son épée violemment assené coupa en deux le premier de ses assaillants, puis l'impact furieux des autres le frappa de plein fouet. Avec le pommeau de son épée, il

écrasa un crâne étroit... il sentit les os se briser et du sang et de la cervelle se répandre sur sa main. Lâchant son épée, inutilisable dans un tel corps à corps, il essaya de saisir à la gorge les deux monstruosités qui le lacéraient et le déchiraient avec une rage silencieuse. Une odeur âcre et fétide faillit le suffoquer ; sa propre sueur l'aveuglait. Il fut sauvé par sa cotte de mailles ; sinon il aurait été mis en pièces en un instant. Tout de suite après, sa main droite nue se referma sur une gorge velue et l'arracha. Sa main gauche, manquant la gorge de l'autre bête monstrueuse, saisit une patte de devant et la brisa. Un glapissement rauque, le seul cri de toute cette sinistre bataille, jaillit de la gueule de l'animal estropié... un hurlement horriblement humain. Terrifié par ce cri poussé par un gosier animal, Conan desserra involontairement sa prise.

Le premier animal, le sang ruisselant de sa jugulaire arrachée, sauta sur lui, en un dernier spasme de férocité, et planta ses crocs dans sa gorge... pour retomber, mort, alors même que Conan sentait la douleur qui le suppliciait s'irradier dans tout son corps.

L'autre, bondissant sur trois pattes, chercha à déchirer son ventre, comme le ferait un loup ; il ne réussit qu'à lacérer les mailles de sa cuirasse. Écartant le cadavre d'un geste, Conan saisit à bras-le-corps l'animal estropié ; en un effort surhumain qui amena un gémissement sur ses lèvres tachetées de sang, il le souleva, empoignant et écrasant entre ses bras le démon qui se débattait et le fouaillait. Un instant, il tituba, déséquilibré ; le souffle fétide du monstre brûlait ses narines, les mâchoires claquaient dans le vide, visant son cou. Puis il le jeta loin de lui ; l'animal s'écrasa au bas des marches de marbre, le choc lui brisant les os.

Comme il chancelait, les jambes écartées, suffoquant et cherchant convulsivement à recouvrer son souffle, la jungle et la lune tanguèrent de manière vertigineuse devant ses yeux, au sein d'une brume rouge... en même temps que le battement sourd d'ailes de chauve-souris retentissait à ses oreilles. Se baissant, il chercha à tâtons son épée et se redressa en titubant. Il planta ses pieds dans le sol, luttant contre le vertige, et souleva à deux mains la grande lame au-dessus de sa tête. Secouant le sang de ses yeux, il scruta le ciel pour y découvrir son adversaire.

L'attaque ne vint pas des airs. La pyramide trembla soudain sous ses pieds d'une manière redoutable. Il entendit un grondement et un craquement sourd, vit la haute colonne au-dessus de lui ondoyer comme une baguette de sourcier. Ce danger imminent le galvanisa : il sauta et fit un bond gigantesque. Ses pieds heurtèrent une marche, à mi-chemin vers le bas, qui oscilla sous lui ; son bond suivant, désespéré, l'emmena encore

plus bas. Ses talons frappèrent le sol ; au même moment, dans un bruit effroyable, comme si une montagne s'ouvrait en deux et se disloquait, la pyramide s'effondra. La colonne s'abattit dans un grondement de tonnerre, au milieu de fragments innombrables. Durant un instant de démence, des blocs de marbre parurent pleuvoir du ciel. Le silence retomba sur les décombres qui brillaient dans la clarté lunaire.

Conan étira ses membres, faisant tomber les débris de pierre qui le recouvraient à moitié. Un bloc de marbre l'avait heurté à la tête, faisant tomber son casque et l'étourdissant momentanément. En travers de ses jambes, il y avait un grand morceau de la colonne qui le clouait au sol. Il n'était pas certain que ses jambes ne soient pas brisées. Ses cheveux noirs étaient collés par la sueur ; du sang ruisselait de ses blessures à la gorge et aux mains. Il se redressa sur un bras, cherchant à se dégager des décombres qui l'immobilisaient à terre.

Quelque chose fondit du ciel, venant des étoiles, et heurta le sol près de lui. Se retournant, il la vit... *la créature ailée !*

Avec une rapidité terrifiante, elle se précipita vers lui. À cet instant, Conan eut seulement la vision fugitive d'une forme gigantesque, à l'apparence humaine. Elle se déplaçait sur des jambes arquées et rabougries ; d'énormes bras velus tendaient vers lui des mains difformes aux ongles noirs ; la tête était horrible... les seuls traits reconnaissables sur ce large visage étaient deux yeux injectés de sang. Cette créature n'était ni un homme, ni un animal, ni un démon... son développement était très inférieur à celui de la race humaine... tout en lui étant infiniment supérieur par d'autres aspects.

Conan n'eut pas le temps de réfléchir plus avant. Il se jeta vers son épée tombée à terre ; ses doigts griffèrent le sol, la manquant de quelques pouces. Il empoigna désespérément le fragment de la colonne qui emprisonnait ses jambes. Les veines de ses tempes se gonflèrent comme il s'efforçait de la soulever et de la projeter sur le côté. La pierre cédait, mais il comprit que le monstre serait sur lui avant qu'il puisse se libérer... et il savait que ces mains aux griffes noires seraient mortelles !

L'être ailé n'avait pas interrompu sa course pour autant. Il se dressa au-dessus du Cimmérien immobilisé au sol, telle une ombre noire, bras écartés... une lueur blanche étincela soudain entre la créature et sa victime.

En un instant de démence elle fut là... une forme blanche, tendue, vibrant d'un amour aussi féroce que celui d'une panthère. Le Cimmérien hébété vit s'interposer entre lui et la mort imminente sa

silhouette élancée, luisant faiblement comme de l'ivoire sous la lune ; il vit le flamboiement de ses yeux sombres, l'épaisse crinière de ses cheveux brillants ; ses seins se soulevèrent, ses lèvres rouges s'écartèrent. Elle poussa un cri strident, aussi sonore que le tintement de l'acier, et porta une botte vers la poitrine du monstre ailé.

— *Bêlit!* hurla Conan. Elle lui adressa un rapide regard ; dans ses yeux noirs, il lut son amour ardent, une chose élémentaire et nue, faite de brasiers incandescents et de lave en fusion. Puis elle disparut, et le Cimmérien ne vit plus que le démon ailé. Celui-ci avait reculé en titubant, saisi d'une peur inhabituelle, les bras levés devant lui comme pour se protéger d'une attaque. Conan savait qu'en fait Bêlit était allongée sur son bûcher funèbre, là-bas sur le pont de la *Tigresse*. Son cri passionné résonna à ses oreilles : « S'il arrivait que la mort m'ait emportée et que tu te battes pour ta vie, je reviendrais des abysses... »

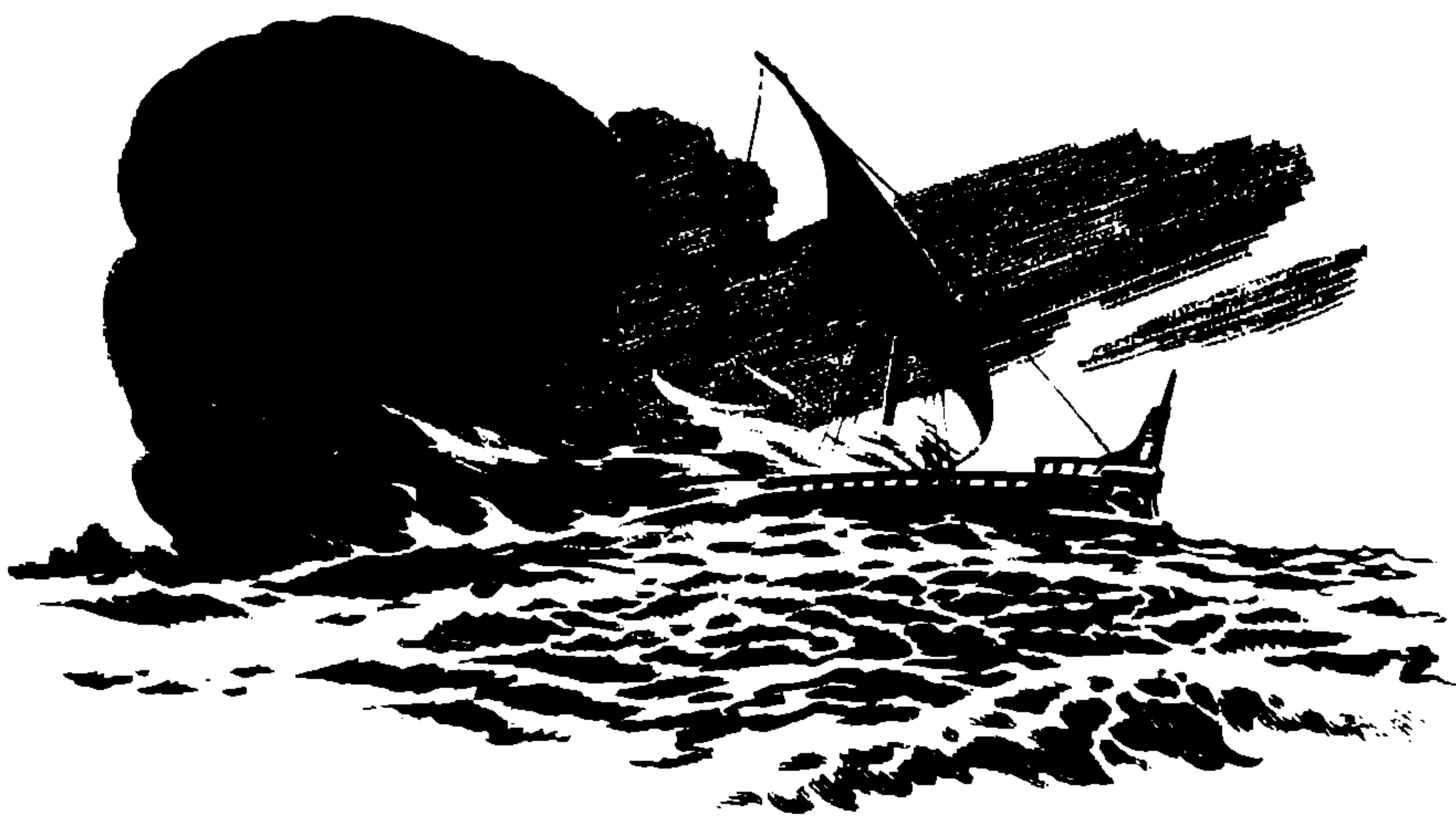
Avec un cri terrible, il poussa la pierre vers le haut et la rejeta de côté. La créature ailée revint à l'attaque. Conan bondit à sa rencontre ; ses veines étaient embrasées par la démence. Les muscles saillaient comme des cordes sur ses avant-bras... il frappa avec sa grande épée, pivotant sur ses talons pour décrire un arc de cercle impétueux. L'acier atteignit la forme menaçante juste au-dessus des hanches. Les jambes contrefaites tombèrent d'un côté et le torse de l'autre, comme la lame s'enfonçait dans le corps velu, le traversait et le coupait en deux.

Conan resta immobile dans le silence éclairé par la lune. Son épée ruisselante de sang pointée vers le sol, il regarda les restes de son ennemi à terre. Les yeux rouges se tournèrent vers lui, brillant d'une horrible vie, puis ils devinrent vitreux et fixes ; les grandes mains se nouèrent de manière spasmodique et se raidirent. La plus vieille race du monde s'éteignit à jamais.

Conan redressa la tête, cherchant machinalement les créatures bestiales qui avaient été les esclaves et les exécuteurs du monstre ailé. Son regard n'en rencontra aucun. Les corps qu'il aperçut, jonchant l'herbe éclaboussée par la clarté lunaire, étaient ceux d'êtres humains et non d'animaux : des hommes à la peau foncée, aux traits aquilins, nus, transpercés par des flèches ou mutilés par des coups d'épée. Sous ses yeux ils tombèrent en poussière.

Pourquoi le maître ailé n'était-il pas venu à l'aide de ses esclaves tandis que Conan les combattait ? Avait-il craint de venir à portée de crocs risquant de se retourner contre lui et de le déchiqueter ? La ruse et la prudence avaient habité ce crâne difforme ; finalement elles n'avaient pas prévalu.

Faisant demi-tour, le Cimmérien descendit vers les quais délabrés et monta à bord de la galère. Quelques coups d'épée tranchèrent ses amarres et le navire partit à la dérive. Il se mit à la barre. La *Tigresse* se balançait doucement sur l'eau morose, glissant paresseusement sur les flots, puis elle fut emportée par le courant plus impétueux au milieu du fleuve. Conan était appuyé sur la barre ; son regard sombre fixait la forme enveloppée dans son manteau, allongée sur le bûcher et entourée de richesses qui auraient payé la rançon d'une impératrice.



V

LE BÛCHER FUNÈBRE

Maintenant c'en est fini des errances, pour toujours ;
Plus de rames, plus de vents aux sons de harpe ;
Le pennon écarlate n'effraiera plus les sombres rivages ;
Ô ceinture azurée du monde, reprends
Celle que tu m'avais donnée.

— *Le Chant de Bêlit*

Anouveau l'aube teinta l'océan. Une lueur plus rouge illuminait l'estuaire du fleuve. Sur le rivage blanc, Conan le Cimmérien, appuyé sur sa grande épée, regardait la *Tigresse* entreprendre son dernier voyage. Il n'y avait aucune lumière dans ses yeux comme il contemplait les flots à la surface vitreuse. Toute gloire et tout

émervaillement avaient disparu des étendues azurées et ondoyantes. Un profond écoëurement le secoua comme il fixait les eaux vertes : à l'horizon elles se changeaient en des brumes pourpres mystérieuses.

Bêlit était venue de la mer ; elle lui avait donné splendeur et séduction. Sans elle, l'océan n'était plus qu'une immensité nue, désolée et maussade, d'un pôle à l'autre. Elle appartenait à la mer ; aussi la renvoyait-il à son mystère éternel. Il ne pouvait faire plus. À ses yeux, la majesté azurée et brillante des flots était plus repoussante que les frondaisons épaisses de la jungle. Elles bruissaient et chuchotaient derrière lui, lui parlant de régions vastes, sauvages et mystérieuses... de pays s'étendant au-delà de cette contrée maudite et l'appelant irrésistiblement.

Aucune main ne tenait la barre de la *Tigresse*, aucune rame ne la faisait glisser sur les eaux vertes. Un vent pur et vif gonflait sa voile de soie ; comme un cygne sauvage traverse le ciel pour rejoindre son nid, elle s'éloigna vers la haute mer. Les flammes montèrent de plus en plus haut sur le pont, léchant le mât et enveloppant la forme drapée d'écarlate, allongée sur le bûcher étincelant.

Ainsi passa la Reine de la Côte Noire. Appuyé sur son épée maculée de sang, Conan se tint immobile et silencieux jusqu'à ce que la lueur rouge ait disparu au loin, au sein des brumes azurées, et que l'aube ait éclaboussé l'océan de ses lueurs rose et or.





Le Colosse Noir

La nuit du Pouvoir, lorsque le Destin parcourut les corridors du monde, tel un colosse qui vient de se dresser de son trône de granit séculaire...

E. Hoffmann Price, *La Fille de Samarcande*

I

Seul le silence millénaire méditait sur les ruines mystérieuses de Kuthchemes; pourtant la Peur était là; Elle frissonnait dans l'esprit de Shevatas le voleur, rendant son souffle court et rauque entre ses dents serrées.

Il était là, seul atome de vie parmi les monuments colossaux de la désolation et de la décadence. Pas même un vautour ne planait dans le ciel, pas de point noir dans l'immense voûte azurée que le soleil vitrifiait de son éclat. De tous côtés se dressaient les vestiges sinistres d'une autre ère, désormais oubliée: d'énormes piliers brisés dressant vers le ciel leurs pinacles déchiquetés; les longues lignes irrégulières de murs éboulés et tombant en ruine; des amas de blocs de pierre cyclopéens; des statues mutilées dont les traits horribles avaient été à demi effacés par les vents corrosifs et les tempêtes de sable. D'un bout à l'autre de l'horizon, il n'y avait aucun signe de vie, uniquement l'étendue vertigineuse du désert nu, coupée en deux par la ligne vagabonde du lit d'une rivière depuis

longtemps à sec ; et au milieu de cette immensité, les crocs brillants des ruines et les colonnes se dressant tels les mâts brisés de navires engloutis, que surplombait le dôme en ivoire devant lequel Shevatas se tenait en tremblant.

La base de ce dôme était un gigantesque piédestal de marbre s'élevant à partir de ce qui avait été autrefois une colline en terrasses, sur les berges de l'ancien fleuve. De larges marches conduisaient à un grand portail de bronze ; ainsi posé sur sa base, le dôme ressemblait à la moitié d'un œuf titanesque. Il était en ivoire pur et étincelait comme si des mains invisibles l'avaient poli sans relâche. C'est avec la même intensité que brillaient les feuilles d'or du faîte spiralé de l'édifice et une inscription en hiéroglyphes dorés qui épousait les contours du dôme sur plusieurs mètres. Aucun homme de ce monde n'avait jamais été capable de déchiffrer ces caractères ; pourtant Shevatas frissonna à l'idée de ce qu'ils suggéraient, car le voleur appartenait à une race très ancienne dont les mythes remontaient jusqu'à des formes insoupçonnées des tribus de son temps.

Shevatas était souple et nerveux, comme se devait de l'être un roi des voleurs de Zamora. Sa tête petite et ronde était entièrement rasée, son seul vêtement était un pagne de soie écarlate. Comme tous ceux de sa race, il avait une peau très foncée et ses yeux noirs au regard perçant faisaient ressortir ses traits étroits de vautour. Ses doigts, longs et minces, étaient aussi vifs et légers que les ailes d'un papillon de nuit. De sa ceinture aux écailles d'or pendait une épée courte et fine, au pommeau incrusté de gemmes, glissée dans un fourreau de cuir travaillé. Shevatas portait son arme avec des précautions apparemment exagérées. Il semblait même fuir le seul contact du fourreau sur sa cuisse nue. Cette prudence n'était pas sans raison.

Tel était Shevatas, voleur parmi les voleurs, dont le nom était prononcé avec respect dans les bouges du Maul et dans les recoins sombres et mystérieux des souterrains des temples de Bel. Les chansons et les mythes devaient perpétuer son souvenir durant un millier d'années. Pourtant la peur rongait le cœur de Shevatas alors qu'il se tenait devant le dôme en ivoire de Kuthchemes. Même un simple d'esprit se serait rendu compte que cet édifice avait quelque chose d'anormal. Les vents et le soleil le fouettaient et le brûlaient depuis trois mille ans ; pourtant son or et son ivoire étaient aussi neufs et brillants qu'au premier jour, lorsqu'il avait été érigé par des mains inconnues sur la berge de ce fleuve sans nom.

Ce fait étrange était en harmonie avec l'aura qui émanait de ces ruines hantées. Ce désert formait une étendue mystérieuse, située au sud-est des terres de Shem. Shevatas savait qu'un voyage de plusieurs jours à dos de chameau en direction du sud-ouest conduirait le voyageur en vue du Styx, à l'endroit où le grand fleuve changeait de direction, tournant à angle droit pour s'écouler vers l'ouest et se jeter finalement dans la mer lointaine. C'était au niveau de ce coude que commençait le royaume de Stygie, la sombre maîtresse du Sud, dont les terres, arrosées par le grand fleuve, prenaient naissance en plein désert.

Vers l'est, Shevatas le savait également, le désert faisait peu à peu place à des steppes s'étirant jusqu'au royaume hyrkanien de Turan, qui se dressait, auréolé d'une splendeur barbare, le long des rives de la grande mer Intérieure. À une semaine de route vers le nord, le désert rencontrait un enchevêtrement compact de collines arides au-delà desquelles se trouvaient les plateaux fertiles de Koth, le royaume hyborien situé le plus au sud. À l'ouest, le désert se perdait dans les prairies de Shem, qui se poursuivaient jusqu'à l'océan.

Tout ceci, Shevatas le savait sans en être particulièrement conscient, comme un homme connaît les rues de sa ville. C'était un grand voyageur et il avait pillé les trésors de nombreux royaumes. Pourtant, il hésitait à présent et tremblait devant la plus grande des aventures et le plus fabuleux des trésors.

Dans ce dôme en ivoire reposaient les ossements de Thugra Khotan, le sombre sorcier qui avait régné sur Kuthchemes trois mille ans plus tôt, lorsque le royaume de Stygie s'étendait loin au nord du grand fleuve, jusqu'aux plateaux au-delà des prairies de Shem. Puis la grande migration des Hyboriens avait déferlé vers le sud, depuis le berceau de leur race, près du pôle nord. Cet exode avait été titanesque, se poursuivant durant des siècles, des ères. Au cours du règne de Thugra Khotan, le dernier magicien de Kuthchemes, des barbares aux yeux gris et aux cheveux fauves, vêtus de peaux de loup et d'armures en écailles, avaient déferlé du nord, envahissant les riches plateaux pour se tailler un empire avec leurs épées de fer et fonder le royaume de Koth. Ils s'étaient abattus sur Kuthchemes comme un raz de marée, noyant dans le sang ses tours de marbre, et tout le nord du royaume de Stygie avait sombré dans les flammes et la destruction.

Alors qu'ils ravageaient les rues de sa ville et fauchaient ses archers comme du blé mûr, Thugra Khotan avait avalé un étrange et terrible poison ; ses prêtres masqués l'avaient ensuite enfermé dans le tombeau

qu'il s'était lui-même préparé. Ses fidèles moururent autour de cette tombe en un holocauste écarlate, mais les barbares ne purent enfoncer la porte, ni même entamer l'édifice par le maillet ou par la torche. Ils repartirent donc, laissant la grande cité en ruine. Rien ne vint troubler le sommeil de Thugra Khotan dans son sépulcre au dôme d'ivoire alors que les lézards de la désolation venaient ronger les piliers qui s'émiettaient et que le fleuve qui irriguait ce pays depuis des temps immémoriaux s'enfonçait dans les sables et s'asséchait.

Nombre de voleurs avaient tenté de s'emparer des trésors qui, selon des récits fabuleux, étaient entassés autour des ossements moisissus du magicien, à l'intérieur du dôme. Plus d'un voleur avait péri à l'entrée de la tombe, et bien d'autres encore furent tourmentés par des rêves monstrueux pour mourir enfin, la bave de la folie aux lèvres.

C'est pourquoi Shevatas tremblait tandis qu'il considérait le tombeau et ses frissons n'étaient pas seulement motivés par la légende du serpent qui, disait-on, gardait les ossements du sorcier. L'horreur et la mort recouvraient tel un suaire tous les mythes se rapportant à Thugra Khotan. De l'endroit où il se tenait, le voleur pouvait voir les ruines de la grande salle où des captifs enchaînés s'étaient agenouillés par centaines avant d'avoir la tête tranchée par le prêtre-roi en l'honneur de Set, le dieu-serpent de Stygie. Quelque part, à proximité, il y avait eu ce puits noir et terrifiant où des victimes hurlant de terreur avaient été jetées pour servir de pâture à un monstre amorphe sans nom qui sortait d'une caverne encore plus profonde et infernale. La légende avait fait de Thugra Khotan un être au-delà de l'humanité ; son souvenir persistait sous la forme d'un culte bâtard et dégénéré dont les fidèles frappaient de son effigie les pièces de monnaie destinées à payer le transport de leurs morts sur le grand fleuve des ténèbres dont le Styx n'était que l'ombre matérielle. Shevatas avait vu son visage sur des pièces dérobées sous la langue de morts, et les traits du sorcier s'étaient gravés d'une manière indélébile dans l'esprit du voleur.

Pourtant il chassa ses peurs et monta jusqu'au portail de bronze dont la surface unie ne présentait ni verrou ni loquet. Ce n'était pas pour rien qu'il avait infiltré des sectes macabres, qu'il avait écouté les sinistres chuchotements des adeptes de Skelos sous les arbres au cœur de la nuit, et lu les livres interdits aux fermoirs métalliques de Vathelos l'Aveugle.

S'agenouillant devant le portail, il palpa de ses doigts agiles le bas de celui-ci et trouva les protubérances trop petites pour être décelées à l'œil nu ou découvertes par des doigts moins sensibles. Il les pressa

soigneusement, selon un ordre particulier, tout en murmurant une incantation oubliée depuis longtemps. Alors qu'il appuyait sur la dernière saillie, il se redressa d'un bond avec une hâte frénétique et, de sa main ouverte, donna un coup vif et sec, au centre exact de la porte.

Sans aucun grincement de ressorts ou de gonds, la porte recula soudain vers l'intérieur et les dents serrées de Shevatas laissèrent échapper un sifflement. Un couloir, court et étroit, s'offrait à son regard. La porte avait glissé au fond de celui-ci et était à présent en place à l'autre extrémité. Le sol, le plafond et les parois de ce tunnel étaient en ivoire. Alors, d'un orifice sur le côté glissa en ondulant une abominable créature silencieuse qui se dressa et fixa l'intrus de ses horribles yeux lumineux : un serpent long de vingt pieds, aux écailles luisantes et iridescentes.

Le voleur ne perdit pas de temps à se demander ce que le monstre avait bien pu trouver à manger dans les fosses plus noires que la nuit qui s'étendaient sous le dôme. Il dégaina délicatement son épée et la lame dégoutta un liquide verdâtre identique à celui qui dégoulinait des crocs acérés du reptile. La lame avait été trempée dans le venin d'un serpent de la même espèce et la façon dont Shevatas s'était procuré ce poison au cœur des marécages hantés de Zingara aurait constitué une saga à elle seule.

Shevatas s'avança prudemment, sur la pointe des pieds, genoux légèrement fléchis, prêt à bondir d'un côté ou de l'autre, tel un éclair. Et il eut besoin de toute sa rapidité de mouvement, parfaitement coordonnée, lorsque le serpent arquait son cou et frappa, se détendant de toute sa longueur à la vitesse de la foudre. En dépit de son attention et de ses nerfs d'acier, Shevatas ne dut la vie qu'à la chance. Son plan longuement mûri était de bondir sur le côté et d'abattre sa lame sur le cou tendu du monstre, mais tout cela fut balayé par la rapidité aveuglante de l'attaque du reptile. Le voleur n'eut que le temps de tendre son épée devant lui, fermant les yeux involontairement et poussant un cri. L'épée lui fut arrachée des doigts et les bruits horribles de spasmes et de convulsions violentes envahirent le couloir.

Ouvrant les yeux, stupéfait de constater qu'il était toujours en vie, Shevatas aperçut le monstre qui soulevait et tordait sa forme visqueuse en de fantastiques contorsions, ses gigantesques mâchoires transpercées par l'épée. Le hasard seul avait fait que le serpent s'était jeté sur la pointe de l'épée qu'il avait présentée à l'aveuglette. Quelques instants plus tard, la créature s'affaissait en un tas de replis luisants, remuant à peine, le venin sur l'épée faisant effet.

L'enjambant avec précaution, le voleur poussa la porte qui glissa de côté cette fois-ci, révélant l'intérieur du dôme. Shevatas laissa échapper un cri ; au lieu de ténèbres complètes, il était baigné d'une lumière écarlate qui palpitait et vibrait, presque insupportable à l'œil. Elle émanait d'une énorme gemme rouge, fixée tout en haut de l'arche du dôme. Shevatas resta bouche bée, bien qu'il fût habitué à la vue des richesses. Le trésor était là, entassé, empilé en une profusion vertigineuse : des monceaux de diamants, de saphirs, de turquoises, d'opales, d'émeraudes ; des ziggourats de jade, de jais et de lapis-lazuli ; des pyramides de lingots d'or ; des teocallis de barres d'argent ; des épées aux pommeaux incrustés de gemmes dans des fourreaux de fils d'or ; des heaumes en or avec des cimiers multicolores en crin de cheval, ou constitués de plumes noires et écarlates ; des corselets aux plaques en argent ; des cuirasses ornées de bijoux ayant appartenu à des rois-guerriers trois mille ans plus tôt ; des coupes taillées dans une seule pierre précieuse ; des crânes recouverts de feuilles d'or, avec pour yeux des pierres de lune ; des colliers de dents humaines, parées de bijoux. Le sol en ivoire était recouvert sur une épaisseur de plusieurs pouces d'une poudre d'or qui scintillait et étincelait sous la lueur écarlate, produisant un million de lumières iridescentes. Le voleur se trouvait dans un pays merveilleux de magie et de splendeur, piétinant des étoiles de ses sandales.

Pourtant son regard était fixé sur l'estrade de cristal qui se dressait au milieu de la perspective éclatante, exactement sous la gemme rouge ; sur cette plate-forme auraient dû se trouver les ossements du sorcier, depuis longtemps tombés en poussière avec la lente reptation des siècles. Comme Shevatas regardait, ses traits basanés pâlirent, exsangues ; la moelle de ses os se changea en glace ; la peau de son dos frissonna et se crispa d'horreur tandis que ses lèvres remuaient sans bruit. Il ne retrouva soudain la voix que pour pousser un hurlement effrayant, qui résonna hideusement sous le dôme voûté. Puis le silence des siècles recouvrit à nouveau les ruines de Kuthchemes la Mystérieuse.



II

Des rumeurs remontèrent le long des prairies jusqu'aux cités des Hyboriens. La nouvelle fut apportée par les caravanes, les longues files de chameaux s'avancant lentement au milieu des sables du désert, conduites par des hommes en cafetans blancs, au visage mince et au regard de prédateur. Elle fut répétée par les pâtres au nez crochu des plaines fertiles, transmises par les nomades vivant sous des tentes à ceux qui demeuraient dans des villes aux murs de pierre, où des rois à la barbe frisée bleu-noir adoraient des dieux ventrus en célébrant d'étranges rites. Elle franchit l'obstacle des collines où des hommes de tribu au corps décharné prélevaient un droit de passage sur les caravanes. Les rumeurs atteignirent les riches plateaux fertiles où des cités majestueuses s'élevaient au bord de lacs et de rivières azurés : elles suivaient les routes larges et blanches, encombrées de chariots tirés par des bœufs, de troupeaux aux bêlements plaintifs, de marchands opulents, de chevaliers bardés de fer, d'archers et de prêtres.

Ces rumeurs venaient du désert s'étendant à l'est de la Stygie, bien au sud des collines de Koth. Un nouveau prophète était apparu parmi les nomades. On parlait d'une guerre tribale, d'un rassemblement de vautours dans le sud-est, et d'un chef redoutable qui conduisait à la victoire ses hordes dont le nombre s'accroissait rapidement. Les Stygiens, éternelle menace des nations nordiques, n'avaient apparemment aucun lien avec ce mouvement ; en ce moment même, ils étaient occupés à masser des troupes sur leurs frontières orientales et leurs prêtres se

livraient à des pratiques magiques pour combattre ce sorcier venu du désert que les hommes appelaient Natohk, l'Être Voilé, ses traits étant toujours masqués.

Le raz de marée déferla inexorablement vers le nord-ouest et les rois à la barbe bleue moururent devant les autels de leurs dieux pansus. Leurs cités aux murailles compactes furent noyées dans le sang. Certains disaient que les plateaux des Hyboriens étaient le but de Natohk et de ses fidèles aux chants extatiques.

Les incursions des nomades du désert étaient chose fréquente ; pourtant ce dernier mouvement ne ressemblait pas à un simple raid. La rumeur disait que Natohk avait soudé autour de lui trente tribus nomades et quinze cités, et qu'un prince rebelle de Stygie s'était rallié à lui. Ce dernier fait donnait à penser qu'il s'agissait d'une véritable guerre.

D'une façon caractéristique, la plupart des nations hyboriennes affectèrent d'ignorer la menace grandissante. Pourtant, à Khoraja, royaume taillé dans les régions shémites par les épées d'aventuriers kothiens, on trouvait la situation préoccupante. Situé au sud-est de Koth, il aurait à supporter tout le choc de l'invasion. Or son jeune roi était le prisonnier du roi perfide d'Ophir qui hésitait entre libérer le captif contre une énorme rançon ou le livrer à son ennemi, le roi avare de Koth, qui n'offrait pas d'or mais un traité avantageux. Dans l'intervalle, les rênes du pouvoir, en cette période difficile, avaient été confiées aux blanches mains de la jeune princesse Yasmela, la sœur du roi.

Les ménestrels chantaient sa beauté à travers tout le monde occidental et l'orgueil d'une dynastie royale était sien. Mais cette nuit-là, sa fierté avait glissé de ses épaules comme une cape. Dans sa chambre dont la voûte était un dôme en lapis-lazuli, dont le sol de marbre était recouvert de fourrures rares et les murs prodigues en frises dorées, dix jeunes femmes, filles de nobles, aux membres délicats chargés de bracelets et d'anneaux incrustés de gemmes, sommeillaient sur des couches de velours disposées tout autour du lit royal au baldaquin en or et aux rideaux de soie. Pourtant la princesse Yasmela n'était pas couchée dans ce lit de soie. Elle était prosternée, entièrement nue, son ventre souple et plat au contact du marbre froid, comme la plus humble des suppliantes. Ses cheveux noirs et épais tombaient en cascade sur ses blanches épaules, ses doigts longs et fins étaient entrelacés. Elle gisait sur les dalles et se tordait, sous le coup d'une terreur abjecte qui figeait le sang de ses veines et dilatait ses splendides yeux, qui faisait se dresser la racine de ses cheveux brillants et frémir son échine souple.

Au-dessus d'elle, dans l'angle le plus sombre de la pièce en marbre, était tapie une ombre immense et sans forme précise. Ce n'était pas une créature matérielle, de chair et de sang, mais une masse ténébreuse, une tache pour la vue, un monstrueux incube engendré par la nuit. Il aurait pu s'agir d'une hallucination conjurée par un cerveau abruti par le sommeil s'il n'y avait eu ces points jaunes et flamboyants qui brillaient au sein de l'obscurité, pareils à deux yeux.

En outre, une voix provenait de cette ombre... une voix sibilante, basse, subtile, inhumaine, qui évoquait plus le sifflement léger et abominable d'un serpent qu'autre chose, et qui ne pouvait assurément pas sortir de lèvres humaines. Sa sonorité autant que le contenu des paroles prononcées submergeait Yasmela d'une horreur tellement insupportable qu'elle se contorsionnait et tordait son corps svelte en tous sens, comme sous la morsure d'un fouet, pour débarrasser son esprit d'un avilissement et d'une dégradation savamment distillés.

— Tu m'es destinée, princesse, disait ce murmure, animé d'une joie féroce. Avant que je sorte de mon long sommeil, je t'avais remarquée et ardemment désirée, mais j'étais sous l'emprise du sortilège antique qui m'a permis d'échapper à mes ennemis. Je suis l'âme de Natohk, l'Être Voilé ! Regarde-moi bien, princesse ! Bientôt tu me contempleras sous mon apparence matérielle et tu m'aimeras !

Le sifflement spectral diminua, se changeant en des ricanements obscènes. Yasmela gémit et frappa les dalles de marbre de ses petits poings en un paroxysme de terreur extatique.

— Je dors dans l'une des chambres du palais d'Akbatana, poursuit la voix sibilante. Là-bas se trouve mon corps de chair et de sang. Pourtant, ce n'est qu'une enveloppe vide d'où mon esprit s'est envolé un bref instant. Si tu pouvais regarder depuis les fenêtres de ce palais, tu comprendrais la futilité de toute résistance. Le désert ressemble à un jardin de roses sous la lune, où s'épanouissent les feux de camp de cent mille guerriers. Telle une avalanche qui balaie tout sur son passage, toujours plus rapide et plus forte, je submergerai le pays de mes anciens ennemis. Les crânes de leurs rois me serviront de gobelets ; leurs femmes et leurs enfants seront les esclaves des esclaves de mes esclaves ! J'ai grandi en force durant ces longues années de méditation...

» Et tu seras ma reine, oh princesse ! Je t'apprendrai les voies antiques et oubliées du plaisir. Nous... (Devant le flot d'obscénités cosmiques qui se déversaient du colosse des ténèbres, Yasmela se contracta et se débattit, comme si un fouet mettait à vif sa peau délicate et nue.) N'oublie pas !

chuchota l'horreur, peu nombreux seront les jours avant que je vienne te réclamer ! Alors tu seras mienne !

Yasmela, pressant son visage sur les dalles et se bouchant les oreilles de ses doigts délicats, eut pourtant l'impression d'entendre un étrange bruit d'ailes, semblable à l'envol d'une chauve-souris. Relevant craintivement les yeux, elle aperçut seulement la lune brillant par la fenêtre ; sa clarté formait comme une épée d'argent à l'endroit où le fantôme s'était tenu. Tremblant de tous ses membres, elle se leva et se dirigea en titubant vers un divan en satin où elle se laissa tomber, éclatant en sanglots hystériques. Les jeunes femmes dormaient toujours, sauf une qui se réveilla, bâilla, étira ses membres graciles et regarda autour d'elle en clignant des yeux. Elle fut aussitôt à genoux près de la couche, entourant de ses bras la taille fine de Yasmela.

— Était-ce... était-ce... ?

Ses yeux noirs étaient dilatés par l'effroi. Yasmela la saisit en une étreinte convulsive.

— Oh, Vateesa, *l'être* est revenu ! Je l'ai vu, l'ai entendu parler ! *Il* a dit son nom : Natohk ! C'est Natohk ! Ce n'est pas un cauchemar... *Il* se dressait au-dessus de moi tandis que les autres filles dormaient comme si on les avait droguées. Que... oh, *que vais-je faire* ?

Vateesa réfléchit, remuant machinalement un bracelet en or le long de son bras rond.

— Oh, princesse, dit-elle, il est évident qu'aucun pouvoir mortel ne peut avoir raison de cette *chose*, et l'amulette qu'avaient donnée les prêtres d'Ishtar est inutile. C'est pourquoi il te faut interroger l'oracle oublié de Mitra.

En dépit de sa terreur toute récente, Yasmela frissonna. Les dieux d'hier deviennent les démons de demain. Les Kothiens avaient abandonné depuis longtemps le culte de Mitra et oublié les attributs du dieu universel des Hyboriens. Yasmela s'imaginait vaguement que la divinité, étant très ancienne, ne pouvait être que particulièrement épouvantable. Ishtar, comme tous les dieux de Koth, était crainte de ses adorateurs. La culture et la religion kothiennes avaient subi en un mélange subtil l'influence des Shémites et des Stygiens. Les mœurs simples des Hyboriens avaient été modifiées dans une large mesure par les coutumes de l'est, sensuelles, sophistiquées, mais cruelles.

— Mitra m'aidera-t-il ? (Dans son ardeur Yasmela serra le poignet de Vateesa.) Nous adorons Ishtar depuis si longtemps...

— Bien sûr qu'il t'aidera ! (Vateesa était la fille d'un prêtre ophirien

qui avait rapporté ses coutumes lorsqu'il s'était réfugié à Khoraja, fuyant ses adversaires politiques.) Rends-toi au sanctuaire! Je t'y accompagnerai!

— J'irai! (Yasmela se leva, mais repoussa Vateesa comme elle se préparait à l'habiller.) Il ne serait pas convenable que je me présente au sanctuaire vêtue de soie. J'irai entièrement nue, me traînant sur les genoux, comme il sied à une suppliante, de peur que Mitra ne pense que je manque d'humilité.

— C'est absurde! (Vateesa avait peu de respect pour les pratiques de ce qui était un faux culte à ses yeux.) Mitra aime voir les gens debout devant lui... pas à plat ventre comme des vers de terre ou versant le sang d'animaux sur ses autels.

Cédant à son objurgation, Yasmela laissa la jeune femme lui passer une chemise de soie légère sans manches, sur laquelle fut glissée une tunique de soie, serrée à la taille par une large ceinture de velours. Elle choisit des mules en satin pour ses pieds menus et les doigts habiles de Vateesa eurent tôt fait d'arranger ses tresses noires et ondoyantes. Puis la princesse suivit la jeune fille qui écarta une lourde tapisserie ouvragée d'or et tira le verrou d'or de la porte qu'elle dissimulait. Celle-ci donnait sur un couloir étroit et sinueux. Les deux jeunes femmes le parcoururent rapidement, franchirent une autre porte et arrivèrent dans un grand vestibule. Là il y avait un garde, portant un casque au cimier doré, une cuirasse en argent et des jambières en or ciselé; dans ses mains il tenait une hache d'armes au long manche.

Un geste de Yasmela lui fit étouffer son exclamation, et, la saluant, il reprit sa faction près du seuil de la porte, aussi immobile qu'une statue d'airain. Les jeunes femmes traversèrent le vestibule, qui paraissait immense et spectral à la lueur des torchères disposées le long des hauts murs. Elles descendirent un escalier et Yasmela frissonna à la vue des ombres épaisses enveloppant les angles des parois. Trois niveaux plus bas, elles s'arrêtèrent enfin dans un corridor étroit dont la voûte était incrustée de gemmes, le sol constitué de blocs de cristal et les murs décorés de frises en or. Elles se glissèrent sans bruit au fond de ce passage resplendissant, se tenant par la main, jusqu'à un imposant portail aux arabesques dorées.

Vateesa poussa la porte, révélant un temple oublié de tous depuis longtemps, sauf de quelques fidèles et des hôtes royaux en visite à la cour de Khoraja; d'ailleurs c'était surtout à leur intention que le sanctuaire était gardé tel quel. Yasmela n'y était encore jamais entrée, bien qu'elle fût née dans ce palais. D'une austérité inattendue si l'on songeait à la

magnificence et au luxe immodérés des temples d'Ishtar, cet endroit était empreint de simplicité et de dignité, d'une beauté caractéristique du culte de Mitra.

Le plafond élevé n'était pas voûté et était en marbre blanc et simple, comme le sol et les parois décorées d'une étroite frise en or qui en faisait le tour. Derrière un autel de jade vert clair, vierge de tout sacrifice, se dressait le piédestal sur lequel était assise la représentation matérielle de la divinité. Yasmela contempla avec crainte la longue courbe des magnifiques épaules, les traits bien découpés : les yeux larges et droits, la barbe de patriarche, les boucles épaisses des cheveux, retenues par un simple bandeau enserrant les tempes. Cette statue, bien que la princesse l'ignorât, était un chef-d'œuvre, l'expression artistique, libre de toute entrave, d'une race hautement cultivée, débarrassée de tout symbolisme conventionnel.

Elle tomba à genoux et se prosterna, indifférente aux remontrances de Vateesa. Cette dernière finit d'ailleurs par l'imiter, par précaution ; après tout elle n'était qu'une jeune femme et le sanctuaire de Mitra était très impressionnant. Pourtant, elle ne put s'empêcher de chuchoter à l'oreille de Yasmela :

— Ceci n'est que la représentation du dieu. Personne n'a jamais prétendu savoir à quoi ressemblait Mitra. Ceci le représente seulement sous une forme humaine idéalisée, aussi proche de la perfection que l'esprit humain peut le concevoir. Il n'habite pas cette pierre froide, comme l'affirment vos prêtres à propos d'Ishtar. Il est partout... au-dessus de nous et autour de nous, et il rêve parfois en de hauts lieux parmi les étoiles. Mais son être se concentre ici. C'est pourquoi tu peux l'invoquer à présent.

— Que dois-je dire ? demanda Yasmela, balbutiant de terreur.

— Avant même que tu prononces une seule parole, Mitra sait ce que tu penses..., commença Vateesa.

Les deux jeunes filles sursautèrent violemment alors qu'une voix retentissait dans l'air au-dessus d'elles. Les accents sereins, aussi graves et mélodieux qu'une cloche, provenaient autant de la statue que de tout autre endroit dans la pièce. De nouveau Yasmela trembla devant une voix immatérielle qui s'adressait à elle ; cette fois, ce n'était pas d'horreur ou de répulsion.

— Ne parle pas, ma fille, car je connais ton dénuement, lui disaient les intonations, pareilles à des vagues majestueuses et musicales s'échouant sur une plage aux sables dorés. Tu peux sauver ton royaume

d'une seule façon et, en le faisant, préserver le monde entier des crocs du serpent qui a surgi des ténèbres des âges. Sors de ce palais ; parcours la ville, seule, et remets le sort de ton royaume entre les mains du premier homme que tu croiseras.

Les accents sans écho cessèrent et les jeunes femmes se regardèrent. Puis, se relevant, elles partirent sans bruit et n'échangèrent aucune parole jusqu'à leur retour dans les appartements de Yasmela. La princesse regarda au dehors à travers les fenêtres aux barreaux d'or. La lune s'était levée. Minuit était passé depuis longtemps. On n'entendait plus le bruit des réjouissances dans les jardins et sur les toits de la ville. Khoraja sommeillait sous les étoiles, qui semblaient se refléter dans les torchères, scintillant dans les jardins, le long des rues, et sur les terrasses des maisons où dormaient les gens.

— Que vas-tu faire ? chuchota Vateesa, toute tremblante.

— Donne-moi mon manteau, répondit Yasmela en serrant les dents.

— Seule dans les rues, à cette heure ! s'écria la jeune Ophirienne.

— Mitra a parlé, rétorqua la princesse. Était-ce la voix du dieu ou bien l'artifice d'un prêtre, peu importe. Je sors !

Ramenant une ample cape de soie autour de sa silhouette élancée et mettant une toque de velours dont la voilette membraneuse dissimulait ses traits, elle partit rapidement à travers les couloirs et arriva devant une porte de bronze ; une dizaine de lanciers la regardèrent bouche bée comme elle la franchissait. Ce passage se trouvait dans une aile du palais donnant directement sur la rue ; les autres côtés de l'édifice étaient environnés de grands jardins, eux-mêmes entourés d'un mur élevé. Elle sortit dans la rue éclairée par des torchères disposées à intervalles réguliers.

Elle hésita ; avant que sa résolution puisse faiblir, elle referma la porte derrière elle. Un léger frisson la secoua comme elle regardait vers le haut et le bas de la rue silencieuse et déserte. Cette fille d'aristocrates ne s'était encore jamais aventurée sans escorte à l'extérieur du palais de ses ancêtres. Prenant son courage à deux mains, elle remonta en hâte la rue. Ses mules de satin volaient légèrement sur les pavés ; pourtant leur doux bruit fit bondir son cœur dans sa gorge. Elle eut l'impression que ses pas résonnaient dans un bruit de tonnerre, se répercutaient à travers la cité, réveillant et attirant l'attention de silhouettes en guenilles aux yeux de rat, dans des tanières dissimulées parmi les égouts. Chaque ombre semblait abriter un assassin aux aguets, chaque renfoncement de porte dissimuler les molosses furtifs des ténèbres.

Soudain, elle sursauta violemment. Devant elle une silhouette venait de surgir dans la rue spectrale. Elle se rejeta vivement vers un bloc d'ombres qui, à présent, lui apparaissaient comme un havre de salut, son cœur battant la chamade. La forme entrevue n'avait pas l'allure furtive d'un voleur ou la démarche timide d'un passant apeuré. L'homme s'avavançait à grands pas dans la rue envahie par la nuit, comme quelqu'un qui n'a ni besoin ni envie de marcher doucement. Ses longues enjambées trahissaient une crânerie inconsciente et le bruit de ses pas retentissait sur les pavés. Alors qu'il passait près d'une torchère, Yasmela le vit avec netteté : c'était un homme de grande taille, portant le haubert des mercenaires. Faisant appel à toute son énergie, elle sortit vivement de l'ombre, serrant les pans de son manteau autour de son corps.

Son épée siffla et brilla en jaillissant de son fourreau. L'homme interrompit son geste à mi-course en voyant qu'il avait seulement une femme devant lui ; néanmoins, son regard vif passa au-dessus de la tête de Yasmela, scrutant les ténèbres à la recherche de complices éventuels.

Il se tint face à elle, sa main posée sur la longue poignée qui dépassait de sous le manteau écarlate flottant négligemment de ses épaules bardées de fer. La lueur de la torchère brillait sombrement sur l'acier bleuté et poli de ses jambières et de son casque. Une flamme encore plus funeste étincelait au fond de ses yeux bleus. Elle vit aussitôt que ce n'était pas un Kothien ; quand il parla, elle comprit que ce n'était pas un Hyborien. Il avait l'uniforme d'un capitaine des mercenaires et ces troupes aguerries comptaient des hommes de nombreux pays, des barbares aussi bien que des étrangers venus de royaumes civilisés. Son air de loup dénotait le barbare. Jamais les yeux d'un homme civilisé, aussi fou ou criminel fût-il, n'auraient flamboyé d'un tel feu. Son haleine empestait le vin ; pourtant il ne titubait pas et s'exprimait sans balbutiements.

— Ils t'ont enfermée dehors ? demanda-t-il en kothien, avec un accent barbare. (Il tendit la main vers elle. Ses doigts se refermèrent doucement sur le poignet rond de Yasmela ; pourtant elle sentit qu'il aurait pu lui briser les os sans effort.) Je quitte à l'instant le dernier cabaret encore ouvert... la malédiction d'Ishtar sur ces réformateurs au foie blanc qui ferment les débits de boissons ! « Plutôt que de s'enivrer, les hommes doivent dormir », disent-ils... Mais oui ! Comme ça ils peuvent travailler plus et se battre encore mieux pour leurs maîtres ! Des eunuques au ventre mou, voilà comment je les appelle. Lorsque je servais

dans les troupes de mercenaires de Corinthe, nous vidions des tonneaux de vin et courions les filles la nuit pour nous battre le jour... oh oui, nos épées ont fait couler beaucoup de sang. Mais si nous parlions de toi, ma fille ? Ôte donc ce satané voile...

Elle évita ses doigts tendus d'un mouvement souple de son corps, tout en essayant de ne pas lui donner l'impression qu'elle le repoussait. Elle réalisait le danger qu'elle courait, en se trouvant seule avec un barbare ivre. Si elle révélait son identité, il se moquerait sans doute d'elle ou bien décamperait. Elle n'était pas sûre qu'il ne lui couperait pas la gorge. Les barbares agissaient souvent d'une manière étrange et inexplicable. Elle combattit la peur qui montait en elle.

— Pas ici, dit-elle en riant. Viens avec moi...

— Où ? (Son sang fougueux était en feu ; pourtant il était aussi prudent qu'un loup.) Espères-tu m'emmener dans quelque repaire de brigands ?

— Non, non, je le jure !

Elle eut fort à faire pour éviter la main qui cherchait de nouveau à lui ôter son voile.

— Que le démon t'emporte, catin ! grogna-t-il d'un air dégoûté. Tu es aussi laide qu'une Hyrkanienne, avec ton satané voile. Là ; laisse-moi au moins voir ton corps !

Avant qu'elle puisse prévenir son geste, il lui arracha sa cape. Elle entendit sa respiration siffler entre ses dents. Il restait immobile, tenant la cape, et la considérait comme si la vue de ses riches vêtements l'avait quelque peu dégrisé. Puis elle vit une lueur de méfiance apparaître dans ses yeux.

— Qui diable es-tu ? murmura-t-il. Tu n'es pas une fille des rues... à moins que ton amant n'ait dévalisé le sérail du roi pour t'habiller !

— Cela importe peu. (Elle s'enhardit jusqu'à poser sa blanche main sur son bras puissant recouvert de fer.) Viens ; ne restons pas dans cette rue.

Il hésita, puis haussa ses robustes épaules. Elle comprit qu'il était à moitié convaincu d'avoir affaire à quelque noble dame, lassée de ses amants aux manières trop polies, ayant recours à ce moyen pour se divertir. Il la laissa remettre sa cape sur ses épaules et la suivit. Elle l'observa du coin de l'œil comme ils marchaient côte à côte vers le bas de la rue. Sa cotte de mailles ne parvenait pas à dissimuler entièrement les lignes dures de son corps et sa force de tigre. Tout en lui était félin, élémentaire, indompté. Aux yeux de Yasmela, il était aussi mystérieux

que la jungle, tant il était différent des courtisans affables qu'elle côtoyait au quotidien. Elle avait peur de lui, se disant qu'elle détestait sa force brutale et nue, sa barbarie affichée ; pourtant quelque chose d'ardent et de dangereux en elle était irrésistiblement attiré par lui ; la corde primitive et cachée qui se trouve dans le cœur de chaque femme vibrait à se rompre. Elle avait senti sur son bras la main rude du guerrier et, au tréfonds de son être, frémissait encore au souvenir de ce contact. Bien des hommes s'étaient agenouillés devant Yasmela. Elle était certaine que celui-ci ne s'était jamais agenouillé devant quiconque. Les sensations de la princesse étaient celles d'une personne conduisant un tigre en liberté. Elle était effrayée et fascinée par son propre effroi.

Elle s'arrêta devant la porte du palais et la poussa légèrement. Observant son compagnon à la dérobée, elle ne lut aucune méfiance dans ses yeux.

— Le palais, hein ? grogna-t-il. Alors tu es une femme de chambre ?

Elle s'aperçut qu'elle était en train de se demander, avec une jalousie étrange, si l'une de ses servantes avait déjà introduit cet aigle de guerre dans son palais. Les gardes ne bougèrent pas comme elle le guidait entre eux, mais il les toisa comme un chien féroce pourrait défier du regard une meute inconnue. Elle lui fit franchir une porte tendue d'un rideau, qui donnait sur une salle intérieure. Il s'immobilisa, examinant naïvement les tapisseries, puis son regard se posa sur une jarre en cristal remplie de vin, posée sur une table d'ébène. Il s'en empara avec un soupir de satisfaction, la porta à ses lèvres. Vateesa surgit d'une pièce adjacente et poussa un cri de soulagement :

— Oh, princesse...

— *Princesse !*

La jarre de vin se brisa sur le sol. En un mouvement trop rapide pour que l'œil puisse le suivre, le mercenaire arracha le voile de Yasmela et la regarda. Il recula avec un juron et son épée jaillit dans sa main, en un large reflet d'acier bleuté. Ses yeux flamboyaient comme ceux d'un tigre pris au piège. Une tension soudaine envahit la pièce, tel l'instant de calme précédant l'orage. Vateesa s'affaissa à terre, rendue muette par la terreur, mais Yasmela affronta sans hésiter le barbare furieux. Elle savait que sa vie même était en jeu ; sous le coup de la méfiance et d'une panique irraisonnée, il était prêt à donner la mort à la moindre provocation. Pourtant, cette situation critique fit naître en elle un étrange frisson de contentement.

— Rassure-toi, dit-elle. Je suis bien Yasmela, mais tu n'as aucune raison d'avoir peur de moi.

— Pourquoi m'as-tu amené ici ? grogna-t-il, tandis que ses yeux étincelants regardaient vivement tout autour de la pièce. Quelle sorte de traquenard est-ce là ?

— Il n'y a aucune trahison, répondit-elle. Je t'ai amené ici parce que tu peux m'aider. J'ai conjuré les dieux, invoqué Mitra ; il m'a dit d'aller dans les rues et de demander de l'aide au premier homme que je rencontrerais.

C'était quelque chose qu'il pouvait comprendre. Les barbares avaient leurs propres oracles. Il abaissa son épée, sans la rengainer.

— Si tu es Yasmela, tu as effectivement besoin d'aide, grommela-t-il. Ton royaume est dans un sacré pétrin. Mais comment puis-je t'aider ? Si tu as besoin d'un coupe-jarret, bien sûr...

— Assieds-toi, le pria-t-elle. Vateesa, apporte-lui du vin.

Il s'exécuta, prenant soin — elle le nota — de s'asseoir le dos à un mur épais, d'où il pouvait embrasser du regard toute la salle. Il posa son épée nue en travers de ses genoux bardés de fer. Elle regardait l'arme avec fascination. Son éclat bleu sombre semblait refléter des récits de meurtres et de rapines ; elle ne pensait pas avoir la force suffisante pour la soulever ; pourtant elle savait que le mercenaire pouvait la tenir d'une seule main aussi facilement qu'elle maniait une cravache. Elle nota la largeur et la puissance de ses mains ; ce n'étaient pas les pattes lourdes et grossières d'un troglodyte. Avec un tressaillement de culpabilité, elle s'aperçut qu'elle était en train d'imaginer ces doigts vigoureux saisir ses cheveux noirs et se refermer sur eux.

Il parut rassuré lorsqu'elle prit place sur un divan en face de lui. Il ôta son casque et le posa sur la table, puis il tira en arrière sa coiffe, laissant les plis d'acier retomber sur ses épaules massives. Elle vit encore plus nettement ce qui le différenciait des races hyboriennes. Son visage sombre et couturé était empreint de morosité ; sans être marqués par la débauche ou être fondamentalement mauvais, ses traits faisaient plus que suggérer quelque chose de sinistre, et ses yeux bleus où couvaient des flammes accentuaient cette impression. Son front bas et large était recouvert par une crinière hirsute, aussi noire qu'une aile de corbeau.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle brusquement.

— Conan, capitaine des lanciers mercenaires, répondit-il en vidant d'une seule gorgée sa coupe de vin et en la tendant pour qu'on la remplisse encore. Je suis né en Cimmérie.

Ce nom signifiait peu de chose pour Yasmela. Elle savait seulement, d'une manière très vague, que c'était une région sauvage, couverte de

collines, située loin au nord, au-delà des ultimes avant-postes des nations hyboriennes, et qu'une race farouche et rude l'habitait. C'était la première fois qu'elle voyait l'un de ses représentants.

Appuyant son menton sur ses mains jointes, elle le fixa de ses yeux noirs et profonds qui avaient asservi plus d'un cœur.

— Conan de Cimmérie, reprit-elle, tu as dit que j'avais besoin d'aide. Pourquoi ?

— Allons, gronda-t-il, cela saute aux yeux ! Avec le roi, ton frère, croupissant dans une prison d'Ophir ; avec Koth projetant depuis longtemps d'annexer ton royaume ; ce sorcier dont les exhortations appellent tous les feux de l'enfer et la destruction sur Shem... et ce qui est pire, ici même, avec tes soldats qui désertent, chaque jour un peu plus nombreux.

Elle ne répliqua pas tout de suite ; l'expérience était nouvelle pour elle : un homme lui parlait en toute franchise et de ses mots était exclue cette servilité douceuse qui lui répugnait tant chez ses courtisans.

— Pourquoi mes soldats désertent-ils, Conan ? demanda-t-elle.

— Certains ont été séduits par la meilleure solde que leur proposait Koth, répondit-il, tout en vidant la jarre de vin avec un plaisir évident. Beaucoup pensent que Khoraja est condamné en tant qu'État indépendant. Beaucoup sont terrifiés par les récits concernant ce chien de Natohk.

— Les mercenaires me resteront-ils fidèles ? s'informa-t-elle avec anxiété.

— Aussi longtemps que tu nous paies bien, répondit-il sans détour. Tes problèmes politiques ne signifient rien pour nous. Tu peux faire confiance à Amalric, notre général ; quant à nous, nous sommes des hommes comme les autres et aimons le butin. Si tu verses la rançon demandée par Ophir, on dit que tu seras dans l'impossibilité de nous payer. Dans ce cas, nous risquons fort d'aller trouver le roi de Koth, bien que ce maudit pingre ne compte pas parmi mes amis. Nous pourrions aussi mettre cette ville à sac. Quand une guerre civile fait rage, le butin est toujours abondant.

— Pourquoi ne pas désertier et rejoindre les rangs de Natohk ? s'enquit-elle.

— Avec quoi nous paierait-il ? renifla-t-il avec dédain. Avec les idoles d'airain au ventre rebondi qu'il a volées dans les cités shémites ? Aussi longtemps que tu combats Natohk, tu peux te fier à nous.

— Tes camarades te suivraient-ils ? demanda-t-elle soudain.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, répondit-elle posément, que je vais faire de toi le commandant en chef des armées de Khoraja !

Il s'immobilisa, le gobelet à ses lèvres et celles-ci s'incurvèrent en une large grimace. Ses yeux brillèrent d'une nouvelle lueur.

— Commandant en chef ? Crom ! Que diront tes nobles parfumés ?

— Ils m'obéiront ! (Elle frappa dans ses mains pour appeler un esclave qui entra et s'inclina.) Que le comte Thespides vienne ici tout de suite, ainsi que le chancelier Taurus, le seigneur Amalric et l'Agha Shupras.

» Je mets toute ma confiance en Mitra, dit-elle se retournant vers Conan, occupé à dévorer la nourriture que Vateesa avait posée en tremblant devant lui. As-tu vu beaucoup de guerres ?

— Je suis né sur un champ de bataille, répliqua-t-il en arrachant un bon morceau d'un énorme quartier de viande de ses dents puissantes. Le cliquetis des épées et les cris de massacres ont été les premiers bruits qu'entendirent mes oreilles. J'ai participé à des vendettas, à des guerres tribales et à des campagnes impériales.

— Mais es-tu capable de mener des hommes et de les disposer en ordre de bataille ?

— Ma foi, je puis toujours essayer, fit-il, imperturbable. Il s'agit seulement d'un duel à l'épée, sur une plus large échelle. Engager le combat, attaquer, porter une botte... frapper d'estoc ou de taille ! Et la tête de ton adversaire vole dans les airs... à moins que ce ne soit la tienne !

L'esclave reparut, annonçant l'arrivée des hommes mandés. Yasmela alla dans l'antichambre, tirant les rideaux de velours après elle. Les nobles s'agenouillèrent devant elle, de toute évidence surpris par cette convocation à une heure aussi avancée.

— Je vous ai convoqués pour vous faire part de ma décision, leur annonça Yasmela. Le royaume est en danger...

— Très juste, princesse.

C'était le comte Thespides qui venait de parler, un homme de grande taille dont les mèches noires étaient bouclées et parfumées. D'une main blanche, il lissait sa moustache en pointe et de l'autre il tenait un bonnet en velours avec une plume écarlate retenue par une barrette en or. Ses chaussures à bouts pointus étaient en satin, son pourpoint en velours brodé d'or. Ses manières étaient quelque peu affectées, mais sous les soieries ses muscles étaient d'acier.

— Il conviendrait d'offrir à Ophir plus d'or pour la libération de votre frère royal.

— Je suis d'un avis contraire ! intervint Taurus, le chancelier, un homme d'un certain âge, portant une robe bordée d'hermine et dont les traits étaient marqués par les soucis de sa lourde charge. Nous avons déjà offert de payer une rançon qui ruinera le royaume. Proposer davantage ne ferait qu'exciter encore plus la cupidité d'Ophir. Princesse, je répète ce que je vous ai dit maintes fois : Ophir ne bougera pas tant que nous n'aurons pas affronté cette horde d'envahisseurs. Si nous perdons, il livrera le roi Khossus à Koth ; si nous sommes vainqueurs, il libérera sans aucun doute Sa Majesté contre le paiement de la rançon.

— Et dans l'intervalle ? le coupa Amalric. Chaque jour des soldats désertent et les mercenaires s'impatientent, se demandant pourquoi nous tardons ainsi. (C'était un Némédien, un homme robuste dont les cheveux blonds faisaient penser à une crinière de lion.) Nous devons agir rapidement, ou alors ne rien faire...

— Demain nous marchons vers le sud, répondit-elle. Et voici l'homme qui vous mènera à la bataille !

Tirant brusquement de côté le rideau de velours en un geste théâtral, elle leur indiqua le Cimmérien. Le moment de cette révélation n'était sans doute pas des plus heureux. Conan était vautré dans son fauteuil, les pieds posés sur la table d'ébène, très occupé à ronger un os de bœuf qu'il tenait fermement des deux mains. Il lança aux nobles un regard nonchalant, eut une légère grimace à l'adresse d'Amalric, puis continua de manger avec un plaisir non dissimulé.

— Que Mitra nous protège ! explosa Amalric. C'est Conan le Nordique, le plus turbulent de tous mes bandits ! Je l'aurais fait pendre depuis longtemps s'il n'était le meilleur combattant à avoir jamais revêtu un haubert.

— Votre Altesse plaisante, j'espère ! s'écria Thespides. (La colère assombrissait ses traits aristocratiques.) Cet homme est un sauvage... un rustre sans éducation ni culture ! Demander à des gentilshommes de servir sous ses ordres serait une insulte ! Je...

— Comte Thespides, déclara Yasmela, vous portez mon gant sous votre baudrier. Veuillez me le rendre et partir.

— Partir ? s'écria-t-il en sursautant. Et où cela ?

— Allez à Koth ou en enfer ! répondit-elle. Si vous refusez de me servir comme je le souhaite, alors ne me servez plus du tout !

— Vous me jugez mal, princesse, riposta-t-il en s'inclinant,

profondément blessé. Jamais je ne vous abandonnerai. Pour vous je placerais même mon épée à la disposition de ce sauvage.

— Et vous, seigneur Amalric ?

Amalric jura entre ses dents, puis grimaça. En véritable soldat de fortune, il ne s'étonnait plus de quelque revers que ce soit, aussi invraisemblable soit-il.

— Je servirai sous ses ordres. Une vie courte et plaisante, telle est ma devise... et avec Conan le Coupe-Jarret pour général en chef, sans aucun doute notre vie sera plaisante... et courte ! Mitra ! Si ce chien a jamais commandé à plus d'une compagnie de bandits, je veux bien le manger, équipement compris !

— Et vous, Agha ? dit-elle en se tournant vers Shupras.

Il haussa les épaules avec résignation. Comme tous les membres de cette race vivant le long des frontières méridionales de Koth. Il était grand et maigre, avec des traits plus minces et aquilins que ceux de ses frères du désert au sang plus pur.

— Ce qu'Ishtar décide... princesse.

Le fatalisme de ses ancêtres avait parlé pour lui.

— Attendez-moi ici, leur ordonna-t-elle.

Tandis que Thespides fulminait et mordillait son bonnet en velours, que Taurus marmonnait entre ses dents des paroles inaudibles et qu'Amalric arpentait nerveusement l'antichambre, tirant sur sa barbe blonde et grimaçant comme un lion affamé, Yasmela disparut derrière les rideaux et frappa dans ses mains, appelant ses esclaves.

Sur son ordre, ils apportèrent un équipement complet pour remplacer la cotte de mailles de Conan : gorgerin, solerets, épaulières, cuissards, jambières, cuirasse et casque à visière. Lorsque Yasmela tira de nouveau les rideaux, un Conan entièrement revêtu d'acier luisant apparut à son auditoire. Avec l'armure à plaques, la visière relevée et ses traits taciturnes ombragés par les plumes noires ondoyant au-dessus de son casque, le Cimmérien donnait une telle impression de force et de résolution farouche que même Thespides en convint à contrecœur. Amalric étouffa une plaisanterie.

— Par Mitra, dit-il lentement, jamais je ne me serais attendu à te voir porter une armure, mais tu es loin d'en être indigne. Par les os de mes doigts, Conan, j'ai vu des rois qui portaient la leur moins royalement que toi !

Conan était silencieux. Une ombre vague traversa son esprit comme une prophétie. Dans les années à venir, il se souviendrait des paroles d'Amalric, lorsque le rêve serait devenu réalité.



III

Dans la brume de l'aube, les rues de Khoraja avaient été envahies par une foule compacte, venue assister au départ des troupes par la porte sud. L'armée bougeait enfin. En tête venaient les chevaliers, resplendissants dans leurs armures aux plaques richement ouvragées, avec des plumes colorées ondoyant au-dessus de leurs heaumes polis. Leurs montures, caparaçonnées de soie, de cuir laqué et de boucles en or, caracolaient et sautillaient tandis que leurs cavaliers les mettaient au pas. La lumière matinale se reflétait sur les pointes des lances qui se dressaient telle une forêt au-dessus des troupes montées, leurs pennons flottant sous la brise légère. Chaque chevalier portait sur lui le gage d'une dame, un gant, un foulard ou une rose, noué à son casque ou glissé dans son ceinturon d'épée. C'était la chevalerie de Khoraja, forte de cinq cents hommes, conduite par le comte Thespides que l'on disait convoiter la main de Yasmela elle-même.

Ils étaient suivis par la cavalerie légère. Les cavaliers, montés sur des coursiers élancés, étaient des hommes des collines au corps mince et aux traits de rapace ; des casques d'acier à pointe protégeaient leurs têtes et des cottes de mailles étincelaient sous leurs cafetans flottants. Leur principale arme était le redoutable arc shémite qui pouvait envoyer un trait à cinq cents pas. Ils étaient au nombre de

cinq mille et Shupras se trouvait à leur tête ; son visage mince était sévère sous son casque à pointe.

Les lanciers de Khoraja s'avançaient juste derrière eux, des fantassins dont le nombre était toujours relativement restreint dans n'importe quel État hyborien ; en effet, dans ces régions, seule la cavalerie était considérée comme une arme honorable. Ces hommes, comme les chevaliers, étaient des Kothiens de vieille souche, fils de familles ruinées, hommes brisés, jeunes sans fortune, qui ne pouvaient s'acheter un cheval et une cuirasse ; ils étaient cinq cents.

Les mercenaires fermaient la marche, un millier de cavaliers et deux mille lanciers. Les chevaux aux longues pattes semblaient aussi rudes et sauvages que leurs cavaliers ; ils ne faisaient ni petits sauts, ni gambades. Ces tueurs professionnels, vétérans de campagnes sanglantes, avaient quelque chose de sinistre avec leurs gestes méthodiques, calculés. Revêtus de fer de la tête aux pieds, ils portaient leurs casques sans visière par-dessus leurs cottes de mailles. Leurs boucliers étaient sans ornements, leurs longues lances sans oriflammes. À leurs selles étaient suspendues des haches d'armes ou des masses d'acier et chaque homme portait à sa hanche une longue épée à large lame. Les lanciers étaient armés pratiquement de la même façon, bien qu'ils portent des piques au lieu des lances de cavalerie.

Ces hommes appartenaient à des races aussi variées que leurs crimes. Il y avait de grands Hyperboréens, au corps mince et à la forte ossature, à la diction lente et au tempérament violent ; des hommes du Gunderland aux cheveux fauves, originaires des collines du nord-ouest ; des renégats corinthiens à l'air crâne ; des Zingaréens à la peau basanée, aux moustaches noires et hérissées, et au sang chaud ; des Aquiloniens venus de l'ouest lointain. Pourtant, tous étaient des Hyboriens, à l'exception des Zingaréens.

Derrière ce cortège s'avançait un chameau aux riches housses, conduit par un chevalier monté sur un grand cheval de guerre et entouré par un groupe de soldats d'élite, choisis parmi les troupes de la maison royale. Sa passagère, sous le dais de soie fixé au siège, formait une silhouette mince et souple, vêtue de soieries somptueuses ; à sa vue, la populace, toujours attentive à la royauté, lança en l'air des toques en cuir et poussa des cris de joie frénétiques.

Conan le Cimmérien, nerveux dans son armure à plaques, lança un regard désapprobateur en direction du chameau richement orné et se tourna vers Amalric, qui chevauchait à ses côtés. Celui-ci portait une

cuirasse ouvragée d'or, aux plaques pectorales du même métal, et un casque surmonté d'un cimier en crin de cheval flottant au vent.

— La princesse a tenu à nous accompagner. Elle est souple mais pas assez robuste pour ce genre de travail. En tout cas, elle devra se défaire de toutes ses robes.

Amalric tordit sa moustache blonde pour dissimuler un sourire. De toute évidence, Conan supposait que Yasmela avait l'intention de porter une épée et de prendre une part active à la bataille, comme c'était souvent le cas pour les femmes barbares.

— Les femmes hyboriennes ne se battent pas comme tes femmes de Cimmérie, Conan, dit-il. Yasmela vient avec nous pour assister à la bataille. De toute façon (il changea de position sur sa selle et baissa la voix), entre toi et moi, j'ai dans l'idée que la princesse n'ose pas rester en arrière. Elle a peur de quelque chose...

— D'un soulèvement ? Peut-être aurions-nous dû pendre quelques citoyens avant notre départ...

— Non. L'une de ses femmes de chambre a parlé... balbutiant des inepties à propos d'une Chose qui s'introduisait dans le palais la nuit et rendait Yasmela à moitié folle de terreur. Il s'agit de l'une des diableries de Natohk, je n'en doute pas. Conan, nous avons en face de nous plus qu'un être de chair et de sang !

— Eh bien, grogna le Cimmérien, mieux vaut aller à la rencontre d'un ennemi que de l'attendre.

Il embrassa du regard la longue file de chariots et ceux qui suivaient toujours les armées en temps de guerre, saisit les rênes dans sa main gantée de fer et prononça par habitude la devise des mercenaires se mettant en marche :

— L'enfer ou le butin ! Camarades... en avant !

Les portes massives de Khoraja se refermèrent derrière le long cortège. Les têtes des curieux garnirent les murailles crénelées. Les habitants de la ville comprenaient parfaitement qu'ils regardaient s'éloigner la vie ou la mort. Si l'armée était mise en déroute, l'avenir de Khoraja serait écrit en lettres de sang. Les hordes déferlant du sud sauvage ignoraient la pitié.

Toute la journée les colonnes marchèrent, traversant les prairies ondulant sous le vent, franchissant de petites rivières. Le terrain commença à s'élever progressivement en pente douce. Devant eux se dressait une série de collines basses, formant une muraille ininterrompue allant de l'est vers l'ouest. Ils campèrent cette nuit-là sur les pentes

nord de ces collines ; par dizaines, des montagnards au nez crochu et au regard ardent vinrent s'accroupir autour des feux et répéter les nouvelles arrivées du désert si mystérieux. Le nom de Natohk revenait sans cesse dans leurs récits, s'insinuant tel un serpent. Sur son ordre les démons de l'air apportaient le tonnerre, le vent et le brouillard ; les démons du monde inférieur faisaient trembler la terre en de terrifiants grondements. Il faisait surgir le feu de nulle part et consumait les portes des cités fortifiées, brûlait les hommes en armures, les réduisant à des tas d'ossements carbonisés. Ses guerriers recouvraient le désert de leur multitude et il disposait de cinq mille soldats stygiens avec leurs chars de guerre, commandés par le prince rebelle Kutamun.

Conan écoutait, imperturbable. La guerre était son métier. Pour lui, la vie était une bataille perpétuelle, ou une suite de batailles ; depuis sa naissance, la Mort avait été une compagne de tous les jours. Elle marchait à son côté, horrible, se tenait contre son épaule devant les tables de jeu ; ses doigts osseux faisaient tinter les coupes de vin. Elle se dressait au-dessus de lui, silhouette monstrueuse et encapuchonnée, lorsqu'il allait se coucher. Il se souciait aussi peu de sa présence qu'un roi fait attention à son porteur de coupe. Un jour, il sentirait sur lui son étreinte osseuse, c'était tout. Il lui suffisait de vivre au présent.

Néanmoins, d'autres étaient moins indifférents à la peur. S'en revenant d'une inspection des lignes avancées, Conan s'arrêta brusquement lorsqu'une silhouette élancée, enveloppée dans un manteau, surgit de l'ombre, une main tendue dans sa direction.

— Princesse ! Vous devriez être dans votre tente.

— Je n'arrivais pas à m'endormir. (Ses yeux noirs étaient hagards dans l'obscurité.) Conan, j'ai peur !

— Redoutes-tu des hommes dans cette armée ? dit-il, serrant la poignée de son épée.

— Pas un homme, dit-elle en frissonnant. Conan, n'y a-t-il rien dont tu aies peur ?

Il réfléchit, se frottant le menton.

— Si, reconnut-il enfin, de la malédiction des dieux.

Elle frissonna de nouveau.

— Je suis maudite. Un démon des abysses a jeté son dévolu sur moi. Nuit après nuit, tapi au sein des ombres, il me chuchote d'horribles secrets. Il viendra m'emporter de force pour que je sois sa reine en enfer. Je n'ose dormir... il m'apparaîtra dans mon pavillon comme il le faisait dans mon palais. Conan, tu es fort... garde-moi auprès de toi ! J'ai peur !

Ce n'était plus une princesse, mais seulement une jeune femme terrifiée. Sa fierté l'avait quittée, l'abandonnant sans aucune honte dans sa nudité. Poussée par une peur éperdue, elle était venue vers celui qui lui paraissait être le plus fort. La puissance primitive qui l'avait repoussée l'attirait à présent.

Pour toute réponse, il ôta de ses épaules son manteau écarlate et l'en enveloppa avec rudesse, comme si la tendresse, de quelque sorte qu'elle fût, était impossible pour lui. Sa main de fer resta posée un instant sur sa frêle épaule et elle frissonna de nouveau, mais pas de peur cette fois-là. À ce simple contact, un flot de vitalité animale la submergea et irradiia son corps, comme si un peu de l'énergie surabondante de Conan lui avait été impartie.

— Allonge-toi ici.

Il désignait un endroit dégagé et propre près d'un feu aux flammes vacillantes. Le fait qu'une princesse dût s'étendre sur le sol nu près d'un feu de camp, enroulée dans un manteau de soldat, ne lui semblait nullement incongru. Elle obéit sans discuter.

Il s'assit à côté d'elle, sur un rocher, son épée à large lame posée en travers de ses genoux. La lueur du feu se reflétait sur son armure d'acier bleuté et il ressemblait ainsi à une statue de métal... une force dynamique pour le moment inactive, non pas au repos mais immobile, attendant le signal pour se lancer dans quelque action terrifiante. Les flammes jouaient sur ses traits, donnant l'impression qu'ils étaient sculptés dans une substance immatérielle, et pourtant aussi dure que l'acier. Ils étaient impassibles, mais au fond de ses yeux couvait une vie farouche. Ce n'était pas seulement un homme farouche ; il faisait partie des immensités sauvages, ne faisait qu'un avec les éléments indomptés de la vie ; dans ses veines coulait le sang d'une meute de loups ; dans son esprit étaient tapies les profondeurs mystérieuses de la nuit nordique ; son cœur brûlait du feu des forêts flamboyantes.

Tandis qu'elle méditait et rêvait tout à la fois, Yasmela glissa doucement vers le sommeil, enveloppée dans une sensation de sécurité délicieuse. D'une manière inexplicable, elle savait qu'aucune ombre aux yeux ardents ne se pencherait sur elle dans les ténèbres, tant que cette silhouette farouche venue de contrées exotiques monterait la garde à proximité. Pourtant elle se réveilla une fois encore et elle frissonna, saisie d'une terreur cosmique dont aucune apparition n'était la cause.

Elle avait été tirée de son sommeil par le murmure de voix étouffées. Ouvrant les yeux, elle vit que le feu était moribond. Les

premières lueurs de l'aube étaient proches. Elle distingua vaguement Conan, toujours assis sur son rocher ; entrevit le long reflet bleuté de sa lame. À côté de lui était accroupie une autre silhouette, légèrement éclairée par les flammes agonisantes. Yasmela, encore endormie, discerna le bec crochu d'un nez, la perle brillante d'un œil, sous un turban blanc. L'homme parlait rapidement dans un dialecte shémite qu'elle avait du mal à comprendre.

— Que Bel foudroie mon bras droit ! Je dis la vérité ! Par Derketo, Conan, je suis le prince des menteurs, mais je ne tromperais pas un vieux camarade. Je le jure sur ces jours anciens où nous étions voleurs en Zamora... avant que tu revêtes le haubert !

» J'ai vu Natohk ; avec les autres je me suis agenouillé devant lui lorsqu'il faisait ses incantations à Set. Pourtant, je n'ai pas enfoncé mon nez dans le sable comme les autres l'ont fait. Je suis un voleur de Shumir et mon regard est plus perçant que celui d'une belette. Redressant légèrement la tête de côté, j'ai vu son voile s'agiter au vent. Il s'est écarté un instant et j'ai vu... j'ai vu... que Bel me vienne en aide, Conan, je te dis que j'ai *vu* ! Mon sang s'est figé dans mes veines et mes cheveux se sont dressés. Cela a brûlé mon âme comme un fer chauffé à blanc. Je n'ai pu prendre aucun repos avant d'en avoir le cœur net.

» Je me suis rendu aux ruines de Kuthchemes. La porte du dôme en ivoire était ouverte ; sur le seuil gisait un grand serpent, transpercé par une épée. À l'intérieur de l'édifice se trouvait le corps d'un homme, tellement déformé, ridé et ratatiné que je ne l'ai pas reconnu tout d'abord... c'était Shevatas le Zamorien, le seul voleur au monde que je reconnaissais m'être supérieur. Le trésor était intact, entassé en des monceaux étincelants tout autour du cadavre. Et c'est tout.

— Il n'y avait pas d'ossements... commença Conan.

— Il n'y avait rien ! s'écria le Shémite avec passion. Rien ! Excepté cet *unique* cadavre !

Le silence régna un instant et Yasmela se recroquevilla sur elle-même saisie d'une horreur sans nom.

— D'où est venu Natohk ? murmura le Shémite d'une voix frémissante. Il a surgi du désert, une nuit, alors que le monde était aveugle et déchaîné, que des nuées de démence traversaient le ciel en une fuite éperdue, tournoyant parmi les étoiles frissonnantes ; alors que le gémissement du vent se mêlait au hurlement des esprits du désert. Cette nuit-là, les vampires étaient sortis de leurs tombes, les sorcières

chevauchaient nues les courants célestes et les loups-garous hurlaient au milieu des étendues sauvages. Sur un chameau noir, il est arrivé à la vitesse du vent ; un feu impie flamboyait autour de lui et les traces fourchues de sa monture brillaient dans les ténèbres. Lorsque Natohk mit pied à terre devant le sanctuaire de Set, à l'oasis d'Aphaka, l'animal partit au galop et disparut dans la nuit. J'ai parlé aux hommes de la tribu ; ils jurèrent que la bête a soudain déployé des ailes gigantesques et s'est envolée vers les nuées, laissant derrière elle une piste de feu. Depuis, personne n'a jamais revu ce chameau ; pourtant une forme vaguement humaine, noire et bestiale, s'approche chaque soir de la tente de Natohk ; sa démarche est traînante et elle lui parle en un horrible caquetage, dans l'obscurité précédant l'aube. Je te le dis, Conan, Natohk est... Attends, je vais te montrer une image de ce que j'ai vu ce jour-là à Shushan lorsque le vent a soulevé son voile !

Yasmela aperçut le reflet de l'or dans la main du Shémite comme les hommes se penchaient sur quelque chose. Elle entendit grogner Conan ; soudain les ténèbres déferlèrent et la recouvrirent. Pour la première fois de sa vie, la princesse venait de s'évanouir.



IV

L'aube commençait à peine à blanchir l'horizon à l'est lorsque l'armée se remit en marche. Des montagnards avaient surgi au galop, leurs montures chancelant après cette rude chevauchée, pour signaler à Conan que la horde du désert avait établi son campement au puits d'Altuka. C'est pourquoi les soldats traversaient en hâte les collines, laissant les chariots loin derrière eux. Yasmela les accompagnait, à cheval ; ses yeux étaient hagards. L'horreur sans nom avait revêtu une forme encore plus terrible depuis qu'elle avait reconnu la pièce d'or dans la main du Shémite la nuit précédente... l'une de ces pièces fabriquées en secret par les adeptes du culte dégénéré zugite, représentant les traits d'un homme mort depuis trois mille ans.

Le chemin serpentait parmi des collines accidentées et des rochers escarpés dominant des vallées étroites. Ici et là étaient nichés des villages, des amas compacts de huttes de pierre recouvertes de boue séchée. Les hommes des collines accouraient en foule pour se joindre à leurs frères ; c'est pourquoi, avant qu'elle ait fini de traverser cette région, l'armée comptait dans ses rangs trois mille archers résolus de plus.

Soudain ils quittèrent les collines et retinrent leur souffle devant la perspective immense qui s'offrait à leurs yeux. Vers le sud, les collines descendaient en une pente abrupte, marquant une division géographique très nette entre les plateaux de Koth et le désert méridional. Elles constituaient le rebord de ces plateaux qui s'étendaient en une muraille presque ininterrompue. Nues et désolées, elles étaient habitées par le seul clan des Zaheemis dont la tâche était de garder la route des caravanes.

Au-delà des collines, le désert s'étendait, vide, poudreux, sans vie. Pourtant, tout là-bas, à l'horizon, se trouvaient le puits d'Altuka et la horde de Natohk.

Les soldats abaissèrent leur regard vers la passe de Shamla, par où transitaient les richesses du nord et du sud et qu'avaient empruntée les armées de Koth, de Khoraja, de Shem, de Turan et de Stygie. La paroi à pic du rempart naturel s'interrompait à cet endroit. Des promontoires rocheux descendaient vers le désert, formant des vallées arides dont les extrémités nord étaient toutes fermées par des falaises déchiquetées. À l'exception d'une seule, appelée la Passe. L'ensemble faisait penser à une grande main tendue depuis les collines ; deux doigts écartés formaient une vallée en forme de cône. Les doigts étaient représentés par une large crête de rochers de chaque côté, les bords extérieurs tombant à pic, les bords intérieurs descendant en une pente escarpée. La vallée se rétrécissait tandis qu'elle montait et débouchait sur un plateau flanqué de ravines. Il y avait un puits là-bas et plusieurs tours de pierre, occupées par les Zaheemis.

Conan fit halte à cet endroit, sautant à bas de son cheval. Il avait troqué son armure à plaques au profit de la cotte de mailles plus familière. Thespides tira sur les rênes de son coursier et demanda :

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Nous les attendrons ici, répondit Conan.

— Il serait plus chevaleresque de quitter ces hauteurs et d'aller à leur rencontre, fit sèchement le comte.

— Ils nous étoufferaient par leur seul nombre, rétorqua le Cimmérien. De plus, il n'y a pas d'eau là-bas. Nous camperons sur le plateau...

— Mes chevaliers et moi camperons dans la vallée, répliqua Thespides avec colère. Nous formons l'avant-garde et *nous*, au moins, n'avons pas peur d'une horde dépenaillée venue du désert.

Conan haussa les épaules et le noble furieux s'éloigna au petit galop. Amalric fit halte sur son ordre lancé d'une voix tonitruante, pour observer la petite troupe étincelante qui descendait la pente vers la vallée.

— Les fous ! Leurs gourdes seront bientôt vides et ils devront remonter vers le puits pour abreuver leurs chevaux.

— Laisse-les, grogna Conan. Il leur est difficile d'accepter des ordres venant de moi. Dis à nos frères d'armes d'ôter leur équipement et de se reposer. Nous avons beaucoup marché et la route a été rude. Qu'ils abreuvent leurs montures et se restaurent ensuite.

Il était inutile d'envoyer des éclaireurs. Le désert s'étendait sans obstacle jusqu'à l'horizon, bien que, pour le moment, cette vue fût restreinte par des nuages assez bas formant des masses blanchâtres tout au sud, sur la ligne d'horizon. La monotonie de cette perspective était seulement interrompue par un amas de ruines de pierre, à quelques milles de distance, au milieu du désert; il s'agissait des vestiges d'un ancien temple stygien. Conan dit aux archers de mettre pied à terre et les disposa le long des crêtes, avec les montagnards à l'air farouche. Il déploya les mercenaires et les lanciers khorajis sur le plateau, tout autour du puits. Légèrement en retrait, à l'endroit où la route des collines donnait sur le plateau, fut dressé le pavillon de Yasmela.

L'ennemi n'étant pas en vue, les soldats se détendirent. Ils ôtèrent leurs casques, firent glisser leurs cottes de mailles sur leurs épaules bardées de fer, desserrèrent leurs ceinturons. Des plaisanteries graveleuses furent échangées çà et là comme ils mordaient avec appétit dans des quartiers de bœuf et plongeaient leurs museaux dans des cruches remplies d'ale. Le long des pentes, les montagnards se mettaient à leur aise, grignotant des dattes et des olives. Amalric se dirigea à grands pas vers Conan qui était assis, tête nue, sur un gros rocher.

— Conan, as-tu entendu ce que les hommes des collines racontent à propos de Natohk? Ils disent... Mitra, c'est trop insensé pour qu'on puisse même le répéter. Qu'en penses-tu?

— Il arrive que des graines restent dans le sol plusieurs siècles sans pourrir, répondit Conan. Mais Natohk est sans doute un homme.

— J'aimerais en être aussi sûr, grogna Amalric. En tout cas, tu as disposé tes forces aussi bien qu'un général aguerri aurait pu le faire. Il est certain que les démons de Natohk ne pourront s'abattre sur nous à l'improviste. Mitra, quel brouillard!

— J'ai tout d'abord cru qu'il s'agissait de nuages, fit remarquer Conan. Vois comme il avance!

Ce qui avait ressemblé à des nuages était en fait un brouillard épais se déplaçant vers le nord, semblable à un vaste océan agité; ses spirales cachèrent rapidement le désert. Bientôt il recouvrit les ruines stygiennes, continuant sa progression. Les soldats regardaient bouche bée. Ce phénomène, anormal et inexplicable, était sans précédent.

— Envoyer des hommes en reconnaissance ne servirait à rien, fit Amalric d'un air dégoûté. Ils ne verraient rien du tout. La brume aura bientôt atteint les rebords extérieurs des crêtes. Dans un instant, elle aura recouvert la passe et toutes ces collines...

Conan avait observé ce brouillard aux volutes mouvantes avec une nervosité croissante. Il se baissa brusquement et colla son oreille contre le sol. Il se redressa avec une hâte frénétique, en jurant.

— Des chevaux et des chars, par milliers ! Le sol vibre sous leur avance ! Ho, là-bas ! (Sa voix se répercuta dans la vallée, galvanisant les hommes nonchalamment étendus.) Ramassez vos casques et vos piques, bande de chiens ! Formez vos rangs !

Les soldats regagnèrent rapidement leurs positions, mettant en hâte leurs casques et fixant à leurs bras les lanières de leurs boucliers. Au moment même où cet ordre était donné, la brume roula et disparut, comme si elle avait perdu toute utilité. Elle ne se leva pas lentement pour se dissiper comme un brouillard naturel ; elle s'évanouit tout simplement, telle une flamme que l'on souffle. Un instant auparavant, le désert tout entier était occulté par les masses floconneuses et tourbillonnantes, s'entassant couche après couche, comme une montagne ; l'instant d'après, le soleil brillait dans un ciel sans nuages sur un désert aride... qui n'était plus vide, mais recouvert par une armée dans toute sa splendeur, prête au combat. Une grande clameur secoua les collines.

Les hommes de Conan, stupéfaits, eurent tout d'abord l'impression de contempler un océan de bronze et d'or, luisant et étincelant, où des pointes d'acier scintillaient, telles des myriades d'étoiles. Lorsque le brouillard s'était levé, les attaquants s'étaient arrêtés, comme pétrifiés sur place, en de longues lignes compactes flamboyant au soleil.

Venait en premier une longue ligne de chars de guerre, tirés par les grands et fougueux chevaux de Stygie, aux crinières ornées de plumes ; ils s'ébrouaient et se cabraient tandis que les conducteurs des chars, entièrement nus, s'inclinaient en arrière, leurs jambes puissantes bien campées et des muscles noueux saillant sur leurs bras à la peau sombre. Les guerriers montés sur les chariots formaient de hautes silhouettes, leurs visages d'éperviers soulignés par des casques en bronze surmontés d'un cimier, où un croissant supportait une boule dorée. Ils avaient des arcs lourds à la main. Il ne s'agissait pas d'archers comme les autres, mais de nobles du sud, élevés dans la guerre et la chasse, habitués à tuer des lions avec leurs flèches.

Derrière eux se tenait une foule bigarrée d'hommes à l'apparence farouche, montant des chevaux à demi sauvages... les guerriers de Kush, le plus grand royaume noir des savanes du sud de la Stygie. Leurs corps étaient d'ébène luisant, souples et élancés ; entièrement nus, ils chevauchaient leurs montures sans selle ni bride.

Ils étaient suivis d'une foule qui semblait recouvrir tout le désert : des milliers et des milliers des fils belliqueux de Shem, des rangées de cavaliers aux corselets en écaille et aux casques cylindriques, les *asshuri* de Nippr, de Shumir, d'Eruk et de leurs cités sœurs ; et des hordes cruelles aux robes blanches : les clans nomades.

Alors les rangs ennemis se mirent en branle et avancèrent. Les chars de guerre se rangèrent sur le côté tandis que le gros des troupes progressait avec incertitude. Dans la vallée, en contrebas, les chevaliers étaient en selle ; le comte Thespides lança son cheval au galop vers le haut de la pente où se tenait Conan. Il ne daigna pas mettre pied à terre et lui lança avec raideur :

— En se levant, le brouillard les a plongés dans la confusion ! C'est le moment d'attaquer ! Les Kushites n'ont pas d'arcs et gênent la progression de leur armée. Une charge de mes chevaliers les écrasera et les fera reculer en désordre vers les rangs des Shémites, brisant ainsi leur formation. Suis-moi ! Nous allons remporter cette bataille d'un seul coup !

Conan secoua la tête.

— Si nous avons en face de nous un adversaire normal, je serais d'accord. Mais cette confusion est plus feinte que réelle, comme s'ils voulaient nous amener à charger. Je crains un piège.

— Alors tu refuses de bouger ? s'écria Thespides, son visage noirci par la colère.

— Sois raisonnable, l'exhorta Conan. Nous avons l'avantage de la position...

Avec un juron furieux, Thespides fit virevolter son cheval et le lança au galop au bas de la pente, vers la vallée où ses chevaliers attendaient impatiemment.

Amalric hocha la tête.

— Tu n'aurais pas dû le laisser repartir, Conan. Je... Oh, regarde là-bas !

Conan se dressa d'un bond, lançant une imprécation. Thespides avait rejoint ses hommes. Sa voix aux accents passionnés leur parvenait indistinctement mais son geste désignant la horde qui approchait était suffisamment éloquent. Un instant plus tard, cinq cents lances s'abaissaient vers le sol et la troupe bardée d'acier partit au galop vers le fond de la vallée dans un grondement de tonnerre.

Un jeune page arriva en courant de la tente de Yasmela, criant à Conan d'une voix aiguë et véhémence :

— Seigneur, la princesse demande pourquoi vous ne suivez pas le comte Thespides pour lui venir en renfort ?

— Parce que je ne suis pas aussi stupide que lui, grogna Conan, en prenant place de nouveau sur le rocher et en commençant à ronger un énorme os de bœuf.

— L'autorité te rendrait-elle modéré ? fit remarquer Amalric. Autrefois tu te serais lancé dans une pareille folie avec une joie immense.

— Oui, quand j'avais seulement ma propre vie à prendre en considération, répondit Conan. À présent... Par l'enfer, qu'est-ce...

La horde avait fait halte. De l'extrême gauche surgit un char de guerre ; le conducteur nu fouettait ses chevaux comme un dément. L'autre occupant formait une haute silhouette dont la robe flottait au vent d'une manière spectrale. Il tenait dans ses bras un grand vase en or et déversait de celui-ci un mince ruisseau qui scintillait à la lueur du soleil. Le chariot passa rapidement devant les premières lignes des troupes du désert ; ses roues grondantes laissaient derrière elles une longue et fine traînée poudreuse, tel le sillage d'un navire. Elle brillait dans le sable comme la trace phosphorescente d'un serpent.

— C'est Natohk ! jura Amalric. Quelle semence démoniaque est-il en train de répandre ainsi ?

Les chevaliers n'avaient pas arrêté pour autant leur charge téméraire. Encore cinquante pas et ils se heurteraient aux rangs irréguliers des Kushites, qui se tenaient immobiles, lances dressées. À présent les guerriers galopant en tête avaient atteint la mince traînée qui brillait sur le sable. Ils ne firent pas attention à cette menace insidieuse. Mais lorsque les sabots ferrés des chevaux entrèrent en contact avec celle-ci, ce fut comme lorsque le fer bat le silex... avec un résultat encore plus terrible. Une incroyable déflagration secoua le désert ; celui-ci parut s'ouvrir en deux le long de la traînée mystérieuse en une terrifiante explosion de flammes blanches.

À cet instant, toute la première ligne de chevaliers fut enveloppée par cet éclat aveuglant ; chevaux et cavaliers bardés de fer se tordirent, brûlés et calcinés par cette lueur comme des insectes s'approchant imprudemment d'une flamme. L'instant d'après, les autres lignes de chevaliers venaient buter sur leurs corps carbonisés. Incapables de stopper leur charge éperdue, elles s'écrasèrent, les unes après les autres, sur les cadavres. Avec une soudaineté épouvantable, l'assaut s'était transformé en une boucherie où des silhouettes en armures mouraient parmi des chevaux horriblement mutilés, aux hennissements terrifiants.

L'impression de confusion qu'avait donnée la horde disparut. Des lignes savamment ordonnées se formèrent ; les Kushites se ruèrent sauvagement sur les lieux de l'hécatombe, transperçant de leurs lances les blessés, fracassant les heaumes des chevaliers avec des pierres et des masses en fer. Tout cela se déroula si rapidement que ceux qui regardaient depuis les pentes restèrent frappés de stupeur. La horde s'avança de nouveau, s'écartant pour éviter l'endroit où gisaient les corps carbonisés. Un cri monta des collines :

— Nous ne combattons pas des hommes, mais des démons !

Sur les crêtes, de chaque côté, les montagnards hésitèrent. L'un d'eux courut vers le plateau, de la bave coulant sur sa barbe.

— Fuyons, fuyons ! glapissait-il. Que pouvons-nous contre la magie de Natohk ?

Avec un grognement, Conan bondit de son rocher et le frappa avec l'os de bœuf ; l'homme s'affaissa, du sang s'écoulant de son nez et de sa bouche. Conan dégaina son épée ; ses yeux étaient devenus des fentes où brûlait un feu d'un bleu sinistre.

— Reprenez vos places ! hurla-t-il. Je trancherai la tête au premier qui fera ne serait-ce qu'un pas en arrière ! Battez-vous, maudits !

La débandade cessa aussi vite qu'elle avait commencé. La personnalité farouche de Conan fit l'effet d'un jet d'eau glacée sur la flamme tourbillonnante de leur terreur.

— Mettez-vous en position ! ordonna-t-il rapidement. Et restez-y ! Aujourd'hui, personne ne franchira la passe de Shamla, qu'il soit homme ou démon !

À l'endroit où le rebord du plateau était interrompu par le versant en pente de la vallée, les mercenaires resserrèrent leurs ceinturons et saisirent fermement leurs lances. Derrière eux les lanciers attendaient sur leurs coursiers ; sur un côté avaient été placés en réserve les cuirassiers de Khoraja. Aux yeux de Yasmela, se tenant à l'entrée de sa tente, blême et interdite, l'armée semblait n'être qu'une poignée d'hommes en comparaison des foules innombrables de la horde du désert.

Conan se tenait parmi les lanciers. Il savait que les assaillants n'essaieraient pas de lancer leurs chars vers le haut des pentes et la passe sous le tir des archers ; pourtant il poussa un grognement de surprise en voyant les cavaliers mettre pied à terre. Ces hommes sauvages n'avaient pas de chariots d'approvisionnement. Gourdes et sacs de provisions étaient accrochés à leurs selles. À présent ils buvaient leurs dernières réserves d'eau et jetaient au loin leurs outres.

— L'étau de la mort se resserre, grommela-t-il, comme les fantassins se disposaient en lignes compactes. J'aurais préféré une charge de cavalerie ; des chevaux blessés désorganisent et disloquent des formations entières.

La horde avait adopté une nouvelle formation : un gigantesque fer de lance dont la pointe était constituée par les Stygiens, et le corps par les *asshuri* en cuirasses, flanqués des nomades. En rangs serrés, boucliers levés, ils s'avancèrent lentement tandis que, derrière eux, sur un char immobile, une haute silhouette levait vers le ciel ses bras sortant de manches amples, en une sinistre invocation.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la vallée encaissée, les hommes des collines décochèrent leurs traits. Malgré leur formation protectrice, des hommes tombèrent par dizaines. Les Stygiens s'étaient débarrassés de leurs arcs ; des têtes casquées se baissèrent sous la pluie mortelle, des yeux noirs étincelèrent par-dessus le bord des boucliers, mais ils avançaient toujours en une lame inexorable, enjambant les corps de leurs camarades tués. Les Shémites ripostèrent et des nuées de flèches assombrirent le ciel. Conan regardait au-delà des vagues ondoyantes de lances, se demandant quelle nouvelle horreur le sorcier allait invoquer. D'une façon étrange il sentait que Natohk, comme tous ceux de sa race, était plus redoutable en défense qu'en attaque ; prendre l'offensive contre lui conduirait inévitablement au désastre.

Assurément c'était la magie qui poussait la horde à se jeter sur les dents de la mort. Conan retint son souffle en constatant les ravages produits dans les rangs montant à l'assaut des pentes. Les bords du fer de lance semblaient fondre littéralement ; déjà la vallée était jonchée de cadavres. Pourtant les autres continuaient de grimper comme des déments, indifférents à la mort. En raison du nombre même de leurs arcs, ils commencèrent à submerger les archers postés sur les falaises. Des nuées de traits filaient vers le haut, obligeant les montagnards à s'abriter. Devant cette avance que rien ne pouvait briser, la panique envahit leurs cœurs et ils bandèrent leurs arcs follement, leurs yeux étincelant comme ceux de loups pris au piège.

Alors que la horde s'approchait du goulot étroit de la passe, des blocs de rochers roulèrent soudain au bas des pentes dans un grondement de tonnerre, écrasant des hommes par dizaines. Pourtant la charge ne faiblit pas. Les loups de Conan se préparèrent au choc qui semblait inévitable. En raison de leur formation compacte et de leurs armures, les flèches avaient commis peu de dégâts dans leurs rangs. C'était l'impact de la charge que Conan redoutait le plus, lorsque le gigantesque fer de

lance s'écraserait contre ses lignes peu profondes. Il voyait à présent qu'il n'y avait aucun moyen d'éviter cet assaut. Il agrippa l'épaule d'un Zaheemi qui se tenait à proximité.

— Des cavaliers pourraient-ils accéder à cette vallée invisible d'ici, celle qui se trouve au-delà de cette crête de l'ouest ?

— Oui. Il y a un sentier escarpé et très dangereux, secret et gardé de toute éternité. Mais...

Conan l'entraîna à sa suite vers l'endroit où Amalric se tenait sur son grand cheval de guerre.

— Amalric ! aboya-t-il. Suis cet homme ! Il va te conduire dans cette vallée extérieure, là-bas. Galope jusqu'à l'entrée de celle-ci, contourne l'extrémité de la crête et attaque la horde sur ses arrières. Ne discute pas et pars à l'instant ! Je sais que c'est de la folie, mais de toute façon nous sommes perdus. Au moins, faisons le plus de ravages possible avant de mourir ! Hâte-toi !

Les moustaches d'Amalric se hérissèrent en un rictus farouche et quelques instants plus tard, ses lanciers suivaient le guide vers un entrelacs de gorges s'éloignant du plateau. Conan revint en courant vers les piquiers, épée en main.

Il n'arriva pas trop tôt. Sur les deux crêtes, les montagnards de Shupras, rendus fous furieux par leur défaite imminente, faisaient pleuvoir leurs traits avec l'énergie du désespoir. Les hommes mouraient comme des mouches dans la vallée et sur les pentes ; puis, avec un rugissement et dans une poussée irrésistible vers le haut, les Stygiens se heurtèrent aux mercenaires.

Dans un ouragan d'acier grondant, les lignes ondoyèrent et se tordirent. Les nobles élevés dans la guerre se battaient contre des soldats professionnels. Les boucliers s'écrasaient contre les boucliers, des lances étaient pointées entre eux, s'enfonçaient dans des corps et le sang jaillissait.

Conan aperçut la forme puissante du prince Kutamun de l'autre côté de l'océan des épées, mais il ne pouvait avancer dans la mêlée indescriptible, poitrine contre poitrine avec des formes sombres qui haletaient et frappaient. Derrière les Stygiens, les *asshuri* montaient à l'assaut en hurlant.

De chaque côté les nomades grimpaient les pentes escarpées et se jetaient sur leurs frères de la montagne en un corps à corps féroce. Sur la ligne des crêtes, le combat faisait rage, avec une sauvagerie aveugle et rauque. À coups de dents et d'ongles, écumant de fanatisme et poussés

par des haines séculaires, les hommes des tribus ennemies se déchiraient et se lacéraient, tuaient et mouraient. Leurs cheveux volant au vent, les Kushites nus accouraient en criant comme des déments, pour participer au carnage.

Conan eut l'impression que ses yeux aveuglés par la sueur contemplaient un océan d'acier en fureur, bouillonnant, tournoyant, emplissant la vallée d'une crête à l'autre. La bataille sanglante approchait du moment décisif. Les montagnards tenaient les crêtes ; les mercenaires, serrant leurs piques ruisselantes de sang, plantant leurs pieds dans le sol écarlate, défendaient toujours la passe. L'avantage de la position et la meilleure protection de ses hommes due à leurs cuirasses compensaient pour le moment leur infériorité numérique, mais cela ne durerait pas. Vague après vague, des visages aux regards enflammés et des lances étincelantes surgissaient en haut des pentes et les *asshuri* venaient combler les brèches dans les rangs des Stygiens.

Conan regarda vers l'ouest, espérant voir les lances d'Amalric contourner la crête, mais elles n'apparaissaient toujours pas, et les piquiers commencèrent à faiblir et à reculer sous les assauts répétés. Conan abandonna tout espoir de victoire et de vie. Hurlant un ordre à ses capitaines haletants, il quitta les premières lignes et traversa en courant le plateau, se dirigeant vers les réserves de Khoraja où les hommes attendaient, tremblant d'impatience. Il ne regarda même pas du côté de la tente de Yasmela. Il avait oublié la princesse ; son unique pensée était guidée par l'instinct de la bête fauve qui déchire et massacre avant d'être tuée.

— Aujourd'hui vous devenez chevaliers ! dit-il en partant d'un rire féroce. (Il désigna de son épée couverte de sang les chevaux des montagnards, attachés à proximité.) En selle et suivez-moi en enfer !

Les montures des collines se cabrèrent furieusement sous le poids peu familier de l'armure de Koth et le rire franc et sonore de Conan retentit au-dessus de la clameur comme il les conduisait vers l'endroit où la crête orientale s'écartait du plateau. Cinq cents fantassins, patriciens ruinés, cadets de familles nobles, brebis galeuses, montant des chevaux shémites à demi sauvages chargeaient toute une armée et dévalaient une pente où aucune cavalerie ne s'était risquée avant eux !

Une fois franchie l'entrée de la passe obstruée par la bataille, ils s'élancèrent dans un grondement de tonnerre, débouchant sur la crête jonchée de cadavres. Ils se ruèrent au bas de la pente abrupte ; une vingtaine de chevaux bronchèrent et roulèrent sous les sabots de

leurs camarades. En dessous d'eux, des hommes crièrent et levèrent les bras... la charge foudroyante les balaya comme une avalanche emporte une forêt de jeunes conifères. Les Khorajis poursuivirent leur attaque impétueuse, passant à travers les foules compactes et laissant dans leur sillage un tapis de cadavres mutilés et broyés.

À cet instant, comme la horde se tordait et se lovait sur elle-même, les lanciers d'Amalric, après s'être taillé un chemin à travers un détachement de cavalerie ennemie rencontré dans l'autre vallée, contournèrent rapidement l'extrémité de la crête occidentale et s'abattirent sur ses arrières comme une pointe d'acier, la fendant en deux. Cette attaque prit les nomades par surprise et les démoralisa complètement. Persuadés que leur flanc gauche était assailli par une force supérieure en nombre et craignant avec une peur panique que toute voie de retraite vers le désert leur soit coupée, des troupes de nomades se dispersèrent et s'enfuirent précipitamment, produisant des ravages dans les rangs de leurs camarades plus résolus. Ceux-ci faiblirent et les montagnards se jetèrent sur eux et enfoncèrent leurs lignes. Sur les crêtes, les combattants du désert fléchirent et les montagnards se jetèrent alors sur eux avec une fureur nouvelle, les repoussant au bas des pentes.

Stupéfaite, la horde se disloqua avant que les nomades aient le temps de s'apercevoir que leur flanc était attaqué par une poignée d'hommes seulement. Et une fois brisée, même un magicien ne pouvait ressouder une telle troupe. À travers l'océan de têtes et de lances les hommes enragés de Conan virent les cavaliers d'Amalric s'enfoncer dans les lignes ennemies et les mettre en déroute, tandis que les haches et les masses d'armes se levaient et retombaient. L'ivresse folle de la victoire embrasa le cœur de chaque homme et leurs bras devinrent d'acier.

Plantant leurs pieds dans la mer sanglante dont les vagues furieuses et écarlates venaient lécher leurs chevilles, les piquiers à l'entrée de la passe se mirent en branle, repoussant et écrasant les rangs ennemis qui se bousculaient et se pressaient. Les Stygiens tinrent bon mais, derrière eux, le gros des troupes constituées par les *asshuri* fondait rapidement ; les mercenaires passèrent par-dessus les corps des nobles du Sud, morts jusqu'au dernier l'arme à la main, pour déferler et s'abattre sur la masse mouvante en complète débandade.

L'Agha Shupras gisait en haut de l'une des falaises, le cœur transpercé d'une flèche ; Amalric était étendu à terre, jurant comme un pirate, une lance fichée dans sa cuisse bardée de fer. Des cavaliers improvisés conduits par Conan, cent cinquante à peine étaient encore

en selle. Mais la horde était définitivement brisée. Nomades et lanciers en cottes de mailles avaient abandonné le combat et fuyaient vers leur camp où se trouvaient leurs chevaux ; les montagnards dévalaient au bas des pentes, poignardant les fuyards dans le dos, tranchant la gorge des blessés.

Dans ce chaos sanglant et virevoltant, une terrible apparition surgit soudain devant l'étalon de Conan qui se cabra. C'était le prince Kutamun, nu à l'exception d'un pagne ; il avait perdu sa cuirasse, son heaume à cimier était bosselé et entaillé, et ses membres étaient couverts de sang. Avec un hurlement formidable il lança la poignée de son épée brisée au visage de Conan et bondit pour attraper la bride de l'étalon. Le Cimmérien oscilla sur sa selle, à demi assommé ; avec une force redoutable, le géant à la peau brune obligea le cheval hennissant à se dresser sur ses pattes de derrière et à reculer jusqu'à ce qu'il perde l'équilibre et s'abatte dans la boue sanglante, parmi les corps qui se tordaient.

Conan sauta à bas de sa selle comme son cheval tombait ; avec un rugissement, Kutamun se jeta sur lui. Dans le cauchemar démentiel de la bataille, le barbare ne sut jamais vraiment comment il avait tué son adversaire. Tout ce qu'il savait, c'est que le Stygien tenait une pierre dans sa main, qu'il écrasait sans relâche sur le casque du Cimmérien, emplissant sa vue d'étincelles lumineuses et que ce dernier avait enfoncé à plusieurs reprises sa dague dans le corps de son ennemi, sans effet apparent sur la vitalité terrifiante du prince. Le monde tournait sous les yeux de Conan lorsque, dans un frisson convulsif, le corps qui se tendait contre le sien se raidit, puis devint flasque.

Se relevant en titubant, le sang coulant de sous son casque ébréché sur son visage, Conan posa un regard égaré sur le carnage qui s'étalait à profusion devant lui. D'une crête à l'autre, le sol était jonché de cadavres, en un tapis écarlate engorgeant toute la vallée. On aurait dit un océan de sang dont chaque vague était formée par une ligne irrégulière de morts. Ils obstruaient le goulot de la passe, ils recouvraient les pentes. Tout là-bas, dans le désert, le massacre continuait. Les survivants de la horde avaient rejoint leurs chevaux et s'enfuyaient à travers les étendues arides, poursuivis par les vainqueurs harassés... Conan fut épouvanté de constater le petit nombre de ses hommes encore en vie.

Un cri effroyable déchira la clameur. Du haut de la vallée un char arriva à vive allure, écrasant et broyant les corps amoncelés. Il n'était pas tiré par des chevaux, mais par une grande créature noire qui ressemblait à un chameau. Sur le char se tenait Natohk, ses robes volant au vent ;

tenant les rênes et fouettant l'animal comme un dément, était accroupie une créature à la peau noire, aux traits vaguement humains, qui aurait pu être un singe monstrueux.

Dans une rafale de vent brûlant, le chariot gravit en un éclair la pente recouverte de cadavres, se dirigeant vers la tente où Yasmela se tenait, seule, abandonnée par ses gardes dans leur frénésie de poursuivre les nomades. Conan, pétrifié d'horreur, entendit le hurlement éperdu de la princesse lorsque le long bras de Natohk se tendit vers elle, l'attrapa au passage et la hissa sur le char. Le sinistre coursier fit demi-tour et redescendit à la même allure vers le fond de la vallée. Personne n'osa décocher une flèche ou jeter une lance de peur de toucher Yasmela qui se débattait dans les bras de Natohk.

Poussant un cri inhumain, Conan ramassa son épée tombée à terre et bondit à la rencontre de l'horreur qui survenait rapidement. Alors qu'il levait son épée, les pattes de devant de l'animal noir le frappèrent comme la foudre et le projetèrent violemment à une vingtaine de pas de distance, à demi assommé et meurtri. Le hurlement de Yasmela atteignit ses oreilles, glaçant son âme et le chariot s'éloigna dans un grondement.

La clameur qui jaillit des lèvres de Conan n'avait rien d'humaine ; il se releva vivement de la terre ensanglantée et saisit les rênes d'un cheval sans cavalier qui passait au galop à proximité. Il sauta en selle sans que le coursier ralentisse son allure et, avec une folle témérité, se lança à la poursuite du char qui disparaissait rapidement au loin. Il déboula dans la vallée, traversa le camp shémite comme une trombe et prit la direction du désert, rattrapant des groupes de ses propres cavaliers et dépassant des nomades qui éperonnaient cruellement leurs montures.

Le char fuyait et Conan le poursuivait toujours, bien que son cheval commençât à donner des signes de fatigue. À présent le désert illimité s'étendait tout autour d'eux, auréolé de la splendeur blafarde et sinistre du soleil couchant. Lorsqu'ils parvinrent aux abords des ruines antiques, le cocher monstrueux poussa un cri, qui figea le sang de Conan dans ses veines, et projeta à bas du char Natohk et la jeune fille. Ils roulèrent dans le sable. Sous le regard stupéfait du Cimmérien, le chariot et sa monture se transformèrent d'une horrible manière. De grandes ailes poussèrent et se déployèrent du corps d'une horreur noire qui ne ressemblait absolument plus à un chameau. La chose s'envola vers le ciel, emportant dans son sillage une forme nimbée d'une flamme aveuglante où une créature noire, vaguement humaine, caquétait, exprimant un

lugubre triomphe. Cela se passa si vite que l'on aurait dit un cauchemar surgissant dans un rêve hanté par l'horreur.

Natohk se redressa d'un bond et regarda vivement vers son poursuivant résolu. Celui-ci ne s'était pas arrêté et arrivait au galop ; son épée était pointée vers le bas et projetait des gouttes écarlates. Le sorcier saisit la jeune femme au bord de l'évanouissement et l'emporta en courant vers les ruines.

Conan sauta à bas de son cheval et s'élança après eux. Il pénétra dans une salle où brillait une lueur impie ; pourtant, au-dehors, le crépuscule tombait rapidement. Sur un autel de jade noir était étendue Yasmela, son corps nu luisant comme de l'ivoire dans cette étrange lueur. Ses vêtements gisaient sur le sol, épars, comme s'ils avaient été arrachés avec une hâte brutale. Natohk fit face au Cimmérien ; il était d'une taille et d'une maigreur inhumaines, vêtu de soieries d'un vert éclatant. Il rejeta son voile en arrière et Conan contempla les traits qu'il avait vus représentés sur la pièce d'or zugite.

— Oui, tremble de peur, chien ! (La voix ressemblait au sifflement d'un serpent gigantesque.) Je suis Thugra Khotan ! J'ai dormi bien longtemps dans mon tombeau, attendant le jour du réveil et de la délivrance. Les arts qui m'avaient sauvé des barbares dans un lointain passé me gardaient également prisonnier, mais je savais que quelqu'un finirait par venir... et il est venu, pour accomplir sa destinée et mourir comme aucun homme n'était plus mort depuis trois mille ans !

» Insensé ! Tu crois peut-être m'avoir battu parce que les miens sont en déroute ? Parce que j'ai été trahi et abandonné par le démon que j'avais asservi ? Je suis Thugra Khotan, qui dominera le monde, malgré tous vos dieux pitoyables ! Le désert est empli de mon peuple ; les démons de la terre exécuteront mes ordres, comme les reptiles de la terre m'obéissent. Mon désir charnel pour une femme a affaibli mes pouvoirs magiques. À présent, cette femme est mienne ; son âme sera mon festin et je serai alors invincible ! Arrière, fou ! Tu n'as pas vaincu Thugra Khotan !

Il lança son bâton vers Conan et celui-ci tomba aux pieds du Cimmérien qui recula avec un cri involontaire. En tombant, il s'était modifié d'une horrible façon ; ses contours se liquéfièrent et se tordirent, et un naja se dressa en sifflant devant le Cimmérien horrifié. Avec un juron furieux, Conan frappa et son épée trancha la forme monstrueuse. À ses pieds gisaient seulement les deux tronçons d'un bâton d'ébène coupé par le milieu. Thugra Khotan éclata d'un rire terrifiant et, se

retournant vivement, il attrapa une forme qui rampait d'une manière répugnante dans la poussière recouvrant le sol.

Dans sa main tendue la chose vivante se tordait avec colère. Cette fois, ce n'était plus une illusion. Thugra Khotan tenait dans sa paume nue un scorpion noir, long de plus d'un pied, la créature la plus mortelle du désert ; une piqure de son aiguillon pointu signifiait une mort instantanée. Le visage de Thugra Khotan qui ressemblait à un crâne desséché se fendit en un lugubre rictus de momie. Conan hésita, puis, sans prévenir, lança son épée.

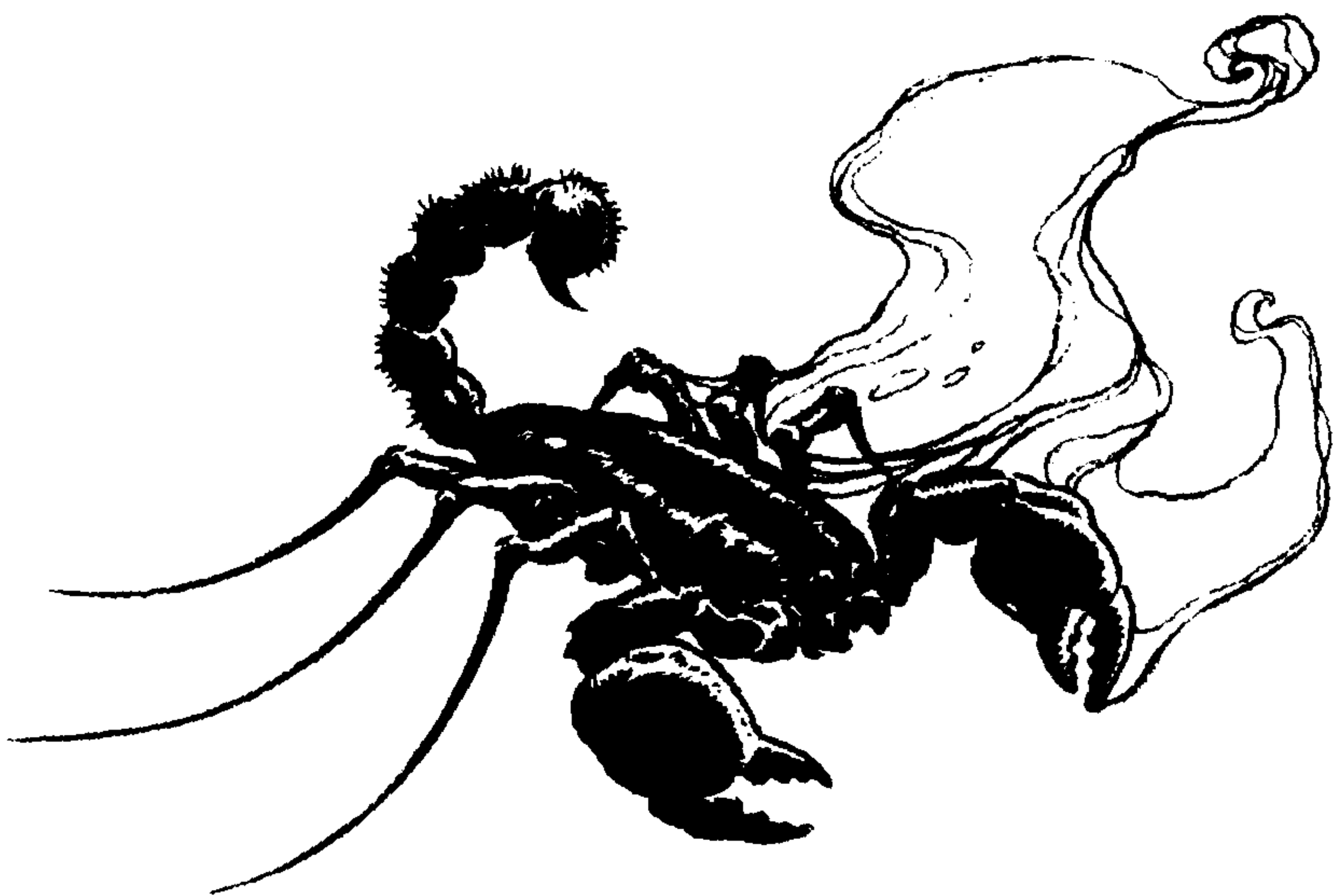
Pris au dépourvu, Thugra Khotan n'eut pas le temps d'éviter le projectile. La pointe s'enfonça sous son cœur et ressortit d'un bon pied entre ses omoplates. Il s'affaissa et, en tombant, écrasa le monstre venimeux dans sa main.

Conan alla jusqu'à l'autel et prit Yasmela dans ses bras maculés de sang. Elle jeta convulsivement ses bras d'un blanc laiteux autour du cou du barbare, éclatant en sanglots et refusant de le lâcher.

— Par les démons de Crom, ma fille ! grogna-t-il. Laisse-moi donc ! Cinquante mille hommes ont péri aujourd'hui et il me reste du travail à faire...

— Non ! s'exclama-t-elle, s'accrochant à lui avec une force frénétique. (Sa peur et la passion la rendaient en cet instant aussi barbare que lui.) Je ne te laisserai pas partir ! Je t'appartiens, par le feu, l'acier et le sang ! Et tu m'appartiens ! Là-bas, j'appartiens à mon peuple... ici, je n'appartiens qu'à moi... et à toi ! Tu ne t'en iras pas !

Il hésita ; son cerveau pris de vertige était submergé par le raz de marée impétueux de ses passions violentes. La lueur blafarde et surnaturelle flottait toujours dans la salle peuplée d'ombres, éclairant d'une manière spectrale le visage mort de Thugra Khotan, qui semblait ricaner vers eux d'un rire creux et sans joie. Au-dehors, dans le désert et sur les collines, parmi les océans de morts, des hommes agonisaient, hurlaient de douleur, de soif et de folie, et des royaumes chancelaient. Puis tout fut balayé par la vague écarlate qui déferla sur l'âme de Conan comme il écrasait dans ses bras aux muscles d'acier le corps svelte et blanc qui luisait comme des feux magiques devant lui.





Chimères de Fer dans la Clarté Lunaire

I

Le galop rapide de chevaux parmi les grands roseaux. Une chute lourde, un cri désespéré. Se dégageant de son coursier agonisant, son cavalier se releva en titubant : une frêle jeune fille portant des sandales et une tunique nouée à la taille. Sa chevelure noire tombait sur ses épaules blanches, ses yeux étaient ceux d'un animal pris au piège. Elle n'eut pas un regard vers la jungle de roseaux cernant la petite clairière ni vers les eaux bleutées venant lécher le rivage derrière elle. Les yeux dilatés, elle fixait avec une intensité angoissée le cavalier qui fendait l'écran de végétation et mettait pied à terre devant elle.

L'homme était grand et mince, mais dur comme l'acier. De la tête aux éperons il était revêtu d'une cotte de mailles légère en argent qui moulait son corps souple comme un gant. De sous son casque en forme de dôme et ciselé d'or, ses yeux bruns la regardaient avec moquerie.

— Arrière ! (La voix de la jeune femme vibrait de terreur.) Ne me touche pas, Shah Amurath, ou je me jette à l'eau pour me noyer !

Son rire fusa, pareil à une épée glissant hors de son fourreau de soie.

— Non, tu ne te noieras pas, Olivia, fille de la confusion, car l'eau n'est pas profonde près du rivage et je t'aurai rattrapée avant que tu atteignes le large. Par les dieux, te retrouver n'a pas été chose aisée ; tous mes hommes sont loin derrière nous, mais pas un cheval à l'ouest de Vilayet ne peut distancer Irem très longtemps. (Il indiqua du regard l'étalon du désert, aux jambes longues et fines, se trouvant derrière lui.)

— Laisse-moi partir ! supplia la jeune fille, tandis que des larmes de désespoir souillaient son visage. N'ai-je pas assez souffert ? Y a-t-il une humiliation, une souffrance ou un avilissement que tu ne m'aies pas encore infligés ? Combien de temps doit durer mon tourment ?

— Aussi longtemps que j'éprouverai du plaisir à tes plaintes, à tes supplications, à tes larmes et à tes souffrances, répondit-il avec un sourire qui aurait semblé prévenant à un étranger. Tu es étonnamment forte, Olivia. Je me demande si je me lasserai jamais de toi, comme je me suis toujours lassé des femmes qui t'ont précédée. Tu restes fraîche et pure en dépit de moi. Chaque jour passé à tes côtés apporte de nouvelles délices.

» À présent, viens ! Retournons à Akif, où le peuple continue de fêter le vainqueur des misérables *kozaki*, alors que celui-ci est occupé à poursuivre une fugitive pitoyable, une fugueuse stupide, insensée et... charmante !

— Non ! Elle recula vers les eaux bleues qui venaient lécher les roseaux.

— Oh si !

Sa colère éclata, semblable à une étincelle jaillissant du silex. Avec une rapidité que les membres gracieux de la jeune femme ne pouvaient égaler, il saisit son poignet et le tordit en pure cruauté jusqu'à ce qu'elle pousse un cri et tombe à genoux.

— Traînée ! Je devrais te ramener à Akif attachée à la queue de mon cheval ; pourtant, je me montrerai clément et te prendrai sur ma selle. Pour cette faveur, tu devras me remercier humblement, pendant que...

Il la lâcha avec un juron de surprise et bondit en arrière ; son sabre jaillit de son fourreau comme une terrible apparition surgissait de la jungle de roseaux en poussant un cri de haine inarticulé.

Olivia, levant les yeux du sol, aperçut ce qu'elle prit pour un sauvage ou un fou s'avancer vers Shah Amurath dans une attitude de menace mortelle. Il était puissamment bâti et nu, à l'exception d'un pagne lui ceignant les reins. Son corps était couvert de sang et de boue

séchés. Sa crinière noire était souillée de vase et de sang coagulé ; il y avait des traînées de sang séché sur sa poitrine, ses membres et sur la longue épée qu'il serrait dans sa main droite. De sous les mèches de ses cheveux en broussaille, des yeux injectés flamboyaient, tels des charbons ardents aux reflets bleutés.

— Chien d'Hyrkanien ! vociféra l'apparition avec un accent barbare. Les démons de la vengeance t'ont amené ici !

— Un *kozak* ! s'écria Shah Amurath en reculant. J'ignorais qu'un de ces chiens avait échappé au massacre ! Je pensais que vos cadavres raidis gisaient tous sur la steppe au bord de la rivière Ilbars.

— Tous sauf moi, maudit sois-tu ! lança l'autre. Oh, comme j'ai rêvé d'une pareille rencontre, alors que je me traînais sur le ventre parmi les ronces, que je me blottissais sous des rochers pendant que les fourmis dévoraient ma chair ou que j'étais accroupi avec de la boue jusqu'aux dents. J'en rêvais, mais je n'aurais jamais pensé que cela arriverait. Dieux de l'enfer, avec quelle ardeur j'ai désiré cette rencontre !

La joie sanguinaire de l'étranger était terrible à contempler. Ses mâchoires remuaient spasmodiquement, et de la bave recouvrait ses lèvres noircies.

— Arrière ! lui ordonna Shah Amurath en l'observant attentivement.

— Ha ! (Cela ressemblait au hurlement du loup des forêts.) Shah Amurath, le puissant seigneur d'Akif ! Oh, maudit sois-tu, comme ta vue me fait plaisir... toi qui as donné mes camarades en pâture aux vautours, les as fait écarteler, attachés à des chevaux sauvages, leur as crevé les yeux, les as mutilés, torturés... Ha ! tu n'es qu'un chien, un chien galeux ! (Sa voix se changea en un cri de folie furieuse, et il attaqua.)

En dépit de la terreur qu'inspirait son apparence sauvage, Olivia était persuadée qu'il succomberait dès les premières secondes du duel. Fou ou sauvage, que pouvait-il faire, sans protection, face au seigneur d'Akif protégé par une cuirasse ?

Un instant, les lames flamboyèrent et s'entrechoquèrent, semblant à peine se toucher pour s'écarter aussitôt ; puis l'épée jaillit comme un éclair, évita le sabre et s'abattit avec une force terrifiante sur l'épaule de Shah Amurath. Olivia poussa un cri devant la fureur de ce coup. Par-dessus le craquement de la cotte de mailles transpercée, elle entendit distinctement la lame fracasser l'os de l'épaule. L'Hyrkanien recula en chancelant, son visage devenu soudain couleur de cendre. Du sang jaillit et s'écoula des mailles de son haubert ; son sabre glissa de ses doigts sans force.

— Grâce ! haleta-t-il.

— Grâce ? (La voix de l'étranger vibra de fureur.) La même grâce que celle que tu nous as accordée, espèce de porc !

Olivia ferma les yeux. Ce n'était plus un combat, mais une boucherie, forcenée, sanglante, provoquée par une rage et une haine hystériques, où culminaient les souffrances de la bataille, du massacre, de la torture, puis de la fuite accompagnée de la peur, de la soif et de la faim obsédantes. Olivia savait que Shah Amurath ne méritait ni grâce ni pitié d'aucun être vivant ; pourtant, elle pressa ses mains sur ses oreilles et ferma les yeux pour ne plus voir cette épée ruisselante de sang qui se levait et retombait avec le bruit d'un hachoir de boucher, et ne plus entendre les gargouillements qui diminuèrent rapidement et cessèrent enfin.

Elle ouvrit les yeux et vit l'inconnu se détourner de la parodie sanglante qui ne ressemblait plus que vaguement à un être humain. La poitrine de l'homme se soulevait puissamment, d'épuisement ou de passion ; son front était inondé de sueur ; sa main droite était couverte de sang.

Il ne lui parla pas et ne jeta même pas un regard dans sa direction. Elle le vit marcher à grands pas à travers les roseaux poussant au bord de l'eau, se baisser et tirer sur quelque chose. Une barque apparut en se balançant, sortant de la cachette aménagée parmi les tuyaux de roseaux. Elle devina alors son intention et sortit de sa torpeur.

— Oh, attends ! gémit-elle. (Elle se releva en chancelant et courut vers lui.) Ne me laisse pas ! Emmène-moi avec toi.

Il se retourna et la regarda fixement. Il semblait différent maintenant. Ses yeux injectés de sang avaient perdu leur lueur de folie. C'était comme si le sang qu'il venait de faire couler avait noyé le feu de sa fureur.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Mon nom est Olivia. J'étais sa captive. Je me suis enfuie. Il s'est lancé à ma poursuite. C'est pourquoi il est venu ici. Oh, ne me laisse pas ici ! Ses soldats ne sont pas très loin. Ils vont découvrir son cadavre... me trouveront auprès de lui... oh !

Elle gémit de terreur et tordit ses mains blanches. Il la regardait d'un air perplexe.

— Serais-tu mieux lotie avec moi ? la questionna-t-il. Je suis un barbare et je sais d'après ton regard que tu as peur de moi.

— Oui, j'ai peur de toi, répondit-elle, trop affolée pour chercher à feindre. Ta vue me fait frissonner. Mais je redoute encore plus les

Hyrkaniens. Oh, laisse-moi t'accompagner ! Ils me tortureront s'ils me trouvent à côté de leur seigneur mort.

— Alors, viens.

Il se mit de côté, et elle monta rapidement à bord de l'embarcation, évitant tout contact avec lui. Elle s'assit à la proue, et il monta à son tour, poussant la barque vers le large à l'aide d'une rame ; puis, s'en servant comme d'une pagaie, il fit avancer le bateau à travers les roseaux touffus. Après un parcours sinueux, ils glissèrent enfin sur l'eau, s'éloignant de la végétation de la rive. Il se mit alors à ramer en utilisant les deux avirons, en de grands mouvements, souples et réguliers ; les puissants muscles de ses bras, de ses épaules et de son dos saillaient au rythme de ses efforts.

Le silence régna un certain temps ; la jeune fille était blottie à la proue, l'homme tirait sur les rames. Elle l'observait, avec une fascination craintive. De toute évidence, ce n'était pas un Hyrkanien, et il n'appartenait à aucune des races hyboriennes. Il émanait de sa physionomie une dureté de loup révélant le barbare. Ses traits reflétaient cette même sauvagerie indomptée, accentuée par les lésions et les tensions de la bataille et par son séjour dans les marais ; pourtant ils n'étaient ni mauvais ni dégénérés.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle. Shah Amurath a dit *kozak* ; faisais-tu partie de cette bande ?

— Je suis Conan, de Cimmérie, grogna-t-il. J'étais avec les *kozaki*, comme nous appelaient ces chiens d'Hyrkaniens.

Elle savait vaguement que le pays qu'il avait nommé se trouvait très loin au nord-ouest, au-delà des frontières les plus éloignées des différents royaumes de sa race.

— Je suis une des filles du roi d'Ophir, lui apprit-elle. Mon père m'a vendue à un chef shémite parce que je ne voulais pas épouser un prince de Koth. (Le Cimmérien poussa un grognement de surprise. Les lèvres de l'Ophirienne se tordirent en un sourire amer.) Oui, il arrive que des hommes civilisés vendent leurs enfants à des sauvages en tant qu'esclaves. Et on traite ta race de barbare, Conan de Cimmérie.

— Nous ne vendons pas nos enfants, gronda-t-il, levant son menton d'un air farouche.

— Eh bien... j'ai été vendue ! Pourtant, l'homme du désert n'abusa pas de moi. Il désirait se concilier les bonnes grâces de Shah Amurath, et je fis partie des présents qu'il apporta à Akif, la ville aux jardins pourpres. Ensuite... (Elle frissonna et cacha son visage dans ses

mains.) Je devrais avoir perdu toute honte, reprit-elle bientôt. Pourtant, chaque souvenir me cingle comme le fouet d'un négrier. Je demeurais au palais de Shah Amurath ; voilà quelques semaines, il partit à la tête de son armée pour combattre une bande d'envahisseurs qui ravageaient les frontières de Turan. Hier, il est revenu triomphalement, et une grande fête fut organisée en son honneur. Au milieu de l'ivresse et des réjouissances, l'occasion s'offrit à moi de m'enfuir sur un cheval volé. Ce n'était pas la première fois que je songeais à m'enfuir..., mais il se lança à ma poursuite et me rattrapa vers le milieu de la journée. J'avais distancé ses vassaux, mais je n'ai pu lui échapper. C'est alors que tu es arrivé.

— J'étais caché dans les roseaux, grogna le barbare. Oui, j'étais l'un de ces gaillards à la vie dissolue, les Francs Compagnons, qui incendiaient et pillaient le long des frontières. Nous étions cinq mille, appartenant à toutes les races et à toutes les tribus. Nous avons fait partie des troupes mercenaires engagées par un prince rebelle de l'est de Koth, et lorsqu'il fit la paix avec son maudit suzerain, nous nous sommes retrouvés sans emploi. Alors, nous avons commencé à piller indifféremment les avant-postes isolés de Koth, de Zamora et de Turan. Il y a une semaine, Shah Amurath nous a attirés dans un piège, près des berges de l'Ilbars où il nous attendait avec quinze mille hommes. Mitra ! Les cieux étaient noirs de vautours. La bataille dura toute une journée ; lorsque nos lignes cédèrent, certains d'entre nous essayèrent de s'échapper vers le nord, d'autres vers l'ouest. Je doute qu'un seul en ait réchappé. Les steppes étaient couvertes de cavaliers poursuivant les fuyards. J'ai tenté ma chance vers l'est, pour atteindre finalement la lisière des marais qui bordent cette partie de Vilayet.

» Depuis, je suis resté caché dans les fondrières. C'est seulement avant-hier que les cavaliers ont cessé de battre les roseaux, à la recherche de fuyards comme moi. J'ai rampé, me cachant et m'enfouissant dans des trous comme un serpent, faisant un festin des rats musqués que j'attrapais et mangeais crus puisqu'il m'était impossible de les faire cuire. Aujourd'hui, à l'aube, j'ai trouvé cette barque dissimulée dans les roseaux. Je n'avais pas l'intention de m'aventurer sur la mer avant la nuit, mais, après avoir tué Shah Amurath, j'ai compris que ses chiens cuirassés ne devaient pas être loin.

— Et maintenant ?

— On va se lancer à notre poursuite, sans aucun doute. Même s'ils ne trouvent pas les traces laissées par le bateau — que j'ai effacées du

mieux que j'ai pu — ils se douteront que nous sommes en mer, après avoir cherché en vain dans les marais. Néanmoins, nous avons de l'avance sur eux et je vais tirer sur ces rames jusqu'à ce que nous ayons atteint un endroit sûr.

— Où trouverons-nous cela ? demanda-t-elle avec désespoir. Vilayet est hyrkanienne d'une rive à l'autre

— Certains ne le pensent pas, répliqua Conan avec un rictus sévère, notamment les esclaves qui ont fui les galères pour devenir pirates.

— Mais quels sont tes plans ?

— Au sud-ouest, le littoral est tenu par les Hyrkaniens sur des centaines de milles. Nous avons encore une longue route à parcourir avant de franchir leurs frontières au nord. J'ai l'intention de me diriger vers le nord, jusqu'à ce que j'estime avoir dépassé cette frontière. Ensuite, nous obliquerons vers l'ouest et essaierons de gagner la côte bordée par les steppes désertiques.

— Et si nous rencontrons des pirates... ou une tempête ? demanda-t-elle. Et dans les steppes, nous mourrons de faim !

— Ma foi, lui rappela-t-il, je ne t'ai pas demandé de venir avec moi.

— Je suis désolée. (Elle inclina son adorable tête aux cheveux noirs et bouclés.) Les pirates, les tempêtes, la faim... tout cela est préférable aux Turaniens.

— En effet. (Son visage sombre s'obscurcit plus encore.) Je n'en ai pas fini avec eux. Rassure-toi, jeune fille. À cette époque de l'année, les tempêtes sont rares sur la mer de Vilayet. Si nous atteignons les steppes, nous ne mourrons pas de faim. J'ai grandi dans un pays aride. Ce sont ces maudits marécages, avec leur puanteur et leurs nuées d'insectes, qui ont failli avoir ma peau. Je suis chez moi dans les hautes terres. Quant aux pirates...

Il eut un rictus énigmatique et se courba sur ses rames.

Le soleil disparut à l'horizon, telle une boule de cuivre à l'éclat sombre sombrant dans un lac de feu. Le bleu de la mer se confondit avec le bleu du ciel et tous deux prirent une teinte délicate de velours sombre, piquetée d'étoiles innombrables et de leurs reflets. Olivia s'allongea à l'avant du navire ; l'esprit ailleurs et rêveuse, bercée par les mouvements de la barque, elle eut la sensation de flotter dans les airs, les étoiles au-dessus et en dessous d'elle. Son compagnon silencieux se découpait vaguement sur les ténèbres plus douces. Les avirons heurtaient l'eau en un rythme régulier et soutenu ; il aurait pu être un rameur fantomatique

la conduisant sur le sombre lac de la mort. Pourtant, sa peur s'était atténuée; bercée par le mouvement monotone, elle sombra dans un sommeil paisible.

Elle fut accueillie par l'aube lorsqu'elle ouvrit les yeux et elle prit conscience d'une faim vorace. Elle avait été réveillée par un changement dans le mouvement de l'embarcation. Conan était appuyé sur ses avirons, regardant derrière elle. Elle réalisa qu'il avait ramé toute la nuit sans prendre de repos et fut émerveillée par son endurance d'acier. Elle se tourna sur le côté pour suivre son regard et aperçut une muraille verte d'arbres et de fourrés épais qui s'élevait depuis le rivage et s'éloignait en une large courbe, enserrant une petite baie dont les eaux azurées et tranquilles ressemblaient à du verre.

— C'est une des nombreuses îles qui parsèment cette mer Intérieure, lui apprit Conan. En principe, elles sont inhabitées. J'ai entendu dire que les Hyrkaniens les visitaient rarement. De plus, leurs galères ne s'écartent généralement pas des côtes, et nous avons parcouru une grande distance. Avant le coucher du soleil, nous étions hors de vue du continent.

En quelques coups de rames, il amena le bateau jusqu'au rivage et l'amarra solidement à la racine recourbée d'un arbre poussant au bord de l'eau. Sautant à terre, il tendit la main pour aider Olivia. Elle la prit et frémit légèrement en apercevant les taches de sang sur sa peau, devinant la force redoutable que recelaient les muscles du barbare.

Une quiétude rêveuse régnait sur les arbres bordant la baie aux eaux azurées. Puis, quelque part, au loin parmi les arbres, un oiseau fit entendre son chant matinal. Une légère brise murmura parmi les feuillages qui s'agitèrent en bruissant doucement. Olivia se rendit compte qu'elle tendait l'oreille... pour écouter quoi, elle n'aurait su le dire. Que pouvaient bien abriter ces forêts sans nom ?

Comme elle lorgnait timidement vers les ombres entre les arbres, quelque chose passa rapidement dans la lumière du soleil, dans un vif tourbillon d'ailes : un grand perroquet. Le volatile se percha sur une branche feuillue et se balança, statuette étincelante de jade et d'écarlate. Il tourna de côté sa tête huppée et fixa sur les intrus des yeux luisants, noirs comme le jais.

— Crom ! murmura le Cimmérien. C'est le grand-père de tous les perroquets. Il doit être âgé d'au moins mille ans ! Regarde le savoir maléfique contenu dans ses yeux. Quels mystères gardes-tu, démon savant ?

Brusquement, l'oiseau déploya ses ailes flamboyantes et s'envola de son perchoir, en lançant d'une voix rauque : *Yagkoolan yok tha, xuthalla!* Et, avec un rire sauvage, horriblement humain, il s'éloigna parmi les arbres et disparut au sein des ombres opalines.

Olivia le suivit du regard, sentant les doigts glacés d'un funeste pressentiment effleurer son échine.

— Qu'a-t-il dit ? chuchota-t-elle.

— Des paroles humaines, j'en jurerais, répondit Conan, mais en quelle langue, je l'ignore.

— Moi de même, répliqua la jeune fille. Pourtant il a dû les apprendre de lèvres humaines. Humaines ou...

Elle scruta la forteresse de feuillages et frissonna imperceptiblement, sans savoir pourquoi.

— Crom, je suis affamé ! grogna le Cimmérien. Je pourrais manger un buffle entier. Nous allons chercher des fruits, mais je vais d'abord me laver et nettoyer toute cette boue et ce sang séchés. Se cacher dans les marais est vraiment une sale occupation !

Sur ces mots, il posa à terre son épée, s'avança dans l'eau bleutée jusqu'à hauteur d'épaules et procéda à ses ablutions. Lorsqu'il ressortit, ses membres bronzés et bien découpés luisaient au soleil ; sa crinière noire, ruisselante d'eau, n'était plus hirsute. Au fond de ses yeux bleus couvait toujours une flamme inextinguible, mais ils n'étaient plus sombres ou injectés de sang. La souplesse féline de ses membres et l'aspect redoutable de sa physionomie n'avaient cependant guère changé.

Fixant à nouveau son épée autour de sa taille, il fit signe à la jeune femme de le suivre et ils quittèrent le rivage, s'engageant sous les arches feuillues des grandes branches. Une herbe verte et drue recouvrait le sol, formant un coussin sous leurs pieds. Entre les troncs des arbres, ils apercevaient des panoramas enchanteurs.

Bientôt Conan émettait un grognement de plaisir à la vue de globes dorés et roux, pendant en grappes parmi les feuilles. Il demanda à la jeune fille de s'asseoir sur un arbre abattu et emplit son giron avec les fruits exotiques ; puis il mangea à son tour avec un appétit non dissimulé.

— Ishtar ! s'exclama-t-il entre deux bouchées. Depuis Ilbars je me suis nourri de rats et de racines que je trouvais dans la boue puante. Ceci est agréable au palais mais pas très nourrissant. Cependant, si nous en mangeons suffisamment, cela suffira pour le moment.

Olivia était trop occupée pour répondre. Une fois l'arête vive de sa faim émoussée, le Cimmérien commença à examiner sa belle compagne avec plus d'intérêt que précédemment, remarquant les boucles épaisses et brillantes de ses cheveux noirs, sa peau délicate au teint de pêche et les contours voluptueux de sa silhouette élancée, que la tunique de soie des plus réduites dévoilait tout à son avantage.

Achevant son repas, l'objet de son examen attentif releva la tête et, rencontrant son regard brûlant, ses yeux réduits à des fentes, Olivia changea de couleur et ses doigts laissèrent échapper le restant du fruit.

Sans faire de commentaire, il indiqua d'un geste qu'ils devraient reprendre leur exploration et, se levant, elle le suivit. Ils quittèrent les arbres et arrivèrent dans une clairière, dont la lisière opposée était fermée par des fourrés très denses. Comme ils s'avançaient à découvert, un fort craquement retentit dans les fourrés. Conan bondit de côté, entraînant la jeune fille avec lui, évitant ainsi de justesse une forme qui fendit l'air en sifflant, passa près d'eux et heurta un tronc d'arbre avec un impact terrifiant.

Dégainant vivement son épée, Conan bondit à travers la clairière et disparut dans le bosquet. Un long silence s'ensuivit ; Olivia était blottie sur l'herbe, terrifiée et abasourdie. Bientôt Conan ressortait du rideau de verdure ; son visage renfrogné exprimait une certaine perplexité.

— Rien dans ces fourrés, grommela-t-il. Pourtant il y avait quelque chose...

Il examina le projectile qui les avait manqués de si peu et poussa un grognement de surprise, comme s'il n'arrivait pas à croire ses propres sens. C'était un énorme bloc de pierre verdâtre ; il gisait sur l'herbe, au pied de l'arbre dont le tronc avait été fendu sous le choc.

— Une telle pierre sur une île inhabitée... plutôt étrange ! gronda Conan.

Les adorables yeux d'Olivia s'écarquillèrent. La pierre formait un bloc symétrique, indiscutablement taillé et modelé par des mains humaines. Elle était étonnamment lourde. Le Cimmérien la saisit à deux mains ; plantant ses pieds dans le sol, tandis que les muscles de ses bras saillaient et se nouaient comme des cordes, il la souleva au-dessus de sa tête et la lança au loin, utilisant chaque parcelle d'énergie de ses muscles. La pierre tomba à quelques pas devant lui. Conan jura.

— Aucun homme ne pourrait lancer ce rocher à travers la clairière. C'est l'affaire d'une machine de siège. Pourtant, il n'y a pas de mangonneaux ou de balistes ici.

— Peut-être a-t-elle été lancée par un tel engin de plus loin ? suggéra-t-elle.

Il secoua la tête.

— Elle n'est pas tombée d'en haut. Elle provenait de ce bosquet là-bas. Tu vois comme les branchages sont cassés ? On l'a jetée comme un homme jetterait un caillou. Mais qui ? Ou quoi ? Viens !

Elle le suivit avec hésitation à l'intérieur du bosquet. Une fois franchie la lisière extérieure des fourrés épais, le sous-bois était moins dense. Un silence absolu régnait sur toute chose. L'herbe souple ne révélait aucune empreinte de pas. Pourtant, c'était bien de ce bosquet mystérieux qu'avait jailli le roc, rapide et mortel. Conan se baissa vers le sol, où l'herbe avait été aplatie et écrasée ici et là. Il secoua la tête avec irritation. Même ses yeux exercés ne parvinrent pas à deviner ce qui s'était déplacé et tapi à cet endroit. Son regard erra jusqu'à la voûte verte au-dessus de leurs têtes, formant un plafond compact de feuilles épaisses et d'arches entrelacées. Brusquement, il se figea sur place.

Se relevant, épée en main, il commença à battre en retraite, poussant Olivia derrière lui.

— Hors d'ici, vite ! la pressa-t-il en un chuchotement qui glaça le sang de la jeune fille.

— Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu vu ?

— Rien du tout, répondit-il en restant sur ses gardes, sans interrompre sa retraite prudente.

— Qu'y a-t-il alors ? Qu'est-ce qui rôde dans ces fourrés ?

— La mort ! répliqua-t-il.

Son regard était toujours fixé sur les arches de jade sombre qui occultaient le ciel.

Une fois sortis des fourrés, il la prit par la main et la guida rapidement à travers les arbres qui se clairsemaient. Bientôt, ils grimpaient une pente herbue, faiblement boisée, et émergeaient sur un plateau peu élevé où l'herbe poussait, haute et drue, et où les arbres étaient rares et disséminés. Au milieu de ce plateau se dressait une longue et vague structure de pierres verdâtres, tombant en ruine.

Ils regardèrent avec étonnement. Aucune légende ne parlait d'une telle construction sur aucune des îles de Vilayet. Ils s'approchèrent prudemment, observant les pierres recouvertes par la mousse et le lichen et la toiture effondrée qui béait vers le ciel. De tous côtés il y avait des fragments et des blocs de maçonnerie, à demi cachés par les herbes ondoyantes, donnant l'impression qu'autrefois de nombreux bâtiments

s'étaient dressés à cet endroit, peut-être même toute une ville. À présent, il ne restait plus que cette structure de forme allongée, ressemblant à un grand vestibule ; ses murs s'inclinaient dangereusement, envahis par la végétation et la vigne vierge.

Les portes qui avaient jadis gardé son entrée avaient pourri et disparu depuis longtemps. Conan et sa compagne se tinrent sur le large seuil et regardèrent à l'intérieur. Les rayons du soleil ruisselaient par les brèches dans les murs et la voûte, dessinant dans la salle un vague entrelacs d'ombre et de lumière. Tenant fermement son épée, Conan entra, de la démarche souple d'une panthère à l'affût, ramassé sur lui-même, sans faire de bruit. Olivia le suivait, sur la pointe des pieds.

Une fois à l'intérieur, Conan poussa un grognement de surprise, et Olivia étouffa un cri.

— Regarde ! Oh, regarde !

— Je vois, répondit-il. Il n'y a rien à craindre. Ce sont des statues.

— Oui, mais comme elles semblent vivantes... et maléfiques ! chuchota-t-elle en se rapprochant de lui.

Ils se trouvaient dans un grand vestibule dont le sol était de pierre polie, recouvert de poussière et de pierres tombées du toit. Des lianes et de la vigne sauvage, poussant entre les pierres, masquaient les ouvertures. Le haut plafond, plat et sans dôme, était soutenu par d'épaisses colonnes, alignées le long des parois. Dans chaque espace entre ces colonnes se tenait une étrange silhouette.

C'étaient des statues, en fer apparemment, noires et luisantes comme si elles étaient polies en permanence. Grandeur nature, elles représentaient des hommes de grande taille, souples et puissamment bâtis, aux traits cruels d'éperviers. Ils étaient nus et chaque renflement, dépression et contour des articulations et des tendons était représenté avec un réalisme incroyable. Pourtant, l'apparence de vie était la plus forte sur leur visage orgueilleux et intolérant. Ils n'avaient pas été coulés dans le même moule. Chaque visage possédait ses caractéristiques individuelles, même s'il y avait une ressemblance tribale sur chacune. L'uniformité monotone d'un art purement décoratif était absente de ces statues, de leur visage du moins.

— Ils semblent écouter... et attendre ! chuchota la jeune fille avec inquiétude.

Conan cogna la poignée de son épée contre l'une d'elles.

— Du fer, déclara-t-il. Mais, par Crom ! dans quel moule ont-elles été fondues ?

Il secoua la tête et haussa ses puissantes épaules, intrigué.

Olivia balaya d'un regard timide le grand vestibule silencieux. Elle ne vit que les pierres couronnées de lierre, les piliers recouverts par les lianes et la végétation, et les sombres silhouettes méditant dans leur niche. Elle s'agita, mal à l'aise, et aurait aimé s'en aller ; pourtant les statues exerçaient une étrange fascination sur son compagnon. Il les examinait en détail et, se comportant en barbare, essayait de briser leurs membres. Elles résistèrent à ses efforts les plus vigoureux. Il lui fut impossible de défigurer ou de déloger de son emplacement une seule de ces images de fer. À la fin, il renonça, lançant des imprécations dans son étonnement.

— Sur quelle sorte d'hommes ont-elles été copiées ? demanda-t-il à l'univers entier. Ces statues sont noires, pourtant elles ne ressemblent pas à des Noirs. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Allons retrouver la lumière du soleil, le pressa Olivia.

Il acquiesça, lançant un regard déconcerté vers les formes méditatives disposées le long des parois.

Ils quittèrent le vestibule obscur pour s'avancer vers la lueur ardente du soleil d'été. Elle fut surprise de noter sa position dans le ciel ; ils avaient passé plus de temps dans les ruines qu'elle l'avait supposé.

— Retournons au bateau et partons, suggéra-t-elle. J'ai peur ici. C'est un endroit étrange et maléfique. Nous pouvons être attaqués à tout moment par ce qui a lancé le rocher.

— Je pense que nous sommes en sécurité tant que nous ne nous trouvons pas sous les arbres, répondit-il. Viens !

Le plateau, dont les côtés descendaient en pentes abruptes vers les rives boisées à l'est, à l'ouest et au sud, s'élevait au contraire vers le nord et aboutissait à un ensemble compact de falaises rocheuses, le point culminant de l'île. Conan se dirigea par là, réglant ses longues enjambées sur le pas de sa compagne. De temps à autre, son regard impénétrable se posait sur elle, et Olivia en avait conscience.

Ils atteignirent l'extrémité nord du plateau et s'arrêtèrent pour regarder vers le haut des falaises aux parois escarpées. Des arbres poussaient en grand nombre le long du rebord du plateau, sur les versants est et ouest, et s'agrippaient à la paroi à pic. Conan regarda ces arbres avec méfiance, mais il commença l'ascension, aidant sa compagne à grimper. La pente n'était pas trop forte, entrecoupée de saillies rocailleuses et de blocs de rochers. Le Cimmérien, né dans une région de collines, aurait

pu l'escalader en courant, avec l'agilité d'un félin, mais Olivia trouva cet exercice plus délicat. À maintes reprises, elle se sentit soulevée du sol et hissée au-dessus d'un obstacle naturel dont le passage lui aurait demandé un trop grand effort. Son étonnement grandit à la vue de la puissance physique de cet homme. Elle ne trouvait plus son contact répugnant et se sentait protégée par sa prise d'acier.

Ils se tinrent enfin sur la plus haute des falaises ; le vent soufflant de la mer agitait leur chevelure. Sous eux, la paroi tombait à pic sur plus de trois ou quatre cents pieds ; en contrebas, une étroite bande de bois touffus bordait le rivage. Regardant vers le sud, ils virent l'île dans son ensemble. Elle avait la forme d'un grand miroir ovale, dont les côtés biaisés descendaient rapidement vers une bordure de végétation, sauf aux endroits où elle s'interrompait net sur les falaises abruptes. Aussi loin que leur regard pouvait porter, les eaux bleutées s'étendaient de tous côtés, placides, immobiles, se perdant dans les brumes rêveuses à l'horizon.

— La mer est calme, soupira Olivia. Pourquoi ne pas poursuivre notre voyage ?

Conan, semblable à une statue de bronze se découpant sur le ciel, désigna le nord. Scrutant avec intensité, Olivia aperçut une tache blanche qui semblait flotter, très au loin dans les brumes légères.

— Qu'est-ce ?

— Une voile.

— Des Hyrkaniens ?

— Qui pourrait le dire, à cette distance ?

— Ils vont jeter l'ancre ici... fouiller l'île pour nous retrouver ! s'écria-t-elle en proie à une vive panique.

— Cela m'étonnerait. Ils viennent du nord ; il est donc impossible qu'ils soient à notre recherche. Ils accosteront peut-être pour une autre raison ; dans ce cas, il faudra nous cacher du mieux que nous le pourrons. Mais je pense qu'il s'agit soit d'un navire pirate, soit d'une galère hyrkanienne de retour d'un raid au nord. Dans ce dernier cas, ils ne jetteront sans doute pas l'ancre ici. Toutefois, nous devons attendre qu'ils aient dépassé l'île avant de reprendre la mer, car ils viennent de la direction où nous comptons nous rendre. Ce sera sans doute chose faite cette nuit ; nous pourrons poursuivre notre route à l'aube.

— Alors, nous allons devoir passer la nuit ici ? frissonna-t-elle.

— C'est le plus sûr.

— Alors, dormons ici, parmi ces rochers, le pressa-t-elle.

Il secoua la tête, balayant du regard les arbres rabougris et les bois s'étendant en contrebas ; leur masse verdâtre semblait tendre des vrilles le long des parois rocheuses pour grimper jusqu'en haut des falaises.

— Il y a trop d'arbres ici. Nous dormirons dans les ruines. (Elle poussa un cri de protestation.) Il ne t'arrivera rien là-bas, la rassura-t-il. Quelle que soit la chose qui a lancé cette pierre sur nous, elle ne nous a pas suivis hors des bois. Je n'ai vu aucune trace indiquant qu'une bête sauvage avait fait de ces ruines son gîte. De plus, tu es douillette, habituée à une vie facile et au confort. Je pourrais dormir nu dans la neige et n'en ressentir aucun désagrément, mais, si tu devais dormir en plein air, la rosée te donnerait des crampes et tu tomberais malade.

Olivia acquiesça avec désespoir. Ils redescendirent les falaises, traversèrent le plateau et s'approchèrent une nouvelle fois des ruines sinistres, hantées par les siècles. À présent, le soleil descendait en dessous du rebord du plateau. Ils avaient trouvé des fruits dans les arbres proches des falaises, qui constituèrent leur dîner, à la fois nourriture et boisson.

La nuit du sud tomba rapidement, parsemant le ciel bleu sombre de grandes étoiles blanches. Conan pénétra dans les ruines peuplées d'ombres, tirant à sa suite une Olivia peu disposée à l'imiter. Elle trembla à la vue de ces ombres figées et raidies dans leur niche le long des murs. Dans l'obscurité que la clarté des étoiles ne faisait qu'effleurer, elle ne distinguait pas leurs contours ; elle percevait seulement leur attitude d'attente... elles attendaient comme elles avaient attendu durant des siècles innombrables.

Conan avait apporté une grande brassée de branches souples, bien feuillues. Il les disposa pour en faire une couche à l'intention d'Olivia qui s'allongea sur les branchages, avec la curieuse sensation de quelqu'un s'apprêtant à passer la nuit dans le repaire d'un serpent.

Quels que fussent les pressentiments de l'Ophirienne, Conan ne les partageait pas. Le Cimmérien s'assit à côté d'elle, adossé à une colonne, son épée posée en travers de ses genoux. Dans la pénombre, ses yeux brillaient comme ceux d'une panthère.

— Dors, jeune fille, dit-il. Mon sommeil est aussi léger que celui d'un loup. Rien ne pourrait entrer dans cet endroit sans me réveiller aussitôt.

Olivia ne répondit pas. De son lit de feuilles, elle observait la silhouette immobile, indistincte dans les ténèbres veloutées. Comme c'était étrange... elle se trouvait en compagnie d'un barbare qui veillait

sur elle et la protégeait ; un membre d'une race au sujet de laquelle tant de récits l'avaient terrifiée dans son enfance ! Il faisait partie d'un peuple farouche, sanguinaire et cruel. Ses rapports étroits avec la nature sauvage étaient évidents dans le moindre de ses gestes ; ils flamboyaient dans ses yeux ardents. Pourtant, il ne lui avait fait aucun mal et son pire oppresseur avait été un homme que le monde disait civilisé. Tandis qu'une délicieuse langueur s'emparait lentement de ses membres détendus et qu'elle s'enfonçait dans les vagues brumeuses du sommeil, sa dernière pensée éveillée fut le souvenir fugace des doigts de Conan se posant avec fermeté sur sa peau délicate.



II

Olivia rêvait, et dans ses rêves s'insinuait la suggestion d'un mal ineffable, tapi comme un serpent noir rampant dans un jardin de fleurs. Ses rêves étaient fragmentaires et vivement colorés, fragments étranges d'un ensemble pour le moment inconnu ; puis ils se cristallisèrent et formèrent une scène d'horreur et de démence, se détachant sur un arrière-plan de pierres et de colonnes cyclopéennes.

Elle voyait un grand vestibule ; son plafond élevé était soutenu par des colonnes de pierre s'étendant en rangées égales le long des murs épais. Entre ces piliers voletaient de grands perroquets verts et écarlates ; la salle était remplie de guerriers à la peau noire et aux traits de rapaces. Ce n'étaient pas des Noirs. Et ils ne ressemblaient à rien de ce qu'Olivia connaissait au monde... pas plus que leurs vêtements et leurs armes.

Ils se pressaient autour d'un homme attaché à un pilier : un adolescent au corps élancé et à la peau blanche ; des boucles blondes tombaient sur son front d'albâtre. Sa beauté était plus qu'humaine... pareille au rêve d'un dieu, ciselé dans le marbre vivant.

Les guerriers noirs riaient et se moquaient de lui, l'invectivaient en une langue inconnue. La forme nue et svelte se tordait sous leurs mains cruelles. Du sang ruisselait sur ses cuisses d'ivoire, éclaboussant le sol de pierre polie. Les hurlements de la victime résonnaient à travers le vestibule ; alors, levant la tête vers le plafond et les cieux au-delà, il cria un nom d'une voix redoutable. Une dague tenue par une main d'ébène interrompit net son cri, et la tête aux cheveux d'or retomba sur la poitrine pâle.

Comme en réponse à ce cri de désespoir, il y eut un grondement de tonnerre comme celui que produiraient les roues d'un char céleste. Une forme se dressa devant les meurtriers ; elle semblait s'être matérialisée du vide. La silhouette était humaine, mais jamais aucun mortel ne revêtit une telle beauté. Elle présentait une ressemblance évidente avec l'adolescent qui gisait sans vie, retenu par ses chaînes ; pourtant, l'humanité qui adoucissait le caractère divin du jeune homme était absente des traits de l'étranger, terribles et impassibles dans leur beauté.

Les hommes noirs reculèrent avec peur devant lui, leurs yeux devenus des fentes de feu. Levant une main, il parla, et les accents de sa voix se répercutèrent à travers les salles silencieuses en de graves et mélodieuses vagues sonores. Tels des hommes en transe, les guerriers noirs reculèrent jusqu'à ce qu'ils soient alignés en des rangées régulières le long des murs. Alors, des lèvres ciselées de l'étranger retentit une invocation, un commandement redoutable :

— *Yagkoolan yok tha, xuthalla !*

Comme ce terrible cri explosait, les silhouettes noires se raidirent et se figèrent sur place. Sur leurs membres s'imposa une rigidité étrange, une pétrification surnaturelle. L'étranger toucha légèrement le corps flasque de l'adolescent, et ses chaînes tombèrent. Il prit le cadavre dans ses bras ; puis, avant de s'éloigner, son regard serein passa de nouveau sur les rangées silencieuses des silhouettes d'ébène. Il montra la lune qui brillait par les croisées. Et elles comprirent, ces statues crispées, qui attendaient, et qui avaient été des hommes...

Olivia se réveilla brusquement et se redressa sur sa couche de branchages ; une sueur glacée recouvrait sa peau. Son cœur battait bruyamment dans le silence. Elle lança un regard éperdu autour d'elle.

Conan dormait, adossé à sa colonne ; sa tête était inclinée sur son torse puissant. La lueur argentée de la lune tardive se glissait par le toit béant, projetant sur le sol poussiéreux de longues traînées blanches. Elle apercevait vaguement les statues noires, crispées, tendues... attendant. Combattant la peur panique qui montait en elle, elle vit les rayons lunaires se poser légèrement sur les colonnes et les formes entre celles-ci.

Qu'était-ce ? Un frémissement parcourant les ombres là où tombait la clarté lunaire. Elle fut paralysée par l'horreur, car là où il y aurait dû avoir l'immobilité de la mort, il y avait du mouvement : une lente contraction, une flexion, une torsion des membres d'ébène... Un cri horrible s'échappa de ses lèvres comme elle brisait les liens qui la maintenaient muette et pétrifiée. À son hurlement, Conan se dressa d'un bond, ses dents brillant, son épée brandie.

— Les statues ! Les statues !... *Oh mon Dieu ! les statues reviennent à la vie !*

Comme elle criait, elle bondit et s'élança par une brèche dans le mur, se frayant frénétiquement un passage à travers les lianes qui gênaient sa progression, et courut, courut, courut... aveuglément, sans réfléchir, en hurlant... jusqu'à ce qu'une prise vigoureuse sur son bras la retint. Elle cria et se débattit entre les bras qui l'emprisonnaient jusqu'à ce qu'une voix familière pénètre les brumes de sa terreur... elle vit le visage de Conan, un masque de perplexité dans la clarté lunaire.

— Au nom de Crom, que se passe-t-il, jeune fille ? Tu as fait un cauchemar ?

Sa voix lui parut étrange et lointaine. Avec un sanglot convulsif, elle jeta ses bras autour du cou puissant du Cimmérien et s'accrocha frénétiquement à lui, secouée de pleurs.

— Où sont-elles ? Nous ont-elles suivis ?

— Personne ne nous a suivis, répondit-il.

Elle se redressa, toujours cramponnée à lui, et lança un regard apeuré autour d'elle. Sa fuite aveugle l'avait amenée jusqu'au rebord sud du plateau. La pente commençait juste à leurs pieds ; en contrebas, on ne voyait que les ombres épaisses des bois. Derrière eux, elle aperçut les ruines se découpant dans la clarté de la lune à son apogée.

— Tu ne les as pas vues ? Les statues qui bougeaient, levaient leurs mains, leurs yeux qui luisaient dans les ténèbres ?

— Je n'ai rien vu, répondit Conan avec un certain malaise. Je dormais plus profondément qu'à l'ordinaire... cela fait si longtemps que

je n'ai pas eu une nuit entière de sommeil ; pourtant, je suis sûr que si quelque chose était entré dans la salle, cela m'aurait réveillé.

— Rien n'est entré. (Un rire hystérique s'échappa des lèvres d'Olivia.) C'était quelque chose qui se trouvait déjà là. Ah, Mitra, nous nous sommes étendus pour dormir au milieu d'elles, comme des brebis cherchant refuge dans un abattoir !

— De quoi parles-tu ? demanda-t-il. Ton cri m'a réveillé en sursaut, mais avant même d'avoir eu le temps de regarder autour de moi, je t'ai vue courir comme une folle et disparaître par une brèche dans le mur. Je t'ai poursuivie, craignant que tu te blesses. J'ai cru que tu avais fait un cauchemar.

— C'est bien ce qui s'est passé ! dit-elle en frissonnant. Mais la réalité est encore plus sinistre que le rêve ! Écoute !

Et elle lui raconta tout ce qu'elle avait rêvé et cru voir.

Conan écouta attentivement. Le scepticisme naturel d'un homme sophistiqué lui était étranger. Dans sa mythologie, on trouvait des goules, des gobelins et des nécromants. Après qu'elle eut fini, il demeura silencieux, jouant machinalement avec son épée.

— L'adolescent qu'ils torturaient ressemblait à l'homme de grande taille qui est venu ensuite ? demanda-t-il finalement.

— Comme un fils ressemble à son père, répondit-elle. (Puis, avec hésitation :) Si l'esprit était capable de concevoir le fruit de l'union entre un dieu et un être humain, il ferait le portrait de cet adolescent. Les dieux des anciens temps s'accouplaient parfois à des mortelles, disent nos légendes.

— Quels dieux ? murmura-t-il.

— Les dieux sans nom, oubliés de tous. Qui sait ? Ils sont repartis vers les eaux tranquilles des lacs, le sein paisible des collines, les gouffres au-delà des étoiles. Les dieux durent aussi peu que les hommes.

— Mais si ces formes étaient des hommes, foudroyés et changés en statues de fer par un dieu ou un démon, comment peuvent-elles revenir à la vie ?

— Il y a de la sorcellerie dans la lune, frissonna-t-elle. //a montré la lune ; lorsque la lune brille sur elles, elles revivent. C'est ce que je crois.

— Néanmoins, nous n'avons pas été poursuivis, murmura Conan en regardant vers les ruines silencieuses. Tu as peut-être rêvé qu'elles bougeaient. Je suis d'avis de retourner là-bas et de nous en assurer.

— Non, non ! s'écria-t-elle, l'agrippant avec désespoir. Il est possible que le sort jeté sur eux les empêche de sortir de la salle. N'y

retourne pas ! Ils arracheront tes membres les uns après les autres ! Oh, Conan, regagnons notre bateau et fuyons cette île affreuse ! Le navire hyrkanien nous a certainement dépassés à présent ! Allons-nous-en !

Sa requête était si éperdue que le Cimmérien en fut impressionné. Sa curiosité concernant les statues était contrebalancée par ses superstitions. Il ne craignait aucun adversaire de chair et de sang, même si les chances étaient contre lui, mais toute manifestation du surnaturel réveillait en lui les peurs instinctives, vagues et monstrueuses, qui sont l'héritage des barbares.

Il prit la jeune fille par la main, et ils descendirent la pente pour pénétrer dans le bois touffu où les feuilles chuchotaient et où des oiseaux nocturnes sans nom murmuraient doucement. Sous les arbres, les ombres s'amoncelaient, et Conan fit des détours pour éviter les blocs de ténèbres les plus compacts. Ses yeux allaient continuellement d'un côté et de l'autre, regardaient souvent vers les branches au-dessus d'eux. Il marchait rapidement quoique prudemment, son bras passé autour de la taille de la jeune femme avec une telle force qu'elle avait l'impression d'être portée plus que guidée. Aucun d'eux ne parlait. Le seul bruit était la respiration saccadée et nerveuse de la jeune femme et le léger bruissement de ses pieds menus dans l'herbe. Ils franchirent ainsi la ligne d'arbres et arrivèrent au bord de l'eau, qui luisait pareille à de l'argent en fusion dans la clarté lunaire.

— Nous aurions dû emporter des fruits pour pouvoir manger, murmura Conan, mais nous rencontrerons certainement d'autres îles. Autant partir maintenant, sans attendre ; dans quelques heures l'aube se lèvera et...

Sa voix hésita et mourut. L'amarre était toujours solidement attachée à la racine de l'arbre. Mais à l'autre extrémité, la barque avait été mise en pièces et fracassée, à demi immergée dans l'eau peu profonde.

Olivia émit un cri étouffé. Conan pivota rapidement sur ses talons et fit face aux ombres denses, pareil à une statue, menaçant et prêt à bondir. Le gazouillis des oiseaux nocturnes s'était tu brusquement. Un silence lourd de menace régnait sur les bois. Aucune brise n'agitait les branchages ; pourtant, quelque part, les feuilles remuaient légèrement.

Aussi vif qu'un grand félin Conan prit Olivia dans ses bras et courut. Ressemblant à un fantôme, il traversa rapidement les ombres tandis que, quelque part au-dessus et derrière eux, s'élevait le bruit curieux d'une course précipitée dans les feuillages ; quelque chose, inexorablement, se rapprochait de plus en plus. Puis leurs visages furent

illuminés par la clarté lunaire, et ils gravirent en une course éperdue la pente du plateau.

Sur la crête, Conan posa Olivia à terre et se retourna pour regarder vers le gouffre d'ombres qu'ils venaient de quitter. Les feuilles remuaient sous l'effet d'une brise soudaine ; c'était tout. Il secoua sa crinière avec un grognement furieux. Olivia se traîna jusqu'à ses pieds comme une enfant apeurée. Ses yeux se levèrent vers lui, deux puits sombres emplis d'horreur.

— Oh, qu'allons-nous faire, Conan ? chuchota-t-elle.

Il regarda en direction des ruines, scruta de nouveau les bois en contrebas.

— Nous passerons la nuit sur les falaises, décida-t-il en l'aidant à se relever. Demain, je construirai un radeau, et nous tenterons de nouveau notre chance sur la mer.

— Ce ne sont pas... *elles* qui ont détruit notre bateau ?

C'était autant une question qu'une assertion. Il secoua la tête, farouchement taciturne.

Tandis qu'ils traversaient le plateau baigné par la clarté lunaire, chaque pas faisait transpirer d'horreur Olivia ; pourtant, aucune forme noire ne se glissa furtivement hors des ruines. Ils arrivèrent finalement au pied des rochers qui se dressaient devant eux, empreints d'une sombre majesté. Conan s'arrêta à cet endroit, encore indécis, puis il choisit finalement une anfractuosité, abritée par une large saillie rocheuse, située à une bonne distance des arbres.

— Étends-toi et dors si tu le peux, Olivia, dit-il. Je monterai la garde.

Mais Olivia ne trouva pas le sommeil et resta allongée, observant les ruines lointaines et la lisière des bois jusqu'à ce que les étoiles pâlissent, l'est blanchisse et que l'aube embrase les brins d'herbe humides de rosée de ses lueurs rose et or.

Elle se leva avec raideur, et les événements de la nuit passée occupèrent de nouveau son esprit. Dans la lumière du matin, certaines de ses terreurs ressemblaient aux produits d'une imagination surmenée. Conan vint vers elle, et ses paroles la galvanisèrent.

— Peu avant l'aube j'ai entendu le craquement d'une mâture, le grincement de cordages et le claquement de rames. Un navire a mouillé et jeté l'ancre devant la plage, pas très loin... probablement le navire dont nous avons aperçu la voile hier. Nous allons monter en haut des falaises et l'épier.

Ce qu'ils firent et, allongés sur le ventre parmi les rochers, ils aperçurent un mât peint saillant du faite des arbres à l'ouest.

— Un navire hyrkanien, d'après son grément, murmura Conan. Je me demande si l'équipage...

Un concert de voix éloignées atteignit leurs oreilles ; rampant vers le rebord sud des falaises, ils virent une horde bigarrée émerger de la lisière des arbres recouvrant la partie occidentale du plateau et s'arrêter pour engager une discussion. Il y eut beaucoup de mouvements de bras, d'épées brandies et d'arguments exposés bruyamment. Puis toute la bande se remit en marche, traversant le plateau en direction des ruines, suivant un chemin qui la ferait passer au pied des falaises.

— Des pirates ! chuchota Conan, avec un sourire sévère sur ses minces lèvres. C'est une galère hyrkanienne qu'ils ont capturée. Vite... cache-toi parmi ces rochers. Ne te montre pas sauf si je t'appelle, lui recommanda-t-il après l'avoir aidée à se dissimuler d'une manière satisfaisante parmi un amas de rochers, sur la crête des falaises. Je vais au-devant de ces chiens. Si mon plan réussit, tout se passera bien, et nous quitterons l'île avec eux. Si j'échoue... ma foi, reste bien cachée dans les rochers jusqu'à leur départ, car tous les démons de cette île ne sauraient être aussi cruels que ces loups des mers.

S'arrachant à ses mains qui le retenaient, il descendit rapidement au bas des falaises.

Regardant avec effroi depuis son nid d'aigle, Olivia vit que le groupe s'était approché de la pente escarpée des rochers. Comme elle attendait, Conan surgit devant eux et leur fit face, épée à la main. Ils battirent en retraite, poussant des cris de menace et de surprise, puis s'arrêtèrent avec incertitude pour mieux examiner cette silhouette qui était apparue si soudainement des rochers. Ils étaient environ soixante-dix, une horde sauvage composée d'hommes de nombreuses nations : Kothiens, Zamoriens, Brythuniens, Corinthiens, Shémites. Leurs traits reflétaient la sauvagerie de leurs mœurs. Beaucoup portaient la marque du fouet ou du fer rouge. Il y avait des oreilles coupées, des nez fendus en deux, des orbites béantes, des moignons de poignet... blessures infligées par le bourreau autant que cicatrices résultant de batailles sanglantes. La plupart d'entre eux étaient à moitié nus, mais leurs quelques vêtements étaient de prix et élégants : jaquettes aux soutaches d'or, ceinturons de satin, braies de soie en lambeaux, maculées de goudron et de sang, le disputant avec leurs pièces de cuirasse en argent ciselé. Des gemmes étincelaient sur des anneaux de nez et des boucles d'oreilles, sur les pommeaux de leurs dagues.

Se dressant face à cette foule étrange, le gigantesque Cimmérien offrait un contraste étonnant, du fait de ses membres puissants et hâlés, de ses traits bien dessinés et énergiques.

— Qui es-tu ? rugirent-ils.

— Conan le Cimmérien ! (Sa voix résonna, pareille au défi rauque d'un lion.) Je faisais partie des Francs Compagnons. J'ai l'intention de tenter ma chance avec la Fraternité Rouge. Qui est votre chef ?

— Moi, par Ishtar ! beugla une voix de taureau.

Une silhouette imposante s'avança d'un air crâne : c'était un géant, nu jusqu'à la taille ; sa panse rebondie était entourée d'une large ceinture d'étoffe retenant d'amples pantalons en soie. Sa tête était entièrement rasée, à l'exception d'une mèche de cheveux sur le dessus du crâne ; ses moustaches retombaient sur une bouche sinistre. Des babouches shémites en cuir vert aux bouts incurvés chaussaient ses pieds ; il tenait dans sa main une longue épée droite.

Conan ouvrit de grands yeux, et son regard étincela.

— Sergius de Khrosha, par Crom !

— Oui, par Ishtar ! tonna le géant. (Ses petits yeux noirs brillaient de haine.) Tu crois peut-être que j'avais oublié ? Ha ! Sergius n'oublie jamais un ennemi. Je vais te pendre par les chevilles et t'écorcher vif. Saisissez-vous de lui, camarades !

— C'est cela, envoie tes chiens après moi, gros-ventre ! se moqua Conan avec un dédain amer. Tu as toujours été un lâche, bâtard de Koth !

— Lâche ! Moi ? (Le large visage devint rouge de fureur.) En garde, chien du Nord ! Je vais t'arracher et te découper le cœur !

En un instant, les pirates avaient formé un cercle autour des deux hommes ; leurs yeux flamboyaient, leur respiration sifflait entre leurs dents en une joie sanguinaire. Là-haut, parmi les rochers, Olivia observait la scène ; dans son émotion et sa douleur, elle avait planté ses ongles dans ses paumes.

Sans plus de cérémonie, le combat s'engagea. Sergius se rua à l'attaque, aussi rapide qu'un félin, malgré son poids. Il lançait des imprécations entre ses dents serrées, tout en frappant et en parant avec vigueur. Conan se battait en silence, ses yeux réduits à des fentes où brillait un feu d'un bleu sinistre.

Le Kothien cessa ses jurons pour économiser son souffle. Les seuls bruits étaient le rapide bruissement des pieds sur l'herbe, la respiration haletante du pirate, le tintement et le cliquetis de l'acier. Les épées

étincelaient comme du feu blanc dans le soleil matinal, tournoyant et décrivant des cercles. Elles semblaient fuir le contact l'une de l'autre, puis bondir aussitôt pour se souder de nouveau. Sergius céda du terrain ; seule sa grande adresse l'avait préservé jusqu'ici de la vitesse aveuglante du Cimmérien. Un cliquetis métallique plus prononcé, un grincement de lames, un cri étouffé... La horde des pirates poussa un hurlement comme l'épée de Conan transperçait le corps massif de leur capitaine. La pointe ressortit en frémissant entre les omoplates de Sergius, un feu blanc de la largeur d'une main dans la lumière du soleil ; puis le Cimmérien dégagea sa lame d'une torsion. Le chef des pirates tomba lourdement, face contre terre, gisant dans une mare de sang qui s'agrandit rapidement ; ses mains larges griffèrent le sol un instant puis s'immobilisèrent.

Conan se retourna vivement vers les pirates stupéfaits.

— Eh bien, chiens ! rugit-il. J'ai expédié votre chef en enfer... Que dit la loi de la Fraternité Rouge ?

Avant que quiconque puisse répondre, un Brythunien à la face de rat qui se tenait derrière ses compagnons fit rapidement tournoyer une fronde mortelle. Telle une flèche, la pierre vola droit jusqu'à sa cible ; Conan chancela et tomba comme un grand arbre sous la hache d'un bûcheron. Au sommet de la falaise, Olivia se retint aux rochers pour ne pas tomber. La scène flotta vertigineusement devant ses yeux ; tout ce qu'elle pouvait voir était le Cimmérien, gisant à terre... du sang coulait de sa blessure à la tête.

Le pirate à la face de rat poussa un glapisement de triomphe et se jeta en avant pour poignarder l'homme prostré sur le sol, mais un Corinthien au corps sec l'en empêcha.

— Eh bien ! Aratus, espèce de chien, voudrais-tu violer la loi de la Fraternité ?

— Aucune loi n'a été violée ! grogna le Brythunien.

— Aucune loi ? Mais, sale chien, cet homme que tu viens de jeter à terre était devenu notre capitaine de plein droit !

— Non ! s'écria Aratus. Il ne faisait pas partie de notre groupe, c'était un étranger. Il n'avait pas été admis dans la Fraternité. Tuer Sergius n'a pas fait de lui notre capitaine, comme l'ordonnerait la loi si l'un de nous l'avait tué.

— Mais il désirait se joindre à nous, rétorqua le Corinthien. Il l'a dit.

À ces mots, une grande clameur s'éleva, certains se rangeant du côté d'Aratus, d'autres prenant le parti du Corinthien, qu'ils appelaient

Ivanos. Des jurons fusèrent abondamment, des défis furent échangés, des mains cherchèrent furtivement des poignées d'épée.

À la fin, un Shémite parvint à se faire entendre au-dessus du vacarme :

— Pourquoi vous disputer à propos d'un homme mort ?

— Il n'est pas mort, répondit le Corinthien, se redressant à côté de l'endroit où gisait le Cimmérien. La pierre n'a fait que l'effleurer ; il est seulement assommé.

Aussitôt, la dispute reprit de plus belle, Aratus essayant d'arriver jusqu'à l'homme évanoui à terre, Ivanos se mettant finalement à califourchon au-dessus de Conan, l'épée à la main, et défiant toute la bande. Olivia sentit que ce n'était pas tellement par sympathie pour Conan que le Corinthien prenait sa défense, mais beaucoup plus par opposition à Aratus. De toute évidence, ces deux hommes avaient été les lieutenants de Sergius et ne s'aimaient guère. Après une nouvelle discussion, les pirates décidèrent d'attacher Conan et de l'emmener avec eux. On déciderait de son sort ultérieurement.

Le Cimmérien, qui commençait à recouvrer ses esprits, fut attaché avec des courroies de cuir ; puis quatre pirates le soulevèrent du sol et, avec nombre d'invectives et d'imprécations, l'emportèrent, suivant les autres qui venaient de reprendre leur route à travers le plateau. Le corps de Sergius fut laissé là où il était tombé, forme disgracieuse étalée sur le sol inondé de soleil.

Là-haut, parmi les rochers, Olivia était sous le choc, anéantie par ce désastre. Incapable de parler ou d'agir, elle resta immobile et vit, le regard horrifié, la horde brutale s'éloigner en traînant l'homme qui l'avait protégée.

Combien de temps resta-t-elle ainsi prostrée, elle ne le saurait jamais. Les pirates traversèrent le plateau, atteignirent les ruines et y traînèrent leur captif. Elle les vit aller et venir par les portes et les brèches, chercher parmi les monceaux de débris et inspecter les parois. Quelques instants plus tard, une vingtaine d'hommes retraversaient le plateau et disparaissaient parmi les arbres, vers le bord occidental ; ils emportaient avec eux le corps de Sergius, probablement pour le jeter à la mer. Tout autour des ruines, les autres abattaient des arbres et préparaient un feu. Olivia entendait leurs cris que l'éloignement rendait inintelligibles, ainsi que les voix de ceux partis dans la forêt et qui résonnaient parmi les arbres. Bientôt, ils réapparurent, portant des tonnelets d'alcool et des sacs de cuir contenant de la nourriture. Ils se dirigèrent vers les ruines, jurant avec vigueur sous leur charge.

Olivia n'avait qu'une conscience vague de tous ces faits et gestes. Son esprit accablé était sur le point de chavirer. Laisseée seule et sans défense, elle réalisait tout ce que la protection du Cimmérien avait représenté pour elle. Elle prit conscience d'un certain étonnement devant les facéties insensées du destin, qui pouvait faire de la fille d'un roi la compagne d'un barbare aux mains rouges. Elle éprouva en même temps une répulsion pour sa propre race. Son père et Shah Amurath avaient été des hommes civilisés. Pourtant, elle n'avait connu que la souffrance auprès d'eux. Elle n'avait jamais rencontré un homme civilisé qui l'ait traitée avec bienveillance, sauf s'il agissait avec une arrière-pensée. Conan l'avait défendue, protégée et – jusqu'à présent – n'avait rien demandé en retour. Posant sa tête sur ses bras délicats, elle pleura... jusqu'à ce que des cris lointains de réjouissances paillardes lui firent prendre conscience du danger qu'elle courait elle-même.

Elle détourna son regard des ruines sombres où les silhouettes fantastiques, rapetissées du fait de la distance, évoluaient et titubaient, pour scruter les profondeurs sinistres de la forêt. Même si ses visions terrifiantes de la nuit dernière dans les ruines n'avaient été qu'un mauvais rêve, la menace tapie au sein de ces renforcements verdâtres et feuillus en contrebas n'était pas, elle, le produit d'un cauchemar. Si Conan était exécuté ou emmené captif, son seul choix serait de se livrer volontairement à ces loups humains des océans ou bien de rester seule sur cette île hantée par un démon.

Comme toute l'horreur de sa situation fondait sur elle, elle perdit connaissance et tomba à terre.



III

Le soleil était descendu à l'horizon lorsque Olivia recouvra ses sens. Un vent léger apportait jusqu'à ses oreilles des cris lointains et des bribes de chansons de marins. Se relevant prudemment, elle regarda de l'autre côté du plateau. Elle vit les pirates rassemblés autour d'un grand feu à l'extérieur des ruines ; son cœur fit un bond comme un groupe émergeait de celles-ci, tirant à sa suite quelqu'un qu'elle savait être Conan. Ils l'appuyèrent contre le mur, de toute évidence toujours solidement attaché ; une longue discussion s'ensuivit, et beaucoup d'armes furent brandies. À la fin, ils le ramenèrent dans le grand vestibule et se remirent à boire de l'ale. Olivia poussa un soupir ; au moins, elle savait que le Cimmérien était toujours en vie. Une détermination nouvelle la gagna. Dès que la nuit serait tombée, elle se glisserait vers ces ruines sinistres et le délivrerait, ou bien se ferait capturer au cours de cette tentative. Et elle savait que ce n'était pas seulement un intérêt égoïste qui lui dictait cette décision.

Avec ce projet en tête, elle prit le risque de quitter son refuge pour cueillir et manger des noisettes, quelques noisetiers poussant tout près de là. Elle n'avait rien mangé depuis la veille. Alors qu'elle était ainsi occupée, elle eut la sensation désagréable d'être épiée. Elle scruta nerveusement les rochers, puis, envahie par un horrible soupçon, rampa jusqu'à la paroi nord de la falaise. Elle abaissa son regard vers la masse

verte et ondoyante que recouvraient déjà les ombres du crépuscule. Elle ne vit rien ; il était impossible que quelqu'un tapi dans ces bois l'aperçoive, à moins de se trouver au bord de la falaise. Pourtant, elle sentait distinctement le regard d'yeux invisibles fixés sur elle et comprit que *quelque chose* de vivant et doué de raison était au courant de sa présence et connaissait sa cachette.

Regagnant son nid d'aigle parmi les rochers, elle resta dans son abri, surveillant les ruines lointaines jusqu'à ce que les ombres de la nuit les masquent. Elle nota soigneusement leur position d'après les flammes vacillantes autour desquelles des silhouettes sombres bondissaient et gesticulaient lourdement.

Alors, elle se leva. Le moment était venu d'agir. Avant cela, elle retourna furtivement vers la paroi nord de la falaise et regarda en bas vers les bois bordant le rivage. Comme elle scrutait les ténèbres, sous la faible clarté des étoiles, elle se raidit brusquement, et une main glacée toucha son cœur.

Loin en dessous d'elle, quelque chose bougeait. On aurait dit une ombre noire sortant et se détachant du gouffre d'ombres en contrebas. Cela se déplaçait lentement, grimpant le long de la paroi nue de la falaise... une masse indistincte, sans forme précise dans la demi-obscurité. La panique saisit Olivia à la gorge, et elle lutta contre le cri qui cherchait à s'échapper de ses lèvres. Se détournant, elle s'enfuit au bas de la pente tournée vers le sud.

Cette fuite éperdue au sein des ténèbres ressembla à un cauchemar dans lequel elle glissait, trébuchait, tombait, et se rattrapait aux rochers déchiquetés avec des doigts glacés. Comme elle déchirait sa peau douce et meurtrissait ses membres délicats contre les blocs rocheux aux aspérités cruelles, là où Conan l'avait portée si facilement, elle réalisa de nouveau à quel point elle dépendait du barbare aux nerfs d'acier. Pourtant, cette pensée se perdait au milieu d'un maelström furieux de terreur vertigineuse.

La descente semblait interminable ; pourtant, ses pieds heurtèrent finalement le sol herbu du plateau. En proie à une véritable frénésie d'impatience, elle courut vers le feu qui brûlait, tel le cœur rouge de la nuit. Comme elle fuyait, elle entendit derrière elle une pluie de pierres qui roulaient en résonnant vers le bas de la pente escarpée. Ce bruit lui donna des ailes. Quel était l'effroyable grimpeur qui délogeait ainsi ces pierres... elle n'osait même pas y penser.

Ce violent effort physique contribua à dissiper quelque peu sa terreur aveugle et, avant qu'elle ait atteint les ruines, ses pensées étaient

redevvenues claires, ses facultés de raisonnement intactes, même si ses membres tremblaient encore après cette course effrénée.

Elle se laissa tomber à terre et continua d'avancer en rampant et en glissant ; bientôt, cachée derrière un arbuste qui avait échappé aux haches des pirates, elle épiait ses ennemis. Ils avaient terminé leur dîner mais continuaient de boire, plongeant des pots en étain ou des gobelets ornés de gemmes dans des tonneaux de vin défoncés. Certains ronflaient déjà, ivres morts, étendus sur l'herbe, tandis que d'autres s'étaient dirigés d'un pas titubant vers les ruines. Conan était invisible. Elle resta blottie derrière l'arbuste, tandis que la rosée recouvrait l'herbe autour d'elle et les feuilles au-dessus de sa tête. Les hommes autour du feu juraient, s'occupaient avec des jeux d'argent ou discutaient. Ils n'étaient plus qu'un petit nombre autour du feu à présent ; la plupart des pirates étaient allés dormir dans les ruines.

Elle les observait, les nerfs crispés par l'attente et la tension, frissonnant à la pensée de ce qui l'épiait peut-être elle-même... de la créature qui allait peut-être fondre sur elle à l'improviste. Le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante. L'un après l'autre, les pirates sombrèrent dans un sommeil profond, abrutis par l'alcool. Bientôt, tous gisaient, inconscients, auprès du feu moribond.

Olivia hésita... puis fut galvanisée par une lueur lointaine qui apparaissait parmi les arbres. La lune se levait !

Avec une exclamation sourde, elle se leva et se dirigea rapidement vers les ruines. Ses chairs se hérissèrent tandis qu'elle s'avancait sur la pointe des pieds, passant entre les formes étendues à proximité du portail béant. À l'intérieur, les pirates étaient beaucoup plus nombreux ; ils bougeaient et marmonnaient dans leurs rêves hébétés. Pourtant, aucun ne se réveilla tandis qu'elle se glissait doucement parmi eux. Un sanglot de joie monta vers ses lèvres quand elle aperçut Conan. Le Cimmérien, debout et attaché à un pilier, était parfaitement éveillé ; ses yeux brillaient, reflétant le feu qui déclinait à l'extérieur.

Choisissant soigneusement son chemin parmi les dormeurs, elle s'approcha de lui. Elle n'avait fait aucun bruit ; néanmoins, il l'avait entendue venir, l'avait vue quand sa silhouette s'était découpée dans l'embrasure de la porte. Un léger rictus apparut sur ses lèvres cruelles.

Elle le rejoignit et se serra contre lui un instant. Il sentit les battements rapides du cœur d'Olivia contre sa poitrine. Un rayon de lune se glissa par une large brèche dans le mur ; l'air se chargea aussitôt d'une subtile tension. Conan le sentit et se raidit. Olivia le sentit aussi et poussa

une exclamation étouffée. Les dormeurs ronflaient toujours. Se baissant rapidement, elle retira une dague du ceinturon de son propriétaire endormi et s'attaqua aux liens de Conan. C'étaient des cordages lourds et épais, attachés avec toute la science d'un marin. Elle œuvra avec l'énergie du désespoir, tandis que le clair de lune recouvrait lentement les dalles de pierre et s'approchait des formes sombres tapies entre les colonnes.

Le souffle d'Olivia était devenu court et rauque ; les poignets de Conan étaient libres à présent, mais ses coudes et ses jambes étaient toujours solidement attachés. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil vers les silhouettes le long des parois... qui attendaient, attendaient. Elles semblaient la surveiller avec l'horrible patience des morts vivants. Les ivrognes à ses pieds commencèrent à s'agiter et à geindre dans leur sommeil. Le clair de lune atteignit le fond du vestibule et effleura les pieds noirs. Les cordes enserrant les bras du Cimmérien tombèrent ; ôtant la dague des doigts d'Olivia, il trancha les liens qui immobilisaient ses jambes d'un coup sec. Se dégageant du pilier, il fléchit ses membres, endurant stoïquement la souffrance qui irradiait son corps comme la circulation du sang redevenait normale. Olivia se blottit contre lui, tremblant comme une feuille. Était-ce le clair de lune qui embrasait les yeux des formes sombres pour les faire briller d'une telle lueur rougeâtre dans les ténèbres ?

Conan se déplaça avec la soudaineté d'un félin. Il saisit son épée sur le monceau d'armes se trouvant à proximité et prit Olivia sous son bras, puis se glissa par une ouverture béant dans le mur envahi par le lierre.

Ils n'échangèrent aucune parole. La portant dans ses bras, il s'éloigna rapidement, courant sur le sol herbu baigné par la lune. Ses bras passés autour du cou puissant de Conan, l'Ophirienne ferma les yeux et nicha sa tête aux cheveux noirs et bouclés contre l'épaule musclée. Une délicieuse sensation de sécurité l'envahit.

Malgré son fardeau, le Cimmérien traversa rapidement le plateau. Olivia ouvrit les yeux et vit qu'ils passaient sous l'ombre des falaises.

— Quelque chose a grimpé le long de la paroi rocheuse, chuchota-t-elle. Je l'ai entendu me suivre tandis que je descendais vers le plateau.

— Nous devons courir ce risque, grogna-t-il.

— Maintenant... je n'ai plus peur, soupira-t-elle.

— Tu n'avais pas peur non plus lorsque tu es venue me délivrer, répliqua-t-il. Crom, quelle journée ! Je n'avais encore jamais entendu un marchandage aussi âpre et disputé ! J'en suis presque sourd. Aratus voulait m'arracher le cœur, et Ivanos refusait, à cause d'Aratus qu'il

déteste. Toute la journée ils ont sorti leurs crocs et se sont craché à la figure, et l'équipage s'est retrouvé bien trop rapidement saoul pour voter pour l'un ou pour l'autre...

Il s'immobilisa brusquement, ressemblant à une statue de bronze dans la clarté lunaire. D'un mouvement rapide il posa doucement la jeune femme à terre, derrière lui. Elle se mit à genoux sur l'herbe tendre et poussa un cri en voyant ce qui surgissait des ombres de la falaise.

Une masse énorme se dressait et s'avavançait d'un pas lourd... un monstre aux traits vaguement humains, une parodie grotesque de la création.

Sa silhouette n'était pas très différente de celle d'un homme. Mais son visage, souligné par le clair de lune brillant, était bestial, avec des orbites rapprochées, des narines épatées et une bouche énorme aux lèvres molles, où brillaient des crocs blanchâtres, aussi redoutables que des défenses. Le corps de la créature était recouvert par un pelage grisâtre aux poils hérissés, strié d'argent, luisant dans la clarté lunaire ; ses mains, épaisses et difformes, pendaient presque jusqu'à terre. Sa masse était prodigieuse ; alors qu'elle se tenait debout sur des jambes courtaudes et torses, sa tête en pointe dépassait celle de l'homme qui lui faisait face ; la longue courbe du torse velu et des épaules gigantesques était à couper le souffle ; les bras énormes ressemblaient à des troncs d'arbre nouveaux.

Cette scène éclairée par la lune spectrale tangua sous les yeux d'Olivia. Ainsi, c'était la fin du voyage... car quel être humain était capable de résister à la fureur de cette montagne velue, tout en muscles et en férocité ? Pourtant, comme elle regardait, les yeux dilatés par l'horreur, la silhouette de bronze qui faisait face au monstre, elle perçut une affinité entre les deux adversaires qui était presque terrifiante. C'était moins une lutte opposant l'homme à la bête qu'un conflit entre deux créatures appartenant au même monde sauvage, tout aussi impitoyables et féroces. Les défenses blanches étincelèrent, et le monstre chargea.

Les bras puissants s'écartèrent comme la bête plongeait avec une vitesse stupéfiante, en dépit de sa masse prodigieuse et de ses jambes rabougries.

Conan réagit... une tache en mouvement, trop rapide pour que l'œil d'Olivia puisse la suivre. Elle vit seulement qu'il évitait la prise mortelle et que son épée, brillant comme un éclair à la lueur aveuglante, s'enfonçait et tranchait l'un de ces bras massifs, entre l'épaule et le coude. Un déluge de sang recouvrit l'herbe comme le membre coupé tombait en se contractant d'une horrible manière. Pourtant, alors même

que l'épée s'abattait, l'autre main contrefaite se refermait sur la crinière noire de Conan.

Seuls les muscles d'acier de son cou évitèrent au Cimmérien d'avoir la nuque brisée à cet instant. Sa main gauche s'élança comme une flèche pour attaquer la gorge épaisse de la bête, tandis qu'il frappait violemment de son genou gauche le ventre velu de la brute. Alors commença une lutte terrifiante, qui ne dura que quelques secondes, mais celles-ci parurent des siècles à la jeune fille paralysée par l'horreur.

Le grand singe serrait toujours les cheveux de Conan comme dans un étau, le tirant vers ses défenses qui luisaient à la clarté lunaire. Le Cimmérien résistait à cette traction à l'aide de son bras gauche, rigide comme l'acier, tandis que l'épée, tenue dans sa main droite comme un couteau de boucher, s'enfonçait inlassablement dans le groin, le torse et le ventre de son assaillant. L'animal subissait ce châtiment dans un horrible silence et, apparemment, n'était nullement affaibli par la perte de son sang qui coulait abondamment de ses effroyables blessures. Bientôt, la force redoutable de l'anthropoïde eut raison de la résistance opposée par le bras et le genou agissant comme un levier. Le bras de Conan pliait inexorablement sous la pression ; son visage était entraîné, de plus en plus près, vers les mâchoires béantes et ruisselantes de bave, prêtes à se refermer sur lui. À présent, les yeux flamboyants du barbare fixaient ceux injectés de sang du singe. Soudain, comme Conan cherchait en vain à dégager son épée, enfoncée et coincée dans le corps velu, les mâchoires couvertes de mousse claquèrent en un mouvement spasmodique et se refermèrent brutalement à un pouce du visage du Cimmérien. Les dernières convulsions du monstre agonisant projetèrent le barbare à terre.

Olivia, presque évanouie, vit le singe se soulever, frapper le sol et se tordre, serrant comme un être humain la poignée qui dépassait de son corps. Ce spectacle écoeurant fut de courte durée ; le corps gigantesque frissonna, puis s'immobilisa.

Conan se releva et s'approcha du cadavre en boitant.

Le Cimmérien respirait bruyamment et marchait comme un homme dont les tendons et les muscles ont été étirés et torturés presque jusqu'à la limite de leur endurance. Il palpa son cuir chevelu ensanglanté et jura en apercevant les longues mèches noires et maculées de sang que serrait toujours la main velue du monstre.

— Crom ! s'exclama-t-il d'une voix rauque. J'ai l'impression d'avoir subi le supplice de la roue ! Je préfère me battre contre douze hommes à

la fois ! Encore un instant et il m'arrachait la tête. Qu'il soit maudit, il m'a arraché une pleine poignée de cheveux !

Saisissant à deux mains son épée, il tira et parvint à dégager son arme. Olivia se glissa rapidement auprès de lui, le tint par le bras et fixa avec des yeux écarquillés par la terreur le monstre gisant à terre.

— Que... qu'est-ce ? chuchota-t-elle.

— Un homme-singe gris, grogna-t-il. Muet et mangeur de chair humaine. Ils vivent dans les collines qui bordent la côte orientale de cette mer. Comment celui-ci est-il arrivé sur cette île, je ne saurais le dire. Peut-être a-t-il dérivé jusqu'ici, accroché à un tronc d'arbre déraciné et emporté par une tempête, loin du continent.

— C'est lui qui a lancé le rocher sur nous ?

— Oui ; je me suis douté qu'il s'agissait de l'une de ces créatures lorsque, dans le bosquet, j'ai vu les branches d'arbres s'incliner au-dessus de nos têtes. Ces créatures se tiennent toujours aux aguets dans les bois les plus profonds qu'ils puissent trouver et en sortent rarement. Pour quelle raison s'est-il risqué sur les falaises, je l'ignore. Cela a été une chance pour nous ; au milieu des arbres jamais je n'aurais pu venir à bout de ce monstre.

— Il me suivait, frissonna-t-elle. Je l'ai vu grimper le long de la paroi.

— Et obéissant à son instinct, il est resté tapi dans l'ombre de la falaise, au lieu de te suivre sur le plateau. Les créatures de son espèce vivent dans des endroits silencieux, dans les ténèbres ; elles détestent le soleil autant que la lune.

— Penses-tu qu'il y en ait d'autres ?

— Non ! Autrement les pirates auraient été attaqués lorsqu'ils ont traversé les bois. Le singe gris est un animal prudent, en dépit de sa force prodigieuse, comme l'a montré son hésitation à fondre sur nous alors que nous nous trouvions dans le bosquet. Le désir qu'il avait de toi devait être très grand pour l'inciter finalement à nous attaquer, à découvert. Que...

Il sursauta et pivota rapidement sur ses talons, scrutant le chemin qu'ils venaient de suivre. Un horrible cri avait déchiré la nuit. Cela provenait des ruines.

Il fut aussitôt suivi d'un concert démentiel de hurlements sauvages, de cris de douleur suraigus et d'imprécations blasphématoires. Malgré le cliquetis de l'acier qui l'accompagnait, cette clameur faisait plus penser à un massacre qu'à une bataille.

Conan était figé sur place tandis que la jeune fille s'accrochait à lui, éperdue de terreur. Le tumulte s'enfla et atteignit un paroxysme d'horreur. Le Cimmérien se retourna et se dirigea rapidement vers l'extrémité du plateau, avec sa frange d'arbres soulignée par la lune. Les jambes d'Olivia tremblaient tellement qu'elle était incapable de marcher ; il la porta, et les battements de cœur de l'Ophirienne perdirent de leur frénésie comme elle se blottissait dans ses bras musclés.

Ils traversèrent la forêt peuplée d'ombres, mais les masses ténébreuses n'abritaient aucune horreur, et les brèches d'argent de la lune ne révélèrent aucune sinistre forme. Les oiseaux nocturnes gazouillaient doucement. La clameur du carnage diminua dans leur dos pour devenir un mélange de bruits confus. Quelque part, un perroquet lança en un fantastique écho :

— *Yagkoolan yok tha, xuthalla!*

Ils atteignirent enfin le rivage bordé d'arbres et aperçurent la galère ancrée dans la petite baie ; sa voile blanche luisait doucement dans la clarté lunaire. Déjà, les étoiles pâlissaient à l'approche de l'aube.



IV

Dans la blancheur spectrale de l'aube, une poignée de silhouettes en haillons, couvertes de sang, surgit des arbres et s'avança en titubant vers la plage étroite. Ils étaient au nombre de quarante-quatre et formaient une bande apeurée et complètement démoralisée. Avec une hâte éperdue, ils plongèrent dans l'eau. Ils se

dirigeaient vers la galère lorsqu'une sommation lancée d'une voix résolue les fit s'immobiliser sur place.

Ils aperçurent Conan le Cimmérien. Se découpant sur le ciel que striaient les premières lueurs de l'aube, il se tenait à la proue du navire, épée en main ; sa crinière noire flottait au vent matinal.

— Halte ! ordonna-t-il. N'approchez plus. Que voulez-vous, sales chiens ?

— Laisse-nous monter à bord ! croassa un forban aux cheveux hirsutes, tout en caressant le vestige sanglant de l'une de ses oreilles. Nous voulons fuir au plus vite cette île du démon !

— Le premier qui essaie d'enjamber le plat-bord, je lui fends le crâne en deux, promet Conan.

Il était seul contre quarante-quatre hommes ; pourtant, c'était lui le plus fort, car ils n'avaient plus aucune envie de se battre.

— Allons, mon bon Conan, laisse-nous monter à bord, pleurnicha un Zamorien à la ceinture rouge, en lançant un regard terrifié derrière lui, vers les bois silencieux. Nous avons été tellement rossés, mordus, lacérés et mis en pièces... nous sommes si las de nous être battus et d'avoir couru de la sorte... qu'aucun de nous n'est capable de soulever une épée.

— Où est ce chien d'Aratus ? demanda Conan.

— Mort, avec les autres ! Ce sont des démons qui se sont jetés sur nous ! Ils nous ont déchiquetés et réduits en bouillie avant que nous ayons eu le temps de nous réveiller... une douzaine d'excellents flibustiers sont morts durant leur sommeil. Les ruines étaient pleines d'ombres aux yeux de flammes... leurs griffes et leurs crocs acérés nous déchiraient et nous arrachaient des lambeaux de chair !

— Oui ! intervint un autre pirate. Ce sont les démons de l'île ! Ils avaient pris la forme de statues de métal pour nous tromper. Ishtar ! Nous nous sommes allongés pour dormir au milieu d'eux. Nous ne sommes pas des couards. Nous les avons combattus aussi longtemps qu'un mortel peut lutter contre les puissances des ténèbres. Ensuite, nous avons battu en retraite, les laissant démembrer et déchiqueter les cadavres comme des chacals. Assurément, ils vont se lancer à notre poursuite.

— Je t'en prie, laisse-nous monter à bord ! beugla un Shémite efflanqué. Laisse-nous venir en paix, sinon nous viendrons l'épée à la main. Certes, nous sommes épuisés, et il te sera facile de tuer un bon nombre d'entre nous ; pourtant, l'issue du combat ne fait aucun doute.

— Dans ce cas, je vais percer un trou dans la cale, et ce rafiot coulera ! répondit farouchement Conan. (Un concert éperdu de protestations

monta du groupe des pirates, que Conan fit taire par un rugissement léonin.) Chiens! Devrais-je venir en aide à mes ennemis? Vais-je vous permettre de monter à bord et de m'arracher le cœur?

— Non, non! s'écrièrent-ils vivement. Amis... amis, Conan. Nous sommes tes camarades! Soyons alliés! Tu es comme nous, un fieffé bandit. C'est le roi de Turan que nous détestons, pas ceux de notre espèce.

Leur regard était fixé sur son visage brun et renfrogné.

— Alors, si je fais partie de la Fraternité, grogna-t-il, ses lois s'appliquent à moi; et puisque j'ai tué votre chef en combat loyal, je deviens en conséquence votre capitaine!

Personne ne discuta. Les pirates étaient trop abattus et épuisés; ils n'avaient qu'une seule idée en tête: quitter au plus vite cette île de la peur. Conan chercha du regard la silhouette maculée de sang du Corinthien.

— Eh bien, Ivanos! lui lança-t-il avec défi. Toi qui avais pris ma défense, soutiendras-tu de nouveau mes revendications?

— Oui, par Mitra! (Le pirate, sentant la tournure que prenaient les événements, était impatient de se concilier les bonnes grâces du Cimmérien.) Il a raison, camarades; selon la loi, il est notre capitaine!

Un concert d'approbations monta du groupe des pirates; il manquait peut-être un peu d'enthousiasme, mais semblait sincère... d'autant plus que les bois silencieux derrière eux dissimulaient peut-être des démons d'ébène aux yeux rouges et aux griffes ruisselantes de sang à l'approche.

— Jurez-le sur l'épée! demanda Conan. Quarante-quatre poignées d'épée furent levées vers lui, et quarante-quatre voix prononcèrent le serment d'allégeance des pirates.

Conan grimaça et rengaina son épée.

— Montez à bord, mes courageux aventuriers, et prenez les rames.

Il se retourna et aida Olivia à se relever; elle était restée blottie à ses pieds, cachée derrière le bordage.

— Et moi, messire? demanda-t-elle.

— Qu'aimerais-tu faire? rétorqua-t-il en l'observant attentivement.

— Aller avec toi, quelle que soit ta route! s'écria-t-elle, en passant ses bras blancs autour de son cou bronzé.

Les pirates, grimpant et enjambant la rambarde, les regardèrent avec stupéfaction.

— Même si cette route est faite de sang et de massacre ? l'interrogea-t-il ? Car cette quille teintera d'écarlate les flots d'azur, partout où elle ira !

— Oui, je veux sillonner les mers avec toi, qu'elles soient bleues ou rouges ! répondit-elle avec passion. Tu es un barbare et je suis une proscrire, reniée par mon propre peuple. Nous sommes tous deux des parias, des vagabonds errant de par le monde. Oh, emmène-moi avec toi !

Avec un rire sonore, il la prit dans ses bras et l'approcha de ses lèvres ardentes.

— Je ferai de toi la reine des océans bleus ! Levez l'ancre, chiens, nous appareillons ! Nous allons roussir les pantalons du roi Yildiz, par Crom !





Xuthal la Crépusculaire

I

Le désert luisant était balayé d'ondes de chaleur. Conan le Cimmérien parcourut du regard le paysage désolé et, involontairement, porta le dos de sa main puissante à ses lèvres noircies. Ainsi dressé sur le sable, il ressemblait à une statue de bronze, apparemment insensible au soleil meurtrier ; pourtant, son seul vêtement était un pagne de soie retenu par une large ceinture à la boucle d'or, dans laquelle étaient passés un sabre et un poignard à large lame. Des traces de blessures à peine refermées étaient visibles sur ses membres robustes.

À ses pieds se tenait une jeune fille, l'un de ses bras blancs entourant son genou, sur lequel retombait sa chevelure blonde. Sa peau blanche contrastait avec les membres endurcis et brunis de Conan. Sa courte tunique de soie, décolletée et sans manches, ceinte à la taille, soulignait plus qu'elle le dissimulait son corps souple.

Conan détourna la tête en clignant des yeux. L'éclat du soleil l'avait à moitié aveuglé. Il sortit une petite gourde de sa ceinture et, en l'agitant, se renfroigna en entendant le faible clapotis qui lui parvint.

La fille eut un geste las et se mit à sangloter.

— Oh ! Conan, nous allons mourir ici ! J'ai si soif !

Le Cimmérien grogna sans prononcer une parole, regardant d'un air féroce les étendues arides qui l'entouraient. Sa bouche était ouverte,

et ses yeux bleus brûlaient d'une flamme sauvage sous sa crinière noire enchevêtrée, comme si, pour lui, le désert était un ennemi tangible.

Il se pencha et porta la gourde vers les lèvres de la jeune fille.

— Bois jusqu'à ce que je te dise de t'arrêter, Natala, ordonna-t-il.

Elle but en poussant de petites exclamations étranglées, et il ne lui dit pas de s'arrêter. Ce n'est que lorsque la gourde fut vide qu'elle comprit qu'il l'avait délibérément laissée boire toute l'eau, malgré la faible quantité qu'il leur restait.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

— Oh ! Conan, gémit-elle, en tordant ses mains, pourquoi m'as-tu laissée boire toute l'eau ? Je ne savais pas... À présent, il n'y en a plus pour toi !

— Ne dis rien, grogna-t-il. Ne gaspille pas tes forces à te lamenter.

Se redressant, il jeta la gourde au loin.

— Pourquoi as-tu fait cela ? chuchota-t-elle.

Il ne répondit pas, restant immobile, ses doigts se refermant lentement sur la poignée de son sabre. Il ne regardait pas la jeune fille. Ses yeux farouches semblaient évaluer les mystérieuses brumes pourpres s'échappant au loin.

Possédant tout l'amour féroce du barbare pour la vie et l'instinct de survie, Conan le Cimmérien comprit cependant qu'il était arrivé au bout de sa route. Il n'avait pas encore atteint les limites de sa résistance, mais il savait que, sans eau, un jour de plus passé sous le soleil impitoyable de ces régions désertiques l'achèverait. Quant à la fille, elle avait suffisamment souffert. Mieux valait un coup d'épée rapide et sans souffrance que la lente agonie qui l'attendait. Sa soif était momentanément assouvie. Ce serait une fausse pitié de la laisser souffrir jusqu'à ce que le délire et la mort lui apportent l'ultime soulagement. Lentement, il tira son sabre de son fourreau.

Il s'immobilisa soudain, se raidissant. À l'horizon, vers le sud, quelque chose brillait au milieu des ondes de chaleur.

Il crut tout d'abord à une hallucination, à l'un des mirages de ce maudit désert qui s'était moqué de lui et qui le rendait fou. Protégeant ses yeux éblouis par le soleil, il discerna des tours et des minarets, ainsi que des murs étincelants de lumière. Il garda les yeux fixés dans cette direction, l'air farouche, attendant que cette vision s'évanouisse. Natala avait cessé de sangloter. Elle se redressa lentement sur ses genoux et suivit son regard.

— Est-ce une ville, Conan ? chuchota-t-elle, trop désespérée pour y croire. Ou bien n'est-ce qu'une illusion ?

Le Cimmérien ne répondit rien sur le moment. Il ferma et ouvrit les yeux plusieurs fois de suite : il détourna son regard, puis de nouveau regarda. La ville se dressait toujours à l'endroit où il l'avait aperçue la première fois.

— Le diable seul le sait, gronda-t-il. Cela vaut la peine de tenter notre chance, cependant.

Il remit son sabre dans son fourreau. Puis, se baissant, il prit Natala dans ses bras puissants comme si elle avait été une enfant. Elle résista faiblement.

— Ne gaspille pas tes forces à me porter, Conan, plaida-t-elle, je peux marcher.

— Le sol est plus rocailleux par ici. Tu aurais bientôt réduit tes sandales en lambeaux, dit-il, regardant vers ses fines chaussures vertes. De plus, si nous voulons arriver jusqu'à cette ville, nous devons le faire rapidement, et je gagnerai du temps ainsi.

Cette possibilité inattendue d'échapper à la mort avait redonné de nouvelles forces et un nouveau ressort aux muscles d'acier du Cimmérien. Il se mit à avancer à grands pas à travers les étendues de sable comme s'il venait tout juste de commencer cette marche. Barbare entre les barbares, il possédait la vitalité et l'endurance nécessaires à un monde sauvage qui lui permettaient de survivre là où des hommes civilisés auraient péri.

Lui et la fille étaient, autant qu'il le sache, les seuls survivants de l'armée du prince Almuric, cette horde bigarrée qui, suivant le prince rebelle de Koth dans sa défaite, avait traversé les Terres de Shem telle une tempête de sable dévastatrice, mettant à feu et à sang les contrées reculées de la Stygie. Avec une armée stygienne à ses trousses, cette troupe s'était frayé un chemin à travers le royaume Noir de Kush, pour finir par être décimée aux confins du désert septentrional. Conan la comparait dans son esprit à un grand torrent dont le flot avait diminué peu à peu, à mesure qu'il s'élançait vers le sud, finissant par se tarir dans les sables du désert aride. Les ossements de ceux qui avaient fait partie de cette armée — mercenaires, exilés, hommes brisés, hors-la-loi — jonchaient le sol depuis les plateaux de Koth jusqu'aux dunes du désert.

Au moment de la tuerie finale, lorsque les Stygiens et les Kushites s'étaient rejoints, se refermant sur les débris de l'armée prise au piège, Conan s'était ouvert un chemin à coups d'épée, s'enfuyant sur un chameau avec la fille. Derrière eux, le pays fourmillait d'ennemis ; le seul chemin qui leur restait ouvert était le désert du sud. Ils s'étaient enfoncés au cœur de ces étendues hostiles.

La fille était brythunienne. Conan l'avait trouvée au marché aux esclaves d'une cité shémite conquise, et il se l'était appropriée. Elle n'avait pas eu la possibilité de refuser. Mais sa nouvelle situation était, jusqu'à preuve du contraire, tellement plus enviable que le sort de toute femme hyborienne vivant dans les sérails shémites qu'elle l'avait acceptée avec gratitude. Et c'est ainsi qu'elle avait partagé les aventures de la horde damnée d'Almuric.

Pendant des jours, ils avaient fui, s'enfonçant dans le désert, poursuivis avec tant d'acharnement par les cavaliers stygiens que, lorsque ces derniers renoncèrent à les poursuivre, ils n'osèrent pas revenir en arrière. Ils continuèrent, à la recherche d'eau, jusqu'à ce que leur chameau meure. Alors, ils avaient poursuivi à pied. Durant les derniers jours, leurs souffrances avaient été très grandes. Conan avait protégé Natala le plus possible. La rude vie des camps lui avait donné plus de force et plus de résistance que n'en possédait une femme ordinaire, mais, malgré cela, elle était sur le point de s'effondrer.

Le soleil frappait cruellement sur la chevelure noire embroussaillée de Conan. Des vagues successives de vertiges et de nausées lui martelaient la tête. Mais il serra les dents et continua de marcher résolument. Il était convaincu que la ville était une réalité et non un mirage. Ce qu'ils trouveraient là-bas, il n'en avait aucune idée. Les habitants pouvaient être hostiles. Néanmoins, il jouerait sa vie l'épée à la main, et il n'avait jamais demandé plus que ça.

Le soleil allait se coucher lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la porte massive, reconnaissants pour l'ombre qu'elle leur donnait. Conan déposa Natala à terre et étira ses bras endoloris. Au-dessus d'eux, les murailles s'élevaient à plus de trente pieds de hauteur, construite dans une substance lisse et verdâtre qui brillait presque comme du verre. Conan examina avec soin les parapets, s'attendant à une sommation, mais il ne vit personne. Impatient, il poussa un cri et frappa la porte avec la poignée de son sabre. Seul lui parvint un écho sourd et moqueur. Natala vint se réfugier auprès de lui, effrayée par le silence. Conan poussa la grande porte et fit un pas en arrière en tirant son sabre comme celle-ci s'ouvrait silencieusement vers l'intérieur. Natala poussa un cri étranglé.

— Oh ! regarde, Conan !

Juste derrière la porte était étendu un homme. Conan l'examina attentivement, puis regarda au-delà. Il vit un grand espace vide, ressemblant à une cour, bordé par des portes voûtées donnant sur des maisons bâties dans

le même matériau verdâtre que les murailles extérieures. Ces constructions étaient de grande dimension, imposantes et surmontées par des dômes et des minarets étincelants. Aucun signe de vie ne leur parvint. Au milieu de la cour s'élevait la margelle carrée d'un puits. Cette vision fit à Conan l'effet d'une piqure, alors que sa bouche était empâtée de poussière sèche. Saisissant le poignet de Natala, il lui fit franchir la porte, puis la referma derrière eux.

— Est-il mort ? chuchota-t-elle, en désignant, toute tremblante, l'homme qui était étendu devant la porte.

Le corps était celui d'un homme grand et fort, apparemment dans la force de l'âge. Sa peau était jaune, ses yeux légèrement bridés. Pour le reste l'homme différait peu du type hyborien. Il portait une tunique de soie pourpre et des sandales à lanières, ainsi qu'une courte épée dans un étui aux incrustations d'or, accrochée à sa ceinture. Conan toucha le corps. Il était froid. Il ne montrait plus aucun signe de vie.

— Pas de blessures, grogna le Cimmérien, mais il est aussi mort qu'Almuric avec quarante flèches stygiennes enfoncées dans le corps. Par Crom ! allons jusqu'au puits ! S'il contient de l'eau, nous allons boire, cadavre ou non.

Il y avait de l'eau dans le puits, mais ils n'en burent pas. Le niveau de l'eau était en effet à une bonne cinquantaine de pieds au-dessous de la margelle, et il n'y avait rien pour la puiser. Conan poussa un juron obscène, rendu furieux de voir l'eau hors de sa portée, et se préparait à trouver un moyen qui lui permettrait de tirer l'eau, lorsqu'un hurlement de Natala le fit se retourner.

Le mort présumé accourait vers lui, les yeux brillant d'une vie indiscutable, sa courte épée étincelant dans sa main. Conan jura, stupéfait, mais ne perdit pas de temps en conjectures. Il frappa son assaillant d'un revers terrible de son sabre qui traversa la chair et les os. La tête de l'homme fit un bruit sourd en tombant sur les dalles, le corps chancela, comme ivre, un flot de sang jaillit de la jugulaire tranchée, puis il s'effondra lourdement.

Conan abaissa son regard vers lui, en jurant doucement.

— Ce gaillard est aussi mort à présent qu'il l'était il y a quelques instants. Dans quelle cité de fous nous sommes-nous fourvoyés ?

Natala, qui s'était couvert les yeux de ses mains, regarda entre ses doigts et eut un frisson de peur.

— Oh ! Conan, les gens de cette ville ne vont-ils pas nous tuer à cause de cela ?

— Cet individu nous aurait déjà tués, si je ne lui avais pas tranché la tête, grogna-t-il. (Il regarda vers les arches voûtées qui s'ouvraient sinistrement dans les murs verts au-dessus d'eux. Il ne décela aucun mouvement, n'entendit aucun bruit.) Je ne pense pas que quelqu'un nous ait vus, murmura-t-il. Mais je vais dissimuler ce témoin gênant...

D'une main il souleva le corps flasque par sa ceinture et, saisissant la tête par ses longs cheveux de l'autre, il amena les lugubres restes vers le puits, portant une moitié de la carcasse, tirant l'autre.

— Puisque nous ne pouvons pas boire cette eau, grinça-t-il avec rancune, je vais m'assurer que personne d'autre n'ait ce plaisir. Au diable ce puits, de toute façon ! Il poussa le corps par-dessus la margelle du puits et le laissa tomber, puis il y jeta la tête. Le bruit sourd du corps heurtant la surface de l'eau leur parvint du fond du puits.

— Il y a du sang sur les pierres, chuchota Natala.

— Il y en aura davantage si je ne trouve pas de l'eau rapidement, gronda le Cimmérien, dont la maigre réserve de patience était presque épuisée. La fille avait presque oublié sa faim et sa soif sous l'effet de la peur, mais pas Conan.

— Nous allons emprunter une de ces portes, dit-il. Nous finirons bien par trouver quelqu'un.

— Oh, Conan ! gémit-elle, en se serrant contre lui le plus possible. J'ai peur ! Cette ville est habitée par des esprits et des morts ! Repartons dans le désert ! Mieux vaut mourir là-bas que d'affronter ces épouvantes !

— Nous irons dans le désert lorsqu'ils nous chasseront hors des murs de cette cité, grogna-t-il. Il y a de l'eau quelque part dans cette ville, et je la trouverai, même si je dois tuer tous ceux qui l'habitent.

— Mais que ferons-nous s'ils reviennent à la vie ? chuchota-t-elle.

— Alors je continuerai à les tuer jusqu'à ce qu'ils restent morts ! dit-il sur un ton cassant. Viens par là ! Cette porte est aussi bonne qu'une autre ! Reste derrière moi, mais ne cours pas, à moins que je te le dise !

Elle acquiesça dans un murmure et le suivit de si près qu'elle marchait sur ses talons, à sa grande irritation. Le crépuscule était tombé, projetant des ombres pourpres sur l'étrange cité. Ils franchirent le seuil ouvert de la porte et pénétrèrent dans une vaste pièce dont les murs étaient recouverts de tapisseries de velours, aux dessins finement brodés. Le sol, les murs et le plafond étaient faits de cette pierre verte, lisse comme le verre. Les murs étaient décorés de frises d'or. Des fourrures et des coussins de satin étaient éparpillés sur le sol. Plusieurs portes donnaient sur d'autres pièces. Ils continuèrent et traversèrent ainsi

plusieurs autres pièces, identiques à la première. Ils ne virent personne, mais le Cimmérien grogna avec méfiance.

— Quelqu'un se trouvait ici il n'y a pas longtemps de cela. Ce divan conserve encore la chaleur d'un corps humain. Ce coussin de soie a gardé l'empreinte des hanches de celui qui s'y était adossé. Et une légère odeur de parfum flotte dans l'air.

Une atmosphère curieuse, irréelle, régnait sur ces pièces. La traversée de ce palais obscur et silencieux ressemblait à un rêve engendré par l'opium. Certaines pièces n'étaient pas éclairées, et ils évitèrent celles-ci. D'autres étaient baignées d'une douce et étrange lumière qui semblait émaner de pierres précieuses incrustées dans les murs, formant de fantastiques motifs. Soudain, comme ils pénétraient dans l'une de ces pièces éclairées, Natala poussa un cri et agrippa le bras de son compagnon. En jurant, celui-ci se retourna, cherchant un ennemi du regard, déconcerté de n'en apercevoir aucun.

— Qu'y a-t-il ? gronda-t-il. Si tu m'attrapes encore de cette façon le bras qui tient mon épée, je t'écorche ! Tu veux donc qu'on me coupe la gorge ? Et pourquoi as-tu crié comme ça ?

— Là, regarde, dit-elle d'une voix tremblante en tendant le doigt.

Conan grogna. Sur une table d'ébène polie, était disposée une vaisselle d'or, contenant apparemment à boire et à manger. La pièce était vide.

— Eh bien ! quel que soit celui pour qui ce festin était préparé, gronda-t-il, il devra aller manger ailleurs cette nuit !

— Pouvons-nous vraiment manger, Conan ? avança la fille timidement. Les habitants pourraient nous surprendre et...

— *Lir an mannanan mac lir !* jura-t-il en l'attrapant par la nuque et en la faisant s'asseoir sans autre cérémonie sur une chaise dorée à un bout de la table. Nous mourons de faim, et toi tu fais des objections ! Mange !

Il prit la chaise qui se trouvait à l'autre bout et, s'emparant d'un gobelet de jade, le vida d'un trait. Il contenait une liqueur incarnate qui ressemblait à du vin, mais d'un goût particulier qui lui était inconnu. Pourtant, ce fut un véritable nectar pour son gosier desséché. Sa soif apaisée, il s'attaqua à la nourriture qui se trouvait devant lui avec un appétit particulièrement féroce. Cette dernière lui parut également étrange : des fruits exotiques et des mets inconnus. Les plats étaient remarquablement ouvragés, et il y avait aussi des couteaux et des fourchettes en or. Conan ignora ces derniers et attrapa les morceaux de viande avec ses doigts,

déchirant la viande de ses dents solides. Les manières de table du Cimmérien, en quelque occasion que ce soit, évoquaient la façon de faire d'un loup. Sa compagne, civilisée, mangeait beaucoup plus élégamment, mais tout aussi voracement. Il vint à l'esprit de Conan que la nourriture pouvait être empoisonnée, mais cette pensée ne diminua pas son appétit ; il préférait mourir empoisonné plutôt qu'affamé.

Sa faim satisfaite, il se renversa en arrière, poussant un profond soupir de soulagement. Étant donné cette nourriture toute préparée, la présence d'êtres humains dans cette cité silencieuse devenait obligatoire, et peut-être chaque recoin sombre dissimulait-il un ennemi aux aguets. Mais il ne ressentait aucune appréhension à ce sujet, ayant une grande confiance en sa puissance de combat. Bientôt, il commença à avoir sommeil et projeta d'aller s'étendre sur un divan proche pour faire un somme.

Il n'en allait pas de même pour Natala. Elle n'était plus ni affamée ni assoiffée, mais elle ne ressentait aucune envie de dormir. Ses yeux adorables restaient en fait grands ouverts et examinaient craintivement les portes donnant sur la pièce, sortes de frontières de l'inconnu. Le silence et le mystère de cet endroit étrange la troublaient. La pièce lui semblait plus vaste, la table plus longue qu'elle l'avait cru tout d'abord. Et elle s'aperçut qu'elle se trouvait plus éloignée de son protecteur farouche qu'elle souhaitait l'être. Se levant rapidement, elle fit le tour de la table et s'assit sur ses genoux, jetant des regards nerveux vers les portes voûtées. Certaines étaient éclairées, d'autres non. Et c'était celles qui n'étaient pas éclairées qu'elle fixa le plus longtemps.

— Nous avons mangé, bu, et nous nous sommes reposés. Quittons cet endroit, Conan, dit-elle, pressante. Il est maléfique. Je le sens.

— Mais nous n'avons été aucunement inquiétés jusqu'à maintenant, commença-t-il, lorsqu'un frôlement léger mais inquiétant lui parvint. Repoussant la fille toujours assise sur ses genoux, il se leva avec la vive agilité d'une panthère, dégainant son sabre, et faisant face à la porte d'où le bruit lui avait paru venir. Il ne se renouvela pas. Aussi s'avança-t-il silencieusement dans sa direction. Natala le suivit, le cœur lui étreignant la gorge. Elle savait qu'il soupçonnait un danger. Sa tête penchée en avant, enfoncée dans ses énormes épaules, Conan se glissa vers la porte, presque plié en deux. Il ne faisait pas plus de bruit qu'un tigre à l'affût.

Il s'arrêta sur le seuil. Natala, terrifiée, regardait en se cachant derrière lui. Il n'y avait pas de lumière dans la pièce, mais elle était en partie éclairée par la lumière de la pièce voisine qui la traversait et

qui se répandait dans une autre pièce encore. Et dans cette pièce, un homme était étendu sur un baldaquin, baigné dans une légère lumière. Ils constatèrent qu'il ressemblait trait pour trait à l'homme que Conan avait tué aux portes de la ville, bien que ses vêtements soient plus riches et ornés de bijoux qui scintillaient dans la lumière inquiétante. Était-il mort, ou ne faisait-il que dormir ? De nouveau, le léger bruit sinistre se fit entendre, comme si l'on avait écarté une tenture. Conan recula, emmenant avec lui Natala qui se cramponnait à lui. Il appliqua la main sur sa bouche juste à temps pour étouffer son cri perçant.

De l'endroit où ils se trouvaient maintenant, ils ne voyaient plus le baldaquin, mais ils pouvaient apercevoir l'ombre qu'il projetait sur le mur derrière. À présent, une autre ombre se déplaçait sur le mur : une tache noire énorme, aux contours flous. À sa vue, Conan sentit ses cheveux le picoter curieusement. Bien qu'elle soit certainement déformée, il comprit qu'il n'avait jamais vu un homme ou un animal projeter une telle ombre. Il était dévoré par la curiosité, mais quelque instinct le retint de s'élancer en avant. Il entendait les petits cris étouffés de Natala qui regardait, les yeux dilatés. Aucun autre bruit ne vint troubler ce silence tendu. La grande ombre recouvrit celle du baldaquin. Pendant un long moment sa masse sombre resta projetée sur le mur lisse. Puis elle se retira lentement, et de nouveau l'ombre du baldaquin se dessina sur le mur. Mais le dormeur n'était plus là.

Un gargouillement hystérique monta de la gorge de Natala, et Conan la secoua pour l'empêcher de céder à la panique. Il fut conscient d'un froid glacial dans ses propres veines. Il ne redoutait aucun adversaire humain. Un danger compréhensible, même terrifiant, ne pouvait faire frissonner sa large poitrine. Mais ceci dépassait ses connaissances.

Au bout d'un moment, cependant, sa curiosité l'emporta sur son malaise. Il s'avança de nouveau à l'intérieur de la pièce obscure, prêt à tout. Regardant dans l'autre pièce, il vit qu'elle était vide. Le baldaquin était comme il l'avait vu la première fois, mais maintenant il n'était plus occupé par un homme couvert de bijoux. Seulement, sur la couverture de soie, brillait une goutte de sang, ressemblant à une énorme pierre précieuse incarnate. Natala l'aperçut et poussa un léger cri, pour lequel Conan ne put la réprimander. De nouveau, il sentit la main glacée de la peur l'étreindre. Sur ce baldaquin, un homme avait été étendu ; *quelque chose* s'était glissé dans cette pièce et l'avait emporté. Quelle était cette chose ? Conan n'en avait aucune idée, mais une aura de terreur surnaturelle imprégnait ces pièces faiblement éclairées.

Il était prêt à partir. Prenant la main de Natala, il fit demi-tour, puis hésita. Quelque part au loin, dans l'une des pièces qu'ils avaient traversées, résonna un bruit de pas. C'était un pied humain, nu ou chaussé de sandales légères, qui avait fait ce bruit. Conan, avec la prudence d'un loup, se rejeta rapidement sur le côté. Il estima pouvoir retourner dans la cour extérieure en évitant la chambre d'où le bruit avait paru venir.

Mais ils n'avaient pas encore traversé la première pièce sur leur nouvel itinéraire que le frémissement d'une tenture de soie les fit soudain se retourner. Devant une alcôve garnie de rideaux se tenait un homme qui les regardait attentivement.

Il était absolument identique aux autres êtres qu'ils avaient rencontrés : grand, bien fait, habillé de vêtements pourpres, avec une ceinture ornée de bijoux. Ses yeux couleur d'ambre n'exprimaient ni surprise ni hostilité. Ils étaient rêveurs, comme ceux d'un mangeur de lotus. Il ne tira pas la courte épée qui pendait à son côté. Après un instant de grande tension, il parla sur un ton très détaché, dans une langue qu'ils ne comprirent pas.

À tout hasard, Conan répondit en stygien, et l'étranger lui demanda dans la même langue :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Conan, un Cimmérien, répondit le barbare. Et voici Natala, de Brythunie. Quelle est cette ville ?

L'homme ne répondit pas tout de suite. Son regard rêveur et sensuel s'attarda sur Natala, et il dit d'une voix lente :

— De toutes mes visions exquises, celle-ci est la plus étrange ! Ô fille aux cheveux d'or, de quel lointain pays des rêves viens-tu ? D'Andarra, de Tothra, ou encore de Kuth, dans la ceinture étoilée ?

— Quelle folie est-ce là ? grogna le Cimmérien durement, ne goûtant guère les paroles et les manières de l'homme.

L'autre ne fit pas attention à lui.

— J'ai rêvé de beautés encore plus parfaites, murmura-t-il, de femmes superbes, aux cheveux sombres comme la nuit et aux yeux noirs contenant des mystères insondables. Mais ta peau est blanche comme le lait, tes yeux sont aussi purs que l'aurore, et il y a en toi une fraîcheur et une délicatesse aussi exquises que le miel. Viens sur ma couche, petite fille de rêve !

Il s'avança et tendit la main vers elle, mais Conan le repoussa avec une force qui aurait pu lui briser le bras. L'homme recula en chancelant, tenant son membre endolori, et ses yeux se voilèrent.

— Quelle rébellion d'esprits est-ce là ? murmura-t-il. Barbare, je te l'ordonne... Va-t'en ! Disparais ! Dissipe-toi ! Évanouis-toi !

— Je vais faire disparaître ta tête de tes épaules ! gronda furieusement le Cimmérien, son sabre étincelant dans sa main. Est-ce là l'accueil que tu réserves à des étrangers ? Par Crom ! je vais couvrir de sang ces tentures !

La rêverie avait disparu des yeux de l'autre pour faire place à un regard déconcerté.

— Thog ! proféra-t-il. Vous êtes réels ! D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous à Xuthal ?

— Nous venons du désert, grogna Conan. Affamés, nous sommes entrés dans cette cité au crépuscule. Nous avons trouvé un festin tout préparé, et nous l'avons dévoré. Je n'ai pas d'argent pour le payer. Dans mon pays, on ne refuse jamais à manger à un homme qui meurt de faim. Mais, vous autres, civilisés, devez sans doute vouloir un dédommagement... si vous êtes comme tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'à maintenant. Nous n'avons fait aucun tort et nous allions justement partir. Par Crom ! je n'aime guère un endroit où les morts ressuscitent et où des hommes endormis disparaissent dans le ventre des ombres !

À ces derniers mots, l'homme sursauta violemment, et son visage jaune devint gris.

— Qu'avez-vous dit ? Des ombres ? Dans le ventre des ombres ?

— Et bien, répondit le Cimmérien prudemment, quoi que soit la chose qui a emporté un homme étendu sur un baldaquin, ne laissant de lui qu'une tache de sang.

— Vous avez vu ? Vous avez *vu* ? L'homme tremblait comme une feuille. Sa voix se brisa sur une note aiguë.

— Seulement un homme endormi sur un baldaquin, et une ombre qui l'a englouti, répondit Conan.

L'effet de ces mots sur l'autre fut épouvantable. Avec un hurlement horrible, l'homme fit demi-tour et sortit en courant de la pièce. Dans sa hâte aveugle, il heurta le chambranle de la porte et tomba, se releva, puis s'enfuit à travers les pièces voisines, criant toujours à tue-tête. Stupéfait, Conan le suivit du regard. La fille tremblait en étreignant le bras du géant. Ils ne voyaient plus la silhouette qui s'était enfuie, mais ils entendaient toujours ses horribles cris, diminuant avec la distance, répercutés par l'écho sur les plafonds voûtés. Soudain, un cri plus fort que les autres éclata, puis cessa, aussitôt suivi d'un silence déconcertant.

— Crom ! (Conan essuya la sueur de son front d'une main qui n'était pas très assurée.) Cette ville est certainement habitée par des fous ! Sortons d'ici avant de rencontrer d'autres déments !

— Tout ceci est un cauchemar, sanglotait Natala. Nous sommes morts et damnés ! Nous sommes morts dans le désert et nous nous trouvons à présent en enfer ! Nous sommes des esprits désincarnés... *Oh !*

Son exclamation fut provoquée par une claque retentissante sur les fesses que Conan venait de lui assener.

— Si une petite tape te fait hurler comme cela, c'est que tu n'es pas encore un esprit, expliqua-t-il avec cet humour féroce qui se manifestait souvent en des moments inopportuns. Nous sommes encore en vie, mais peut-être pas pour longtemps, si nous nous attardons dans ce tas de pierres hanté par le diable. Viens !

Ils n'avaient traversé qu'une seule pièce lorsque, de nouveau, ils s'immobilisèrent. Quelqu'un ou quelque chose approchait. Ils firent face à la porte d'où provenaient les bruits, attendant ils ne savaient quoi. Les narines de Conan frémirent et ses yeux s'étrécirent. Il perçut la légère odeur de parfum qu'il avait notée un peu plus tôt dans la soirée. Une silhouette se découpa sur le seuil de la porte. Conan jura doucement ; Natala, surpris, ouvrit la bouche.

Une femme, sur le seuil de la porte, les regardait avec étonnement. Elle était grande, svelte, avec un corps de déesse. Elle ne portait qu'une étroite ceinture incrustée de pierres précieuses. Une chevelure épaisse et brillante, noire comme la nuit, faisait ressortir la blancheur de son corps d'ivoire. Ses yeux noirs, ombrés par de longs cils bruns, étaient un abîme de mystère sensuel. Conan eut le souffle coupé par cette beauté, et Natala la regardait avec des yeux écarquillés. Le Cimmérien n'avait jamais vu une femme comme elle. La forme de son visage était stygienne, mais elle n'avait pas la peau foncée des femmes de Stygie qu'il avait connues ; ses membres avaient la blancheur de l'albâtre.

Mais lorsqu'elle parla, d'une voix profondément mélodieuse, ce fut en stygien.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous à Xuthal ? Qui est cette fille ?

— Qui es-tu, toi ? répliqua Conan du tac au tac, vite lassé de devoir répondre à des questions.

— Je suis Thalys, la Stygienne, répondit-elle. Êtes-vous fous pour venir ici ?

— C'est ce que j'étais en train de penser, gronda Conan. Par Crom ! si je suis sain d'esprit, je n'ai rien à faire dans cet endroit, parce

que tous ses habitants sont des fous furieux. Nous arrivons en chancelant du désert, épuisés, mourant de faim et de soif, et nous tombons sur un homme mort qui essaie de me poignarder dans le dos. Nous entrons dans un palais, superbe et luxuriant, bien qu'apparemment déserté. Nous trouvons un repas tout préparé, mais sans aucun hôte. Puis nous voyons une ombre engloutir un homme endormi... (Il la regarda attentivement et vit que son visage se colorait légèrement.) Eh bien ?

— Eh bien quoi ? répliqua-t-elle, semblant reprendre le contrôle d'elle-même.

— Je m'attendais seulement à ce que tu partes en courant à travers les pièces, en hurlant comme une folle, répondit-il. Comme l'a fait l'homme à qui j'ai parlé de l'ombre.

Elle haussa ses minces épaules d'ivoire.

— C'était donc la raison des cris que j'ai entendus. Eh bien ! à chacun son destin, et il est stupide de crier comme un rat pris dans un piège. Quand Thog me réclamera, il viendra me chercher.

— Qui est Thog ? demanda Conan avec méfiance.

Elle le gratifia d'un long regard intéressé qui eut pour effet de colorer les joues de Natala et de lui faire mordre ses minces lèvres rouges.

— Asseyez-vous sur ce divan et je vous le dirai, répondit-elle. Mais, d'abord, dites-moi vos noms.

— Je suis Conan, un Cimmérien, et voici Natala, originaire de Brythunie, dit-il. Nous sommes les seuls rescapés d'une armée qui a été anéantie aux frontières de Kush. Mais je n'ai aucune envie de m'asseoir là où des ombres sinistres pourraient surgir dans mon dos.

Avec un léger rire musical, elle s'assit, étirant ses membres gracieux avec un abandon étudié.

— Rassurez-vous, dit-elle. Si Thog jette son dévolu sur vous, il viendra vous prendre où que vous soyez. L'homme dont vous avez parlé et qui s'est enfui en hurlant... ne l'avez-vous pas entendu pousser un grand cri, suivi d'un long silence ? Dans sa frénésie, il a dû courir tout droit vers ce qu'il cherchait à éviter. Personne ne peut échapper à son destin.

Conan grogna, évasif, mais il s'assit sur le rebord d'un divan, son sabre posé en travers des genoux, parcourant la chambre d'un regard méfiant. Natala vint se nicher contre lui, s'accrochant à lui d'un air jaloux, ses jambes ramenées sous elle. Elle regardait l'étrangère avec soupçon et ressentiment. Elle se sentait médiocre, souillée de poussière

et insignifiante devant cette beauté fascinante, et elle ne pouvait se méprendre sur le regard de ces yeux noirs qui se délectaient de chaque détail du corps bronzé du géant.

— Quel est cet endroit, et qui sont ces gens ? demanda Conan.

— Cette ville s'appelle Xuthal. Elle est très ancienne. Elle est construite sur une oasis que les fondateurs de Xuthal découvrirent au cours de leur errance. Ils venaient de l'est, il y a tellement longtemps de cela que même leurs descendants ne se souviennent pas de la date de leur arrivée ici.

— Ils ne doivent pas être très nombreux. Ces palais semblent inhabités.

— Non, et pourtant il y en a plus que vous pouvez l'imaginer. La cité est en réalité un seul et immense palais. Chaque bâtiment est intérieurement relié aux autres. Vous pouvez vous promener dans ces salles pendant des heures et ne voir personne. À d'autres moments, vous rencontrerez des centaines d'habitants.

— Comment cela est-il possible ? demanda Conan, mal à l'aise. Cela sentait trop la sorcellerie à son goût.

— La plupart du temps, ces gens restent couchés et dorment. Leur vie rêvée est aussi importante — et pour eux, aussi réelle — que leur vie éveillée. Vous avez entendu parler du lotus noir ? Il pousse dans certaines fosses de la cité. Au cours des siècles, il a été cultivé jusqu'à ce que son suc produise, au lieu de la mort, des rêves magnifiques et fantastiques. Ils consacrent la plus grande partie de leur temps à ces rêves. Leur vie est indéfinie, elle va à la dérive, sans aucun but précis. Ils rêvent, ils se réveillent, boivent, aiment, mangent et rêvent de nouveau. Ils finissent rarement ce qu'ils ont commencé, l'abandonnant en cours de route et retombant dans le sommeil que leur procure le lotus noir. Ce repas que vous avez trouvé... sans aucun doute, l'un d'eux s'est réveillé, a eu faim, a préparé ce repas pour lui-même, puis n'y a plus pensé et de nouveau est reparti rêver.

— D'où provient leur nourriture ? l'interrompit Conan. Je n'ai aperçu ni champs ni vignobles à l'extérieur de la ville. Ont-ils des vergers et des enclos pour le bétail à l'intérieur même de la ville ?

Elle secoua la tête.

— Ils obtiennent leur nourriture à partir des éléments premiers. Ce sont des savants remarquables, lorsqu'ils ne sont pas sous l'influence de leur fleur à rêves. Leurs ancêtres, qui bâtirent cette merveilleuse cité au milieu du désert, étaient des géants, intellectuellement parlant. Et

bien que la race soit devenue esclave de ses curieuses passions, certaines de leurs connaissances stupéfiantes subsistent encore aujourd'hui. Vous êtes-vous demandé d'où venaient ces lumières ? Ce sont des pierres précieuses, fondues au radium. Vous les frottez avec votre pouce pour qu'elles s'allument, et vous les frottez à nouveau, en sens inverse, pour qu'elles s'éteignent. Ce n'est qu'un exemple de leur savoir. Mais ils ont perdu le souvenir de nombreuses autres inventions. Ils accordent peu d'intérêt à la vie éveillée, préférant rester étendus, plongés la plupart du temps dans un sommeil qui ressemble à la mort.

— Alors, le mort devant le portail... commença Conan.

— ... était certainement en train de dormir. Ceux qui dorment sous l'effet du lotus présentent les symptômes de la mort. Leur respiration est apparemment suspendue. Il est impossible de découvrir le moindre signe de vie. L'esprit a quitté le corps et erre à volonté à travers d'autres mondes merveilleux. L'homme devant le portail est un bon exemple de la vie irresponsable de ces gens. Il était de garde à la porte, car la coutume veut que des sentinelles soient désignées pour cette tâche, bien qu'aucun ennemi ne les ait jamais menacés du désert. Dans d'autres parties de la ville, vous trouverez d'autres gardes, certainement en train de dormir aussi profondément que l'homme devant le portail.

Pendant un instant, Conan médita ces paroles.

— Où sont les gens en ce moment ?

— Dispersés en différents endroits de la ville, étendus sur des couches, des divans de soie, dans des alcôves garnies de coussins, sur des baldaquins recouverts de fourrures ; tous enveloppés dans le voile radieux des rêves.

Conan sentit sa peau frémir entre ses épaules massives. Ce n'était pas très réconfortant de penser que des centaines de personnes étaient ainsi étendues, froides et immobiles, dans toutes les salles tapissées des palais, leurs yeux vitreux tournés vers le ciel sans rien voir. Puis il se souvint d'autre chose.

— Et quelle était cette chose qui s'est glissée dans la pièce et a emmené l'homme étendu sur le baldaquin ?

Un frisson parcourut les membres d'ivoire.

— C'était Thog, l'Ancien, le dieu de Xuthal. Il habite dans le dôme souterrain qui se trouve au centre de la ville. Il a toujours habité Xuthal. On ne sait s'il est venu ici avec ceux qui construisirent la ville, ou s'il se trouvait déjà là lorsqu'ils arrivèrent. Mais les habitants de Xuthal le vénèrent. Le plus souvent, il dort dans les profondeurs de la ville.

Mais parfois, à intervalles irréguliers, la faim le tenaille. Alors, il se glisse furtivement à travers les couloirs secrets, pénétrant dans les pièces faiblement éclairées, à la recherche d'une proie. En de tels instants, personne n'est en sécurité.

Natala poussa un gémissement de terreur et s'accrocha au cou puissant de Conan, comme si on cherchait à l'arracher à son protecteur.

— Crom ! lança-t-il, hagard. Tu veux dire que ces gens restent couchés tranquillement et dorment, alors que ce démon rôde autour d'eux ?

— Il n'a faim qu'occasionnellement, répéta-t-elle. Un dieu a droit à des sacrifices. Lorsque j'étais enfant, en Stygie, les gens vivaient dans l'ombre des prêtres. Personne ne savait jamais quand il, ou elle, allait être saisi et traîné vers l'autel. Quelle différence que les prêtres offrent une victime au dieu, ou bien que le dieu vienne la chercher lui-même ?

— Ce n'est pas la coutume de mon peuple, gronda Conan, ni celle du peuple de Natala. Les Hyboriens ne font pas de sacrifices humains à leur dieu, Mitra. Quant à mon peuple... par Crom ! J'aimerais bien voir un prêtre essayer d'entraîner un Cimmérien vers l'autel ! Le sang coulerait, mais pas comme le prêtre l'aurait prévu !

— Tu es un barbare, dit Thalís, en riant, mais une flamme passa dans ses yeux lumineux. Thog est très vieux et redoutable.

— Ces gens doivent être des imbéciles, ou alors des héros, grogna Conan, pour dormir, plongés dans leurs rêves ineptes, sachant qu'ils peuvent se réveiller dans son ventre.

Elle éclata de rire.

— Ils ne connaissent rien d'autre. Depuis d'innombrables générations, Thog choisit ses victimes parmi eux. Il a été l'une des causes qui les ont décimés : ils étaient plusieurs milliers, ils ne sont plus que quelques centaines. Encore quelques générations, et ils disparaîtront. Thog devra s'en aller dans une autre partie du monde, à la recherche de nouvelles proies, ou bien se retirer dans le monde souterrain d'où il est sorti, il y a très longtemps de cela.

» Ils savent qu'ils sont condamnés, mais ils sont fatalistes, incapables de résister ou de s'enfuir. Aucun homme de la génération présente ne s'est jamais éloigné de ces murs. Il y a une oasis à un jour de marche vers le sud... Je l'ai vue sur les anciennes cartes en parchemin que leurs ancêtres ont dessinées. Mais aucun homme de Xuthal ne s'y est rendu depuis trois générations et, à plus forte raison, n'a tenté d'explorer les prairies fertiles qui, selon les cartes, se trouvent à un jour de marche

au-delà de cette oasis. C'est une race en voie d'extinction, noyée par les rêves engendrés par le lotus, stimulant ses instants de veille au moyen de ce vin doré qui cicatrise les blessures, prolonge la vie et redonne une nouvelle vigueur au débauché le plus rassasié.

» Cependant, ils se cramponnent à la vie et craignent la divinité qu'ils vénèrent. Vous avez vu comment l'un d'entre eux est devenu fou en apprenant que Thog rôdait dans les palais. J'ai vu la cité tout entière hurler de terreur, et les gens s'arracher les cheveux, se précipiter au-dehors en courant comme des forcenés, pour aller se cacher à l'extérieur des remparts et tirer au sort celui qui serait attaché et ramené dans la ville pour satisfaire la convoitise et la faim de Thog. S'ils n'étaient pas tous assoupis en ce moment, la nouvelle de sa venue les aurait rendus fous furieux et ils se seraient précipités à l'extérieur de la ville en hurlant.

— Oh, Conan ! implora Natala, proche de l'hystérie. Allons-nous-en d'ici !

— En temps voulu, murmura Conan, ses yeux s'enflammant tandis qu'il contemplait le corps d'ivoire de Thalys. Et toi, une Stygienne, que fais-tu ici ?

— Je suis venue ici quand j'étais jeune fille, répondit-elle, s'adossant avec grâce au divan de velours et croisant ses doigts délicats derrière sa tête brune. Je suis la fille d'un roi, et non une femme du peuple, comme tu peux le voir à ma peau qui est aussi blanche que celle de ta petite blonde. J'ai été enlevée par un prince rebelle qui, avec une armée d'archers kushites, s'enfonça dans le désert vers le sud, à la recherche d'un territoire qu'il pourrait déclarer sien. Lui et tous ses guerriers périrent dans le désert, à l'exception d'un seul qui, avant de mourir, me mit sur un chameau et avança, marchant à côté de moi, jusqu'à ce qu'il s'écroule et meure sur la piste. L'animal continua à avancer au hasard et, sous l'effet de la soif et de la faim, j'ai sombré dans le délire. Quand je me suis réveillée, je me trouvais dans cette cité. Ils m'ont dit qu'ils m'avaient aperçue depuis les remparts, tôt à l'aube, gisant sans connaissance à côté du cadavre d'un chameau. Ils accoururent et me ramenèrent, puis me ranimèrent en me faisant boire leur merveilleux vin doré. Et seule la vue d'une femme avait pu les pousser à s'aventurer aussi loin de leurs murs.

» Je les intéressai beaucoup, surtout les hommes. Comme je ne pouvais parler leur langue, ils apprirent à parler la mienne. Ils ont une intelligence très vive et très grande et parlaient ma langue bien longtemps avant que j'aie appris la leur. Mais ils s'intéressaient davantage à ma personne qu'à la langue que je parlais. J'ai été, et suis la seule chose

pour laquelle l'un d'entre eux abandonnera pour un instant ses rêves produits par le lotus.

Elle rit d'un air pervers, ses yeux effrontés brillant d'une lueur significative à l'adresse de Conan.

— Bien sûr, les femmes sont jalouses de moi, poursuivit-elle tranquillement. Elles sont belles à leur manière, avec leur peau jaune. Mais elles sont aussi rêveuses et indécises que les hommes, et ceux-ci me préfèrent, non seulement pour ma beauté, mais pour ma réalité. Je ne suis pas un rêve ! Bien que j'aie connu les rêves procurés par le lotus, je suis une femme normale, avec des sentiments et des désirs terrestres. Avec leurs yeux dilatés, les femmes jaunes ne peuvent rivaliser avec moi !

» C'est pourquoi il vaudrait mieux trancher la gorge de cette fille avec ton sabre, avant que les hommes de Xuthal se réveillent et s'emparent d'elle. Ils lui feraient subir des choses qu'elle n'a pas osé imaginer ! Elle est trop faible pour supporter ce dont j'ai profité. Je suis une fille de Luxur. Avant même mes quinze printemps, j'ai été emmenée dans les temples de Derketo, la sombre déesse, et initiée aux mystères. Non pas que mes premières années passées à Xuthal aient été des années de plaisirs monotones ! Les gens de Xuthal en ont plus oublié sur le sujet que les prêtresses de Derketo n'en sauront jamais. Ils vivent uniquement pour les plaisirs sensuels. Rêvée ou réelle, leur vie est remplie d'extases merveilleuses, dépassant l'entendement des hommes ordinaires.

— Maudits dégénérés ! gronda Conan.

— C'est un point de vue, dit indolemment Thalys en souriant.

— Allons, décida-t-il, nous ne faisons que perdre notre temps. Je vois bien que cet endroit n'est pas fait pour des mortels ordinaires. Nous serons loin avant que tes crétins se réveillent ou que Thog vienne nous dévorer. Je pense que le désert est préférable.

Natala, dont le sang s'était figé dans les veines en entendant les paroles de Thalys, accueillit avec chaleur cette idée. Elle ne parlait que des bribes de stygien, mais elle le comprenait suffisamment. Conan se leva, l'attirant à lui.

— Si tu veux bien nous montrer le plus court chemin pour sortir de cette cité, gronda-t-il, nous partirons.

Mais son regard s'attardait sur les membres gracieux de la Stygienne et sur ses seins blancs.

Celle-ci ne se méprit pas sur son regard, et elle sourit d'une manière énigmatique, alors qu'elle se levait avec la souplesse paresseuse d'un grand chat.

— Suivez-moi, leur dit-elle, passant devant eux pour leur montrer le chemin, ayant conscience des yeux de Conan fixés sur sa silhouette élancée et sur son port parfaitement assuré.

Elle ne prit pas le chemin par lequel ils étaient venus, mais avant que les soupçons de Conan puissent être éveillés, elle s'arrêta dans une vaste pièce aux décorations d'ivoire et désigna une petite fontaine qui chantait au milieu du sol en ivoire.

— Ne désires-tu pas laver ton visage, mon enfant ? demanda-t-elle à Natala. Il est couvert de poussière, ainsi que tes cheveux.

Natala rougit, blessée par la suggestion malicieuse que venait de lui faire la Stygienne sur un ton légèrement moqueur. Mais elle s'exécuta, se demandant tristement quels ravages avaient causés le soleil et le vent du désert sur le teint de son visage pour lequel les femmes de sa race étaient justement renommées. Elle s'agenouilla devant la fontaine, releva en arrière ses cheveux, fit glisser sa tunique jusqu'à la taille et commença à se laver non seulement le visage, mais aussi ses bras blancs et ses épaules.

— Par Crom ! grogna Conan, une femme ne cessera donc jamais de s'occuper de sa beauté, même si le diable est à ses trousses ! Dépêche-toi, ma fille ! Tu seras de nouveau couverte de poussière avant que nous soyons hors de vue de cette ville. Et, Thalís, j'aimerais vraiment que tu puisses nous procurer de la nourriture et à boire.

Pour toute réponse, Thalís vint vers lui, glissant l'un de ses bras blancs autour de ses épaules brunies. Son flanc doux et nu se pressa contre sa cuisse et le parfum de ses cheveux soyeux pénétra ses narines.

— Pourquoi affronter le désert ? chuchota-t-elle, sur un ton sollicitant. Reste ici ! Je t'enseignerai les mœurs de Xuthal. Je te protégerai. Je t'aimerai ! Tu es un homme réel : je suis fatiguée de ces faces de lune qui soupirent, rêvent et s'éveillent, pour rêver de nouveau. Je désire ardemment la passion violente et réelle d'un homme qui vit sur terre. Le feu de tes yeux farouches fait battre mon cœur dans mon sein. Et le contact de tes bras aux muscles d'acier me rend folle.

» Reste ici ! Je ferai de toi le roi de Xuthal ! Je te ferai découvrir tous les mystères antiques et les voies merveilleuses du plaisir ! Je...

Elle avait passé ses bras autour de son cou et se dressait sur la pointe des pieds, son corps frissonnant contre le sien. Par-dessus son épaule d'ivoire, il vit Natala, qui rejetait en arrière sa chevelure humide et décoiffée, s'immobiliser soudain, ses jolis yeux se dilater et ses lèvres rouges s'ouvrir pour former un « Oh ! » choqué. Avec un grognement

embarrassé, Conan rejeta les bras de Thalís qui l'enlaçaient et la repoussa d'un seul de ses bras vigoureux. Elle lança un regard rapide vers la Brythunienne et sourit énigmatiquement, semblant nourrir dans sa jolie tête de mystérieuses pensées.

Natala se releva et remonta sa tunique d'un mouvement brusque, les yeux flamboyants, ses lèvres faisant une moue maussade. Conan jura doucement. Il n'était pas plus monogame par nature que n'importe quel soldat de fortune, mais il avait en lui une décence innée qui était la meilleure garantie de Natala.

Thalís ne le pressa plus de ses ardeurs. Les invitant à la suivre d'un mouvement de sa main gracieuse, elle fit demi-tour et traversa la pièce. Elle s'arrêta soudain près d'un mur recouvert d'une tapisserie. Conan, qui l'observait, se demanda si elle avait entendu les bruits que produirait un monstre innommable, rôdant parmi les pièces dans l'obscurité de minuit, et il eut la chair de poule à cette pensée.

— Qu'as-tu entendu ? demanda-t-il.

— Regarde cette porte, répondit-elle en pointant son doigt.

Il se retourna, prêt à frapper de son épée. Mais son regard ne rencontra que la voûte déserte de l'entrée. Puis, derrière lui, s'éleva un rapide bruit de lutte, suivi d'une exclamation à demi étouffée. Il se retourna. Thalís et Natala avaient disparu. La tapisserie retrouva sa position initiale ; on eût dit qu'elle avait été soulevée du mur. Comme il ouvrait la bouche, déconcerté, un hurlement assourdi lui parvint de derrière la tapisserie : c'était la voix de la Brythunienne.



II

Lorsque Conan s'était retourné, répondant à la demande de Thalís, pour regarder la porte d'en face, Natala se tenait juste derrière lui, à côté de la Stygienne. Aussitôt que le Cimmérien eut le dos tourné, Thalís, avec la rapidité presque incroyable d'une panthère, appliqua sa main contre la bouche de Natala, étouffant le cri qu'elle voulait pousser. En même temps, la Stygienne passa son autre bras autour de la taille souple de la jeune fille blonde, et celle-ci fut rejetée en arrière contre le mur qui céda quand l'épaule de Thalís s'appuya contre lui. Une section du mur s'ouvrit, découvrant un orifice dans la tapisserie, à travers lequel Thalís se glissa avec sa captive, juste comme Conan se retournait.

De l'autre côté, ce fut l'obscurité complète lorsque la porte secrète se referma. Thalís resta un instant à tâtonner vers celle-ci, sans doute pour repousser un verrou. Mais quand elle retira sa main de la bouche de Natala pour accomplir ce geste, la Brythunienne se mit à hurler à tue-tête. Le rire de Thalís fut comme du miel empoisonné dans ces ténèbres.

— Crie si tu veux, petite idiote. Cela ne fera qu'abrégér ta vie.

À ces mots, Natala s'arrêta brusquement de crier et se recroquevilla, tremblant de tous ses membres.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je vais t'emmener un peu plus loin dans ce couloir, répondit Thalís, et te laisser là, pour quelqu'un qui, tôt ou tard, viendra te chercher.

— Ohhhhh! (La voix de Natala se brisa en un sanglot de terreur.) Pourquoi voulez-vous me faire du mal? Je ne vous ai rien fait!

— Je veux ton guerrier. Tu te trouves sur mon chemin. Il me désire... j'ai vu son regard. Si tu n'es plus là, il acceptera de rester ici et de devenir mon roi. Quand je me serai débarrassée de toi, il me suivra.

— Il vous tranchera la gorge, répondit Natala avec conviction, connaissant Conan mieux que Thalys.

— Nous verrons bien, répliqua la Stygienne froidement, confiante en son pouvoir sur les hommes. En tout cas, tu ne sauras jamais s'il m'a poignardée ou embrassée, parce que tu vas être l'épouse de celui qui demeure dans les ténèbres. Viens!

À demi folle de terreur, Natala se débattit farouchement, mais cela ne lui servit à rien. Avec une vigueur que Natala n'aurait jamais crue possible chez une femme, Thalys la prit dans ses bras et la porta le long du couloir obscur comme si elle avait été une enfant. Natala ne cria pas une seconde fois, se rappelant les sinistres paroles de la Stygienne. Les seuls sons que l'on entendait étaient ceux de sa respiration rapide et éperdue et le rire lascif, légèrement moqueur, de Thalys. Puis la main de la Brythunienne, qui s'agitait dans le vide, se referma sur quelque chose dans l'obscurité... la garde d'un poignard, incrustée de pierres précieuses, qui dépassait de la ceinture décorée de bijoux de Thalys. Natala s'en saisit et frappa au hasard, de toute sa force de jeune fille...

Un hurlement sortit des lèvres de Thalys, féline dans sa douleur comme dans sa rage. Elle chancela, et Natala, se dégageant de son étreinte qui se relâchait, meurtrit cruellement son corps délicat en tombant sur le sol de pierre lisse. Se relevant, elle courut vers la paroi la plus proche et resta là, palpitante et tremblante, s'aplatissant contre les pierres. Elle ne voyait pas Thalys, mais elle pouvait l'entendre. De toute évidence la Stygienne n'était pas morte. Elle était en train de vomir des torrents d'imprécations, et sa rage était si violente et si meurtrière que Natala sentit ses os se liquéfier et son sang se glacer.

— Où es-tu, petite diablesse? cria Thalys. Attends que je t'attrape à nouveau, je te...

Natala se sentit mal rien qu'à entendre Thalys décrire les représailles physiques qu'elle avait l'intention de faire subir à sa rivale. Le langage de la Stygienne aurait fait rougir le courtisan le plus coriace de toute l'Aquilonie.

Natala l'entendit chercher quelque chose à tâtons, puis une lumière jaillit. Aussi grande que soit la peur de Thalys de ce couloir sombre, sa

colère avait assurément pris le dessus. La lumière provenait de l'une de ces pierres précieuses au radium qui décoraient les murs de Xuthal, celle que Thalís avait frottée. À présent elle se dressait, baignant dans son éclat rougeâtre : une lumière différente de celle émise dans le palais. Thalís pressait une de ses mains sur son côté, et du sang coulait entre ses doigts, mais elle ne paraissait pas affaiblie ni profondément blessée, et ses yeux brillaient de méchanceté. Le peu de courage qui restait à Natala l'abandonna à la vue de la Stygienne qui se découpait dans cet éclairage sinistre : son splendide visage était déformé par une passion qui n'était rien moins qu'inférieure. Alors, elle s'avança de sa démarche de panthère, retirant sa main de son côté blessé et secouant avec impatience les gouttes de sang de ses doigts. Natala comprit qu'elle n'avait pas grièvement blessé sa rivale. La lame avait glissé sur les pierres précieuses de la ceinture de Thalís et causé une blessure très superficielle qui n'avait fait qu'exciter la fureur effrénée de la Stygienne.

— Donne-moi cette dague, pauvre idiote, gronda-t-elle en avançant rapidement vers la fille recroquevillée sur elle-même.

Natala savait qu'elle aurait dû se battre pendant qu'elle en avait encore la possibilité, mais elle n'en avait simplement plus le courage. N'ayant jamais été une combattante, les ténèbres, la violence et l'horreur de son aventure l'avaient amollie, physiquement et mentalement. Thalís arracha la dague de ses doigts flasques et la jeta au loin avec dédain.

— Espèce de petite traînée ! gronda-t-elle entre ses dents, frappant méchamment la jeune fille de chaque main. Avant de te traîner le long du couloir et de te donner en pâture à Thog, je vais d'abord m'offrir un peu de ton sang moi aussi ! Tu as osé me donner un coup de couteau... eh bien, tu vas payer pour cette audace !

La saisissant par les cheveux, Thalís la tira sur une courte distance dans le couloir, jusqu'au bord du cercle lumineux. Un anneau de métal apparaissait dans le mur, fixé au-dessus du niveau de la tête d'un homme. À cet anneau pendait un cordon de soie. Comme dans un cauchemar, Natala sentit qu'on lui arrachait sa tunique et, l'instant d'après, Thalís leva brutalement ses poignets pour les attacher à l'anneau, où elle resta suspendue, nue comme au jour de sa naissance, ses pieds touchant à peine le sol. Tordant la tête, Natala vit Thalís décrocher un fouet au manche incrusté de gemmes, accroché au mur à côté de l'anneau. Les lanières consistaient en sept cordes de soie, plus cruelles, bien que plus souples, que des lanières de cuir.

Avec un sifflement de plaisir vindicatif, Thalys tendit le bras en arrière, et Natala poussa un cri perçant lorsque les cordes s'enroulèrent autour de ses reins. La jeune fille torturée se tordit, se débattit et se tendit, blessant cruellement ses poignets retenus par le cordon. Elle avait oublié la menace qui rôdait et que ses cris pouvaient attirer, et Thalys, apparemment, avait fait de même. Chaque coup lui arrachait des cris de douleur. Les coups de fouet que Natala avait reçus dans les marchés d'esclaves de Shem paraissaient insignifiants à côté de ceux-ci. Elle n'aurait jamais cru que des coups infligés avec des cordes de soie fortement tressées puissent être aussi cruels. Elles fendaient l'air en claquant vicieusement et leur exquise caresse était plus douloureuse que celle de n'importe quelles verges de bouleau ou lanières de cuir.

Puis, comme Natala tordait son visage souillé de larmes par-dessus son épaule pour crier grâce, quelque chose arrêta ses cris. Et, dans ses beaux yeux, la souffrance fit place à une horreur paralysante.

Surprise par son expression, Thalys retint sa main qui se levait pour frapper et se retourna, vive comme une chatte. Trop tard ! Un cri horrible jaillit de ses lèvres comme elle reculait, levant les bras. Natala aperçut un instant son visage blanc de peur se détachant sur la grande masse noire informe qui se dressait devant elle. Puis la silhouette pâle de Thalys fut soulevée et l'ombre se retira en l'emportant. Dans le faible halo lumineux, Natala resta attachée, seule et à demi évanouie de terreur.

Des ténèbres profondes lui parvinrent des bruits déconcertants et terrifiants. Elle entendit la voix de Thalys qui implorait sur un ton éperdu. Mais aucune voix ne lui répondit. On n'entendait que la voix haletante de la Stygienne qui, soudain, se transforma en une série de hurlements d'agonie, qui se brisa en un rire hystérique, entremêlé de sanglots. Celui-ci décrut en un halètement convulsif. Bientôt, il cessa à son tour, et un silence, plus terrible encore, régna sur le couloir secret.

Malade de terreur, Natala se tordit sur ses liens et osa regarder, emplie de terreur, dans la direction où la forme sombre avait emporté Thalys. Elle ne vit rien, mais sentit une menace invisible, encore plus effroyable que tout ce qu'elle pouvait concevoir. Elle combattit la vague de terreur hystérique qui montait en elle. Ses poignets meurtris, son corps endolori étaient oubliés devant ce péril qui menaçait, elle le sentait obscurément, non seulement son corps, mais aussi son âme.

Elle scrutait les ténèbres qui s'étendaient au-delà du léger halo lumineux, raidie par la peur de ce qui pouvait en surgir. Un sanglot étranglé s'échappa de ses lèvres. Les ténèbres prenaient forme. Quelque

chose d'énorme grandissait, émergeant du néant. Elle aperçut une tête géante, difforme, qui apparut à la lumière. Du moins, elle prit cela pour une tête, bien que cette chose ne ressemblât à aucune créature normale ou saine d'esprit. Elle vit une énorme face ressemblant à celle d'un crapaud, dont les traits étaient aussi vagues et imprécis que ceux d'un spectre reflétés dans un miroir de cauchemar. De grandes taches de lumière qui étaient peut-être des yeux clignèrent vers elle, et elle trembla devant la luxure cosmique qu'elles contenaient. Elle n'aurait pu décrire le corps de la créature. Ses contours semblaient flotter et se modifier subtilement alors même qu'elle les regardait. Pourtant, sa substance était apparemment solide et ne présentait rien de spectral ou de brumeux.

L'être s'approchait d'elle, mais elle n'aurait pu dire s'il marchait, se traînait, volait ou rampait. Son moyen de locomotion dépassait sa compréhension. Lorsqu'il émergea de l'ombre, elle demeurait toujours aussi incertaine sur sa nature. La lumière projetée par les pierres au radium ne l'éclairait pas comme elle aurait éclairé une créature ordinaire. Aussi inconcevable que cela puisse paraître, la créature semblait imperméable à la lumière. Les détails de son corps demeuraient toujours obscurs et indistincts, même lorsqu'il s'arrêta si près de Natala qu'il put presque toucher sa chair frémissante. Seule, la face aveuglante, semblable à celle d'un crapaud, se détachait avec quelque netteté. La chose était une tache floue, une flétrissure d'ombre qu'une lumière normale ne pouvait ni dissiper ni éclairer.

Elle fut persuadée qu'elle devenait folle, car elle ne pouvait dire si l'être levait les yeux vers elle, ou bien s'il la dominait. Elle était incapable de dire si la face indistincte et repoussante clignait des yeux vers elle, depuis les ombres qui recouvraient ses pieds, ou bien si elle abaissait son regard vers elle depuis une hauteur immense. Mais si sa vue la convainquit que ce corps, quelles que soient ses propriétés d'altération, était cependant composé d'une substance solide, son sens du toucher lui en apporta une confirmation plus grande encore. Un membre noir, ressemblant à un tentacule, glissa le long de son corps, et elle hurla à son contact sur sa chair nue. Ce n'était ni chaud, ni froid, ni rugueux, ni doux. Cela ne ressemblait à rien de ce qui avait pu la toucher auparavant. Et, sous cette caresse, elle connut une terreur et une honte qu'elle n'avait jamais éprouvées. Toute l'obscénité et l'infamie lubrique contenues dans la fange des fosses abyssales de la Vie semblèrent la noyer dans des océans de souillure cosmique. Et, à cet instant, elle comprit que, quelle que soit la forme de vie que représentait cette chose, ce n'était pas une créature animale.

Elle se mit à hurler irrésistiblement, et le monstre la tira, comme s'il voulait l'arracher à l'anneau par la force brute. Puis il y eut un grand fracas au-dessus de leurs têtes. Une forme vola dans les airs et vint heurter le sol de pierre.



III

Lorsque Conan se retourna et vit la tenture qui retombait en place, puis entendit le cri assourdi de Natala, il se précipita contre le mur avec un rugissement furieux. Rebondissant sous le choc qui aurait brisé les os de tout autre, il arracha la tenture, découvrant ce qui semblait être un mur nu. Plein d'une rage folle, il brandit son sabre comme pour tailler à travers le marbre, lorsqu'un bruit soudain le fit se retourner, les yeux flamboyants.

Une vingtaine de silhouettes lui faisaient face, des hommes jaunes vêtus de tuniques pourpres, de courtes épées à la main. Comme il faisait volte-face, ils se jetèrent sur lui avec des cris hostiles. Il n'essaya pas de se les concilier. Rendu fou furieux par la disparition de sa compagne, le barbare retourna à sa nature première.

Un grognement de plaisir sanguinaire sortit sourdement de sa gorge de taureau alors qu'il bondissait. Le premier attaquant, sa courte épée n'ayant pas la portée du sabre qui s'abattait en sifflant, s'effondra, sa cervelle jaillissant de son crâne fendu en deux. Se retournant avec l'agilité d'un chat, Conan trancha un poignet qui se tendait vers lui, et la main serrant la courte épée vola dans les airs, en répandant une averse de gouttes rouges. Mais Conan n'arrêta pas et n'eut pas un seul instant

d'hésitation. Se déplaçant avec la souplesse d'un félin, il évita l'attaque maladroite de deux escrimeurs jaunes, et la lame de l'un manquant son objectif, trouva un étui dans la poitrine de l'autre.

Un hurlement de terreur s'éleva devant cette mauvaise fortune, et Conan se permit un bref éclat de rire, puis il bondit sur le côté, évitant un coup sifflant. Il sabra, plongeant sous la garde d'un autre homme de Xuthal. Une longue traînée rouge apparut derrière sa lame qui chantait, et l'homme se plia en deux, les muscles du ventre tranchés.

Les combattants de Xuthal hurlaient comme des loups furieux. Peu habitués à se battre, ils étaient ridiculement lents et gauches comparés au tigre qu'était le barbare qui se déplaçait à la vitesse de l'éclair, combinaison de nerfs d'acier alliés à une technique de combat parfaite. Ils s'agitaient et trébuchaient, gênés par leur propre nombre ; ils frappaient trop vite ou trop tôt et ne rencontraient que le vide. Lui n'était jamais immobile, ne restant pas un seul instant à la même place, bondissant, sautant de côté, virevoltant, se tordant. Il offrait une cible constamment mouvante à leurs épées, alors que sa propre lame courbe entonnait un chant de mort à leurs oreilles.

Mais, quelles que soient leurs faiblesses, les hommes de Xuthal ne manquaient pas de courage. Ils accouraient autour de lui en criant et en tailladant, et par les portes voûtées arrivaient de nouveaux assaillants, tirés de leur sommeil par ce tumulte inaccoutumé.

Conan, saignant d'une blessure à la tempe, fit le vide autour de lui pendant un instant, décrivant une longue courbe meurtrière avec son sabre dégouttant de sang ; puis il jeta un bref regard à la ronde, cherchant un moyen de s'échapper. À cet instant, il vit une tapisserie s'écarter de l'un des murs, révélant un escalier étroit. Sur celui-ci se tenait un homme portant de riches habits, le regard perdu et clignant des yeux comme s'il venait juste de se réveiller et n'avait pas encore chassé les brumes du sommeil de son cerveau. Conan vit et agit simultanément.

Un bond de tigre lui fit traverser sans dommage le cercle d'épées qui l'entourait, et il s'élança vers l'escalier, la meute donnant de la voix derrière lui. Trois hommes l'attendaient au bas des marches de marbre, et il se jeta sur eux avec un fracas d'acier retentissant. Il y eut un instant éperdu lorsque les lames brillèrent comme des éclairs de chaleur, puis le groupe se disloqua pour s'écrouler ensuite, et Conan bondit vers l'escalier. La horde qui le poursuivait vint trébucher contre trois formes qui se tordaient au bas des marches : l'un d'eux gisait face contre terre,

baignant dans un écoeurant mélange de sang et de cervelle ; un autre se tenait sur les mains, le sang jaillissant d'une manière atroce des veines de sa gorge tranchée ; le troisième hurlait comme un chien à l'agonie alors qu'il griffait le moignon sanglant qui avait été un bras.

Comme Conan se précipitait dans l'escalier de marbre, l'homme qui se trouvait au sommet des marches sortit de sa stupeur et dégaina une épée qui étincela froidement à la lumière du radium. Il porta une botte vers le bas comme le barbare montait vers lui. Mais pour éviter la pointe qui se dirigeait en chantant vers sa gorge, Conan baissa la tête brusquement. La lame déchira la peau de son dos. Alors Conan se redressa et poussa son sabre vers le haut, ainsi qu'il l'aurait fait avec un couteau de boucher, de toute la force de ses puissantes épaules.

Si terrible fut la poussée en avant de tout son corps que la résistance provoquée par son sabre enfoncé jusqu'à la garde dans le ventre de son ennemi ne l'arrêta même pas. Il heurta le corps du malheureux et rebondit contre lui, le projetant sur le côté. Le choc envoya Conan s'écraser contre le mur. L'autre, le corps ouvert par le sabre, tomba la tête la première dans l'escalier, étripé jusqu'à l'épine dorsale de l'aîne à son sternum fracassé. En un amas horrible d'entrailles qui se répandaient, le corps roula au bas des marches, venant heurter les hommes qui accouraient et les entraînant avec lui.

À demi assommé, Conan s'appuya contre le mur un instant, abaissant les yeux vers eux. Puis, secouant d'un geste arrogant son sabre dégouttant de sang, il bondit vers le haut des marches.

En entrant dans la pièce du haut, il s'arrêta un court instant, suffisamment pour s'assurer qu'elle était déserte. Derrière lui, la horde hurlait avec une horreur et une colère si véhémentes qu'il comprit qu'il venait de tuer sur cet escalier un personnage important, probablement le roi de cette fantastique cité.

Il se mit à courir au hasard, sans but précis. Il souhaitait désespérément retrouver et secourir Natala qui, il en était sûr, avait un besoin urgent de son aide. Mais, poursuivi comme il l'était par tous les guerriers de Xuthal, il ne pouvait que continuer à courir, s'en remettant à sa chance pour leur échapper et la retrouver. Dans ces pièces du haut, obscures ou faiblement éclairées, il fut bien vite désorienté et peu étonné de se retrouver au milieu d'une salle dans laquelle ses poursuivants venaient juste d'apparaître.

Ils hurlèrent des cris de vengeance et se précipitèrent sur lui. Avec un grondement de dégoût, il fit demi-tour et s'enfuit par où il

était venu. Du moins pensa-t-il que c'était là le chemin qu'il venait d'emprunter. Mais lorsqu'il arriva dans une pièce particulièrement décorée, il comprit son erreur. Toutes les chambres qu'il avait traversées depuis qu'il se trouvait à l'étage supérieur s'étaient révélées vides, tandis que celle-ci avait un occupant qui se redressa en criant quand il entra précipitamment.

Conan aperçut une femme à la peau jaune, au corps nu et couvert de bijoux précieux, qui le regardait avec des yeux étonnés. Le temps qu'il jette un regard sur elle, elle avait levé la main et tiré sur un cordon de soie suspendu au mur. Alors le sol se déroba sous ses pieds, et le rétablissement prodigieux qu'il tenta ne put l'empêcher d'être précipité vers les noirs abîmes qui s'ouvraient sous lui.

Il ne tomba pas très longtemps, bien que cela eût été largement suffisant pour rompre les jambes d'un homme qui n'eût pas possédé son ossature et sa détente d'acier.

Il heurta le sol, retombant tel un chat sur ses pieds et sur une seule main, gardant l'autre instinctivement sur la garde de son sabre. Un cri familier parvint à ses oreilles tandis qu'il se redressait, pareil à un lynx qui bondit en avant en découvrant ses griffes. Et Conan, glissant un regard sous sa chevelure embroussaillée, aperçut la blanche silhouette nue de Natala qui se tordait sous l'étreinte lubrique d'une ombre de cauchemar qui ne pouvait avoir été engendrée que par les fosses oubliées de l'enfer.

La seule vue de cette forme terrifiante aurait pu glacer de peur le Cimmérien. Mais la vision de sa compagne en danger aux côtés de cette chose fit monter un flot rouge de fureur meurtrière dans son cerveau. Et, dans un brouillard cramoisi, il frappa le monstre.

Celui-ci lâcha la fille, se retournant vers son assaillant, et le sabre du Cimmérien furieux, vibrant à travers l'air, fendit la masse sombre et visqueuse et résonna en heurtant le sol de pierre, provoquant des étincelles bleues. Conan tomba à genoux sous la violence du coup. La lame tranchante n'avait pas rencontré la résistance à laquelle il s'attendait. Comme il se relevait d'un bond, la chose fut sur lui.

Elle s'éleva au-dessus de lui comme une nuée noire et gluante. Elle sembla glisser vers lui en des ondulations presque liquides pour le recouvrir et l'engloutir. Son sabre tailladant furieusement la transperçait à coups répétés, son poignard acéré la déchirait et la lacérait. Il fut inondé d'un liquide gluant qui devait être sans doute son sang paresseux. Cependant, la rage de la créature n'en était nullement diminuée.

Conan n'aurait pu dire s'il était en train de taillader ses membres ou s'il ne faisait que fendre une masse qui se refermait, sitôt qu'il retirait sa lame tranchante. Il oscillait d'avant en arrière sous la violence de ce terrible combat, et il avait l'impression troublante qu'il ne se battait pas contre un seul être, mais contre un ensemble de créatures fatales. La chose semblait le mordre, le griffer, l'écraser et l'assommer tout à la fois. Il sentait des griffes et des serres lacérer sa chair. Des tentacules flasques, pourtant durs comme le fer, se refermèrent autour de ses membres et de son corps. Et, pire que tout, quelque chose ressemblant à une queue de scorpions s'abattait sans cesse sur ses épaules, son dos et sa poitrine, déchirant sa peau et versant dans ses veines un poison qui le brûlait comme un feu liquide.

Ils avaient roulé au-delà du cercle de lumière, et c'était dans l'obscurité la plus complète que se battait le Cimmérien. Une fois, il enfonça ses dents comme une bête féroce dans la substance flasque de son adversaire. Son cœur se souleva lorsque la chose se tordit et s'agita ainsi qu'une matière élastique vivante entre ses mâchoires d'acier.

Durant l'ouragan de cette bataille, ils avaient roulé peu à peu, s'enfonçant de plus en plus bas dans le tunnel. Conan était saisi de vertiges sous l'aiguillon de la douleur. Sa respiration devint un halètement sifflant entre ses dents. Levant les yeux au-dessus de lui, il aperçut une énorme face, ressemblant à celle d'un crapaud, faiblement éclairée par une lueur fantastique qui semblait émaner de son corps. Avec un cri étranglé, qui était à moitié un juron, à moitié une exclamation de douleur violente, il porta une botte dans cette direction, enfonçant de toutes ses forces déclinantes le sabre jusqu'à la garde, un peu au-dessus du visage effroyable. Un frémissement convulsif parcourut l'énorme masse qui recouvrait à moitié le Cimmérien. Avec un mouvement soudain et brutal de contraction et d'extension, la chose retomba en arrière, roulant à présent avec une hâte éperdue vers le bas du couloir. Conan roulait avec elle, meurtri, ensanglanté, invincible, s'accrochant comme un bouledogue à la poignée de son sabre qu'il ne pouvait retirer, remuant et plongeant dans la masse frémissante le poignard qui, dans sa main gauche, la découpait en lambeaux.

La chose tout entière brillait à présent d'une étrange lueur phosphorescente, et cette lueur aveuglait Conan, lorsque, brusquement, la lourde masse gonflée se détacha de lui. Le sabre fut libéré et resta dans sa main crispée. Sa main et son bras pendirent dans le vide et, loin au-dessous de lui, le corps luisant du monstre tomba vers les profondeurs

comme un météore. Conan, à demi assommé, s'aperçut alors qu'il se trouvait au bord d'un grand puits circulaire dont le pourtour de pierre était tout gluant. Il resta là à contempler la lueur agitée de convulsions qui diminuait sans cesse, jusqu'à ce qu'elle disparaisse au milieu d'une surface à l'éclat sombre qui parut monter à sa rencontre. Pendant un instant, une lumière surnaturelle illumina furtivement ces abîmes crépusculaires. Puis elle disparut, et Conan resta ainsi, fixant les ténèbres de ces abysses ultimes d'où ne parvenait aucun bruit.



IV

Tirant vainement sur le cordon de soie qui déchirait ses poignets, Natala cherchait à percer du regard les ténèbres au-delà du cercle lumineux. Sa langue semblait gelée contre son palais. Dans ces ténèbres, elle avait vu disparaître Conan, engagé dans un combat mortel avec le démon inconnu, et les seuls bruits qui étaient parvenus à ses oreilles tendues avaient été les exclamations étranglées du barbare, le choc des corps qui luttait, le bruit sourd des coups féroces qu'ils se portaient. Puis le silence retomba, et Natala se tordit follement sur ses cordes, à demi évanouie.

Un bruit de pas la tira de cette stupeur provoquée par toutes ces horreurs, et elle vit Conan émerger des ténèbres. À sa vue, elle retrouva sa voix et poussa un cri aigu qui se répercuta jusqu'en bas du tunnel voûté. Le traitement que le Cimmérien avait subi était épouvantable à voir. À chaque pas, il perdait du sang. Son visage était écorché et meurtri comme s'il avait été frappé avec une canne plombée. Ses lèvres étaient

sanguinolentes, et du sang coulait le long de son visage d'une blessure au cuir chevelu. Il présentait de profondes entailles aux cuisses, aux mollets et aux avant-bras, et de grandes meurtrissures apparaissaient sur ses membres et son corps, produites par les chocs répétés contre le sol de pierre. Mais c'étaient ses épaules, son dos et les muscles de son torse qui avaient le plus souffert. La chair en était meurtrie, boursouflée et lacérée. La peau pendait en lambeaux comme s'il avait été frappé par des fouets métalliques.

— Oh ! Conan ! sanglota-t-elle. Que t'est-il arrivé ?

Il n'avait pas assez de souffle pour pouvoir parler. Mais, en s'approchant d'elle, ses lèvres écrasées se tordirent pour esquisser quelque chose qui ressemblait vaguement à un sourire farouche. Sa poitrine velue, luisante de sueur et de sang, se soulevait, haletante. Lentement et péniblement, il arriva à lever les bras et à trancher le lien. Puis il retomba en arrière contre le mur et resta ainsi adossé, les jambes largement écartées et parcourues de tremblements. La fille se releva et l'étreignit comme une forcenée, en sanglotant hystériquement.

— Oh, Conan, tu es blessé à mort ! Qu'allons-nous faire ?

— Et bien, dit-il en haletant, c'est difficile de se battre contre un démon sorti de l'enfer sans perdre quelques morceaux de peau au passage !

— Où est-il ? chuchota-t-elle. Tu l'as tué ?

— Je ne sais pas. Il est tombé dans un puits. Son corps n'était plus que lambeaux sanglants, mais je ne sais pas si on peut le tuer avec une épée.

— Oh, ton pauvre dos ! gémit-elle, en se tordant les mains.

— Il me fouettait avec un tentacule, grimaça-t-il en poussant un juron comme il faisait un mouvement. Il me coupait comme du fil métallique et me brûlait comme du poison. Mais c'est sa maudite étreinte qui me coupait le souffle. C'était pire qu'un python. Si la moitié de mes tripes n'a pas été écrasée, j'en serai le premier étonné !

— Qu'allons-nous faire ? sanglota-t-elle.

Il leva les yeux en l'air. La trappe était fermée. Aucun bruit ne parvenait d'en haut.

— Nous ne pouvons pas ressortir par la porte secrète, grogna-t-il. Cette pièce est remplie de cadavres, et elle doit certainement être gardée par des soldats. Ils ont dû penser que mon sort était réglé lorsque j'ai été précipité dans cette trappe. Ou alors ils n'ont pas osé me poursuivre dans ce tunnel... Arrache du mur ces pierres de radium. Alors que je

tâtonnais, cherchant mon chemin pour remonter ce corridor, j'ai senti des arches qui s'ouvraient sur d'autres tunnels. Nous suivrons le premier que nous trouverons. Il nous conduira peut-être vers un autre puits, ou bien vers l'air libre. Nous devons tenter notre chance. Nous ne pouvons pas rester à pourrir ici.

Natala obéit et, tenant la petite source lumineuse dans sa main gauche et son sabre ensanglanté dans la main droite, Conan commença à descendre le corridor. Il avançait lentement, d'une démarche raide, et seule sa vitalité animale le maintenait sur pied. Ses yeux injectés de sang semblaient perdus dans le vague, et Natala le voyait de temps à autre lécher involontairement ses lèvres fendues. Elle comprit que ses souffrances étaient terribles. Mais, avec le stoïcisme des créatures sauvages, il ne laissait échapper aucune plainte.

Bientôt, la faible lumière éclaira une voûte sombre, et Conan s'engagea sous celle-ci. Natala se contracta, imaginant le pire, mais la lumière ne révéla qu'un tunnel semblable à celui qu'ils venaient de quitter.

Pendant combien de temps avancèrent-ils ainsi, elle n'en avait aucune idée. Puis ils gravirent un grand escalier et arrivèrent devant une porte de pierre, fermée par une serrure d'or.

Elle hésita, se tournant vers Conan. Le barbare vacillait sur ses jambes. La lumière dans sa main tremblante projetait des ombres fantastiques sur le mur.

—Ouvre la porte, ma fille, murmura-t-il d'une voix épaisse. Les hommes de Xuthal doivent nous attendre, et je ne voudrais pas les décevoir. Par Crom ! je réserve à cette ville un holocauste tel qu'elle n'en a jamais connu !

Elle comprit qu'il délirait à moitié. Aucun bruit ne parvenait de derrière la porte. Prenant les gemmes de radium de sa main couverte de sang, elle tira le verrou et poussa le panneau vers l'intérieur. Le dos d'une tenture aux fils d'or se présenta à son regard. Elle la souleva et regarda prudemment ; sa peur lui serrait la gorge. Elle vit alors une pièce vide au centre de laquelle tintait une fontaine argentée.

La main de Conan se posa lourdement sur son épaule nue.

—Écarte-toi, ma fille. gronda-t-il. Le festin des épées va commencer !

—Il n'y a personne dans la pièce, répondit-elle. Mais il y a de l'eau...

—Je l'entends. (Il lécha ses lèvres noircies.) Nous allons boire avant de mourir.

Il semblait aveuglé. Elle prit sa main souillée de taches sombres et lui fit franchir la porte de pierre. Elle avançait sur la pointe des pieds, s'attendant à voir apparaître à chaque instant une foule de silhouettes jaunes sur le seuil des portes.

— Bois pendant que je monte la garde, murmura-t-il.

— Non, je n'ai pas soif. Étends-toi à côté de la fontaine, et je nettoierai tes blessures.

— Et les épées de Xuthal ?

Il passait continuellement son bras sur ses yeux comme pour éclaircir sa vue brouillée.

— Je n'entends personne. Tout est silencieux.

Il se laissa tomber lourdement et plongea son visage sous le jet de cristal, buvant comme s'il n'allait jamais pouvoir se désaltérer. Quand il releva la tête, ses yeux injectés de sang avaient retrouvé un peu de leur éclat normal. Il allongea ses membres puissants sur le sol marbré ainsi qu'elle le lui avait demandé, mais il garda son sabre dans la main et son regard épiait sans cesse les entrées voûtées. Elle baigna sa chair déchirée et pansa les blessures les plus profondes avec des bandes de tissu, arrachées à une tenture de soie. Elle frémit à la vue de son dos. La chair en était décolorée, marbrée et parsemée de taches noires et bleues, ou, quand elle n'était pas à vif, présentait une couleur jaunâtre à soulever le cœur. Et pendant qu'elle le bandait, elle cherchait désespérément une solution à leur problème. S'ils restaient dans cette pièce, ils finiraient par être découverts. Elle ne pouvait savoir si les hommes de Xuthal fouillaient le palais à leur recherche, ou s'ils étaient retournés à leurs rêves.

Comme elle achevait sa tâche, son corps se figea. Sous la tenture qui dissimulait en partie l'alcôve, elle venait d'apercevoir le reflet d'une peau jaune.

Sans rien dire à Conan, elle se leva et traversa à pas de velours la pièce, étreignant son poignard. Son cœur battait à la suffoquer lorsqu'elle écarta prudemment la tenture. Sur la couche reposait une jeune femme jaune, nue et apparemment sans vie. Près de sa main se trouvait une jarre en jade, presque pleine d'un liquide à la couleur dorée particulière. Natala pensa que ce devait être l'élixir dont avait parlé Thalís, celui qui redonnait vigueur et énergie aux habitants dégénérés de Xuthal. Elle se pencha au-dessus de la forme étendue et saisit la jarre, son poignard toujours dirigé vers le cœur de la femme. Celle-ci ne se réveilla pas.

À présent qu'elle avait la jarre en sa possession, Natala hésita ; bien sûr ce serait la solution la plus sûre pour empêcher la fille endormie de se

réveiller et de lancer l'alarme. Mais elle ne pouvait se résoudre à plonger le poignard du Cimmérien dans ce cœur immobile. Finalement, elle rabaissa la tenture et revint vers Conan qui gisait là où elle l'avait laissé, à peine conscient, semblait-il.

Elle se pencha et plaça la jarre contre ses lèvres. Il but, mécaniquement au début, puis, soudain, avec un vif intérêt. À sa grande surprise, il se redressa et lui prit la jarre des mains. Quand il releva son visage, ses yeux étaient clairs et normaux. L'air hagard et fiévreux qui couvrait ses traits avait pratiquement disparu, et sa voix n'avait plus cette intonation particulière du délire.

— Crom ! Où t'es-tu procuré cela ?

Elle tendit le doigt.

— Dans cette alcôve où dort une catin à la peau jaune.

Il se jeta de nouveau sur la jarre au liquide doré.

— Par Crom ! dit-il avec un profond soupir, je sens une nouvelle vie et des forces neuves courir comme un feu sauvage dans mes veines. C'est assurément l'élixir de vie !

Il se leva en ramassant son sabre.

— Nous ferions mieux de retourner dans le couloir, proposa Natala, inquiète. Nous risquons d'être découverts si nous restons ici trop longtemps. Nous pourrions nous cacher là-bas jusqu'à ce que tes blessures se cicatrisent.

— Pas moi ! gronda-t-il. Nous ne sommes pas des rats pour nous cacher dans des terriers obscurs. Nous allons quitter cette ville de démons tout de suite, et gare à celui qui voudra nous en empêcher.

— Mais tes blessures ! gémit-elle.

— Je ne les sens plus, répondit-il. Cette liqueur m'a peut-être donné une vigueur trompeuse, mais je jure que je ne ressens plus aucune souffrance ni aucune faiblesse.

Mû par une impulsion subite, il traversa la pièce jusqu'à une fenêtre que Natala n'avait pas remarquée. Par-dessus son épaule, elle regarda au-dehors. Un vent frais agita ses cheveux en broussaille. Au-dessus d'eux apparaissait un ciel de velours sombre, parsemé d'étoiles. En dessous, se déployait une étendue de sable imprécise.

— Thalys a dit que la ville n'était qu'un immense palais, dit Conan. Manifestement, certaines des salles doivent faire office de tours, comme sur des remparts. Celle-ci, par exemple ! La chance a bien guidé nos pas.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle, en regardant avec appréhension par-dessus son épaule.

— Il y a un vase de cristal sur cette table d'ivoire, répondit-il. Remplis-le d'eau et noue un morceau de cette tenture autour de son bec, pour faire une ganse, pendant que je déchire cette tenture.

Elle obéit sans poser de questions. Lorsqu'elle eut terminé sa tâche, elle vit Conan lier rapidement ensemble les longues et solides bandes de soie pour en faire une corde dont il attachait l'une des extrémités au pied de la table en ivoire massif.

— Nous allons tenter notre chance avec le désert, dit-il. Thalys a parlé d'une oasis qui se trouverait à un jour de marche vers le sud, et de prairies qui s'étendraient au-delà. Si nous atteignons l'oasis, nous pourrions y demeurer jusqu'à la guérison de mes blessures. Ce vin est un véritable breuvage magique. Il y a seulement quelques instants de cela, je ne valais guère mieux qu'un homme mort. À présent, je suis prêt à faire n'importe quoi. Et il me reste suffisamment de soie pour que tu puisses te confectionner un vêtement.

Natala avait oublié sa nudité. Le fait en lui-même ne lui causait pas de cas de conscience, mais sa peau délicate devait être protégée du soleil du désert. Pendant qu'elle drapait le morceau de soie autour de son corps svelte, Conan retourna à la fenêtre dont il arracha avec mépris les barreaux d'or peu solides qui la protégeait. Puis, attachant l'extrémité de la corde de soie restée libre autour des hanches de Natala et lui recommandant de se tenir avec ses deux mains, il l'aida à passer par la fenêtre et la fit glisser jusqu'à terre le long d'un mur de plus de trente pieds. Elle se dégagait de la ganse et, ramenant la corde jusqu'à lui, il y attachait les jarres contenant de l'eau et du vin, et les fit descendre jusqu'à elle. Puis il descendit à son tour, en glissant rapidement.

Comme il la rejoignait, Natala poussa un soupir de soulagement. Ils étaient seuls au pied du grand mur, les étoiles pâlisant au-dessus d'eux et le désert nu s'étendant tout autour. Elle ne savait pas quels périls pouvaient les attendre encore, mais son cœur tressaillait d'allégresse d'avoir enfin quitté cette ville irréelle et spectrale.

— Ils trouveront peut-être la corde, grogna Conan, passant les précieuses jarres par-dessus ses épaules et grimaçant à leur contact sur sa peau meurtrie. Il est même possible qu'ils nous poursuivent, mais, d'après ce que Thalys a dit, j'en doute. Voici le sud. (Son bras musclé et bruni indiqua la route à suivre.) Donc, l'oasis se trouve quelque part dans cette direction. En avant !

Prenant la main de Natala avec une prévenance inhabituelle chez lui, Conan avança à travers les sables, accordant son pas à celui,

plus petit, de sa compagne. Ils ne se retournèrent pas pour regarder, derrière eux, la ville silencieuse, plongée dans ses méditations rêveuses et sinistres.

— Conan, risqua Natala finalement, lorsque tu t'es battu avec le monstre et que, plus tard, tu as remonté le couloir, as-tu aperçu... Thalys?

Il secoua la tête.

— Le couloir était sombre, mais il était vide.

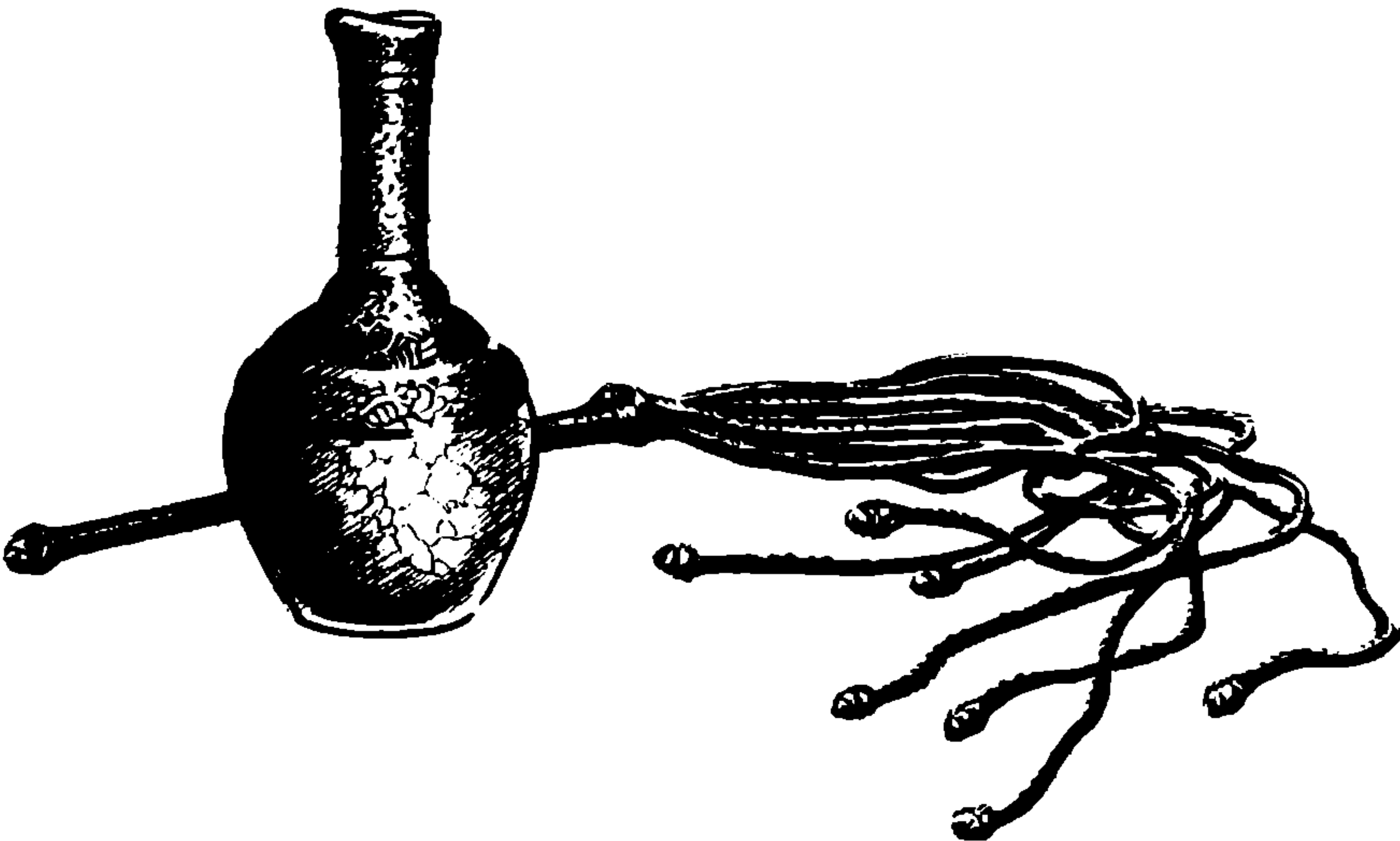
Elle frissonna.

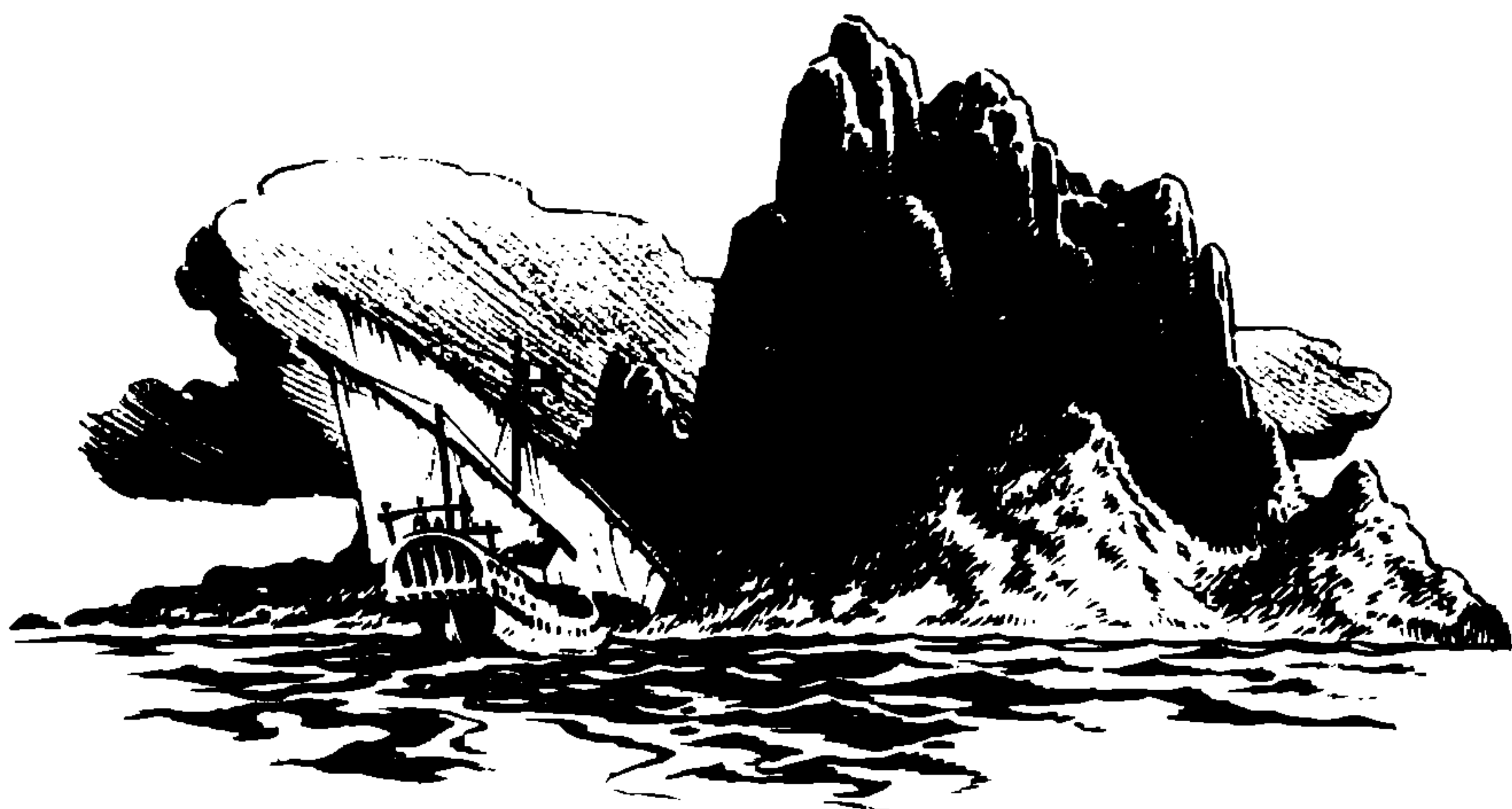
— Elle m'a torturée... cependant j'ai pitié d'elle.

— Nous avons reçu un chaleureux accueil dans cette ville maudite, grogna-t-il. (Puis son humour macabre réapparut.) Eh bien ! ils se souviendront de notre visite pendant longtemps, j'imagine. Ils auront pas mal de cervelles, d'intestins et de sang à enlever de leurs carreaux de marbre. Et si leur dieu est toujours en vie, il doit avoir plus de blessures que moi. Après tout, nous nous en tirons à bon compte. Nous avons du vin, de l'eau et de grandes chances d'atteindre une région habitable, bien que j'aie l'air d'avoir passé à travers un hachoir à viande et que tu aies un douloureux...

— Tout cela est ta faute, l'interrompit-elle. Si tu n'avais pas regardé aussi longtemps, avec des yeux si admiratifs, cette chatte stygienne...

— Par Crom et tous ses démons ! jura-t-il. Quand bien même les océans engloutiraient le monde, les femmes trouveraient encore le temps d'être jalouses. Que le diable emporte leur suffisance ! Est-ce moi qui ai demandé à la Stygienne de tomber amoureuse de moi ? En fin de compte, elle n'était que trop humaine !





Le Bassin de l'Homme Noir

En direction de l'Ouest, inconnu de l'homme,
Des navires ont fait voile, depuis l'origine du monde
Lisez, si vous l'osez, ce qu'écrivait Skelos,
Des mains mortes agrippées à son habit de soie ;
Et suivez les navires à travers les épaves ballottées par les
vents...
Suivez les navires qui jamais ne reviennent.

I

Sancha, autrefois de Kordava, bâilla délicatement, étira voluptueusement son corps souple et s'installa plus confortablement sur la soierie bordée d'hermine qui était étendue sur le pont de la dunette de la caraque. Elle était indolemment consciente de l'intérêt ardent avec lequel l'équipage l'observait depuis la coursive et le gaillard d'avant, et elle n'ignorait pas non plus que son court vêtement de soie ne dissimulait guère ses formes voluptueuses à leurs yeux avides. C'est pourquoi elle souriait avec insolence et se préparait à surprendre quelques œillades encore avant que le soleil, qui élevait son disque au-dessus de l'océan, l'éblouisse.

Mais à cet instant un bruit parvint à ses oreilles, un bruit qui différait du craquement de la charpente, du bruit sourd des cordages

et du clapotis des vagues contre la coque. Elle se redressa, en regardant la lisse par-dessus laquelle, à son grand étonnement, grimpait une forme ruisselante d'eau. Ses yeux noirs s'agrandirent, ses lèvres rouges s'ouvrirent pour laisser passer un « Oh ! » de surprise. L'intrus lui était inconnu. L'eau s'écoulait en ruisselant de ses épaules, glissant le long de ses bras puissants. Son unique vêtement – des culottes de soie rouge – était trempé, tout comme sa large ceinture à boucle d'or et l'épée gainée dans le fourreau qu'elle soutenait. Tandis qu'il finissait d'escalader ainsi la lisse, les rayons du soleil levant découpèrent sa silhouette, le faisant ressembler à une grande statue de bronze. Il passa ses doigts dans sa sombre crinière ruisselante d'eau et ses yeux bleus brillèrent comme ils se posaient sur la jeune fille.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle. D'où viens-tu ?

Il fit un geste vers la mer, embrassant un quart entier de la boussole, ses yeux restant posés sur le corps élancé de Sancha.

— Es-tu un triton pour sortir ainsi de la mer ? demanda-t-elle, troublée par la franchise de son regard, bien qu'elle fût habituée aux regards admiratifs.

Avant qu'il ait pu répondre, un bruit de pas rapides résonna sur le pont et le commandant de la caraque survint, dévisageant l'étranger, tandis que ses doigts se portaient vers la garde de son épée.

— Qui diable es-tu, maraud ? demanda-t-il sur un ton peu amène.

— Je suis Conan, répondit l'autre, imperturbable.

Sancha tendit l'oreille de nouveau, car elle n'avait jamais entendu parler zingaréen avec un tel accent.

— Et comment es-tu arrivé jusqu'à mon navire ? grinça la voix avec méfiance.

— J'ai nagé.

— Nagé ! s'exclama le commandant, furieux. Chien, tu te moques de moi ? Il y a longtemps que nous sommes hors de vue depuis la côte. D'où viens-tu ?

Conan tendit son bras bruni et musclé vers l'est, incendié par l'or du soleil levant.

— Je venais des îles.

— Oh ! (L'autre le regarda avec un intérêt accru. Des sourcils noirs se froncèrent au-dessus des yeux qui le scrutaient et sa mince lèvre supérieure se releva en un rictus méprisant.) Alors tu es l'un de ces chiens de Barachéens ?

Un léger sourire se dessina sur les lèvres de Conan.

— Et tu sais qui je suis ? demanda celui qui l'interrogeait.

— Ce navire est le *Vandale*. Par conséquent, tu dois être Zaporavo.

— C'est exact.

Cela flatta la vanité farouche du capitaine que cet étranger le connaisse. C'était un homme de grande taille, aussi grand que Conan, bien que moins puissamment bâti. Sous son casque d'acier, son visage était sombre, taciturne et rapace. C'est pourquoi certains l'appelaient « le Faucon ». Sa cuirasse et ses vêtements étaient somptueux et richement décorés, comme il sied à un grand de Zingara. Sa main ne s'éloignait jamais de la garde de son épée.

Il y avait peu de bienveillance dans le regard qu'il lança à Conan. Les renégats zingaréens et les hors-la-loi qui infestaient les îles Baracha au large de la côte septentrionale de Zingara ne s'estimaient guère. Ces derniers étaient pour la plupart des marins venus d'Argos, avec une faible minorité d'autres nationalités. Ils attaquaient les navires marchands et harcelaient sans cesse les villes côtières de Zingara, comme le faisaient les boucaniers zingaréens, mais ceux-ci tentaient de donner à leurs activités une certaine allure d'honorabilité en se donnant le nom de « flibustiers », alors qu'ils qualifiaient les Barachéens de « pirates ». Ils n'étaient pas les premiers, ni ne seraient les derniers, à essayer d'ennoblir leur état de voleurs.

Certaines de ces réflexions traversèrent l'esprit de Zaporavo cependant qu'il jouait avec la garde de son épée et fronçait les sourcils vers cet hôte inattendu. Conan ne laissa pas deviner quelles pouvaient être ses propres pensées. Il se tenait, les bras croisés, aussi placidement que s'il s'était trouvé sur le pont de son propre navire. Ses lèvres souriaient et ses yeux ne reflétaient aucune inquiétude.

— Que fais-tu par ici ? demanda brusquement le flibustier.

— J'ai estimé nécessaire de renoncer à mon rendez-vous de Tortage avant que la lune se lève, la nuit dernière, répondit Conan. Je suis parti sur un esquif qui faisait eau, et j'ai ramé et écopé toute la nuit. Juste à l'aube, j'ai aperçu vos huniers et j'ai laissé s'enfoncer dans l'eau ma pitoyable embarcation, vu que je pouvais aller plus vite à la nage.

— Il y a des requins dans les parages, grogna Zaporavo, qui fut légèrement irrité par le haussement des puissantes épaules qui répondit à sa remarque.

Un coup d'œil vers la coursive lui montra une rangée de visages impatients regardant vers le haut. Un seul mot de sa part et ils bondiraient sur la poupe, en un assaut d'épées qui viendrait vite à bout du combattant redoutable que semblait être l'étranger.

— Pourquoi devrais-je m'encombrer de tous les vagabonds que rejette la mer ? gronda Zaporavo, son regard et ses manières se faisant encore plus insultantes que ses paroles.

— Un navire peut toujours employer un bon marin, répondit l'autre, sans montrer de ressentiment.

Zaporavo se renfroigna, reconnaissant le bien-fondé de cette assertion. Il hésita et, ce faisant, perdit son navire, son commandement, sa compagne et sa vie. Mais, bien sûr, il ne pouvait lire l'avenir et, pour lui Conan n'était qu'un vulgaire vaurien de plus, rejeté, comme il l'avait dit, par la mer. Il n'aimait pas cet homme, bien que celui-ci ne l'eût pas provoqué. Ses manières n'étaient pas insolentes, quoique beaucoup plus assurées que ne l'eût désiré Zaporavo.

— Tu travailleras pour gagner ta nourriture, grogna le Faucon. Descends sur le pont à présent. Et rappelle-toi que la seule loi à bord, c'est ma volonté.

Le sourire sembla s'élargir sur les minces lèvres de Conan. Sans hésitation, mais sans hâte non plus, il se détourna et descendit vers la coursive. Il ne regarda pas Sancha qui avait assisté avidement à cette brève conversation, les yeux et les oreilles grands ouverts.

Sur la coursive, l'équipage s'attroupa autour de lui. Tous étaient des Zingaréens, à demi nus, avec leurs pantalons de soie aux couleurs criardes, tachés de goudron. Des pierres précieuses brillaient à leurs oreilles et sur la garde de leurs poignards. Ils attendaient tous avec impatience l'immuable jeu qui consiste à provoquer tout étranger à un navire. Conan devait être éprouvé à l'instant même, afin que soit décidée sa future position au sein de l'équipage. Là-haut, sur la poupe, Zaporavo avait apparemment déjà oublié l'existence de l'étranger, mais Sancha observait le nouveau venu avec un intérêt soutenu. De telles scènes lui étaient devenues familières et elle savait que la confrontation serait brutale et probablement sanglante.

Mais sa familiarité avec de telles pratiques était peu de chose au regard de celle de Conan. Il sourit légèrement comme il s'avancait sur la coursive, observant les visages farouches qui se pressaient féroce­ment autour de lui. Il s'arrêta et examina le cercle qui se resserrait. Son calme n'en était pas altéré pour autant. Ces choses obéissaient à un rituel bien défini. S'il s'en était pris au capitaine, l'équipage tout entier lui aurait sauté à la gorge, mais maintenant les marins allaient lui donner une chance de se battre à la loyale contre celui qui avait été désigné pour déclencher la rixe.

L'homme choisi pour cette besogne se jeta en avant. C'était une brute au corps nerveux, qui avait noué autour de sa tête, comme un turban, une ceinture rouge. Son menton était maigre et saillant et son visage, couvert de balafres, respirait le mal. Chacun de ses regards, chacun de ses airs de fanfaron était un affront. Sa façon de le provoquer fut aussi primitive, grossière et crue que l'était sa personne.

— Baracha, hein ? se moqua-t-il. C'est là-bas qu'ils appellent « hommes » les chiens qu'ils élèvent. Nous autres de la Fraternité, on leur crache dessus... comme ça !

Il cracha à la figure de Conan et saisit son épée.

Le geste du Barachéen fut trop rapide pour que l'œil puisse le suivre. Son poing semblable à un marteau-pilon heurta la mâchoire de son tourmenteur avec un choc terrible, et le Zingaréen fut projeté en l'air, puis retomba en un tas informe contre le bastingage.

Conan se retourna vers les autres marins. À l'exception d'une lueur qui couvait au fond de ses yeux, l'expression de son visage ne s'était pas modifiée. La provocation s'était terminée aussi soudainement qu'elle avait commencé. Les matelots relevèrent leur compagnon. Sa mâchoire brisée pendait mollement et sa tête était inclinée suivant un angle bizarre.

— Par Mitra ! Son cou est brisé ! jura un brigand de la mer à la barbe noire.

— Vous autres flibustiers avez les os fragiles, dit en riant le pirate. Sur les îles Baracha, nous ne faisons même pas attention à ces chiquenaudes. Quelqu'un d'autre veut-il échanger quelques coups d'épée ? Non ? Alors, c'est parfait. Nous sommes amis, hein ?

Ils furent nombreux à lui assurer qu'ils étaient d'accord. Des bras vigoureux jetèrent le marin mort par-dessus le bastingage et une douzaine d'ailerons fendirent la surface de l'eau quand le corps sombra dans la mer. Conan éclata de rire, étira ses bras musclés comme aurait pu s'étirer un grand chat, et son regard se leva vers le pont supérieur. Sancha était penchée à la lisse, ses lèvres rouges ouvertes et ses yeux noirs brillant d'un intérêt particulier. Le soleil derrière elle dessinait les contours de son corps élancé à travers le léger vêtement rendu transparent par les rayons éclatants. Puis l'ombre sévère de Zaporavo s'interposa et une lourde main s'abattit, possessive, sur sa frêle épaule. Le regard qu'il lança à l'homme sur la coursive contenait une menace explicite. Conan grimaça comme d'une plaisanterie qu'il aurait été le seul à comprendre.

Zaporavo commit l'erreur que commettent beaucoup d'autocrates. Seul sur la poupe, paré de sa sombre grandeur, il sous-estima l'homme qui se trouvait au-dessous de lui. Il avait l'occasion de tuer Conan, et il la laissa passer, trop accaparé par ses méditations moroses. Il lui était difficile de penser que l'un des chiens qui se tenaient à ses pieds pouvait représenter une menace pour lui. Il s'était maintenu dans sa position altière depuis si longtemps et avait foulé aux pieds tant d'adversaires qu'inconsciemment il s'estimait inaccessible aux machinations de rivaux inférieurs.

À vrai dire, Conan ne chercha pas à le provoquer. Il se mêla à l'équipage, partageant la vie et les plaisanteries des hommes. Il se révéla excellent marin et de loin l'homme le plus fort que les autres aient jamais vu. Il faisait le travail de trois hommes et était toujours le premier à se proposer pour une corvée pénible ou dangereuse. Ses compagnons commencèrent à compter sur lui. Il ne leur cherchait pas querelle, et ils avaient soin de ne pas se quereller avec lui. Il jouait avec eux, misant sa ceinture et son fourreau, gagnait leur argent et leurs armes, et les leur rendait avec un grand éclat de rire. L'équipage se mit inconsciemment à le considérer comme le chef du gaillard d'avant. Il ne révéla à personne les raisons qui l'avaient incité à fuir les Barachas, mais le fait de savoir qu'il avait peut-être commis un acte assez sanglant pour avoir été exclu de cette bande de pirates cruels augmentait le respect qu'éprouvaient à son égard les farouches flibustiers. Il était toujours imperturbablement affable envers Zaporavo et les marins, jamais insolent ni servile.

Le plus stupide d'entre eux était frappé par le contraste entre le commandant, dur, taciturne, maussade, et le pirate dont le rire était sonore et facile, qui beuglait des chansons grivoises en une douzaine de langues, buvait de l'ale comme un ivrogne et – apparemment – ne se préoccupait pas le moins du monde du lendemain.

Si Zaporavo avait appris qu'il était comparé, même inconsciemment, avec un homme du gaillard d'avant, il serait devenu muet de stupéfaction. Mais il était plongé dans ses méditations, devenues plus sombres et plus maussades au fil des ans, et dans de vagues rêves grandioses ; également absorbé par la fille dont la possession lui était un plaisir amer, comme l'étaient tous ses plaisirs.

Celle-ci s'intéressait de plus en plus au géant à la crinière noire qui surpassait ses camarades au travail comme au jeu. Il ne lui adressait jamais la parole, mais on ne pouvait se méprendre sur la lueur de son

regard. Cela n'avait pas échappé à Sancha et elle se demandait si elle oserait jouer le jeu dangereux de la séduction.

Il n'y avait pas si longtemps qu'elle avait quitté les palais de Kordava. Mais c'était comme si tout un monde la séparait maintenant de la vie qu'elle avait menée jusqu'au moment où Zaporavo l'avait enlevée, hurlante, de la caravelle en flammes que ses loups avaient pillée. Elle qui avait été la fille gâtée et choyée du duc de Kordava, apprit ce que c'est qu'être le jouet d'un boucanier. Et parce qu'elle était suffisamment souple pour plier sans se rompre, elle survécut là où d'autres femmes seraient mortes. Comme elle était jeune et frémissante de vie, elle en vint à trouver du plaisir à son existence.

La vie était incertaine, ressemblant à un rêve, avec les contrastes aigus de la bataille, du pillage, du meurtre et de la fuite. Et les rêves écarlates de Zaporavo la rendaient plus incertaine encore qu'avec n'importe quel autre boucanier. Personne ne savait quels étaient ses projets, maintenant qu'ils avaient laissé derrière eux toutes les côtes portées sur les cartes et qu'ils s'aventuraient de plus en plus dans ces eaux inconnues et houleuses, ordinairement évitées par les marins, dans lesquelles, depuis le commencement des temps, des navires s'étaient risqués, pour ne jamais plus reparaître. Toutes les terres connues se trouvaient derrière eux et, jour après jour, l'immensité bleue agitée s'étendait à l'infini devant eux, déserte. Ici il n'y avait rien à piller... pas de villes à mettre à sac, pas de navires à incendier. Les hommes murmuraient, quoique veillant à ce que leurs murmures ne parviennent pas jusqu'aux oreilles de leur maître implacable. Celui-ci déambulait sur la poupe, jour et nuit, empreint d'une majesté sombre, ou bien il examinait avec attention des cartes anciennes, des plans jaunis par le temps, parcourant des volumes en parchemin rongés par les vers et qui tombaient en poussière. Parfois il parlait à Sancha, avec un air égaré, avait-elle la sensation, de continents perdus et d'îles fabuleuses, inconnues de l'homme, au milieu de l'écume bleutée de golfes sans nom, où des dragons cornus veillaient sur des trésors amassés par des rois pré-humains, il y avait très longtemps de cela.

Sancha écoutait sans comprendre, serrant entre ses mains ses genoux délicats, oubliant les paroles de son farouche compagnon pour laisser divaguer ses propres pensées qui allaient se poser immanquablement sur le géant de bronze au corps puissant, dont le rire était aussi sonore et primitif que la brise de la mer.

Après de nombreuses et longues semaines, ils aperçurent enfin la terre à l'ouest, et à l'aube ils jetèrent l'ancre dans une baie peu profonde.

La plage était un mince cordon blanc, bordant une perspective de pentes légères, couvertes de végétation, dissimulée par une forêt verdoyante. Le vent apporta les parfums de la végétation et des épices, et Sancha battit des mains de plaisir à la perspective de descendre à terre. Mais son allégresse se transforma vite en déception maussade lorsque Zaporavo lui ordonna de rester à bord jusqu'à ce qu'il revienne la chercher. Il ne donnait jamais aucune explication à ses ordres. Aussi n'en connaissait-elle jamais la raison, à moins que ce ne fût le démon qui le hantait qui le poussait à la blesser fréquemment sans aucun motif.

Aussi s'étendit-elle nonchalamment à la poupe avec un air boudeur, et regarda-t-elle les hommes ramer jusqu'à terre sur les eaux paisibles qui scintillaient comme du jade liquide dans la lumière matinale du soleil. Elle les vit se rassembler sur le rivage de sable, méfiants, leurs armes prêtes, pendant que plusieurs autres marins se dispersaient et disparaissaient sous les arbres qui bordaient la plage. Parmi eux, elle remarqua Conan. On ne pouvait se tromper sur sa haute silhouette brune et sa démarche souple. Certains disaient que ce n'était pas un homme civilisé, mais un Cimmérien, l'un de ces hommes appartenant à ces tribus barbares qui vivent dans les collines grises du Nord lointain et dont les raids sèment la terreur parmi leurs voisins du Sud. Du moins, elle voyait bien qu'il y avait quelque chose en lui, une sorte de vitalité inhabituelle ou de barbarie qui le plaçait à part de ses féroces compagnons.

Les voix des boucaniers, rassurés par le silence, furent portées en écho le long du rivage. Les groupes se rompirent lorsque les hommes se dispersèrent sur la plage pour aller cueillir des fruits. Elle les vit grimper au sommet des arbres et les arracher des branches ; sa jolie bouche saliva. Elle frappa le pont de son petit pied et lança une série d'imprécations qu'elle avait apprises au contact de ses compagnons qui juraient volontiers.

Les hommes sur le rivage avaient fait une ample provision de fruits et s'en rassasiaient, trouvant particulièrement délicieuse une variété inconnue de fruits à la peau dorée. Mais Zaporavo n'était pas descendu à terre pour aller cueillir des fruits ou pour en manger. Ses éclaireurs n'ayant décelé aucun signe de présence humaine ou animale dans les alentours, il resta un moment à regarder vers l'intérieur des terres, vers les grandes étendues formées par les pentes couvertes de végétation qui se fondaient l'une dans l'autre. Puis, après un ordre bref, il assura la ceinture de son épée et s'avança sous les arbres. Son second lui reprocha

de se risquer ainsi seul dans l'île et fut récompensé de sa remarque par un sauvage coup de poing sur la bouche. Zaporavo avait ses raisons de vouloir aller seul. Il désirait s'assurer que cette île était bien celle que mentionnait le mystérieux *Livre de Skelos* et sur laquelle, selon les affirmations de sages anonymes, des monstres inconnus gardaient des cryptes remplies d'or gravé de hiéroglyphes. Et, pour des raisons obscures qui lui étaient propres, il ne souhaitait partager cette connaissance avec quiconque, encore moins avec son propre équipage.

Sancha, qui observait la plage avec avidité depuis la poupe, le vit disparaître sous le toit de verdure. Un instant plus tard, Conan, le Barachéen, se tourna, lança un rapide coup d'œil vers les hommes dispersés en haut et en bas de la plage, puis il se dirigea rapidement dans la direction prise par Zaporavo ; et disparut de la même façon sous les arbres.

Cela piqua la curiosité de Sancha. Elle attendit qu'ils réapparussent, mais elle ne les revit pas. Les marins se trouvaient toujours sur le rivage, montant et descendant le long de la plage, et certains s'étaient aventurés sous les arbres. Beaucoup s'étaient installés à l'ombre pour dormir. Le temps passa et elle commença à s'impatienter. Le soleil frappait maintenant cruellement, malgré le baldaquin tendu au-dessus du pont à l'avant du navire. Ici il faisait chaud, tout était silencieux et d'un ennui mortel ; quelques mètres plus loin, après un ruban d'eau bleue peu profonde, le mystère de la plage, fraîche et ombragée, bordée d'arbres, et celui de la prairie boisée l'appelaient. De plus, elle était également désireuse d'éclaircir le mystère concernant Zaporavo et Conan.

Elle savait parfaitement ce qu'elle risquait en désobéissant à son maître impitoyable, aussi resta-t-elle assise pendant quelques instants, indécise. Finalement, elle décida que cette escapade valait bien les coups de fouet que lui donnerait Zaporavo et, sans plus de façon, elle enleva ses légères sandales de cuir d'un mouvement sec du pied, se débarrassa de son vêtement et se tint sur le pont, aussi nue qu'au premier jour. Grimant sur la lisse et descendant le long des chaînes, elle se glissa dans l'eau et se mit à nager vers le rivage. Elle resta sur la plage pendant quelques instants, sautillant car le sable chatouillait ses doigts de pieds, cherchant du regard l'équipage. À quelque distance de là, elle n'aperçut que quelques-uns des matelots éparpillés sur la plage. Beaucoup étaient plongés dans un profond sommeil sous les arbres, des restes de fruits dorés encore serrés entre leurs doigts. Elle se demanda comment ils pouvaient dormir aussi profondément, de si bon matin.

Personne ne l'interpella comme elle traversait la blanche ceinture de sable et pénétrait sous les arbres ombragés. Ces derniers, constata-t-elle, poussaient en bosquets irréguliers, entre lesquels s'étendaient des terrains vallonnés qui ressemblaient à des prairies. Elle s'enfonça à l'intérieur de l'île, dans la direction prise par Zaporavo, et s'extasia devant les vertes perspectives qui s'ouvraient devant elle : une succession de collines aux pentes légères, recouvertes d'une pelouse verte ponctuée d'arbres. Ces différents plateaux étaient réunis entre eux par de douces déclivités, elles aussi recouvertes de pelouse verte. Le décor semblait se dissoudre de lui-même, ou plutôt chaque tableau semblait se fondre dans le suivant. La perspective était singulière, à la fois très grande et très limitée. Sur tout le paysage régnait un silence semblable à celui d'un enchantement.

Puis elle arriva brusquement sur le plateau de l'une de ces collines, entourée par de grands arbres, et l'impression de s'avancer au milieu d'un paysage féerique disparut soudain lorsqu'elle découvrit ce qui était étendu sur l'herbe rougie et piétinée. Sancha poussa un cri involontaire et eut un mouvement de recul. Puis elle courut rapidement devant elle, les yeux dilatés, tremblant de tous ses membres.

C'était Zaporavo qui gisait là sur l'herbe, regardant fixement le ciel sans le voir, une profonde blessure béante dans la poitrine. Son épée se trouvait à côté de sa main inerte. Le Faucon avait livré son dernier combat.

On ne peut pas dire que Sancha regarda le cadavre de son seigneur sans aucune émotion. Elle n'avait aucune raison de l'aimer, mais elle ressentit au moins ce que toute femme peut ressentir en apercevant le cadavre de l'homme qui a été le premier à la posséder. Elle ne pleura pas et n'eut aucune envie de pleurer, mais elle fut saisie d'un fort tremblement. Son sang sembla se figer brusquement, et elle lutta contre une vague d'hystérie qui montait en elle.

Elle chercha autour d'elle l'homme qu'elle s'attendait à voir. Mais ses yeux ne rencontrèrent que le cercle des géants de la forêt, immenses et recouverts d'un feuillage épais, et les pentes bleutées qui s'étendaient au delà. L'assassin du flibustier s'était-il traîné à l'écart, mortellement blessé ? Aucune piste sanglante n'était visible autour du cadavre.

Intriguée, elle parcourut du regard les arbres environnants, se raidissant quand elle percevait un frôlement dans le feuillage d'émeraude qui ne semblait pas être le fait du vent. Elle s'avança vers les arbres, cherchant à voir sous leur frondaison.

— Conan ?

Son cri était une interrogation. Sa voix lui parut étrange et dérisoire au milieu du profond silence qui brusquement était devenu tendu.

Ses genoux se mirent à trembler, alors qu'une panique sans nom s'emparait d'elle.

— Conan ! cria-t-elle désespérément. C'est moi... Sancha ! Où es-tu ? Je t'en prie, Conan...

Sa voix s'étrangla. Une horreur incrédule écarquilla ses yeux marron. Ses lèvres rouges s'ouvrirent sur un cri inarticulé. Ses membres furent paralysés ; et elle, qui avait un besoin si éperdu de s'enfuir à toutes jambes, ne put plus bouger. Elle ne put que pousser des hurlements inarticulés.



II

Lorsque Conan vit Zaporavo pénétrer seul dans la forêt, il sentit que l'occasion qu'il attendait depuis longtemps était arrivée. Il n'avait pas mangé de fruits et ne s'était pas joint aux jeux brutaux de ses compagnons. Toutes ses facultés étaient occupées à observer le chef des boucaniers. Habitué aux humeurs de Zaporavo, ses hommes ne furent pas particulièrement surpris que leur capitaine décidât d'explorer seul une île inconnue et sans doute hostile. Ils retournèrent à leurs amusements et ne remarquèrent même pas que Conan se glissait comme une panthère en chasse derrière le capitaine.

Conan ne sous-estimait pas son autorité sur l'équipage. Mais il n'avait pas acquis le droit, par des combats et des victoires, de provoquer le capitaine en un duel à mort. Dans ces eaux que les navires évitaient, il n'avait pas eu l'occasion de faire ses preuves, selon la loi des flibustiers. L'équipage se serait dressé unanimement contre lui s'il s'en était pris ouvertement à son chef. Mais il savait que s'il tuait Zaporavo sans qu'il l'apprenne, l'équipage privé de commandant n'aurait plus autant de scrupules quant à la fidélité due à l'endroit d'un homme mort. Seuls les vivants comptaient pour cette horde de loups.

Aussi suivit-il Zaporavo, l'épée à la main, bouillant d'impatience, jusqu'à ce qu'il débouche sur un plateau entouré de grands arbres, entre les troncs desquels il apercevait les perspectives vertes des pentes qui se fondaient dans le lointain bleuté. Au milieu de la clairière, Zaporavo, se sentant suivi, se retourna, la main posée sur son épée.

Le boucanier lança un juron :

— Chien, pourquoi m'as-tu suivi ?

— Es-tu stupide au point d'avoir à me le demander ? dit Conan dans un grand éclat de rire, avançant rapidement vers celui qui avait été son chef jusqu'à cet instant. Ses lèvres souriaient et dans ses yeux bleus dansait une lueur sauvage.

Zaporavo sortit son épée en poussant un sombre blasphème, et l'acier heurta l'acier comme le Barachéen se jetait sur lui et portait une botte, sa lame chantant en un tourbillon de flammes bleues autour de sa tête.

Zaporavo avait mené un millier de combats, sur terre comme sur mer. Aucun homme au monde n'était plus profondément et plus parfaitement versé que lui dans l'art de l'escrime, mais il n'avait jamais affronté une lame tenue par un homme qui avait été élevé dans les pays barbares, au-delà des frontières des régions civilisées. À sa science du combat étaient opposées une rapidité éblouissante et une force que ne pouvait avoir un homme civilisé. La façon de se battre de Conan était peu orthodoxe, elle était instinctive et naturelle comme celle d'un loup des forêts. Les finesses de l'escrimeur étaient inutiles contre sa fureur primitive, comme l'art de la boxe est inutile à un homme qui se bat contre une panthère.

Se battant comme il ne s'était jamais battu encore, mettant en jeu toute son énergie pour parer la lame qui s'agitait comme l'éclair autour de sa tête, Zaporavo ne put éviter un coup droit qui surprit sa garde, et il sentit son bras tout entier s'engourdir sous ce terrible choc.

Ce coup fut aussitôt suivi d'une botte portée avec une telle violence que la pointe acérée de la lame traversa sa cotte de mailles et ses côtes comme du papier et qu'elle lui transperça le cœur. Les lèvres de Zaporavo se tordirent en une brève agonie. Mais, farouche jusqu'à la fin, il ne laissa échapper aucune plainte. Il était mort avant que son corps se détende sur l'herbe piétinée, où des gouttes de sang brillaient comme des rubis éparpillés au soleil.

Conan secoua les gouttelettes rouges de son épée, grimaça d'une joie sincère, s'étira comme un grand chat... et se raidit soudain, l'expression satisfaite de son visage faisant place à un air surpris et déconcerté. Il se figea comme une statue. La main qui tenait l'épée s'abaissa doucement vers le sol.

Ses yeux s'étaient détachés de son adversaire vaincu et s'étaient posés distraitement sur les arbres environnants et sur la perspective qui s'étendait au delà. Et il avait vu une chose fantastique... une chose incroyable et inexplicable. Sur la crête arrondie et verdoyante d'une colline en pente douce, au loin, était apparue une haute silhouette noire, nue, portant sur son épaule une forme blanche, nue également. L'apparition s'évanouit aussi soudainement qu'elle avait surgi, laissant l'observateur stupéfait et bouche bée.

Le pirate regarda avec étonnement autour de lui, puis derrière lui, incertain, le chemin qu'il venait d'emprunter, et il jura. Il était embarrassé... un peu agacé, si ce terme pouvait être appliqué à quelqu'un qui avait les nerfs aussi solides que lui. Au beau milieu d'un paysage réaliste, bien qu'exotique, s'était introduite une image vagabonde sortant tout droit d'une rêverie fantastique ou d'un cauchemar. Conan ne douta pas de sa vue, ni de son bon état mental. Il avait vu quelque chose d'étrange et indescriptible, il le savait. Le simple fait de voir une forme noire traversant rapidement le paysage en portant un prisonnier blanc était suffisamment étrange en lui-même, mais l'incroyable taille de cette forme noire défiait les lois de la nature.

Secouant la tête avec doute, Conan s'élança vers l'endroit où il avait vu la chose. Il ne se demanda même pas si son geste était sage ou non. Sa curiosité piquée au vif ne lui laissait pas le choix... Il devait suivre son impulsion première.

Il traversa les différentes collines qui se succédaient, toutes avec la même couverture uniforme de végétation et de bosquets d'arbres. L'altitude augmentait progressivement, malgré les légères déclivités du terrain, montant puis descendant, avec une régularité monotone. La suite

de sommets arrondis et de pentes superficielles était déconcertante et apparemment sans fin. Mais le pirate finit par atteindre ce qu'il estima être le sommet le plus élevé de l'île et il s'immobilisa à la vue de murailles et de tours d'un vert resplendissant qui, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'endroit où il se tenait présentement, s'étaient confondues si parfaitement avec le paysage verdoyant qu'elles étaient restées invisibles, même à sa vue exercée.

Il hésita, effleura du doigt son épée, puis s'avança, mordu par le serpent de la curiosité. Il n'aperçut personne alors qu'il s'approchait d'une grande ouverture, sans porte, dans la muraille voûtée. Regardant vers l'intérieur avec précaution, il vit ce qui semblait être une vaste cour à ciel ouvert, recouverte d'herbe et entourée par un mur circulaire fait d'une sorte de substance verte à demi transparente. Diverses arches s'ouvraient dans celui-ci. Avancant sur la pointe de ses pieds nus, l'épée à la main, il franchit l'une de ces arches au hasard et déboucha dans une autre cour identique. Au-dessus d'un autre mur intérieur, il aperçut les flèches de constructions aux formes étranges, semblables à des tours. L'une de ces tours était construite contre ce mur, ou plutôt faisait corps avec la cour dans laquelle il se trouvait. Un large escalier, montant le long de la paroi, conduisait jusqu'à son sommet. Il entreprit de gravir cet escalier, se demandant si tout cela était réel, ou s'il ne s'avancait pas au milieu d'un rêve engendré par le lotus noir.

En haut de l'escalier, il se retrouva sur un palier pourvu d'un parapet, ou sur un balcon, il ne savait pas exactement. Il pouvait à présent voir les tours plus en détail, mais ces détails étaient sans signification pour lui. Il comprit avec une certaine inquiétude qu'aucun être humain ordinaire ne pouvait les avoir construites. Leur architecture possédait une symétrie et une logique, mais c'était une symétrie insensée et une logique étrangère au raisonnement humain. Quant au plan général de la ville, du château ou de ce que ces constructions étaient censées être, ce qu'il en voyait lui donna l'impression qu'il y avait un grand nombre de cours, la plupart du temps circulaires, chacune étant entourée par son propre mur et réunie aux autres par des arches ouvertes. L'ensemble était apparemment disposé en fonction des tours fantastiques qui se trouvaient en son centre.

Se tournant dans la direction opposée à celle des tours, il eut un choc terrible et se dissimula aussitôt derrière le parapet du balcon, regardant avec stupéfaction.

Le balcon, ou parapet, était plus haut que le mur d'en face, et il voyait par-dessus ce mur la cour située au delà, couverte d'herbe

également. L'arc intérieur du mur qui ceignait cette nouvelle cour différait de ceux qu'il avait vus : au lieu d'être uni, il semblait parcouru de longues lignes ou de rebords, couverts de petits objets dont il ne put déterminer la nature.

Néanmoins, il accorda peu d'attention au mur pour le moment. Son attention se concentrait sur la troupe d'êtres qui étaient accroupis auprès d'un bassin vert sombre qui se trouvait au milieu de la cour. Ces créatures étaient noires et nues, faites comme des hommes. Mais debout, la plus petite d'entre elles aurait dépassé de la tête et des épaules le pirate pourtant de haute taille. Leurs membres étaient longs et minces, mais finement formés, sans aucune trace de difformité ou d'anormalité, à l'exception de leur taille exceptionnelle. Mais, même à cette distance, Conan perçut la cruauté extrême qui transparaissait dans leurs traits.

Au milieu, nu et recroquevillé, se trouvait un adolescent que Conan reconnut comme étant le jeune mousse du *Vandale*. Ainsi, c'était lui le prisonnier que le pirate avait vu porté sur le haut plateau couvert de végétation. Conan n'avait entendu aucun bruit de lutte... et il ne vit aucune tache de sang ni aucune blessure sur les membres d'ébène luisant des géants. De toute évidence, le jeune homme s'était éloigné de ses compagnons, à l'intérieur de l'île, et il avait été enlevé par un homme noir placé en embuscade. Conan appelait mentalement ces créatures des « hommes noirs » parce qu'il ne lui venait pas de terme plus approprié. Mais instinctivement, il comprit que ces grands êtres d'ébène n'étaient pas des hommes, selon l'acception commune du terme.

Aucun son ne parvenait jusqu'à lui. Les Noirs remuaient leurs têtes et se faisaient des gestes entre eux, mais ils ne semblaient pas parler... pas par la voix, du moins. L'un d'eux, accroupi devant le garçon tremblant, tenait dans sa main quelque chose qui ressemblait à un pipeau. Il le porta à ses lèvres et vraisemblablement souffla dedans, bien que Conan n'entendît aucun son. Mais le jeune Zingaréen entendit ou sentit quelque chose, et il se contracta. Il frissonna et se tordit comme sous l'effet d'une douleur intense. La contraction de ses membres devint régulière, évidente, puis se fit rapidement rythmée. Elle se transforma en de violentes secousses saccadées, les secousses en mouvements réguliers. Le garçon se mit à danser, comme les cobras dansent en entendant l'air que joue la flûte du fakir. Aucun plaisir, aucun joyeux abandon n'était manifesté dans cette danse. Il y avait bien un abandon, mais qui n'avait rien de joyeux et qui était horrible à voir. C'était comme si l'air muet du pipeau saisissait l'être le plus intime du

garçon avec des doigts lubriques et, au prix de tourments infernaux, lui arrachait les expressions involontaires d'une passion secrète. Ses mouvements devinrent une convulsion obscène, un spasme lubrique... une exsudation de désirs secrets qui ne pouvaient s'accomplir : des désirs sans plaisir, des souffrances liées d'une façon horrible à la luxure. C'était comme si Conan regardait une âme mise à nu, découvrant tous ses obscurs secrets inavouables.

Conan regardait, figé par le dégoût et parcouru de nausées. Bien qu'il possédât la pureté primitive du loup des forêts, il n'ignorait pas cependant les secrets pervers des civilisations corrompues. Il avait visité les cités de Zamora et connu les femmes de Shadizar, la Perverse. Mais il percevait dans cette scène un avilissement cosmique dépassant la simple dégénérescence humaine... une branche pervertie de l'Arbre de Vie qui avait poussé dans une direction diamétralement opposée, en dehors de l'entendement humain. Ce n'étaient pas les contorsions et les attitudes douloureuses du malheureux garçon qui le choquaient, mais bien l'obscénité cosmique de ces êtres qui pouvaient amener à la pleine lumière les secrets abyssaux dormant au sein des ténèbres insondables de l'âme humaine, et qui éprouvaient du plaisir devant l'exhibition éhontée de pareilles choses, auxquelles il ne devrait jamais être fait allusion, même au cours de cauchemars agités.

Soudain le tourmenteur noir reposa à terre son pipeau et se leva, dominant la silhouette blanche tordue par les souffrances. Saisissant brutalement le garçon par le cou et les hanches, le géant le renversa et le lança la tête la première dans le bassin verdâtre. Conan vit la clarté fugitive de son corps dans l'eau verte, tandis que le géant noir maintenait son prisonnier profondément sous la surface. Puis il y eut un mouvement inquiet parmi les autres Noirs, et Conan se baissa rapidement derrière le muret du balcon, n'osant relever la tête de peur d'être aperçu.

Au bout d'un moment, la curiosité fut la plus forte et il regarda à nouveau prudemment. Les Noirs franchissaient à la file une arche voûtée, passant dans une autre cour. L'un d'entre eux était justement en train de poser quelque chose sur l'une des saillies du mur opposé, et Conan vit que c'était celui qui avait torturé le garçon. Il était plus grand que les autres et portait un bandeau orné de pierres précieuses. Il n'y avait aucune trace du jeune Zingaréen. Le géant suivit ses compagnons et Conan le vit bientôt sortir par le portail, par lequel il était lui-même entré dans ce château de l'horreur, et s'éloigner vers les collines verdoyantes, dans la direction d'où il était venu. Ils ne

portaient aucune arme, mais le Barachéen sentit qu'ils projetaient une nouvelle attaque contre les flibustiers.

Avant d'aller prévenir les boucaniers qui ne se doutaient de rien, il voulut s'assurer du sort du garçon. Aucun bruit ne troublait le silence. Le pirate estima que plus personne ne se trouvait dans les tours et les cours à part lui-même.

Il descendit rapidement les marches, traversa la cour et, franchissant une arche, s'avança au milieu de la cour que les Noirs venaient à peine de quitter. À présent, il pouvait discerner quelle était la nature du mur strié. Il était couvert de rebords étroits, apparemment découpés dans de la pierre dure. Posées tout au long de ces rebords ou rayons, il y avait des milliers de minuscules statuettes, la plupart de couleur grisâtre. Ces statuettes, pas beaucoup plus grandes qu'une main humaine, représentaient des hommes, et elles étaient faites avec tant d'adresse que Conan reconnut de nombreux types raciaux dans les différentes idoles, parmi lesquels les traits typiques de corsaires zingaréens, argosséens, ophiriens et kushites. Ces dernières représentations étaient de couleur noire, exactement comme leurs modèles l'étaient dans la réalité. Conan ressentit un vague malaise en contemplant ces figurines muettes et aveugles. Il y avait en elles une imitation de la réalité qui était quelque peu troublante. Il les toucha délicatement et ne put déterminer de quel matériau elles étaient faites. Cela ressemblait à des os pétrifiés, mais il n'arrivait pas à se représenter une substance pétrifiée se trouvant dans l'île en abondance, au point d'être employée avec une aussi grande prodigalité.

Il remarqua que les statuettes représentant les types raciaux qui lui étaient familiers se trouvaient toutes sur les rayons les plus élevés. Les rayons inférieurs étaient occupés par des statuettes dont les traits lui étaient inconnus. Elles étaient peut-être le résultat de l'imagination des artistes, ou alors elles représentaient des types raciaux depuis longtemps disparus et oubliés.

Secouant la tête avec impatience, Conan se tourna vers le bassin. La cour circulaire n'offrait aucune cachette possible. Comme il n'apercevait le corps du garçon nulle part, celui-ci devait se trouver au fond du bassin.

Après s'être approché du paisible disque vert, il regarda sous la surface qui brillait faiblement. Ce fut comme s'il regardait à travers un épais miroir vert, non voilé bien qu'étrangement trompeur. Le bassin, de dimensions moyennes, avait la forme arrondie d'un puits, bordé par une margelle de jade vert. En regardant dans l'eau, Conan pouvait voir le fond... mais il ne put déterminer à quelle distance au-

dessous de la surface. Le bassin semblait incroyablement profond et il ressentit un vertige alors qu'il le sondait des yeux, exactement comme s'il avait contemplé un gouffre. Il fut intrigué de pouvoir apercevoir le fond. Cependant, celui-ci semblait incroyablement lointain, illusoire, obscur, et pourtant visible. Par instants il lui sembla apercevoir une légère luminosité au plus bas de cette profondeur de jade, mais il ne pouvait en être sûr. Cependant il était certain que le bassin était vide hormis cette eau miroitante.

Mais alors, au nom de Crom ! où était le garçon qu'on avait si brutalement noyé dans ce bassin ? En se relevant, Conan étreignit son épée et parcourut de nouveau la cour du regard. Celui-ci se fixa sur un endroit, sur l'une des niches supérieures. C'est à cet endroit qu'il avait vu le géant noir poser quelque chose... Une sueur glacée couvrit soudain la peau hâlée de Conan.

En hésitant, comme attiré par un aimant, le pirate s'approcha du mur luisant. Envahi par un soupçon trop monstrueux pour être exprimé de vive voix, il leva les yeux vers la dernière figurine de la niche. Une horrible familiarité s'en dégagait. Ses traits pétrifiés, immobiles, réduits mais ne pouvant prêter à confusion, le garçon zingaréen le regardait sans le voir. Conan recula, ébranlé jusqu'au tréfonds de son âme. Son épée s'abaissa dans sa main paralysée, tandis qu'il regardait fixement, la bouche ouverte, abasourdi par cette révélation par trop abyssale et terrible à concevoir.

Cependant le fait était là. Le secret des figurines aux dimensions réduites était découvert, mais derrière ce secret se trouvait le secret, plus noir et plus mystérieux encore, de leur existence même.



III

Combien de temps Conan resta plongé dans une méditation vertigineuse, il ne le sut jamais. Une voix le fit sortir de son hébétude, une voix de femme qui criait de plus en plus fort comme si la propriétaire de cette voix se rapprochait de plus en plus dans sa direction. Conan reconnut cette voix et sa paralysie disparut à l'instant même.

Un bond rapide le porta au niveau des niches étroites où il se cramponna, repoussant les groupes de figurines pour pouvoir y poser ses pieds. Un autre bond, un rétablissement, et il se trouva sur la corniche, pouvant ainsi regarder au loin. C'était un mur extérieur qui donnait sur la verte prairie qui entourait le château.

Sur le sol couvert de végétation marchait à grands pas un géant noir, portant sous son bras, comme on porterait un enfant rebelle, une prisonnière qui se débattait. C'était Sancha : sa chevelure noire tombait en cascade, éparse, et son teint olivâtre formait un violent contraste avec l'ébène luisante de son ravisseur. Celui-ci n'accordait aucune attention aux efforts de la captive pour se libérer, ni à ses cris, et se dirigeait vers la porte principale du château.

Comme le colosse s'engageait dans celle-ci, Conan sauta promptement au bas du mur et se glissa sous l'arche qui donnait dans l'autre cour. Se tapissant à cet endroit, il vit le géant entrer dans la cour au bassin, portant sa prisonnière qui se tortillait entre ses bras. À présent, il pouvait voir de près la créature.

La superbe symétrie du corps et des membres était encore plus impressionnante vue de près. Sous la peau d'ébène saillaient de longs muscles puissants et Conan ne douta pas que le monstre pût déchirer un homme de ses mains nues. Les ongles de ses doigts lui fournissaient des armes supplémentaires, car ils étaient très longs, ressemblant aux serres d'une bête féroce. Son visage était un masque d'ébène sculpté. Ses yeux étaient de couleur fauve, brillant et luisant d'un or étincelant. Mais c'était son visage qui était inhumain. Chaque ligne, chaque trait portait la marque du mal... un mal qui se trouvait bien au-delà de la simple malversation de l'humanité. Cette chose n'était pas humaine... elle ne pouvait l'être. C'était une monstruosité de la vie, surgie des puits d'une création blasphématoire... une perversion du cours de l'évolution.

Le géant jeta Sancha sur la pelouse où elle rampa en criant de douleur et de terreur. Il lança un regard autour de lui comme s'il était inquiet. Ses yeux fauves se rétrécirent quand ils se posèrent sur les figurines renversées et tombées du mur. Alors il se baissa, saisit sa prisonnière par le cou et l'entrejambe et marcha rapidement vers le bassin vert, avec une intention bien précise. Conan sortit alors de sa cachette et s'élança sur l'herbe, rapide comme le vent de la mort.

Le géant se retourna et ses yeux brillèrent lorsqu'il vit le vengeur à la peau hâlée accourir vers lui. Sous l'effet de la surprise, son étreinte cruelle se relâcha et Sancha glissa hors de ses mains et tomba sur l'herbe. Les mains griffues se tendirent et se refermèrent, mais Conan échappa à leur prise et enfonça son épée dans l'aine du géant. Le Noir tomba à terre comme un arbre qui s'abat, ruisselant de sang. L'instant d'après, Conan fut agrippé par des bras éperdus : Sancha s'était relevée d'un bond et l'enlaçait, s'accrochant à lui dans une frénésie de terreur et de soulagement hystérique.

Il lança une imprécation tout en se dégageant, mais son adversaire était déjà presque mort. Les yeux fauves étaient devenus vitreux et les longs membres d'ébène n'étaient plus agités que par des spasmes convulsifs.

— Oh ! Conan, sanglotait Sancha, s'agrippant à lui avec ténacité, qu'allons-nous devenir ? Qui sont ces monstres ? Oh ! Nous nous trouvons sûrement en enfer et c'était le diable...

— Alors l'enfer a besoin d'un nouveau diable, se moqua férocement le Barachéen. Mais comment a-t-il réussi à te capturer ? Se sont-ils emparés du navire ?

— Je ne sais pas. (Elle voulut essuyer ses larmes, chercha sa tunique à tâtons, et se souvint alors qu'elle l'avait enlevée.) Je suis descendue à

terre. Je t'ai vu suivre Zaporavo, et je vous ai suivis tous les deux. J'ai découvert Zaporavo... Il était... était... c'est toi qui...

— Qui d'autre ? grogna-t-il. Et ensuite ?

— J'ai aperçu un mouvement parmi les arbres, dit-elle en frissonnant. J'ai cru que c'était toi. J'ai appelé... et alors j'ai vu ce... cette *chose* noire, accroupie comme un singe dans les branches et qui me lorgnait. Ce fut comme un cauchemar, je ne pouvais pas m'enfuir. Tout ce que je pouvais faire, c'était crier. Alors il s'est laissé tomber de l'arbre et il m'a attrapée... Oh ! oh ! oh !

Elle cacha son visage dans ses mains et trembla de nouveau au souvenir de cette horreur.

— Bon, nous devons filer d'ici, grogna Conan en saisissant son poignet. Viens, nous devons rejoindre l'équipage...

— La plupart des hommes dormaient sur la plage lorsque je me suis avancée dans les bois, dit-elle.

— Ils dormaient ? s'exclama-t-il en jurant. Par les sept démons du feu de l'enfer et de la damnation !

— Écoute !

Elle se figea, pâle image frémissant d'épouvante.

— J'ai entendu ! fit-il d'un ton sec. Une plainte ! Attends !

Il escalada une nouvelle fois les saillies du mur et, regardant par-dessus la corniche, jura avec une fureur si terrible qu'elle fit s'exclamer Sancha. Les hommes noirs étaient de retour, mais ils ne revenaient pas seuls, ou plutôt pas les mains vides. Chacun d'eux portait une forme humaine inerte ; certains en portaient deux. Leurs captifs étaient les flibustiers. Ils pendaient mollement entre les bras de leurs ravisseurs et s'ils n'avaient pas eu de temps à autre un léger mouvement ou une contraction de leurs muscles, Conan les aurait tenus pour morts. Ils avaient été désarmés, mais non déshabillés ; l'un des Noirs portait leurs épées gainées dans leurs fourreaux, comme une grande brassée d'acier hérissé. De temps en temps, l'un des marins poussait un cri dans le vague, tel un ivrogne marmonnant dans son sommeil éthylique.

Conan regarda autour de lui comme un loup pris au piège. On pouvait sortir de la cour au bassin par trois arches. Les Noirs étaient sortis de la cour par l'arche est, et ils allaient sans doute emprunter cette même arche pour revenir. Conan était entré par l'arche sud. Il s'était dissimulé sous l'arche ouest, mais il n'avait pas eu le temps de voir ce qui se trouvait au delà. Bien qu'il ne connût pas le plan du château, il devait prendre une décision sur-le-champ.

Après avoir sauté au bas du mur, il replaça les figurines avec une hâte éperdue, traîna le corps de sa victime jusqu'au bassin et le jeta dedans. Celui-ci s'enfonça tout de suite dans l'eau et, comme il le regardait sombrer, le Barachéen constata distinctement une réduction épouvantable... un rétrécissement, puis un durcissement. Il s'écarta rapidement du bassin en frissonnant. Puis il saisit le bras de sa compagne et l'entraîna en hâte vers l'entrée sud, pendant qu'elle le suppliait de lui dire ce qui se passait.

— Ils ont capturé l'équipage, répondit-il précipitamment. Je n'ai aucun plan précis, mais nous allons nous cacher quelque part et surveiller ce qui se passe. S'ils ne regardent pas dans le bassin, ils ne se douteront pas de notre présence.

— Mais ils vont voir le sang sur l'herbe !

— Peut-être ces démons penseront-ils que c'est l'un d'entre eux qui l'a répandu, répondit-il. De toute façon, nous devons courir ce risque.

Ils se trouvaient dans la cour où il avait assisté au supplice du mousse, et il la conduisit rapidement en haut des marches qui menaient au mur septentrional. Puis il la força à s'accroupir derrière le parapet du balcon. C'était une bien pauvre cachette, mais c'était la meilleure qu'ils pouvaient trouver.

À peine s'étaient-ils dissimulés que les Noirs entrèrent à la file dans la cour. Il y eut un fracas retentissant au bas des marches et Conan se raidit, serrant son épée dans sa main. Mais les Noirs franchirent une arche qui était orientée vers le sud-ouest, et ils entendirent une série de bruits sourds et de gémissements. Les géants jetaient leurs victimes sur l'herbe. Un rire hystérique se dessina sur les lèvres de Sancha. Conan appliqua aussitôt sa main sur sa bouche, étouffant le son avant qu'il ait pu les trahir.

Un instant après, ils entendirent le bruit de nombreux pieds foulant l'herbe au-dessous d'eux, puis le silence retomba. Conan jeta un coup d'œil par-dessus le parapet. La cour était vide. Une fois de plus les Noirs s'étaient rassemblés auprès du bassin de la cour adjacente, s'accroupissant. Ils semblèrent n'accorder aucune attention aux grandes taches de sang sur la pelouse et sur la margelle de jade du bassin. Apparemment, des taches de sang n'avaient rien d'extraordinaire en cet endroit. Ils ne regardèrent pas non plus dans le bassin. Ils étaient plongés dans quelque inexplicable conciliabule à leur manière. Le grand Noir jouait à nouveau de son pipeau d'or, et ses compagnons écoutaient, pareils à des statues d'ébène.

Prenant la main de Sancha, Conan se glissa au bas de l'escalier, se tenant courbé de sorte que sa tête ne soit pas visible au-dessus du mur. La

jeune fille apeurée le suivit par force, regardant avec terreur vers l'arche qui conduisait à la cour au bassin. Mais à travers cette arche et sous cet angle, ni le bassin ni la sinistre bande réunie à proximité n'étaient visibles. Au pied des marches gisaient les épées des Zingaréens. Le fracas qu'ils avaient entendu n'était autre que celui des armes capturées qu'on avait lancés à terre.

Conan entraîna Sancha vers l'arche orientée au sud-ouest. Ils traversèrent silencieusement la pelouse et débouchèrent dans la cour qui se trouvait au delà. Dans cette cour gisaient pêle-mêle les flibustiers, jetés en un tas dans lequel se détachaient des moustaches fournies, des boucles d'oreilles brillantes. Ici et là, l'un d'entre eux s'agitait ou poussait un grognement inquiet. Conan se pencha vers eux et Sancha s'agenouilla à côté de lui, les mains posées sur les cuisses.

— Quelle est cette odeur douceâtre et écoeurante ? demanda-t-elle avec nervosité. Elle empeste leur haleine.

— C'est ce maudit fruit qu'ils ont mangé, répondit-il à voix basse. Je me souviens de son odeur. Il doit avoir les mêmes propriétés que le lotus noir, qui fait dormir les gens. Par Crom ! Ils sont en train de se réveiller... mais ils sont désarmés, et j'ai idée que ces diables noirs ne vont pas tarder à exercer leur magie sur eux. Quelle chance restera-t-il à ces gaillards, désarmés et abrutis de sommeil ?

Il fronça les sourcils, plongé dans une profonde réflexion. Puis il saisit l'épaule olivâtre de Sancha avec une force qui la fit frémir.

— Écoute ! Je vais attirer ces pourceaux noirs dans une autre partie du château et les tenir occupés pendant un moment. Entre-temps, va secouer ces imbéciles, les réveiller et leur apporter leurs épées... Ils auront ainsi une chance de se battre. Tu pourras faire ça ?

— Je... je ne sais pas ! balbutia-t-elle, tremblant de terreur, à peine consciente de ce qu'elle disait.

Avec un juron, Conan attrapa sa lourde chevelure à la racine et la secoua jusqu'à ce que les murs se mettent à danser devant ses yeux.

— Tu *dois* le faire ! siffla-t-il. C'est notre seule chance !

— Je ferai de mon mieux ! s'exclama-t-elle.

Alors, après un grognement de recommandation et une tape d'encouragement au bas du dos qui faillit la faire tomber, il s'éloigna furtivement.

Quelques instants plus tard, il était embusqué sous l'arche qui donnait sur la cour au bassin, observant ses adversaires. Ils étaient toujours assis près du bassin, mais commençaient à manifester des signes d'impatience

perverse. De la cour où gisaient les boucaniers en train de se réveiller, lui parvenaient des grognements de plus en plus bruyants, entremêlés de jurons indistincts. Il tendit ses muscles et se tapit comme un fauve, respirant profondément entre ses dents.

Le géant aux pierres précieuses se leva, retirant son pipeau de ses lèvres... et à cet instant, Conan, d'un bond de tigre, s'élança au milieu des Noirs étonnés. Et de même que le tigre bondit sur sa proie et la déchire, Conan bondit et frappa. Trois fois son épée scintilla avant que quiconque ait pu lever une main en un geste de défense. Puis il bondit hors du cercle et courut à travers la pelouse. Derrière lui gisaient trois formes noires, le crâne fracassé.

Bien que la fougue inattendue de son attaque eût pris les géants au dépourvu, les survivants recouvrèrent rapidement leurs esprits. Et ils étaient déjà sur ses talons quand il franchit en courant l'arche ouest, leurs longues jambes les portant à une vitesse éperdue. Il se sentait aisément capable de les distancer, mais tel n'était pas son but. Il avait l'intention de les entraîner dans une longue poursuite, afin de donner le temps à Sancha de réveiller et d'armer les Zingaréens.

Comme il entra en courant dans la cour où conduisait l'arche ouest, il jura. Cette cour différait des autres cours qu'il avait vues. Au lieu d'être ronde, elle était octogonale et l'arche par laquelle il était entré était la seule issue possible.

Il fit volte-face et vit que toute la bande l'avait suivi dans la cour. Un groupe se posta devant l'arche, les autres se déployèrent en une vaste ligne et s'approchèrent. Il leur fit face en reculant lentement vers le mur orienté au nord. La ligne devint un demi-cercle qui se déploya afin de le cerner. Il continua à reculer mais de plus en plus lentement, notant les intervalles qui s'agrandissaient entre les poursuivants. Ils craignaient qu'il attaque l'une des extrémités du croissant, et ils étiraient leur ligne pour l'en empêcher.

Il observait avec la calme vigilance d'un loup et, lorsqu'il frappa, ce fut avec la soudaineté dévastatrice de la foudre... juste au centre du croissant. Le géant qui lui barrait la route s'effondra, la poitrine enfoncée. Et le pirate échappa au cercle qui se refermait avant que les Noirs qui se trouvaient à droite et à gauche aient pu venir au secours de leur camarade mortellement touché. Le groupe posté devant la porte se prépara à repousser son assaut, mais Conan ne l'attaqua pas. Il s'était retourné et regardait ses poursuivants sans émotion apparente et, assurément, sans aucune peur.

Cette fois, ils ne se déployèrent pas en une ligne fragile. Ils avaient compris qu'il leur serait funeste de diviser leurs forces contre cette incarnation de la furie qui les déchirait et les transperçait. Ils se groupèrent en une masse compacte et avancèrent sur lui sans hâte exagérée, maintenant leur formation.

Conan comprit que s'il affrontait ce bloc d'os et de muscles griffus, il ne pouvait y avoir qu'une seule issue au combat. Qu'il les laisse s'approcher suffisamment de lui pour qu'ils puissent l'atteindre de leurs serres et se servir de l'avantage que leur conférait leur poids plus important, et même sa férocité primitive ne saurait prévaloir. Il jeta un regard autour de lui et aperçut une saillie, semblable à une niche naturelle, dans un angle du mur ouest. Ce que c'était, il ne le savait pas, mais cela servirait son idée. Il commença à reculer vers cet angle, et les géants pressèrent le pas. Ils pensaient de toute évidence qu'ils allaient le coincer dans cet angle, et Conan trouva le temps d'en déduire qu'ils le considéraient sans doute comme faisant partie d'une espèce inférieure, mentalement moins développée que la leur. Tant mieux ! Rien n'est plus désastreux que de sous-estimer son adversaire.

À présent, il n'était plus qu'à quelques mètres du mur et les Noirs approchaient rapidement, croyant évidemment qu'ils allaient le clouer dans cet angle fatal avant qu'il comprenne sa situation. Le groupe placé devant la porte avait abandonné son poste et se hâtait de venir à la rescousse. Les géants s'avançaient repliés sur eux-mêmes, leurs yeux flamboyant comme les feux dorés de l'enfer, leurs dents étincelant de blancheur, leurs mains griffues tendues en avant comme pour parer son attaque. Ils s'attendaient à un mouvement soudain et brutal de leur proie. Mais lorsqu'il se produisit, il les décontenança.

Conan leva son épée, fit un pas vers eux, puis se retourna et courut vers le mur. Avec un appel vigoureux du pied et une détente de ses muscles d'acier, il s'élança dans les airs et s'agrippa à la saillie du mur. À l'instant même, il y eut un craquement déchirant et le rebord céda, précipitant le pirate à la renverse au bas du mur, dans la cour.

Il tomba sur son dos qui, sans le coussin naturel formé par l'herbe, aurait été brisé malgré toute la souplesse de ses muscles. Rebondissant comme un grand félin, il fit face à ses adversaires. L'insouciance téméraire avait quitté ses yeux, irradiés à présent d'une flamme bleutée. Sa crinière se hérissa, ses lèvres minces se tordirent en un rictus. En un instant, la situation s'était transformée. Le jeu téméraire était devenu une lutte pour la vie. La nature indomptée de Conan s'engagea dans ce combat avec toute la furie sauvage dont elle était capable.

Les Noirs, figés un instant par la rapidité de cette volte-face, s'apprêtaient maintenant à s'abattre sur lui et à le jeter à terre. Mais à ce moment précis un grand cri rompit le silence. En se retournant vers l'arche, les géants virent une foule hirsute envahir la cour. Les boucaniers marchaient en titubant comme des hommes ivres, lançant des jurons incohérents. Ils étaient encore abrutis et égarés, mais ils serraient leurs épées dans leurs mains et s'avançaient en arborant une mine féroce, aucunement troublés par l'étrangeté de la situation.

Tandis que les Noirs les regardaient avec étonnement, Conan poussa un hurlement strident et les attaqua avec la violence dévastatrice de la foudre. Ils tombèrent comme le blé mûr sous sa lame. Les Zingaréens, lançant des cris de fureur, hébétés, s'élancèrent d'une démarche incertaine à travers la cour et fondirent sur leurs gigantesques adversaires avec une ardeur sanguinaire. Ils étaient encore étourdis, émergeant à peine des brumes de leur sommeil de drogués. Ils avaient senti Sancha les secouer violemment et leur mettre des épées dans les mains, puis ils avaient entendu ses paroles les incitant au combat, mais la vue d'inconnus et du sang qui ruisselait leur suffit amplement.

En un instant la cour fut transformée en un champ de bataille qui, très vite, ressembla à un abattoir. Les Zingaréens vacillaient et chancelaient sur leurs pieds, mais ils maniaient leurs épées avec vigueur et succès, jurant prodigieusement, absolument indifférents aux blessures qu'ils recevaient, sauf à celles qui étaient instantanément fatales. Ils étaient beaucoup plus nombreux que les Noirs, mais ces derniers n'étaient en aucune façon de médiocres adversaires. Dominant les assaillants de leur haute taille, les géants faisaient des ravages avec leurs mains griffues et leurs dents, ouvrant la gorge des pirates et frappant de leurs poings fermés qui fracassaient les crânes. Serrés et pressés dans cette mêlée, les boucaniers ne pouvaient pas tirer le meilleur parti de leur agilité supérieure et beaucoup étaient encore trop hébétés par la drogue pour éviter les coups portés contre eux. Ils se battaient avec la férocité aveugle des bêtes sauvages, trop décidés à donner la mort pour l'éviter. Le bruit des épées qui tranchaient les corps ressemblait à celui des hachoirs de boucher, et les cris stridents, les hurlements et les malédictions étaient épouvantables à entendre.

Sancha, tapie à l'entrée de l'arche, était abasourdie par le vacarme et la fureur du combat. Elle avait l'impression vertigineuse d'un chaos tourbillonnant au milieu duquel l'acier étincelait et frappait. Des bras se levaient, des visages grimaçants apparaissaient et disparaissaient. Des corps

tendus se jetaient les uns contre les autres, rebondissaient, se soudaient entre eux et se confondaient en une infernale danse de folie.

Par instants, des détails ressortaient comme de sombres gravures à l'eau-forte sur un fond de sang. Elle vit un marin zingaréen, aveuglé par un grand lambeau de son cuir chevelu, qui avait été arraché et qui pendait devant ses yeux, bander ses jambes écartées et enfoncer de toutes ses forces son épée jusqu'à la garde dans un ventre noir. Elle entendit distinctement le grognement du boucanier et elle vit les yeux fauves de sa victime se révolter en une rapide agonie alors que le sang et les entrailles jaillissaient autour de la lame enfoncée dans le corps. Le moribond noir saisit la lame de ses mains nues et le marin lutta aveuglément et stupidement. Puis un bras noir s'enfonça avec une force cruelle au milieu de son dos. Sa tête fut rejetée en arrière, formant un angle horrible, et quelque chose craqua, dominant le vacarme de la mêlée, semblable au craquement d'une grosse branche. Le vainqueur jeta le corps de sa victime à terre et, à cet instant, quelque chose ressemblant à un rayon de lumière bleutée traversa ses épaules de la droite vers la gauche. Il chancela, sa tête tomba en avant sur sa poitrine puis, d'une manière hideuse, roula à terre.

Ce spectacle souleva le cœur de Sancha. Elle porta la main à sa bouche et eut envie de vomir. Elle fit de vains efforts pour se détourner et fuir ce spectacle, mais ses jambes refusèrent de bouger. Et ses yeux, bien loin de se fermer, s'ouvrirent démesurément. Révoltée, dégoûtée, prise de nausées, elle ressentait cependant l'horrible fascination qu'elle avait toujours éprouvée à la vue du sang. Pourtant cette bataille dépassait tout ce qu'elle avait vu jusqu'à maintenant dans les combats que se livraient des êtres humains lors de raids sur des ports ou durant des abordages en mer. Puis elle aperçut Conan.

Séparé de ses compagnons par la masse compacte de l'ennemi, Conan avait été recouvert par une vague noire de bras et de corps, et jeté à terre. Puis ses agresseurs voulurent l'achever. Mais il était tombé en entraînant avec lui l'un des leurs, et le corps noir protégeait celui du pirate. Les géants donnaient des coups de pied et cherchaient à déchirer le Barachéen, tirant sur leur camarade qui se démenait, mais les dents de Conan étaient enfoncées furieusement dans sa gorge et le pirate s'accrochait avec ténacité à son bouclier vivant.

Un assaut des Zingaréens provoqua un desserrement de l'étau. Conan rejeta sur le côté le cadavre et se releva, couvert de sang, horrible à voir. Les géants le dominaient, semblables à de grandes ombres noires,

essayant de le lacérer et de lui porter de formidables coups. Mais il était aussi difficile à toucher ou à saisir qu'une panthère rendue furieuse par l'odeur du sang et, à chaque moulinet ou éclair de sa lame, le sang jaillissait. Ses blessures auraient déjà suffi à tuer trois hommes ordinaires, mais son énergie de taureau n'en était aucunement diminuée.

Son cri de guerre s'éleva au-dessus du vacarme de la mêlée et les Zingaréens, hébétés mais furieux, reprirent courage et redoublèrent leurs assauts, au point que le déchirement de la chair et le craquement des os sous les épées recouvrirent presque les hurlements de douleur et de colère.

Les Noirs fléchirent puis, cessant le combat, se précipitèrent vers la porte. Sancha hurla en les voyant accourir et se dépêcha de s'écarter de leur chemin. Dans leur précipitation ils s'écrasèrent sous l'arche et les Zingaréens poignardèrent et lacérèrent leurs dos tendus par l'effort, en poussant des hurlements de joie. Le passage de la porte devint une véritable boucherie avant que les survivants réussissent à se disperser, chacun pour soi.

La bataille se transforma alors en poursuite. À travers les cours verdoyantes, en haut des escaliers qui luisaient faiblement, sur les toits en pente des tours fantastiques, même le long de la large corniche des remparts, les géants s'enfuyaient, perdant leur sang à chaque pas, harcelés par leurs poursuivants aussi impitoyables que des loups. Cernés, certains d'entre eux faisaient volte-face et des hommes mouraient. Mais le résultat final était toujours le même... un corps noir mutilé qui se tordait sur l'herbe, ou qui tombait, se tordant et se débattant, du haut d'un mur ou du toit d'une tour.

Sancha avait trouvé refuge dans la cour au bassin où elle s'était tapie, tremblant d'épouvante. À l'extérieur retentit un féroce hurlement. Des pieds foulèrent l'herbe et, sortant de l'arche, apparut une forme noire, maculée de sang. C'était le géant qui portait le bandeau orné de pierres précieuses. Un Zingaréen trapu le suivait de près, et le Noir, arrivé au bord du bassin, se retourna. En désespoir de cause, il avait ramassé une épée abandonnée par un marin agonisant et, quand le Zingaréen se précipita témérairement sur lui, il frappa avec cette arme qui ne lui était pas familière. Le boucanier s'effondra, le crâne fracassé, mais le coup avait été porté si gauchement que la lame se brisa dans la main du géant.

Il lança la poignée vers les hommes qui accouraient et bondit vers le bassin, son visage n'étant plus qu'un masque de haine. Conan se

détacha des hommes qui arrivaient et ses pieds coururent sur l'herbe en une charge éperdue.

Puis le géant écarta ses grands bras et de ses lèvres sortit un cri inhumain... le seul son produit par un Noir durant tout le combat. Il cria vers le ciel sa haine terrible. Ce fut comme une voix hurlant du fond de gouffres infinis. À ce cri les Zingaréens fléchirent et hésitèrent. Mais Conan ne s'arrêta pas. Silencieusement et sanguinairement, il porta une botte vers la forme d'ébène qui se tenait en équilibre sur le rebord du bassin.

Mais, alors même que son épée étincelait encore dans les airs, le Noir se retourna et bondit dans le vide. Durant une seconde, ils le virent flottant au-dessus du bassin. Puis, dans un grondement qui agita le sol, les eaux vertes se soulevèrent et montèrent vers lui, le recouvrant d'une lave verte.

Conan arrêta sa course éperdue juste à temps pour ne pas tomber dans le bassin. Il se rejeta en arrière et fit reculer ses hommes avec de puissants gestes des bras. Le grand bassin ressemblait à un geyser à présent et le vacarme augmentait, devenant un grondement assourdissant, tandis que la grande colonne d'eau s'élevait toujours plus haut, s'épanouissant à sa cime en une large couronne d'écume.

Conan fit reculer ses hommes en direction de la porte, les poussant devant lui en les frappant du plat de son épée. Le rugissement de la trombe d'eau semblait leur avoir enlevé toutes leurs facultés. Voyant Sancha rester immobile, paralysée, les yeux dilatés par la terreur et fixés sur la colonne bouillonnante, il vint près d'elle en lui lançant une imprécation qui déchira le grondement de l'eau et la fit sortir de sa stupeur. Elle courut vers lui, les bras tendus ; il la saisit sous un bras, puis sortit en courant.

Les survivants s'étaient rassemblés dans la cour qui donnait sur le monde extérieur. Ils étaient las, blessés et couverts de sang, leurs vêtements étaient en lambeaux. Ils restaient bouche bée, interdits devant le grand pilier vacillant qui s'élevait, approchant à chaque instant un peu plus près de la voûte bleue du ciel. La colonne verte était bordée de blanc ; sa couronne écumante mesurait trois fois la circonférence de sa base. À tout moment, elle risquait de se rompre et de retomber en un torrent qui recouvrirait tout, bien que pour le moment elle continuât à s'élever dans le ciel.

Les yeux de Conan parcoururent rapidement le groupe ensanglanté des flibustiers. Il jura en ne comptant qu'une vingtaine d'hommes. Pris

dans l'intensité du moment, il attrapa un corsaire par le cou et le secoua si violemment que du sang jaillit des blessures de l'homme et éclaboussa tous ceux qui se trouvaient à côté d'eux.

— Où sont les autres ? rugit-il dans l'oreille de sa victime.

— C'est tout ! hurla l'autre en réponse, couvrant le grondement du geyser. Tous les autres ont été tués par ces créatures noires...

— Bon, alors filons d'ici ! rugit Conan, en lui donnant une bourrade qui l'envoya trébucher en direction de la porte qui donnait sur l'extérieur. Cette fontaine va se rompre d'un instant à l'autre...

— Nous allons tous être noyés ! lança en un cri aigu un flibustier qui avançait en boitant vers la grande porte.

— Noyés ? Tu crois ça ? hurla Conan. Nous allons être transformés en statuettes d'os pétrifiés ! Sortez d'ici, maudits !

Il courut vers la porte extérieure, gardant un œil sur la tour verte rugissante qui s'élevait au-dessus de lui d'une façon si terrible, et l'autre sur les traînards. Étourdis par le goût du sang, la bataille et le vacarme retentissant, plusieurs des Zingaréens avançaient comme des hommes en transe. Conan les fit se presser ; sa méthode fut simple. Il attrapa ceux qui tardaient par le bas du cou, les poussa violemment à travers la porte, et accrut sa poussée par un vigoureux coup de pied dans l'arrière-train, en épiçant ses exhortations de remarques sarcastiques sur les ancêtres de ses victimes. Sancha montrait un net désir de rester auprès de lui. Mais il écarta ses bras qui l'enlaçaient et, l'injuriant copieusement, il la fit se hâter d'une claque retentissante sur le postérieur qui l'envoya à une vive allure vers le plateau.

Conan ne quitta pas la porte avant d'être certain que tous les survivants étaient sortis du château et se hâtaient le long du plateau verdoyant. Puis il regarda à nouveau vers le pilier grondant qui s'élançait à l'assaut du ciel, et il s'enfuit à son tour de ce lieu aux horreurs sans nom.

Les Zingaréens avaient déjà atteint l'extrémité du château et dévalaient les pentes des collines successives. Sancha l'attendait sur la crête de la première colline et il s'arrêta à cet endroit un instant pour regarder derrière lui. On aurait dit qu'une gigantesque fleur blanche à la tige verte avait poussé au-dessus des tours. Le grondement emplissait l'air. Puis le pilier vert de jade et blanc comme la neige éclata en un fracas semblable au déchirement des cieux, et les murailles et les tours furent recouvertes par un torrent grondant.

Conan saisit la main de la jeune fille et s'enfuit. Les collines montaient et descendaient devant eux, et derrière eux retentissait la

course tumultueuse d'un fleuve. Un coup d'œil par-dessus son épaule tendue par l'effort lui montra un large ruban vert qui s'élevait et qui retombait au fur et à mesure qu'il franchissait les collines. Le torrent ne s'était ni répandu ni dissipé. Comme un serpent vert, il s'écoulait par-dessus les dépressions du terrain et les crêtes arrondies. Il parcourait un chemin bien précis... *Il les poursuivait.*

À cette vue, Conan redoubla d'efforts. Sancha trébucha et tomba à genoux avec un gémissement de désespoir et d'épuisement. La saisissant au passage, Conan la jeta sur son épaule massive et continua de courir. Sa poitrine se soulevait, ses genoux tremblaient ; sa respiration se fit haletante entre ses dents. Il chancela dans sa course. Puis, devant lui, il aperçut les marins qui avançaient avec peine, bien que stimulés par la terreur qui les étreignait.

L'océan s'ouvrit soudain devant ses yeux et sous son regard trouble apparut le *Vandale*, intact. Les hommes se jetèrent pêle-mêle dans les canots. Sancha tomba au fond de l'un d'eux et resta ainsi étendue parmi un amas de corps qui se tortillaient. Conan, bien que son sang rugît à ses tempes et que le monde ne fût plus pour lui qu'un vertige écarlate, saisit un aviron sur lequel déjà s'arc-boutaient des matelots pantelants.

Leur cœur près d'exploser d'épuisement, ils ramèrent vers le navire. Le fleuve vert apparut à la lisière des arbres. Ceux-ci s'écroulèrent comme si leurs troncs avaient été sciés net, puis disparurent dans le déluge vert de jade. Le torrent se répandit sur la plage, venant lécher l'océan, et les vagues devinrent d'un vert plus profond, plus sinistre.

Une peur irraisonnée, instinctive, étreignit les boucaniers, elle leur fit accélérer les mouvements de leurs bras soumis à la torture, dans un effort plus grand encore, cependant qu'elle faisait chanceler un peu plus leurs esprits. Ils ne savaient pas ce qu'ils redoutaient, mais ils savaient parfaitement que cet abominable ruban vert et lisse représentait une menace pour le corps et l'âme. Conan le savait et, voyant le large ruban se jeter dans les vagues et, flottant sur l'onde, s'avancer dans leur direction, sans que sa forme ou sa course en soient modifiées, il rassembla ses dernières forces et rama si furieusement que l'aviron se cassa net dans sa main.

Mais les canots atteignirent le *Vandale*. Les marins montèrent péniblement le long des chaînes, laissant dériver les canots. Sancha monta à bord, portée sur la large épaule de Conan, pendant mollement comme un cadavre, et fut déchargée sans plus de cérémonie sur le

pont, tandis que le Barachéen saisissait le gouvernail et lançait des ordres à son équipage réduit. Dans toute cette affaire, il avait pris le commandement du groupe sans que cela suscite des questions, et les flibustiers lui avaient instinctivement obéi. Ils s'avancèrent sur le pont, chancelant comme des hommes ivres, déroulant les cordages et les attaches avec des gestes d'automates. La chaîne retenant l'ancre fut lâchée et tomba dans l'eau avec un grand bruit, les voiles furent déferlées et se gonflèrent sous le vent qui s'élevait. Le *Vandale* trembla et bougea, puis s'éloigna, flottant majestueusement vers le large. Conan regarda vers le rivage. Semblable à une langue de flammes émeraude, un ruban s'étendit sur l'onde, mais, arrivé à une longueur de rame de la quille du *Vandale*, il n'avança pas plus loin. Partant de l'extrémité de cette langue, le regard du pirate suivit le courant ininterrompu d'un vert scintillant, le long de la plage blanche, puis à travers les flancs des collines, où il disparaissait dans le lointain azuré.

Le Barachéen, recouvrant son souffle, grimaça vers l'équipage pantelant. Sancha se tenait près de lui, des larmes hystériques coulant le long de ses joues. Les pantalons de Conan étaient en lambeaux, couverts de sang. Il n'avait plus de ceinture, ni de fourreau. Son épée, plantée à la verticale dans le pont à côté de lui, était ébréchée et couverte d'une épaisse croûte rouge. Du sang avait coagulé sur sa crinière noire, et l'une de ses oreilles avait été à moitié arrachée. Ses bras, ses jambes, sa poitrine et ses épaules portaient des marques de morsures et de griffures, comme s'il s'était battu avec des panthères. Mais il sourit, assura ses jambes puissantes et tint la barre, faisant ainsi ressortir sa prodigieuse force musculaire.

— Et maintenant ? balbutia la jeune fille.

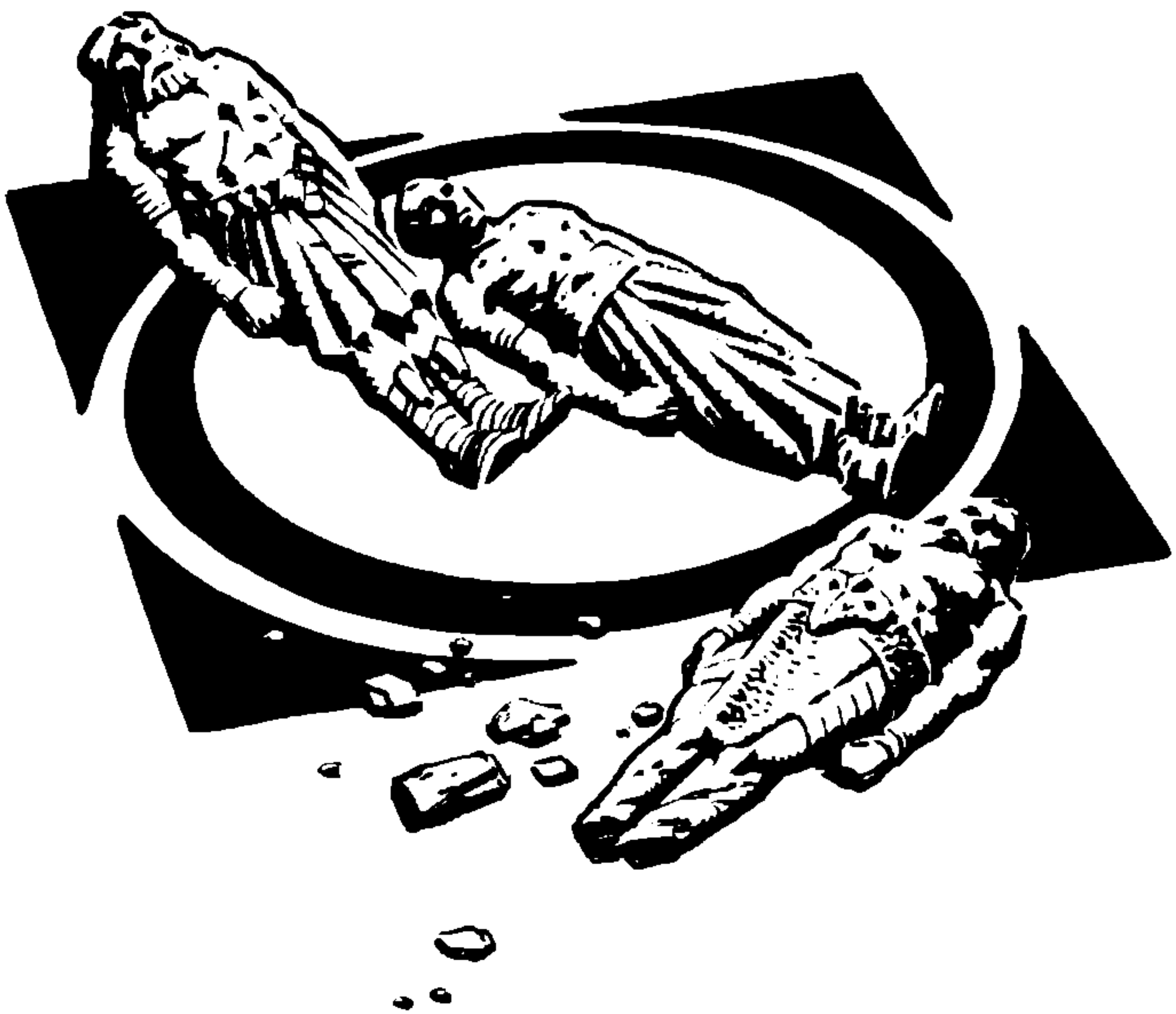
— Le pillage des mers ! dit-il en éclatant de rire. Un équipage en piteux état, avec des hommes mal en point, déchirés en mille morceaux, mais ils peuvent manœuvrer le navire, et on trouve toujours un équipage. Viens ici, ma fille, et donne-moi un baiser.

— Un baiser ? s'écria-t-elle d'une voix hystérique. Tu penses à des baisers en un pareil moment ?

Son rire couvrit le claquement et le grondement des voiles. Il la souleva du sol d'un seul de ses bras puissants et appliqua un baiser retentissant sur ses lèvres rouges.

— Je pense à la vie, rugit-il. Les morts sont morts, et ce qui s'est passé est terminé ! J'ai un navire, un équipage qui sait se battre, et une fille aux lèvres aussi enivrantes que le vin. Je n'en ai jamais demandé plus !

Léchez vos blessures, traîneurs de sabre, et ouvrez une barrique d'ale. Vous allez manœuvrer ce navire comme il ne l'a jamais été. Dansez, chantez, pendant que vous vous mettez au travail, maudits ! Au diable les mers sans navires ! Nous mettons le cap sur des océans où les ports sont opulents et où les navires marchands regorgent de butin !





La Maison aux Trois Bandits

L'un s'est enfui, l'autre est mort ;
Le dernier dort dans un lit en or.

(Vieux poème)

I

Au cours d'une fête royale, Nabonidus, le Prêtre Rouge, le véritable maître de la ville, tapota délicatement le bras de Murilo, le jeune aristocrate. Se retournant, Murilo croisa le regard énigmatique du prêtre et se demanda quelle intention secrète s'y dissimulait. Ils n'échangèrent nulle parole, mais Nabonidus s'inclina et tendit à Murilo un tonnelet doré. Le jeune aristocrate, sachant que Nabonidus ne faisait jamais rien sans raison, s'excusa à la première occasion et retourna en hâte à son domicile. Là, il ouvrit le tonnelet, dans lequel il trouva une oreille humaine, dont il reconnut le propriétaire en raison d'une cicatrice particulièrement reconnaissable. Il se mit à suer par tous les pores de sa peau, et ne douta plus de l'expression qu'il avait lue dans le regard du Prêtre Rouge.

En dépit de ses boucles noires parfumées et de ses accoutrements raffinés, Murilo n'était pas un pleutre, et il n'allait pas offrir son cou au bourreau sans se battre. Il ignorait si Nabonidus ne faisait que jouer avec lui ou s'il lui offrait une chance de pouvoir s'exiler, mais le simple fait qu'il soit encore en vie et libre de ses mouvements lui indiquait

clairement qu'il avait quelques heures devant lui, sans doute le temps de méditer sur son sort. Mais il n'avait nul besoin de méditer pour prendre sa décision ; ce dont il avait besoin, c'était d'un instrument. Et tandis que le jeune noble frémissait et cogitait dans cet endroit de la ville où s'élevaient les tours de marbre aux flèches pourpres et les palais d'ivoire de l'aristocratie, le Destin lui fournit cet instrument, occupé en ce moment même dans les tripots et les bordels des quartiers insalubres de cette même ville.

Aux abords des taudis du quartier pauvre s'élevait un temple d'Anu qui était le lieu de bien plus que de simples dévotions. Son prêtre, gras et pansu, était tout à la fois receleur de marchandises volées et espion au service de la police. Son commerce prospérait grandement en jouant sur les deux tableaux, car il se trouvait à proximité du Dédale, ainsi nommé car ce quartier était un enchevêtrement de ruelles tortueuses et crasseuses ponctuées d'autres sordides fréquentées par les plus audacieux voleurs du royaume. Les deux plus téméraires de ces voleurs étaient un Gunderman, déserteur de troupes mercenaires, et un barbare cimmérien. À cause du prêtre d'Anu, le Gunderman fut capturé et pendu sur la place du marché. Mais le Cimmérien prit la fuite et, apprenant par des voies détournées la trahison du prêtre, il s'introduisit une nuit dans le Temple d'Anu et décapita le prêtre d'un coup d'épée. S'ensuivit une grande agitation dans la ville tout entière, mais les recherches lancées pour retrouver le Cimmérien demeurèrent vaines, jusqu'à ce que sa catin le donne aux autorités et conduisent un capitaine de la garde et son escouade à la chambre secrète où le barbare était endormi, complètement saoul.

Lorsqu'ils s'emparèrent de lui, le Cimmérien s'éveilla, stupéfait, mais toute sa férocité barbare s'éveilla avec lui ; il éventra le capitaine, passa au travers de ses assaillants et serait parvenu à s'enfuir si ses sens encore embrumés par l'alcool ne l'avaient pas trahi. Déconcerté et à moitié aveugle, il manqua la porte grande ouverte en voulant s'enfuir et heurta le mur de pierre la tête la première ; la violence du choc fut telle qu'il tomba assommé. Lorsqu'il revint à lui, il se trouvait dans le donjon le plus sûr de la ville, attaché au mur à l'aide de chaînes qui résisteraient même à ses muscles de barbare.

C'est dans cette cellule que se rendit Murilo, masqué et enveloppé dans une ample cape noire. Le Cimmérien l'examina avec intérêt, croyant avoir affaire au bourreau chargé de son sort. Murilo le rassura, le regardant à son tour avec un intérêt tout aussi soutenu. Même dans

la pénombre du donjon et avec ses membres alourdis de chaînes, la puissance primitive de l'homme était évidente. Son corps puissant et ses membres aux muscles proéminents combinaient la force du grizzly et la rapidité de la panthère. Sous sa tignasse noire ses yeux bleus brûlaient d'une insatiable sauvagerie.

— Aimerais-tu rester en vie ? demanda Murilo.

Le barbare grogna, et un intérêt renouvelé illumina son regard.

— Si je m'arrange pour te faire évader, me rendras-tu un service en échange ? demanda l'aristocrate.

Le Cimmérien resta muet, mais l'intensité de son regard était une réponse suffisamment éloquente.

— Je veux que tu tues un homme pour moi.

— Qui ?

La voix de Murilo se transforma en murmure.

— Nabonidus, le prêtre du roi.

Le Cimmérien ne parut ni surpris ni troublé. Il était dénué de cette crainte ou du respect pour l'autorité que la civilisation inculque aux hommes. Roi ou mendiant, c'était du pareil au même pour lui. Il ne demanda pas non plus à Murilo pourquoi il l'avait choisi en particulier alors que les quartiers pauvres regorgeaient du coupe-jarrets en liberté

— Quand vais-je pouvoir m'évader ? demanda-t-il.

— Dans l'heure. Il n'y a qu'un seul garde dans cette partie du donjon, la nuit, et on peut l'acheter. En fait, il est *déjà* acheté. Tiens, voici les clés de tes chaînes. Je vais te les ôter ; une heure après mon départ, le garde, Athicus, viendra déverrouiller la porte de ta cellule. Tu le ligoteras avec des bandes de tissu de ta tunique ; de cette façon il ne sera pas soupçonné quand on le découvrira, et les autorités seront persuadées que tu as bénéficié d'une aide extérieure. Rends-toi sur l'heure à la demeure du Prêtre Rouge et tue-le. Ensuite, tu iras à la Taverne du Rat ; un homme t'y retrouvera et te donnera une bourse en or et un cheval. Ainsi pourvu, tu pourras t'enfuir de cette ville et quitter le pays.

— Ôte donc ces satanées chaînes, demanda le Cimmérien, et dis au garde de m'amener à manger. Par Crom ! j'ai vécu sur du pain rassis et de l'eau croupie pendant une journée entière, et je suis affamé à en mourir.

— Ce sera fait ; mais souviens-toi : tu ne dois pas t'échapper avant que j'aie eu le temps de regagner mon domicile.

Libéré de ses chaînes, le barbare se releva et étira ses bras puissants, qui paraissaient énormes dans la pénombre du donjon. Murilo pressentit

de nouveau que s'il y avait bien un homme au monde capable d'accomplir la tâche qu'il demandait, le Cimmérien était celui-là. Il quitta la cellule après avoir répété quelques-unes de ses instructions et ordonné à Athicus de porter une platée de bœuf et de l'ale au prisonnier. Il savait qu'il pouvait faire confiance au garde, non seulement en raison de l'argent qu'il lui avait versé, mais aussi parce qu'il détenait certaines informations à son sujet.

Lorsqu'il arriva chez lui, Murilo était maître de ses peurs. Nabonidus frapperait à travers le roi – de cela, il était certain. Et puisque la garde royale n'était pas là à tambouriner à sa porte, il était tout aussi certain que le prêtre n'avait rien dit au roi... du moins jusqu'à présent. Sans nul doute lui parlerait-il demain... s'il vivait jusque-là...

Murilo était convaincu que le Cimmérien tiendrait sa parole. Que l'homme soit capable de mener sa tâche à bien restait à voir. D'autres que lui avaient essayé d'attenter à la vie du Prêtre Rouge par le passé, et leurs morts avaient toutes été hideuses et innommables. Mais ces hommes étaient des produits de la civilisation, dépourvus des instincts de loup du Cimmérien. À l'instant où Murilo, faisant rouler le tonnelet doré à l'oreille coupée dans ses mains, avait appris par ses arcanes secrets que le Cimmérien avait été capturé, il avait vu une solution à ses problèmes.

De retour dans sa chambre, il porta un toast en l'honneur de cet homme, dont le nom était Conan, et à son succès. Et alors qu'il buvait, un de ses espions vint l'informer qu'Athicus avait été arrêté et jeté en prison. Le Cimmérien ne s'était pas évadé.

Murilo sentit son sang se glacer dans ses veines à nouveau. Il ne pouvait voir dans ce coup du sort que la main sinistre de Nabonidus, et une sensation effrayante se fit jour en lui : le Prêtre Rouge était plus qu'humain, c'était un sorcier qui pouvait lire dans l'esprit de ses victimes et agiter les fils au bout desquels celles-ci dansaient comme des marionnettes. Avec le désespoir vint l'énergie du désespoir. Ceignant une épée sous sa cape noire, il quitta sa maison par un passage secret et s'engouffra en hâte dans les rues désertes. Il était tout juste minuit lorsqu'il parvint à la maison de Nabonidus, qui se découpait sombrement entre les murailles qui la séparaient des demeures voisines.

Le mur était élevé mais pas impossible à escalader. Nabonidus ne faisait pas confiance à de simples murs de pierre pour assurer sa protection. C'était ce qui se trouvait à l'intérieur qu'il fallait craindre. Ce qu'étaient ces choses à craindre, Murilo ne le savait pas précisément. Il savait qu'il y avait au moins un énorme molosse sauvage qui rôdait

dans les jardins et que celui-ci avait un jour déchiqueté un intrus comme s'il s'était agi d'un lapin. Ce qui l'attendait en plus de cela, Murilo ne songea pas utile de s'en préoccuper. Des hommes qui avaient été autorisés à pénétrer dans les lieux lors de brèves visites légitimes avaient raconté que Nabonidus vivait simplement, mais que sa demeure était richement décorée et, aussi étonnant que cela puisse paraître, qu'il n'avait que peu de domestiques. Ils n'en avaient d'ailleurs vu qu'un seul, un géant silencieux du nom de Joka. Ils avaient aussi entendu quelqu'un d'autre se déplacer dans les recoins éloignés de la maison, mais celui-là, personne ne l'avait vu. Le plus grand mystère de cette mystérieuse demeure, c'était Nabonidus lui-même, dont la faculté d'intrigue et sa maîtrise des arcanes de la politique internationale en avaient fait l'homme le plus puissant du royaume. Le peuple, le chancelier et le roi étaient autant de marionnettes qui dansaient sur ses fils.

Murilo escalada le mur et se laissa tomber dans les jardins, suite de taches d'ombres qu'obscurcissaient des fourrés aux branches ondoyantes. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres de cette maison qui se découpait aussi sombrement parmi les arbres. Le jeune aristocrate avança rapidement – quoique avec précaution – à travers les fourrés. Il s'attendait à tout instant à entendre le grand molosse aboyer et surgir des ténèbres dans toute son imposante masse. Il doutait de l'efficacité de son épée face à une telle attaque, mais n'hésita pas pour autant. Autant mourir sous les crocs d'une bête fauve que sous la hache du bourreau.

Il buta sur une masse volumineuse et molle. Il se pencha et, à la faible lueur des étoiles, discerna une forme inerte sur le sol. C'était le chien qui gardait ces jardins, et il était mort. Son cou était brisé et gardait l'empreinte de ce qui ressemblait à des crocs gigantesques. Murilo pressentit que nul être humain n'avait pu accomplir cela. Le fauve avait rencontré un monstre plus sauvage que lui. Avec une certaine appréhension, Murilo sonda du regard les masses de buissons et de fourrés obscurs puis, d'un haussement d'épaules, s'approcha de la maison silencieuse.

La première porte qu'il essaya n'était pas fermée à clé. Il entra avec précaution, l'épée à la main, et se retrouva dans un grand couloir sombre, faiblement éclairé par la lumière qui filtrait à travers les tentures à l'autre bout. Un silence complet régnait sur toute la demeure. Murilo se faufila le long du couloir et s'arrêta pour jeter un coup d'œil derrière la tenture. Son regard rencontra une pièce éclairée ; les fenêtres étaient munies de rideaux de velours si tendus qu'aucune lumière ne pouvait s'échapper

vers l'extérieur. Nul être vivant dans la pièce, mais elle avait un bien sinistre occupant : au milieu des meubles brisés et de tentures arrachées, témoins muets d'une lutte redoutable, gisait le corps d'un homme. Il était couché sur le ventre, mais sa tête était tordue de telle façon que son menton reposait sur une épaule. Les traits, déformés en une grimace sinistre, semblaient fixés sur le jeune aristocrate épouvanté.

Pour la première fois cette nuit, la résolution de Murilo chancela. Il jeta un coup d'œil incertain dans la direction d'où il était venu. Puis le souvenir du bourreau et de son échafaud le raffermir, et il traversa la pièce, faisant un détour pour éviter l'horreur grimaçante étalée en son milieu. Bien qu'il n'ait jamais vu l'homme, il savait, d'après les descriptions qu'on lui avait faites, qu'il s'agissait de Joka, le domestique taciturne de Nabonidus.

Derrière les tentures d'une porte, il aperçut une vaste pièce circulaire. À mi-hauteur entre le sol poli et le plafond surélevé, une galerie faisait le tour de cette pièce, meublée comme celle d'un roi. En son milieu se trouvait une imposante table d'acajou, sur laquelle étaient posés des carafes de vin et des mets succulents. Et Murilo se raidit. Dans un grand fauteuil dont le large dos était face à lui, il vit une silhouette dont les vêtements lui étaient familiers. Il entra aperçut un bras dans une manche rouge, posé sur un accoudoir ; la tête, dissimulée sous la cagoule de cette cape si familière, était penchée en avant, comme plongée dans une méditation. Murilo avait vu Nabonidus assis dans cette position des centaines de fois à la cour royale.

Maudissant son cœur qui battait la chamade, le jeune aristocrate s'avança dans la pièce à pas feutrés, l'épée tendue en avant, tout son corps prêt à délivrer la botte fatale. Sa proie ne bougeait pas, ni ne semblait avoir entendu son approche prudente. Le Prêtre Rouge était-il donc endormi, ou était-ce un cadavre qui était ainsi vautré dans ce grand fauteuil ? Murilo n'était plus désormais qu'à une enjambée de son ennemi lorsque soudain l'homme dans le fauteuil se leva et lui fit face.

Le sang reflua des traits de Murilo. Son épée glissa de ses doigts et tomba en retentissant sur le sol poli. Un cri terrible franchit ses lèvres exsangues, suivi par la chute lourde d'un corps. Et de nouveau le silence régna sur la demeure du Prêtre Rouge.



II

P eu après que Murilo eut quitté le donjon où Conan le Cimmérien était enfermé, Athicus apporta au prisonnier un plateau de nourriture qui comprenait, entre autres, un énorme quartier de bœuf et une chope d'ale. Conan se jeta dessus avec un appétit féroce, pendant qu'Athicus partait inspecter les cellules pour vérifier que tout était en ordre... et que personne ne serait témoin de la prétendue évasion. C'était pendant qu'il était ainsi occupé qu'une escouade de soldats fit irruption dans la prison et le mit aux arrêts. Murilo se trompait en pensant que cette arrestation signifiait que le projet d'évasion de Conan avait été découvert. Cela concernait tout autre chose; Athicus s'était montré négligent dans ses affaires avec la pègre, et il avait été rattrapé par l'un de ses vieux péchés.

Un autre geôlier prit sa place, un individu flegmatique mais sûr, que nulle somme d'argent n'aurait pu détourner de son devoir. Il était dépourvu d'imagination, mais avait une idée exaltée de l'importance de sa fonction.

Une fois Athicus emmené devant le magistrat pour y être formellement inculpé, ce nouveau geôlier fit le tour des cellules par pure routine. Comme il passait devant celle de Conan, son sens des convenances fut heurté et outragé de voir le prisonnier libre de ses chaînes et occupé à ronger les derniers bouts de viande encore accrochés à un énorme quartier de bœuf. Le geôlier fut si choqué qu'il commit l'erreur d'entrer seul dans la cellule, sans avoir au préalable appelé les gardiens en

poste ailleurs dans la prison. Ce fut sa première faute professionnelle, et aussi sa dernière. Conan lui fracassa le crâne avec l'os de bœuf, s'empara de sa dague et de ses clés, et quitta la cellule sans se presser. Comme Murilo l'avait dit, il n'y avait qu'un seul garde en faction dans cette partie de la prison la nuit. Le Cimmérien franchit les murs à l'aide des clés dont il s'était emparé et se retrouva rapidement à l'air libre, aussi libre que si le plan de Murilo avait fonctionné.

Au pied des murs de la prison, Conan s'arrêta un instant pour décider de ce qu'il allait faire. Il se dit qu'il ne devait rien à Murilo puisqu'il s'était échappé par ses propres moyens ; c'était cependant le jeune aristocrate qui l'avait délivré des fers et qui lui avait fait apporter de la nourriture, deux éléments sans lesquels son évasion aurait été impossible. Conan en conclut qu'il était obligé envers Murilo et, puisqu'il était un homme qui finissait toujours par s'acquitter de ses obligations, il résolut de tenir la promesse qu'il avait faite au jeune aristocrate. Mais tout d'abord, il avait quelque chose à régler.

Il se débarrassa de sa tunique en lambeaux et s'enfonça dans la nuit vêtu seulement d'un pagne. Tout en avançant, il caressait du doigt la dague dont il s'était emparé... une arme meurtrière munie d'une lame à double tranchant de dix-neuf pouces de long. Sans faire de bruit, il longea les allées et traversa les places plongées dans les ténèbres jusqu'à ce qu'il parvienne à destination : le quartier du Dédale. Il s'enfonça résolument dans ce labyrinthe sans avoir à chercher son chemin, car il en connaissait chaque recoin. Il s'agissait véritablement d'un dédale d'allées sombres et tortueuses et de cours fermées, où les bruits étaient furtifs et les odeurs nauséabondes. Les rues n'y étaient pas pavées ; la boue se mélangeait aux déchets pour former des amas répugnants. L'évacuation d'eau y était inconnue et les ordures étaient jetées à même les allées, monticules puants entre les mares de boue. Si un homme n'y prenait garde, il risquait fort de glisser et de se retrouver à demi submergé dans un bassin malodorant. Il n'était pas non plus rare de buter sur un cadavre, la gorge tranchée ou la tête fracassée, gisant à même le sol bourbeux. C'est avec raison que les honnêtes gens évitaient le Dédale.

Conan atteignit sa destination sans avoir été vu, juste au moment où la personne qu'il comptait retrouver était en train d'en partir. Comme le Cimmérien se glissait furtivement dans la cour en contrebas, la fille qui l'avait vendu à la police prenait congé de son nouvel amant dans une chambre du premier étage. Une fois la porte fermée derrière

lui, ce jeune brigand descendit à tâtons l'escalier qui craquait sous son poids, perdu dans ses pensées qui, comme celles de tous les habitants du Dédale, concernaient au premier chef l'acquisition illégale des biens d'autrui. À mi-chemin dans les escaliers, il s'arrêta soudain et ses cheveux se hérissèrent. Une forme indistincte était tapie dans les ténèbres devant lui, et une paire d'yeux luisait comme ceux d'un fauve en chasse. Un grondement de bête sauvage fut la dernière chose qu'il devait entendre, car le monstre se jeta sur lui et une lame acérée fouailla ses entrailles. Il eut un dernier sanglot d'agonie et s'écroula mollement sur les marches.

Le barbare resta un instant au-dessus de son corps, telle une goule, ses yeux brillant dans le noir. Il savait qu'on avait entendu le bruit, mais les gens du Dédale faisaient attention à ne pas se mêler de ce qui ne les regardait pas. Un cri d'agonie sur des marches obscures n'avait rien d'inhabituel. Plus tard, quelqu'un oserait s'aventurer pour en savoir plus... mais pas avant un laps de temps raisonnable.

Conan grimpa les marches et s'arrêta devant cette porte qui lui était si familière. Elle était fermée à clé de l'intérieur, mais il fit passer sa lame entre le battant et le chambranle et leva ainsi le verrou. Il entra, ferma la porte derrière lui, et fit face à la fille qui l'avait vendu à la police.

La jeune fille était sur son lit défait, en chemise, assise en tailleur. Elle blêmit et le regarda comme s'il était un revenant. Elle avait entendu le cri dans les escaliers, et elle vit la tache rouge sur la dague qu'il avait à la main. Mais elle était trop épouvantée quant à son propre sort pour perdre son temps à se lamenter sur le sort évident de son amant. Elle se mit à le supplier de lui laisser la vie sauve, dans des propos rendus presque incohérents par la terreur. Conan ne répondit pas ; il resta simplement là à la regarder de ses yeux brûlants, testant le fil de sa lame sur son pouce calleux.

Il finit par traverser la chambre tandis qu'elle se recroquevillait contre le mur, demandant grâce entre deux sanglots. L'empoignant sans ménagement par ses boucles blondes, il la traîna au bas du lit. Rangeant sa lame dans son fourreau, il s'empara de sa victime sous son bras gauche, et s'avança à grandes enjambées vers la fenêtre. Comme la plupart des maisons de ce type, chaque étage était entouré d'un rebord formé par le prolongement des saillies des fenêtres. Conan ouvrit la fenêtre d'un coup et s'avança sur le rebord étroit. Si quelqu'un s'était réveillé à ce moment ou trouvé à proximité, un bien étrange spectacle se serait offert à lui : un homme se déplaçant avec précaution le long du

rebord, une fille gesticulante et à demi nue sous son bras. Il n'aurait pas été plus intrigué que la fille.

Atteignant enfin son but, Conan s'arrêta et s'agrippa au mur de sa main libre. À l'intérieur du bâtiment retentit soudain une clameur, indiquant que le cadavre venait enfin d'être découvert. Sa captive gémissait et se tordait, renouvelant ses imprécations. Conan jeta un coup d'œil vers les immondices et la fange des allées en contrebas. Il prêta attention un instant aux supplications de la fille et aux clameurs dans l'immeuble, puis, visant soigneusement, il la laissa tomber dans une fosse à purin. Il resta quelques secondes à savourer le spectacle de la fille qui s'agitait et se démenait, à écouter ses jurons furieux, et s'autorisa même un ricanement sourd. Puis il releva la tête, écouta le tumulte qui allait s'amplifiant dans le bâtiment, et décida qu'il était temps d'aller tuer Nabonidus.



III

C'est un bruit métallique retentissant qui réveilla Murilo. Il grogna, désorienté, et s'efforça de recouvrer une position assise. Le silence et l'obscurité régnaient tout autour de lui et l'espace d'un instant il fut gagné par la crainte malade d'être devenu aveugle. Puis il se remémora ce qui s'était passé, et ses chairs se hérissèrent. Tâtonnant autour de lui, il se rendit compte qu'il était étendu sur un plancher de dalles de pierre lisses et régulières. S'aventurant plus loin, il découvrit un mur fait du même matériau. Il se leva et s'adossa contre celui-ci, tentant en vain de s'orienter. Il se trouvait dans une sorte

de prison, de cela il était certain, mais en quel endroit et depuis combien de temps, il n'en avait pas la moindre idée. Il se rappelait vaguement d'un bruit retentissant, et se demanda si c'était le bruit de la porte de fer de sa cellule se refermant derrière lui, ou au contraire, s'il avait marqué l'entrée d'un bourreau.

Il frissonna profondément à cette idée et se mit à avancer précautionneusement le long du mur. Il s'attendait à rencontrer l'extrémité de sa cellule à tout moment, mais après un moment il conclut qu'il était en fait en train de se déplacer le long d'un couloir. Il resta près du mur, redoutant les fosses et autres pièges du même acabit, et comprit bientôt qu'il n'était pas seul dans les ténèbres. Il ne pouvait rien voir, mais soit ses oreilles avaient perçu un bruit furtif, ou alors c'était son subconscient qui l'avait prévenu. Il s'arrêta, les cheveux dressés sur la tête ; aussi sûr qu'il était en vie, il savait qu'un autre être vivant était là, devant lui, tapi dans l'ombre.

Il pensait que son cœur était sur le point de s'arrêter de battre lorsqu'une voix siffla avec un accent barbare :

— Murilo ! C'est toi ?

— Conan !

Submergé par l'émotion, le jeune aristocrate tâtonna dans l'obscurité jusqu'à ce que ses mains rencontrent deux épaules massives et nues.

— Heureusement que je t'ai reconnu, grogna le Cimmérien. J'étais sur le point de t'embrocher comme un porc engraisé.

— Où sommes-nous, au nom de Mitra ?

— Dans les fosses situées sous la maison du Prêtre Rouge ; mais pourquoi...

— Quelle heure est-il ?

— Guère plus tard que minuit.

Murilo secoua la tête, tentant de rassembler ses esprits.

— Que fais-tu ici ? demanda le Cimmérien.

— Je suis venu tuer Nabonidus. J'ai eu vent qu'on avait changé le garde de ta cellule...

— En effet, grogna Conan. J'ai fracassé le crâne du nouveau geôlier et me suis enfui. J'aurais dû arriver ici il y a des heures de ça, mais j'avais d'abord quelques affaires personnelles à régler. Bon ; nous partons traquer Nabonidus ?

Murilo frissonna.

— Conan, nous sommes dans la demeure de l'archi-démon ! Je suis venu y chercher un ennemi humain ; j'ai trouvé un diable velu échappé des enfers !

Conan grogna, incertain. Aussi intrépide qu'un tigre blessé quand il s'agissait d'ennemis humains, il était cependant habité de toutes les terreurs superstitieuses des êtres primitifs.

— Je suis parvenu à m'introduire dans la maison, chuchota Murilo comme si les ténèbres avaient des oreilles pour écouter. J'ai trouvé le chien de Nabonidus frappé à mort, dans le jardin. À l'intérieur, j'ai trouvé Joka, le domestique. Son cou avait été brisé. Puis j'ai vu Nabonidus en personne, assis dans son fauteuil, dans ses accoutrements habituels. Tout d'abord, j'ai cru qu'il était mort lui aussi. Je me suis approché en silence pour le poignarder. Alors il s'est levé et m'a fait face. Grands Dieux !

Le souvenir de cette horreur figea le jeune aristocrate pendant un instant, et il se retrouva incapable de parler alors qu'il revivait cet instant affreux.

— Conan, murmura-t-il, ce n'est pas un *homme* qui m'a fait face ! Il ressemblait à un homme par le corps et dans sa posture, mais c'est un visage de démence et de cauchemar que j'ai vu sous la cagoule écarlate du prêtre. Ce visage était couvert de poils noirs entre lesquels rougeoyaient des petits yeux porcins ; son nez était aplati avec d'énormes narines évasées ; ses lèvres charnues étaient retroussées, révélant d'immenses crocs jaunis, comme ceux d'un chien. Les mains qui dépassaient des manches écarlates étaient contrefaites et couvertes du même pelage noir. J'ai vu tout ça en un instant, et l'instant d'après, submergé par cette vision d'horreur, mes sens défailirent et je m'évanouis.

— Et après ? demanda le Cimmérien, mal à l'aise.

— Je n'ai repris mes sens qu'il y a peu ; le monstre doit m'avoir jeté dans cette fosse souterraine. Conan, j'ai toujours soupçonné Nabonidus de ne pas être totalement humain ! C'est un démon, une chose qui peut changer d'aspect ! Le jour, il se meut parmi les hommes sous forme humaine et la nuit il reprend son véritable aspect.

— Cela semble évident, répondit Conan. Tout le monde sait qu'il existe des hommes qui peuvent se transformer en loup par leur seule volonté. Mais pourquoi a-t-il tué ses domestiques ?

— Qui peut se targuer de pouvoir sonder l'esprit d'un démon ? lui répondit Murilo. Notre tâche première est de nous sortir de cet endroit. Les armes humaines ne peuvent rien contre un être capable de changer d'aspect. Comment t'es-tu retrouvé ici ?

— Par les égouts. Je me suis dit que les jardins seraient gardés. Les égouts donnent sur un tunnel qui mène jusqu'à ces fosses. Je pensais pouvoir trouver une porte non verrouillée menant aux étages supérieurs.

— Alors échappons-nous par où tu es arrivé ! s'exclama Murilo. Au diable tout cela ! Une fois sortis de cet antre de serpent, nous tenterons notre chance contre la garde royale et essaierons de nous enfuir de cette ville. Vas-y, je te suis !

— Inutile, grogna le Cimmérien. La voie qui mène aux égouts est barrée. Au moment où je suis entré dans le tunnel, une grille de fer s'est abattue du plafond. Si je n'avais pas été plus vif que l'éclair, les pointes de la grille m'auraient cloué au sol comme un ver. Lorsque j'ai tenté de la soulever, elle n'a pas bougé d'un pouce. Un éléphant ne parviendrait pas à la faire bouger. Ni quelque chose de plus gros qu'un lapin à se glisser entre les barres de fer.

Murilo jura, et une main glacée parcourut son échine. Il aurait dû se douter que Nabonidus ne laisserait aucune voie d'accès à sa demeure sans surveillance. Si Conan n'avait pas eu cette vitesse propre aux bêtes sauvages, cette herse l'aurait embroché. Il avait sans doute déclenché un mécanisme caché en se déplaçant dans le tunnel, faisant tomber la grille. Et maintenant, ils étaient tous les deux vivants, mais captifs.

— Il n'y a plus qu'une chose à faire, dit Murilo, suant de tous les pores de sa peau, c'est tenter de trouver une autre issue ; elles sont sans doute toutes piégées, mais nous n'avons pas le choix.

Le barbare grogna en signe d'accord, et les compagnons se mirent à tâtonner au hasard le long de ce couloir. À ce moment, Murilo songea à quelque chose.

— Comment as-tu pu me reconnaître dans cette obscurité ? demanda-t-il.

— Quand tu es venu me trouver dans ma cellule, j'ai senti l'odeur du parfum que tu mets dans tes cheveux, répondit Conan. Je l'ai sentie de nouveau il n'y a pas très longtemps, au moment où j'étais tapi dans le noir, me préparant à t'éventrer.

Murilo porta une boucle de cheveux noirs à ses narines ; même ainsi l'odeur était à peine perceptible pour son odorat de civilisé, et il réalisa que les sens du Cimmérien devaient être particulièrement aiguisés.

Tandis qu'il avançait avec peine, sa main se porta sur son fourreau, et il jura de le trouver vide. À ce moment, une faible lueur apparut devant eux, et ils parvinrent rapidement à un coude dans le couloir, d'où filtrait une lumière grisâtre. Parvenus à l'angle, tous deux regardèrent avec précaution, et Murilo, penché sur son compagnon, sentit l'imposante carcasse de ce dernier se raidir. Le jeune homme l'avait vu lui aussi : un homme, gisant inerte et à moitié nu dans le couloir, juste après le coude,

vaguement illuminé par une lueur qui semblait émaner d'un disque fiché dans le mur en face. Il se dégageait de cette silhouette, qui gisait face contre terre, une étrange familiarité ; les implications inexplicables et monstrueuses qui en découlaient firent tressaillir l'âme de Murilo. Faisant signe au Cimmérien de le suivre, il s'avança en silence et se pencha sur le corps. Surmontant une certaine répugnance, il l'empoigna et le fit basculer sur le dos. Il laissa alors échapper un juron d'incrédulité et le Cimmérien un puissant grognement de surprise.

— Nabonidus ! le Prêtre Rouge ! s'exclama Murilo, son cerveau saisi soudain d'un vertige sans nom. Mais alors, qui... quoi ?

Le prêtre marmonna quelques mots et se mit à remuer faiblement. Avec une vitesse toute féline, Conan se pencha sur l'homme et pointa sa dague juste au-dessus du cœur de celui-ci. Murilo le saisit par le poignet.

— Attends ! Ne le tue pas tout de suite...

— Pourquoi pas ? demanda le Cimmérien. Il est sous sa forme humaine et il est assoupi. Veux-tu donc qu'il s'éveille et nous taille en pièces ?

— Non, attends ! le pressa Murilo, tentant de surmonter sa confusion. Regarde ! Il ne dort pas... Tu vois ce bleu sur sa tempe rasée ? On l'a assommé. Il se peut même qu'il soit là depuis des heures.

— Je pensais que tu avais juré l'avoir vu sous sa forme bestiale, là-haut, dans la maison, dit Conan.

— Je l'ai vu ! Ou alors... Il se réveille ! Retiens ta lame, Conan ; il y a là un mystère plus profond que je ne l'aurais cru. Je dois m'entretenir avec ce prêtre, avant que nous le tuions.

Nabonidus porta une main hésitante sur sa tempe meurtrie, grommela quelque chose, et ouvrit les yeux. L'espace d'un instant, ils restèrent vides, dénués d'intelligence ; puis il revint à la vie d'un mouvement sec, et il s'assit, regardant les deux hommes. Quel que puisse avoir été le choc terrifiant qui avait engourdi son esprit acéré, l'homme avait désormais recouvré toutes ses facultés habituelles. Ses yeux lancèrent des regards autour de lui, puis se posèrent sur Murilo.

— Vous faites honneur à ma maison, jeune homme, dit-il en riant d'un air assuré, regardant la grande silhouette qui se découpait derrière l'épaule du jeune aristocrate. Tu t'es offert les services d'un forban, je vois. Ton épée ne suffisait-elle donc pas pour mettre fin aux jours de mon humble personne ?

— Cela suffit, rétorqua Murilo avec impatience. Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Voilà une étrange question à poser à un homme qui vient tout juste de retrouver ses esprits, répondit le prêtre. Je ne sais pas quelle heure il est à présent, mais on m'a attaqué environ une heure avant minuit.

— Mais alors qui donc se fait passer pour toi dans tes propres vêtements, en haut, dans la maison ? demanda Murilo.

— Thak, sans nul doute, répondit Nabonidus, caressant ses plaies avec amertume. Oui, ce ne peut être que Thak. Et dans ma propre robe ? Le chien !

Conan qui ne comprenait rien à la scène, s'agitait, impatient, et marmonna quelque chose dans sa langue natale. Nabonidus le regarda avec un air bizarre.

— La dague de ton rustre semble impatiente à trouver le chemin de mon cœur, Murilo, dit-il. Je pensais que tu aurais été suffisamment sage pour écouter mon avertissement et quitter la ville.

— Comment pouvais-je savoir ce qui m'attendait ? lui répondit Murilo. En tout cas, c'est ici que je défends mes intérêts.

— Tu es en bonne compagnie avec ce coupe-jarret, murmura Nabonidus. Je te suspectais depuis quelque temps. C'est pourquoi je me suis arrangé pour faire disparaître ce secrétaire de la cour au teint si blafard. Avant qu'il meure, il m'a révélé nombre de choses dont, entre autres, le nom de ce jeune aristocrate qui l'avait corrompu, afin qu'il lui fournisse des secrets d'État, que ce jeune aristocrate revendait ensuite à des puissances rivales. N'as-tu pas honte de toi, Murilo, voleur aux mains immaculées ?

— Je n'ai pas plus de raisons d'avoir honte que toi, sale pillard au cœur de vautour, répondit sur-le-champ Murilo. Tu exploites un royaume tout entier pour ton propre compte et, sous le couvert de ta fonction d'état désintéressée, tu escroques le roi, dépouilles les riches, opprimes les pauvres et sacrifies l'avenir du pays tout entier pour satisfaire ton ambition sans bornes. Tu ne vaux pas mieux qu'un gros porc dont le groin est plongé dans son auge. Tu es un bien plus grand voleur que moi ! De nous trois, c'est le Cimmérien qui est le plus honnête car lui au moins tue et vole au grand jour.

— Eh bien, nous sommes donc tous des bandits, opina Nabonidus sur un ton égal. Et maintenant, que veux-tu ? Ma vie ?

— Quand j'ai vu l'oreille du secrétaire disparu, je savais que j'étais perdu, dit Murilo brusquement, et je me suis dit que tu invoquerais l'autorité du roi. Avais-je raison ?

— En effet, répondit le prêtre. Il est facile de se débarrasser d'un secrétaire à la cour, mais toi, tu es un personnage un peu trop important. J'avais l'intention de raconter au roi une farce te concernant, ce matin.

— Une farce qui m'aurait coûté la tête, murmura Murilo. Alors le roi est toujours dans l'ignorance de mes exactions à l'étranger ?

— Pour l'instant, soupira Nabonidus. Et maintenant, puisque je vois que ton compagnon a son couteau à la main, je crains fort que cette farce ne soit jamais racontée.

— Tu dois savoir comment on peut s'échapper de ce trou à rats, déclara Murilo. Supposons que je te laisse la vie sauve. Es-tu prêt à nous aider à nous échapper et à jurer de rester silencieux quant à mes activités illégales ?

— Et depuis quand un prêtre tiendrait-il parole ? se plaignit Conan, comprenant le sens général de la conversation. Laisse-moi lui trancher la gorge ; je veux voir de quelle couleur est son sang. On dit dans le Dédale que son cœur est noir ; donc son sang doit être noir aussi...

— Reste calme, chuchota Murilo. S'il ne nous guide pas hors de ces profondeurs, nous risquons bien de pourrir ici. Alors, Nabonidus, que dis-tu de ma suggestion ?

— Que dit un loup dont la patte est prise au piège ? ricana le prêtre. Je suis en votre pouvoir et, si nous voulons nous échapper, nous devons unir nos efforts. Je jure d'oublier toutes tes malversations si je survis à cette aventure. Je le jure sur l'âme de Mitra !

— Je suis satisfait, murmura Murilo. Même le Prêtre Rouge n'oserait pas briser un tel serment. Maintenant, nous devons sortir de là. Mon ami ici présent s'est introduit en passant par le tunnel, mais une grille est tombée derrière lui, bloquant le passage. Peux-tu la faire se soulever ?

— Pas depuis cette fosse, répondit le prêtre. Le levier de contrôle se trouve dans la pièce au-dessus du tunnel. Il n'existe qu'une seule autre issue à ce souterrain, et je vais vous la montrer. Mais dis-moi, comment es-tu arrivé ici ?

Murilo lui expliqua en quelques mots ; Nabonidus hocha de la tête puis se leva avec raideur. Il avança en boitant le long du couloir, qui s'élargissait à partir de cet endroit pour former une sorte de vaste pièce, et s'approcha du disque d'argent à l'autre bout. La luminosité gagnait en intensité au fur et à mesure qu'ils avançaient, mais elle restait toujours faible et diffuse. Près du disque ils virent un escalier étroit qui menait vers le haut.

— Voilà l'autre issue, dit Nabonidus, et je doute fort que la porte à l'autre bout soit fermée à clé. Mais j'ai idée que quiconque voudrait franchir cette porte ferait mieux de se trancher la gorge avant. Regardez dans le disque.

Ce qui ressemblait à une espèce d'assiette argentée était en réalité un grand miroir fiché dans le mur. Un système complexe de tubes, apparemment en cuivre, saillait du mur juste au dessus; ces tubes s'incurvaient pour donner directement sur le miroir. Regardant à l'intérieur de ces tubes, Murilo y vit un nombre impressionnant de miroirs plus petits. Il porta alors son regard sur celui du mur, le plus large, et poussa un cri d'exclamation. Regardant par-dessus son épaule, Conan grogna.

C'était comme s'ils regardaient à travers une grande fenêtre donnant sur une pièce bien éclairée. Il y avait de grands miroirs sur les murs et entre ceux-ci étaient suspendues de grandes tentures en velours; il y avait aussi des divans de soie, des chaises d'ébène et d'ivoire; plusieurs portes munies de rideaux débouchaient sur cette pièce. Devant une porte dépourvue de rideaux était assise une masse noire et imposante qui contrastait vivement avec la richesse du décor.

Murilo sentit de nouveau son sang se glacer dans ses veines comme il contemplait l'horreur qui semblait le fixer du regard. Il eut un mouvement de recul involontaire; Conan s'approcha craintivement jusqu'à ce que sa mâchoire touche presque la surface; il émit une sorte de grognement de menace ou de défi dans sa langue natale.

— Au nom de Mitra, Nabonidus, s'exclama Murilo, secoué au tréfonds de son être, qu'est-ce que c'est?

— C'est Thak, répondit le prêtre tout en massant sa tempe. D'aucuns diraient que c'est un grand singe, mais il est presque aussi différent d'un singe qu'il l'est d'un être humain. Son peuple habite très loin à l'est, dans les montagnes qui bordent les frontières orientales de Zamora. Ils ne sont pas nombreux, mais s'ils ne sont pas exterminés, je pense que d'ici à une centaine de milliers d'années ils deviendront humains. Ils en sont encore aux balbutiements de leur évolution; ce ne sont pas des singes, comme l'étaient leurs lointains ancêtres, ni des hommes, comme le seront peut-être leurs lointains descendants. Ils habitent les récifs escarpés de montagnes quasiment inaccessibles, ne connaissant ni l'usage du feu, ni celui des armes, pas plus que la construction d'abris ou la confection de vêtements. Et pourtant, ils sont dotés d'une forme de langage, constitué principalement de grognements et de claquements.

» J'ai recueilli Thak lorsqu'il était bébé, et il a appris ce que je lui ai enseigné bien plus rapidement et avec bien plus d'attention que n'importe quel autre animal. Il était tout à la fois mon garde du corps et mon domestique. Mais j'ai oublié qu'étant en partie un homme, il ne pouvait pas devenir une simple ombre de moi-même, comme l'aurait été un autre animal. Apparemment son cerveau semi-bestial a conservé des vestiges de haine, de rancœur et d'une certaine forme d'ambition bestiale.

» Quoi qu'il en soit, il a frappé au moment où je m'y attendais le moins. La nuit dernière il m'a paru devenir soudainement pris de démence. Ses actions avaient l'empreinte de la folie animale, et pourtant je sais maintenant que tout cela devait être le produit d'un acte mûrement réfléchi et planifié.

» J'ai entendu un bruit de lutte dans le jardin et m'y suis rendu pour savoir ce qui se passait... car j'étais persuadé que c'était toi, et que mon molosse venait de te terrasser. J'ai alors vu Thak émerger des fourrés, ruisselant de sang. Avant que je comprenne ses intentions, il m'a bondi dessus en poussant un cri terrifiant et m'a assommé. Je ne me rappelle pas de la suite, mais je devine que, suivant quelque instinct fantasque de son cerveau à demi humain, il m'a dépouillé de ma robe et, comme j'étais encore en vie, il m'a jeté dans cette fosse... dans quel but, seuls les dieux pourraient le savoir. Il devait avoir tué le chien au moment où il rentrait du jardin, et après m'avoir terrassé, il a de toute évidence tué Joka, puisque tu as vu son cadavre dans la maison. Joka serait venu à mon aide, même contre Thak, qu'il a toujours haï.

Murilo regarda la créature à travers le miroir ; elle était assise devant la porte close, attendant avec une patience monstrueuse. Il frissonna à la vue de ces grandes mains noires, recouvertes de poils qui ressemblaient à une sorte de pelage. Son corps était massif, large et voûté. Ses épaules, anormalement larges, avaient déchiré la robe écarlate et, en les apercevant, Murilo vit qu'elles étaient recouvertes du même pelage épais et noir. Le visage qui saillait de sous le capuchon rouge était d'une bestialité sans nom, et pourtant Murilo réalisa que Nabonidus disait la vérité quand il disait que Thak n'était pas vraiment une bête sauvage. Il y avait quelque chose au fond de ces yeux rouge sombre, dans la posture maladroite de la créature, quelque chose dans son apparence générale qui la différenciait du règne animal. Ce corps monstrueux abritait un cerveau et une âme qui commençaient tout juste à s'épanouir dans une humanité encore vague. Murilo resta pétrifié et atterré lorsqu'il reconnut une légère et hideuse parenté entre le genre humain et cette horreur assise, et il fut pris

de nausée lorsqu'il réalisa fugitivement les abîmes de bestialité hurlante à travers lesquels l'humanité avait dû péniblement passer.

— Il nous voit, à n'en pas douter, murmura Conan. Pourquoi ne nous charge-t-il donc pas ? Il pourrait briser cette fenêtre sans peine.

Murilo comprit que Conan pensait que le miroir était une sorte de fenêtre.

— Il ne nous voit pas, répondit le prêtre. Nous regardons en fait la pièce située juste au-dessus de nous. Cette porte que surveille Thak est celle qui se trouve au bout de ces marches. Ce n'est qu'un jeu de miroirs. Tu vois ces glaces sur les murs ? Elles réfléchissent l'image de la pièce dans ces tubes, le long desquels elle est réfléchie de nouveau et agrandie jusqu'à se projeter sur ce grand miroir.

Murilo comprit que le prêtre avait des siècles d'avance sur son époque pour avoir été capable de mettre au point une telle invention ; Conan quant à lui n'y vit que de la sorcellerie et ne s'en préoccupa pas plus avant.

— J'ai conçu cette fosse pour être soit un refuge, soit une prison, déclara le prêtre. Il m'est arrivé de me réfugier ici et, grâce à ces miroirs, j'ai pu voir la mort s'abattre sur ceux qui en voulaient à ma personne.

— Mais pourquoi Thak surveille-t-il cette porte ? demanda Murilo.

— Il doit avoir entendu la chute de la grille dans le tunnel. Celle-ci est reliée à des cloches placées dans les pièces du haut. Il sait qu'il y a quelqu'un dans le souterrain et attend que l'intrus monte les marches. Oh, il a bien appris les leçons que je lui ai enseignées. Il a vu ce qui est arrivé aux hommes qui franchissaient cette porte, lorsque je tirais la corde sur ce mur là-bas, et il attend de pouvoir m'imiter.

— Et qu'allons nous faire pendant qu'il attend ? demanda Murilo.

— Il n'y a rien que nous puissions faire, excepté le regarder. Aussi longtemps qu'il sera dans cette pièce, nous ne pouvons risquer de monter ces marches. Il a la force d'un véritable gorille et il pourrait très facilement nous tailler en pièces. Mais il n'a pas besoin de faire usage de ses muscles ; si nous ouvrons cette porte, il n'a qu'à tirer cette corde et il nous enverra tous dans l'au-delà.

— Comment cela ?

— Notre accord stipule que je vous aide à vous échapper, répondit le prêtre, pas que je révèle mes secrets.

Murilo voulut répondre, puis se raidit soudain. Une main furtive venait d'écarter les rideaux d'une des portes. Entre ceux-ci apparut un

visage sombre dont les yeux menaçants étaient fixés en direction de la forme ramassée dans sa robe d'écarlate.

— Petreus ! siffla Nabonidus. Mitra, quelle assemblée de vautours aura vu cette nuit !

Le visage était toujours encadré entre les rideaux écartés. Par-dessus l'épaule de l'intrus d'autres visages scrutaient... des visages sombres, émaciés, illuminés par une impatience sinistre.

— Que font-ils ici ? murmura Murilo, baissant machinalement le ton de sa voix, bien qu'il sût parfaitement qu'ils ne pouvaient pas l'entendre.

— Mais voyons, que peuvent bien faire Petreus et ses jeunes et ardents nationalistes dans la demeure du Prêtre Rouge ? ricana Nabonidus. Vois avec quelle attention ils fixent la silhouette qu'ils prennent pour leur ennemi juré. Ils ont commis la même erreur que toi ; ce devrait être amusant de voir la tête qu'ils feront quand ils verront à quel point ils se sont mépris.

Murilo resta silencieux. Toute cette affaire semblait bien irréelle. Il avait l'impression d'assister à un spectacle de marionnettes, ou d'être un spectre désincarné assistant de manière détachée aux faits et gestes des vivants, sa présence ignorée et invisible de tous.

Il vit Petreus faire signe à ses compagnons et porter un doigt à ses lèvres. Le jeune aristocrate n'arrivait pas à savoir si Thak était au courant de la présence des intrus. La position de l'homme-singe n'avait pas changé, et il était toujours assis le dos vers la porte que les hommes étaient en train de franchir en silence.

— Ils ont eu la même idée que toi, lui glissa Nabonidus à l'oreille. Mais leurs raisons à eux sont patriotiques et non égoïstes. Il est devenu facile de pénétrer chez moi, maintenant que le chien est mort. Oh, quelle chance se serait de pouvoir me débarrasser d'eux une fois pour toutes ! Si j'étais assis à la place de Thak... un bond jusqu'au mur... une traction sur cette corde...

Petreus venait de franchir en silence le seuil de la porte, talonné par ses compagnons, leurs lames luisant sombrement. Soudain Thak se releva et pivota sur lui-même. L'horreur inattendue de cette apparition, là où ils avaient pensé contempler le visage honni mais familier de Nabonidus, fit chanceler leurs nerfs, comme elle avait fait chanceler ceux de Murilo. Petreus recula en hurlant, entraînant ses camarades en arrière dans son geste. Ils basculèrent et tombèrent les uns sur les autres ; à cet instant Thak couvrit la distance jusqu'au seuil de la porte en un

bond prodigieux et grotesque, s'empara d'une épaisse corde de velours qui pendait là, et la tira avec force.

Les rideaux s'écartèrent alors instantanément de chaque côté, dégageant la porte, le long du laquelle glissa quelque chose d'argenté.

— Il s'est souvenu ! exulta Nabonidus. La bête est vraiment à moitié humaine ! Il avait déjà vu ce geste de mort, et il s'en est souvenu ! Regardez maintenant ! Regardez ! Regardez !

Murilo vit que c'était un panneau de verre qui avait glissé en travers du seuil de la porte. Derrière celui-ci il pouvait voir les visages blêmes des conspirateurs. Les mains de Petreus, projetées en avant comme pour contrer une charge de Thak, venaient d'entrer en contact avec la barrière transparente et, d'après ses gestes, il disait quelque chose à ses compagnons. Maintenant que les rideaux étaient tirés, les hommes dans le souterrain pouvaient voir tout ce qui se passait dans la pièce où se trouvaient les nationalistes. Complètement désorientés, ceux-ci traversèrent la pièce en courant jusqu'à la porte par laquelle ils étaient arrivés, et s'arrêtèrent net, comme si un mur invisible les avait arrêtés.

— Une fois la corde tirée, cette pièce s'est retrouvée scellée, ricana Nabonidus. C'est simple ; les panneaux de verre sont glissés dans un interstice au niveau du seuil des portes. Le fait de tirer la corde relâche le ressort qui les tient en place. Alors, ils glissent le long de la porte et se verrouillent. On ne peut actionner ce ressort que de l'extérieur. Le verre est incassable ; un homme armé d'un maillet ne pourrait en venir à bout. Ah !

Les hommes pris au piège étaient gagnés par l'hystérie de la terreur ; ils couraient d'une porte à l'autre comme des déments, frappant en vain les parois cristallines, brandissant leurs poings vers la forme noire et implacable qui se tenait accroupie de l'autre côté. Soudain l'un d'entre eux rejeta sa tête en arrière, regarda vers le haut, et se mit à crier — à en juger par les mouvements de ses lèvres — tout en pointant du doigt en direction du plafond.

— La chute des panneaux de verre a libéré le nuage de mort, dit le Prêtre Rouge, secoué d'un rire démentiel. La poussière du lotus gris du Marais des Morts, qui se trouve au-delà de Khitaï.

Au centre du plafond était suspendue une grappe de bourgeons dorés ; ceux-ci venaient de s'ouvrir comme les pétales d'une grande rose incrustée, et il en tomba une sorte de brouillard grisâtre qui emplit rapidement la pièce. L'hystérie qui régnait dans la pièce se transforma alors en une scène de folie et d'horreur. Les hommes pris au piège se

mirent à tituber et à tourner sur eux-mêmes en courant, comme ivres. De l'écume maculait leurs lèvres déformées par un affreux rictus. Pris de rage ils se jetèrent les uns sur les autres avec leurs poignards et leurs dents, tailladant, mordant et tuant dans un holocauste de folie. Murilo fut malade à ce spectacle, et se trouva heureux de ne pas pouvoir entendre les cris et les hurlements qui devaient résonner dans cette pièce de mort. Comme des images que l'on projette sur un écran, le spectacle était silencieux.

À l'extérieur de cette chambre de l'horreur, Thak bondissait sur place, grimaçant d'une joie féroce et lançant ses longs bras velus haut dans les airs. Derrière l'épaule de Murilo Nabonidus riait comme un démon.

— Ha, joli coup, Petreus ! Tu l'as éventré en beauté ! Et maintenant, un coup pour toi, mon cher patriote ! Et voilà ! Ils sont tous à terre, et les vivants arrachent les chairs des morts de leurs dents écumantes.

Murilo frissonna. Derrière lui le Cimmérien jura doucement dans sa langue fruste. La mort était désormais l'unique occupante de la pièce envahie de vapeurs grises ; déchiquetés, tailladés et mutilés, les conspirateurs gisaient à terre en un monticule sanglant, leurs bouches béantes, leurs visages maculés de sang regardant sans les voir les vapeurs grises qui s'effiloçaient lentement dans l'air.

Thak, voûté comme un gnome de taille colossale, s'approcha du mur où pendait la corde, et il lui imprima un étrange mouvement latéral.

— Il ouvre la porte opposée, dit Nabonidus. Par Mitra, il est encore plus humain je ne l'avais supposé ! Voyez, la brume s'échappe de la pièce et se dissipe. Il attend, pour être tout à fait sûr. Et maintenant il lève l'autre panneau. Il est prudent... Il sait que le lotus gris ne réserve que la folie et la mort. Par Mitra !

Murilo tressaillit en entendant cette exclamation électrisée.

— Voilà notre seule chance ! s'exclama Nabonidus. S'il quitte la pièce du haut pour quelques minutes, nous tentons notre chance et gravissons ces marches en toute hâte !

Tendus par l'angoisse, ils virent le monstre franchir le seuil de la porte en se dandinant et disparaître à leur vue. Les rideaux étaient retombés lorsque le panneau de verre avait retrouvé sa position initiale, dissimulant la pièce mortelle à leur regard.

— Nous devons tenter notre chance ! s'exclama Nabonidus, et Murilo vit la sueur perler à son visage. Peut-être va-t-il se débarrasser des corps comme il m'a vu le faire. Vite ! Suivez-moi en haut de ces marches !

Il s'élança en courant et les gravit avec une agilité qui étonna Murilo. Le jeune aristocrate et le barbare étaient sur ses talons, et ils entendirent son profond soupir de soulagement lorsqu'il ouvrit la porte en haut de l'escalier. Ils se précipitèrent dans la grande pièce dont ils avaient contemplé le reflet à l'étage inférieur. Thak n'était pas en vue.

— Il est dans l'autre pièce avec les cadavres ! s'exclama Murilo. Pourquoi ne pas l'y piéger comme il l'a fait avec eux ?

— Non, non ! pantela Nabonidus, ses traits gagnés par une pâleur inhabituelle. Nous ne sommes pas sûrs qu'il se trouve dans cette pièce. De toute façon, il pourrait bien surgir avant que nous ayons le temps de tirer sur la corde ! Suivez-moi dans ce couloir ; je dois gagner ma chambre pour m'y procurer des armes qui lui seront fatales. Ce couloir est le seul de tous ceux qui débouchent dans cette pièce à ne pas être piégé d'une façon ou d'une autre

Ils le suivirent en toute hâte, traversant une porte fermée par un rideau, et située en face de la pièce de la mort ; ils parvinrent dans un couloir sur lequel donnaient de nombreuses pièces. Nabonidus tenta fébrilement d'ouvrir les portes latérales. Toutes étaient fermées à clé, ainsi que celle du fond.

— Mon Dieu ! (Le Prêtre Rouge prit appui contre le mur, les traits décomposés.) Les portes sont fermées, et Thak a pris mes clés. Nous sommes toujours pris au piège !

Murilo fut consterné de voir l'homme dans un tel état de délabrement mental, et Nabonidus fit un effort pour recouvrer ses esprits.

— Cette bête me fait paniquer, dit-il. Si comme moi vous l'aviez vu mettre des hommes en pièces... Eh bien, que Mitra nous vienne en aide, car nous allons devoir le combattre avec ce que les dieux nous ont donné. Venez !

Il les ramena devant la porte fermée par un rideau, et jeta un coup d'œil dans la pièce juste au moment où Thak entra de l'autre côté. Il était évident que l'homme-bête avait des soupçons. Ses petites oreilles, collées à son crâne, frémissaient et il lançait des regards haineux alentour ; s'approchant de la porte la plus proche, il en arracha les rideaux pour voir ce qu'il y avait derrière.

Nabonidus se recula, tremblant comme une feuille. Il agrippa l'épaule de Conan.

— Oserais-tu opposer ton couteau à ses crocs, l'ami ?

Pour toute réponse, les yeux du Cimmérien s'enflammèrent.

— Vite! murmura le Prêtre Rouge, le poussant derrière les rideaux, près du mur. Puisqu'il va nous trouver bien assez vite, autant l'attirer à nous. Enfonce ta lame dans son dos au moment où il passera devant toi, si tu le peux. Toi, Murilo, montre-toi à lui, puis cours le long du couloir. Mitra sait que nous n'avons aucune chance contre lui dans un combat singulier, mais de toute façon, nous sommes condamnés s'il nous voit.

Murilo sentit le sang se figer dans ses veines, mais il s'arma de courage et fit un pas sur le seuil. À l'autre bout de la pièce, Thak pivota sur ses talons, le fixa du regard et se lança à la charge en poussant un hurlement féroce. Son capuchon était retombé sur ses épaules, révélant sa tête noire et difforme. Ses mains noires et sa robe écarlate étaient éclaboussées d'un rouge plus vif encore. Ce fut un cauchemar noir et pourpre qui traversa la pièce, crocs découverts, ses jambes arquées propulsant sa masse énorme à une vitesse prodigieuse.

Murilo fit demi-tour et se mit à courir dans la direction opposée. En dépit de sa rapidité, le monstre était déjà presque sur ses talons. Alors, au moment où le monstre dépassait les rideaux, une grande forme jaillit de ceux-ci et tomba en plein sur les épaules de l'homme-singe, enfonçant au passage sa dague dans le dos bestial. Thak poussa un cri effrayant et tomba à la renverse sous l'impact. Les deux combattants heurtèrent le sol au même moment pour s'engager immédiatement dans une lutte féroce, mêlée inextricable dans laquelle les deux adversaires se lacéraient et s'entre-déchiraient.

Murilo vit que le barbare avait enserré de ses jambes le torse de l'homme-singe et qu'il tentait de se maintenir sur le dos du monstre tandis qu'il le lardait de coups de couteau. De son côté, Thak tentait de se dégager de cette étreinte pour attirer son ennemi à portée de ses crocs béants qui n'attendaient que de s'enfoncer dans les chairs du Cimmérien. Dans un tourbillon de coups et de lambeaux écarlates, ils roulèrent sur le sol à une vitesse telle que Murilo n'osa pas utiliser la chaise qu'il brandissait, de peur d'assener un coup au Cimmérien. Bien que handicapé par la prise du Cimmérien et par la robe ample qui s'enroulait autour de ses membres et gênait ses mouvements, Thak était rapidement en train de reprendre le dessus grâce à sa force prodigieuse. Il attirait inéluctablement le Cimmérien à lui, le faisant lentement basculer devant lui. Conan avait infligé à l'homme-singe suffisamment de coups pour tuer une douzaine d'hommes; sa lame s'était enfoncée encore et encore dans son torse, ses épaules et son cou de taureau; le

sang ruisselait d'une bonne vingtaine de blessures, mais si le Cimmérien n'arrivait pas à toucher un point absolument vital, la vitalité inhumaine de Thak aurait tôt fait de venir à bout du Cimmérien d'abord, de ses compagnons ensuite.

Conan se battait lui aussi comme une bête fauve, dans un silence ponctué seulement de quelques halètements rauques. Les serres noires du monstre et la terrible étreinte de ses grandes mains difformes le déchiraient et lacéraient ses chairs, et ses mâchoires grimaçantes s'ouvraient sur sa gorge. Murilo, apercevant une ouverture dans la mêlée, bondit et abattit la chaise de toutes ses forces, d'un coup assez puissant pour fracasser le crâne d'un homme. La chaise ne fit que ricocher sur le crâne noir et oblique de Thak, mais le monstre relâcha sa prise un instant et Conan, haletant et ruisselant de sang, profita de cet instant de répit pour se jeter en avant et enfoncer son poignard jusqu'à la garde dans le cœur de l'homme-singe.

L'homme-bête eut un sursaut convulsif puis s'écroula à terre, inerte. Son regard féroce se voila et se figea, ses membres épais furent parcourus d'un dernier spasme et se raidirent enfin.

Conan se releva en chancelant, hagard, et secoua le sang et la sueur qui obstruaient sa vision. Du sang dégouttait de sa dague et de ses doigts, ruisselait le long de ses cuisses, de ses bras et de son torse. Murilo l'agrippa pour le soutenir, mais le barbare le repoussa d'un geste impatient.

— Le jour où je ne serai plus capable de tenir debout tout seul, il sera temps pour moi de mourir, marmonna-t-il à travers ses lèvres tuméfiées. En revanche, je boirais bien une carafe de vin.

Nabonidus contemplait la forme immobile à terre comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Noir, velu, repoussant, le monstre gisait, grotesque dans les lambeaux de la robe écarlate ; même ainsi, il restait pourtant plus humain qu'animal, et quelque chose en lui suscitait la pitié.

Même le Cimmérien ressentit cela, car il dit en haletant :

— Ce n'est pas une bête que j'ai tué ce soir, mais un homme. Je le compterai au nombre des chefs dont j'ai envoyé l'âme dans les ténèbres, et mes femmes chanteront en son honneur.

Nabonidus se pencha et ramassa un jeu de clés, attachées au bout d'une chaîne en or. Elles étaient tombées de la ceinture du monstre lors du combat. Faisant signe à ses compagnons de le suivre, il les conduisit jusqu'à une pièce dont il ouvrit la porte et les y précéda. Cette pièce était

éclairée comme les autres. Le Prêtre Rouge prit une carafe de vin sur une table et remplit des coupes de cristal. Tandis que ses compagnons épanchaient leur soif, il murmura :

— Quelle nuit ! L'aube est presque là. Qu'allez vous faire, mes amis ?

— Je vais panser les blessures de Conan, si tu veux bien m'apporter des bandages et tout ce qu'il faut, dit Murilo.

Nabonidus acquiesça et fit un geste en direction de la porte qui donnait sur le couloir. Quelque chose dans la façon dont il inclinait la tête incita Murilo à ne pas le lâcher du regard. Parvenu à la porte, le Prêtre Rouge fit soudain volte-face. Son visage était transformé. Ses yeux avaient retrouvé la flamme qui les habitait auparavant, et ses lèvres étaient animées d'un sourire silencieux.

— Tous des bandits ! railla-t-il sur son habituel ton moqueur, mais pas tous des imbéciles. C'est toi l'imbécile, Murilo !

— Que veux-tu dire ? dit le jeune aristocrate en se relevant brusquement.

— Arrière ! s'écria Nabonidus, sa voix claquant comme un fouet. Encore un pas et je t'envoie dans l'au-delà !

Le sang de Murilo se glaça dans ses veines quand il vit que la main du Prêtre Rouge était refermée sur une épaisse corde pourpre qui pendait dans les rideaux situés juste à l'extérieur de la porte.

— Quelle trahison est-ce là ? s'écria Murilo. Tu as juré...

— J'ai juré que je n'irai pas raconter au roi une farce te concernant ! Je n'ai pas juré de ne pas régler cette affaire par moi-même si j'en avais l'occasion. Croyais-tu vraiment que j'allais laisser passer une telle opportunité ? En d'autres circonstances, je n'oserais pas te tuer de mes mains, sans l'aval du roi, mais qui l'apprendra ? Tu iras rejoindre Thak et ces imbéciles de nationalistes dans les cuves d'acide, et personne n'en saura jamais rien. Quelle nuit cela aura-t-il été pour moi ! J'y ai perdu quelques domestiques, mais je me serai débarrassé de plusieurs ennemis dangereux. Recule ! Je suis sur le seuil, et tu n'as absolument aucune chance de m'atteindre avant que je tire cette corde et t'envoie en enfer. Pas avec le lotus gris cette fois, mais avec quelque chose de tout aussi efficace. Presque toutes les pièces de ma demeure sont piégées. Et donc, Murilo, imbécile que tu es...

Bien trop rapide pour que l'œil puisse le suivre, Conan s'empara d'un tabouret et le lança de toutes ses forces. Nabonidus jeta instinctivement les bras en l'air en criant, mais il ne fut pas assez rapide. Le projectile

s'écrasa sur sa tête et le Prêtre Rouge chancela puis s'écroula face contre terre dans une mare rouge foncé qui s'élargit rapidement.

— Son sang était rouge, en fin de compte, grogna Conan.

D'une main tremblante Murilo repoussa en arrière ses cheveux inondés de sueur, prenant appui sur une table, affaibli sous le coup de ce soulagement subit.

— C'est l'aube, dit-il. Sortons d'ici, avant que nous tombions sur d'autres menaces mortelles. Si nous pouvons escalader le mur extérieur sans être vus, il n'y aura pas moyen de faire le lien entre nous et ce qui s'est passé ici cette nuit. Laissons la police rédiger son rapport sans notre aide.

Il jeta un regard vers le corps du Prêtre Rouge, baignant dans une flaque écarlate, et haussa les épaules.

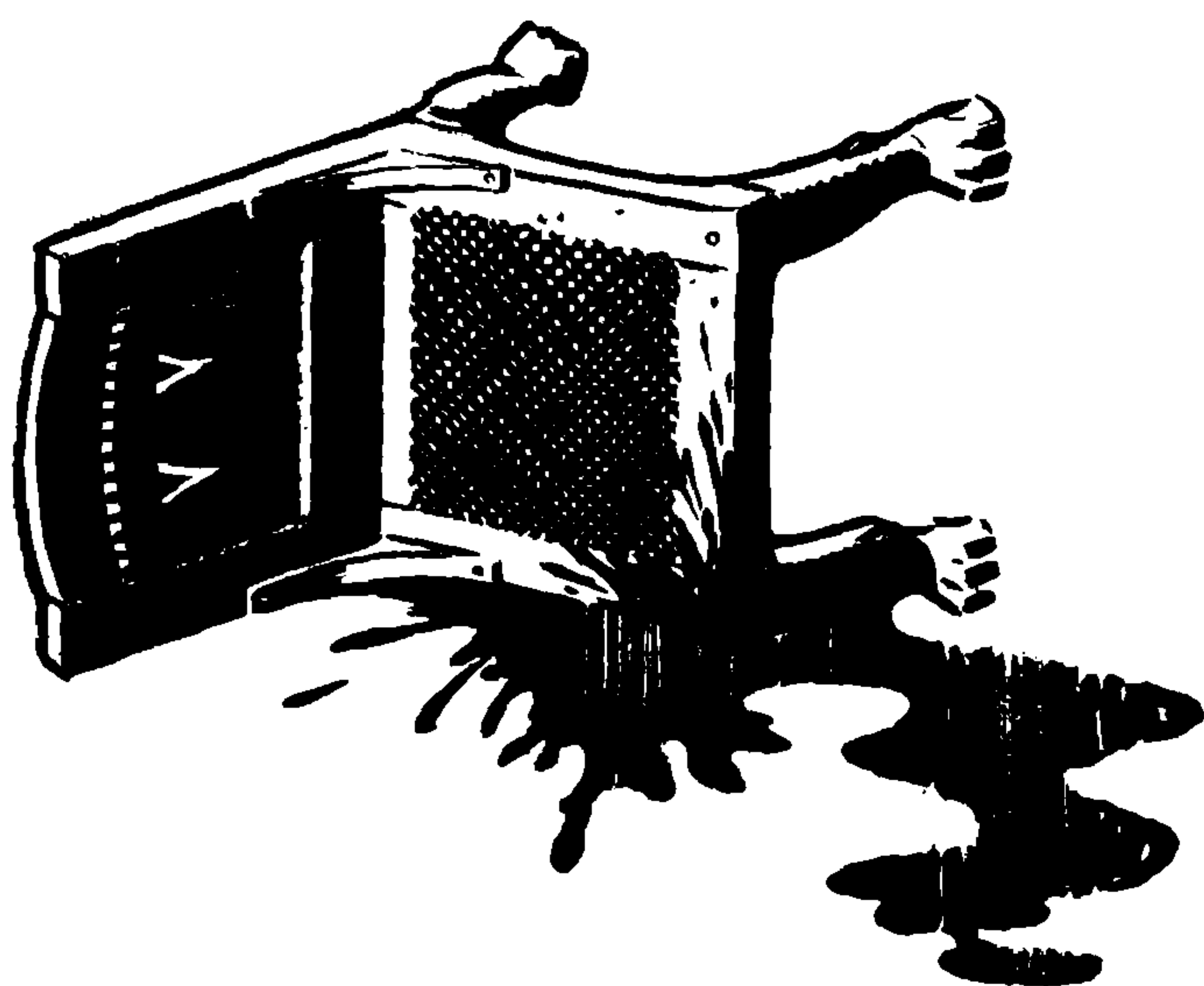
— C'était lui l'imbécile, tout compte fait ; s'il ne s'était pas arrêté pour nous narguer, il aurait aisément pu nous piéger.

— Eh bien, dit le Cimmérien d'un ton détaché, il a emprunté la route qu'empruntent un jour ou l'autre tous les bandits. J'aimerais bien piller la maison, mais je suppose que nous ferions mieux d'y aller.

Comme ils émergeaient enfin dans la pénombre du jardin que l'aube commençait à blanchir, Murilo déclara :

— Le Prêtre Rouge évanoui dans les ténèbres, la voie est libre pour moi dans cette ville, et je n'ai rien à craindre. Mais toi ? Il y a toujours cette histoire de prêtre dans le Dédale, et...

— J'en ai soupé de cette ville, de toute façon, grimaça le Cimmérien. Tu as dit qu'il y avait un cheval pour moi à la Taverne du Rat. Je me demande bien à quelle vitesse il pourra m'amener dans un autre royaume. J'ai encore bien des routes à parcourir avant de m'engager sur celle que Nabonidus a prise cette nuit.





La Vallée des Femmes Perdues

I

Le grondement des tambours et la stridence des trompes creusées dans des défenses d'éléphant étaient assourdissants. Pourtant, aux oreilles de Livia, le tumulte n'était qu'un murmure confus, sourd et lointain. Allongée sur l'*angareb* dans la grande hutte, elle luttait contre ses cauchemars, passant du délire à la semi-inconscience. Les sons et les mouvements du dehors atteignaient à peine ses sens. Tout son être mental, bien qu'hébété et chaotique, était concentré, avec une certitude hideuse, sur la forme de son frère, nu et se tordant, tandis que le sang ruisselait au bas de ses cuisses frissonnantes. Sur un fond irréel et indistinct de formes et d'ombres vagues, se confondant et s'agitant d'une façon démentielle, cette forme blanche se découpait avec une netteté impitoyable et horrible. L'air semblait encore vibrer de ce cri d'agonie qui l'avait transpercée, se mêlant et se fondant d'une façon obscène aux éclats de rires démoniaques.

Ses sensations et sa conscience n'étaient plus celles d'un individu singulier et séparé du reste du cosmos. Elle était noyée dans un immense abîme de douleur... elle-même n'était plus que de la douleur cristallisée, ayant pris un corps de chair. Elle était étendue sans aucune pensée ni aucun mouvement conscient, tandis que, au-dehors, les tambours battaient, les cors mugissaient, et que des voix barbares beuglaient des

chants affreux, martelant le sol dur de leurs pieds pour battre la cadence, tout en frappant lentement dans leurs mains.

Pourtant, une conscience individuelle finit par apparaître au sein de son esprit pétrifié. Un étonnement vague qu'elle fût saine et sauve physiquement se manifesta en elle. Elle accepta ce miracle sans en remercier les dieux. L'affaire semblait sans importance. Agissant machinalement, elle se redressa, s'assit sur l'*angareb* et lança un regard éteint autour d'elle. Les extrémités de ses membres commencèrent à remuer faiblement, comme sous l'impulsion de centres nerveux encore léthargiques. Ses pieds nus effleurèrent le sol de terre battue ; ses doigts se crispèrent nerveusement sur la courte tunique qui était son seul vêtement. D'une manière impersonnelle, elle se rappela qu'autrefois – cela semblait lointain, très lointain – des mains brutales avaient arraché ses autres vêtements de son corps et qu'elle avait sangloté de terreur et de honte. À présent, cela paraissait étrange... Un fait aussi insignifiant, causer un si grand chagrin ? L'importance de l'outrage et du déshonneur était relative après tout, comme toute chose.

La porte de la hutte s'ouvrit. Une femme noire entra ; une créature élancée dont le corps souple de panthère luisait comme de l'ébène polie. Elle se pavana devant elle, vêtue seulement d'un pagne de soie qui enserrait ses reins. Le blanc de ses yeux réfléchit la lueur du feu au-dehors, comme elle les roulait dans leurs orbites avec une intention malveillante.

Elle apportait un plateau en bambou où était disposée de la nourriture – tranches de viande fumante, ignames grillées, farineux, morceaux de pain indigène – et un vase en or martelé contenant de la bière *yarati*. Elle posa le tout sur l'*angareb*. Livia n'y prêta aucune attention. Assise, elle fixait d'un air stupide le mur opposé, tendu de nattes de bambou tressé. La jeune Noire éclata d'un rire mauvais ; ses yeux sombres et ses dents blanches brillèrent. Avec un sifflement obscène plein de haine et une caresse moqueuse plus grossière encore, elle fit demi-tour et sortit de la hutte en ondulant lentement. Le mouvement de ses hanches exprimait une insolence sarcastique qu'aucune femme civilisée n'aurait pu égaler en proférant des insultes.

Ni les paroles de la fille ni ses gestes n'avaient troublé la surface de la conscience de Livia. Toutes ses sensations étaient toujours tournées vers l'intérieur de son être. En raison de la vivacité de ses images mentales, le monde visible ressemblait pour elle à une perspective irréaliste de fantômes et d'ombres. Machinalement, elle mangea la nourriture et but la bière, sans savourer ni l'une ni l'autre.

Ce fut toujours machinalement qu'elle se leva enfin et traversa la hutte d'un pas incertain, pour regarder par un interstice à travers les bambous. Le timbre des tambours et des cors s'était brusquement modifié ; ce changement agit sur une partie obscure de son esprit et lui en fit rechercher la cause, sans aucune volonté consciente.

Tout d'abord, elle ne comprit pas ce qu'elle voyait ; tout était chaotique et nébuleux. Elle apercevait des formes qui bougeaient et se mélangeaient, se tordaient et se contorsionnaient... des blocs sombres, indéfinis, qui se découpaient fortement sur un fond rouge sang, brillant par intermittence. Puis actions et formes revêtirent leurs significations et leurs dimensions propres. Elle distingua des hommes et des femmes allant et venant à proximité des feux. La lumière rouge se reflétait sur les parures d'argent et d'ivoire ; des plumes blanches ondoyaient sur fond de flammes étincelantes ; des formes noires et nues gesticulaient et dansaient : des silhouettes taillées dans les ténèbres et auréolées d'écarlate.

Sur un siège d'ivoire, flanquée de géants coiffés de plumes et ornés de ceintures en peau de léopard, était assise une forme énorme, obèse, abyssale et repoussante ; cette masse noire ressemblait à un crapaud immonde ; elle exhalait les miasmes de la jungle putride, les remugles des marécages envahis par la nuit. Les mains potelées de la créature étaient posées sur la courbe obscène de son ventre lisse ; sa nuque était un bourrelet de graisse qui semblait pousser sa tête ronde en avant ; ses yeux, des charbons ardents au sein d'une masse bouffie et noire. Leur vivacité terrifiante démentait l'inertie apparente de ce corps répugnant.

Comme le regard de la jeune fille se posait sur cette silhouette écœurante, son corps se raidit et tout son être se crispa. Une vie frénétique déferla à nouveau en elle. Jusqu'ici automate privé d'intelligence, elle se changea soudain en un être de chair et de sang, frissonnant de vie, piqué et brûlé par les sensations qui irradiaient à travers son corps. La douleur fut noyée par une haine si intense que celle-ci se transforma à son tour en douleur ; elle sentit son corps se hérissier et se durcir comme s'il se changeait en acier. Sa haine s'écoulait d'une manière presque tangible le long de sa ligne de vision... Elle eut l'impression que l'objet de cette haine allait s'écrouler de son siège, raide mort, foudroyé par sa violence.

Si Bajujh, roi de Bakalah, éprouva un quelconque malaise dû au regard brûlant de haine que lui lançait sa captive, il n'en montra rien. Il continuait à enfourner dans sa bouche de batracien de pleines

poignées de farineux, puisées dans un plat que lui tendait une femme agenouillée près de lui. Tout en s'empiffrant, il regardait en direction d'une large allée qui venait de s'ouvrir au milieu de ses sujets comme ceux-ci s'écartaient vivement sur le côté.

Livia comprit confusément qu'un personnage important allait bientôt apparaître au bas de cette allée, bordée par la multitude noire ruisselante de sueur. En effet, la clameur des tambours et des cors s'était accentuée, presque insoutenable. Comme elle regardait, ce personnage survint.

Une colonne de guerriers, marchant par trois de front, s'avança vers le siège d'ivoire ; ils formaient des rangées épaisses de plumes ondoyantes et de lances étincelantes, serpentant à travers la foule bigarrée. À la tête des lanciers d'ébène s'avançait à grands pas une silhouette dont la vue fit sursauter violemment Livia. Son cœur menaça de s'arrêter, puis se remit à battre, cognant comme un marteau de forge. Sur cet arrière-plan de masse noire, l'homme se détachait avec une netteté surprenante. Il portait, comme les hommes qui le suivaient, un pagne en peau de léopard et une coiffe de plumes, mais c'était un Blanc.

Sa démarche n'était pas celle d'un subordonné ou d'un porteur de supplique. Le silence tomba sur la foule comme il s'arrêtait devant la forme avachie sur le tabouret en ivoire. Livia perçut la tension, bien qu'elle ignorât au juste ce que cela annonçait. Un instant, Bajujh resta assis, tendant vers le haut son cou trop court, le faisant ressembler à une énorme grenouille ; puis, comme s'il agissait malgré lui, contraint par le regard d'acier qui lui faisait face, il se leva lourdement de son siège et se tint debout, balançant sa tête rasée d'une manière grotesque.

À l'instant même, la tension fut rompue. Un formidable cri fut poussé par les villageois massés sur la place ; sur un geste de l'étranger, ses guerriers brandirent leurs lances et adressèrent un salut retentissant au roi Bajujh. Livia comprit que cet homme – quelle que fût son origine – devait être très puissant dans ce pays sauvage : Bajujh de Bakalah s'était levé pour l'accueillir. Et la puissance signifiait le prestige militaire... car la violence était la seule chose que respectaient ces races cruelles.

En conséquence, Livia resta les yeux collés à l'interstice dans la paroi de la hutte, à observer l'étranger de race blanche. Ses guerriers s'étaient mêlés aux Bakalas : ils dansaient, festoyaient et buvaient de la bière à longs traits. Lui-même, avec quelques-uns de ses capitaines, avait pris place auprès de Bajujh et des personnages importants de Bakalah. Assis en tailleur sur des nattes, ils étaient occupés à se gorger

de nourriture et à s'enivrer. Elle vit ses mains plonger dans les marmites comme les autres ; elle vit son visage disparaître dans le pot de bière, dans lequel Bajujh buvait également. Elle nota néanmoins qu'on le traitait avec le respect dû à un roi. Comme il n'avait pas de siège, Bajujh renonça au sien et s'assit sur les nattes avec son hôte. Lorsqu'un nouveau pot de bière fut apporté, le roi de Bakalah but quelques gorgées et le passa aussitôt à l'homme blanc. La puissance ! Toute cette courtoisie cérémonieuse indiquait la puissance... la force... le prestige ! Livia trembla d'excitation comme un plan insensé se formait rapidement dans son esprit.

C'est pourquoi elle observa l'homme blanc avec une intensité douloureuse, enregistrant son apparence dans ses moindres détails. Il était grand ; rares étaient les géants noirs à le surpasser par la taille ou par la robustesse. Ses mouvements avaient l'aisance souple de ceux d'une panthère. Lorsque la lueur des feux se reflétait dans ses yeux bleus, ils s'embrasaient d'une flamme azurée. Des sandales à lanières hautes protégeaient ses pieds ; de son large ceinturon pendait une épée dans un fourreau de cuir. Son apparence était peu familière à Livia, inconnue même ; elle n'avait jamais vu quelqu'un lui ressemblant. Pourtant, elle n'essaya pas de trouver à quelle race il appartenait, parmi toutes celles composant l'humanité. Il lui suffisait que sa peau fût blanche.

Les heures passèrent et, peu à peu, le tumulte des ripailles décrut au fur et à mesure qu'hommes et femmes sombraient dans le profond sommeil que procure l'ivresse. À la fin, Bajujh se leva en titubant et fit un geste des mains : c'était moins le signe qu'il mettait fin aux réjouissances qu'un aveu de reddition. Il se retirait de cette compétition insensée dont le vainqueur serait celui qui mangerait et boirait le plus. Il chancela : ses guerriers le soutinrent et le portèrent jusqu'à sa hutte. L'homme blanc se leva à son tour : apparemment, il était en excellente forme, en dépit de la quantité incroyable de bière qu'il avait absorbée. Il fut escorté jusqu'à la hutte des invités par ceux des chefs de Bakalah encore en état de marcher. Il disparut à l'intérieur de la hutte. Livia remarqua qu'une douzaine de ses lanciers prenaient place, montant la garde à proximité de la bâtisse. De toute évidence, l'étranger ne se berçait pas d'illusions sur l'amitié de Bajujh.

Livia parcourut le village du regard. Celui-ci ressemblait vaguement à une Nuit du Jugement nébuleuse, avec ses rues sinueuses, jonchées d'ivrognes. Elle savait que des hommes en pleine possession de leurs facultés gardaient le *boma* extérieur, mais les seuls hommes éveillés qu'elle vit dans le village étaient les lanciers disposés autour de la hutte de

l'homme blanc, et certains d'entre eux commençaient à incliner la tête et à s'appuyer sur leur lance.

Son cœur martelant ses côtes, elle se glissa vers la porte de sa prison et sortit de la hutte, passant près du garde que Bajujh avait attaché à ses pas et qui était en train de ronfler. Telle une ombre ivoirine, elle parcourut rapidement l'espace séparant sa hutte de celle occupée par l'étranger. Rampant sur les mains et les genoux, elle se dirigea vers l'arrière de la bâtisse. Un gigantesque Noir était accroupi à cet endroit, sa tête ornée de plumes affaissée sur ses genoux. Elle le contourna sans bruit, s'approchant de la construction. C'était dans cette hutte qu'on l'avait enfermée au début : une étroite ouverture dans la paroi, dissimulée du côté interne par une natte, témoignait de sa dérisoire et pathétique tentative d'évasion. Elle trouva l'ouverture, se mit de côté et glissa son corps souple vers l'intérieur, se contorsionnant et écartant la natte.

La lueur des feux n'éclairait qu'imparfaitement l'intérieur de la case. Alors même qu'elle repoussait la tenture, elle entendit un juron étouffé, sentit ses cheveux comme pris dans un étau, et fut tirée brutalement par l'ouverture, se retrouvant brusquement dans la pièce.

Quelque peu surprise par la soudaineté de ce qui lui arrivait, elle recouvrit bientôt ses esprits et écarta de son visage ses cheveux ébouriffés qui l'empêchaient de voir. Elle leva les yeux et aperçut l'homme blanc : celui-ci se dressait au-dessus d'elle. Sur son visage sombre et couvert de cicatrices se lisait la stupéfaction. Il tenait à la main son épée nue, et ses yeux flamboyaient. Pourtant, elle n'aurait su dire si c'était sous l'effet de la colère, de la méfiance ou de l'étonnement. Il parla dans une langue qu'elle ne comprit pas... ce langage n'était pas le dialecte guttural des Noirs, mais n'avait rien de civilisé.

— Oh, je vous en prie ! supplia-t-elle. Pas si fort ! Ils vont entendre...

— Qui es-tu ? demanda-t-il, parlant ophirien avec un accent barbare. Par Crom ! si je m'attendais à trouver une femme blanche dans ce pays infernal !

— Je m'appelle Livia, répondit-elle. Je suis la prisonnière de Bajujh. Oh, écoutez-moi, je vous en prie, écoutez-moi ! Je ne puis rester ici très longtemps. Je dois retourner à ma hutte avant qu'ils s'aperçoivent de ma disparition.

» Mon frère... (un sanglot l'étouffa, puis elle poursuivit :) Mon frère était Theteles ; nous sommes membres d'une grande famille ophirienne de nobles et de savants, les Chelkus. Par permission spéciale

du roi de Stygie, mon frère fut autorisé à se rendre à Kheshatta, la cité des magiciens, pour étudier leur art, et je l'accompagnais. C'était encore un enfant... il était plus jeune que moi...

Sa voix hésita et se brisa. L'étranger ne disait rien, l'observant de ses yeux brûlants, le visage sévère et indéchiffrable. Quelque chose de sauvage et d'indompté en lui effrayait Livia, la rendait nerveuse et incertaine.

— Les guerriers noirs de Kush ont lancé un raid sur Kheshatta, reprit-elle avec précipitation. Notre caravane de chameaux approchait de la ville. Nos gardes ont pris la fuite, et les pillards nous ont emmenés avec eux. Ils ne nous ont pas maltraités, nous faisant savoir qu'ils demanderaient aux Stygiens une rançon en échange de notre liberté. Hélas ! l'un des chefs voulait s'approprier toute la rançon... Une nuit, lui et ses partisans nous enlevèrent et nous emmenèrent, fuyant vers le sud jusqu'aux frontières de Kush. Là, ils furent attaqués et mis en pièces par un groupe de guerriers bakalas. Theteles et moi-même avons été conduits dans cet antre de bêtes... (Elle eut un sanglot convulsif.) Ce matin, mon frère a été mutilé et massacré sous mes yeux. (Elle suffoqua et perdit la vue l'espace d'un instant comme elle revoyait la scène.) Ils ont donné son corps en pâture aux chacals. Combien de temps suis-je restée inconsciente, je l'ignore...

Les mots lui manquèrent. Elle leva les yeux vers le visage sombre de l'étranger. Une fureur démentielle monta en elle : elle leva ses poings et frappa en vain sur la robuste poitrine. Il n'y fit guère plus attention qu'au bourdonnement d'une mouche.

— Comment pouvez-vous rester ainsi, muet comme une brute ? siffla-t-elle dans un murmure rauque et affreux. N'êtes-vous donc qu'un animal, comme les autres ? Ah ! Mitra, autrefois je pensais que les hommes avaient de l'honneur. À présent, je sais que ce qu'ils ont, c'est un prix. Vous... que savez-vous de l'honneur... de la miséricorde... ou de la bienséance ? Vous êtes un barbare comme les autres... Votre peau est blanche certes, mais votre âme est aussi noire que la leur. Vous ne vous souciez nullement qu'un homme de votre race ait été honteusement mis à mort par ces chiens noirs... qu'une femme blanche soit leur esclave ! Très bien !

Elle s'écarta de lui, haletante, ses traits déformés par l'émotion.

— Je te paierai ! s'écria-t-elle avec violence, arrachant sa tunique et découvrant ses seins d'albâtre. Ne suis-je pas belle ? Ne suis-je pas plus désirable que ces catins couleur de suie ? Ne suis-je pas une récompense

digne que l'on verse du sang pour l'obtenir ? Une vierge à la peau blanche ne vaut-elle pas un massacre ?

» Tue ce chien noir de Bajujh ! Montre-moi sa satanée tête rouler dans la poussière ensanglantée ! Tue-le ! *Tue-le !* (Elle frappait ses poings l'un contre l'autre dans son exaltation fébrile.) Ensuite tu pourras me prendre et faire de moi ce qu'il te plaira. Je serai ton esclave !

Il ne répondit pas tout de suite. Il restait immobile, telle une silhouette gigantesque plongée dans ses rêves de massacre et de destruction, caressant le pommeau de son épée.

— Tu parles comme si tu étais libre de te donner à ta guise, dit-il, comme si le don de ton corps avait le pouvoir de faire chanceler des trônes. Pourquoi devrais-je tuer Bajujh pour t'obtenir ? Dans ce pays, les femmes n'ont pas plus de valeur que des bananiers ; leur bonne ou mauvaise volonté importe tout aussi peu. Tu t'estimes à un prix trop élevé. Si je te voulais, je n'aurais même pas besoin de combattre Bajujh pour te prendre. Il préférerait te donner à moi plutôt que de m'opposer un refus.

Livia poussa une exclamation. Tout le feu qui l'embrasait quitta son corps ; la case tangua sous ses yeux. Elle chancela et s'effondra sur un *angareb*, forme pitoyable et brisée. Une amertume hébétée broyait son âme... elle réalisait brutalement sa situation désespérée et son impuissance extrême. L'esprit humain s'accroche inconsciemment aux valeurs et aux idées familières, même dans un environnement et dans des conditions entièrement différentes, sans rapport avec le contexte ordinaire auquel de telles valeurs et de telles idées sont adaptées. En dépit de tout ce qu'elle venait de vivre, Livia avait instinctivement supposé que le consentement d'une femme serait un argument décisif dans la partie qu'elle se proposait de jouer. Elle était abasourdie... elle venait de réaliser qu'absolument rien ne dépendait d'elle. Elle ne pouvait pas déplacer les hommes comme des pions dans un jeu... elle-même n'était qu'un pion sans défense !

— Je comprends ma stupidité ! Il était absurde de supposer qu'un homme vivant dans cette partie du monde agirait conformément aux règles et aux coutumes qui ont cours dans une autre partie, murmura-t-elle d'une voix faible, à peine consciente de ce qu'elle disait.

En fait, c'était seulement un faible écho de la pensée qui se faisait jour en elle et l'anéantissait. Accablée par ce nouveau tour du destin, elle resta allongée, immobile, jusqu'à ce que les doigts d'acier du barbare blanc se referment sur son épaule et l'obligent à se relever.

— Tu as dit que j'étais un barbare, fit-il d'une voix rauque, et c'est la vérité, Crom en soit remercié ! Si tu avais été défendue par des hommes originaires des contrées sauvages, au lieu de civilisés lâches et au ventre mou, cette nuit tu ne serais pas l'esclave d'un porc noir. Je suis Conan, un Cimmérien, et je vis par le tranchant de cette épée. Pourtant, je ne suis pas un chien pour laisser une femme blanche entre les griffes d'un Noir. Les tiens me prennent pour un voleur ; pourtant, je n'ai jamais forcé une femme contre sa volonté. Les coutumes diffèrent selon les régions, mais si un homme est assez fort, il peut imposer certaines des coutumes de son pays n'importe où. Et aucun homme ne m'a jamais traité de lâche !

» Si tu avais été aussi vieille et hideuse que le vautour chéri du démon, je t'aurais néanmoins arrachée à Bajujh, simplement du fait de la couleur de ta peau.

» Mais tu es jeune et belle... et j'ai vu tellement de catins noires que j'en suis écœuré ! Je jouerai cette partie à ta façon, uniquement parce que certains de tes instincts correspondent à certains des miens. Retourne dans ta case. Bajujh est trop ivre pour te rendre visite cette nuit, et je veillerai à ce qu'il soit occupé demain. La nuit prochaine, c'est le lit de Conan que tu réchaufferas, et non celui de Bajujh !

— Comment procéderas-tu ? (Elle tremblait, en proie à des émotions contradictoires.) As-tu d'autres guerriers que ceux-là ?

— Ils sont suffisamment nombreux, grogna-t-il. Des Bamulas... chacun d'eux a été nourri aux mamelles de la guerre. Je suis venu ici à la demande de Bajujh. Il veut que je me joigne à lui pour attaquer Jihiji. Ce soir, nous avons festoyé. Demain, nous tenons conseil. Lorsque j'en aurai fini avec lui, il tiendra conseil en enfer !

— Tu vas violer la trêve ?

— Dans ce pays, les trêves sont faites pour être violées, répondit-il farouchement. Il a l'intention de violer la trêve conclue avec Jihiji. Et une fois que nous aurons mis la ville à sac ensemble, il cherchera à se débarrasser de moi à la première occasion, quand je ne serai pas sur mes gardes. Ce qui, dans un autre pays, serait la perfidie la plus noire, est considéré ici comme de la sagesse. Je ne me suis pas frayé un chemin seul, jusqu'à occuper la position de chef de guerre des Bamulas, sans avoir appris toutes les leçons qu'enseignent les contrées noires. À présent, regagne ta hutte et dors, et n'oublie pas que c'est pour Conan, et non pour Bajujh, que tu réserves ta beauté !



II

Par l'interstice de la paroi de bambou, Livia regardait, tremblante, ses nerfs tendus à craquer. Toute la journée, depuis leur réveil tardif, l'air endormi et marqués par leur débauche de la nuit dernière, les Noirs avaient préparé les réjouissances pour la nuit à venir. Toute la journée, Conan le Cimmérien n'avait pas quitté la case de Bajujh ; ce qui s'était passé entre eux, Livia ne pouvait le savoir. Elle avait pris sur elle pour dissimuler son excitation à la seule personne à entrer dans sa hutte... la jeune et vindicative Noire qui lui apportait à manger et à boire. Mais cette ribaude était encore trop abrutie par ses libations de la nuit précédente pour remarquer un quelconque changement dans le comportement de sa captive.

À présent, la nuit était tombée de nouveau, les feux éclairaient le village et, une fois de plus, les chefs sortirent de la hutte du roi et prirent place pour festoyer et tenir un dernier conseil de pure forme. Cette fois, il n'y avait pas autant de bière à boire. Livia remarqua que les Bamulas convergeaient discrètement vers le cercle formé par les personnages importants. Elle aperçut Bajujh et, assis en face de lui, séparé par les pots de nourriture, Conan ; ce dernier riait et bavardait avec Aja, le gigantesque chef de guerre de Bajujh.

Le Cimmérien était occupé à ronger un énorme os de bœuf. Alors qu'elle l'observait, Livia le vit regarder par-dessus son épaule. Comme si c'était le signal convenu d'avance, tous les Bamulas tournèrent leurs

regards vers leur chef. Conan se leva, toujours souriant, comme pour prendre de la nourriture dans un pot ; aussi rapide qu'un chat sauvage, il assena à Aja un terrible coup avec l'os de bœuf. Le chef de guerre bakala tomba lourdement, le crâne fracassé. Instantanément, un hurlement terrifiant fendit les cieux : les Bamulas passaient à l'action, telles des panthères assoiffées de sang.

Des pots de nourriture furent renversés, ébouillantant les femmes accroupies ; des parois de bambou cédèrent sous le poids de corps qui s'étreignaient sauvagement ; des cris d'agonie déchirèrent la nuit... étouffés et dominés par les stridents *Yee! Yee! Yee!* des Bamulas pris d'une fureur démentielle. Leurs lances teintées d'écarlate reflétaient la lueur des feux.

Bakalah devint un repaire de fous, puis un abattoir sanglant. Le coup d'éclat des envahisseurs paralysa les infortunés villageois par sa soudaineté imprévue. L'idée d'une attaque lancée par leurs hôtes n'avait jamais effleuré leur esprit. La plupart des lances se trouvaient dans les huttes ; nombre de guerriers étaient déjà à moitié ivres. La chute d'Aja fut un signal pour les lames brillantes des Bamulas : elles plongèrent dans une centaine de corps pris au dépourvu. Ensuite, ce fut un massacre.

L'œil collé à son judas, Livia était figée sur place, aussi blanche qu'une statue ; elle avait tiré ses cheveux blonds en arrière et les avait ramassés en boule dans ses mains au niveau de ses tempes. Ses yeux étaient dilatés et tout son corps rigide. Les hurlements de douleur et de rage frappaient ses nerfs torturés comme un impact physique ; les formes qui se tordaient et frappaient devinrent troubles devant elle, puis surgirent à nouveau, avec une horrible netteté. Elle vit des lances s'enfoncer dans des corps noirs parcourus de spasmes, au milieu de jets de sang. Elle vit des massues se lever et s'abattre brutalement sur des têtes crépues. Des tisons ardents furent dispersés à coups de pied, lançant des étincelles ; celles-ci volèrent vers les toits de chaume. Les huttes, bientôt, rougeoyaient puis s'enflammaient. Des cris exprimant de nouvelles souffrances, indicibles, s'élevèrent : des hommes et des femmes étaient jetés, vivants, à l'intérieur des cases en flammes. La puanteur de la chair grillée imprégna l'air, s'ajoutant aux relents de sueur et à l'odeur écœurante du sang fraîchement versé.

Les nerfs à vif de Livia cédèrent. Elle se répandit en cris, poussant des hurlements stridents de souffrance ; ceux-ci se perdirent dans le grondement des flammes et du massacre. Elle se martela les tempes avec ses poings serrés. Sa raison chancelait, et ses cris se changèrent en

des éclats de rire hystériques, encore plus effrayants. En vain, elle essayait de garder présent à l'esprit le fait que c'étaient ses ennemis qui mouraient d'une manière aussi horrible, que tout se déroulait conformément à ses espoirs les plus fous et au plan ourdi par elle, que ce sacrifice effroyable était la juste réparation des préjudices subis par elle et par les siens. Une terreur panique la maintenait sous son emprise irraisonnée.

Elle ne ressentait aucune pitié envers les victimes qui mouraient en masse, transpercées par les lances inondées de sang. Sa seule émotion était une peur aveugle, nue, folle, au-delà de toute raison. Elle vit Conan ; sa forme blanche se détachait sur les Noirs. Elle vit son épée étinceler, et des hommes tomber autour de lui. À présent une grappe humaine contournait un feu et, au milieu des corps qui se frappaient et se déchiquetaient, elle entrevit une forme obèse et trapue, aux contorsions immondes. Conan plongea dans la mêlée et disparut à sa vue, caché par les silhouettes noires qui se tordaient. Du groupe monta un glapissement suraigu, insupportable. La foule s'entrouvrit un instant : elle eut la vision fugitive et horrible d'une forme grotesque, couverte de sang et chancelante. La foule se referma, et l'acier étincela dans la cohue, tel un éclair traversant le crépuscule.

Un aboiement bestial s'éleva, terrifiant par son exultation primitive. La haute silhouette de Conan se frayait un chemin à travers l'essaim de Noirs. Il se dirigeait vers la hutte où était tapie la jeune fille ; il tenait à la main une sinistre relique... les flammes lancèrent des reflets rougeâtres sur la tête tranchée du roi Bajujh. Les yeux noirs, désormais vitreux et sans vie, étaient révulsés ; la mâchoire pendait mollement, dessinant un rictus stupide ; des gouttes rouges aspergeaient le sol.

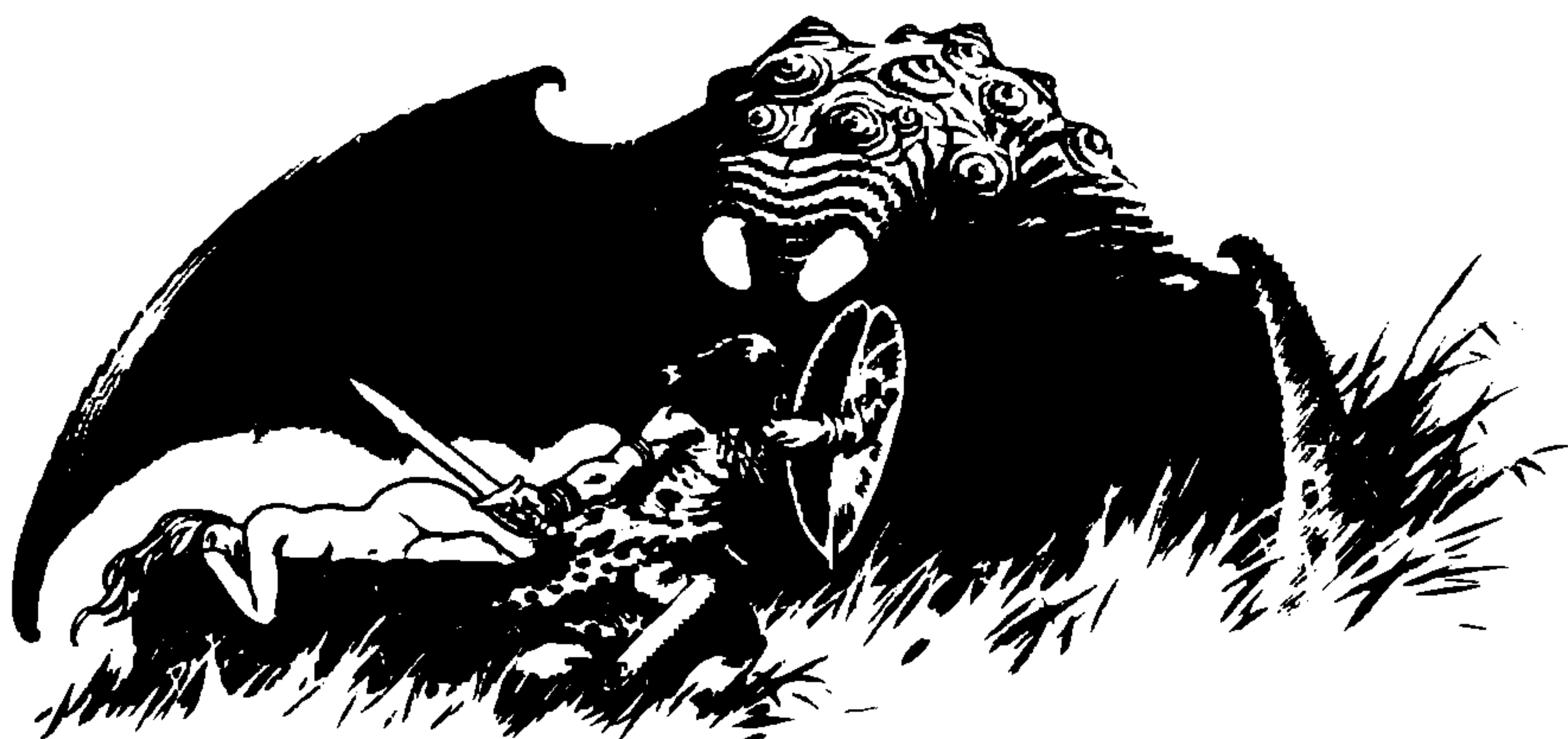
Livia recula en poussant un gémissement. Conan avait payé le prix demandé et venait réclamer son dû, apportant l'horrible témoignage de la tâche accomplie. Il allait poser sur elle ses doigts brûlants et couverts de sang, la serrerait contre lui, écraserait ses lèvres encore brillantes de la joie du massacre contre les siennes. À cette pensée, elle fut prise de délire.

Avec un cri, Livia traversa la case en courant et se jeta contre la porte à l'opposé. Celle-ci s'ouvrit violemment ; elle s'élança au dehors, courant entre les huttes... fantôme blanc et fugitif au cœur d'un royaume d'ombres noires et de flammes écarlates.

Quelque obscur instinct la conduisit vers l'enclos où étaient gardés les chevaux. Un guerrier était en train d'ôter les barres séparant l'enclos du *boma* central. Il poussa un cri d'étonnement quand elle passa comme

une flèche près de lui. Il tendit sa main noire vers elle, et ses doigts se refermèrent sur le col de sa tunique. D'un mouvement éperdu elle se dégagea, laissant le vêtement dans sa main. Les chevaux s'ébrouèrent et s'enfuirent à son approche, la frôlant et renversant le Noir dans la poussière. Les coursiers, des pur-sang kushites splendides, étaient déjà affolés par le feu et l'odeur du sang.

Elle saisit au hasard une crinière volant dans le vent près d'elle, fut soulevée du sol, heurta à nouveau la terre de ses orteils, bondit, se hissa et se cramponna à l'encolure tendue du cheval. Fou de peur, le troupeau s'élança à travers le village livré aux flammes, leurs petits sabots faisant jaillir une pluie d'étincelles aveuglantes. Les Noirs ahuris eurent la vision fugitive et fantasque de la jeune fille, entièrement nue, s'accrochant à la crinière d'un cheval galopant à la vitesse du vent, les cheveux blonds de la cavalière dénoués et flottant librement. L'étalon fila comme l'éclair droit vers le *boma*, fit un bond prodigieux et disparut dans la nuit.



III

Livia était dans l'impossibilité de guider sa monture ; d'ailleurs, elle n'en ressentait pas le besoin. Les hurlements et les lueurs de l'incendie disparaissaient rapidement derrière elle ; le vent agitait sa chevelure et caressait ses membres nus. Elle avait seulement conscience d'une nécessité hébétée : se cramponner à la crinière de son cheval et le laisser galoper, galoper, jusqu'au bord du monde et même au-delà... loin de toute souffrance, du chagrin et de l'horreur.

Le pur-sang galopa durant des heures ; atteignant le faite d'une crête éclairée par les étoiles, il broncha et fit tomber sa cavalière, la projetant violemment à terre.

Elle heurta un sol mou ; l'herbe épaisse amortit sa chute. Elle resta étendue un instant, à moitié assommée, entendant confusément sa monture s'éloigner rapidement. Lorsqu'elle se releva en titubant, la première chose qui la frappa fut le silence... un silence presque tangible... à la douceur de velours... tellement agréable après la stridence et le rugissement incessant des cors et des tambours barbares qui l'avaient rendue folle depuis des jours. Elle leva les yeux vers les grandes étoiles au scintillement blanchâtre, amassées dans le ciel obscur. La lune était invisible ; la clarté stellaire illuminait le paysage, bien que d'une façon illusoire, formant des grappes d'ombres inattendues. Elle se trouvait sur un tertre herbu d'où les pentes s'éloignaient en ondoyant doucement, aussi douces que du velours à la clarté lunaire. Dans une direction, à l'horizon, elle discerna une ligne d'arbres dense et sombre, indiquant une forêt lointaine. Ici, il y avait seulement la nuit, un silence quasi mystique, et une brise légère soufflant parmi les étoiles.

Le paysage semblait vaste et endormi. La chaude caresse de la brise lui fit prendre conscience de sa nudité ; elle s'agita, mal à son aise, passant ses mains sur son corps. Elle perçut alors l'abandon de la nuit et l'inflexibilité de la solitude. Elle était seule ; elle était nue sur le toit de cette contrée ; il n'y avait personne autour d'elle, rien autour d'elle, exceptés la nuit et le vent au doux chuchotement.

Elle se réjouit soudain de la nuit et de sa solitude. Il n'y avait personne pour la menacer, l'empoigner et poser sur elle des mains brutales et avides. Elle regarda devant elle et vit que la pente descendait vers une large vallée ; là-bas, des feuillages épais ondoyaient au vent. La lueur des étoiles se reflétait sur de nombreux petits objets éparpillés et disséminés sur tout le fond du vallon. Elle songea qu'il s'agissait de grandes fleurs blanches, et cette pensée fit surgir en elle un vague souvenir. Les Noirs lui avaient parlé avec crainte d'une vallée où avaient fui les jeunes filles d'une race étrange à la peau brune qui avait habité la région avant la venue des ancêtres des Bakalas. Là-bas, disait-on, elles s'étaient changées en fleurs blanches, avec l'aide des anciens dieux, pour échapper à leurs poursuivants. Aucun Noir n'osait se risquer au fond du vallon.

Livia, elle, se risquerait dans cette vallée. Elle allait suivre ces pentes herbues, dont la douceur veloutée caressait ses pieds ; elle resterait et vivrait là-bas, parmi les fleurs blanches au majestueux ondolement ;

aucun homme ne poserait jamais plus ses mains ardentes et brutales sur elle. Conan avait dit que les pactes étaient faits pour être rompus ; elle allait rompre celui qui la liait au Cimmérien. Elle irait dans la Vallée des Femmes Perdues ; elle se perdrait dans la solitude et le silence... Tandis que ces pensées vagues, empreintes d'une mélancolique rêverie, flottaient à travers sa conscience, elle descendait les pentes douces, les flancs de la falaise se dressant de plus en plus haut de chaque côté.

Les pentes étaient si douces que lorsqu'elle se tint au fond de la vallée, elle n'eut pas le sentiment d'être prisonnière de falaises abruptes. Tout autour d'elle stagnaient des océans d'ombre ; de grandes fleurs blanches s'inclinaient et murmuraient vers elle. Choisisant une direction au hasard, elle écarta les feuillages de ses mains délicates, prêtant l'oreille au chuchotement du vent parmi les frondaisons. Elle ressentit un plaisir enfantin en entendant le léger clapotis d'un ruisseau invisible. Elle marchait comme au creux d'un rêve, en proie à une étrange chimère. Une seule pensée se présentait constamment à son esprit : ici elle était en sûreté, à l'abri de la brutalité des hommes. Elle se mit à pleurer, mais c'étaient des larmes de joie. Elle s'étendit de tout son long sur le sol et saisit l'herbe molle à pleines poignées comme si elle voulait serrer contre son sein son refuge si récent et le garder là, pour toujours.

Elle cueillit des pétales de fleur et en fit une guirlande qu'elle posa sur ses cheveux dorés. Leur parfum était en harmonie avec tout ce qui se trouvait dans la vallée, propice au rêve, subtil, enchanteur.

C'est ainsi qu'elle arriva dans une clairière, au milieu de la vallée. Elle aperçut une grande pierre, comme taillée par des mains humaines, ornée de fougères, de plantes et de couronnes de fleurs. Elle s'arrêta pour la contempler... et alors le mouvement et la vie l'entourèrent. Se retournant, elle vit des silhouettes surgir des zones d'ombres plus denses... des femmes brunes et élancées, au corps nu et souple. Des fleurs ornaient leur chevelure noire comme la nuit. Telles des créatures de rêve, elles s'approchèrent et l'entourèrent, sans prononcer un seul mot. Pourtant, elle fut prise de terreur en voyant leurs yeux. Ils étaient lumineux et brillaient à la lueur stellaire... mais n'étaient pas humains. Ces formes étaient humaines, mais un étrange changement s'était opéré dans leur âme... un changement que reflétaient leurs yeux étincelants. La peur submergea Livia comme une vague. Le serpent dressait son horrible tête dans le paradis qu'elle venait de découvrir.

Elle ne put fuir. Les femmes brunes et souples l'entouraient de toutes parts. L'une d'elles, encore plus belle que les autres, s'approcha

silencieusement de la jeune fille tremblant de peur et l'enlaça dans ses bras délicats et lisses. Son souffle exhalait le même parfum que les fleurs blanches s'inclinant gracieusement sous la clarté irréaliste. Ses lèvres pressèrent celles de Livia, en un long et terrifiant baiser. L'Ophirienne sentit un froid mortel la pénétrer et se répandre dans ses veines ; ses membres se figèrent, sur le point de céder ; semblable à une statue de marbre blanc, elle resta figée entre les bras de sa ravisseuse, privée de parole et de mouvement.

Des mains rapides et douces la soulevèrent et la couchèrent sur l'autel de pierre entre les lits de fleurs. Les femmes brunes se prirent par la main, formant un cercle ; elles se mirent à danser avec légèreté autour de l'autel, en une cadence sombre et mystérieuse. Jamais le soleil ou la lune ne contemplèrent une pareille danse... les grandes étoiles devinrent encore plus blanches et brillèrent d'un éclat accru comme si la noire sorcellerie de ces pas obtenait une réponse de la part d'éléments cosmiques et élémentaires.

Un chant s'éleva lentement ; en comparaison, le murmure du ruisseau lointain était plus humain. Un bruissement de voix ressemblant au chuchotement des fleurs blanches qui ondoyaient sous les étoiles. Livia était allongée sur la pierre, consciente mais incapable de bouger. Il ne lui vint pas à l'esprit de douter de sa raison. Elle ne cherchait pas à raisonner ou à analyser ; elle *existait*, et ces étranges créatures dansant autour d'elle *existaient* ; cette sourde compréhension de l'existence et l'évidence de la réalité de ce cauchemar prirent possession d'elle tandis qu'elle était étendue sur l'autel, impuissante. Ses yeux étaient levés vers le ciel encombré d'étoiles d'où – elle le savait d'une manière étrange, avec une certitude dépassant la simple connaissance des mortels – *quelque chose* allait descendre vers elle, comme cela était descendu, il y avait bien longtemps, pour faire de ces femmes nues et brunes les créatures sans âme qu'elles étaient à présent.

Au début, très haut dans le ciel, elle aperçut un point noir parmi les étoiles. Ce point grandit, grossit, se rapprocha ; cela se gonfla, prit l'apparence d'une chauve-souris. Cela grandissait toujours, mais sa forme ne changea plus guère d'aspect. Il planait au-dessus d'elle, au milieu des étoiles, puis tomba droit vers la terre en déployant ses ailes et recouvrit Livia de son ombre. Autour d'elle, le chant montait et s'enflait, se transformant en un péan triomphal, vibrant d'une joie impie. C'était le salut au dieu qui venait prendre cette nouvelle victime sacrifiée en son honneur... aussi fraîche qu'une fleur dans la rosée de l'aube.

À présent, l'entité était exactement au-dessus de Livia. Son âme frémit et se glaça, se ratatinant à la vue de la créature. Ses ailes ressemblaient à celles d'une chauve-souris, mais son corps et le visage nébuleux qui la fixait ne ressemblaient à rien qui existât sur la terre, dans la mer ou dans le ciel. Elle comprit qu'elle contemplait l'horreur ultime, une souillure cosmique née des gouffres de l'espace aussi noirs que la nuit, comme n'auraient pu en concevoir même les rêves les plus délirants d'un dément.

Brisant les liens invisibles qui la réduisaient au silence, elle poussa un cri effroyable. Un grondement sourd et menaçant lui répondit. Elle entendit le martèlement de pas rapides sur le sol, comme si un torrent impétueux tourbillonnait autour d'elle ; les fleurs blanches s'agitèrent furieusement, et les femmes à la peau brune disparurent. Au-dessus d'elle planait la grande ombre ténébreuse, et elle aperçut se précipiter vers elle une grande silhouette blanche dont les plumes ondoyaient sous les étoiles.

— *Conan !*

Ce cri s'échappa involontairement de ses lèvres. Avec un hurlement féroce et inarticulé, le barbare bondit dans les airs, frappant vers le ciel avec son épée qui flamboya sous la lueur des étoiles.

Les grandes ailes noires se levèrent et retombèrent. Livia, rendue muette par l'horreur, vit l'ombre noire recouvrir et envelopper le Cimmérien. Le souffle de l'homme devint rauque et oppressé ; il marchait sur les fleurs blanches, les piétinant, les écrasant, les enfonçant dans la terre battue. L'impact déchirant de ses coups se répercutait dans la nuit. Il était secoué d'avant en arrière, comme un rat pris entre les mâchoires d'un chien ; le sol était éclaboussé d'écarlate : le sang se mêlait aux pétales blancs épars, formant comme un tapis.

Aux yeux de la jeune fille, cette bataille démoniaque ressemblait à un cauchemar. Elle vit la créature aux ailes noires chanceler et faiblir dans les airs ; il y eut un battement sourd d'ailes mutilées... Le monstre s'était dégagé brutalement et prenait son essor. Bientôt, il se confondait avec les étoiles et disparaissait en leur sein. Son vainqueur titubait, pris de vertiges, jambes écartées. Il fixait vers le ciel des yeux hagards, étonné par sa victoire, prêt à poursuivre l'horrible combat s'il le fallait.

Un instant plus tard, Conan s'approchait de l'autel, pantelant et perdant du sang à chaque pas. Sa robuste poitrine se soulevait, luisante de sueur. Le sang ruisselait sur ses bras, coulant de ses blessures au cou et aux épaules. Il toucha la jeune femme, et le charme qui la retenait captive

fut brisé. Elle se redressa sur son séant et se glissa au bas de l'autel, fuyant le contact de sa main. Il s'appuya contre la pierre, abaissant les yeux vers Livia comme elle se recroquevillait à ses pieds.

— Des hommes t'ont vue galoper hors du village, dit-il. J'ai suivi tes traces dès que cela m'a été possible et ai retrouvé ta piste. Pourtant, cela n'a guère été facile à la lueur des torches ! Je suis arrivé à l'endroit où ton cheval t'avait jetée à terre. À ce moment, les torches avaient entièrement brûlé, et je n'arrivais pas à retrouver l'empreinte de tes pieds nus dans l'herbe ; pourtant, j'étais sûr que tu étais descendue dans la vallée. Mes hommes ont refusé de m'accompagner ; je suis donc venu seul, à pied. Quelle est cette vallée de démons ? Quelle était cette créature ?

— Un dieu, chuchota-t-elle. Les Noirs m'en avaient parlé... un dieu venu de très loin et il y a très longtemps !

— Un démon des Ténèbres extérieures ! grogna-t-il. Oh ! cela n'a rien d'extraordinaire. Ils sont aux aguets, aussi nombreux que des mouches, à proximité de la ceinture de lumière qui entoure ce monde. J'ai entendu les sages de Zamora discuter à leur propos. Certains trouvent leur chemin jusqu'à la terre, mais, ce faisant, ils doivent revêtir une forme terrestre, de chair et de sang ! Un homme comme moi, armé d'une épée, est de taille à affronter n'importe quels crocs et griffes, qu'ils soient infernaux ou humains. Viens ! mes hommes m'attendent à l'entrée de la vallée.

Elle était accroupie à ses pieds, immobile, incapable de trouver ses mots pendant qu'il lui adressait un regard sombre. Puis elle parla :

— C'est toi que je fuyais. J'avais prévu de te duper. Je n'avais aucune intention de tenir la promesse que je t'avais faite. Je t'appartenais selon le marché conclu entre nous ; pourtant, je comptais bien t'échapper si cela m'était possible. Punis-moi à ta guise !

Il secoua la sueur et le sang de ses cheveux, puis rengaina son épée.

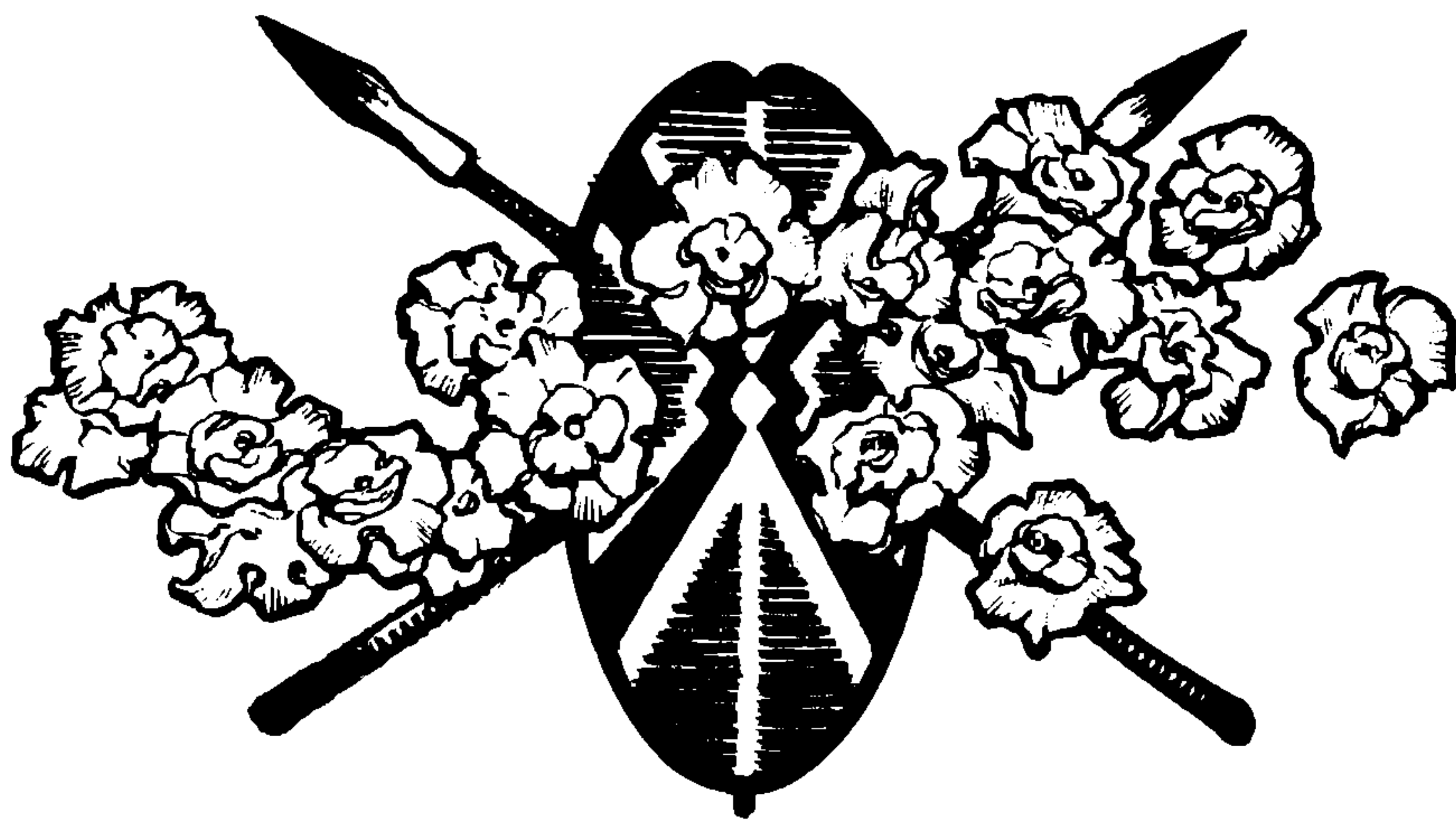
— Relève-toi, grommela-t-il. C'était un marché déloyal. Je ne regrette pas ce chien noir de Bajujh, mais tu n'es pas une catin que l'on achète ou que l'on vend. Les coutumes des hommes varient selon les pays ; néanmoins, un homme n'est pas obligé de se conduire en porc où qu'il se trouve. J'avais réfléchi à la question et compris ceci : en t'obligeant à respecter ton accord, je me serais comporté exactement comme si je t'avais prise de force. De plus, tu n'es pas assez forte pour ce pays. Tu es une enfant des villes, des livres et des mœurs civilisées... ce n'est aucunement de ta faute ; tu mourrais rapidement si tu menais le type de vie que j'affectionne ! Et à quoi me servirait une femme morte ? Je vais

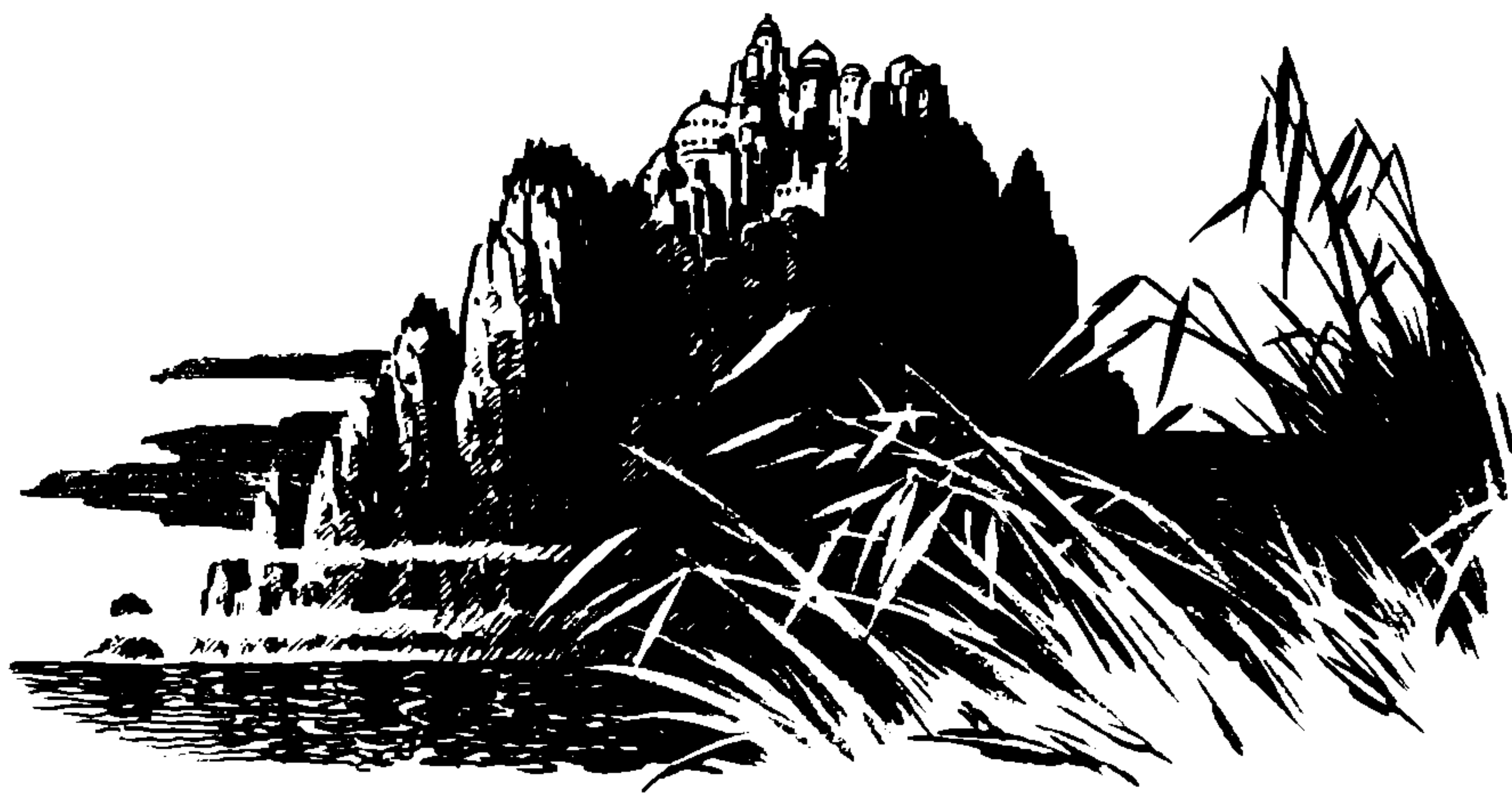
te conduire jusqu'à la frontière stygienne. Les Stygiens te ramèneront chez toi, en Ophir.

Elle leva les yeux et le regarda fixement comme si elle avait mal compris.

— Chez moi ? répéta-t-elle machinalement. Chez moi ? En Ophir ? Revoir les miens ? Les cités, les tours, la paix, ma *maison* ? Soudain, des larmes jaillirent de ses yeux ; s'affaissant, elle serra dans ses bras les genoux du Cimmérien.

— Crom ! jeune fille ! grogna Conan embarrassé. Ne fais pas ça. Tu t'imagines peut-être que je te fais une faveur en te chassant de ce pays à coups de pied ? Ne t'ai-je pas expliqué que tu n'étais pas une femme convenable pour le chef de guerre des Bamulas ?





Le Diable d'Airain

I

Le pêcheur dégaina son poignard. Le geste était instinctif, car ce qu'il redoutait n'était pas quelque chose que l'on pouvait tuer à coups de couteau, pas même avec sa lame yuetshi, incurvée et dentelée, qui pouvait éviscérer un homme d'un seul coup porté vers le haut. Ni homme, ni bête ne menaçaient le pêcheur dans la solitude qui pesait sur les hauteurs crénelées de l'île de Xapur.

L'homme avait gravi les falaises, traversé la jungle qui les bordait et se trouvait désormais entouré par les vestiges d'une cité disparue. Des colonnes brisées luisaient faiblement entre les arbres, et les lignes chaotiques de murs à demi éboulés allaient se perdre dans les ombres ; en poussant, des racines avaient fissuré et délogé les larges dalles qui se trouvaient sous ses pieds.

Le pêcheur était un représentant typique de sa race, ce peuple étrange dont l'origine se perd dans les brumes grises du passé, et qui depuis des temps immémoriaux habite de primitives huttes de pêche, le long des rives sud de la mer de Vilayet. Il était robuste, avec un torse puissant et des bras longs et simiesques, mais ses hanches étaient étroites et ses jambes fines et arquées. Son visage était large, son front bas et fuyant, et ses cheveux épais et emmêlés. Pour tous vêtements, il n'avait que la ceinture de son couteau et un haillon en guise de pagne.

Sa présence en ce lieu prouvait qu'il était curieux, contrairement à la plupart des siens. Les hommes se rendaient rarement sur Xapur. Ce n'était qu'une île parmi les milliers qui constellaient la grande mer Intérieure; elle était inhabitée et presque oubliée de tous. On l'appelait Xapur, la Fortifiée, en raison de ses ruines, vestiges de quelque royaume préhistorique disparu et oublié bien avant que les vagues de conquérants hyboriens déferlent vers le sud. Personne ne savait qui avait érigé ces édifices, mais de vagues légendes yuetshi laissaient supposer un lien immémorial entre les pêcheurs et le royaume insulaire inconnu.

Depuis plus d'un millier d'années, aucun Yuetshi n'était capable de saisir la teneur de ces récits légendaires, répétés comme autant de formules vides de sens et baragouinées par force d'habitude. Aucun Yuetshi n'avait mis les pieds sur Xapur depuis un siècle. En face, sur le continent, la côte était inhabitée, marécage couvert de roseaux, abandonné aux bêtes féroces qui en avait fait leur domaine. Le village du pêcheur se trouvait à quelque distance de là, plus au sud. Une tempête avait emporté son frêle esquif loin de ses eaux de pêche habituelles; dans le tumulte des eaux rugissantes et à la lueur aveuglante des éclairs, il s'était échoué au pied des impressionnantes falaises de l'île. Avec l'aube, le ciel s'était éclairci et dégagé; le soleil levant irradiait les feuilles encore humides de tous ses feux. Si l'homme avait escaladé la falaise à laquelle il s'était accroché la nuit précédente, c'était parce qu'en plein milieu de la tempête, il avait vu un éclair fendre les cieux obscurcis pour s'abattre sur l'île. Le choc avait ébranlé l'île tout entière, suivi d'un grondement cataclysmique qu'un simple arbre foudroyé ne suffisait à expliquer.

Une morne curiosité l'avait poussé à éclaircir l'affaire, et maintenant qu'il se trouvait face à ce qu'il était venu examiner, il fut gagné par un malaise quasi animal, la sensation d'un péril imminent.

Entre les arbres se dressait un édifice dont le dôme s'était effondré. Ce bâtiment se composait de gigantesques blocs de cette pierre verdâtre qu'on ne trouve que sur les îles de Vilayet. Il semblait inconcevable que des mains humaines aient pu tailler et disposer ces pierres de la sorte; en tout cas, il avait fallu bien plus que des mains humaines pour mettre la structure à bas: la foudre avait fendu les blocs massifs comme du verre, en avait réduit certains à l'état de poussière verte, et avait arraché toute la partie supérieure de l'édifice.

Le pêcheur se hissa sur les débris et jeta un coup d'œil à l'intérieur; ce qu'il vit lui arracha un grognement de surprise. À l'intérieur du dôme en ruine, entouré de poussière et d'éclats de pierre, un homme gisait sur

une dalle dorée. Il était vêtu d'une sorte de jupe et d'une ceinture de cuir granuleux. Ses cheveux noirs, coupés au carré, tombaient sur ses épaules massives et étaient retenus sur sa tempe par un étroit bandeau d'acier. Sur sa poitrine puissante et nue se trouvait un étrange poignard : son pommeau était incrusté de bijoux, sa garde recouverte de cuir granuleux, et sa lame était longue et incurvée. Il présentait d'évidentes ressemblances avec celui du pêcheur bien qu'il ne soit pas dentelé, mais était d'une facture infiniment supérieure.

Le pêcheur regarda l'arme avec avidité. Bien entendu l'homme était mort, mort depuis de nombreux siècles. Ce dôme était son tombeau. Le pêcheur ne se demanda pas comment les anciens avaient pu préserver ce corps en lui conservant une telle semblance de vie ; ses muscles puissants n'étaient pas ratatinés et on eut dit que ses chairs sombres palpitaient encore. Le cerveau fruste du Yuetshi n'avait d'autre place que pour la convoitise qu'il éprouvait pour ce couteau luisant à la lame délicatement incurvée.

Descendant avec précaution, il pénétra à l'intérieur du dôme et prit l'arme de la poitrine de l'homme. Ce faisant, il se produisit une chose terrible et singulière. Les puissantes mains brunes se serrèrent convulsivement, les paupières s'ouvrirent d'un coup, découvrant de grands yeux sombres et magnétiques ; l'intensité de ce regard frappa le pêcheur de stupeur. Il recula et, dans son trouble, laissa échapper le poignard. L'homme se releva, s'assit, et le pêcheur resta interdit en se rendant compte de la taille de l'inconnu. Les yeux plissés se fixèrent sur le Yuetshi et il n'y avait ni amitié, ni gratitude dans ce regard. Le pêcheur n'y vit qu'une flamme aussi étrangère et hostile que celle qui brûle dans les yeux d'un tigre.

Soudain l'homme se mit debout, vibrant de menace, dominant le pêcheur de toute sa hauteur. Il n'y avait pas de place pour la peur dans le cerveau épais du pêcheur, du moins pas pour cette peur qui pourrait étreindre un homme qui vient de voir les lois fondamentales de la nature défiées de la sorte. Comme les grandes mains s'abattaient sur ses épaules, il dégaina son poignard crénelé et donna un coup vers le haut dans le même mouvement. La lame se brisa contre le ventre musclé de l'individu comme sur une colonne d'acier, et les mains gigantesques brisèrent le cou du pêcheur comme une brindille de bois mort.



II

Jehungir Agha, seigneur de Khawarizm et gardien des frontières maritimes, parcourut de nouveau le rouleau de parchemin richement décoré, frappé du sceau à l'effigie d'un paon. Il eut un rire sardonique et bref.

— Eh bien ? lui demanda abruptement son conseiller, Ghaznavi.

Jehungir haussa les épaules. C'était un bel homme, plein de cette fierté impitoyable qu'apportent une bonne naissance et la réussite.

— Le roi s'impatiente, dit-il. Il m'écrit en personne pour se plaindre amèrement de ce qu'il appelle mon échec à protéger la frontière. Par Tarim, si je n'arrive pas à porter un coup décisif à ces bandits des steppes, Khawarizm aura peut-être bientôt un nouveau maître.

Ghaznavi caressa pensivement sa barbe grisonnante. Yezdigerd, roi de Turan, était le monarque le plus puissant du monde. Dans son palais, dans la grande ville portuaire d'Aghrapur, s'entassait le butin du pillage de nombreux empires. Sa flotte de galères aux voiles pourpres avait transformé la mer de Vilayet en lac hyrkanien. Le peuple basané de Zamora lui payait tribut, tout comme les provinces orientales de Koth. Aussi loin à l'est que Shushan, les Shémites s'inclinaient devant sa puissance. Au sud, ses armées ravageaient les frontières de la Stygie, et au nord, les terres enneigées des Hyperboréens. Sa cavalerie portait le feu et l'acier à l'ouest, en Brythunie, en Ophir, en Corinthe, et même jusqu'aux frontières de la Némédie. Ses cavaliers aux casques ouvragés avaient foulé des armées entières sous leurs sabots, et sur son ordre des villes fortifiées s'étaient transformées en

fumée. Dans les marchés aux esclaves bondés d'Aghrapur, de Sultanapur, de Khawarizm, de Shahpur et de Khorusun, on vendait les femmes pour trois petites pièces d'argent... des Brythuniennes blondes, des Stygiennes couleur de cuivre, des Zamoriennes à la noire chevelure, des Kushites à la peau d'ébène et des Shémites au teint olive.

Et pourtant, tandis que sa cavalerie légère allait balayer des armées entières très loin de l'empire, sur ses propres frontières un ennemi audacieux venait lui tirailler la barbe, d'une main rougie par le sang et noircie par la fumée.

Sur les vastes steppes qui séparaient la mer de Vilayet des frontières des plus orientaux des royaumes hyboriens avait surgi au cours du dernier demi-siècle une race nouvelle, composée à l'origine de criminels en fuite, d'hommes brisés, d'esclaves évadés et de déserteurs. Leurs nationalités étaient tout aussi variées que leurs crimes ; certains étaient nés sur la steppe, d'autres avaient fui les royaumes occidentaux. On les appelait *kozaks*, ce qui veut dire vauriens.

Évoluant dans l'immensité sauvage et nue de la steppe, n'ayant pour seule loi que leur code singulier, ils étaient devenus assez puissants pour oser défier le Grand Monarque. Ils harassaient sans cesse la frontière turanienne, se réfugiant dans les steppes en cas de défaite. Alliés aux pirates de Vilayet, avec lesquels ils avaient nombre de points communs, ils harcelaient les côtes, fondant sur les navires marchands qui naviguaient d'un port hyrkanien à l'autre.

— Comment puis-je écraser ces loups ? demanda Jehungir. Si je les suis dans les steppes, je prends le risque soit de me couper de mes arrières et de me faire massacrer, soit de les voir m'échapper complètement le temps qu'ils aillent incendier la ville en mon absence. Ils se sont montrés de plus en plus audacieux ces derniers temps.

— C'est à cause du nouveau chef qui s'est imposé dans leurs rangs, répondit Ghaznavi. Tu vois de qui je veux parler...

— Oh oui ! rétorqua Jehungir sur un ton chargé d'émotion. Ce diable de Conan ; il est encore plus sauvage que les *kozaks*, et pourtant il est aussi rusé qu'un lion des montagnes.

— C'est plus son instinct de bête sauvage que son intelligence, répondit Ghaznavi. Les *kozaks* sont les descendants de civilisés, mais lui, c'est un barbare. Par contre, si nous parvenions à nous en débarrasser, nous leur porterions un coup terrible.

— Mais comment ? l'interrogea Jehungir. À chaque fois qu'il s'est retrouvé dans une situation périlleuse, il s'en est toujours tiré à coups

d'épée. Et, par instinct ou par ruse, il a su éviter tous les pièges que nous lui avons tendus.

— Pour toute bête et pour tout homme, il existe un piège fatal, déclara Ghaznavi. Le jour où nous avons parlementé avec les *kozaks* au sujet de la rançon des prisonniers, j'ai observé ce Conan. Il a un faible pour les femmes et la boisson. Fais donc venir ta captive, Olivia...

Jehungir frappa dans ses mains et un impavide eunuque kushite, statue d'ébène luisant en pantalons de soie, s'inclina devant lui et s'exécuta. Il revint rapidement, tenant par le poignet une grande et belle jeune femme, dont la chevelure blonde, les yeux clairs et la peau blanche révélaient le sang pur. Sa courte tunique de soie, maintenue à la taille par une ceinture, révélait les courbes de son corps superbe à leur meilleur avantage. Ses beaux yeux jetaient des regards de colère et elle faisait la moue, mais on lui avait appris la soumission lors de sa captivité. Elle attendit debout, tête inclinée devant son maître, jusqu'à ce que celui-ci lui fasse signe de s'asseoir à ses côtés sur un divan. Il lança alors un regard interrogateur en direction de Ghaznavi.

— Nous devons entraîner Conan à l'écart des *kozaks*, dit le conseiller sans ambages. Ils ont dressé leurs tentes quelque part vers l'embouchure du fleuve Zaporoska. Tu sais que c'est dans l'immensité de cette jungle marécageuse envahie de roseaux que notre dernière expédition s'est fait tailler en pièces par ces diables sans foi ni loi.

— Je ne suis pas près de l'oublier, répondit amèrement Jehungir.

— Il y a une île inhabitée non loin du continent, dit Ghaznavi, connue sous le nom de Xapur, la Fortifiée, à cause des ruines anciennes qu'on y trouve. Cette île a une particularité qui la rend parfaite pour nos desseins. Elle est entourée de falaises à pic de plus de cent cinquante pieds de haut ; il n'y a pas de rivage à proprement parler, et même un singe ne pourrait escalader ces falaises. Le seul endroit par lequel on peut l'aborder se situe sur la côte occidentale ; on y trouve un sentier qui ressemble à un vieil escalier décrépit creusé dans la roche et qui permet de gagner l'intérieur de l'île.

» Si nous pouvions attirer Conan sur cette île, seul, nous pourrions alors le traquer à loisir, avec des arcs, comme pour une chasse au lion.

— Autant demander la lune, rétorqua Jehungir avec impatience. Allons-nous lui envoyer un message, lui demandant de bien vouloir gravir ces falaises et de nous y attendre ?

— C'est exactement ça ! (Voyant l'étonnement qui se dessinait sur les traits de Jehungir, Ghaznavi poursuivit :) Nous allons demander à

parlementer avec les *kozaks* au sujet des prisonniers, et nous ferons cela aux abords du fort Ghorî. Comme à l'accoutumée, nous nous y rendrons sous bonne escorte et établirons notre camp à l'extérieur du château. Ils viendront avec une troupe aussi conséquente que la nôtre, et les discussions s'engageront avec la dose habituelle de méfiance et de doute. Mais cette fois nous serons accompagnés, comme par hasard, de ta belle captive...

Octavia changea de couleur et écouta avec une attention accrue comme le conseiller la désignait du regard.

— Elle usera de tous ses charmes pour attirer l'attention de Conan, ce qui ne devrait pas être difficile. Pour ce pillard sauvage, elle sera une éblouissante incarnation de la beauté. Sa vitalité élémentaire et ses formes opulentes lui plairont bien plus que les beautés fardées et sans vie de ton sérail.

Octavia bondit, serrant ses poings blancs, les yeux brillant de colère, tout son corps parcouru d'un frémissement de rage outragée.

— Vous voulez me forcer à jouer les putains avec ce barbare? s'exclama-t-elle. Il n'en est pas question! Je ne suis pas une catin de bas étage pour faire des œillades et aguicher un voleur des steppes. Je suis la fille d'un seigneur de Némédie...

— Tu *faisais* partie de la noblesse némédienne... avant que mes cavaliers t'enlèvent, rétorqua cyniquement Jehungir. Désormais tu n'es plus qu'une esclave qui fera ce qu'on lui dira de faire.

— Il n'en est pas question! dit-elle, enragée.

— Bien au contraire, reprit Jehungir avec une cruauté étudiée. Tu le feras. Le plan de Ghaznavi me plaît. Continue donc, prince des conseillers...

— Conan désirera sans doute l'acheter. Bien entendu, tu refuseras de la lui vendre, ou de l'échanger contre des prisonniers hyrkaniens. Il essaiera peut-être alors de la voler, ou de s'en emparer de force, mais cependant je doute que même lui ose violer la trêve. De toute façon, nous devons envisager toutes les éventualités.

» Ensuite, juste après les négociations, et avant qu'il ait eu le temps d'oublier la fille, nous lui enverrons un messenger, toujours sous couvert de la trêve, l'accusant d'avoir kidnappé la fille et exigeant son retour. Il tuera peut-être le messenger, mais au moins, il sera persuadé qu'elle s'est enfuie.

» Nous enverrons ensuite un espion — un pêcheur *yyyuetshi* fera l'affaire — dans le camp *kozak*, et celui-ci dira à Conan que la fille se cache sur Xapur. Si je connais bien notre homme, il partira sur-le-champ.

— Mais nous ne savons pas s'il s'y rendra seul, lui opposa Jehungir.

— Un homme se fait-il accompagner d'autres hommes lorsqu'il se rend à un rendez-vous galant avec une femme qu'il désire ? rétorqua Ghaznavi. Il y a toutes les chances pour qu'il s'y rende seul. Mais nous envisagerons aussi l'autre possibilité. Nous n'allons pas l'attendre sur l'île, où nous risquerions de nous retrouver piégés nous-mêmes, mais dans les roseaux de cette pointe marécageuse qui se trouve à quelques centaines de mètres de Xapur. S'il vient avec une force conséquente, nous battons en retraite et dresserons un autre plan. S'il vient seul ou avec seulement quelques hommes, il sera à nous. Mais crois-moi, il viendra, car il ne pourra pas chasser de sa tête le souvenir des sourires et des regards aguicheurs de ta belle captive.

— Jamais je ne m'abaisserai de la sorte ! répondit Octavia, folle de rage et d'humiliation. Plutôt mourir !

— Tu ne mourras pas, ma jolie rebelle, dit Jehungir, mais tu subiras une bien pénible et bien douloureuse épreuve.

Il frappa dans ses mains, et Octavia blêmit. Cette fois ce ne fut pas le Kushite qui entra, mais un Shémite, un homme particulièrement robuste, de taille moyenne, à la courte barbe frisée bleu-noir.

— Voilà du travail pour toi, Gilzan ! déclara Jehungir. Emmène cette idiote, et amuse-toi un peu avec elle. Fais attention cependant à ne pas ternir sa beauté.

Avec un grognement inarticulé le Shémite s'empara d'Octavia par le poignet, et au contact de ces doigts d'acier, toute idée de rébellion abandonna la Némédienne. Avec un cri pitoyable, elle s'arracha à la prise du Shémite et courut s'agenouiller devant son implacable maître, demandant grâce entre deux sanglots.

D'un geste, Jehungir congédia le bourreau visiblement déçu.

— Si ton plan réussit, je te couvrirai d'or, dit-il à Ghaznavi.



III

Dans les ténèbres qui précèdent l'aube, un bruit inhabituel vint troubler la quiétude qui régnait jusqu'alors sur les marécages et les eaux brumeuses. Ce n'était ni une volaille d'eau à demi assoupie, ni une bête qui s'éveillait. C'était un être humain qui se frayait péniblement un passage à travers les épais roseaux.

Si la scène avait eu un spectateur, il aurait vu une grande femme blonde, dont la tunique maculée de boue moulait le corps superbe. Octavia s'était échappée pour de bon, et chaque fibre de son être se ressentait encore de cette expérience de la captivité, qui lui était devenue insupportable.

Que Jehungir l'assujettisse comme il l'avait fait était un souvenir déjà cuisant en soi, mais avec une méchanceté caractérisée, il l'avait donnée à un aristocrate dont le nom était un synonyme de perversion même à Khawarizm.

Les chairs pourtant fermes d'Octavia frémirent et tremblèrent à ce souvenir. Mue par l'énergie du désespoir, elle avait trouvé la force de s'enfuir du château de Jelal Khan en se laissant glisser le long d'une corde faite de lambeaux de tentures et avait eu la chance de trouver un cheval attaché à proximité. Elle avait galopé toute la nuit, et l'aube la trouva sur les berges marécageuses de Vilayet, sa monture foudroyée gisant à ses côtés. Tremblant de peur à l'idée d'être ramenée à Jelal Khan et au sort révoltant qu'il lui promettait, elle s'enfonça dans les marais, cherchant un endroit pour se dissimuler aux yeux des

poursuivants qu'elle redoutait de voir arriver. Lorsque les roseaux se clairsemèrent autour d'elle, elle avait de l'eau jusqu'aux cuisses ; c'est alors qu'elle aperçut la masse sombre d'une île en face d'elle. Elle en était séparée par une vaste étendue d'eau, mais elle n'hésita pas pour autant. Elle s'avança jusqu'à ce que les vagues arrivent au niveau de sa taille, puis se jeta en avant et se mit à nager avec une vigueur qui dénotait une endurance hors du commun.

Comme elle s'approchait de l'île, elle vit que les falaises s'élevaient à pic du rivage, formant de gigantesques murailles qui n'étaient pas sans rappeler celles d'un château. Elle arriva enfin à destination, mais ne put trouver aucune prise, tant sous la surface de l'eau qu'au-dessus. Elle continua à nager, longeant la côte, et ses membres commencèrent à se ressentir de la fatigue. Ses mains palpaient la roche lorsque soudain elle trouva une anfractuosité. Avec un sanglot de soulagement, elle se hissa hors de l'eau et s'accrocha à la paroi, déesse blanche au corps ruisselant, illuminée par la faible clarté des étoiles.

Elle venait d'atteindre ce qui ressemblait à des marches taillées à même la falaise. Elle se mit à les gravir et, entendant soudain le bruit étouffé d'avirons, se plaqua contre la paroi. Scrutant l'horizon, il lui sembla apercevoir une masse indistincte se mouvoir en direction de la langue de terre marécageuse qu'elle venait de quitter. Mais c'était trop loin pour qu'elle puisse en être sûre, dans les ténèbres ; puis le bruit étouffé finit par s'évanouir complètement, et elle poursuivit son ascension. S'il s'agissait de ses poursuivants, elle ne voyait de meilleure alternative que de se cacher sur l'île. Elle savait que la plupart des îles au large de cette côte marécageuse étaient inhabitées. Il s'agissait peut-être d'un repaire de pirates, mais même des pirates seraient préférables à l'animal aux griffes duquel elle venait d'échapper.

Une pensée fugitive traversa son esprit comme elle poursuivait son ascension. Elle compara mentalement son ancien maître avec le chef *kozak* avec lequel elle s'était trouvée contrainte de flirter, dans les pavillons dressés autour du fort Ghorî, lors des discussions entre Hyrkaniens et guerriers des steppes. Son regard brûlant l'avait tout à la fois effrayée et humiliée, mais sa férocité saine et élémentaire le plaçait au-dessus de Jelal Khan, un monstre tel que seule une civilisation opulente peut engendrer.

Elle parvint au sommet de la falaise et jeta un regard timide en direction des ombres denses qui l'attendaient. Les arbres poussaient tout près de la falaise, formant un rempart sombre et compact. Quelque

chose vrombit au-dessus de sa tête et elle se baissa alors même qu'elle réalisait qu'il ne s'agissait que d'une chauve-souris.

Elle n'aimait pas l'aspect de ces ombres noires, mais elle serra les dents et s'avança dans leur direction, essayant de ne pas penser à d'éventuels serpents. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur la terre détrempée.

Une fois sous les arbres, elle se sentit oppressée par l'obscurité. Elle n'avait pas fait une douzaine de pas qu'elle n'était plus capable de distinguer les falaises et la mer derrière elle. Encore quelques pas, et elle se retrouva totalement désorientée et perdue. Aucune étoile n'était visible à travers les branches. Elle continua d'avancer prudemment, à l'aveuglette, et soudain, se figea.

Quelque part devant elle s'élevait le battement rythmique d'un tambour. Ce n'était assurément pas le genre de son qu'elle s'attendait à entendre en ce lieu et à cet instant. Cependant elle oublia celui-ci instantanément lorsqu'elle sentit une présence à proximité. Elle ne pouvait pas voir, mais elle sentait que quelque chose se tenait à ses côtés dans les ténèbres.

Elle recula en poussant un cri étouffé, et à cet instant, quelque chose que même dans sa panique elle reconnut être un bras humain, s'enroula autour de sa taille. Elle hurla et tenta de se soustraire à cette prise avec toute la vigueur de sa jeunesse, mais son agresseur la souleva comme une enfant, réduisant ses futiles efforts de résistance à néant. Le silence avec lequel furent accueillis ses cris désespérés et ses protestations augmentèrent encore sa terreur, et elle se sentit emportée dans les ténèbres en direction du tambour lointain qui vibrait et résonnait toujours.



IV

A lors que les premières lueurs de l'aube teintaient la mer de rouge, une petite embarcation s'approchait des falaises. Son seul occupant était un personnage pittoresque. Une écharpe écarlate était nouée autour de sa tête ; ses amples culottes de soie, aux couleurs éclatantes, étaient maintenues par une large ceinture en tissu qui à son tour supportait un cimeterre enfoncé dans un fourreau en cuir granuleux. Ses bottes de cuir ouvragé suggéraient le cavalier plus que le marin, mais il dirigeait son navire avec adresse. Son torse large et puissant, bruni par le soleil, saillait sous son ample chemise de soie blanche grande ouverte.

Les muscles de ses bras noueux et bronzés se gonflaient comme il tirait sur les rames avec un mouvement souple, quasi-félin. Tout dans son apparence et ses gestes trahissait une vitalité sauvage, qui le distinguait des hommes ordinaires ; son allure générale n'était pourtant ni sombre ni sévère, mais ses yeux bleus et incandescents laissaient deviner une férocité sous-jacente. C'était là Conan, l'homme qui s'était présenté un jour dans le camp fortifié des *kozaks* armé seulement de sa vivacité d'esprit et de son épée, et qui s'était taillé un chemin jusqu'au commandement au fil de son épée.

Il rama jusqu'à l'escalier taillé dans la roche comme s'il était familier de l'endroit et amarra le navire à un piton rocheux. Puis il grimpa les marches sans hésitation. Il était sur ses gardes, non parce qu'il soupçonnait un quelconque péril à proximité, mais parce qu'être vigilant

était une seconde nature pour lui, une vigilance sans cesse aiguïée par l'existence sauvage qu'il menait.

Ce que Ghaznavi prenait pour une intuition animale ou un sixième sens étaient simplement les facultés affinées à l'extrême et l'intelligence féroce du barbare. Aucun instinct ne pouvait avertir Conan que des hommes l'épiaient, dissimulés dans les roseaux sur le continent.

Comme il escaladait la falaise, l'un de ces hommes prit une profonde inspiration et leva son arc avec précaution. Jehungir l'attrapa par le poignet et lui siffla un juron aux oreilles.

— Crétin ! Tu tiens à nous trahir ? Ne vois-tu pas qu'il est hors de portée ? Laisse-le mettre le pied sur l'île. Il va chercher la fille. Pendant ce temps nous resterons ici. Il est *possible* qu'il se doute de notre présence ou qu'il ait deviné notre plan. Il se peut que des hommes à lui soient dissimulés dans les parages. Nous allons attendre. Si dans une heure, il ne s'est rien passé de suspect, nous ramerons jusqu'au bas des marches et l'y attendrons. S'il ne revient pas dans un laps de temps raisonnable, une partie d'entre nous ira sur l'île pour le débusquer. Mais j'aimerais autant qu'on n'en arrive pas là. Je préférerais qu'on le cueille au moment où il descendra les marches ; nous pourrions alors le cribler de flèches à bonne distance.

Pendant ce temps le *kozak*, qui ne se doutait de rien, s'était enfoncé dans la forêt. Il avançait en silence ne faisait pas de bruit dans ses bottes de cuir souple, ses yeux parcourant sans relâche les ombres alentours pour tenter d'y déceler la beauté aux cheveux fauves dont il n'avait cessé de rêver depuis qu'il l'avait aperçue dans le pavillon de Jehungir Agha au fort Ghorî. Il l'aurait désirée même si elle avait manifesté une quelconque répugnance envers lui. Mais son sourire et ses coups d'œil énigmatiques avaient embrasé son sang ; il désirait cette femme civilisée à la peau blanche et aux cheveux dorés avec toute la violence immodérée qui était l'apanage de sa race.

Ce n'était pas la première fois qu'il allait sur Xapur. Moins d'un mois auparavant il y avait tenu une rencontre secrète avec un équipage de pirates. Il savait qu'il s'approchait de l'endroit d'où il pourrait apercevoir les ruines mystérieuses qui donnaient son surnom à l'île, et il se demandait s'il trouverait la fille cachée dans les ruines. Au moment même où il songeait à tout cela, il s'arrêta net, comme frappé par la foudre.

Devant lui, parmi les arbres, s'élevait quelque chose que sa raison refusait d'accepter : *Une grande muraille vert foncé, derrière laquelle des tours s'élevaient vers le ciel.*

Conan resta paralysé ; comme toute personne confrontée à ce qui défie la raison, ses facultés semblèrent l'abandonner un instant. Il ne douta ni de ses yeux ni de sa raison, mais de toute évidence quelque chose était monstrueusement anormal. Moins d'un mois auparavant, les arbres n'abritaient encore que des ruines. Quelles mains humaines auraient donc pu ériger des constructions cyclopéennes telles que celles qu'il avait sous les yeux en l'espace de quelques semaines ? De plus, les boucaniers qui écumaient sans arrêt la mer de Vilayet n'auraient pas manqué d'apprendre que des travaux à si grande échelle avaient été entrepris sur l'île, et en auraient informé les *kozaks*.

Le fait était inexplicable, mais pourtant il était là. Il était sur Xapur et cette formidable construction de pierre se trouvait aussi sur Xapur ; tout n'était que folie et paradoxe, et pourtant, c'était la réalité.

Il fit demi-tour pour regagner la jungle en courant, descendre les marches de pierre et traverser les eaux bleutées pour regagner son camp, là-bas à l'embouchure du fleuve Zaporoska. Dans ce moment de panique effrénée, même l'idée de s'arrêter dans un endroit aussi proche de la mer Intérieure lui répugnait. Il laisserait tout cela derrière lui, quitterait les camps fortifiés et les steppes, et mettrait un millier de miles entre lui et l'Orient bleuté et mystérieux où les lois les plus élémentaires de la nature étaient bafouées par une magie diabolique qui le dépassait.

L'espace d'un instant, le sort de plusieurs royaumes – qui dépendait de ce barbare aux accoutrements criards – resta en suspens. Ce fut une chose minuscule qui fit tout basculer... un simple lambeau de soie pris dans un buisson, et qui accrocha son regard troublé. Il se pencha dessus, ses narines s'élargirent, et tout son être frissonna sous l'effet d'un stimulant subtil. Sur ce bout de tissu déchiré, si ténu qu'il le reconnut grâce à quelque instinct obscur bien plus qu'à l'odeur, il reconnut le parfum si entêtant de la peau douce et ferme de la jeune femme qu'il avait aperçue dans le pavillon de Jehungir Agha. Le pêcheur n'avait donc pas menti ; *elle était là !* C'est alors qu'il aperçut sur le sol détrempé la trace d'un pied nu, long et fin, mais c'était celui d'un homme, pas d'une femme. En outre, il s'enfonçait dans le sol plus profondément qu'il ne l'aurait dû. Il n'y avait qu'une conclusion à en tirer ; l'homme qui avait laissé cette empreinte portait un fardeau, et quel pouvait être ce fardeau sinon la jeune fille que le *kozak* cherchait ?

Il resta immobile et silencieux, faisant face aux tours sombres qui se découpaient entre les arbres, ses yeux réduits à l'état de fentes à la flamme bleutée. Le désir qu'il éprouvait pour la jeune fille le disputait avec une rage

primitive à l'encontre de celui qui l'avait ravie. Sa passion tout humaine prit le dessus sur ses craintes surnaturelles ; il se baissa à terre, ramassant tout son corps comme une panthère à l'affût, et se glissa jusqu'aux murs, profitant de la végétation dense pour rester invisible depuis les remparts.

Comme il s'approchait, il vit que les murs se composaient de ces mêmes pierres vertes que les anciennes ruines, et il fut troublé par un vague sentiment de familiarité. C'était comme s'il contemplait quelque chose qu'il n'avait jamais vu de ses yeux, mais dont il avait rêvé ou qu'il s'était imaginé. Et enfin il reconnut cette sensation pour ce qu'elle était. Les murs et les tours épousaient parfaitement l'agencement des ruines. C'était comme si les murailles éboulées avaient retrouvé leur structure originelle.

Aucun son ne vint troubler la quiétude matinale lorsque Conan arriva au pied de la muraille qui s'élevait à pic au sein de la végétation luxuriante. Sur les franges méridionales de Vilayet, la végétation était presque tropicale. Il ne vit personne sur les remparts, et aucun son ne lui parvint de l'intérieur. Il aperçut une porte massive à quelque distance sur sa gauche et fut persuadé qu'elle devait être fermée et gardée. Mais il était sûr que celle qu'il cherchait se trouvait quelque part derrière ce mur, et il adopta un plan d'action typiquement téméraire.

Au-dessus de lui des branches de liane festonnées pendaient vers les remparts. Tel un grand félin, il escalada un arbre gigantesque. Parvenu au-dessus du niveau du parapet, il empoigna une grosse branche des deux mains et se balança dans le vide d'avant en arrière jusqu'à ce qu'il ait suffisamment d'élan pour se lancer dans les airs et atterrir sur le rempart. Là, il s'accroupit, découvrant les rues d'une ville à ses pieds.

La circonférence de la muraille n'était pas très grande, mais le nombre de bâtiments de pierre verte qu'elle enfermait était surprenant. Ceux-là faisaient trois ou quatre étages de haut, la plupart avec un toit en terrasse, témoignant d'un style architectural raffiné. Les rues étaient disposées en étoile et convergeaient vers une place de forme octogonale sur laquelle trônait un édifice imposant, tout en hauteur, dont les tours et le dôme surplombaient la ville tout entière. Il ne vit personne, ni dans les rues, ni penché aux fenêtres et pourtant le soleil se levait. Le silence qui régnait là aurait pu être celui d'une ville morte et désertée. Un étroit escalier de pierre donnait sur le mur, à faible distance de l'endroit où il se trouvait ; il le descendit.

Les maisons étaient si près du mur qu'à mi-chemin dans sa descente il se trouva à portée d'une fenêtre ; il s'arrêta un instant pour regarder à

l'intérieur. Il n'y avait pas de barreaux, et les rideaux de soie étaient tirés par des cordes de satin. Ce qui s'offrit à son regard était une chambre dont les murs étaient recouverts de tentures en velours sombre et le plancher de tapis moelleux ; il y avait également des bancs d'ébène polie, et un dais en ivoire sur laquelle s'amoncelaient des fourrures.

Il était sur le point de poursuivre sa descente lorsqu'il entendit un bruit : quelqu'un s'approchait dans la rue en contrebas. Avant que l'inconnu ait pu franchir l'angle du mur et apercevoir le Cimmérien sur les marches, Conan franchit l'espace qui le séparait de la maison d'un bond rapide et atterrit comme un chat dans la pièce, dégainant son épée dans le même mouvement. Il resta un instant figé comme une statue, mais rien ne vint briser le silence. Il allait gagner une porte voûtée lorsque soudain une tenture s'écarta, révélant une alcôve remplie de coussins d'où une jeune femme mince et à la chevelure noire le contemplait avec des yeux langoureux.

Conan la regarda avec attention, s'attendant à ce qu'elle se mette à hurler à tout moment. Mais elle se contenta d'étouffer un bâillement de sa main délicate et s'appuya négligemment contre la tenture qu'elle agrippait d'une main.

Elle appartenait indiscutablement à une race blanche, bien que sa peau soit très foncée. Ses cheveux coupés au carré étaient d'un noir d'encre, et une mince étoffe de soie passée autour de ses hanches souples constituait son seul vêtement.

Elle se mit à parler dans une langue qui lui était inconnue, et il secoua la tête. Elle bâilla de nouveau, s'étira voluptueusement, et sans montrer aucun signe de crainte ou de surprise, s'exprima dans une autre langue, qu'il comprenait celle-là, un dialecte yuetshi qui lui parut étrangement archaïque.

— Cherches-tu quelqu'un ? lui demanda-t-elle, semblant ne pas se soucier de cette intrusion, comme si cela avait été la chose la plus naturelle au monde.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Mon nom est Yateli, répondit-elle langoureusement. J'ai dû festoyer plus longtemps que je ne le pensais hier soir ; je me sens tellement lasse. Qui es-tu ?

— Je suis Conan, un *hetman* des *kozaks*, répondit-il, la regardant avec attention.

Il pensait qu'elle jouait un rôle, et s'attendait à ce qu'elle tente de s'échapper ou d'ameuter d'autres personnes. Mais bien qu'une corde de

velours — sans doute destinée à donner l'alarme — se trouvât à portée de sa main, elle ne tenta pas de s'en approcher.

— Conan, répéta-t-elle d'une voix embrumée. Tu n'es pas un Dagonien. Je suppose que tu es un mercenaire. As-tu coupé la tête de beaucoup de Yuetsshi ?

— Je ne fais pas la guerre aux rats d'eau, dit-il avec dédain.

— Mais ils sont particulièrement féroces, murmura-t-elle. Je me souviens du temps où ils étaient nos esclaves. Mais ils se sont révoltés et nous ont attaqués par l'épée et la torche. Seule la magie de Khosatral Khel a pu les empêcher de franchir nos murs...

Elle s'arrêta dans son récit, ses traits traversés par une expression de perplexité qui le disputait à la fatigue qu'elle ressentait.

— J'avais oublié, murmura-t-elle. Ils ont *bien* franchi les murs, la nuit dernière. Il y avait des cris, des flammes, et les gens appelaient en vain Khosatral. (Elle secoua la tête comme pour éclaircir ses idées.) Mais ce n'est pas possible, murmura-t-elle, car je suis vivante, et je pensais que j'étais morte. Oh, au diable tout ça !

Elle traversa la pièce et, prenant Conan par la main, elle l'attira sur le daïs. Il la laissa faire, étonné et déconcerté. La fille lui souriait comme une enfant à demi assoupie et ses longs cils soyeux battaient ses yeux noirs et embués de sommeil. Elle passa ses doigts dans ses épaisses mèches noires comme pour s'assurer qu'il était bien réel.

— C'était un rêve, dit-elle en bâillant. Peut-être que tout cela n'est qu'un rêve. J'ai l'impression d'être en train de rêver. Peu importe. Il y a quelque chose dont je n'arrive pas à me souvenir... j'ai oublié quoi... il y a quelque chose que je ne comprends pas, mais je me sens si lasse quand je tente de réfléchir. De toute façon, ça n'a pas d'importance.

— Que veux-tu dire ? lui demanda-t-il, mal à l'aise. Tu as dit qu'ils avaient franchi les murs la nuit dernière. Qui donc ?

— Les Yuetsshi. En tout cas, je le pensais. Il y avait un nuage de fumée qui cachait tout, mais un diable nu couvert de sang m'a attrapée par la gorge et a enfoncé son poignard dans ma poitrine. Oh, comme j'ai eu mal ! Mais ce n'était qu'un rêve car, vois, il n'y a pas de marque.

Elle inspecta sa poitrine lisse d'un air distrait puis elle s'installa en travers des genoux du Cimmérien, passant ses bras souples autour de son cou épais.

— Je n'arrive pas à me souvenir, murmura-t-elle, nichant sa tête sombre sur son torse puissant. Tout est confus et embrumé. Peu importe.

Tu n'es pas un rêve. Tu es fort. Jouissons de la vie tant que nous le pouvons. Fais-moi l'amour !

Il passa délicatement son bras puissant autour de la tête de la jeune fille et embrassa ses lèvres pleines et rouges avec un plaisir non dissimulé.

— Tu es fort, répéta-t-elle d'une voix mourante. Fais-moi l'amour, fais-moi...

Le murmure de sa voix cessa pour de bon ; ses yeux sombres se fermèrent et ses longs cils vinrent se poser sur ses joues voluptueuses. Son corps souple se détendit complètement dans les bras de Conan.

Il la regarda d'un air renfrogné. Elle semblait faire partie intégrante de cette sensation d'illusion qui planait sur la ville tout entière, mais quand il palpait cette chair ferme, il ne pouvait que conclure que c'était une femme bien vivante qu'il avait dans les bras, pas une chimère issue du monde des rêves. Pas rasséréiné pour autant, il se hâta de la déposer sur les fourrures qui recouvraient le dais. Son sommeil était trop profond pour être naturel. Il eut la conviction qu'elle se droguait, peut-être au lotus noir de Xuthal.

C'est alors qu'il trouva un nouveau sujet d'étonnement. Parmi les fourrures posées sur le dais se trouvait une superbe peau tachetée couleur d'or. Il ne s'agissait pas d'une habile imitation, mais bel et bien de la peau de l'animal. Or Conan savait que cette espèce était éteinte depuis au moins un millier d'années ; il s'agissait du grand léopard doré, qui occupe une place si importante dans les légendes hyboriennes, et que les artistes des temps jadis aimaient à représenter tant en peinture qu'en sculpture.

Ahuri, Conan secoua la tête, puis franchit le passage voûté et se retrouva dans un couloir sinueux. Le silence régnait sur la demeure tout entière, mais ses sens aiguisés perçurent un bruit en provenance de l'extérieur. Quelque chose montait en silence les marches par lesquelles il s'était introduit dans le bâtiment ; quelques instants plus tard, il l'entendit atterrir avec un bruit sourd dans la pièce qu'il venait de quitter. Il pivota en toute hâte et courut le long du couloir tortueux jusqu'à ce qu'il bute sur quelque chose.

C'était une forme humaine qui gisait là, une partie de son corps dans le couloir et l'autre sur le seuil d'un passage secret qui était de toute évidence fermé en temps normal, la porte se confondant avec le reste du mur. C'était un homme efflanqué et mat de peau, vêtu seulement d'un pagne de soie, à la tête rasée et aux traits cruels. Il gisait comme si la

mort l'avait frappé juste au moment où il émergeait du passage. Conan se pencha sur celui-ci afin de déterminer la cause de sa mort, et il se rendit alors compte que l'homme était seulement plongé dans la même léthargie que la jeune fille dans l'autre pièce.

Mais pourquoi choisir un tel endroit pour s'assoupir ? Tandis qu'il considérait la question, Conan sursauta en entendant un bruit derrière lui. Quelque chose s'avavançait dans sa direction le long du couloir. Un regard rapide à l'autre bout lui révéla que le couloir se terminait sur une porte massive qui était peut-être fermée à clé. Conan dégagea le corps étendu de l'entrebâillement, s'avança dans la pièce et referma le panneau derrière lui. Il entendit un déclic et comprit que le passage était verrouillé. Debout dans l'obscurité la plus totale, il entendit des pas de l'autre côté de la porte, et une sensation glacée parcourut son échine. Ce bruit de pas n'était pas celui d'un homme, ni celui d'aucune bête de sa connaissance.

Il y eut un moment de silence, puis un faible craquement de bois et de métal. Il plaça les mains sur le panneau et sentit celui-ci se déformer et ployer comme si on exerçait une incroyable pression de l'extérieur. Comme il s'apprêtait à dégainer son épée, la pression cessa et Conan entendit alors un étrange bruit de salivation qui fit se hérissier les poils de sa nuque. Cimeterre en main, il commença à battre en retraite et ses talons rencontrèrent une marche sur laquelle il faillit basculer : il se trouvait dans une étroite cage d'escalier dont les marches menaient vers le bas.

Il descendit à tâtons dans l'obscurité, tentant en vain de trouver une autre ouverture dans la paroi. Au moment où il se disait qu'il ne se trouvait plus dans la maison, mais bien plus bas sous terre, les marches laissèrent place à un tunnel horizontal.



v

Conan avança en tâtonnant le long du tunnel silencieux plongé dans les ténèbres, craignant à tout instant de tomber dans quelque fosse invisible. Ses pieds heurtèrent enfin les marches d'un escalier, qu'il gravit jusqu'à ce qu'il parvienne à une porte. Il fit courir ses doigts et trouva enfin une poignée en métal. Il déboucha alors dans une pièce aux proportions gigantesques, haute de plafond, et faiblement éclairée. De formidables colonnes couraient le long des murs de marbre, soutenant un plafond à la fois translucide et sombre comme un soleil de minuit ; l'ensemble donnait une sensation de hauteur vertigineuse. Si une quelconque lumière filtrait du dehors, elle était singulièrement altérée.

Conan s'avança sur le sol verdâtre dans ce demi-jour inquiétant. La salle était vaste et circulaire, percée en un endroit par les battants de bronze d'une porte colossale. À l'opposé de celle-ci, sur un dais plaqué contre le mur, et auquel on accédait par une volée de grandes marches de verre poli, se trouvait un trône de cuivre. Conan battit précipitamment en retraite en voyant ce qui se lovait sur ce trône, dégainant son arme au passage.

Puis, comme la chose ne bougeait pas, il l'observa avec plus d'attention, pour finalement gravir les marches de verre et l'examiner de près. C'était un serpent gigantesque, apparemment taillé dans une substance qui ressemblait à du jade. La moindre écaille était plus vraie que nature, et les couleurs iridescentes étaient reproduites à merveille. La grande tête triangulaire était à demi enfouie dans les replis de son corps

sinueux, dissimulant à la vue du Cimmérien les yeux et la mâchoire de la bête. Un vague souvenir se fit jour en lui. Ce serpent était de toute évidence censé représenter l'une de ces sinistres monstruosités des marais qui, dans les siècles passés, avaient hanté les abords marécageux des rives méridionales de la mer de Vilayet. Mais comme le léopard doré, ils avaient disparu depuis des siècles. Conan en avait vu des reproductions miniatures grossières dans les tentes où les Yuetshi adoraient leurs idoles, et il en était fait mention dans le *Livre de Skelos*, qui s'inspirait de documents préhistoriques.

Conan admira le tronc écaillé, aussi épais que sa cuisse et d'une longueur impressionnante et, curieux, tendit son bras pour toucher la chose. Son cœur faillit alors s'arrêter de battre. Son sang se glaça dans ses veines et les poils de sa nuque se hérissèrent. Ce n'était pas la surface polie et cassante du verre qu'il avait senti sous ses doigts, ni même du métal ou de la pierre, mais la substance souple et charnue d'une créature *vivante*. Il sentait une vie sourdre au ralenti sous ses doigts.

Il retira sa main sous l'effet d'une soudaine répulsion. Son épée tremblait dans sa main, et il suffoquait presque d'horreur et de dégoût. Il recula et descendit les marches de verre avec les plus grandes précautions, les yeux rivés en une terrible fascination sur cette chose hideuse qui sommeillait sur son trône de cuivre. Elle ne bougea pas.

Il atteignit la porte de bronze et l'essaya, la peur au ventre, suffoquant de peur à l'idée de se retrouver enfermé avec cette horreur visqueuse. Mais les battants s'ouvrirent au contact de ses mains ; il se glissa de l'autre côté et referma la porte derrière lui.

Il se retrouva dans un vaste couloir dont les murs élevés étaient recouverts de tentures et où la lumière était tout aussi crépusculaire. Il discernait avec peine les objets lointains et il se sentit mal à l'aise à l'idée que des serpents puissent l'approcher sans bruit dans les ténèbres. Dans cette lueur incertaine, la porte qui se trouvait à l'autre bout lui semblait être à une distance incroyable. Tout près de lui, le tombé étrange d'une tenture lui suggéra que celle-ci dissimulait une ouverture ; écartant les pans, il découvrit effectivement un escalier étroit qui menait vers le haut.

Alors qu'il hésitait à s'engager, il entendit, en provenance de la grande pièce qu'il venait de quitter, le même bruit de pas traînant qu'il avait entendu derrière le passage secret. L'avait-on suivi tout le long du tunnel ? Il grimpa les marches en hâte, laissant la tenture se remettre en place derrière lui.

Il émergea dans un couloir sinueux et ouvrit la première porte qu'il trouva. En errant apparemment sans but, il avait un double objectif : trouver une issue pour s'échapper de cet édifice mystérieux et retrouver la Némédienne, qu'il pressentait être emprisonnée quelque part dans ce palais, temple, ou quoi que fut ce bâtiment. Il pensait qu'il se trouvait dans la grande construction recouverte d'un dôme au centre de la ville, et c'était vraisemblablement en ce lieu que se trouvait l'homme qui régnait sur cette ville, et à lui qu'on apporterait sans nul doute une captive.

Il se trouvait non dans un autre couloir, mais dans une chambre, et il s'apprêtait à tourner les talons lorsqu'il entendit une voix de l'autre côté du mur. Il n'y avait pas de porte, mais il se plaqua contre la paroi et put entendre distinctement ce qui se disait. Et une sueur glacée parcourut lentement son échine. Quelqu'un s'exprimait en némédien, mais sa voix n'était pas humaine. Elle résonnait terriblement, comme l'écho d'une cloche à minuit.

— Il n'y avait pas de vie dans l'Abîme, excepté celle qui m'habitait, retentissait la voix. Il n'y avait pas non plus de lumière, de mouvement et de son. Seules les forces qui agissent en deçà et au-delà de la vie me guidaient et me poussaient dans mon voyage vers les hauteurs, aveuglément, insensiblement, inexorablement. À travers les époques et les strates immuables de l'obscurité je m'élevais...

Ensorcelé par cet écho retentissant, Conan se ramassa sur lui-même, oubliant tout le reste, jusqu'à ce que le pouvoir hypnotique de cet écho altère ses perceptions et ses sensations, et que les sons se transformèrent en illusion de vision. Conan n'avait plus conscience de cette voix, qui ne lui parvenait plus que comme des ondes de son lointaines et régulières. Transporté au-delà de son époque et de sa propre individualité, il assistait à la transmutation de l'être que l'on appelait Khosatral Khel, sorti en rampant de la Nuit et de l'Abîme en des temps reculés pour se parer de la substance de l'univers tangible.

Cependant la chair humaine était trop fragile, trop étroite, pour abriter l'essence terrifiante de ce qu'était Khosatral Khel. Par conséquent, il revêtit la forme et l'aspect d'un être humain, mais sa chair, ses os, et son sang n'étaient pas de la chair, des os, et du sang. Il devint un blasphème envers la nature toute entière car il força une substance élémentaire qui jamais n'avait connu le poulx et le frémissement de l'existence, à vivre, à raisonner et à agir.

Il parcourut le monde comme un dieu, car nulle arme terrestre ne pouvait le blesser et un siècle n'était pour lui qu'une heure. Au cours de

ses périples, il trouva un peuple primitif qui habitait l'île de Dagonia ; il lui plut d'apporter à cette race la culture et la civilisation et, grâce à son aide, ils construisirent la cité de Dagon ; ils y vécurent et le vénérèrent. Ceux qui le servaient étaient des êtres étranges, appelés des recoins sombres de la planète, où rôdaient encore de sinistres survivances des ères passées. Sa maison de Dagon était reliée à toutes les autres au moyen de tunnels par lesquels ses prêtres au crâne rasé conduisaient les victimes destinées au sacrifice.

Mais après de nombreuses ères, un peuple féroce et brutal apparut sur les rivages de la mer. Ils s'appelaient Yuetshi. Ils furent défaits au cours d'une sanglante bataille et réduits en esclavage. Pendant près d'une génération, ils moururent sur les autels de Khosatral.

Sa sorcellerie les maintint captifs. Puis leur prêtre, un être étrange et décharné, de race inconnue, s'enfonça dans les territoires sauvages, et quand il revint, il avait avec lui un poignard qui n'était fait d'aucun matériau terrestre. Il avait été forgé à partir d'un météore qui avait traversé les cieux comme une flèche enflammée pour aller s'écraser dans une lointaine vallée. Les esclaves se soulevèrent. Les hommes de Dagon moururent comme des moutons sous leurs lames à dents de scie, et la magie de Khosatral était impuissante face à ce couteau venu d'ailleurs. Pendant que dans les rues rougies par les flammes retentissait la clameur du carnage et du massacre, l'acte le plus cruel de cette pièce sinistre se joua dans le mystérieux dôme situé derrière la grande pièce du dais, au trône de cuivre et aux murs marbrés comme la peau de serpents.

Le prêtre émergea seul de ce dôme. Il n'avait pas tué son ennemi car il voulait s'assurer de la loyauté de ses sujets volontiers rebelles en pouvant libérer à tout instant leur ennemi. Il avait laissé Khosatral étendu sur le dais en or, le poignard mystique posé en travers de sa poitrine, sort qui le tiendrait immobile et inanimé jusqu'à la fin des temps.

Mais le temps passa et le prêtre mourut. Les tours de Dagon, désertées depuis longtemps, tombèrent en ruine. Les légendes devinrent vagues. Les Yuetshi furent décimés par les épidémies, les famines et la guerre et les rares survivants, dispersés le long des côtes, sombrèrent dans une vie de saleté et de misère.

Seul l'étrange dôme échappa aux ravages du temps, jusqu'à ce qu'il soit frappé par un éclair providentiel et qu'un pêcheur curieux ôte le poignard magique posé sur la poitrine du dieu, brisant ainsi le sortilège. Khosatral Khel se redressa alors, ayant recouvré la vie et sa puissance. Il lui plut de restaurer la ville en l'état où elle se trouvait dans les jours qui

avaient précédé sa chute. Grâce à sa nécromancie il releva les tours de la poussière dans laquelle elles gisaient depuis des millénaires, oubliées de tous, et le peuple qui avait été poussière depuis des temps immémoriaux revint à la vie.

Mais ceux qui ont goûté à la mort ne peuvent être que partiellement vivants. Dans les recoins sombres de leurs âmes et de leurs cerveaux la mort rôde encore, invaincue. La nuit, les gens de Dagon s'animaient et aimaient, haïssaient et festoyaient, et ne se rappelaient qu'indistinctement la chute de Dagon et leur propre massacre, comme dans un rêve à demi oublié. Ils se mouvaient dans une brume enchantée d'illusion, ressentant bien l'étrangeté de leur existence, mais n'allant pas en chercher les raisons. Le jour venu ils sombraient dans un profond sommeil dont ils ne se réveillaient qu'à la tombée de la nuit, qui est semblable à la mort.

Tout ceci défila comme une succession de tableaux dans la conscience de Conan, toujours accroupi à côté de la tenture près du mur. Sa raison chancela. Toutes ses certitudes et sa santé mentale furent balayées pour laisser place à un univers envahi par les ombres, peuplé de silhouettes encapuchonnées dotées d'une terrible puissance maléfique. Cette voix de stentor ressemblait à un cri de victoire sur les lois de la logique d'un monde rationnel. C'est alors qu'un son bien humain ramena Conan de sa fuite dans les sphères de la folie : les sanglots hystériques d'une femme.

Involontairement, il bondit sur ses pieds.



VI

Jehungir Agha attendait avec une impatience grandissante dans son bateau dissimulé dans les roseaux. Plus d'une heure s'était écoulée, et Conan n'était toujours pas réapparu. Il était sans doute en train de chercher la fille qu'il croyait cachée sur l'île. Mais une autre supposition traversa l'esprit de l'Agha. Et si le *hetman* avait laissé des hommes à proximité? Ils commenceraient à se poser des questions et se rendraient sur l'île pour tâcher d'en savoir plus. Jehungir parla aux rameurs, et la longue embarcation sortit des roseaux pour fendre les eaux en direction des marches taillées dans la pierre.

Laissant une demi-douzaine d'hommes sur le navire, il partit avec les autres, une dizaine d'archers de Khawarizm, des hommes robustes, vêtus de manteaux en peau de tigre et coiffés d'un casque pointu. Tels des chasseurs s'infiltrant dans la tanière du lion, ils se faufilèrent sous les arbres, prêts à décocher leurs traits. Le silence régnait sur la forêt, et ne fut interrompu que lorsqu'un animal vert – peut-être un perroquet – les survola en battant lourdement ses larges ailes, puis alla se perdre dans les arbres. D'un geste brusque, Jehungir fit stopper ses hommes, et tous regardèrent, incrédules, les tours qui se dressaient au loin, dans la verdure.

— Tarim! jura Jehungir. Les pirates doivent avoir reconstruit les ruines! Il ne fait pas de doute que c'est là que se trouve Conan. Allons voir cela de plus près. Une cité fortifiée à si peu de distance du continent! En avant!

Redoublant de précautions, ils se faufilèrent à travers les arbres. Le jeu avait changé. De chasseurs traquant leur proie, ils étaient devenus espions.

Et tandis qu'ils se frayaient un chemin à travers la végétation épaisse, l'homme qu'ils cherchaient était face à un danger bien plus périlleux que leurs flèches légères.

Conan réalisa en frémissant que la voix de stentor s'était tue de l'autre côté du mur. Il se tenait immobile comme une statue, son regard fixé sur le rideau qui séparait les deux pièces, et il savait que d'un instant à l'autre l'horreur ultime allait en franchir le seuil.

La pièce était sombre et brumeuse et les cheveux de Conan se hérissèrent lorsqu'il aperçut une tête et une paire d'épaules gigantesques dans la pénombre. Il n'entendit aucun bruit de pas, mais la grande forme sombre se découpa rapidement avec de plus en plus de netteté jusqu'à ce que Conan perçoive les contours de sa silhouette. L'homme était vêtu de sandales, d'une jupe et d'une ample ceinture de cuir granuleux. Ses cheveux coupés au carré étaient retenus par un anneau doré. Le regard de Conan se porta sur l'envergure de ces épaules monstrueuses, la largeur de ce torse puissant, et la musculature impressionnante de ces membres et de ce torse. Son visage était dépourvu de faiblesse et de pitié. Ces yeux étaient des boules sombres de feu. Et Conan comprit qu'il s'agissait là de Khosatral Khel, l'ancienne créature des Abîmes, le dieu de Dagonia.

Aucun mot ne fut échangé. Ce n'était pas nécessaire. Khosatral étendit ses grands bras ; Conan se baissa pour les éviter et donna un coup d'épée sur le ventre du géant. Puis il bondit en arrière, incapable d'en croire ses yeux. Sa lame avait tinté sur ce corps puissant comme sur une enclume, rebondissant sans entamer les chairs. Alors Khosatral se jeta sur lui dans un élan irrésistible.

Les corps se heurtèrent et s'opposèrent, bras et jambes imbriqués les uns dans les autres, puis Conan se dégagea d'un bond, tremblant de tous ses membres sous cet effort. Il saignait aux endroits où les doigts avaient éraflé et arraché sa peau. Dans ce bref instant où leurs corps s'étaient trouvés en contact, il avait mesuré la folie ultime de la nature bafouée ; ce n'était pas une chair humaine qui avait éraflé la sienne, mais du *métal*, vivant et doué de raison ; il était confronté à un corps de fer vivant.

Khosatral se dressa au-dessus du guerrier dans la demi-obscurité. Que ces doigts géants viennent à l'agripper et ils ne se relâcheraient que lorsque le corps du Cimmérien serait devenu inerte. C'était comme si un homme combattait un monstre de cauchemar dans une pièce crépusculaire.

Jetant à terre son épée inutile, Conan se saisit d'un banc massif et le projeta de toute sa force. C'était un projectile que bien peu d'hommes auraient pu soulever. Il se brisa en morceaux sur le torse puissant de Khosatral, qui ne vacilla même pas. Son visage perdit quelque peu son aspect humain et une auréole de flamme dansa autour de sa tête impressionnante, et il se rua sur Conan telle une tour d'acier.

D'un geste désespéré, Conan arracha du mur un pan entier de tapisserie et l'envoya s'enrouler autour de la tête du géant, dans une démonstration de force plus grande encore que celle qui lui avait fallu pour projeter le banc. Un instant Khosatral chancela, gêné et aveuglé par cette matière qui s'attachait à lui et résistait mieux à ses efforts que du bois ou de l'acier, et Conan en profita pour ramasser son cimeterre et s'enfuir à toutes jambes vers la galerie. Sans ralentir il franchit le seuil en courant, referma la porte derrière lui et la verrouilla.

Il pivota sur ses talons et resta figé sur place, son visage s'empourprant soudainement. Étendue sur des coussins de soie, ses cheveux dorés tombant en cascades sur ses épaules dénudées, les yeux blancs de terreur, se trouvait la femme pour laquelle il avait déployé tant d'efforts. Il en oublia presque l'horreur qui le talonnait jusqu'à ce que le bruit de la porte qu'on enfonçait derrière lui le ramène à la réalité. Il empoigna la fille et l'entraîna en direction de la porte opposée. Elle était bien trop effrayée pour lui résister ou lui venir en aide. Un murmure presque inaudible fut le seul son qu'elle fut capable de produire.

Conan ne perdit pas de temps à essayer d'ouvrir la porte. D'un coup d'épée, il fracassa celle-ci et comme il enjambait la porte défoncée pour bondir vers les escaliers au-delà, il vit la tête et les épaules de Khosatral surgir de l'autre porte qui cédait sous les coups du géant comme si elle était faite de carton.

Conan bondit en haut des marches, transportant la grande jeune femme sous son bras comme s'il s'était agi d'une enfant. Il n'avait aucune idée d'où ils allaient se retrouver, mais l'escalier donnait sur une pièce circulaire et pourvue d'un dôme. Khosatral grimpait les marches derrière eux, aussi silencieux qu'un vent de mort, et tout aussi rapide.

Les murs et la porte de cette pièce étaient en acier massif. Conan ferma la porte derrière lui et la verrouilla au moyen des grandes barres dont elle était pourvue. Il eut le pressentiment qu'il s'agissait là de la chambre de Khosatral, celle dans laquelle il venait s'enfermer pour sommeiller en paix, à l'abri des monstres qu'il avait conjurés des Ténèbres.

Il venait tout juste de mettre les barreaux en place que la grande porte fut ébranlée par un choc phénoménal. Conan haussa les épaules. Il était parvenu au bout de sa piste. La pièce n'avait ni fenêtre, ni autre ouverture. L'air, et l'étrange luminosité brumeuse de la pièce, provenait de toute évidence des interstices dans le dôme. Il examina sa lame ébréchée. Il avait recouvré son calme maintenant qu'il était dans l'attente. Il avait fait de son mieux pour s'échapper. Lorsque le géant fracasserait la porte, il se lancerait au combat de toute sa fureur volcanique avec son épée brisée, dans un dernier assaut. Non qu'il s'attendait à vaincre, mais parce qu'il était dans sa nature de mourir en combattant. Pour le moment, il n'y avait rien à faire, et le calme qui l'habitait n'était ni feint, ni forcé.

Il contempla sa compagne avec un regard aussi admiratif et intense que s'il lui restait un siècle à vivre. Il l'avait jetée sans ménagement sur le sol lorsqu'il s'était retourné pour verrouiller la porte. Elle s'était mise à genoux et était en train de mettre machinalement un peu d'ordre dans ses cheveux et ses quelques vêtements. De ses yeux féroces, Conan dévorait son épaisse chevelure blonde, ses grands yeux clairs, sa peau laiteuse, ses membres vibrant de vie, l'arrondi de ses seins et la courbe sensuelle de ses superbes hanches.

Elle laissa échapper un gémissement lorsque la porte fut ébranlée de nouveau et qu'un verrou céda en craquant.

Conan ne se retourna pas. Il savait que la porte tiendrait encore un moment.

— On m'a dit que tu t'étais enfuie, dit-il. Un pêcheur yuetshi m'a dit que tu te cachais ici. Quel est ton nom ?

— Octavia, dit-elle machinalement, dans un sanglot. (Puis elle s'accrocha à lui, l'enserra frénétiquement de ses doigts, et alors les mots se bousculèrent.) Oh Mitra ! Quel est ce cauchemar ? Ces gens – ce peuple à la peau sombre – l'un d'entre eux m'a capturée dans la forêt et m'a conduite ici. Ils m'ont amenée à... à cette... *chose*. Il m'a dit... il a dit... suis-je folle ? Tout ceci n'est-il qu'un rêve ?

Il jeta un coup d'œil vers la porte qui ployait comme sous l'assaut d'un bélier.

— Non, dit-il. Ce n'est pas un rêve. Ce gond est sur le point de céder. C'est étrange de voir qu'un diable tel que lui doive enfoncer une porte comme n'importe quel mortel ; mais après tout, c'est sa force qui est démoniaque.

— Ne peux-tu pas le tuer ? demanda-t-elle en haletant. Tu es fort. Conan était trop honnête pour lui mentir.

— Si un être humain pouvait le tuer, il serait déjà mort, répondit-il. J'ai brisé ma lame sur son ventre.

Les yeux d'Octavia s'assombrirent.

— Alors, tu vas mourir, et moi je... Oh Mitra ! hurla-t-elle, saisie d'une brusque frénésie.

Conan lui prit les mains de crainte qu'elle ne se blesse toute seule.

— Il m'a dit ce qu'il allait me faire ! sanglota-t-elle. Tue-moi ! Tue-moi d'un coup d'épée avant qu'il enfonce la porte !

Conan la regarda et secoua la tête.

— Je ferai ce que je peux, dit-il. Ce ne sera pas grand-chose, mais au moins cela te donnera une chance de le contourner et de descendre les marches. Ensuite, cours vers les falaises. Mon bateau est amarré au pied des marches. Si tu arrives à t'échapper du palais, tu as une chance de lui échapper. Les habitants de cette cité sont tous endormis.

Elle enfonça sa tête dans ses mains. Conan ramassa son cimeterre et se mit en position devant la porte qui tremblait sous les coups répétés. Un observateur n'aurait jamais réalisé qu'il attendait une mort qu'il savait inéluctable. Au fond de ses yeux couvait une flamme plus vive qu'à l'accoutumée ; sa main agrippait la poignée de son épée avec plus de force que d'habitude ; c'était tout.

Les gonds avaient cédé sous l'impact du terrible assaut et la porte était secouée en tous sens, retenue seulement en place par les verrous, qui commençaient à craquer et à ployer, menaçant d'être arrachés de leur socle. Conan regardait cela avec une fascination presque détachée, enviant la force inhumaine du monstre.

Soudain, sans prévenir, les coups cessèrent. Conan entendit alors d'autres bruits les remplacer sur le palier, de l'autre côté... le battement d'ailes, et une voix dont le murmure évoquait un vent mugissant dans les branches à minuit. Puis ce fut à nouveau le silence, mais l'air était rempli d'une sensation nouvelle. Seuls les instincts aguerris d'un barbare auraient pu le percevoir, mais Conan savait, sans l'avoir vu ou entendu, que le maître de Dagon n'était plus derrière la porte.

Il regarda avec précaution à travers une fissure dans la porte d'acier. Le palier était vide. Il écarta les barres déformées et poussa précautionneusement la porte de côté. Khosatral n'était pas dans l'escalier, mais des échos métalliques lui parvenaient de tout en bas. Il ne savait pas si le géant était occupé à préparer quelque nouvelle diablerie ou avait été appelé par cette voix murmurante, mais il ne perdit pas de temps en conjectures.

Il appela Octavia, et le timbre nouveau dans sa voix la fit se relever et accourir à ses côtés presque sans qu'elle en fut consciente.

— Que se passe-t-il ? s'exclama-t-elle.

— Cesse de discuter et viens ! lui dit-il en lui prenant le poignet.

Cette occasion de pouvoir agir l'avait transformé. Ses yeux flamboyaient et sa voix vibrait d'excitation.

— Le poignard ! murmura-t-il, traînant presque la fille derrière lui tandis qu'il descendait les marches. La lame magique des Yuestshi ! Il l'a laissée sous le dôme ! Je...

Sa voix mourut alors qu'une image mentale surgissait brusquement à son esprit. Ce dôme jouxtait la grande salle dans laquelle se trouvait le trône de cuivre. Il se mit à suer abondamment. La seule façon d'accéder au dôme était de traverser cette pièce avec son trône de cuivre, et avec cette chose immonde qui sommeillait dessus.

Pourtant il n'hésita pas. Ils descendirent les marches en toute hâte, traversèrent la pièce, descendirent les escaliers suivants et parvinrent dans la grande galerie aux mystérieuses tentures. Il n'avait pas vu la moindre trace du géant. S'arrêtant devant les battants de la grande porte, Conan attrapa Octavia par les épaules et la secoua violemment sous l'emprise de son émotion.

— Écoute bien ! dit-il d'un ton cassant. Je vais pénétrer dans cette pièce et fermer la porte derrière moi. Reste ici et tends l'oreille. Si Khosatral arrive, appelle-moi. Si tu m'entends crier de t'échapper, cours comme si tu avais le diable à tes trousses, ce qui sera probablement le cas. Gagne la porte à l'autre bout de la galerie ; je ne serai plus en état de t'aider. Je vais chercher le poignard yuetshi !

Avant qu'elle ait pu émettre les paroles de protestation qui se dessinaient sur ses lèvres, il s'était glissé entre les battants et avait refermé la porte derrière lui. Il abaissa le verrou avec précaution, mais ne remarqua pas qu'il pouvait aussi être actionné de l'extérieur. Il scruta la pièce obscure pour y trouver le sinistre trône de cuivre. Oui, la brute écaillée était toujours là, noyant le trône sous ses replis répugnants. Il vit une porte derrière le trône, et fut certain que c'était celle qui menait au dôme. Mais pour l'atteindre, il lui fallait monter sur le dais, à quelques pas du trône...

Un courant d'air sur le sol vert aurait fait plus de bruit que les pieds de Conan, qui semblèrent glisser sur le sol. Les yeux rivés sur le reptile assoupi, il atteignit le dais et grimpa les marches de verre. Le serpent n'avait pas bougé. Il était sur le point d'atteindre la porte...

Le verrou de la porte de bronze retentit et Conan étouffa un formidable juron en voyant arriver Octavia, qui jetait des regards inquiets vers les recoins sombres de la pièce. Il resta immobile, n'osant pas émettre de cri d'avertissement. C'est alors qu'elle aperçut la silhouette du Cimmérien et elle courut vers le dais en criant :

— Je veux venir avec toi ! J'ai peur de rester toute seule... *Oh !*

Elle leva les bras au ciel et poussa un cri terrible quand elle aperçut pour la première fois l'occupant du trône. La tête triangulaire venait de se soulever et étirait vers elle son tronc luisant sur près d'un mètre.

Alors, d'un mouvement sinueux et régulier, la chose descendit du trône en une longue série de reptations, anneau après anneau, balançant sa tête dans la direction de la jeune fille paralysée par la peur.

Conan franchit l'espace qui le séparait du trône d'un bond désespéré, imprimant un puissant moulinet à son cimeterre. Le serpent se déplaçait à une vitesse si aveuglante qu'il contra la charge du Cimmérien alors que ce dernier était encore dans les airs, enserrant son tronc et ses membres d'une demi-douzaine d'anneaux. Sa lame fut déviée de sa course et ne fit que blesser – au lieu de sectionner – le tronc du serpent, tandis que le Cimmérien allait s'écraser lourdement sur le dais.

L'instant d'après le Cimmérien se tordait sur les marches de verre, enserré dans les replis du reptile qui tentait de le tuer en l'écrasant et en déchirant ses chairs. Seul son bras droit restait encore libre, mais dans sa position, il était impossible au Cimmérien de pouvoir donner un coup mortel, et il savait qu'il n'aurait droit qu'à un seul coup. En un effort surhumain qui fit saillir toutes les veines de son corps et amena ses muscles au point de rupture, il parvint à se remettre sur pied, soulevant avec lui une bonne partie de ce démon de près de quarante pieds de long.

Pendant quelques secondes il vacilla sur ses jambes arquées ; il sentit ses organes internes écrasés par ses propres côtes et sa vue se brouilla. Puis, il abattit d'un coup le cimeterre luisant qu'il brandissait au-dessus de sa tête, tranchant net écailles, chair et vertèbres. Et là où il n'y avait eu qu'un énorme câble qui se contorsionnait, il y en avait maintenant deux, fouettant et lacérant horriblement les airs dans les spasmes de la mort. Conan s'éloigna en titubant, évitant leurs coups aveugles. Il était pris de nausées et de vertiges, et du sang coulait de son nez. Avançant quasiment à l'aveuglette, il saisit Octavia et la secoua jusqu'à lui faire perdre haleine.

— La prochaine fois que je te dis de rester quelque part, tu y restes ! haleta-t-il.

Il était bien trop sonné pour savoir si elle lui avait répondu. La prenant par le poignet comme s'il s'était agi d'une petite fugueuse, il contourna les deux tronçons hideux qui se tordaient toujours sur le sol. Quelque part, au loin, il crut entendre des hommes crier, mais ses oreilles bourdonnaient tellement qu'il ne pouvait en être sûr.

La porte céda sous ses efforts. Si Khosatral avait placé le serpent en cet endroit afin de protéger l'objet de ses craintes, il était de toute évidence persuadé que cette seule protection était amplement suffisante. Lorsqu'il ouvrit la porte, Conan s'attendait presque à voir une autre monstruosité fondre sur lui, mais les seules choses qu'il aperçut dans les ténèbres furent le vaste dôme au-dessus de sa tête et un bloc d'or qui luisait faiblement, sur lequel luisait un objet en forme de croissant de lune.

Il s'en empara avec un soupir de soulagement et il ne s'attarda pas pour de plus amples explorations. Il tourna les talons, traversa la pièce et descendit le long de la galerie en direction de la porte à l'autre bout, qui conduisait à l'air libre. Et effectivement, quelques minutes plus tard, il émergeait du bâtiment et se retrouvait dans les rues silencieuses, mitraînant, mi-portant sa compagne. Il n'y avait personne en vue, mais des cris et des gémissements de douleur lui parvenaient de quelque part derrière le mur ouest, et Olivia se mit à trembler. Il la conduisit jusqu'à l'angle sud-ouest de la muraille, et trouva sans peine un escalier qui donnait sur les remparts. Il s'était muni d'une épaisse corde à rideau dans la galerie et, une fois parvenu au sommet, il s'en servit pour faire descendre la jeune femme de l'autre côté, enroulant la corde autour des hanches de celle-ci. Puis, il en attacha une extrémité autour d'un créneau et descendit à son tour. Il n'y avait qu'une seule façon de s'échapper de l'île... et c'était par l'escalier de la falaise, à l'ouest. Il se lança dans cette direction, en prenant soin de contourner l'endroit d'où lui étaient parvenus les cris et les bruits d'une lutte féroce.

Octavia comprit qu'un péril mortel se dissimulait dans cette forteresse de verdure. Elle avait le souffle court, et ne lâchait pas son protecteur d'une semelle. La forêt redevint alors silencieuse et ils ne virent surgir aucune menace jusqu'à ce qu'ils émergent des arbres et aperçoivent une silhouette qui se tenait sur le précipice.

Jehungir Agha avait échappé au sort qui avait emporté ses hommes lorsqu'un géant de fer avait brusquement surgi du portail pour les mettre en pièces, arrachant leurs chairs et broyant leurs os. Lorsqu'il avait vu les épées de ses archers se briser sur le corps de ce colosse invincible, il avait compris qu'ils n'étaient pas confrontés à un être humain, et il s'était

enfui, se cachant dans le sous-bois jusqu'à ce que cessent les hurlements du massacre. Il avait alors regagné les marches, mais ses hommes ne l'avaient pas attendu.

Ils avaient entendu les cris, et peu après, avaient vu, sur la falaise en surplomb, un monstre couvert de sang brandir ses bras gigantesques en signe de triomphe. Ils avaient alors cessé d'attendre. Au moment où Jehungir parvenait sur la falaise, ils disparaissaient dans les roseaux, hors de portée de sa voix. Khosatral était parti, étant soit retourné dans la ville, soit parti dans la forêt à la recherche de l'homme qui lui avait échappé à l'extérieur des murs.

Jehungir s'apprêtait à descendre les marches et à quitter l'île dans l'embarcation de Conan lorsqu'il vit le *hetman* et la fille émerger des arbres. L'épisode qu'il venait de vivre avait glacé le sang dans ses veines et porté un coup presque fatal à sa raison, mais n'avait pas pour autant modifié ses projets en ce qui concernait le chef *kozak*. La vue de l'homme qu'il était venu tuer le remplit de joie. Il fut étonné de voir la fille qu'il avait donnée à Jelal Khan, mais ne se tracassa pas à son sujet. Il leva son arc, ajusta une flèche contre sa joue et décocha son trait. Conan se baissa et la flèche alla s'enfoncer en vibrant dans un tronc d'arbre. Conan éclata de rire.

— Sale chien ! se moqua-t-il. Tu ne m'auras pas ! Je ne suis pas né pour mourir sous les coups d'un Hyrkanien ! Essaie encore, espèce de porc de Turan !

Jehungir ne tenta pas sa chance de nouveau. Il avait décoché sa dernière flèche. Il dégaina son cimeterre et s'avança, confiant en son casque pointu et en ses mailles serrées. Conan engagea le combat à mi-chemin dans un tourbillon d'acier. Les lames courbes se heurtèrent, s'écartèrent, décrivirent de grands cercles étincelants qui auraient brouillé la vue de celui qui aurait tenté de les suivre du regard. Octavia, qui regardait ce duel, ne vit pas le coup, mais elle entendit l'impact de la lame qui s'abattit dans les chairs. Elle vit Jehungir tomber à terre, du sang giclant de son flanc, là où l'acier du Cimmérien avait enfoncé la cotte de maille et pénétré jusqu'à la colonne vertébrale.

Mais ce ne fut pas la mort de son ancien maître qui fit hurler Octavia. Khosatral Khel fondait sur eux dans un fracas de branches arrachées. La fille était incapable de s'enfuir ; un sanglot de désespoir lui échappa des lèvres tandis que ses genoux se dérobaient sous elle ; elle s'affaissa sur l'herbe, tremblant de tous ses membres.

Conan, penché au-dessus du corps de l'Agha, ne tenta pas de fuir. Passant son cimeterre ensanglanté dans sa main gauche, il dégaina le

grand poignard yuetshi à la lame incurvée. Khosatral Khel le dominait de toute sa hauteur, ses bras levés comme des maillets, mais à cet instant le soleil se refléta sur la lame, et le géant battit soudain en retraite.

Mais le sang de Conan bouillait dans ses veines. Il se jeta en avant et taillada le corps de Khosatral. Le croissant de lune de la lame yuetshi ne se brisa pas sur le corps de ce dernier, s'enfonçant dans le métal sombre comme s'il s'était agi de chair humaine. Un fluide étrange se mit à couler de la plaie béante, et Khosatral poussa un cri qui résonna comme une cloche. Ses bras battaient l'air, mais Conan, plus vif que les archers qui étaient morts sous ces terribles moulinets, évita les coups et poignarda le géant encore et encore. Khosatral vacilla et chancela ; ses cris étaient terribles à entendre, comme si ce métal était capable de douleur, capable de hurler et de rugir sous la souffrance.

Il se détourna alors et partit en titubant dans la forêt ; sa démarche était hésitante, butant contre les arbres et piétinant les buissons. Conan, sous l'emprise de ses sens déchaînés, se lança immédiatement à sa poursuite, mais il ne se retrouva à portée de lame du géant qu'au moment où celui-ci parvenait devant les murailles et les tours de Dagon.

Khosatral se tourna alors de nouveau, battant l'air à coups de moulinets désespérés de ses bras, mais c'était compter sans Conan, rendu ivre par la fureur du combat. Telle une panthère qui terrasse un élan aux abois, il plongea vers sa proie, évitant le terrible moulinet des bras et enfonça le croissant de lune jusqu'à la garde à l'endroit où devait se trouver le cœur de la créature.

Khosatral chancela puis s'écroula. Au moment où il chancelait, il avait encore une apparence humaine, mais ce n'était pas une forme humaine qui heurta l'herbe humide. Là où il y avait eu un visage humain, il n'y avait plus de visage du tout ; les membres de métal fondirent et changèrent d'aspect... Conan, qui n'avait pas tremblé devant Khosatral vivant, recula en blêmissant devant Khosatral mort, car il venait d'être témoin d'une horrible transmutation. Dans son agonie, Khosatral Khel était redevenu la *chose* qui avait rampé hors de l'Abîme il y avait une éternité de cela. Suffoqué par un dégoût sans nom, Conan tourna les talons pour ne plus avoir à contempler cette chose. C'est alors qu'il se rendit compte que les tours de Dagon ne brillaient plus à travers les arbres. Elles s'étaient évanouies comme de la fumée... Les remparts, les tours crénelées, les grands portails de bronze, le velours, l'ivoire, les femmes à la noire chevelure et les hommes au crâne rasé, tout s'était volatilisé. Avec la disparition de l'intellect inhumain qui les avait ramenés à la vie, ils

étaient redevenus ce qu'ils étaient depuis des siècles innombrables : de la poussière. Désormais, seuls les vestiges de quelques colonnes s'élevaient entre les murs en ruine, les dalles brisées et le dôme éventré. Conan contemplait les ruines de Xapur telles qu'il les avait connues.

Sombre figure sauvage, le *hetman* resta un instant immobile comme une statue, appréhendant vaguement les ressorts de cette tragédie cosmique qui fait de l'éphémère humanité la proie des forces masquées des ténèbres. Puis il sursauta, comme tiré d'une rêverie. Quelqu'un l'appelait, au loin, d'une voix emplie de peur. Il regarda une dernière fois par terre, frissonna et repartit vers les falaises et la fille qui l'attendait.

Elle lançait des coups d'œil craintifs sous les arbres, et l'accueillit en lâchant un cri de soulagement. Il avait chassé les monstrueuses visions qui avaient momentanément envahi son esprit, et il était redevenu ce personnage exubérant qu'il était.

— Où est-il ? demanda-t-elle en frissonnant.

— Il a retrouvé l'enfer d'où il s'était sorti, répondit-il sur un ton joyeux. Pourquoi n'as-tu pas descendu les marches pour t'échapper dans mon bateau ?

— Je ne voulais pas t'aban..., commença-t-elle. (Puis elle se reprit et, sur un ton boudeur :) Je n'ai nulle part où aller. Les Hyrkaniens referaient de moi une esclave, et les pirates...

— Et les *kozaks* ? suggéra-t-il.

— Valent-ils donc mieux que les pirates ? dit-elle sur un ton dédaigneux.

L'admiration de Conan fut renouvelée à la voir ainsi, ayant regagné toute sa morgue après avoir dû affronter une telle épreuve. Son arrogance l'amusa.

— Tu avais l'air de le penser dans le campement, près de Ghorî, répondit-il. Tu n'y étais pas avare de sourires...

Ses lèvres se retroussèrent de dédain.

— Tu crois vraiment que je m'étais entichée de toi ? Tu t'imagines vraiment que je me serais abaissée à faire les yeux doux à un barbare qui ne pense qu'à boire de l'alcool et à faire ripaille si je n'y avais pas été contrainte ? Mon maître — celui dont le cadavre gît à terre — m'a forcée à faire ce que j'ai fait.

— Oh ! (Conan sembla plutôt dépité. Puis il éclata d'un rire joyeux et tonitruant.) Peu importe. Tu m'appartiens à présent. Embrasse-moi !

— Tu oses me demander..., commença-t-elle, énervée.

Soudain elle se sentit arrachée du sol et plaquée contre la poitrine musclée du *hetman*. Elle se débattit de toutes ses forces, avec toute la souplesse dont était capable son jeune corps, mais il continua à rire à gorge déployée, ivre de posséder une telle créature frémissante entre ses bras.

Il la maîtrisa sans peine, s'abreuvant au nectar de ses lèvres avec toute la passion immodérée qui était la sienne, jusqu'à ce que les bras qui luttaienent contre lui cessent de se débattre pour venir s'entourer autour de son cou de taureau. Alors, il rit en la regardant au fond des yeux et lui dit :

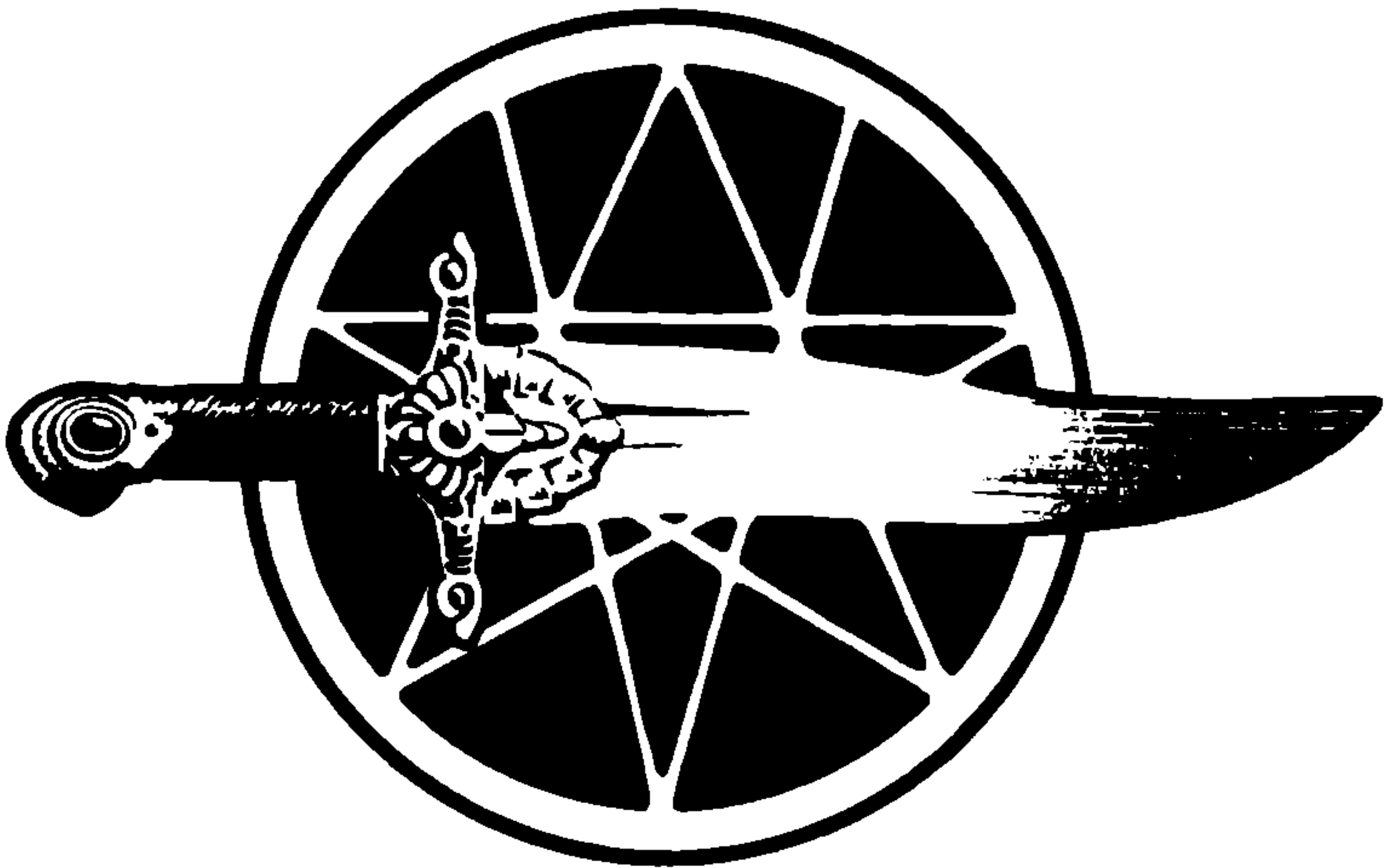
— Un chef du Peuple Libre ne serait-il donc pas préférable à un chien civilisé de Turan ?

Elle écarta ses mèches fauves en rejetant la tête en arrière, encore frémissante sous le coup des baisers ardents du Cimmérien, et laissa ses bras autour de son cou.

— Te considérerais-tu comme l'égal d'un Agha ? dit-elle par défi.

Il rit et l'emporta dans ses bras en direction des escaliers.

— À toi d'en décider, se vanta-t-il. Les flammes qui vont consumer Khawarizm seront la torche qui éclairera ton chemin vers ma tente !



Appendices

À l'exception de la version de travail de la nouvelle « Le Phénix sur l'Épée » et de l'essai « L'Âge Hyborien », les textes qui suivent sont reproduits tels que dans le texte original. Nous n'avons bien sûr pas cherché à reproduire les fautes de frappe, mais les contradictions, les erreurs et les approximations de ces textes qui, de par leur nature même, n'avaient pas vocation à être soumis pour publication éventuelle, y sont intacts.

(NdT)

Le Phénix sur l'Épée

(Version rejetée par *Weird Tales* le 10 mars 1932)

I

« Mes chansons sont des torches pour illuminer le bûcher d'un roi ! »

— **A**minuit, le roi meurt !
L'homme qui venait de parler était grand, mince, et mat de peau ; une cicatrice près de sa bouche accentuait des traits déjà sinistres. Ses auditeurs hochèrent la tête, le regard sombre. L'un d'entre eux était un homme gras et de petite taille, richement vêtu ; sa bouche renfrognée était molle et ses yeux, fuyants. Le second était un géant taciturne dans une armure rehaussée d'or. Le troisième, un homme sec et de grande taille, dans des habits de bouffon. Ses cheveux, blonds et ébouriffés, tombaient sur des yeux où dansait une flamme bleutée. Le dernier était un nain au visage aristocratique et cruel, dont les épaules anormalement larges et les bras trop longs contrastaient étrangement avec sa silhouette rabougrie.

Celui qui avait parlé jeta machinalement un coup d'œil sur les barres passées en travers des portes et sur les rideaux de velours tirés sur les fenêtres, et eut un sourire morne.

— Nous allons prêter le serment de la Dague et de la Flamme. Je vous fais confiance, bien entendu. Pourtant, il vaut mieux que nous soyons tous rassurés. Je remarque que certains d'entre vous tremblent.

— C'est bien que tu le fasses remarquer, Ascalante, l'interrompit le gros homme d'un air dédaigneux. Après tout, tu es un hors-la-loi, et ta tête est mise à prix... Tu n'as rien à perdre et tout à gagner, tandis que...

— ... tandis que *vous* avez beaucoup à perdre et encore plus à gagner, répondit imperturbablement le hors-la-loi. Vous m'avez fait venir

de ma lointaine forteresse du désert, dans le Sud, pour vous aider à renverser un roi. Eh bien, j'ai tout organisé, préparé le piège, appâté la proie et je suis maintenant prêt à la capturer... mais je dois être sûr que vous n'allez pas m'abandonner maintenant. Allez-vous prêter serment ?

— Assez de ces propos futiles ! s'écria l'homme en habits de bouffon. Oui, nous allons jurer en cette aube nouvelle, et ce soir nous fêterons la chute du roi ! « Oh ! le chant des chars et le bruissement des ailes des vautours... »

— Garde tes chansons pour un autre moment, Rinaldo, dit Ascalante en riant. L'heure est aux dagues, pas aux rimes !

— Mes chansons sont des torches pour illuminer le bûcher d'un roi ! s'écria le ménestrel, sortant brusquement une longue dague. Ho ! esclaves ! Apportez donc une chandelle ! Je serai le premier à prêter le serment.

Un esclave dont la peau sombre trahissait le sang stygien apporta une grande bougie ; Rinaldo se piqua le poignet, faisant affleurer le sang. Les autres suivirent son exemple puis, le poing fermé, ils formèrent un cercle autour de la bougie allumée ; ils laissèrent alors leur sang ruisseler sur la bougie. Tandis que celle-ci sifflait et vacillait, ils répétèrent :

— Moi, Ascalante, homme sans terres, je jure sur l'acte déclaré et le silence convenu, par l'acier et la flamme et le sang, et par le Serment qui ne peut être brisé.

— Et moi, Rinaldo, premier ménestrel d'Aquilonie ! s'exclama le poète.

— Et moi, Volmana, comte de Karaban, dit le nain.

— Et moi, Gromel, commandant de la Légion Noire d'Aquilonie, marmonna le géant.

— Et moi, Dion, baron d'Attalus, héritier légitime du trône d'Aquilonie, déclara le gros homme en tremblant.

La flamme de la bougie s'éteignit, noyée par les gouttes de sang.

— Ainsi s'éteint la vie de notre ennemi, conclut Ascalante, relâchant les mains de ses compagnons et les regardant en dissimulant son mépris. Il avait brisé trop de serments lui-même pour considérer même un vœu tel que celui-ci autrement qu'avec cynisme, mais il savait que Dion, celui en qui il avait le moins confiance, était un homme superstitieux. Il n'y avait aucune raison de négliger une précaution supplémentaire, si futile soit-elle.

— Demain, dit-il brusquement, ou plutôt aujourd'hui, car c'est désormais l'aube, le comte Trocero de Poitain, sénéchal du roi, part pour la Némédie avec Prospero, bras droit du roi Conan, accompagné

de la plupart des troupes poitainiennes et d'un bon nombre de ces Dragons Noirs qui forment la garde rapprochée du roi. À l'exception de quelques escouades de ce régiment, actuellement stationnées dans le palais, toutes les autres troupes sont à présent occupées à patrouiller sur la frontière picte, et cela grâce aux exactions toujours plus nombreuses de ces barbares le long de la frontière occidentale. Une fois Conan mort, le peuple viendra saluer l'arrivée du nouveau régime. Quant aux amis du roi qui se hâteraient de vouloir le venger, ils trouveront les portes de la ville closes, et le reste de l'armée – tout particulièrement la Légion Noire – prêt à se battre pour la nouvelle dynastie, ou plus exactement, l'ancienne dynastie revenue au pouvoir.

— Oui, dit Volmana avec une certaine satisfaction, c'était ton plan, Ascalante, mais sans mon aide, tu n'aurais jamais pu y arriver. J'ai de la famille haut placée à la cour de Némédie, et il m'a été simple de m'arranger pour que l'on persuade le roi Numa de requérir la présence de Trocero. Et puisque Conan honore le comte de Poitain plus que tout homme, il devait avoir à ses côtés une escorte impériale importante, en plus de ses propres hommes.

Le hors-la-loi hocha la tête.

— Exact. Comme je vous l'ai expliqué, j'ai réussi, par l'intermédiaire de Gromel, à soudoyer un officier un peu trop dépensier des Dragons Noirs. Peu avant minuit, il éloignera ses hommes de la porte de la chambre du roi, sous un prétexte ou un autre. Ils se seront aussi occupés de divers esclaves qui pourraient vaquer à leurs occupations dans ces parages. Quant à nous, nous serons cachés, avec seize de mes hommes les plus résolus, que j'ai fait venir du désert et qui se cachent en ce moment même en divers endroits de la cité. Nous pénétrerons dans le palais par ce tunnel secret que tu es le seul à connaître, Volmana, et à vingt contre un...

Il ricana. Gromel, l'air sérieux, hocha la tête. Le visage de Volmana fut traversé par une grimace sinistre. Dion blêmit et sa respiration devint sifflante. Rinaldo frappa des mains et s'écria d'une voix retentissante :

— Par Mitra, on se souviendra de cette nuit, et des airs de musique qui la célébreront ! La chute du tyran, la mort du despote ! Quelles chansons inoubliables je vais composer !

Ses yeux brûlaient d'une lueur fanatique ; les autres le regardèrent, incertains, à l'exception d'Ascalante qui se pencha pour dissimuler un large sourire. Puis le hors-la-loi redressa brusquement la tête.

— Cela suffit ! Le soleil va se lever. Vous ne devez pas être vus en train de quitter cet endroit et ni vos regards, ni vos faits, ni vos

gestes ne doivent trahir ce qui occupe vos pensées. (Il eut un moment d'hésitation et ajouta :) Baron, ton visage blafard te trahirait. Si Conan venait à te rencontrer et plantait ses yeux interrogateurs au fond des tiens, tu t'écroulerais. Attends donc que le soleil soit haut dans le ciel, de façon à ne pas éveiller les soupçons par une fuite trop matinale, rends-toi dans ta propriété à la campagne, et attends qu'on vienne t'y chercher. Nous quatre et mes bandits serons largement de taille, ce soir.

Dion s'écroula presque de joie ; il partit, tremblant comme une feuille, en tenant des propos décousus. Les autres lancèrent un regard approbateur en direction d'Ascalante et s'en allèrent.

Ascalante s'étira comme un grand chat et son visage fut traversé par un large sourire. Il demanda du vin, et le sombre esclave stygien lui en apporta.

— Demain, déclara Ascalante en s'emparant du gobelet, je sors au grand jour et je laisse le peuple d'Aquilonie se repaître de ma vue. Cela fait des mois, depuis ce jour où le Quatuor Rebelle m'a rappelé du désert, que je suis enfermé comme un rat, vivant parmi mes ennemis, caché dans cette maison isolée qui appartient à Dion, loin de toute lumière durant la journée, et rôdant, masqué, dans des ruelles obscures et des couloirs plus sombres encore une fois la nuit tombée. Et pourtant j'ai accompli ce que ces nobles félons avaient été incapables de faire. Travaillant à travers eux, et à travers d'autres agents, dont beaucoup n'ont jamais vu mon visage, j'ai semé le trouble et la sédition dans tout l'empire. J'ai acheté et corrompu des personnages importants, semé la dissension au sein du peuple et favorisé la mutinerie dans les régiments. En bref, œuvrant dans l'ombre, j'ai préparé la chute du roi qui trône en pleine lumière. Par Mitra, j'avais presque oublié que j'étais homme d'État avant de me retrouver hors la loi.

— Tu travailles avec de bien étranges outils, fit remarquer l'esclave.

— Ce sont des faibles, mais ils sont forts à leur façon, répondit paresseusement le hors-la-loi. Quant aux outils, ce sont eux qui *me* considèrent comme un outil. Volmana – un homme rusé, courageux et audacieux, avec de la famille bien placée ; mais il est très appauvri et ses domaines ne sont couverts que de dettes. Gromel – aussi féroce et puissant qu'un lion, jouissant d'un considérable prestige auprès des soldats, mais dénué d'intelligence. Dion – rusé à sa façon sournoise, mais à part ça un imbécile et un couard. Son immense fortune personnelle m'a cependant été indispensable pour acheter les fonctionnaires et les soldats, et pour faire passer en contrebande de grandes quantités d'alcool

pour rendre les Pictes fous et leur faire ravager les frontières. Et Rinaldo – un poète fou, perdu entre ses visions chimériques et sa conception désuète de la chevalerie. Chacun de ces hommes est pétri d'argile et d'acier, et moi, je suis au centre de la toile, la force qui a soudé l'acier qui est en eux. Si je meurs ce soir sous l'épée de Conan, la conspiration n'y survivra pas.

— Qui monte sur le trône si vous réussissez ?

— Dion, bien sûr. Du moins le pense-t-il. Il a quelques gouttes de sang royal. Conan commet une grave erreur en laissant en vie des hommes qui se targuent de descendre de l'ancienne dynastie.

» Volmana souhaite retrouver la faveur dont il jouissait sous l'ancien régime, de façon à sortir ses terres de la pauvreté et à leur redonner leur grandeur d'antan. Gromel déteste Pallantides, le commandant des Dragons Noirs ; avec tout son entêtement de Bossonien, il pense qu'il devrait commander toutes les armées d'Aquilonie. Rinaldo... Bah ! je le déteste et l'admire à la fois. C'est l'idéaliste type ! C'est le seul d'entre nous à ne pas avoir d'ambition personnelle. Il ne voit en Conan qu'un barbare aux mains ensanglantées et aux mœurs primitives, venu du nord pour mettre à sac un pays civilisé. Il pense qu'il est en train d'assister au triomphe de la barbarie sur la culture. Il idéalise déjà le roi que Conan a tué, oublie ce qu'était vraiment ce bandit, et ne se souvient que des rares fois où celui-ci a protégé les arts. Oubliant toutes les misères qui étaient celles du royaume sous son règne, il amène le peuple à oublier. Déjà on chante ouvertement *La Complainte pour le roi* dans laquelle Rinaldo encense le scélérat élevé au rang de saint et traite Conan de « sauvage au cœur noir venu des abîmes ». Conan rit, mais se demande en même temps pourquoi le peuple se retourne contre lui.

— Mais pourquoi Rinaldo déteste-t-il Conan ?

— Parce que c'est un poète. Les poètes détestent toujours ceux qui sont au pouvoir. Pour eux, la perfection est toujours juste au dernier tournant, ou au prochain. Ils fuient le présent en rêvant au passé et au futur. Rinaldo est un flambeau d'idéalisme, et il se considère comme un héros, un chevalier immaculé – ce qu'il est en fin de compte ! – s'élevant pour renverser le tyran et libérer le peuple.

— Et toi ?

Ascalante rit et vida son verre.

— Les poètes sont dangereux, car ils croient ce qu'ils chantent... Du moins au moment où ils le chantent. Quant à moi, je crois à ce que je pense, et je pense que Dion ne restera pas bien longtemps sur le trône.

Il y a quelques mois j'avais perdu toute ambition, excepté celle de piller des caravanes pour le restant de mes jours. Mais aujourd'hui... Eh bien, nous verrons...

Le Stygien haussa ses larges épaules.

— Il y eut un temps, dit-il avec une amertume non dissimulée, où moi aussi j'avais mes ambitions, à côté desquelles les tiennes semblent bien vulgaires. À quoi suis-je donc réduit ! Mes pairs et rivaux de jadis n'en croiraient pas leurs yeux s'ils voyaient Thoth-amon de l'Anneau devenu l'esclave d'un étranger, d'un hors-la-loi par-dessus le marché, travaillant aux ambitions mesquines de barons et de rois !

— Tu faisais confiance à la magie et aux incantations, répondit négligemment Ascalante. Je ne me fie qu'à mon intelligence et à mon épée.

— L'intelligence et l'épée sont autant de fétus de paille face à la sagesse des Ténèbres, grogna le Stygien, ses yeux sombres traversés d'éclairs menaçants. Si je n'avais pas perdu l'Anneau, nos positions seraient sans doute inversées.

— Il n'empêche, répondit impatiemment le hors-la-loi, qu'Anneau ou pas Anneau, tu portes les marques de mon fouet sur ton dos, et il est probable que tu continues à les porter.

— N'en sois pas si sûr ! (La haine démoniaque du Stygien embrasa un instant son regard.) Un jour, d'une manière ou d'une autre, je retrouverai l'Anneau, et alors, par les crocs de Set, tu paieras...

Le bouillant Aquilonien le frappa sauvagement en travers du visage de la paume de sa main. Thoth chancela, du sang jaillissant de ses lèvres.

— Tu dépasses les bornes, chien, grogna le hors-la-loi. Prends garde ; je suis toujours ton maître. Si tu m'as effectivement servi, je t'ai protégé en retour. Va donc sur les toits crier qu'Ascalante est en ville et qu'il complotte contre le roi... Va donc, si tu l'oses.

— Je n'ose pas, marmonna le Stygien, essuyant le sang de ses lèvres.

— Non, tu n'oses pas, grimaça lugubrement Ascalante. Car si je viens à mourir par ta main ou d'une quelconque trahison, un prêtre ermite dans le désert méridional en sera informé et il brisera alors le sceau d'un manuscrit que j'ai laissé entre ses mains. Une fois qu'il en aura pris connaissance, il suffira qu'un mot soit murmuré en Stygie pour qu'un vent monte du sud en rampant à l'heure de minuit. Et où iras-tu te cacher à ce moment-là, Thoth-amon ?

L'esclave frémit et son visage sombre prit une teinte cendrée.

— Il suffit ! dit Ascalante, adoptant un ton péremptoire. J'ai du travail pour toi. Je ne fais pas confiance à Dion. Pars le rejoindre, et si tu ne le rattrapes pas sur la route, galope jusqu'à sa demeure et reste avec lui jusqu'à ce que nous l'envoyions chercher. Surtout garde-le bien en vue. Il est mort de peur. Il risquerait bien de se retourner contre nous et d'aller tout raconter à Conan dans un accès de panique, dans l'espoir de sauver sa peau. Va !

L'esclave s'inclina, dissimulant la haine qui couvait au fond de ses yeux, et s'exécuta. Ascalante retourna à son vin.

II

Quand j'étais combattant, ils frappaient les timbales,
Répandaient de la poudre d'or aux sabots de ma monture ;
Devenu puissant monarque, ils me traquent ;
Du poison pour mon vin, des poignards pour mon dos.

— *La Route des rois*

La pièce était spacieuse et sa décoration recherchée. Les murs lambrissés étaient recouverts de lourdes tapisseries, le parquet de tapis moelleux, et le plafond élevé comportait des gravures et des motifs complexes. Un homme se tenait derrière un secrétaire incrusté d'or. Cet homme aux épaules larges et à la peau brunie par le soleil semblait déplacé dans ce décor luxuriant et aurait semblé plus à sa place dans les hauts plateaux sauvages battus par les vents et brûlés par le soleil. Le moindre de ses mouvements révélait cette parfaite coordination entre ses muscles d'acier et son esprit aiguë qui est l'apanage du combattant-né. Il n'y avait rien d'étudié et de mesuré dans ses gestes. Soit il était immobile comme une statue de bronze, soit il se déplaçait, sans cette fébrilité de celui qui a les nerfs à vif, mais au contraire avec une vitesse toute féline, qui brouillait la vue de celui qui tentait de le suivre du regard.

Ses vêtements étaient de qualité, mais de facture simple. Il ne portait ni bagues, ni parures à l'exception d'un bandeau d'argent qui ceignait sa tête, retenant ses cheveux noirs et coupés au carré.

Il reposa le stylet d'or avec lequel il venait laborieusement de gratter le papyrus, posa son menton sur son poing, et ses yeux d'un bleu incandescent sur l'homme qui se trouvait en face de lui, avec un regard envieux. Ce personnage était plongé dans ses propres affaires, serrant les

liens de son armure rehaussée d'or tout en sifflotant machinalement... Une bien étrange attitude, si l'on songe qu'il se trouvait en présence d'un roi.

— Prospero, commença l'homme à la table, toutes ces questions gouvernementales me fatiguent plus que tous les combats auxquels j'ai pu participer.

— Cela fait partie du jeu, Conan, répondit le Poitainien aux yeux sombres. Tu es roi, tu dois jouer ton rôle.

— J'aimerais plutôt t'accompagner en Némédie, dit Conan avec envie. Il me semble qu'il y a des siècles que je n'ai pas eu un cheval entre les jambes... mais Publius dit que les affaires intérieures requièrent ma présence. Qu'il aille au diable !

» Quand j'ai renversé la vieille dynastie, continua-t-il sur ce ton familier qui n'existait qu'entre lui et le Poitainien, tout était simple, bien que sur le coup cela m'ait paru terriblement difficile. Quand je songe aujourd'hui au parcours sauvage qui a été le mien, toutes ces épreuves, ces intrigues, tous ces massacres et toutes ces aventures me paraissent n'avoir été qu'un rêve.

» Je n'ai pas rêvé assez loin, Prospero. Lorsque j'ai vu le roi Numedides mort à mes pieds et que j'ai arraché la couronne de sa tête ensanglantée pour la poser sur la mienne, j'ai atteint la limite ultime de mes rêves. Je m'étais préparé à prendre la couronne, pas à la conserver. Au bon vieux temps de ma liberté, tout ce que je voulais c'était une épée acérée et la voie libre pour aller frapper mes ennemis. Aujourd'hui, toutes les voies sont détournées et mon épée ne fait que rouiller.

» Quand j'ai renversé Numedides, *alors* on m'appelait le Libérateur. Aujourd'hui, les gens crachent sur mon ombre. Ils ont érigé une statue de Numedides dans le Temple de Mitra, et vont y pleurer, la vénérant comme si c'était l'effigie d'un monarque bienveillant mis à mort par un barbare sanguinaire. Quand je conduisais ses armées à la victoire en tant que mercenaire, l'Aquilonie se moquait que je fusse un étranger, mais aujourd'hui elle ne peut me le pardonner.

» Des hommes viennent au temple de Mitra pour brûler de l'encens à la mémoire de Numedides alors que ses bourreaux les ont mutilés et ont crevé leurs yeux, des hommes dont les fils sont morts dans ses cachots, dont les épouses et les filles ont été traînées dans son sérail. Des imbéciles et des girouettes !

— C'est Rinaldo le principal responsable, répondit Prospero, resserrant d'un cran le ceinturon de son épée. Ses chansons rendent les

gens fous ; pends-le donc dans ses habits de bouffon à la plus haute tour de la ville. Qu'il aille faire des rimes pour les vautours !

Conan secoua sa tête léonine.

— Non, Prospero, poursuivit le roi, une expression de doute assombrissant son regard, il se trame quelque chose. Une onde souterraine dont nous n'avons pas conscience. Je le flaire comme au temps de ma jeunesse je pouvais sentir un tigre tapi dans les hautes herbes. Le royaume est en proie à une agitation diffuse. Je sens des pièges invisibles se dresser tout autour de moi. Je suis tel le chasseur accroupi près de son feu dans la forêt, qui perçoit le bruit de pas furtifs dans les ténèbres et croit apercevoir le reflet d'yeux brûlants. Si seulement je pouvais en venir aux prises avec quelque chose de tangible, quelque chose que je pourrais terrasser d'un coup d'épée ! Je te le dis, ce n'est pas un hasard si les Pictes se sont mis à harceler si violemment les frontières ces derniers temps, au point que les Bossoniens en sont venus à demander de l'aide pour les repousser. J'aurais dû accompagner les troupes.

— Publius craignait un complot visant à te capturer et à t'assassiner de l'autre côté de la frontière, répondit Prospero, en ajustant sa surcotte de soie sur sa cotte de mailles étincelante, et admirant sa grande silhouette élancée dans un miroir argenté. Voilà pourquoi il a insisté pour que tu restes dans la cité. Oublie ces doutes ! Ils sont nés de tes instincts barbares. Laisse le peuple gronder ! Les mercenaires nous sont fidèles, ainsi que les Dragons Noirs, et tous les hardis gaillards du Poitain ne jurent que par toi. Ta seule crainte serait d'être victime d'une tentative d'assassinat, mais c'est impossible avec la garde impériale qui veille sur toi jour et nuit. À quoi travailles-tu donc, là ?

— C'est une carte, répondit Conan avec fierté. Les cartes de la cour sont précises quant aux pays du Sud, de l'Est et de l'Ouest, mais elles sont vagues et erronées en ce qui concerne les pays du Nord. J'ai fait une copie de la meilleure de ces cartes, et j'y ajoute moi-même les pays du Nord.

— Par Mitra, dit Prospero, peu de gens connaissent ces contrées. Tout le monde sait qu'à l'est de l'Aquilonie se trouvent la Némédie, puis la Brythunie et enfin Zamora ; au sud se trouvent Koth et les Terres de Shem ; à l'ouest, au-delà des marches bossoniennes s'étend cette immensité sauvage qu'est le pays des Pictes ; au-delà des frontières nord des marches bossoniennes se trouve la Cimmérie. Qui sait ce qui se trouve au-delà ?

— Je le sais, répondit le roi, et je couche mes connaissances sur cette carte. Ici, c'est la Cimmérie, où je suis né. Et là...

—Asgard et Vanaheim, dit Prospero en regardant la carte. Par Mitra, pour un peu, j'aurais pensé qu'il s'agissait de pays légendaires.

Conan eut un rictus féroce et palpa machinalement les cicatrices de son visage sombre.

—Par Mitra, tu n'aurais pas dit la même chose si tu avais passé ta jeunesse sur les frontières septentrionales de la Cimmérie ! Asgard est au nord et Vanaheim au nord-ouest de la Cimmérie, et leurs frontières y sont le théâtre de conflits perpétuels. La partie Ouest de Vanaheim borde le rivage de la mer Occidentale, et à l'est d'Asgard se trouve la contrée des Hyperboréens, qui sont civilisés et habitent dans des villes. À l'est de leur pays se trouvent les déserts des Hyrkaniens.

—À quoi ressemblent ces gens du Nord ? demanda Prospero.

—Ils sont grands et ont les yeux bleus ; leur sang et leur langue sont identiques, mais les *Æsirs* ont les cheveux blonds et les *Vanirs*, les cheveux roux. Leur principal dieu est Ymir, le géant du gel ; ils ne sont pas dirigés par un grand roi, mais chaque tribu a son propre suzerain. Ils sont sauvages, capricieux et féroces. Ils se battent toute la journée, et la nuit ils boivent de l'ale et mugissent leurs chants sauvages.

—En ce cas tu leur ressembles plus qu'à ceux de ta propre race, s'esclaffa Prospero. Tu ris à gorge déployée, bois jusqu'à plus soif, et beugles de bonnes chansons, et à part toi je n'ai rencontré aucun Cimmérien qui boive autre chose que de l'eau, qui sache rire ou bien chanter, excepté des hymnes lugubres.

—C'est peut-être dû à la région qu'ils habitent, répondit le roi. Aucune terre ne fut jamais aussi sinistre que celle-là. Ce n'est qu'une suite de collines couvertes de forêts denses ; les arbres y sont étrangement sombres, si bien que même en pleine journée le pays semble obscur et menaçant. À perte de vue, s'étend un panorama sans fin de collines de plus en plus sombres avec l'éloignement. Le temps y est toujours couvert et les cieux, presque toujours gris. Les vents y sont glaciaux et brutaux, amenant la pluie, la grêle ou la neige avec eux, et ils gémissent lugubrement le long des cols en s'engouffrant dans les vallées. C'est un pays dénué de toute joie.

—Pas étonnant que les hommes y deviennent moroses, remarqua Prospero avec un haussement d'épaules, tout en songeant aux souriantes plaines baignées de soleil et aux paresseuses rivières bleutées du Poitain, la province la plus au sud de l'Aquilonie.

—Étranges et moroses, en effet, répondit Conan. La vie semble amère, rude et futile. Les habitants de ces collines sont particulièrement

enclins à méditer sombrement sur des choses inconnues. Leurs rêves sont monstrueux. Leurs dieux sont Crom et sa sinistre race, et ils pensent que le monde des morts est un lieu glacé, sans soleil, et aux brumes éternelles, dans lequel les fantômes errent en gémissant jusqu'à la fin des temps. Ils n'espèrent rien de la vie, ni de l'au-delà, et passent trop de temps à méditer sur la vacuité de l'existence. J'ai vu l'étrange folie de la futilité s'emparer d'eux lorsqu'une chose aussi inconséquente qu'un nuage de poussière tourbillonnant ou le cri d'un oiseau qui résonne dans le vide, ou le gémissement du vent dans les branches dénudées, leur rappelait soudain la vacuité de la vie et la futilité de l'existence. Les Cimmériens ne sont heureux qu'en temps de guerre. Par Mitra ! les mœurs des *Æsirs* étaient plus à mon goût.

— Bon ! dit Prospero en souriant, les sombres collines de Cimmérie sont désormais loin derrière toi. Je vais y aller. Je viderai une coupe de vin blanc némédien pour toi à la cour de Numa.

— C'est d'accord, grogna le roi, mais n'embrasse les danseuses de Numa qu'en ton nom propre, sinon tu vas déclencher une affaire d'État !

Son rire sonore accompagna Prospero jusqu'à l'extérieur. La porte ouvragée se ferma derrière le Poitainien, et Conan retourna à sa tâche. Il s'arrêta un moment pour écouter distraitemment le bruit des pas de son compagnon, qui allait s'amenuisant et semblait résonner avec un son creux sur les ardoises. Et comme si ce son faisait vibrer une corde secrète dans son âme, il fut envahi par un sentiment de révulsion. Comme si elle n'avait été qu'un masque, la joie quitta son visage qui parut soudain plus âgé, et ses yeux, usés. La mélancolie irraisonnée du Cimmérien recouvrit son âme tel un suaire ; il resta paralysé, prenant douloureusement conscience de la futilité des entreprises humaines et de l'absurdité de l'existence. Sa royauté, ses plaisirs, ses craintes, ses ambitions et toutes les choses de ce monde lui apparurent alors comme autant de jouets cassés... de la poussière. Les frontières de la vie se ratatinèrent et les lignes de l'existence se refermèrent sur lui, engourdissant ses sens. Laissant tomber sa tête léonine entre ses mains puissantes, il poussa un grognement de douleur.

Il leva alors la tête, comme en quête d'un moyen d'évasion, et ses yeux tombèrent sur un flacon de cristal rempli de vin jaune. Il se leva en toute hâte et se versa un plein gobelet qu'il but d'un trait. Il remplit et vida le gobelet une seconde fois, puis une troisième. Quand il le reposa, une chaleur agréable avait envahi ses membres. Les choses et les événements

prenaient de nouvelles proportions. Les sombres collines de Cimmérie disparurent de ses pensées. La vie était agréable, et réelle, et vibrante, en fin de compte, et pas seulement le rêve d'un dieu idiot. Il s'étira paresseusement comme un grand chat et s'assit à la table, conscient de l'ampleur et de l'importance vitale de sa propre personne et de sa tâche. D'un air satisfait, il mâchonna son stylet et regarda la carte.

— Au sud de l'Hyperborée se trouve la Brythunie, murmura-t-il à voix haute.

Sélectionnant un vaste espace blanc situé suffisamment loin à l'est du désert hyrkanien pour mystifier d'éventuels explorateurs curieux, il écrivit laborieusement « Terre des dragons », puis se pencha en arrière et admira son travail avec une fierté tout enfantine.

III

« Le grand Set sommeille, lové sous ces pyramides obscures ;
Entre les sépultures, ses sujets sombres se glissent.

Je prononce le Mot depuis les gouffres secrets que jamais le
soleil ne connut.

Ô, être luisant et squameux ! dépêche-moi celui en qui
s'incarnera

Ma haine ! »

Le soleil se couchait, teintant d'un or fugitif le vert et le bleu brumeux de la forêt. Ses rayons déclinants vinrent frapper la lourde chaîne en or que Dion d'Attalus ne cessait de retourner dans sa main rondelette. Le gros homme était assis dans cette débauche multicolore d'arbres et de plantes en fleurs qu'était son jardin. Il ne cessait de s'agiter sur son siège de marbre tout en jetant des coups d'œil inquiets alentour, comme s'il cherchait à débusquer un ennemi tapi dans les parages. Il était assis au centre d'une petite clairière bordée d'arbustes dont les branches enchevêtrées projetaient sur lui une ombre épaisse. Tout à côté de lui une fontaine tintait avec des échos argentins ; d'autres fontaines, invisibles et disséminées en divers endroits de ce grand jardin, murmuraient leur incessante symphonie.

Dion était seul à l'exception de la grande silhouette sombre allongée sur un banc de marbre à côté de lui et qui fixait sur le baron ses yeux sombres. Il ne s'intéressait guère à Thoth-amon. Il savait vaguement que c'était un esclave en qui Ascalante avait grande confiance, mais

comme tant d'hommes riches, Dion n'accordait qu'une attention très limitée aux hommes qui n'étaient pas de son rang.

— Ce n'est pas la peine d'être si nerveux, lui dit Thoth. Le plan ne peut pas échouer.

— Ascalante n'est pas plus à l'abri d'une erreur que quiconque, répondit sèchement Dion, se mettant à suer à la simple idée d'un échec.

— Lui, si, dit le Stygien en un rictus sauvage. Sinon je n'aurais pas été son esclave, mais son maître.

— Quel langage est-ce là ? rétorqua Dion, irrité, sans toutefois vraiment s'intéresser à la conversation.

Les yeux de Thoth-amon se rétrécirent. En dépit de ses nerfs d'acier, il était sur le point de laisser libre cours à sa fureur, à sa haine et à sa rage trop longtemps contenues, prêt à risquer tout et n'importe quoi. Il oublia de prendre en compte le fait que Dion le voyait non comme un être humain doué de raison et d'intelligence, mais comme un esclave et donc comme une créature indigne de son intérêt.

— Écoutez-moi, dit Thoth. Vous serez roi. Mais vous connaissez bien peu Ascalante. Je peux vous aider. Si vous me protégez quand vous monterez sur le trône, je vous aiderai. Vous ne pourrez plus lui faire confiance une fois Conan mort.

» Écoutez, seigneur. J'étais autrefois un grand sorcier dans le Sud. Les hommes parlaient de Thoth-amon comme ils parlaient de Rammon. Le roi Ctesphon de Stygie déchu les autres magiciens de leur position dominante et me fit un grand honneur en me substituant à eux. Ils me haïssaient, mais ils me craignaient aussi, car je contrôlais des créatures du *dehors*, que je pouvais conjurer à tout moment pour qu'elles accomplissent ce que bon me semblait. Par Set, mes ennemis vivaient dans la crainte perpétuelle de se réveiller au milieu de la nuit, les serres d'une horreur sans nom plantées dans leur gorge ! J'ai lancé de puissants et noirs sortilèges grâce à l'Anneau-Serpent de Set, que j'avais trouvé un jour dans une tombe à une lieue sous terre, un anneau qui était déjà oublié bien avant que le premier homme s'extirpe du limon originel.

» Mais un voleur me déroba l'Anneau, et mon pouvoir fut brisé. Les magiciens se soulevèrent et tentèrent de me tuer ; je dus fuir. Déguisé en chamelier, j'accompagnais une caravane dans le pays de Koth lorsque les pillards d'Ascalante nous assaillirent. Tous les hommes de la caravane furent tués, moi excepté : je sauvai ma vie en révélant mon identité à Ascalante et en jurant de le servir. Amère fut cette servitude !

» Pour s'assurer de moi, il rédigea un manuscrit à mon sujet, le scella, et le remit entre les mains d'un ermite qui habite près des frontières méridionales de Koth. Je n'ose le poignarder dans son sommeil, ni le trahir à ses ennemis, car alors l'ermite briserait le sceau et lirait le manuscrit, suivant ainsi les instructions d'Ascalante. Et alors cet homme n'aurait qu'à prononcer un mot en Stygie...

Thoth frissonna de nouveau et le teint sombre de sa peau vira au gris.

— En Aquilonie, les hommes ne savent pas qui je suis, dit-il. Mais si mes ennemis en Stygie venaient à apprendre où je me trouve, toute la distance qui sépare ces deux pays ne suffirait pas pour m'épargner un sort si terrible qu'il foudroierait l'âme d'une statue de bronze. Seul un roi avec ses châteaux et ses armées pourrait me protéger. Voilà, je vous ai raconté mon secret, et je vous conjure de faire un pacte avec moi. Je peux vous aider grâce à ma sagesse, et vous pouvez me protéger en retour. Et un jour, je retrouverai mon Anneau...

— Anneau? Un anneau?

Thoth avait sous-estimé l'incommensurable égoïsme de l'homme. Dion n'avait même pas prêté attention aux propos de l'esclave; il était totalement perdu dans ses pensées, mais ce dernier mot avait fait écho à ses propres préoccupations.

— Un anneau? répéta-t-il. Cela me fait penser... Mon anneau porte-bonheur. Je l'ai obtenu d'un voleur shémite qui m'avait juré l'avoir dérobé à un sorcier, loin au sud, et qu'il me porterait chance. Mitra sait que je l'ai payé bien assez cher. Par les dieux, j'ai besoin de toute la chance dont je peux disposer, avec ce Volmana et cet Ascalante qui m'entraînent dans leurs complots sanguinaires. Allons donc chercher cet anneau.

Thoth bondit de son siège. Son visage s'empourpra et ses yeux s'enflammèrent, pleins de cette stupéfaction qui envahit un homme prenant la pleine mesure de la stupidité crasse d'un autre. Dion ne lui prêtait toujours pas la moindre attention. Soulevant le couvercle d'un compartiment secret dans son siège de marbre, il fouilla pendant un moment dans un amoncellement hétéroclite de porte-bonheur – amulettes barbares, osselets, bijoux clinquants – que la nature superstitieuse de l'homme l'avait poussé à amasser.

— Ah! le voilà!

Il brandit un anneau de facture étrange. Il était fait d'un métal qui ressemblait à du cuivre et avait la forme d'un serpent écaillé lové en trois tours sur lui-même, et se mordant la queue. Ses yeux étaient des gemmes

jaunes qui luisaient d'un éclat maléfique. Thoth-amon poussa un grand cri, comme si on venait de le frapper. Dion se retourna, bouche bée, et blêmit. Les yeux de l'esclave s'étaient enflammés, sa bouche était grande ouverte et ses grandes mains sombres étaient tendues comme des serres.

— L'Anneau ! Par Set ! L'Anneau ! hurlait-il. Mon Anneau – qu'on m'avait volé...

L'acier surgit dans la main du Stygien, et d'une seule poussée de ses grandes épaules sombres, il enfonça le poignard dans le corps du gros homme. Le couinement suraigu du baron se transforma en un gargouillis étranglé et il s'effondra de toute sa masse flasque comme une motte de beurre à moitié fondue. Stupide jusqu'à la dernière seconde, il mourut dans une terreur folle, sans comprendre. Écartant le corps avachi qu'il avait déjà oublié, Thoth s'empara de l'Anneau à deux mains, ses yeux sombres emplis d'une terrible avidité.

— Mon Anneau ! murmura-t-il dans une terrible exultation. Ma puissance !

Combien de temps il resta penché sur le sinistre objet, immobile comme une statue, s'abreuvant de tout son être à son aura maléfique, même le Stygien n'aurait pu le dire. Quand il s'arracha de sa rêverie et ramena son âme des abîmes nocturnes où elle s'était aventurée, la lune se levait, projetant de grandes ombres sur le dossier du banc de marbre lisse, au pied duquel était vautrée la forme plus sombre encore de celui qui avait été le seigneur d'Attalus.

— Plus jamais, Ascalante ! plus jamais ! murmura le Stygien, dont les yeux rougeoyaient dans la pénombre comme ceux d'un vampire. Il se pencha et recueillit un peu de sang coagulé de la mare de sang dans laquelle baignait sa victime ; il en barbouilla les yeux du serpent de cuivre jusqu'à ce que les éclats dorés soient recouverts par un masque écarlate.

— Voile tes yeux, serpent mystique, psalmodia-t-il en un murmure à glacer le sang. Voile tes yeux à la clarté lunaire et ouvre-les sur des gouffres plus obscurs ! Que vois-tu, ô serpent de Set ? Qui appelles-tu depuis les gouffres de la Nuit ? Quelle est cette ombre qui descend sur la Lumière vacillante ? Fais-la venir à moi, ô serpent de Set !

Caressant les écailles du serpent d'un mouvement singulier qui ramenait toujours ses doigts à leur point de départ, sa voix se fit plus basse encore. Dans son murmure, il invoqua des noms sinistres et conjura de terribles invocations oubliées depuis la nuit des temps, sauf dans les endroits les plus reculés de la sombre Stygie, là où des formes monstrueuses se meuvent dans l'obscurité des tombeaux.

L'air frémit autour de lui comme la surface d'un lac à l'approche d'une quelconque créature sous-marine. Un vent innommable et glacial le fit frissonner l'espace d'un instant, comme si une Porte avait été ouverte. Thoth sentit une présence dans son dos, mais il ne se retourna pas. Ses yeux étaient rivés sur le marbre inondé de lune, sur lequel vint planer une ombre ténue. Tandis qu'il continuait à murmurer ses incantations, cette ombre prit du volume, ses contours devinrent plus distincts, pour enfin apparaître dans toute son horreur. Par sa forme, elle n'était pas sans évoquer un babouin gigantesque, mais jamais un tel babouin n'arpenta la surface du globe, pas même en Stygie. Thoth ne regardait toujours pas. Il tira de sa ceinture une sandale appartenant à son maître – qu'il avait toujours sur lui avec l'espoir infime de pouvoir un jour s'en servir de la sorte – et la jeta derrière lui.

— Regarde-la attentivement, esclave de l'Anneau ! s'exclama-t-il. Trouve celui qui la portait, et détruis-le ! Regarde-le au fond des yeux et foudroie son âme avant de lui arracher la gorge ! Tue-le ! Oui (et dans une explosion aveugle de rage :) et tue tous ceux qui sont avec lui !

Sur le mur baigné par la clarté lunaire, l'horreur baissa sa tête difforme pour flairer l'odeur, tel un monstrueux molosse. Puis la sinistre tête se rejeta en arrière ; la créature pivota et disparut à travers les arbres comme le vent. Le Stygien leva les bras au ciel en une terrible exultation, et ses dents et ses yeux étincelèrent à la clarté lunaire.

Une sentinelle en faction à l'extérieur des murs poussa un cri d'horreur comme une grande ombre noire aux yeux de braise bondissait par-dessus le mur, la frôlant comme une bourrasque de vent. Mais la chose disparut si vite que la sentinelle déconcertée se demanda si cela avait été un rêve ou une hallucination.

IV

Quand le monde était jeune et les hommes faibles,
Que les démons de la nuit allaient librement
J'ai lutté contre Set par le feu et l'acier et le suc de l'arbre
upas ;
Désormais je sommeille dans le cœur noir de la montagne,
Et les âges prélèvent leur tribut,
Oublieriez-vous donc celui
Qui combattit le Serpent pour sauver l'âme humaine ?

Seul sous le dôme doré de sa grande chambre à coucher, le roi Conan dormait et rêvait. À travers les volutes de brumes grisâtres, il entendit un appel étrange et lointain et, bien qu'il ne le comprenne pas, il lui était impossible de l'ignorer. L'épée à la main, il avança dans les brumes grises, comme un homme qui marcherait dans les nuages ; la voix se faisait de plus en plus distincte au fur et à mesure de sa progression et enfin il comprit le mot qu'elle répétait : c'était son nom qu'on invoquait à travers les gouffres de l'Espace et du Temps.

Les brumes se dissipèrent quelque peu, et il vit qu'il se trouvait dans un grand corridor sombre qui semblait taillé dans la roche noire. Ce couloir n'était pas éclairé, mais par quelque sortilège il y voyait comme en plein jour. Le sol, le plafond et les murs étaient lisses et luisaient sombrement. Ils étaient sculptés de bas-reliefs représentant des héros antiques et des dieux à demi oubliés. Il frissonna en découvrant les gigantesques contours incertains des innombrables Grands Anciens, et il comprit alors qu'aucun mortel n'avait foulé ce corridor depuis des siècles.

Il parvint jusqu'à un large escalier creusé dans la roche, dont les parois s'ornaient de symboles ésotériques si anciens et terrifiants qu'il en frissonna d'horreur. Une représentation de Set, l'Antique Serpent, était gravée sur chaque marche, si bien qu'à chaque pas il devait fouler du pied la tête du Serpent répugnant, ainsi qu'on l'avait prévu depuis des temps immémoriaux. Cela ne le tranquillisa pas pour autant.

La voix ne cessait pas d'invoquer son nom, et il aboutit enfin, dans des ténèbres qui auraient été insondables à ses yeux matériels, dans une étrange crypte où il vit la silhouette diffuse d'un individu à barbe blanche, assis sur une tombe. Les cheveux de Conan se hérissèrent et il s'empara de son épée. À ce moment, la silhouette se mit à parler d'un ton caverneux.

— Ô humain ! sais-tu qui je suis ?

— Non, par Crom ! jura le roi.

— Homme, dit l'ancien, je suis Epemitreus.

— Mais Epemitreus le Sage est mort il y a quinze siècles ! balbutia Conan.

— Écoute ! fit l'autre sur un ton péremptoire. Comme un caillou lancé dans un lac sombre envoie des ondes sur la rive opposée, des événements du Monde Invisible se sont échoués sur les rives de mon sommeil. Je t'ai bien observé, Conan de Cimmérie, et tu portes la marque d'événements capitaux et de hauts faits. Mais des menaces pèsent sur cette terre, contre lesquelles ton épée ne peut rien.

— Tu parles par énigmes, dit Conan, mal à l'aise. Montre-moi mon ennemi et je lui fendrai le crâne jusqu'aux dents.

— Libère ta fureur barbare contre tes ennemis de chair et de sang, répondit l'ancien. Ce n'est pas contre des hommes que je dois t'armer. Il existe des mondes obscurs insoupçonnés de l'humanité, peuplés de monstres informes ; des êtres démoniaques que des magiciens maléfiques peuvent conjurer depuis les Vides Extérieurs. Ils prennent alors une forme matérielle et, aux ordres de ces magiciens, ils déchirent et dévorent. Il y a un serpent dans ta maison, ô roi ! une vipère dans ton royaume, venue de Stygie, et son âme obscure est habitée de toute la noire sagesse des Ténèbres. Ainsi qu'un homme endormi rêve du serpent qui rampe vers lui, j'ai senti la présence impie du serviteur de Set. Il est ivre de son terrible pouvoir, et les coups qu'il porte à son ennemi pourraient bien entraîner la chute du royaume. Je t'ai fait venir pour te donner une arme contre lui et sa meute infernale.

— Mais pourquoi ? demanda Conan, abasourdi. On dit que tu dors dans le cœur noir du Golamira, d'où tu envoies ton fantôme sur des ailes invisibles afin d'aider l'Aquilonie lorsqu'elle en a besoin, mais je... je suis un étranger et un barbare.

— Silence ! (Les échos de cette voix spectrale se répercutèrent à travers la grande caverne obscure.) Ta destinée ne fait qu'une avec celle de l'Aquilonie. Des événements formidables couvent dans la toile et la matrice du Destin, et un sorcier sanguinaire ne saurait se mettre en travers d'une destinée impériale. Il y a bien longtemps de cela, Set enserrait le monde comme un python sa proie. Toute ma vie, qui dura l'équivalent de trois vies humaines, je l'ai combattu. Je l'ai chassé dans les ténèbres du Sud mystérieux, mais dans la sombre Stygie les hommes vénèrent toujours celui qui est pour nous le démon incarné. Comme j'ai combattu Set, je combats aujourd'hui ceux qui le vénèrent, ses prêtres et ses serviteurs. Tends ton épée.

Intrigué, Conan s'exécuta, et sur la grande lame, près de la lourde poignée en argent, l'ancien traça d'un doigt osseux un étrange symbole qui brilla comme une flamme blanche dans les ténèbres. Et à cet instant, crypte, tombeau et ancien disparurent. Conan, hébété, bondit hors de sa couche. Il était de nouveau dans sa chambre. Comme il se tenait ainsi sous le dôme de la pièce, encore abasourdi par ce rêve étrange, il réalisa qu'il tenait son épée à la main. Soudain les poils de sa nuque se hérissèrent, car sur la grande lame était gravé un symbole qui avait la forme d'un phénix... Il se souvint alors qu'il avait vu un symbole

semblable sur le tombeau, dans la crypte. Il se demanda si cela n'avait bien été qu'un dessin gravé dans la pierre, et il frémit de toutes ses chairs après tant d'étrangetés.

Alors qu'il était toujours debout, un bruit furtif dans le couloir à l'extérieur de sa chambre le tira de sa rêverie. Il ne chercha pas à en déterminer l'origine, et entreprit de revêtir son armure. Il était redevenu le barbare, aussi méfiant et aux abois qu'un loup gris.

v

Que sais-je du raffinement, des dorures, de l'artifice et du mensonge?

Moi qui suis né dans une terre désolée et ai grandi à ciel ouvert.

La langue subtile, la ruse du sophiste ne peuvent rien quand chante la grande épée;

Accourez et venez mourir, chiens — j'étais un homme avant d'être roi.

— *La Route des rois*

Dans le silence qui enveloppait le grand couloir du palais royal vingt silhouettes furtives s'avançaient en silence. Leurs pieds légers, nus ou chaussés de sandales de cuir, ne faisaient aucun bruit sur les épais tapis et les dalles de marbre. Les torches nichées à intervalles réguliers le long des murs lançaient des reflets rouges sur leurs dagues, leurs épées, et leurs haches effilées.

— Doucement! siffla Ascalante. Toi, qui que tu sois, cesse donc de respirer si bruyamment! L'officier de la garde de nuit a éloigné la plupart des sentinelles dans cette partie du palais, et a enivré les autres, mais nous ne devons pas pour autant nous montrer imprudents. Arrière! Voilà la garde!

Ils s'entassèrent derrière une enfilade de colonnes et presque immédiatement apparurent dix géants bardés de fer, marchant au pas. Leur mine était perplexe comme leur regard se posait sur l'officier qui les éloignait de leur poste. L'officier en question était assez pâle; comme les gardes dépassaient l'endroit où étaient cachés les conspirateurs, le capitaine essuya la sueur de son front d'une main tremblante. Il était jeune et il ne lui avait pas été facile de trahir le roi. Il maudit mentalement

ses excès de vanité qui avaient fait de lui la proie idéale des prêtres et le pion de politiciens félons.

La garde les dépassa dans un bruit de cliquetis et disparut à l'autre bout du couloir.

— Bien ! grimaça Ascalante. Conan dort, et personne ne surveille sa chambre. Hâtons-nous ! Si on nous surprend en train d'essayer de le tuer, c'en sera fini de nous... mais par contre, peu d'hommes épouseront la cause d'un roi mort.

— Oui, hâtons-nous ! s'écria Rinaldo, ses yeux de la même couleur que la flamme bleutée de la lame qu'il brandissait au-dessus de sa tête. Mon épée a soif ! J'entends les vautours qui s'assemblent ! En avant !

Ils se précipitèrent le long du couloir et s'arrêtèrent devant une porte ouvragée, décorée de l'emblème du dragon royal, symbole de l'Aquilonie.

— Gromel ! ordonna Ascalante. Enfonce-moi cette porte !

Le géant prit une inspiration profonde et projeta sa masse puissante contre les battants de la porte, qui ployèrent et se déformèrent sous cet impact. Il se ramassa et plongea de nouveau. Les verrous sautèrent, le bois craqua, et la porte se fracassa, s'ouvrant vers l'intérieur.

— En avant ! rugit Ascalante, emporté par l'élan de ce moment crucial.

— En avant ! hurla Rinaldo. Mort au tyran !

Ils s'immobilisèrent. Ce n'était pas un homme nu, désarmé, ne sortant à peine du sommeil que pour se faire égorger comme un agneau, qui leur faisait face ; c'était un barbare bien réveillé, aux abois, ayant revêtu une partie de son armure, et qui tenait sa grande épée à la main.

La scène resta figée l'espace d'un instant... les quatre aristocrates félons encadrés dans la porte brisée, une meute hirsute entassée derrière eux – tous pétrifiés à la vue de ce géant aux yeux de dément qui se tenait debout, avec son épée, en plein milieu de la pièce éclairée par les bougies. À cet instant, Ascalante remarqua le sceptre d'argent et le mince bandeau doré – la couronne d'Aquilonie – posés sur une petite table près du lit royal, et cette vision le rendit fou de désir.

— En avant, canailles ! hurla le hors-la-loi. Il est seul contre vingt et il n'a pas de casque !

C'était exact ; il n'avait pas eu le temps de mettre son lourd casque à plumes, ni de lacer les plaques latérales de son armure ; enfin, son grand bouclier était resté accroché au mur. Il n'empêche que Conan était

bien mieux protégé que les conspirateurs, à l'exception de Gromel et de Volmana, qui portaient leur armure complète.

Le roi fixa sur eux son regard, intrigué quant à leurs identités. Il ne connaissait pas Ascalante, ne pouvait pas voir le visage des deux conspirateurs en armure, et la visière de la toque de Rinaldo couvrait entièrement ses yeux. Mais l'heure n'était plus aux conjectures. Avec un cri qui se répercuta jusqu'au plafond, les assassins s'engouffrèrent dans la pièce, Gromel en tête. Il chargea comme un taureau, tête baissée en avant, épée vers le bas, prête à éviscérer. Conan bondit pour lui faire face et mit toute sa force de tigre dans un puissant moulinet. La grande lame décrivit un arc de cercle étincelant et alla s'écraser sur le casque du Bossonien. Lame et casque volèrent en éclats et Gromel alla rouler sur le sol, sans vie. Conan bondit en arrière, empoignant toujours son épée à la lame brisée.

— Gromel ! s'écria-t-il d'un air dédaigneux, stupéfait en découvrant le visage fracassé de l'homme sous son casque brisé.

Alors le reste de la meute fut sur lui. Le fil d'une dague lui érafla les côtes, entre les plaques de son armure ; une lame siffla devant son visage. Conan écarta le premier assaillant de son bras gauche et de l'autre assena un formidable coup sur la tempe du second, se servant de son épée brisée comme d'une masse. La cervelle de l'homme vint éclabousser son visage.

— Que cinq d'entre vous surveillent la porte ! hurla Ascalante, qui virevoltait aux abords du concert d'acier, craignant que Conan se fraie un chemin à coups d'épée vers la sortie et s'enfuie. Les assaillants refluèrent momentanément ; leur chef en empoigna plusieurs qu'il poussa vers l'unique porte de la pièce. Conan profita de ce bref répit pour aller décrocher du mur une vieille hache d'armes, accrochée là depuis un demi-siècle, et pourtant encore intacte.

Dos au mur, il considéra l'espace d'un instant le demi-cercle qui se refermait sur lui, puis se jeta dans la mêlée. Ce n'était pas dans sa nature de rester sur la défensive ; même dans les situations les plus désespérées il portait toujours la guerre dans le camp opposé. Tout autre que lui aurait déjà succombé, et d'ailleurs Conan ne pensait pas en réchapper ; par contre, il était envahi du désir féroce de causer le plus de dégâts possible dans les rangs de ses adversaires avant de mourir à son tour. Son âme barbare était embrasée et les chants des héros anciens résonnaient à ses oreilles.

S'élançant du mur, il trancha l'épaule d'un bandit d'un coup de hache et, d'un puissant revers, fracassa le crâne d'un autre. Les lames

sifflaient agressivement autour de lui, mais la mort ne faisait que le frôler de justesse. Le Cimmérien se déplaçait à une vitesse aveuglante, que l'œil avait peine à suivre. Il était comme un tigre entouré de babouins, bondissant, virevoltant, s'écartant, cible sans cesse en mouvement, tandis que sa hache dessinait autour de lui un arc de cercle étincelant et mortel.

À un moment les assaillants faillirent le submerger, frappant à l'aveuglette, gênés par leur propre nombre ; soudain, ils refluèrent : deux corps gisant à terre témoignaient de la fureur du roi, qui pourtant saignait de blessures aux bras, au cou et aux jambes.

— Couards ! hurla Rinaldo, se débarrassant de sa toque à plumes et contemplant la scène de ses yeux fous. Vous fuiriez le combat ? Voulez-vous donc que le despote vive ? Qu'on en finisse !

Il se rua à l'attaque tel un dément, mais Conan, le reconnaissant, brisa la lame du ménestrel d'un coup sec et l'envoya rouler à terre d'un puissant coup du plat de la main. La pointe de la lame d'Ascalante s'enfonça dans le bras gauche du roi, et le bandit n'eut la vie sauve qu'en se baissant et en bondissant en arrière, pour éviter le moulinet de la hache. Les loups se rassemblèrent et la hache de Conan entonna à nouveau son chant et fracassa des corps. Un bandit hirsute évita un coup en se baissant, et plongea dans les jambes du Cimmérien ; il se mesura quelques instants à ce qui lui parut être une tour de fer, eut le temps de lever la tête pour voir la hache qui s'abattait sur lui, mais pas celui de l'éviter. Entre-temps un de ses comparses leva des deux mains sa grande épée et l'abattit sur l'épaule gauche du roi, fracassant son armure et le blessant. En un instant la cuirasse de Conan fut inondée de sang.

Volmana, écartant ses complices dans son impatience, se lança à la charge et porta un coup vicieux en direction de la tête sans protection de Conan. Le roi se pencha le plus bas possible et la lame lui arracha une mèche de cheveux noirs en sifflant. Conan pivota sur ses talons et frappa de côté. La hache s'abattit, enfonçant la cuirasse d'acier, et Volmana s'écroula à terre, le flanc gauche en bouillie.

— Volmana ! haleta Conan. Je saurai que ce nabot est désormais en enfer...

Il se redressa pour faire face à l'attaque forcenée de Rinaldo qui se ruait sur lui à découvert, armé de sa seule dague. Conan bondit en arrière, relevant sa hache.

— Rinaldo ! s'écria-t-il d'une voix aiguë et pressante. Arrière ! Je ne veux pas te tuer...

— Meurs, tyran ! hurla le ménestrel fou, se jetant sur le roi. Conan retint le coup qu'il répugnait à donner jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Ce ne fut que lorsqu'il sentit la morsure de l'acier dans son flanc sans protection qu'il riposta avec l'énergie aveugle du désespoir.

Rinaldo s'écroula, le crâne fracassé. Conan recula en chancelant jusqu'au mur, du sang giclant entre ses doigts qu'il venait de porter à sa blessure.

— À l'attaque maintenant, et finissons-en ! hurla Ascalante.

Conan s'adossa au mur et leva sa hache. Image de la férocité élémentaire, invincible et irréductible, il se tenait les jambes plantées dans le sol, la tête en avant, une main appuyée contre le mur pour se soutenir, l'autre brandissant la hache haut dans les airs, tous ses muscles tendus à l'extrême, ses traits figés en un masque de fureur mortelle. Ses yeux lançaient des éclairs terribles à travers un voile de sang. Les assassins flanchèrent. Ils avaient beau être des criminels sans foi ni loi, ils restaient néanmoins de purs produits du monde civilisé. En face d'eux se dressait le barbare, le tueur naturel. Ils reculèrent ; le tigre mourant pouvait encore donner la mort.

Conan sentit leur hésitation et eut un rictus féroce et sans joie.

— Qui meurt le premier ? murmura-t-il à travers des lèvres tuméfiées et ensanglantées.

Ascalante bondit comme un loup, brisa son élan à mi-course et se jeta à terre avec une vitesse prodigieuse pour éviter la mort qui arrivait en sifflant sur lui. Il se dégagea en toute hâte et se mit hors de portée à l'instant où Conan, retrouvant son équilibre après ce coup manqué, frappait de nouveau. Cette fois la hache s'enfonça profondément dans le parquet, manquant les jambes d'Ascalante de seulement quelques centimètres.

Un des bandits choisit peu judicieusement cet instant pour attaquer, suivi à contrecœur par ses camarades. Il pensait pouvoir tuer Conan avant que le Cimmérien parvienne à dégager son arme du plancher ; il se trompait : la hache écarlate se leva et s'abattit, renvoyant entre les jambes des attaquants une pulpe sanglante.

À cet instant les bandits stationnés à la porte é mirent un cri terrible comme une ombre difforme venait de surgir sur le mur. À l'exception d'Ascalante, tous se retournèrent à ce cri, puis se ruèrent vers la porte en hurlant comme des perdus, et la meute s'enfuit dans les couloirs en poussant des cris de déments.

Ascalante ne se retourna pas vers la porte ; il n'avait d'yeux que pour le roi blessé. Il avait supposé que le bruit de la mêlée avait enfin

ameuté le palais, et que quelques gardes loyaux venaient en découdre avec lui, même si sur le moment il lui avait paru étrange que des hommes endurcis poussent un cri pareil dans leur fuite. Conan ne regarda pas non plus vers la porte, concentrant toute son énergie sur le hors-la-loi, avec les yeux brûlants d'un loup mourant. Même en cette extrémité, le cynisme d'Ascalante restait intact :

— Tout semble perdu, et particulièrement l'honneur, murmura-t-il. Et pourtant, le roi meurt debout... et...

Nul ne devait jamais savoir quelles autres considérations traversaient son esprit. Laissant sa phrase en suspens, il se lança sans bruit sur Conan au moment où celui-ci se voyait contraint d'essuyer de son bras droit – celui qui portait la hache – la sueur qui l'aveuglait.

Mais au moment où Ascalante se lançait à la charge, un étrange bruissement retentit dans les airs et une énorme masse s'abattit entre ses épaules avec une puissance terrifiante. Il fut précipité en avant et de grandes serres s'enfoncèrent alors dans ses chairs, lui arrachant un cri de douleur. Tentant vainement de se soustraire à son agresseur, il tourna la tête et contempla alors un visage de cauchemar et de démence. Une chose noire était posée sur son dos ; une chose qui ne pouvait être issue d'un monde de raison. Il sentait tout près de sa gorge des crocs ruisselants de bave et l'intensité des yeux jaunes de la créature fit se ratatiner ses membres comme un vent mortel flétrit le blé en herbe.

La hideur de ce visage transcendait la simple bestialité. Cela aurait pu être le visage d'une momie maléfique et sans âge, ramenée à la vie par une science démoniaque. Dans ces traits répugnants, les yeux dilatés du hors-la-loi crurent déceler, comme une ombre dans la folie qui le submergeait, une vague et terrifiante ressemblance avec son esclave Thoth-amon. À ce moment, tout le cynisme et toute la suffisance d'Ascalante le désertèrent, et il mourut en poussant un cri inhumain juste avant que les crocs ruisselants de bave s'enfoncent dans ses chairs.

Conan, secouant le sang qui obscurcissait son regard, écarquilla les yeux, pétrifié. Tout d'abord il crut que c'était un chien gigantesque qui se tenait sur le corps désarticulé d'Ascalante, puis, comme sa vision s'éclaircit, il vit que ce n'était ni un molosse ni un babouin.

Avec un hurlement qui semblait faire écho au cri d'agonie d'Ascalante, il s'écarta du mur en chancelant et, avec toute son énergie éperdue, il lança la hache en direction du monstre qui bondissait sur lui.

L'arme ricocha en sifflant sur le crâne oblong qu'elle aurait dû fracasser, et le roi fut projeté au milieu de la pièce sous l'impact de ce corps géant.

Les mâchoires baveuses se refermèrent sur le bras que Conan avait brandi pour protéger sa gorge, mais le monstre ne fit aucun effort pour s'assurer une prise mortelle. Par-dessus le bras ensanglanté, il dardait son regard maléfique sur le roi dans les yeux duquel commençait à se refléter la même horreur qui habitait toujours les yeux morts d'Ascalante. Conan sentit son âme se recroqueviller et commencer à être attirée hors de son corps pour aller se noyer dans ces deux puits jaunâtres d'horreur cosmique brillant d'une lueur spectrale au sein de ce chaos amorphe qui s'agrandissait tout autour de lui, engloutissant toute vie et toute raison. Ces yeux crûrent et devinrent gigantesques, et Conan y entraperçut toutes les horreurs abyssales et blasphématoires qui rôdent aux confins sombres de vides informes et de gouffres nocturnes. Il ouvrit ses lèvres sanglantes pour hurler sa haine et son dégoût, mais seul un râle sec franchit sa gorge.

Mais l'horreur qui avait paralysé Ascalante et l'avait mené à sa perte réveilla en Conan une fureur frénétique proche de la folie. D'une torsion volcanique de tout son corps, il se dégagea et plongea en arrière, oublieux de la souffrance que lui causait son bras ensanglanté, entraînant le monstre avec lui. Son bras tendu rencontra quelque chose que son âme de combattant reconnut confusément pour être la poignée de son épée brisée. Il s'en empara instinctivement et frappa de toutes ses forces, s'en servant comme d'un poignard. La lame brisée s'enfonça profondément. La créature ouvrit grand la gueule, comme agonisante, libérant le bras de Conan. Le roi fut violemment projeté de côté ; il se releva sur une main et vit, hébété, que le monstre était secoué de terribles convulsions et qu'un sang épais se déversait de la plaie béante qu'avait ouverte la lame brisée. Et comme il regardait, la chose cessa de lutter et resta à terre, secouée de spasmes violents, fixant sur le plafond ses yeux morts. Conan cligna des yeux et en chassa le sang. Il lui sembla que la chose fondait et se désintégrait en une masse visqueuse et instable.

Alors un concert de voix lui parvint, et la pièce se retrouva envahie par une foule de gens de cour – chevaliers, pairs du royaume, hommes d'armes, conseillers – enfin réveillés et attirés par le fracas de la bataille, tous jasant, vociférant, et se bousculant les uns les autres. Les Dragons Noirs étaient là, fous de rage, jurant et trépignant sur place, la main sur la poignée de leur épée, poussant des jurons païens. On ne trouva trace du jeune officier de la garde personnelle ; on ne devait d'ailleurs jamais le retrouver en dépit d'actives recherches.

—Gromel! Volmana! Rinaldo! s'exclama Publius, le grand conseiller, passant ses mains potelées d'un cadavre à l'autre. Noire trahison! Quelqu'un paiera pour ça! Qu'on appelle la garde!

—La garde est déjà là, vieil imbécile! rétorqua cavalièrement Pallantides, le commandant des Dragons Noirs, oubliant le rang de Publius dans la confusion du moment. Cesse donc de piailler et aide-nous à panser les blessures du roi. Il est en train de se vider de tout son sang.

—Oui, oui! s'écria Publius, homme de réflexion plutôt que d'action. Il faut panser ses blessures. Faites venir tous les médecins de la cour! Oh! mon seigneur, quelle honte infâme pour la cité! Allez-vous mourir?

—Du vin! haleta le roi du divan où on venait de l'étendre.

On porta un gobelet à ses lèvres tuméfiées et il but comme un homme à demi mort de soif.

—Ça fait du bien! grogna-t-il, se laissant retomber en arrière. Tuer donne sacrément soif!

On venait d'étancher le flux de sang, et la vitalité innée du barbare reprenait le dessus.

—Occupez-vous d'abord de la blessure de dague sur mon flanc, demanda-t-il aux médecins royaux. Rinaldo m'a écrit là un poème mortel, et son stylet était acéré!

—Il y a longtemps qu'on aurait dû le pendre, se plaignit Publius. Rien de bon ne peut venir des poètes... Qui est celui-là?

Il posa le bout de sa sandale contre le cadavre d'Ascalante.

—Par Mitra! s'écria le commandant. C'est Ascalante, jadis comte de Thune! Quelle satanée raison a poussé *cet homme-là* à quitter sa tanière du désert pour revenir ici?

—Mais pourquoi a-t-il un tel regard? murmura Publius en s'éloignant du corps, les yeux grands ouverts, sa nuque grasse parcourue de frissons. Les autres se turent brusquement en regardant le corps du hors-la-loi.

—Si tu avais vu ce que lui et moi avons vu, grogna le roi, qui s'était assis en dépit des protestations des médecins, tu ne serais pas en train de poser cette question. Regarde donc par toi-même cette horreur qui...

Il s'arrêta en plein milieu de sa phrase et resta bouche bée, son doigt pointant dans le vide. Là où le monstre était mort, il n'y avait plus que le sol nu.

— Par Crom ! jura-t-il. La chose a regagné la fange dont elle était issue !

— Le roi délire ! murmura un noble.

Conan l'entendit et proféra une série de jurons barbares.

— Par Badb, Morrigan, Macha et Nemain ! conclut-il, coléreux. Je suis sain d'esprit ! On aurait dit le produit du croisement d'une momie stygienne et d'un babouin. Il est entré par la porte et les hommes d'Ascalante se sont enfuis en le voyant. Il a tué Ascalante, qui était sur le point de m'embrocher. Ensuite il a bondi sur moi et je l'ai tué — mais je ne saurais dire comment ; ma hache a ricoché sur lui comme sur un roc. Mais je pense qu'Epemitreus le Sage y est pour quelque chose...

— Entendez comme il parle d'Epemitreus, mort il y a quinze siècles ! chuchotèrent-ils.

— Par Ymir ! s'exclama le roi, furieux. Cette nuit j'ai parlé avec Epemitreus ! Il m'a appelé dans mes rêves et j'ai marché le long d'un couloir de pierre noire où étaient sculptées les silhouettes de dieux anciens, j'ai monté un escalier sur les marches duquel se trouvaient des représentations de Set, et je suis parvenu dans une crypte où se trouvait un tombeau avec un phénix gravé dessus...

— Au nom de Mitra, sire roi, taisez-vous !

C'était le Grand Prêtre de Mitra qui s'était écrié ainsi, et son visage était blême.

Conan releva la tête à la façon d'un lion qui secoue sa crinière, et ses yeux étaient furieux.

— Et qui es-tu pour m'ordonner de me taire ? rugit-il sombrement tel un tigre pris de folie.

— Non, non, seigneur ! (Le Grand Prêtre tremblait, mais ce n'était pas en raison du courroux royal.) Je ne voulais pas vous manquer de respect. (Il s'approcha du roi et lui parla à voix basse de façon que lui seul puisse entendre ses paroles :) Sire, cette affaire est au-delà de l'entendement humain. Seul le cercle restreint des prêtres est au courant de l'existence du couloir de pierre noire creusé à même le cœur noir du mont Golamira par des mains inconnues, ou du tombeau protégé par le phénix dans lequel Epemitreus repose depuis mille cinq cents ans. Et depuis cette époque, aucun être humain n'a pénétré en ce lieu, car les prêtres élus, après avoir placé le corps du Sage dans la crypte, ont obstrué l'entrée du couloir afin que nul ne puisse le trouver. Aujourd'hui, même les Grands Prêtres ignorent où il se trouve. Seul le cercle restreint des acolytes de Mitra connaît le lieu où repose Epemitreus dans le cœur

noir du Golamira, et c'est un secret jalousement gardé, transmis de bouche à oreille et de génération en génération par les Grands Prêtres à de rares élus.

— Je ne saurais dire par quelle magie Epemitreus m'a amené à lui, répondit Conan. Mais j'ai parlé avec lui, et il a dessiné un symbole sur mon épée. Et bien que ma lame se soit brisée sur le casque de Gromel, le fragment qui restait était suffisamment long pour terrasser cette horreur. Et elle est morte là, sur le sol.

Un silence terrifiant envahit la pièce alors que les sujets regardaient l'endroit en question. Certains tombèrent à genoux en implorant Mitra, d'autres s'enfuirent de la pièce en hurlant.

Car sur le sol, à l'endroit où le monstre était mort, se trouvait une grande tache sombre, comme une ombre tangible... une tache que l'on ne pouvait effacer. La chose avait laissé son empreinte clairement délimitée dans son sang, et ses contours ne pouvaient être ceux d'un homme ou d'un animal, ni de quelque créature issue d'un monde sain et rationnel.

— Montrez-moi voir votre épée, murmura le Grand Prêtre, la gorge soudainement sèche.

Conan tendit son arme et alors le Grand Prêtre poussa un cri et tomba à genoux.

— Mitra nous préserve des pouvoirs des Ténèbres ! s'exclama-t-il, blême. Vous avez sans doute vraiment parlé avec Epemitreus cette nuit ! C'est le signe secret que nul autre que lui n'aurait pu tracer – l'emblème du phénix immortel qui garde son tombeau à jamais !

Conan, déconcerté, le regarda d'un air renfrogné.

— Comment ce symbole pourrait-il rendre les démons vulnérables à mon épée ?

Le Grand Prêtre secoua la tête en se levant.

— Les mystères des ombres sont au-delà de notre compréhension. Les symboles ne sont que les manifestations tangibles de pouvoirs cachés. Nous n'en voyons que les signes extérieurs ; nous ne voyons pas le jeu continu des forces qu'ils abritent ; les forces de la Lumière opposées aux forces des Ténèbres. Grâce à un symbole maléfique, un sorcier conjure des abîmes des formes cauchemardesques ; par un symbole de Lumière, ces formes sont renvoyées à leur point de départ. Des ailes obscures enveloppent nos âmes ; d'autres ailes invisibles sont là pour nous protéger. Les plus sages d'entre nous ne sont que des enfants aveugles tâtonnant dans les ténèbres.

— Par Crom ! dit Conan, les dieux et les démons de la civilisation sont complexes et mystérieux, comme tout ce qui a trait à la civilisation d'ailleurs ! Je suis en effet un aveugle qui tâtonne dans le noir. Mais je comprends ceci : il y a un sorcier à abattre dans le royaume. Mais cette tache sur le sol, qu'est-ce que c'est ?

Le Grand Prêtre frissonna comme il s'emparait de l'épée avec des mains hésitantes.

— Mitra seul sait quelles formes méditent dans les Ténèbres Extérieures ou arpentent ce monde en restant invisibles. Mais Set est sans doute derrière tout cela. Cherchez un Stygien quand vous traquerez votre sorcier, sire. Cette tache sur le sol... À moins que nous soyons tous fous, elle a la même forme que l'ombre que projetterait la statue de ce dieu simiesque que j'ai vue il y a bien longtemps, accroupie sur un autel dans un temple obscur perdu dans l'obscurité d'un pays éloigné, aux frontières du sombre pays de Stygie.

Document sans titre

(liste de noms et de pays préparée en mars 1932 : les noms en italique sont rayés sur l'original, mais toujours lisibles)

Aquilonie	Roi Conan	
Cimmérie	Roi Cumal	Crom
Hyrkanie	Roi	
Hyperborée	Roi Tomar	
Asgard	Roi Tyr	Ymir
Vanaheim	Roi Horsa	Ymir

Cimmérie :	Dieux cimmériens :
Au sud l'Aquilonie	Crom
Au nord Asgard	Badb
Au nord-ouest Vanaheim	Morrigan
À l'ouest les marches pictes	Macha
À l'est l'Hyperborée	Nemain, déesses de la guerre
Au sud les marches aquiloniennes	Diancecht
	Dagda

Hyperborée :
À l'ouest Asgard
Au nord les marches désertiques
À l'est l'Hyrkanie
À l'ouest la Cimmérie
Au sud

Aquilonie:

À l'est la Némédie, la Brythunie, Zamora

Au nord *les marches cimmériennes*

À l'ouest les marches pictes

Au sud *la Brythunie*

Noms cimmériens:

Eithriall

Eanbotha

Rotheachta

Giallachadh

Cruaidh

Eamhua

Criomnthan

Tuathal

Noms aquiloniens:

Prospero

Demeter

Deucalion

Numa

Pallantides

Enarus

Dion

Pomero

Noms hyperboréens:

Noms Æsirs-Vanirs:

Bragi

Heimdal

Niord

Wulfhere

Notes sur Divers Peuples de l'Âge Hyborien

Les **Aquiloniens**. Il s'agit d'une race au sang plutôt pur, bien que modifiée par contacts avec les Zingaréens au sud et, d'une façon moins importante, avec les Bossoniens à l'ouest et au nord. L'Aquilonie, le plus septentrional des royaumes hyboriens, a conservé les traditions d'un pays frontalier, égalée en cela par seulement deux pays : le royaume d'Hyperborée, plus ancien encore, et le Royaume Frontière. Ses provinces les plus importantes sont le Poitain dans le Sud, le Gunderland dans le Nord et Attalus dans le Sud-Ouest. Les Aquiloniens sont des hommes de grande taille, de près d'un mètre quatre-vingts de haut en moyenne, et assez élancés en règle générale bien que, sur les dernières générations, il y ait eu une tendance à l'embonpoint chez les citadins. Leurs traits diffèrent suivant l'endroit où ils vivent. Ainsi, les habitants du Gunderland tirent uniformément vers le roux et ont les yeux gris, tandis que les habitants du Poitain sont presque aussi mats de peau que leurs voisins zingaréens. Tous ont une tendance à la dolichocéphalie, excepté une frange de la population paysanne près de la frontière bossonienne, dont l'aspect général a été modifié par suite de contacts avec cette dernière race, et, çà et là, dans les endroits les plus primitifs du royaume, où subsistent toujours quelques survivants de races indigènes mal définies, absorbés par les populations qui les entourent. Le peuple d'Attalus se targuait des plus grands progrès dans les domaines du commerce et de la culture, mais le degré général de civilisation des Aquiloniens était enviable. Leur langue ressemble beaucoup à celle des autres populations hyboriennes et leur dieu principal est Mitra. À l'apogée de leur puissance, ils pratiquaient une religion raffinée et inventive et ne faisaient pas de sacrifices humains. Leur puissance militaire reposait essentiellement sur leur cavalerie, des chevaliers en armure puissamment

armés. Leurs piquiers et leurs lanciers étaient en majorité des hommes du Gunderland, tandis que les marches bossoniennes fournissaient la quasi-totalité de leurs archers.

Les Gundermen. Le Gunderland était autrefois un royaume séparé, mais qui fut annexé ultérieurement, plus d'un commun accord que par une invasion. Son peuple ne s'est jamais vraiment considéré comme aquilonien, et après la chute du grand royaume, le Gunderland a continué d'exister pendant plusieurs générations, revenant à son statut antérieur de principauté autonome. Leurs mœurs étaient plus rudes et plus proches de celles des premiers Hyboriens que celles des Aquiloniens, la concession majeure faite à leurs voisins plus civilisés du Sud étant l'adoption du dieu Mitra en lieu et place de Bori, leur dieu primitif, conversion à laquelle ils renoncèrent à la chute de l'Aquilonie. Ils étaient, après les Hyperboréens, les plus grands par la taille parmi les races hyboriennes. C'étaient de bons combattants, prompts à s'aventurer loin de leur patrie. On trouvait des mercenaires du Gunderland dans les armées de tous les royaumes hyboriens, en Zamora et dans les rangs des plus puissants royaumes de Shem.

Les Cimmériens. Ce peuple descendait des anciens Atlantes, bien qu'eux-mêmes n'en soient pas conscients : ils avaient gravi les échelons de l'évolution par leurs propres efforts, partant de l'état d'hommes-singes dans lequel leurs ancêtres étaient tombés. C'était une race d'hommes forts et puissants, dépassant le mètre quatre-vingts. Leurs cheveux étaient noirs et leurs yeux gris ou bleus. Ils étaient dolichocéphales, mats de peau, mais pas aussi sombres que les Zingaréens, les Zamoriens ou les Pictes. Leurs mœurs étaient barbares et guerrières, et ils ne furent jamais asservis, bien qu'à la fin de l'Âge hyborien les hommes du Nord, migrant vers le sud, les aient chassés de leur territoire. C'était une race d'êtres mélancoliques et maussades, dont les dieux étaient Crom et les siens. Ils ne pratiquaient pas de sacrifices humains, car, selon leurs croyances, les dieux se moquaient du sort des hommes. Ils se battaient principalement à pied, faisant des raids sauvages contre leurs voisins de l'Est, du Nord et du Sud.

L'Âge Hyborien

(Cet essai ne doit en aucune façon être interprété comme une tentative de ma part d'avancer une quelconque théorie qui s'opposerait à la conception classique de l'Histoire. Il s'agit tout simplement du cadre imaginaire dans lequel se déroule une série de récits de fiction. Lorsque j'ai commencé à rédiger les histoires de Conan, il y a quelques années de cela, j'ai préparé cette « Histoire » de son époque et des peuples de celle-ci, afin de conférer au personnage et à ses sagas une vraisemblance accrue. Je me suis rendu compte que si j'adhérais aux « faits » et à l'esprit de cette « Histoire » en écrivant mes nouvelles, il m'était plus facile de visualiser (et par conséquent de mettre en scène) le personnage, d'en faire un être de chair et de sang et non un personnage en carton-pâte. Je n'ai jamais violé les « faits » ni l'esprit de cette « Histoire » dans mes écrits sur Conan et ses aventures dans les différents royaumes de son époque. J'en ai au contraire suivi les grandes lignes, m'en servant de la même façon qu'un auteur de récits historiques suit les lignes de l'Histoire authentique. J'ai utilisé cette « Histoire » comme guide pour tous les récits que j'ai écrits pour cette série.)

De l'époque connue par les chroniqueurs némédiens sous le nom d'Ère Précataclysmique, on ne sait pas grand-chose excepté sur sa dernière phase, et celle-ci est déformée par les brumes de la légende. La période historique connue débute avec le déclin de la civilisation précataclysmique, dominée par les royaumes de Kamélie, de Valusie, de Vérulie, de Grondar, de Thulé et de Commorie. Ces peuples parlaient des langues voisines, ce qui tendrait à prouver une origine commune. Il existait d'autres royaumes, tout autant civilisés, mais les races qui les peuplaient étaient différentes et apparemment plus anciennes.

Les barbares de cette époque étaient les Pictes – qui vivaient sur des îles très lointaines au large de l'océan Occidental –, les Atlantes – qui

habitaient un petit continent situé entre les îles Pictes et le continent principal (dit « thurien ») –, et les Lémuriens – qui vivaient sur une série de grandes îles dans l'hémisphère Est.

De vastes territoires restaient inexplorés. Les royaumes civilisés, bien qu'immenses en superficie, n'occupaient qu'une fraction de la surface du globe. La Valusie était le royaume le plus à l'ouest du continent thurien et Grondar, le plus à l'est. À l'est de Grondar, dont les habitants étaient sensiblement moins raffinés que ceux des autres royaumes thuriens, s'étendaient des terres désertiques, incultes et désolées. Dans les régions les moins arides de ce désert, ainsi que dans les jungles et les montagnes, vivaient des clans dispersés et des tribus de sauvages primitifs. Loin au sud se trouvait une civilisation mystérieuse, sans lien avec la culture thurienne, et d'une nature apparemment préhumaine. Sur les rivages les plus à l'est du continent évoluait une autre race, humaine celle-là, mais mystérieuse et d'origine non thurienne, avec laquelle les Lémuriens entraient en contact de temps à autre. Ses habitants étaient originaires d'un mystérieux continent inconnu qui se trouvait quelque part à l'est des îles Lémuriennes.

La civilisation thurienne s'effondrait ; ses armées étaient composées en majeure partie de mercenaires barbares. Des Pictes, des Atlantes et des Lémuriens y occupaient des postes de généraux, d'hommes d'État, et souvent de roi. Les querelles entre ces royaumes, les guerres entre la Valusie et la Commorie, et les conquêtes grâce auxquelles les Atlantes fondèrent un royaume à l'intérieur des terres nous sont mieux connues par les légendes que par les faits historiques.

Puis le cataclysme ébranla le monde. L'Atlantide et la Lémurie sombrèrent et les îles Pictes se soulevèrent pour former les pics montagneux d'un nouveau continent. Des portions du continent thurien disparurent sous les flots, le reste devenant de grands lacs intérieurs et des mers. Des volcans entrèrent en éruption et de terribles tremblements de terre réduisirent en poussière les villes impériales autrefois étincelantes. Des nations entières furent rayées de la carte.

Les barbares s'en sortirent un peu mieux que les races civilisées. Les habitants des îles Pictes furent anéantis, mais une importante colonie de ceux-ci, établie près de la frontière dans les montagnes du sud de la Valusie, et faisant office de tampon contre les invasions étrangères, fut épargnée. Le royaume continental des Atlantes échappa lui aussi à la destruction, et des milliers de leurs compatriotes les y rejoignirent en bateau, quittant leur pays qui s'enfonçait lentement sous les eaux. De

nombreux Lémuriens gagnèrent la côte est du continent thurien, qui n'avait été que peu affectée. Là, ils furent réduits en esclavage par la race ancienne qui les avait précédés en cet endroit, et pendant les milliers d'années qui suivirent, leur histoire se résuma à une servitude brutale.

Dans la partie occidentale du continent, les changements de conditions de vie favorisèrent l'émergence d'étranges espèces d'animaux et de plantes. Des jungles épaisses recouvrirent les plaines, de grands fleuves tracèrent leurs sillons jusqu'à la mer, des montagnes déchiquetées se soulevèrent et des lacs submergèrent les ruines des anciennes villes qui s'élevaient dans les vallées fertiles. Des myriades de bêtes fauves et de sauvages – hommes-singes et singes – abandonnèrent leurs territoires engloutis et gagnèrent le royaume continental des Atlantes. Contraints de lutter sans cesse pour leur survie, ces derniers réussirent cependant à conserver quelques vestiges de l'état de barbarie avancée qui avait été le leur. Désormais dépourvus de minerais et de métaux, ils se mirent à travailler la pierre comme l'avaient fait leurs ancêtres éloignés, et ils étaient parvenus à un niveau artistique remarquable lorsque leur culture encore vacillante entra en contact avec la puissante nation picte. Les Pictes étaient eux aussi retournés au silex, mais leur population et leur connaissance des arts de la guerre avaient progressé de manière bien plus rapide. À la différence des Atlantes, ils ne faisaient preuve d'aucune disposition artistique particulière ; c'était une race plus rude, plus pragmatique, et plus prolifique. Ils ne laissèrent aucune peinture derrière eux, aucune sculpture sur ivoire, à l'inverse de leurs ennemis, mais on devait retrouver de grandes quantités d'armes en silex d'une efficacité redoutable.

Ces royaumes de l'âge de pierre entrèrent en conflit, et, dans une succession de guerres sanglantes, les Atlantes, inférieurs en nombre, furent renvoyés à leur état de sauvagerie tandis que l'évolution des Pictes subit un coup de frein. Cinq cents ans après le cataclysme, les royaumes barbares ont disparu. Il s'agit désormais d'une nation de sauvages – les Pictes – qui mène une guerre continuelle contre une autre tribu de sauvages : les Atlantes. Les Pictes avaient l'avantage du nombre et leur unité, tandis que les Atlantes s'étaient réorganisés en clans plus ou moins soudés. Voilà donc à quoi ressemblait la partie occidentale du monde à cette époque.

Au loin, à l'est, coupés du reste du monde par le soulèvement de montagnes titanesques et la formation d'une chaîne de grands lacs, les esclaves lémuriens peinent sous le joug de leurs anciens maîtres. Quant à l'Extrême Sud, il est toujours voilé de mystère. Épargnée par le

cataclysme, sa destinée est toujours préhumaine. Issus des races civilisées du continent thurien, les rescapés d'une nation non valusienne habitent les montagnes basses du Sud-Est ; on les appelle les Zhemri. Çà et là à la surface du globe on trouve des clans dispersés de sauvages anthropoïdes, ignorant tout de la montée et du déclin des grandes civilisations. Mais dans l'Extrême Nord un autre peuple gravit lentement l'échelle de l'évolution et va bientôt faire son apparition.

Au moment du cataclysme, un groupe de sauvages, dont le niveau de développement n'était guère plus élevé que celui de l'homme de Neandertal, s'était enfui vers le nord afin d'échapper à l'anéantissement. Ces hommes arrivèrent dans les pays enneigés dont les seuls habitants étaient des singes des neiges particulièrement féroces, des animaux énormes, au pelage blanc, apparemment originaires de ces cieux. Les sauvages combattirent ces derniers, les repoussant au-delà du cercle polaire, où ils périrent... du moins le pensaient-ils. En fait ces derniers s'adaptèrent à leur nouvel environnement et y prospérèrent.

Les guerres entre Pictes et Atlantes ayant mis un terme à ce qui aurait pu être le début d'une nouvelle culture, un second cataclysme, de moindre ampleur, apporta des modifications supplémentaires au paysage du continent, transformant la chaîne de lacs intérieurs en grande mer et contribuant à séparer encore plus l'Est de l'Ouest. Les tremblements de terre, inondations et éruptions volcaniques qui accompagnèrent ce second cataclysme parachevèrent la destruction des barbares, entamée dès le début des guerres tribales.

Un millier d'années après le second cataclysme, le monde occidental ressemble à une contrée désolée composée de jungles, de lacs et de fleuves. Dans les collines recouvertes de forêts du Nord-Ouest, on trouve des bandes d'hommes-singes errants, dépourvus de parole, ignorant la maîtrise du feu et des outils. Ce sont les descendants des Atlantes, retournés au chaos hurlant de la bestialité de la jungle dont leurs ancêtres avaient eu tant de mal à s'extirper des années auparavant. Dans le Sud-Ouest se trouvent des clans dispersés de sauvages dégénérés vivant dans des cavernes, dont le langage est des plus primitifs, mais que l'on appelle toujours Pictes ; le terme a évolué dans sa signification pour en venir simplement à désigner des êtres humains pour les distinguer des véritables bêtes fauves avec lesquelles ils se disputent désormais la vie et la nourriture. C'est là le seul point commun avec leur état antérieur. Ni les pitoyables Pictes, ni les Atlantes simiesques n'ont de contacts avec d'autres tribus ou peuplades.

Loin à l'est, les Lémuriens, quasiment réduits à l'état de bêtes sauvages du fait de la brutalité de leur servitude, se sont révoltés et ont anéanti leurs maîtres. Ils sont devenus des sauvages arpentant les ruines d'une civilisation étrange. Les survivants de cette dernière ayant échappé à la furie de leurs esclaves ont fui en direction de l'ouest. Ils tombent alors sur le mystérieux royaume préhumain du Sud, le renversent et y apportent leur culture, qui se substitue à l'ancienne, bien que modifiée au contact de celle-ci. Le nouveau royaume prend le nom de Stygie ; des restes de l'ancien royaume semblent cependant avoir survécu, et même avoir fait l'objet d'un culte, bien après que la race en tant que telle eut disparu.

Çà et là de par le monde, de petits groupes de sauvages montrent des signes d'évolution ; ils sont dispersés et mal identifiés. Mais dans le Nord, les tribus sont en pleine croissance. Ces peuples sont appelés Hyboriens, ou Hybori ; leur dieu était Bori, un grand chef dont les légendes disaient qu'il était plus ancien encore, étant en fait le roi qui les avait conduits vers le nord à l'époque du grand cataclysme, et dont les tribus avaient conservé le souvenir dans leur folklore.

Ces peuples se sont disséminés partout dans le Nord et progressent lentement vers le sud au rythme de lentes expéditions. Jusqu'alors ils ne sont entrés en contact avec aucune autre race ; leurs guerres ont toujours été intestines. Quinze siècles dans les pays du Nord en ont fait une race d'hommes de grande taille, tirant vers le roux, aux yeux gris, des hommes vigoureux et guerriers, et qui font déjà preuve de qualités artistiques, étant naturellement enclins à la poésie. Ils subsistent principalement grâce à la chasse, mais les tribus du Sud pratiquent l'élevage depuis quelques siècles. Il y eut une exception à leur isolement complet des autres races : un homme vagabondant jusque dans le Grand Nord revint avec la nouvelle que les étendues glacées prétendument désertes étaient en fait habitées par une tribu assez nombreuse d'hommes-singes, descendant, jura-t-il, des bêtes chassées des terres habitables par les ancêtres des Hyboriens. Il insista pour qu'une vaste expédition guerrière soit envoyée au-delà du cercle arctique afin d'exterminer ces bêtes qui, jura-t-il également, étaient en train d'évoluer et de devenir des hommes à part entière. On se moqua de lui ; un petit groupe de jeunes guerriers aventureux le suivit dans le Nord, mais aucun d'entre eux n'en revint.

Cependant des tribus d'Hyboriens émigraient vers le sud, et ce mouvement s'amplifia au rythme de la croissance de leur population jusqu'à devenir très important. L'ère qui suivit fut une époque de migrations et

de conquêtes. Dans l'histoire du monde, des tribus et des mouvements de tribus se succèdent dans un panorama sans cesse mouvant.

Observez le monde cinq cents ans plus tard. Des tribus d'Hyboriens aux cheveux fauves se sont déplacées vers le sud et l'ouest, subjuguant et anéantissant de nombreux clans inconnus. Absorbant le sang des races ainsi conquises, les descendants des premiers émigrants montrent des signes de modification de traits. Ces races au sang mêlé sont alors supplantées par d'autres émigrants hyboriens au sang pur, balayant tous ceux qu'ils trouvent sur leur passage comme autant de fétus de paille. Tout cela eut pour résultat d'accentuer les métissages et d'aboutir à un résultat hétéroclite, composé de débris et de restes de races.

Les conquérants ne sont pas encore entrés en contact avec les races plus anciennes. Dans le Sud-Est, les descendants des Zhemri, ayant reçu un coup de fouet par l'admixture de sang nouveau, suite à leur mélange avec une tribu non identifiée, cherchent à retrouver ce qui avait été leur culture. Dans l'Ouest, les Atlantes simiesques se mettent à gravir lentement l'échelle de l'évolution. Ils ont complété le cycle de l'existence ; cela fait bien longtemps qu'ils ont oublié avoir été des hommes ; ignorants de quelque état antérieur que ce soit, ils recommencent leur lente ascension, sans l'aide – et débarrassés – du souvenir d'avoir été humains. Plus au sud, les Pictes sont restés des sauvages, défiant apparemment les lois de la nature en ce sens qu'ils ne progressent ni ne déclinent. Très loin dans le Sud sommeille le royaume de Stygie, ancien et mystérieux. Sur ses frontières orientales errent des clans de nomades sauvages, déjà connus sous le nom de Fils de Shem.

À côté des Pictes, dans la grande vallée de Zingg, protégée par de grandes barrières de montagnes, une tribu primitive et sans nom, apparentée peut-être aux Shémites, a élaboré une société et un mode de vie agricole avancés.

Un autre facteur est venu s'ajouter à l'élan des migrations hyboriennes. Une tribu de cette race a découvert l'usage de la pierre pour les constructions, et le premier royaume hyborien est né, le rude royaume barbare d'Hyperborée, qui trouve son origine dans une forteresse grossière faite de rochers, érigée afin de repousser une attaque tribale. Le peuple de cette tribu abandonna rapidement ses tentes en peau de cheval pour des maisons de pierre, primitives certes, mais solidement bâties ; protégés de la sorte, leur puissance augmenta. Il est peu d'événements aussi dramatiques dans l'Histoire que cette ascension du royaume barbare et primitif d'Hyperborée, dont les membres abandonnèrent

abruptement leurs mœurs nomades pour ériger des demeures de pierre nue, entourées de murs cyclopéens ; une race à peine émergée de l'âge de la pierre polie et qui, par un caprice de la nature, apprit les premiers rudiments de l'architecture.

L'ascension de ce royaume chassa de nombreuses autres tribus. Vaincus par les armes ou refusant de se soumettre au joug de leurs semblables habitant désormais des châteaux, de nombreux clans se lancèrent dans de longues expéditions qui leur firent parcourir la moitié du globe. Et déjà les tribus situées le plus au nord commencent à être victimes des raids de grands sauvages blonds, guère plus avancés que des hommes-singes.

Le récit des mille années qui suivent est celui de l'ascension des Hyboriens, dont les tribus guerrières dominant la partie occidentale du monde. Des royaumes primitifs commencent à prendre forme. Les envahisseurs aux cheveux fauves ont trouvé les Pictes sur leur chemin, chassant ceux-ci vers les terres incultes de l'Ouest. Dans le Nord-Ouest, les descendants des Atlantes, gravissant seuls l'échelle de l'évolution, passent de l'état simiesque à celui de sauvagerie primitive, mais ne sont pas encore entrés en contact avec les conquérants. Loin à l'est, les Lémuriens sont en train d'évoluer en une sorte de semi-civilisation à part entière. Dans le Sud les Hyboriens ont fondé le royaume de Koth, sur les frontières de ces régions pastorales connues sous le nom de Terres de Shem. Les sauvages de ces régions, grâce au contact des Hyboriens et des Stygiens (ces derniers ayant ravagé leurs terres pendant des siècles), émergent de la barbarie. Les sauvages blonds du Grand Nord ont vu leur nombre et leur puissance croître, entraînant la migration vers le sud des tribus hyboriennes du Nord, qui poussèrent par ricochet des tribus apparentées devant elles. L'antique royaume d'Hyperborée est renversé par l'une de ces tribus nordiques, qui prend leur nom au passage. Au sud-est de l'Hyperborée, un royaume zhemri est né et prend le nom de Zamora. Dans le Sud-Ouest, une tribu de Pictes a envahi la vallée fertile de Zingg, a conquis les populations agricoles qui y résidaient, et s'est installée parmi elles. Cette race mélangée est à son tour conquise plus tard par une tribu d'Hybori nomades, et de cet amalgame naquit le royaume de Zingara.

Cinq cents ans plus tard les royaumes à la surface du globe sont clairement définis. Les royaumes des Hyboriens – l'Aquilonie, la Némédie, la Brythunie, l'Hyperborée, Koth, Ophir, Argos, Corinthe et celui connu sous le nom de Royaume Frontière – dominant le monde

occidental. Zamora se trouve à l'est et Zingara au sud de ces royaumes ; ces deux peuples se ressemblent – même couleur de peau et mêmes mœurs exotiques – mais ne sont pas apparentés. Plus loin au sud sommeille la Stygie, épargnée par l'invasion étrangère, mais les peuples de Shem ont troqué le joug stygien contre celui de Koth, moins pénible. Leurs maîtres à la peau sombre ont été chassés au sud du grand fleuve Styx, aussi appelé Nilus ou Nil et qui, coulant en direction du nord à partir de l'arrière-pays mystérieux, tourne presque à angle droit vers l'ouest, traversant les terres pastorales de Shem pour aller se jeter dans la grande mer. Au nord de l'Aquilonie, le plus occidental des royaumes hyboriens, se trouvent les Cimmériens, des sauvages féroces, invaincus, mais qui progressent néanmoins rapidement au contact de leurs envahisseurs. Ce sont les descendants des Atlantes, et ils progressent désormais de manière plus soutenue que leurs vieux ennemis les Pictes, qui habitent la région sauvage à l'ouest de l'Aquilonie.

Cinq cents ans s'écoulaient encore ; à ce moment-là les Hybori ont une civilisation tellement virile que son seul contact fait émerger les peuples qui la côtoient de la sauvagerie. Le plus puissant de ces royaumes est l'Aquilonie, mais d'autres rivalisent avec lui en splendeur et en puissance. Les Hyboriens sont devenus une race considérablement métissée ; ceux qui sont restés le plus proches du substrat originel sont les habitants du Gunderland, une province du nord de l'Aquilonie. Mais ce métissage n'a pas affaibli la race. Ils étendent leur suprématie sur l'Ouest tout entier, bien que les barbares des immensités sauvages croissent en puissance.

Dans le Nord, des barbares aux cheveux blonds et aux yeux bleus, les descendants des sauvages blonds de l'arctique, ont chassé les restes des tribus hyboriennes hors des pays enneigés, mais l'antique royaume d'Hyperborée résiste toujours à leurs assauts. Leur pays s'appelle Nordheim, et ils se divisent entre Vanirs roux de Vanaheim et Æsirs blonds d'Asgard.

C'est alors que les Lémuriens entrent dans l'histoire sous le nom d'Hyrkaniens. Ils n'ont cessé de pousser en direction de l'ouest à travers les siècles, et désormais une tribu longe les rives sud de la grande mer Intérieure – Vilayet – et fonde le royaume de Turan sur sa rive sud-ouest. Entre la mer Intérieure et les frontières orientales des pays indigènes se trouvent de vastes étendues de steppes et, dans l'Extrême Nord et l'Extrême Sud, des déserts. Les habitants non hyrkaniens de ces territoires sont dispersés et mènent une vie pastorale ; ils sont d'origine indéterminée

dans le Nord, mais dans le Sud ce sont des aborigènes d'origine shémite, avec une mince couche de sang hyborien, héritée de conquérants errants. Vers la fin de cette période de l'histoire d'autres clans hyrkaniens poussent vers l'ouest, contournant la mer Intérieure par le nord, et entrent en conflit avec les avant-postes orientaux des Hyperboréens.

Jetez un coup d'œil sur les peuples de cette époque. Les Hyboriens, s'ils sont dominants, n'ont plus tous les cheveux fauves et les yeux gris. Il y a une forte proportion de sang shémite et même un courant stygien chez les peuples de Koth et, dans une moindre mesure, chez ceux d'Argos. Mais dans le cas de ces derniers, l'adjonction de sang zingaréen a été plus importante qu'avec les Shémites. Les Brythuniens de l'Est se sont mélangés avec les Zamoriens à la peau sombre, et les habitants du sud de l'Aquilonie avec les Zingaréens à la peau brune, à un tel point que les cheveux noirs et la peau brune deviennent le type dominant en Poitain, la province méridionale de l'Aquilonie. L'ancien royaume d'Hyperborée est plus distant que les autres, mais pourtant le sang étranger coule à flots dans les veines de ses habitants, résultat de la capture de nombreuses femmes étrangères, des *Æsirs*, des Hyrkaniennes et des Zamoriennes. C'est uniquement dans la province du Gunderland, où les gens n'ont pas pour habitude d'avoir des esclaves, que l'on peut trouver un sang hyborien pur. Mais les barbares ont gardé leur sang pur ; les Cimmériens sont grands, puissants, ont les cheveux noirs et les yeux gris ou bleus. Les peuples du Nordheim sont d'apparence similaire, mais ont la peau blanche, les yeux bleus et des cheveux blonds ou roux. Les Pictes ont gardé l'aspect qu'ils ont toujours eu : petits, le tein mat, les yeux et les cheveux noirs. Les Hyrkaniens ont la peau foncée et sont généralement grands et minces, bien qu'un nombre croissant d'entre eux aient tendance à être trapus et à avoir les yeux bridés, résultat d'un mélange avec une race curieuse d'êtres évolués, mais rabougris : des aborigènes qu'ils ont conquis dans les montagnes à l'est de Vilayet lors de leur migration vers l'ouest. Les Shémites sont généralement de taille moyenne, mais lorsqu'ils sont métissés avec des Stygiens, ce sont des géants, de corpulence forte et large, au nez recourbé, avec des yeux noirs et des cheveux bleu-noir. Les Stygiens sont grands et bien bâtis, ont la peau foncée et des traits réguliers, du moins est-ce le type dominant dans les classes dirigeantes. Les classes inférieures ne sont que le résultat de métissages, mélanges bâtards de sang négroïde, stygien, shémite et même hyborien. Au sud de la Stygie se trouvent les grands empires noirs des Amazones, des Kushites, des Atlaiens, et l'empire hybride de Zimbabwe.

Entre l'Aquilonie et l'immensité sauvage picte se trouvent les marches bossoniennes, dont les indigènes ont été vaincus par les Hyboriens dans les premiers temps de la conquête. Ce peuple au sang mêlé n'atteignit jamais le degré de civilisation des Hyboriens, dont le sang était plus pur, et fut repoussé par ceux-ci sur les franges du monde civilisé. Les Bossoniens sont de taille moyenne et ont des traits réguliers. Leurs yeux sont marron ou gris, et ils sont mésocéphales. Ils vivent principalement de l'agriculture, habitent de grands villages fortifiés, et font partie intégrante du royaume aquilonien. Les marches bossoniennes s'étendent du Royaume Frontière au nord jusqu'à Zingara au sud-ouest, formant un rempart contre les Cimmériens et les Pictes. Ce sont des défenseurs tenaces, et des siècles de guerre contre les barbares du Nord et de l'Ouest leur ont fait mettre au point des techniques de défense imparables, rendant impossible toute attaque frontale.

Cinq cents ans plus tard, la civilisation hyborienne fut balayée. Sa chute fut unique en ce sens qu'elle ne fut pas provoquée par sa propre décadence, mais par le pouvoir grandissant des nations barbares et des Hyrkaniens. Les peuples hyboriens furent renversés alors que leur culture vigoureuse était encore à son apogée.

C'est pourtant la gloutonnerie de l'Aquilonie qui provoqua ce renversement, quoique indirectement. Formant le souhait d'étendre leur empire, ses rois déclarèrent la guerre à leurs voisins. Zingara, Argos et Ophir furent annexés immédiatement, ainsi que les cités les plus à l'ouest de Shem, cette dernière nation ayant tout entière rejeté le joug du royaume de Koth. Ce dernier ainsi que Corinthe et les villes orientales de Shem durent payer un tribut à l'Aquilonie et lever des troupes pour le compte de celle-ci. Une vieille vendetta opposait l'Aquilonie et l'Hyperborée, et cette dernière prit les armes et marcha à la rencontre de son ennemie ancestrale. Les plaines du Royaume Frontière furent la scène d'une bataille titanesque et sanglante, qui vit la déroute totale de l'armée du Nord. Celle-ci se réfugia dans ses forteresses, où les Aquiloniens victorieux ne la poursuivirent pas. La Némédie, qui avait résisté à son voisin de l'Ouest pendant des siècles, conclut un pacte avec la Brythunie, Zamora et aussi, mais en secret, avec Koth, se promettant de réduire en poussière le nouvel empire. Mais avant que les armées puissent se rejoindre et livrer bataille, un nouvel ennemi fit son apparition à l'est : les Hyrkaniens lançaient leurs premiers véritables assauts contre l'Ouest. Renforcés par des aventuriers venus de l'est de Vilayet, les cavaliers de Turan déferlèrent sur Zamora, dévastèrent l'est de Corinthe et se heurtèrent aux Aquiloniens dans les

plaines de la Brythunie. Ces derniers les vainquirent et les renvoyèrent dans l'Est. Mais l'épine dorsale de la coalition était brisée, et la Némédie conserva la défensive dans les conflits ultérieurs, aidée de temps à autre par la Brythunie, l'Hyperborée et, toujours de manière secrète, par Koth. Cette défaite des Hyrkaniens montra aux nations l'ampleur de la puissance du royaume occidental, dont les armées splendides voyaient leurs rangs gonflés de mercenaires, dont beaucoup étaient recrutés parmi les étrangers : Zingaréens, Pictes barbares, mais aussi Shémites. Zamora fut repris aux Hyrkaniens, mais son peuple se rendit compte qu'il avait seulement changé de maître, troquant l'oriental pour l'occidental. Des troupes aquiloniennes y furent placées en garnison non seulement pour protéger le pays dévasté, mais aussi pour maintenir le peuple sous leur domination. Les Hyrkaniens n'étaient pas suffisamment convaincus et trois nouvelles invasions se succédèrent sur les frontières de Zamora et sur les Terres de Shem, toutes repoussées par les Aquiloniens. Pourtant les armées de Turan ne cessaient de croître en nombre, des hordes de cavaliers vêtus d'acier ne cessant de jaillir de l'est, contournant la mer Intérieure par le sud.

Mais c'est à l'ouest que grandissait le pouvoir qui devait mettre à bas les rois d'Aquilonie. Le Nord était le cadre d'escarmouches répétées le long des frontières entre les guerriers cimmériens aux cheveux noirs et les habitants du Nordheim. Les *Æsirs* quant à eux, quand ils ne se battaient pas contre les Vanirs, assaillaient l'Hyperborée, repoussant leurs frontières, détruisant ville après ville. Les Cimmériens se battaient indifféremment contre les Pictes et les Bossoniens, lançant parfois des raids sur l'Aquilonie, mais leurs guerres étaient bien plus des raids isolés qu'une invasion caractérisée.

Mais ce furent les Pictes qui virent leur puissance et leur pouvoir croître d'une façon étonnante. Par un étrange tour du destin, un seul homme en fut à l'origine, un étranger de surcroît, et c'est grâce à lui qu'ils parvinrent à prendre le chemin qui devait les conduire à l'empire. Cet homme était Arus, un prêtre némédien, un réformateur-né. Nul n'est vraiment certain des raisons qui le poussèrent à se tourner vers les Pictes, mais ceci est avéré : il décida de se rendre dans les territoires sauvages et de modifier les mœurs païennes des sauvages en leur inculquant le culte pacifique de Mitra. Il ne fut pas rebuté par les sinistres récits décrivant ce qui était advenu des marchands et explorateurs qui l'avaient précédé et, par un caprice du destin, il ne fut pas immédiatement transpercé d'une lance au moment où, seul et sans armes, il parvint chez les Pictes.

Les Pictes avaient bénéficié du contact prolongé de la civilisation hyborienne, mais y avaient toujours féroce­ment résisté. Ils avaient juste appris à travailler de manière rudimentaire le cuivre et l'étain, que l'on trouvait en faible quantité dans leur pays ; c'est pour ce dernier métal qu'ils avaient lancé des raids dans les montagnes de Zingara, ou échangé des peaux, des dents de baleine, des défenses de morse et tout ce que des sauvages peuvent avoir à échanger. Ils ne vivaient plus dans des cavernes et des abris de bois, mais construisaient des tentes de peaux et des huttes sommaires, copiées sur celles des Bossoniens. Ils vivaient principalement de la chasse, leur pays sauvage regorgeant de gibier de toutes sortes et leurs rivières et la mer, de poisson ; ils avaient appris la culture des céréales, mais leurs champs étaient rares : ils préféraient voler les récoltes de leurs voisins bossoniens et zingaréens. Ils étaient organisés en clans qui s'opposaient le plus souvent en des luttes intestines, et leurs coutumes simples étaient sanglantes et totalement incompréhensibles pour un homme civilisé tel qu'Arus de Némédie. Ils n'avaient aucun contact direct avec les Hyboriens, puisque les Bossoniens jouaient le rôle de tampon. Mais Arus maintenait qu'ils étaient capables de progrès, et les événements lui donnèrent raison, quoique d'une façon bien différente de celle qu'il imaginait.

Arus eut la chance de trouver un chef d'une intelligence supérieure à la moyenne, appelé Gorm. Nul ne peut expliquer Gorm, pas plus que l'on peut expliquer Gengis Khan, Attila, ou aucun de ces individus qui, nés dans des territoires désolés, entourés de barbares incultes, possèdent pourtant l'instinct de conquérants et de bâtisseurs d'empires. Utilisant une forme de bossonien bâtard, le prêtre fit comprendre au chef son objectif et, quoique extrêmement troublé, Gorm ne le mit pas à mort et lui donna la permission de rester parmi les siens, un épisode unique dans les annales de cette race. Ayant maîtrisé leur langue, Arus entreprit de débarrasser les Pictes des aspects les plus déplaisants de leur mode de vie, tels les sacrifices humains, les dettes de sang, et le fait de brûler vivants les captifs. Il harangua longuement Gorm, en qui il trouva un auditeur intéressé à défaut d'être convaincu. L'imagination aide à reconstituer la scène : le chef aux cheveux noirs, dans ses peaux de tigre et portant des colliers de dents humaines, accroupi sur le plancher sale d'une hutte de terre séchée, écoutant avec attention les paroles éloquentes du prêtre, que l'on imagine assis sur un bloc d'acajou sculpté et recouvert de peaux, installé en son honneur, vêtu des robes de soie des prêtres némédiens, agitant ses mains fines et blanches et discourant sur les vertus et les

justices éternelles formant la base du culte de Mitra. Il pointait sans doute du doigt et avec répugnance les rangées de crânes qui décoraient les parois de la hutte, et enjoignait Gorm de pardonner à ses ennemis plutôt que de se servir de la sorte de leurs restes blanchis. Arus était le produit ultime d'une race à tempérament artistique, raffinée par des siècles de civilisation ; Gorm avait derrière lui un héritage de cent mille ans de sauvagerie hurlante ; le pas feutré du tigre était le sien, la poigne du gorille était celle de ses mains aux ongles noircis, le feu qui couve dans les yeux du léopard brûlait au fond des siens.

Arus était un homme pragmatique. Il en appela à l'appât du gain inhérent au sauvage ; il souligna la puissance et la splendeur des royaumes hyboriens, prenant en exemple le pouvoir de Mitra, dont les enseignements et les œuvres avaient permis d'amener ces royaumes à leurs positions exaltées. Et il parla des villes, des vallées fertiles, des murs de marbre et des chars de fer, des tours constellées de bijoux, et des cavaliers galopant à la bataille dans leur armure étincelante. Gorm, avec l'instinct infailible du barbare, ignora tout ce qui concernait les dieux et leurs enseignements pour se concentrer sur les puissances matérielles qu'on lui décrivait avec tant de précision. Dans cette hutte d'argile au sol boueux, entre le prêtre vêtu de soie sur son bloc d'acajou et le chef à la peau mate accroupi sur ses peaux de bêtes, s'esquissèrent les fondations d'un empire.

Comme on l'a dit, Arus était un homme pragmatique. Il évoluait parmi les Pictes et un homme de son intelligence pouvait faire beaucoup pour aider son prochain, même si celui-ci était vêtu de peaux de tigre et arborait des colliers de dents humaines. Comme tous les prêtres de Mitra, il était instruit en de nombreuses choses. Il découvrit que les collines pictes renfermaient de vastes gisements d'or, et il enseigna aux indigènes la façon de l'extraire, de le fondre et de le travailler pour fabriquer des instruments pour l'agriculture, du moins, c'est ce qu'il pensait... Il lança de nombreuses autres réformes, dont les plus importantes furent celles-ci : il inculqua à Gorm un désir profond de voir les pays civilisés ; il apprit aux Pictes à travailler le fer, et il établit le contact entre les Pictes et le reste du monde civilisé. À la demande du chef il conduisit ce dernier et quelques-uns de ses guerriers jusqu'aux marches bossoniennes (où les honnêtes villageois les contemplèrent avec étonnement) et au-delà, dans les contrées rutilantes du monde extérieur.

Arus était très certainement convaincu qu'il faisait nombre de conversions, car les Pictes l'écoutaient et évitaient de le frapper à coups de

hache de cuivre. Mais le Picte de base était peu enclin à prêter sérieusement attention aux enseignements d'un homme qui lui expliquait qu'il fallait pardonner à ses ennemis et abandonner le sentier de la guerre pour une vie honnête et pénible. On a dit du Picte typique qu'il était dénué de tout sens artistique, sa nature tout entière le poussant vers la guerre et le massacre. Lorsque le prêtre parlait des gloires des nations civilisées, ses auditeurs à la peau sombre étaient attentifs, mais ils se moquaient des idéaux de la religion. Ce qui les intéressait, c'était tout le butin qu'il décrivait sans y prêter attention en parlant de villes opulentes et de contrées étincelantes. Lorsqu'il expliquait comment Mitra aidait parfois certains rois à vaincre leurs ennemis, ils ne s'intéressaient pas aux miracles de Mitra, mais retenir les descriptions des lignes de combattants, des chevaliers en armure, des manœuvres des archers et des lanciers. Ils ouvraient grand leurs yeux sombres et ne laissaient rien transparaître de leurs émotions, continuant comme si de rien n'était à écouter avec un intérêt poli ses instructions quant au travail du fer et autres minerais du même genre.

Avant son arrivée, ils avaient dérobé des armes en acier et des armures aux Bossoniens et aux Zingaréens, et avaient fabriqué leurs armements simples et rudes à partir de bronze et de cuivre. Un nouveau monde s'ouvrait désormais à eux, et les territoires pictes résonnèrent bientôt au son de leurs marteaux à l'œuvre. Gorm, fort de cette nouvelle activité et de ses connaissances accrues, commença à exercer sa domination sur les autres clans, en partie par la guerre, en partie par la ruse et la diplomatie, art dans lequel il surpassait tous les autres barbares.

Les Pictes allaient et venaient désormais librement en Aquilonie, munis de sauf-conduits, et ils retournaient ensuite chez eux avec des informations de plus en plus précises quant à la façon de forger les armures et de fabriquer des épées. Mieux encore, les Pictes s'engagèrent dans les armées de mercenaires de l'Aquilonie, au grand dégoût des hardis Bossoniens. Les rois d'Aquilonie caressèrent l'idée d'opposer les Pictes aux Cimmériens, se donnant ainsi la possibilité de faire d'une pierre deux coups, mais ils étaient trop occupés par leur politique de conquêtes au sud et à l'est pour prêter beaucoup d'attention à ces territoires de l'Ouest qu'ils connaissaient assez peu, et d'où arrivait un flot toujours plus important d'hommes qui venaient grossir les rangs de leurs mercenaires.

Ces guerriers, une fois leur service effectué, rentraient dans leurs territoires sauvages en s'étant fait une bonne idée des guerres des civilisés, et remplis de ce mépris pour la civilisation qu'entraîne tout contact prolongé

avec celle-ci. Des tambours commencèrent à battre dans les collines, des hommes s'attroupèrent autour des feux de camp, et un millier d'enclumes résonnèrent comme les forgerons se mettaient à fabriquer des épées. Par une suite d'intrigues et de raids trop nombreux pour être détaillés ici, Gorm devint le chef de tous les chefs pictes, ce qu'ils avaient eu de plus ressemblant à un roi depuis des milliers d'années. Il avait attendu longtemps et avait dépassé le milieu de sa vie. Il se lança alors sur les frontières pour y faire non du commerce, mais la guerre.

Arus réalisa trop tard son erreur ; il n'avait pas réussi à toucher l'âme du païen, dans laquelle couvait une sauvagerie immémoriale et féroce. Son éloquence et son habileté n'avaient pas ébranlé la conscience du Pictes. Gorm avait troqué ses peaux de tigre pour un corselet de mailles, mais était resté inchangé au fond de lui : le barbare éternel, que ni la théologie ni la philosophie ne pouvaient atteindre, tous ses instincts ne se concentrant que sur le pillage et la rapine.

Les Pictes surgirent sur les frontières bossoniennes dans le feu et l'acier, vêtus non de peaux de tigre mais de cottes de mailles, brandissant non leurs vieilles haches d'antan mais des armes d'acier particulièrement acérées. Quant à Arus, un Pictes ivre lui fracassa le crâne alors qu'il tentait de rattraper les dommages qu'il avait causés à son insu. Gorm ne fut pas sans gratitude ; il fit sertir le crâne de sa victime et le déposa sur le cairn du prêtre. Par une sinistre ironie de l'Histoire, les pierres qui recouvraient le corps d'Arus – un homme pour qui rien n'était plus révoltant que la violence et les vengeances sanguinaires – furent donc rehaussées d'une touche finale typiquement barbare.

Mais les nouvelles armes et les mailles d'acier ne furent pas suffisantes pour enfoncer les lignes ennemies. Des années durant, les Bossoniens repoussèrent les assauts des Pictes grâce à leur indéfectible courage et à leur armement supérieur, aidés de temps à autre par les renforts de troupes impériales aquiloniennes. Durant toute cette époque les Hyrkaniens lancèrent des vagues de conquêtes successives, et Zamora fut annexé à l'empire.

C'est une trahison venue d'une source inattendue qui brisa les lignes des Bossoniens. Avant de chroniquer cette trahison, il serait peut-être bon de jeter un rapide coup d'œil sur l'empire aquilonien, royaume opulent, gonflé de richesses inimaginables, amassées au fur et à mesure des conquêtes. Depuis longtemps, la vie simple et rude des Aquiloniens avait été remplacée par une vie aux splendeurs somptueuses. Mais la dégénérescence n'avait pas encore atteint le roi et le peuple ; bien que

vêtus de soie et de fils d'or, les Aquiloniens étaient toujours une race virile, vibrante d'énergie. Mais l'arrogance vint finalement supplanter leur ancienne simplicité. Ils traitaient les peuples moins puissants qu'eux avec un dédain toujours plus grand, exigeant des tributs toujours plus importants de leurs vaincus. Argos, Zingara, Ophir, Zamora et les pays shémites étaient traités comme des provinces conquises, ce qui heurtait tout particulièrement les fiers Zingaréens, qui se soulevèrent fréquemment, en dépit de représailles brutales.

Koth était pratiquement un royaume tributaire, se trouvant sous la « protection » de l'Aquilonie dans sa lutte contre les Hyrkaniens. Mais l'empire occidental n'avait jamais réussi à mater la Némédie, bien que les victoires némédiennes aient été avant tout défensives et le plus souvent acquises avec l'aide des armées hyperboréennes. Les seules défaites de l'Aquilonie à cette époque furent les suivantes : son échec à annexer la Némédie, la défaite d'une armée envoyée en Cimmérie, et la destruction quasi complète d'une armée par les Æsirs. Tout comme les Hyrkaniens se retrouvèrent incapables de contenir les charges de la cavalerie lourde des Aquiloniens, ces derniers, envahissant les pays glacés, furent subjugués par les féroces tactiques de corps à corps des Nordiques. Cependant les conquêtes des Aquiloniens s'étendirent jusqu'au Nilus, où une armée stygienne fut taillée en pièces dans un carnage sanglant ; le roi de Stygie paya tribut – même s'il ne le fit qu'une fois – afin d'éviter que son pays soit envahi. La Brythunie fut réduite à néant dans une série de guerres éclairs, et enfin débutèrent les préparatifs pour subjuguier le vieil ennemi : la Némédie. Leur armée étincelante renforcée par de très nombreux mercenaires, les Aquiloniens se mirent en marche pour écraser leurs ennemis ancestraux. Tout semblait réuni pour détruire les derniers vestiges de l'indépendance némédienne. Mais des disputes se firent jour entre les Aquiloniens et leurs auxiliaires bossoniens.

Résultat inévitable de leur expansion impériale, les Aquiloniens étaient devenus hautains et intolérants. Ils se moquaient des Bossoniens, plus grossiers et moins sophistiqués, et un profond ressentiment s'installa entre eux. Les Aquiloniens méprisaient les Bossoniens, et ces derniers avaient du mal à digérer l'attitude de leurs maîtres, car c'est ainsi qu'ils se considéraient, traitant les Bossoniens comme des vassaux ou une population occupée, les écrasant d'impôts, et les enrôlant de force pour leurs conquêtes d'expansion territoriale, les Bossoniens ne profitant que peu des prises de guerre. Il n'y avait plus suffisamment d'hommes pour protéger les frontières et, entendant les récits des exactions des Pictes sur

leurs terres, des régiments entiers de Bossoniens désertèrent la campagne némédienne et marchèrent en direction de la frontière occidentale, où ils défirent leurs envahisseurs à la peau sombre dans une grande bataille.

Cette désertion fut la cause directe de la déroute de l'armée aquilonienne face aux Némédiens et, par ricochet, provoqua le courroux impitoyable des impérialistes aquiloniens, intolérants et incapables de voir plus loin que le bout de leur nez, comme le sont tous les impérialistes. Des régiments aquiloniens furent secrètement déployés le long des marches, on invita les chefs bossoniens à venir parlementer et, sous couvert d'une expédition contre les Pictes, des troupes shémites particulièrement féroces furent placées en garnison chez les villageois qui ne se doutaient de rien. Les chefs, désarmés, furent exécutés. Les Shémites se jetèrent sur leurs hôtes pris au dépourvu et les massacrèrent. Les armées impériales bardées de fer furent lancées contre la population qui ne s'y attendait pas, et elles se montrèrent sans pitié. Du nord au sud les marches furent ravagées et les armées aquiloniennes repartirent en laissant derrière elles un pays ruiné et dévasté.

C'est à ce moment que l'invasion picte débuta en force le long de ces frontières. Ce ne fut pas un simple raid, mais un mouvement concerté, impliquant l'ensemble de la nation picte, mené par des chefs qui avaient servi dans les armées aquiloniennes, le tout dirigé et planifié par Gorm, désormais un guerrier âgé, mais dont l'ambition dévorante était toujours intacte. Cette fois, il n'y avait plus de villages fortifiés et de vaillants défenseurs pour leur barrer la route et contenir leur avance jusqu'à ce que des troupes impériales puissent être dépêchées sur place. Les survivants bossoniens furent balayés et les barbares sanguinaires s'engouffrèrent en Aquilonie, dévastant tout sur leur passage avant que les légions – toujours en guerre contre les Némédiens – puissent être envoyées dans l'Ouest. Le royaume de Zingara saisit l'occasion pour rejeter son joug, imité en cela par les Corinthiens et les Shémites. Des régiments entiers de mercenaires et de vassaux se mutinèrent, regagnant leurs pays à marches forcées, brûlant et pillant tout sur leur passage. La poussée des Pictes en direction de l'est était irrésistible, et toutes les armées qui s'opposaient à eux furent systématiquement taillées en pièces. Sans l'aide des archers bossoniens, les Aquiloniens se retrouvèrent incapables de faire face aux volées de flèches meurtrières des barbares. De toutes les régions de l'empire, on rappela des légions pour s'opposer à cette formidable invasion, tandis que les Pictes lançaient des vagues successives et apparemment sans fin depuis leurs territoires sauvages. Et

en plein milieu de ce chaos, les Cimmériens fondirent de leurs collines pour parachever cette destruction. Ils pillèrent les villes, dévastèrent les campagnes, et se retirèrent avec leur butin, contrairement aux Pictes qui colonisaient les territoires conquis. Et l'empire aquilonien sombra dans un déluge de feu et de sang.

C'est à ce moment que les Hyrkaniens surgirent de l'est bleuté, encouragés par le retrait des légions stationnées en Zamora. Zamora fut une proie facile, et le roi hyrkanien établit sa capitale dans la plus grande ville du royaume. Cette invasion avait été lancée de l'ancien royaume hyrkanien de Turan, sur les rives de la mer Intérieure, mais une autre horde hyrkanienne, plus sauvage encore, surgit du nord. Des armées de cavaliers bardés de fer contournèrent l'extrémité nord de la mer Intérieure, traversèrent les déserts glacés, galopèrent dans les plaines, poussant les indigènes devant elles, et se lancèrent à l'assaut des royaumes occidentaux. Ces nouveaux venus n'étaient pas les alliés des Turaniens, du moins dans un premier temps, et des escarmouches les opposèrent aux Turaniens aussi bien qu'aux Hyboriens. D'autres hordes tout aussi hostiles surgirent de l'est, jusqu'à ce que tous ces guerriers se retrouvent enfin unis sous le commandement d'un grand chef arrivé des rives de l'océan à l'est. Sans aucune armée aquilonienne pour s'opposer à eux, ils étaient invincibles. Ils balayèrent les Brythuniens, les asservirent puis dévastèrent le sud de l'Hyperborée et Corinthe. Ils fondirent sur la Cimmérie, repoussant les barbares aux cheveux noirs jusque dans leurs collines. Mais là, en cet endroit où la cavalerie ne pouvait aisément manœuvrer, les Cimmériens se jetèrent sur eux, et seule une retraite désordonnée, après une journée entière de combats sanglants, permit à l'armée hyrkanienne d'échapper à l'annihilation la plus totale.

Pendant que se déroulaient tous ces événements, Shem avait vaincu Koth, son ancien maître, mais les Shémites avaient été défaits lorsqu'ils avaient tenté d'envahir la Stygie. Ils avaient à peine commencé de piller Koth qu'ils furent balayés par les Hyrkaniens, et ils se retrouvèrent en fin de compte subjugués par des maîtres bien plus stricts que les Hyboriens l'avaient jamais été. Pendant ce temps, les Pictes étaient devenus les maîtres incontestés de l'Aquilonie, ayant tué pratiquement tous les habitants du pays, et avaient franchi les frontières de Zingara. Des milliers de Zingaréens fuirent en Argos pour éviter d'être massacrés et se retrouvèrent à la merci des Hyrkaniens qui s'enfonçaient vers l'ouest. Ceux-ci les installèrent en Zamora, et en firent leurs sujets. Derrière eux, Argos s'enfonça dans les flammes et le massacre qui accompagnèrent

la conquête picte. Les Pictes arrivèrent en Ophir et se heurtèrent aux Hyrkaniens. Ces derniers, après avoir conquis Shem, avaient battu une armée stygienne sur les berges du Nil et pénétré très profondément dans le pays, jusqu'aux frontières du royaume noir d'Amazone, dont ils ramenèrent des milliers de prisonniers, qu'ils installèrent parmi les Shémites. Ils auraient peut-être parachevé la conquête de la Stygie, agrandissant encore leur empire, si les Pictes n'avaient lancé des assauts si féroces sur leurs avant-postes occidentaux.

La Némédie, que les Hyboriens n'avaient jamais pu subjuguier, vacillait, prise en tenaille entre les cavaliers de l'Est et les guerriers de l'Ouest, lorsqu'une tribu d'Æsirs, descendant de ses terres enneigées, parvint dans le pays, où on engagea ses membres comme mercenaires. Ils se révélèrent si bons guerriers que non seulement ils vainquirent les Hyrkaniens, mais ils donnèrent aussi un coup de frein à l'avancée des Pictes.

Le monde, à cette époque, ressemble à peu près à ça : un vaste empire picte, sauvage, rude et barbare, s'étend depuis les côtes de Vanaheim au nord jusqu'aux rives méridionales de Zingara. Il s'étend vers l'est, incluant toute l'Aquilonie à l'exception du Gunderland – la province septentrionale de ce pays – qui a réussi à survivre à la chute de l'empire pour former un royaume autonome, et est resté indépendant, dans les collines. L'empire picte inclut également Argos, Ophir, la partie occidentale de Koth, et la pointe ouest des Terres de Shem. En face de cet empire barbare, on trouve l'empire hyrkanien, dont les frontières ravagées de l'Hyperborée constituent la limite nord et les déserts au sud de Shem, la limite sud. Zamora, la Brythunie, le Royaume Frontière, Corinthe, la majeure partie de Koth et toute la partie Est de Shem font partie de cet empire. Les frontières de la Cimmérie sont intactes, ni les Pictes, ni les Hyrkaniens n'ayant jamais pu subjuguier ces guerriers barbares. La Némédie, désormais contrôlée par les mercenaires – les Æsirs –, résiste à toutes les invasions. Au nord, les empires rivaux sont séparés par le Nordheim, la Cimmérie et la Némédie, mais au sud, Koth s'est transformé en un champ de bataille où les Pictes et les Hyrkaniens se livrent une guerre perpétuelle. De temps à autre les Hyrkaniens réussissent à chasser complètement les barbares de ce royaume puis le pays retombe aux mains des barbares venus de l'ouest. Loin au sud, la Stygie, ébranlée par l'invasion hyrkanienne, doit faire face aux grands royaumes noirs. Et tout au nord, les tribus nordiques restent incontrôlables, livrant une guerre perpétuelle aux Cimmériens, et dévastant les frontières hyperboréennes.

Gorm fut tué par Hialmar, chef des Æsirs de Némédie. C'était un vieil homme, âgé de près de cent ans. Durant les quelque soixante-quinze années qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait entendu pour la première fois Arus lui parler d'empires – un laps de temps important à l'échelle humaine, mais bref à l'échelle des nations –, il avait transformé un conglomerat de clans dispersés en empire et avait renversé une civilisation. Lui qui était né dans une hutte de boue au toit d'argile était, à l'heure de sa vieillesse, assis sur des trônes d'or, où des femmes nues qui avaient été autrefois filles de rois venaient lui apporter des quartiers de viande sur des plateaux en or. La conquête et l'acquisition de richesses n'avaient pas changé le Picte. Aucune nouvelle culture ne vint s'élever, tel un phénix, sur les cendres de l'ancienne. Les mains sombres qui avaient ravagé les richesses artistiques qui faisaient la fierté des peuples conquis ne cherchèrent jamais à imiter ou à reproduire ce qu'elles avaient détruit. Assis dans les ruines étincelantes de palais en ruine, paré de la soie de rois vaincus, le Picte restait toujours ce barbare éternel, féroce et élémentaire. Seuls les principes les plus basiques et les plus immuables de la vie occupaient son esprit, et ses instincts ne le portaient que vers la guerre et le pillage, sans aucune place pour les arts et les progrès culturels de l'humanité. Il n'en était pas de même avec les Æsirs de Némédie. Ceux-ci adoptèrent rapidement la plupart des mœurs de leurs alliés civilisés, bien que fortement modifiés au contact de leur propre culture étrangère et incroyablement virile.

Pendant une courte période, Pictes et Hyrkaniens se montrèrent les crocs sur les ruines du monde qu'ils avaient conquis. Puis débuta l'ère des glaciers et la grande migration nordique. Poussées par les glaciers qui descendaient vers le sud, les tribus du Nord migrèrent vers le sud, entraînant avec elles des tribus apparentées. Les Æsirs anéantirent l'antique royaume d'Hyperborée et, sur les ruines de celui-ci, s'opposèrent aux Hyrkaniens. La Némédie était déjà devenue un royaume nordique, dirigé par les descendants de ces Æsirs mercenaires. Poussés par les vagues de l'invasion nordique, les Cimmériens se mirent en marche, et aucune armée ni aucune cité ne purent leur résister. Ils parvinrent en Gunderland, réduisirent ce royaume à néant, et poursuivirent leur marche, traversant ce qui avait été l'Aquilonie, se frayant un chemin à travers les armées pictes à coups d'épée. Ils vainquirent les Æsirs de Némédie et mirent quelques-unes de leurs villes à sac ; mais ils ne s'arrêtèrent pas et poursuivirent leur marche vers l'est, écrasant une armée hyrkanienne sur les frontières de la Brythunie.

Des hordes d'Æsirs et de Vanirs s'engouffrèrent à leur suite, et l'empire picte vacilla sous leurs coups. La Némédie fut balayée, et les Nordiques à demi civilisés qui la peuplaient durent fuir devant leurs féroces cousins, laissant les villes de la Némédie désertées et à l'état de ruines. Ces Nordiques, qui avaient entre-temps adopté le nom du royaume qu'ils habitaient, et que l'on appelait donc Némédiens, arrivèrent dans le vieil empire de Koth, en chassèrent les Hyrkaniens et les Pictes, et aidèrent le peuple de Shem à se débarrasser du joug hyrkanien. Dans tout le monde occidental, les Pictes et les Hyrkaniens étaient menacés de toutes parts par ce peuple plus jeune et plus féroce qu'eux. Un groupe d'Æsirs chassa les cavaliers orientaux de la Brythunie, et s'installa à leur place, adoptant le nom du pays au passage. Les Nordiques qui avaient conquis l'Hyperborée assaillirent leurs ennemis orientaux avec une telle sauvagerie que ces descendants à la peau sombre des Lémuriens furent contraints de battre en retraite dans les steppes, repoussés dans une charge irrésistible jusqu'à Vilayet.

Pendant ce temps, les Cimmériens, s'aventurant en direction du sud-est, détruisirent le vieux royaume de Turan, et s'installèrent sur les rives du sud-ouest de la mer Intérieure. Le pouvoir des envahisseurs orientaux était brisé. Confrontés aux attaques des hommes du Nord et des Cimmériens, ils détruisirent toutes leurs villes, massacrèrent tous les prisonniers qu'ils estimaient trop faibles pour survivre à la grande marche et, poussant des milliers d'esclaves devant eux, ils repartirent au galop vers l'est mystérieux, contournant les rives nord de la mer, pour disparaître de l'histoire occidentale jusqu'au jour où ils resurgiraient, des milliers d'années plus tard, sous les noms de Huns, de Mongols, de Tatars et de Turcs. Des milliers de Zamoriens et de Zingaréens les accompagnèrent dans leur retraite, loin à l'est, où on les installa ensemble. Ils se mélangèrent et devaient émerger des siècles plus tard sous le nom de Bohémiens.

Pendant ce temps, également, une tribu d'aventuriers vanirs avait longé la côte picte en direction du sud, ravagé le vieux royaume de Zingara, et était parvenue en Stygie. Le pays, opprimé par une cruelle caste aristocratique, vacillait sous les assauts des royaumes noirs au sud. Les Vanirs aux cheveux roux menèrent les esclaves à la révolte, renversèrent la classe dominante, et s'établirent à leur tour en tant que caste dirigeante. Ils assujettirent la plupart des royaumes noirs, et bâtirent un vaste empire au sud, qu'ils baptisèrent du nom d'Égypte. C'est de ces conquérants aux cheveux roux que les futurs pharaons devaient plus tard se targuer de descendre.

Le monde occidental était désormais dominé par les barbares nordiques. Les Pictes tenaient toujours l'Aquilonie et une partie de Zingara, ainsi que la côte ouest du continent. Mais à l'est de Vilayet, du cercle arctique jusqu'aux Terres de Shem, les seuls habitants étaient les tribus nomades des hommes du Nord, à l'exception des Cimmériens qui s'étaient installés là où se situait auparavant le royaume de Turan. Il n'y avait plus de villes nulle part, excepté en Stygie et dans les Terres de Shem. Les invasions successives des Pictes, des Hyrkanien, des Cimmériens et des Nordiques en avaient fait autant de ruines, et les Hyboriens, autrefois dominants, avaient disparu de la surface du globe, ne laissant derrière eux que quelques gouttes de leur sang dans les veines de leurs conquérants. Seuls quelques noms de pays, de tribus et de cités subsistèrent dans les langues barbares, et nous parvinrent à travers les âges, déformés, dans les légendes et les fables, jusqu'à ce qu'enfin toute l'Histoire de l'Âge hyborien disparaisse, perdue dans un nuage de mythes et de récits imaginaires. C'est ainsi que les mots Zingara et Zamora passèrent dans la langue tzigane, que les Æsirs qui avaient subjugué la Némédie et pris le nom de Némédiens devaient resurgir dans les légendes irlandaises, et que les Nordiques qui s'étaient installés en Brythunie devinrent les Brythuniens, Brythons ou Britons.

Il n'y avait pas, à cette époque, de royaume nordique à proprement parler. Comme toujours, chaque tribu avait son propre chef ou son propre roi, et ils se livraient une guerre féroce. On ne saura jamais quelle aurait pu être leur destinée, car une autre convulsion titanesque secoua la terre, transformant le paysage de la planète en celui que nous connaissons aujourd'hui, et tout redevint chaos. De grandes portions de la côte ouest sombrèrent sous les flots. Vanaheim et tout l'ouest d'Asgard – qui n'étaient plus depuis plus d'un siècle qu'un désert de glaciers inhabités – disparurent sous les vagues. Les océans vinrent entourer les montagnes de l'ouest de la Cimmérie, formant la mer du Nord. Ces montagnes devaient plus tard devenir les îles connues sous les noms d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, tandis que les vagues vinrent recouvrir ce qui avait été les immensités pictes et les marches bossoniennes. Au nord se forma la mer Baltique, divisant Asgard pour en faire les péninsules connues sous les noms de Norvège, de Suède et de Danemark. Tout au sud, le continent stygien fut séparé du reste du monde, se brisant sur cette ligne de faille que formait le Nilus à l'endroit où il entamait sa course vers l'ouest. Cette mer que plus tard on appellerait Méditerranée vint engloutir Argos et les parties occidentales de Koth et de Shem. Mais si des terres s'enfonçaient

un peu partout, un vaste territoire surgit des flots à l'ouest de la Stygie pour former toute la partie Ouest du continent africain.

Ces modifications territoriales firent jaillir de grandes chaînes de montagnes au milieu du continent nordique. Des tribus entières furent balayées, et les autres durent se réfugier vers l'est. Le territoire tout autour de la mer Intérieure – qui s'asséchait lentement – ne fut pas affecté et là, sur les berges occidentales, les tribus nordiques entamèrent une existence pastorale, vivant plus ou moins en paix avec les Cimmériens, et se métissant peu à peu avec eux. À l'ouest, les survivants pictes, que le cataclysme avait de nouveau réduits à l'état de sauvages préhistoriques, commencèrent, avec l'incroyable virilité qui était l'apanage de leur race, à reconquérir leur territoire jusqu'à ce que, dans une époque ultérieure, ils soient renversés par une migration de Cimmériens et d'hommes du Nord qui déferlèrent de l'est. Cela se passa si longtemps après le soulèvement du continent que l'Histoire de ces empires du passé n'était déjà plus qu'une série de légendes vides de sens.

Cette migration est du ressort de l'histoire moderne, et il n'est pas nécessaire de la rappeler ici. Un accroissement des populations qui habitaient les steppes à l'ouest de la mer Intérieure – que l'on devait appeler plus tard, avec une étendue bien moins importante, mer Caspienne – en fit une nécessité économique. Les tribus se lancèrent vers l'est, le nord et l'ouest, dans ces régions que l'on connaît aujourd'hui sous les noms d'Inde, d'Asie mineure et d'Europe centrale et de l'Est.

Elles arrivèrent dans ces pays sous le nom d'Aryens. Mais il existait des différences entre ces Aryens primitifs, dont certaines sont encore visibles de nos jours, et d'autres totalement oubliées. Ainsi, les Achéens, les Gaulois et les Britons, tous blonds, étaient les descendants d'Æsirs au sang pur. Les Némédiens des légendes irlandaises étaient les Æsirs de Némédie. Les Danois sont les descendants de Vanirs au sang pur ; les Goths – ancêtres des autres tribus scandinaves et germaniques, dont les Anglo-Saxons – étaient les descendants d'une race métissée comprenant des Vanirs, des Æsirs et des Cimmériens. Les Gaëls, ancêtres des Irlandais et des Highlanders écossais, descendaient de clans cimmériens au sang pur. Les tribus cymri de la Grande-Bretagne étaient une race métissée de Nordiques et de Cimmériens, qui a précédé les Britons – purement nordiques – dans les îles, donnant ainsi naissance à la légende de l'antériorité gaélique dans ce pays. Les Cimbres qui combattirent Rome étaient du même sang, ainsi que les Gimmerai des Assyriens et des Grecs, et le Gomer des Hébreux. D'autres clans de

Cimmériens s'aventurèrent à l'est de la mer Intérieure qui était en train de s'assécher, et quelques siècles plus tard, métissés avec des Hyrkaniens, ils devaient revenir à l'ouest sous le nom de Scythes. Les tout premiers ancêtres des Gaëls donnèrent leur nom à la Crimée.

Les Sumériens de l'Antiquité n'avaient aucun lien avec la race occidentale. C'était un peuple métissé, mélange de sang hyrkarien et stygien, que les conquérants avaient laissé derrière eux lors de leur retraite. Nombre de tribus shémites avaient échappé à cette captivité, et c'est de ces Shémites au sang pur, ou de Shémites métissés avec des Hyboriens ou des Nordiques, que sont issus les Arabes, les Israélites et d'autres Sémites aux traits aquilins. Les Cananéens, ou Sémites Alpins, tirent leur origine d'ancêtres shémites métissés avec des Kushites que leurs anciens maîtres hyrkaniens avaient installés avec eux. Les Élamites étaient un exemple type de cette race. Les Étrusques, petits et courtauds, qui formèrent la base de la race romaine, étaient les descendants d'un peuple métissé composé de Stygiens, d'Hyrkaniens et de Pictes, vivant à l'origine dans l'ancien royaume de Koth. Les Hyrkaniens, battant en retraite vers les rivages orientaux du continent, évoluèrent pour devenir les tribus que l'on devait connaître plus tard sous les noms de Tatars, de Huns, de Mongols et de Turcs.

L'origine d'autres races du monde moderne pourrait être reconstituée d'une manière analogue. Dans la plupart des cas, ces origines sont bien plus anciennes qu'on pourrait le supposer, et leur histoire s'étend très loin, jusque dans les brumes de l'Âge hyborien, désormais oublié...

Synopsis sans titre

Une escouade de soldats zamoriens, commandée par l'officier Nestor, un mercenaire gunderman, descendait le long d'un défilé étroit, à la poursuite d'un bandit, Conan le Cimmérien, dont les vols à l'encontre de riches marchands et de nobles avaient rendu furieux le gouvernement de la ville zamorienne la plus proche. Conan s'était enfui de la ville et avait été poursuivi jusque dans les montagnes. Les parois de la gorge étaient abruptes et le sol de la vallée tapissé d'herbes hautes et luxuriantes. Se frayant un chemin à travers les herbes à la tête de ses hommes, Nestor buta sur quelque chose et tomba lourdement en avant. C'était une corde en cuir vert tendue là par Conan, qui fit basculer un poteau fiché dans le sol, déclenchant alors une avalanche qui ensevelit tous les soldats à l'exception de Nestor, qui en réchappa, contusionné, son armure endommagée et cabossée. Piqué au vif, il poursuivit la piste seul et, émergeant sur un plateau en hauteur, déboucha sur la ville désertée des anciens, où il retrouva Conan. Il attaqua instantanément le Cimmérien qui, après une bataille désespérée, l'assomma d'un coup d'épée sur le casque et poursuivit son chemin en direction de la ville déserte, pensant avoir tué son adversaire. Nestor recouvra ses sens et se mit à la poursuite du Cimmérien. Entre-temps Conan avait pénétré dans la ville, avait escaladé les murs (les portes de la ville étant fermées), et avait rencontré la créature monstrueuse qui gardait la ville. Il avait tué cette dernière en lui jetant de gros blocs de pierre dessus depuis une hauteur, l'achevant à coups d'épée après être redescendu. Il était parvenu au grand palais, construit d'un seul bloc à partir d'une gigantesque colline de pierre qui se trouvait au centre de la ville. Il y cherchait une entrée lorsque Nestor retomba sur lui, épée à la main, l'ayant suivi par-dessus le rempart. Dégoûté, Conan lui conseilla de l'aider à s'emparer du trésor, immense et fabuleux, plutôt que de se battre. Après discussion, le Gunderman acquiesça et ils pénétrèrent dans

le palais, atteignant finalement la grande salle du trésor, dans laquelle reposaient des guerriers d'un autre âge, mais dont on eût dit qu'ils étaient encore en vie. Les compagnons préparèrent des sacs d'or et de pierres précieuses, et lancèrent les dés pour décider lequel emporterait avec lui un jeu de superbes gemmes parfaitement identiques, qui ornait un autel sur lequel se trouvait un serpent de jade, une divinité, apparemment. Conan remporta la mise et donna tout l'or et les autres bijoux à Nestor. Quant à lui, il rafla tous les bijoux de l'autel ainsi que le serpent de jade, mais alors qu'il ôtait celui-ci de l'autel, les guerriers antiques revinrent à la vie d'une façon terrifiante et une terrible bataille s'ensuivit, de laquelle les voleurs sortirent tout juste indemnes. Se frayant un chemin à travers le palais, ils furent poursuivis par les guerriers géants, mais ceux-ci se réduisirent en poussière à la lumière du jour. Un terrifiant tremblement de terre secoua la ville déserte et les deux compagnons furent séparés. Conan retrouva son chemin vers la ville et, entrant dans une taverne où sa belle de nuit s'enivrait de vin, répandit les bijoux sur la table maculée de bière, dans le Maul. À son étonnement, ceux-ci s'étaient transformés en une poussière verte. Il se prépara alors à examiner le serpent de jade qui était resté dans le sac de cuir. La fille souleva le sac et le jeta avec un cri, jurant que quelque chose bougeait à l'intérieur. À cet instant, un magistrat entra, accompagné d'un groupe de soldats, et arrêta Conan, qui se mit dos au mur et dégaina son épée. Avant que les soldats puissent se rapprocher, le magistrat plongea sa main dans le sac. Nestor avait regagné la ville, ses pièces ne s'étaient pas réduites en poussière et, ivre, il s'était vanté de son exploit. Ils avaient tenté de l'arrêter, mais bien qu'il fût ivre, il avait réussi à se faufiler et à leur échapper. Au moment où le magistrat plongeait sa main grassouillette dans le sac, il hurla et la retira à toute vitesse, un serpent vivant agrippé à ses doigts. Le tumulte qui s'ensuivit permit à Conan et à la fille de s'enfuir.

La Citadelle Écarlate

(Synopsis)

L'histoire débute par la conclusion d'une bataille au cours de laquelle Conan, roi d'Aquilonie, a été vaincu par les armées de Koth et d'Ophir. Amalrus, roi d'Ophir, a envoyé un message à Conan, l'informant que Strabonus, le roi de Koth, ravage ses terres, et le pressant de venir à sa rescousse. Conan se mit en marche à la tête de cinq mille cavaliers, sans infanterie ni archers et dans les plaines d'Ophir il se retrouva confronté à Strabonus et à ses dix mille hommes, chevaliers, archers et frondeurs, auxquels s'ajoutait une armée ophirienne forte de quinze mille hommes. La modeste armée de Conan fut criblée de flèches et taillée en pièces. Conan, l'unique rescapé, est capturé par Strabonus ou plutôt par son magicien Tsothalanti, un vieil homme maléfique et mystérieux qui est le véritable maître de Koth. Tsotha érafle Conan avec un stylet imprégné du poison tiré du lotus pourpre, qui provoque une paralysie musculaire. Conan est transporté à Khorshemish, la capitale de Strabonus, où on tente de le persuader d'abdiquer en faveur du prince Arpello, un noble aquilonien secrètement de mèche avec Strabonus. Il refuse en l'abreuvant d'injures, est emmené dans un tunnel souterrain sous la citadelle de Tsotha, enchaîné au mur et abandonné à son sort. Dans ces tunnels Tsotha exerce sa magie. Une bougie tremblotante située en hauteur projette un demi-cercle de lumière autour de Conan, et rapidement, un serpent gigantesque, de près de quatre-vingts pieds de long, se glisse hors des ténèbres, se dresse au-dessus de Conan, et une goutte de son venin tombe sur sa cuisse nue, laissant une cicatrice indélébile. À ce moment, cependant, un homme noir de stature colossale entre et déclare que Conan, du temps où il était pirate sur les côtes de Kush, a tué son frère. Il se prépare à décapiter Conan, mais le serpent se glisse hors de l'obscurité à nouveau et s'empare de lui. Les clés tombent

aux pieds de Conan, qui se libère. Il cherche à s'évader, mais un soldat verrouille la porte de l'extérieur, bien que Conan l'embroche à travers les barreaux. Il trouve un sorcier rival emprisonné, le libère, et ce sorcier conjure un oiseau géant ou un dragon, sur lequel Conan retourne en Aquilonie, lève une armée et écrase les Kothiens.

Le Colosse Noir

(Synopsis)

Shevatas, un voleur zamorien, arriva aux ruines de la ville de Kuthchemes dans le désert stygien. Une rivière traversait autrefois la ville, un affluent du fleuve que les Stygiens appellent le Styx, les Kothiens le Stygus et les Némédiens le Nilus. Mais le lit de la rivière était à sec depuis des siècles et Kuthchemes n'était plus qu'un amas de ruines déchiquetées brillant faiblement à la clarté lunaire. C'est en cet endroit que Thugra Khotan le magicien, Grand Prêtre de Set, le Serpent Séculaire, avait exercé sa domination en des temps reculés, et le dôme doré de son tombeau surplombait toujours les ruines. Une malédiction pesait sur cette antique contrée, mais Shevatas, qui convoitait le trésor que l'on disait être dissimulé dans le tombeau, y pénétra par un passage secret, se jouant de la serrure de la grande porte extérieure et tuant le grand serpent qui veillait sur le sépulcre d'un coup d'épée trempée dans le venin de celui-ci. Alors qu'il pénétrait sous la voûte plongée dans les ténèbres, une forme fantomatique s'anima, s'étira et se leva. Shevatas hurla. Puis le silence tomba de nouveau sur les ruines de Kuthchemes.

Il existait à cette époque un royaume indépendant situé au Sud de Koth : la principauté de Khoraspar ; son jeune gouverneur, le comte Khossa, avait défié son roi et instauré un royaume autonome. Sa population se composait de Kothiens et de Shémites, gouvernés par une caste aristocratique de purs Hyboriens. Pour l'heure Khossa était retenu captif en Ophir, dont le roi hésitait toujours entre accepter une rançon des Khoraspariens et livrer son captif au roi de Koth.

Dans l'interim, Khoraspar était gouvernée par la princesse Yasmela. C'est alors qu'on eut vent de l'invasion en provenance du désert du Sud. Un nouveau prophète avait fait son apparition parmi les nomades shémites, un grand magicien qui se faisait appeler Natohk

le Voilé, étant donné qu'il portait toujours un voile sur le visage. Ce prophète faisait usage de magie noire et avait rallié à sa cause un prince stygien rebelle, le frère du roi, qui avait subi une défaite militaire et s'était trouvé contraint de fuir dans le désert. Les troupes de la coalition se préparaient à marcher contre les peuples hyboriens, et le premier pays sur leur route était Khoraspar.

Yamela était hantée par une créature spectrale et informe, aux yeux brillant d'un feu surnaturel, qui surgissait des ombres de sa chambre alors que dormaient ses servantes, et qui lui chuchotait des menaces hideuses et des insanités. Terrifiée et à bout de nerfs, elle alla consulter un vénérable oracle dans une pièce souterraine du palais. Elle déshabilla la plus belle de ses servantes et la força à s'allonger sur l'autel, mais n'eut pas le courage de la sacrifier. Une voix chuchota alors dans les airs, l'enjoignant de choisir le premier homme qu'elle rencontrerait pour mener son armée à la bataille. Les officiers désertaient, soudoyés par le roi de Koth, ou terrifiés par ce qu'ils entendaient à propos du magicien voilé. La princesse sortit dans la rue, voilée, et le premier homme qu'elle rencontra était un capitaine des mercenaires, Conan le Cimmérien, qui titubait le long de la rue déserte, ivre. Elle douta des mots de l'oracle, mais fit pénétrer Conan dans le palais, non sans avoir à subir ses avances répétées. Une fois à l'intérieur, elle lui révéla son identité, ce qui le fit sursauter. Il dégaina son épée pour se tailler un chemin vers la liberté, mais elle le rassura et lui donna le commandement de ce qui restait de son armée après les désertions : une troupe composée de nobles restés fidèles, un régiment d'archers shémites et les mercenaires, des Gundermen, des Aquiloniens, des Hyperboréens et des Némédiens.

Ils marchèrent jusqu'à l'endroit où les collines s'affaissaient brusquement aux abords du désert et firent face à la coalition. Un brouillard soudain monta du sud, masquant les multitudes de Natohk. Mais un vent dissipa le brouillard et dans la bataille qui s'ensuivit, Conan et ses hommes émergèrent victorieux, grâce à l'intervention d'une très très vieille divinité kothienne, et Conan renversa Natohk, qui était en fait Thugra Khotan. Et Conan triompha.

Histoire inachevée, sans titre

I

Le champ de bataille s'étendait, silencieux, jonché de corps immobiles, entre lesquels des flaques écarlates semblaient réfléchir les rayons rougeâtres du soleil à son crépuscule. Des silhouettes s'agitaient furtivement dans les hautes herbes ; des oiseaux de proie s'abattaient sur les corps déchiquetés en battant de leurs ailes noires. Tels des messagers du Destin, une ligne irrégulière de hérons s'éloignait en battant lourdement des ailes, volant en direction des roseaux qui poussaient aux abords de la rivière. Nul grondement de chariot, nulle clameur de trompette, ne venaient troubler ce calme aveugle. Le silence de la mort succédait au fracas de la bataille.

Une silhouette se mouvait pourtant dans cette vaste étendue désolée, aussi minuscule qu'un Pygmée sous le ciel morne et cramoisi. L'homme était un Cimmérien, un géant à la tignasse noire et aux yeux bleus incandescents. Son pagne retenu par une ceinture et ses sandales lacées haut étaient maculés de sang. La grande épée qui pendait à sa main droite était souillée jusqu'à la garde. Il ne pouvait se déplacer qu'en boitant en raison d'une plaie béante à la cuisse. Sur le qui-vive, il avançait aussi vite qu'il le pouvait entre les corps, et lâchait des jurons sonores alors qu'il passait avec peine d'un cadavre à l'autre. D'autres l'avaient devancé : ni bracelet, ni poignard incrusté, ni même un corselet d'argent ne vinrent récompenser ses efforts. C'était là un loup qui avait perdu trop de temps à répandre le sang pendant que les chacals dépouillaient les proies.

Scrutant la plaine jonchée de cadavres, il n'aperçut ni forme mouvante, ni cadavre à détrousser. Les couteaux des mercenaires et des hommes qui suivaient l'armée avaient fait leur œuvre. Se redressant après cette quête infructueuse, il laissa traîner son regard au loin, embrassant la plaine tout entière, jusque vers les tours de la ville qui brillaient

faiblement à l'horizon, dans le soleil couchant. Il fit soudain volte-face comme un cri d'agonie parvenait à ses oreilles. Cela voulait dire qu'il y avait un blessé, un homme encore en vie, et donc, en déduisit-il, qui n'avait pas été dépouillé de ses effets. Il avança rapidement en boitant dans la direction du cri et, parvenu à l'extrémité de la plaine, écarta les roseaux épars. Il contempla alors la silhouette qui se tordait faiblement à ses pieds.

C'était une jeune fille. Elle était nue, ses membres blancs tuméfiés et striés d'écorchures. Du sang séché maculait ses cheveux longs et noirs. Ses yeux sombres trahissaient une douleur aveugle et elle gémissait dans son délire.

Le Cimmérien resta debout à la regarder, et un voile fugitif traversa son regard. Chez tout autre homme, on y aurait lu de la pitié. Il leva son épée pour mettre fin aux souffrances de la jeune fille ; comme la lame oscillait au-dessus d'elle, elle se remit à gémir de douleur. La grande épée resta suspendue dans les airs, et le Cimmérien resta immobile un instant, telle une statue de bronze. Il se ravisa soudain, rengaina son épée, et souleva la jeune fille de ses bras puissants. Elle résista aveuglément, mais faiblement. La portant avec précaution dans ses bras, il avança en boitant en direction de la berge, qui se trouvait à faible distance de là, masquée par les roseaux.

II

Dans la ville de Yaralet, lorsque tombait la nuit, les gens verrouillaient leurs portes, bloquaient leurs fenêtres et ainsi barricadés, restaient assis à trembler de peur, laissant brûler leurs chandelles jusqu'à ce que les lueurs de l'aube viennent toucher les minarets. Nulle sentinelle n'arpentait les rues, nulle catin fardée ne sortait de l'ombre pour aborder le client, aucun voleur ne s'aventurait dans les allées tortueuses. Les bandits tout comme les honnêtes gens évitaient les allées sombres, préférant s'agglutiner dans des tripots empuantis ou des tavernes bien illuminées à la lueur des bougies. Du couchant au levant Yaralet était une ville de silence, ses rues vides et désolées.

Ce qu'ils craignaient précisément, les gens n'auraient su le dire. Mais ils avaient suffisamment de preuves pour savoir qu'ils ne fermaient pas leurs portes pour contrer quelque chimère. On parlait à mots couverts d'ombres furtives, entraperçues derrière des fenêtres barricadées, ou de formes fugitives étrangères à cette planète et à la raison. On parlait de

portes qui se fissuraient dans la nuit, des cris et des hurlements d'êtres humains, suivis d'un silence par trop significatif; on parlait aussi des premiers rayons du soleil qui révélaient des portes enfoncées s'ouvrant sur des maisons désertes, dont nul ne devait jamais revoir les occupants.

Plus étrange encore, on parlait du martèlement fugitif des roues de chariots fantômes dans les rues désertes dans les ténèbres qui précèdent l'aube, et aucun de ceux qui entendaient ce bruit n'osait regarder à l'extérieur. Un enfant osa regarder, un jour, mais il fut instantanément saisi de folie et mourut en hurlant, la bave aux lèvres, sans révéler ce qu'il avait vu de derrière sa fenêtre sombre.

Une certaine nuit, donc, alors que les gens de Yaralet frissonnaient derrière les portes de leurs maisons cadénassées, un étrange conclave se tenait dans la chambre d'Atalis, tapissée de tentures de velours et éclairée par des chandelles. Certains prétendaient que l'homme était un philosophe; pour d'autres, c'était un bandit. Atalis était un homme mince, de taille moyenne, à la tête splendide, avec les traits d'un négociant rusé et avisé. Il était vêtu d'une tunique de prix, mais d'apparence simple, et sa tête était rasée comme il sied à un homme qui se consacre aux études et aux arts. Sa main gauche s'agitait machinalement comme il parlait. Son bras droit reposait sur ses genoux, formant un angle inhabituel. De temps à autre un spasme de douleur le faisait grimacer, comme son pied droit, dissimulé sous sa longue tunique, s'arquait brusquement sur sa cheville en une contorsion particulièrement douloureuse.

L'homme auquel il s'adressait était celui que Yaralet connaissait – et encensait – sous le nom de prince Than. Le prince était un homme svelte et grand, jeune et d'une indubitable beauté. Ses membres étaient parfaitement découpés et ses yeux gris avaient la qualité de l'acier, contrastant avec la féminité des boucles noires de ses cheveux et de sa coiffe de velours surmontée d'une plume.

Synopsis sans titre

L e décor : La ville de Shumballa, dans le pays de Kush, qui se situe au sud de la Stygie, dans les immensités recouvertes par la savane. C'était la capitale de Kush, et sa population se composait d'une tribu noire, brutale et guerrière, connue sous le nom de Gallah. Cette tribu était dirigée par une caste d'aristocrates à la peau sombre – les Chagas – qui prétendaient descendre d'une expédition de Stygiens qui s'étaient aventurés vers le sud il y a bien longtemps de cela, pour y établir un royaume dont Kush était le seul vestige. Ils n'étaient que quelques centaines, mais se maintenaient au pouvoir par leur férocité et leurs complots.

Les personnages : Le roi de Kush, dégénéré et fou ; sa sœur Tananda, sensuelle, belle et cruelle ; Tuthmes, un noble félon de sang royal ; Diana, une captive némédienne ; Agara, un inquisiteur fanatique ; Conan le Cimmérien.

L'histoire : Le commandant des guerriers gallahs, un Noir, s'étant attiré les foudres de Tananda, fut jeté en prison, dans la plus haute pièce d'une tour élevée. Il s'éveilla en pleine nuit pour être tué par un monstre ressemblant à un cochon qui avait escaladé la tour et arraché la grille de la fenêtre. Ce monstre était une survivance d'un âge oublié, contrôlée par un aventurier à la peau sombre venu de Kordafan. Une heure plus tard, le cadavre du commandant fut découvert ; un homme courut jusqu'à Tuthmes pour l'avertir. D'après les empreintes et les traces, il était évident que ce n'était pas un être humain qui avait tué le commandant. Tuthmes expliqua à l'homme que le moment était propice pour faire se soulever les Gallahs contre le roi et sa sœur ; il lui demanda d'aller trouver Agara, l'inquisiteur noir, et de lui faire comprendre que c'était Tananda qui avait fait tuer le commandant. Tuthmes partit alors méditer sur le toit de sa demeure, d'où il surplombait la ville fortifiée et les myriades de huttes de boue des

Gallahs, qui s'étendaient dans la plaine. C'était lui qui avait envoyé le monstre tuer le commandant afin de jeter le discrédit sur Tananda, qui était la véritable souveraine de Kush. Il projetait de renverser la dynastie en place et de devenir roi, le tout avec l'aide des Gallahs. Mais c'était une tâche risquée, car les Gallahs rechignaient, convaincus que seul un roi noir au sang pur devait monter sur le trône. Tuthmes envoya chercher une femme blanche pour la donner en cadeau au roi, prévoyant de l'utiliser par la suite pour le renverser. Son émissaire acheta une Némédienne, Diana, à un négrier shémite qui l'avait capturée sur un vaisseau marchand argosséen.

Peu après, Tananda traversait au galop la partie de la ville située au-delà de la muraille d'enceinte, que l'on appelait Punt. Apparut alors Agara qui se mit à exciter la populace contre elle. Son escorte fut massacrée et elle fut tirée à bas de son cheval et déshabillée de force par la foule, qui s'apprêtait à la tailler en pièces lorsque Conan vint à sa rescousse. C'était un aventurier errant qui venait d'arriver à Shumballa après avoir été corsaire. Elle fit transpercer le capitaine de sa garde par une lance, et nomma Conan à sa place. Peu après celui-ci mata un soulèvement des Noirs, et gagna l'estime du roi.

Diana fut conduite devant Tuthmes, qui lui donna ses instructions et l'envoya auprès du roi ; cependant Tananda la fit kidnapper et Conan, quand il l'aperçut, fut grandement intéressé par sa personne.

Agara, grâce à sa magie, avait découvert l'implication de Tuthmes dans le meurtre du commandant noir. Agara accusa Tuthmes qui le captura puis le fit torturer à mort... du moins le pensait-il. Tuthmes, réalisant qu'il ne pourrait pas renverser le roi aussi longtemps que vivrait Conan, envoya son monstre de Kordafan tuer Conan.

Tananda ordonna à Diana de lui révéler les détails du plan de Tuthmes, mais la jeune fille refusa, car Tuthmes avait su instiller en elle une terreur frisant la folie. Tananda la fouetta jusqu'à ce que Conan intervienne et y mette un terme. Tanada, furieuse, le menaça à son tour, et il lui rit au nez, s'empara de la jeune fille et partit regagner sa demeure.

Sur la grand-place de la ville intérieure, on torturait un sorcier, et la foule massée là contemplait le spectacle avec force cris et moqueries. Conan, attaqué dans sa demeure par le monstre, lui infligea une blessure mortelle et le poursuivit jusque sur la place, où la créature se précipita vers son maître, l'homme de Kordafan, puis s'écroula, morte. La foule en furie se précipita sur le sorcier et le déchiqueta ; apparut alors Ageera qui accusa Tuthmes. Lui aussi fut massacré par la foule, puis les Noirs se soulevèrent et détruisirent Shumballa, et Conan et Diana s'enfuirent.

Histoire inachevée, sans titre

I

Amboola se réveilla lentement, ses sens encore engourdis par le vin qu'il avait bu la nuit précédente. L'espace d'un moment confus, il lui fut impossible de se rappeler où il se trouvait. La clarté lunaire, filtrant entre les barreaux de la fenêtre, illuminait un décor qui lui était inconnu. Puis il se souvint qu'il gisait dans un des cachots des étages supérieurs de la prison où la reine Tanada, la sœur du roi de Kush, l'avait fait jeter dans son courroux. Ce n'était cependant pas un cachot ordinaire, car même Tanada n'avait osé aller trop loin avec le commandant des lanciers noirs, épine dorsale de l'armée de Kush. Il y avait des tapis et des tentures, des draps de soie et des jarres de vin... Il se rappela soudain qu'il avait été réveillé par quelque chose et il se demanda par quoi.

Son regard se porta sur la fenêtre, carré lumineux traversé de barreaux, et ce qu'il vit le dégrisa en partie et éclaircit sa vision embrumée. Les barreaux étaient tordus ; ils avaient été délogés de leur socle et tirés en arrière. C'était sans doute le bruit de ces barreaux que l'on arrachait ainsi qui l'avait réveillé. Mais qu'est-ce donc qui avait pu les tordre de la sorte ? Il se retrouva dégrisé en un instant et une sensation glacée lui traversa l'échine. *Quelque chose* était entré par cette fenêtre, quelque chose qui était désormais à ses côtés dans la pièce.

Poussant un cri étouffé, il se redressa et regarda autour de lui ; il se pétrifia en apercevant la chose qui se tenait devant sa couche, immobile comme une statue. Une main glacée étreignit le cœur d'Amboola, lui qui n'avait jamais connu la peur. Cette forme grisâtre et silencieuse ne bougeait ni ne parlait ; elle se tenait là, difforme, informe, vaguement illuminée par la clarté lunaire, les contours de sa silhouette évoquant une créature de cauchemar. Regardant éperdument, Amboola discerna une tête porcine, dotée d'un groin, couverte de poils courts et drus,

mais la chose se tenait debout, et ses bras velus et épais se terminaient par des mains grossières.

Avec un cri perçant Amboola se dressa d'un bond... La chose immobile s'élança soudain avec la vitesse paralysante d'un monstre cauchemardesque. Le guerrier noir eut la vision fugitive et démentielle de mâchoires écumantes qui s'ouvraient, de grandes défenses acérées qu'illuminait la clarté lunaire... Le clair de lune tomba ensuite sur une forme noire étalée par terre entre les couvertures imbibées de sang; une chose grisâtre, au pas lourd, traversa la chambre en silence jusqu'à la fenêtre et ses barreaux arrachés qui se découpaient à la clarté lunaire.

II

— **T**uthmes!
La voix était pressante... Aussi pressante que le poing qui martelait la porte de teck de la chambre dans laquelle sommeillait l'aristocrate le plus ambitieux de Shumballa.

— Tuthmes! Laisse-moi entrer! Le démon est lâché dans Shumballa!

La porte s'ouvrit, et celui qui venait de parler s'engouffra dans la pièce, un individu sec, au corps noueux, vêtu d'une djebbeh blanche, le teint mat, le blanc des yeux brillant. Il fut accueilli par Tuthmes, grand, mince, sombre de peau, avec les traits droits typiques de sa caste.

— Que dis-tu, Afari?

Afari ferma la porte avant de répondre; il haletait comme après une longue course. Il était plus petit que Tuthmes, et ses traits étaient nettement plus négroïdes.

— Amboola! Il est mort! Dans la Tour Rouge!

— Quoi? s'exclama Tuthmes. Tananda a osé le faire exécuter?

— Non, non, non! Elle n'aurait assurément pas été si stupide. Il n'a pas été exécuté, mais assassiné. Quelque chose s'est introduit dans sa cellule en brisant les barreaux, lui a arraché la gorge, enfoncé les côtes et fracassé le crâne. Par Set, j'ai vu bien des cadavres, mais aucun n'était aussi horrible dans la mort qu'Amboola! Tuthmes, c'est l'œuvre d'un démon! Sa gorge a été déchiquetée et les marques de dents ne ressemblaient pas à celles qu'aurait laissées un lion ou un singe. C'est comme si elles avaient été faites au ciseau, les dents devaient être aussi acérées qu'un rasoir!

— Quand cela s'est-il produit?

— Aux environs de minuit. Les gardiens de la partie basse de

la tour, stationnés au bas de l'escalier qui conduit à la cellule où il était emprisonné, l'ont entendu crier. Ils se sont précipités en haut des marches, ont fait irruption dans la cellule et l'ont trouvé étendu comme je te l'ai décrit. Je dormais aux étages inférieurs comme tu me l'avais demandé. Après avoir vu cela, je suis venu aussitôt ici, demandant aux gardes de ne rien dire à personne !

Tuthmes sourit, et ce sourire n'était pas agréable à voir.

— Les dieux et les démons sont au service des audacieux, dit-il. Je ne pense pas que Tananda ait été stupide au point de faire exécuter Amboola, aussi fort qu'ait été son désir de le faire. Les Noirs ont été maussades depuis l'instant où elle l'a fait jeter en prison. Elle ne pouvait pas se permettre de le garder captif bien longtemps encore.

» Mais cette affaire nous met une arme entre les mains. Si les Gallahs *pensent* qu'elle l'a fait, c'est tant mieux. Chaque ressentiment supplémentaire contre la dynastie en place est une arme entre nos mains. Pars immédiatement et frappe avant que le roi l'apprenne. Tout d'abord emmène un détachement de lanciers noirs à la Tour Rouge et exécute les gardes pour s'être assoupis durant leur service. Veille à ce qu'on sache que tu as agi sur mes ordres. Cela démontrera aux Gallahs que j'ai vengé leur commandant et privera Tananda d'une arme précieuse. Tue-les avant qu'elle puisse le faire elle-même.

» Ensuite va dans Punt trouver le vieil Agara, l'inquisiteur. Ne lui dis pas de but en blanc que Tananda est à l'origine de cela, mais fais-le lui comprendre.

Afari frissonna ostensiblement.

— Comment un homme ordinaire pourrait-il mentir à ce démon noir ? Ses yeux sont comme des charbons ardents qui peuvent sonder des abîmes sans nom. Je l'ai vu faire se lever et marcher des cadavres, et faire grincer et claquer les mâchoires de crânes dénués de chair.

— Ne lui mens pas, répondit Tuthmes. Fais-lui seulement part de tes propres soupçons. Après tout, même si un démon a *vraiment* tué Amboola, c'est bien un être humain qui l'a fait surgir de la nuit. Il se peut que Tananda soit derrière tout cela, après tout.

Afari, songeur, ruminant ce que son maître venait de lui dire, prit congé, et Tuthmes couvrit son corps nu d'une cape de soie et emprunta un escalier d'acajou verni, court mais large ; il se retrouva sur la terrasse de son palais.

Regardant par-dessus le parapet, il vit les rues silencieuses de la partie intérieure de la ville de Shumballa s'étendre à ses pieds, regarda les

palais et les jardins, ainsi que la grand-place, à l'intérieur de laquelle un millier de cavaliers noirs pouvaient s'engouffrer en un instant si on leur en donnait l'ordre, jaillissant de leurs baraquements tout proches.

Posant son regard un peu plus loin, il vit les grandes portes de bronze et, derrière elles, la ville extérieure qu'on appelait Punt, pour la différencier d'El Shebbeh, la cité intérieure. Shumballa était bâtie au milieu d'une vaste plaine, des prairies ondoyantes qui s'étendaient à perte de vue, interrompues seulement par quelques collines basses. Une rivière étroite et peu profonde serpentait à travers la prairie et venait couler le long des abords extérieurs de la ville. El Shebbeh était séparée de Punt par une haute et épaisse muraille qui ceignait les palais de la caste dirigeante, les descendants de ces Stygiens qui, des siècles auparavant, s'étaient aventurés dans le Sud afin de s'y tailler un empire noir, et de mêler leur sang fier à celui de leurs sujets à la peau sombre. El Shebbeh était une ville bien dessinée, avec des rues régulières et des places, des bâtiments de pierre et des jardins. Punt était un amas désordonné de huttes de terre séchée ; ses rues donnaient sur des places qui n'en avaient que le nom. Le peuple noir de Kush – les Gallahs, habitants originaires du pays – vivait à Punt ; seule la caste dominante – les Chagas – habitait El Shebbeh, exception faite de leurs domestiques et des cavaliers noirs qui faisaient partie de la garde.

Tuthmes inspecta du regard cette vaste étendue de huttes. Des feux brillaient sur les places délabrées ; des torches s'agitaient çà et là dans les rues tortueuses et de temps à autre lui parvenaient les bribes d'une chanson, une oraison barbare d'où ressortaient des accents de colère ou de désir sanguinaire. Tuthmes serra son manteau plus étroitement autour de lui et frissonna.

S'avançant sur la terrasse, il s'immobilisa près d'une forme endormie à l'ombre d'un des palmiers du jardin artificiel. Il la poussa du pied, et l'homme se réveilla et se leva d'un bond.

— Inutile de parler, le prévint Tuthmes. C'est fait. Amboola est mort. Avant l'aube, tout Punt saura qu'il a été assassiné par Tananda.

— Et le... le démon ? murmura l'homme en frissonnant.

— Shhh ! Reparti vers les ténèbres d'où il avait été invoqué. Écoute bien, Shubba, il est temps que tu partes. Va chez les Shémites jusqu'à ce que tu trouves une femme qui fasse l'affaire... une femme blanche, et hâte-toi de la ramener ici. Si tu es revenu d'ici la prochaine lune, je te donnerai son poids en argent. Si tu échoues, ta tête se balancera à ce palmier.

Shubba se prosterna et toucha du front la poussière. Il se leva ensuite et quitta précipitamment la terrasse. Le regard de Tuthmes se porta de nouveau sur Punt. Les feux semblaient briller avec des lueurs plus vives, et un tambour entama un long et sinistre roulement monotone. Soudain, une clameur bestiale monta, s'élevant jusqu'au ciel.

— Ils viennent d'apprendre qu'Amboola est mort, murmura-t-il, et de nouveau il fut parcouru par un long frémissement.

III

La vie suivait son cours habituel dans les rues jonchées de détrit^{us} de Punt. Des géants noirs étaient accroupis sur le seuil de leur hutte de chaume, ou allongés à même le sol, à l'ombre. Des femmes noires allaient et venaient le long des rues, des gourdes ou des paniers remplis de provisions posés sur la tête. Des enfants jouaient ou se battaient dans la poussière, riant ou poussant des cris aigus. Sur les places, les Noirs discutaient et marchandaient des bananes, de la bière ou des parures de cuivre martelé. Des forgerons étaient penchés sur leurs minuscules feux de charbon, martelant des lances. Le soleil brûlant dardait ses rayons impitoyables sur la sueur, la joie, la colère, la nudité, la saleté et la misère du peuple noir.

Soudain, il se produisit un changement, et le ton de la scène changea. Un groupe de cavaliers surgit dans un grondement de sabots, une demi-douzaine d'hommes et une femme. C'était la femme qui dirigeait le groupe. Sa peau était sombre, sa chevelure formait une masse noire épaisse, tirée en arrière et retenue par un filet doré. Son seul vêtement, à part les sandales à ses pieds, était une courte tunique cintrée à la taille. Des plaques d'or, incrustées de bijoux, couvraient en partie ses seins bruns. Ses traits étaient réguliers, et de ses yeux brillants et audacieux émanait un air de défi et d'assurance. Elle galopait et guidait avec aisance et familiarité sa mince monture kushite, dont la bride était incrustée de bijoux, les rênes, en cuir écarlate, aussi larges que la paume d'un homme et ciselées ; ses pieds chaussés de sandales étaient calés dans de larges étriers d'argent.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, la population cessa de travailler et de bavarder. Les visages noirs se renfrognèrent et les yeux sombres s'enflammèrent de rage. Les Noirs se penchèrent pour murmurer à l'oreille de leurs voisins, et ces murmures enflèrent jusqu'à devenir audibles et sinistres.

Le jeune homme qui galopait aux côtés de la jeune femme devint subitement nerveux. Il regarda devant lui, le long de la rue sinueuse, estima la distance qui les séparait des portes de bronze, que l'on n'apercevait pas encore derrière les maisons au toit plat.

— Le peuple gronde, Tananda ; c'était de la folie de s'aventurer dans Punt.

— Tous les chiens noirs de Kush ne sauraient m'empêcher d'aller à la chasse, répondit la femme. S'ils deviennent menaçants, piétine-les.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, marmonna le jeune homme, scrutant la foule silencieuse. Ils sont en train de quitter leurs demeures et de s'amasser le long des rues... Regardez là-bas !

Ils venaient de pénétrer sur une place grossière, où les Noirs s'agglutinaient. Sur un des côtés de cette place se dressait une maison faite d'argile séchée et de poutres grossières, plus imposante que les autres ; une série de crânes était alignée au-dessus de sa large porte. C'était le Temple de Jullah, que vénérail le peuple noir, les Chagas vénérant quant à eux Set, le Dieu-Serpent, à l'instar de leurs ancêtres stygiens. Les Noirs s'étaient massés sur cette place, regardant les cavaliers d'un air sinistre. Leur attitude exprimait une menace bien réelle, et Tananda, ressentant pour la première fois une certaine nervosité, ne remarqua pas qu'un autre cavalier débouchait sur la place, arrivant d'une autre rue. En temps ordinaire, ce cavalier n'aurait pas manqué d'attirer l'attention, car ce n'était ni un Chaga, ni un Gallah, mais un homme blanc, une puissante silhouette, portant casque et cotte de mailles, une cape écarlate flottant autour de ses épaules.

— Ces chiens préparent un mauvais coup, murmura le jeune homme aux côtés de Tananda, dégainant à demi son épée incurvée.

Les autres, des gardes, des Noirs comme les gens autour d'eux, se rapprochèrent d'elle, mais ne dégainèrent pas leurs armes. Un murmure sourd s'éleva, s'amplifia, mais personne n'esquissa le moindre mouvement.

— Frayez-vous un chemin à travers eux, ordonna Tananda, éperonnant son cheval.

Les Noirs refluèrent en maugréant devant cette avance, et soudain une silhouette noire et décharnée sortit de la maison du diable. C'était le vieil Agara, vêtu seulement d'un pagne. Montrant Tananda du doigt, il hurla :

— Elle ose venir ici, celle dont les mains sont rouges de sang ! Celle qui a assassiné Amboola !

Ce cri fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Une clameur tonitruante s'éleva de la foule, et tous se mirent à avancer en hurlant :

— Mort à Tananda !

En un instant, une centaine de mains noires vinrent griffer les jambes des cavaliers. Le jeune homme vint s'interposer entre Tananda et la foule, mais une pierre jetée par une main noire lui fracassa le crâne. Les gardes, hachant et tailladant, furent arrachés de leur monture, piétinés et lardés de coups de couteau. Tananda, cédant enfin à la terreur, se mit à hurler lorsque sa monture se cabra. Une vingtaine de silhouettes noires, tant des hommes que des femmes, l'agrippèrent de leurs doigts griffus.

Un géant l'attrapa à la cuisse et la fit basculer de sa selle, la faisant tomber dans les mains furieuses et tendues qui l'attendaient. Sa jupe fut arrachée et jetée dans les airs au-dessus d'elle, accompagnée d'un concert de rires primitifs de la part de la foule amassée. Une femme lui cracha au visage et arracha ses plaques pectorales, éraflant ses seins de ses ongles noircis. Une pierre égratigna sa tête. Elle hurla, saisie d'une peur frénétique ; une vingtaine de mains brutales la tiraient de toutes parts, menaçant de l'écarteler. Elle vit une main noire se refermer sur une pierre, et son propriétaire tenter de se frayer un chemin dans la foule afin de lui fracasser le crâne. Des dagues étincelèrent. Seules la cohue et la confusion générale la sauvèrent d'une mort immédiate.

Un formidable rugissement s'éleva, dans une approbation générale :
— À la maison du diable !

Tananda se sentit à moitié emportée, à moitié tirée par la foule qui se pressait ; on la tirait par les cheveux, par les bras, par les jambes, par tout ce que les mains noires pouvaient agripper. Des coups qui lui étaient destinés étaient déviés ou arrêtés par la foule ; et alors la mêlée tout entière fut secouée par un choc comme un homme monté sur une puissante monture s'enfonçait dans la masse.

Des hommes tombèrent en hurlant et furent piétinés par les sabots meurtriers. Tananda entrevit vaguement une silhouette imposante se découper dans la mêlée, un visage sombre et couvert de cicatrices sous un casque d'acier, une grande cape écarlate maintenue sur des épaules puissantes et qui volait au vent, une grande épée qui se levait et s'abattait dans une pluie écarlate. Mais de quelque part dans cette mêlée jaillit une lance. Le coup porté vers le haut éventra la monture. Le cheval poussa un hennissement, et s'abattit pour aller s'écrouler à terre, mais son cavalier atterrit sur ses jambes, donnant de grands coups d'épée à droite et à gauche. On chercha furieusement à le transpercer à coups de lance et de poignard, mais les coups furent déviés par son casque et le bouclier qu'il portait

au bras gauche, tandis que sa grande épée fendait chairs, os et crânes, et répandait de la cervelle et des entrailles dans la poussière ensanglantée.

La chair et le sang ne pouvaient pas résister à ça. Dégageant un espace autour de lui, il se baissa, s'empara de la fille terrifiée et, la protégeant de son bouclier, battit en retraite, se taillant un chemin sanglant. Il recula jusqu'à l'angle d'un mur et, la déposant derrière lui, il se tint debout devant elle, repoussant l'assaut hurlant et écumant.

On entendit alors un fracas de sabots, et un régiment de la garde s'engouffra dans la place, chassant les émeutiers devant lui. Le capitaine s'approcha, un Noir de taille colossale, resplendissant dans ses vêtements de soie écarlate et son harnachement rehaussé d'or.

— Tu en as mis du temps pour arriver, dit Tananda qui s'était relevée et avait recouvert pratiquement toute sa morgue.

Le capitaine blêmit, mais avant qu'il puisse se tourner, Tananda avait fait un signe qui fut compris par ses hommes derrière lui. L'un d'entre eux se saisit de sa lance des deux mains et l'enfonça entre les épaules du capitaine avec une telle force que la pointe jaillit de sa poitrine. Le capitaine tomba à genoux, et une demi-douzaine de coups de lance achevèrent le travail.

Tananda secoua ses longs cheveux noirs en désordre et se tourna vers Conan. Elle saignait d'une vingtaine d'égratignures sur ses seins et ses cuisses, ses mèches tombaient en replis désordonnés dans son dos, et elle était aussi nue qu'au jour de sa naissance ; mais elle le regarda sans aucune gêne ni hésitation, et il lui retourna son regard, trahissant une admiration certaine pour la maîtrise de soi dont elle faisait preuve, ainsi que pour la perfection de ses membres bruns.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle.

— Conan, un Cimmérien, répondit-il.

— Que fais-tu à Shumballa ?

— Je suis ici pour y tenter ma chance. Avant, j'étais corsaire.

— Oh ! (Une nouvelle lueur d'intérêt brilla dans ses yeux noirs ; elle rassembla ses cheveux dans ses mains.) Nous avons entendu parler de toi, celui qu'on appelle Amra, le Lion. Mais si tu n'es plus corsaire, qu'es-tu donc à présent ?

— Un vagabond sans le sou.

Elle secoua la tête.

— Non, par Set ! Tu es capitaine de la garde royale.

Il regarda d'un air distrait la silhouette étalée à terre dans l'acier et la soie, et cette vue n'affecta pas la sincérité du sourire qui affleura à ses lèvres.

IV

Shubba revint à Shumballa, et se rendant chez Tuthmes dans la pièce où les peaux de léopard tapissaient le sol, il déclara :

— J'ai trouvé la femme que tu désirais. Une Némédienne, capturée à bord d'un navire marchand d'Argos. J'ai donné beaucoup de lourdes pièces d'or au négrier shémite pour l'obtenir.

— Fais-la-moi voir, ordonna Tuthmes.

Shubba quitta la pièce, et revint quelques instants plus tard, tenant une fille par le poignet. Elle était souple, sa peau blanche formait un contraste éblouissant avec les corps noirs et bruns auxquels Tuthmes était habitué. Ses cheveux tombaient en une cascade dorée sur ses épaules blanches. Elle n'était vêtue que d'une chemise en lambeaux. Shubba ôta celle-ci, et la jeune fille frissonna dans sa nudité la plus totale.

Tuthmes hocha la tête d'un air détaché.

— C'est un beau brin de marchandise. S'il n'y avait pas un royaume en jeu, je serais presque tenté de la garder pour moi. Lui as-tu enseigné le kushite comme je te l'ai ordonné ?

— Oui — dans la cité des Shémites — et tous les jours, tandis que nous progressions avec la caravane, je le lui ai appris, et je lui ai fait comprendre qu'elle avait intérêt à apprendre à coups de sandale, à la manière des Shémites. Son nom est Diana.

Tuthmes s'assit sur un divan, et fit comprendre à la jeune fille qu'elle devait s'asseoir en tailleur sur le sol, devant lui, ce qu'elle fit.

— Je vais te donner en cadeau au roi de Kush, dit-il. Tu seras son esclave dans les faits, mais dans la pratique tu m'appartiendras toujours. Tu recevras régulièrement des ordres, et tu ne devras pas manquer de les suivre. Le roi est dégénéré, fainéant et débauché. Il ne devrait pas t'être difficile d'arriver à faire de lui ce que tu veux. Pour que tu ne sois pas tentée de désobéir quand tu te croiras hors de ma portée, je vais te démontrer mes pouvoirs.

Il la prit par la main, la conduisit le long d'un couloir, lui fit descendre un escalier de pierre, et ils parvinrent dans une pièce tout en longueur, faiblement éclairée. Cette pièce était divisée en deux parties égales par un mur de cristal, aussi transparent que de l'eau bien que faisant plus de trois pieds d'épaisseur, et capable de soutenir la charge d'un éléphant. Il la conduisit devant ce mur et la fit se tenir debout, face au mur, pendant qu'il reculait. Soudain les lumières s'éteignirent. Elle resta ainsi dans les ténèbres, ses membres graciles tremblant d'une peur

irraisonnée, puis une lumière se mit à flotter dans les ténèbres. Elle vit une tête hideuse et difforme apparaître dans l'obscurité ; elle vit le groin bestial, les dents ressemblant à des ciseaux, les poils drus... Au moment où l'horreur esquissa un mouvement dans sa direction, elle se mit à hurler, fit demi-tour et s'enfuit en courant, terrorisée, ayant oublié le mur de cristal qui la séparait de la brute. Dans l'obscurité, elle se précipita dans les bras de Tuthmes, et elle l'entendit siffler à ses oreilles :

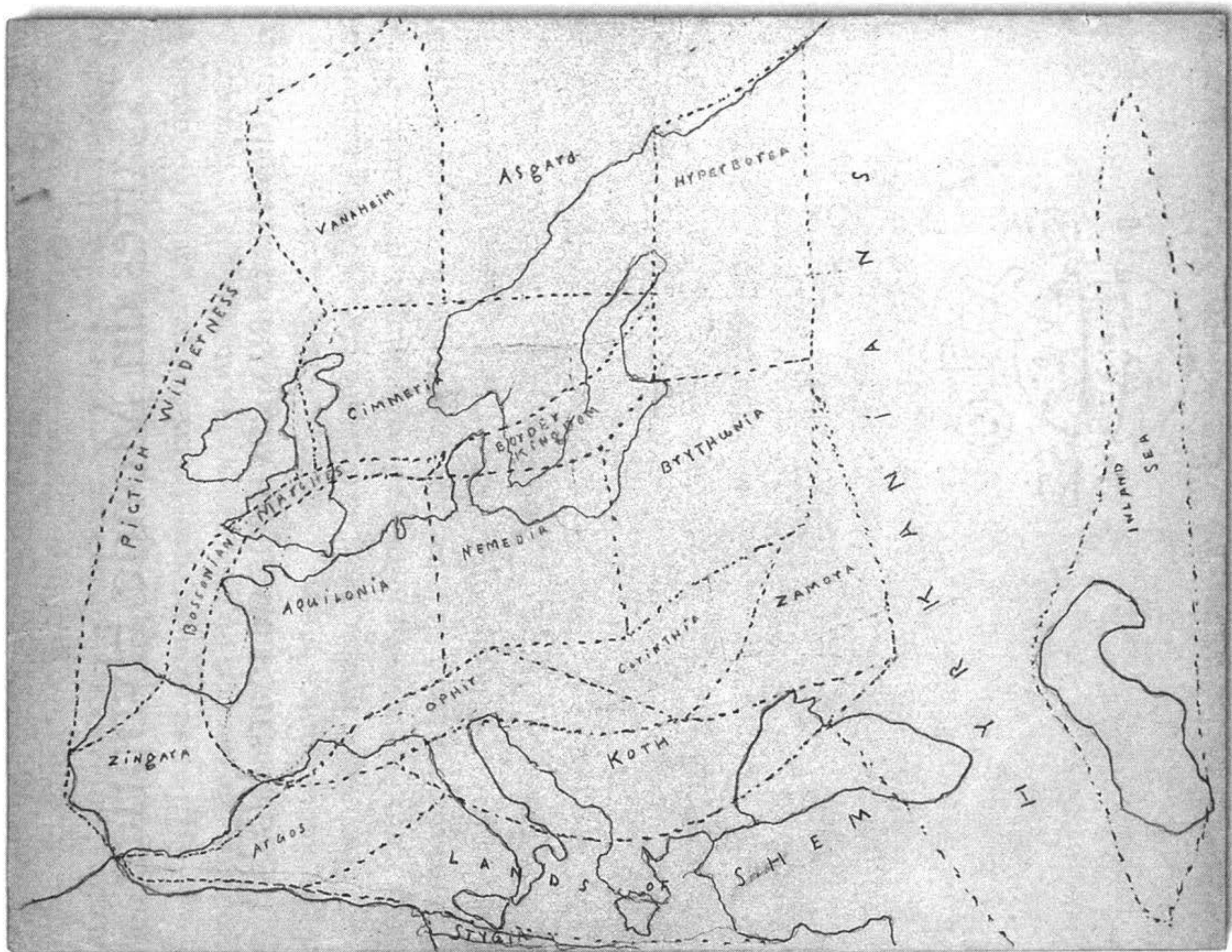
— Tu as vu mon serviteur ; n'échoue pas, car si cela devait se produire, il te traquera où que tu sois, et tu ne peux pas lui échapper.

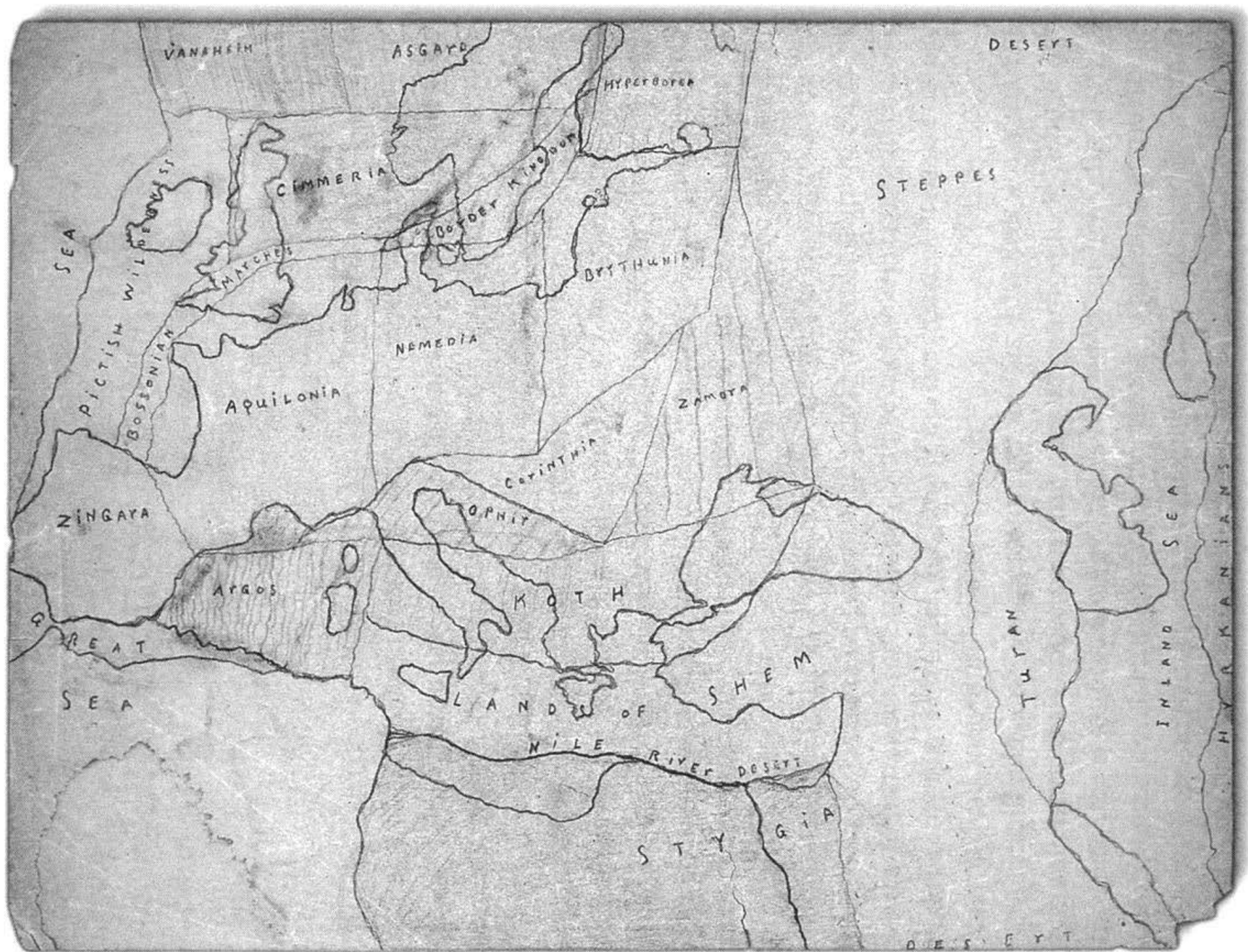
Lorsqu'il siffla quelque chose d'autre à ses oreilles frémissantes, elle s'évanouit sur-le-champ.

Tuthmes la transporta en haut des marches et la confia aux soins d'une jeune Noire, avec instructions de la ranimer, de s'assurer qu'elle ait à manger et à boire, de la baigner, de la coiffer, de la parfumer et de l'habiller en vue de la présenter au roi.

Cartes du Monde Hyborien

(dessinées aux environs de mars 1932)





Une Genèse Hyborienne

par Patrice Louinet

Dans une lettre adressée en 1933 à son correspondant et collègue Clark Ashton Smith, Robert E. Howard relata la création de son personnage le plus célèbre, Conan le Cimmérien, dans les termes suivants : « Je sais que depuis des mois j'avais été complètement à court d'idées, incapable d'écrire quoi que soit de vendable. Soudain le personnage de Conan sembla prendre forme dans mon esprit sans réel effort de ma part, et immédiatement un flot d'histoires se mit à jaillir de ma plume – ou plutôt de ma machine à écrire – presque sans efforts de ma part. Il me semblait que je n'étais pas en train de créer, mais simplement de relater des événements qui s'étaient réellement produits. Les épisodes se succédaient à une telle vitesse que j'avais du mal à garder le rythme. Pendant des semaines, je ne fis qu'écrire les aventures de Conan. Le personnage prit le contrôle de mon esprit et écarta délibérément tout ce qui pouvait se mettre en travers de celui-ci et de l'écriture des histoires. Lorsque je m'efforçais d'écrire autre chose, je n'y arrivais tout simplement pas. »

Expliquer que ses personnages et ses histoires lui venaient naturellement était chose courante chez Howard, qui ne mentionne qu'en de très rares occasions ses récits inachevés ou invendus dans sa correspondance. Cette particularité devait d'ailleurs grandement desservir le Texan dans les années qui allaient suivre, nombre de critiques prenant ces propos au pied de la lettre. Ainsi, si l'on prend l'exemple des nouvelles de Kull, seules trois histoires mettant en scène le personnage furent publiées du vivant d'Howard tandis qu'une douzaine de récits devaient demeurer inédits, incomplets ou rejetés par les éditeurs de l'époque. Et pourtant, Howard écrivit à Lovecraft : « Merci pour vos compliments sur les histoires de Kull, mais je doute pouvoir être capable d'en écrire une autre. Les trois nouvelles que j'ai écrites sur ce personnage

ont presque semblé s'écrire toutes seules, sans intervention de ma part ; elles ont tout simplement surgi dans mon esprit, toutes prêtes, et je les ai couchées sur le papier sans plus d'efforts. »

Or, des brouillons nous sont parvenus pour la quasi-totalité des histoires de Kull ; nous savons, par exemple, qu'Howard travailla pendant des mois sur « The Shadow Kingdom » (« le Royaume des Chimères »), retravaillant longuement son tapuscrit. Comment, dans ces conditions, pourrions-nous croire Howard quand il nous déclare que l'écriture des nouvelles de Conan relevait presque de l'écriture automatique ? Les choses ne furent pas aussi simples et aisées qu'Howard voulait bien le laisser entendre à Clark Ashton Smith... et à nous par la même occasion.

Au cours du mois d'octobre 1931, Howard acheva la première version d'une nouvelle intitulée « People of the Dark » (« le Peuple des Ténèbres »), qu'il envoya à Harry Bates, rédacteur en chef d'une nouvelle revue, *Strange Tales of Mystery and Terror*, dont l'ambition avouée était de rivaliser avec *Weird Tales*. Bates jugea l'histoire intéressante, mais la renvoya à Howard, lui demandant de modifier quelques passages. Howard s'acquitta de ce travail et quelques semaines plus tard envoyait à Bates une version remaniée, que Bates accepta. « Le Peuple des Ténèbres » est un récit traitant de la réincarnation et du souvenir de vies antérieures, écrit à la première personne. Le protagoniste, John O'Brien, se souvient de la vie d'une de ses incarnations précédentes, un certain Conan, pillard gaélique aux cheveux noirs qui jure par le dieu celtique Crom. Il est bien sûr tentant de voir dans ce Conan un prototype du Cimmérien, ce qu'ont fait de nombreux critiques. La différence majeure étant que « le Peuple des Ténèbres » est écrit à la première personne, ce qui n'est apparemment le cas d'aucune des nouvelles de Conan le Cimmérien. Mais pourtant, les choses sont plus complexes qu'il n'y paraît au premier abord.

En vendant « le Peuple des Ténèbres », Howard venait de se trouver un nouveau débouché commercial, qui payait ses auteurs lors de l'acceptation du manuscrit, contrairement à *Weird Tales* qui payait à parution. Lorsque le chèque parvint à Howard quelques semaines plus tard, ce dernier était aux anges : « J'ai enfin réussi à vendre quelque chose aux Claytons. Je leur ai vendu deux histoires coup sur coup, et même s'ils m'ont fait attendre un peu avant de me payer, au moins j'ai été bien payé : 134 dollars pour l'une, 144 pour l'autre. Des nouvelles. J'espère bien que je pourrai leur vendre une novella. » (Lettre à Tevis Clyde Smith, février 1932.)

Ainsi en ce mois de février 1932, Howard se trouve soudainement plus riche de 278 dollars. C'est probablement ce chèque, bien plus qu'un quelconque manque d'inspiration, qui explique sa décision de prendre des vacances dans le sud du Texas.

Howard écrivit quelques semaines plus tard à Wilfred Blanch Talman : « J'ai passé quelques semaines à me balader dans le sud de l'État, principalement le long de la frontière, et je n'ai pas du tout travaillé pendant ce temps, ayant consacré toute mon énergie à faire de la consommation industrielle de tortillas, d'enchiladas et de vin espagnol. »

S'il n'écrivit ni lettre ni nouvelle au cours de son voyage, n'ayant probablement pas emporté sa machine à écrire avec lui, Howard écrivit au moins un poème : « Cimmérie ». En 1934, lorsqu'il envoya ce poème à Emil Petaja, il ajouta le commentaire suivant : « Écrit à Mission, Texas, en février 1932 ; suggéré par le souvenir de la région de collines qui surplombe Fredericksburg, entrevue à travers les brumes d'une pluie hivernale. »

Nous ne savons pas si Howard avait déjà eu à ce moment l'idée du personnage de Conan, mais il est évident que le personnage et le poème furent conçus à peu près au même moment, séparés au maximum de quelques jours :

« Conan a tout simplement surgi dans mon esprit il y a quelques années de cela tandis que je faisais halte dans une petite ville frontalière sur la partie basse du Rio Grande. Sa création ne fut pas le résultat d'un processus conscient. Il a simplement surgi d'un coup du néant, et m'a immédiatement chargé de rédiger la saga de ses aventures. » (Cité dans Alvin Earl Perry, « A biographical Sketh of Robert E. Howard », 1935.)

Plusieurs critiques ont montré que la description de la Cimmérie du poème d'Howard fait écho à une description similaire dans les *Vies* de Plutarque. Tout comme Howard, Plutarque établissait un lien entre les Cimbres celtiques et les Cimmériens, déclarant qu'ils vivaient « dans une contrée sombre et recouverte de forêts où la lumière du soleil ne filtre qu'avec peine, les arbres y étant épais et touffus, et qui s'étend jusqu'à la forêt hercynienne ».

Le poème d'Howard est cependant plus qu'une simple description. Sa première ligne – Je me souviens – est assez claire : le thème est celui de la réincarnation et du souvenir, tout comme dans « le Peuple des Ténèbres ». Le protagoniste de cette dernière nouvelle est un Américain d'ascendance irlandaise, vivant dans le Sud-Ouest américain, ce qui invite à faire un parallèle avec Howard lui-même ; et si O'Brien arrive

à se souvenir de ses vies antérieures quand il était Conan le pillard, Howard pouvait-il aussi – ou s’imaginait-il pouvoir – se rappeler avoir vécu en Cimmérie dans une vie passée ?

Si l’on interroge cette veine autobiographique un peu plus avant, on ne peut être que frappé par la résonance très forte qui existe entre la description de la Cimmérie dans le poème et les descriptions que faisait Howard de sa région natale, Dark Valley, dans le comté de Palo Pinto, Texas. Ainsi, il écrivait à Howard Phillips Lovecraft en octobre 1930 :

« Je suis par exemple convaincu que mon tempérament maussade s’explique en partie par les abords de la localité dans laquelle j’ai passé les premiers mois de ma vie. C’était une longue vallée étroite, solitaire et coupée de tout, dans les hauteurs des collines de Palo Pinto. Il n’y avait que peu d’habitants, et son nom, Dark Valley, était très évocateur. Les haies y étaient si hautes, les chênes si épais et massifs qu’il y faisait sombre même en plein jour ; la nuit il y faisait encore plus sombre que dans une forêt de pins – et il n’y a rien de plus noir au monde qu’une forêt de pins. Les créatures de la nuit chuchotaient et s’appelaient les unes les autres, de faibles vents nocturnes murmuraient à travers les feuilles des arbres et de temps à autre, on pouvait apercevoir la lueur d’une étoile lointaine entre les branches qui ondoyaient doucement. »

Une imagerie similaire, associant des arbres aux troncs déformés et une sensation générale de malaise, se retrouve aussi dans un poème d’Howard intitulé « The Dweller in Dark Valley » qui se conclut sur ces vers : « Je ne vais plus dans la Dark Valley/Qui est la porte de l’Enfer. »

Dark Valley et la Cimmérie étaient sans doute inextricablement liées dans l’esprit d’Howard. Mais le « souvenir » que ces deux régions évoquent est d’une bien étrange nature. Les souvenirs de la Dark Valley sont en effet tout aussi fantastiques que ceux de la vie passée de John O’Brien : la famille Howard quitta la région de Dark Valley alors qu’Howard avait tout juste deux ans, et il ne devait pas retourner dans cette région avant le printemps 1931.

Avec de tels « souvenirs », on peut dès lors se demander si l’idée de réincarnation n’est pas pour Howard un moyen d’échapper à sa biographie, tout comme le héros de *The Star Rover* (*Le Vagabond des Étoiles*), un roman de Jack London particulièrement cher au cœur d’Howard, et dans lequel le protagoniste allège ses souffrances, ses tortures, et trouve d’une certaine façon une échappatoire, grâce à son étonnante capacité à pouvoir se remémorer ses vies antérieures. Ce n’est sans doute pas un hasard si Howard acheva sa première nouvelle sur le

thème de la réincarnation (« The Children of the Night »/« Les Enfants de la Nuit ») le mois même où il faisait la description de la Dark Valley à Lovecraft, et sa seconde (« Le Peuple des Ténèbres ») quelques semaines seulement après s'être rendu à Dark Valley pour la première fois à l'âge adulte. Tous ces éléments devaient fusionner dans la première nouvelle de Conan, « Le Phénix sur l'Épée », dans laquelle la description de la Cimmérie fait écho à celle de Plutarque, à la Dark Valley et au poème du même titre.

Si Howard pouvait attribuer son caractère maussade à ce qu'il pensait pouvoir se souvenir de la Dark Valley, on pourrait dès lors avancer un argument similaire pour expliquer le tempérament maussade et ombrageux de Conan. Car il ne faut pas oublier que même si la plupart des lecteurs voient en Conan une projection d'Howard, ce qu'ils voient avant tout c'est la projection idéalisée : le barbare conquérant, irrésistible et insouciant. La nature profondément sombre du personnage est passée largement inaperçue, pour des raisons qui sont aisément compréhensibles. Ce trait de caractère n'est le plus souvent que mentionné dans les nouvelles, et rarement développé. Du moins dans les versions publiées des textes.

Dans sa forme finale, celle qui inaugure cet ouvrage, « Le Phénix sur l'Épée » s'ouvre sur un passage des « Chroniques Némédiennes ». C'est dans ces quelques lignes que Conan est mentionné pour la première fois, un Cimmérien « aux accès de mélancolie tout aussi démesurés que ses joies ». Les « Chroniques Némédiennes », si célèbres aujourd'hui, ne furent en fait introduites dans le récit que parce que Farnsworth Wright, le rédacteur en chef de *Weird Tales*, avait demandé à Howard de réécrire et de condenser les deux premiers chapitres de la nouvelle avant de l'accepter. Ce que fit Howard. La fonction de cet extrait était simple : il devait servir à remplacer de longs passages descriptifs concernant quelques pays de l'Âge hyborien, mais un long passage sur Conan, d'une importance capitale, disparut dans la foulée.

Car si Howard attribuait une partie de son tempérament maussade à la Dark Valley, il semble bien que les « gigantesques mélancolies » de Conan s'expliquent pour lui aussi par le pays qui l'a vu naître :

« Aucune terre ne fut jamais aussi sinistre que celle-là. Ce n'est qu'une suite de collines couvertes de forêts denses ; les arbres y sont étrangement sombres, si bien que même en pleine journée le pays semble obscur et menaçant. À perte de vue, s'étend un panorama sans fin de collines de plus en plus sombres avec l'éloignement. Le temps y est

toujours couvert et les cieux, presque toujours gris. Les vents y sont glaciaux et brutaux, amenant la pluie, la grêle ou la neige avec eux, et ils gémissent lugubrement le long des cols en s'engouffrant dans les vallées. C'est un pays dénué de toute joie.

[...] La vie semble amère, rude et futile. Les habitants de ces collines sont particulièrement enclins à méditer sombrement sur des choses inconnues. Leurs rêves sont monstrueux. Leurs dieux sont Crom et sa sinistre race, et ils pensent que le monde des morts est un lieu glacé, sans soleil, et aux brumes éternelles, dans lequel les fantômes errent en gémissant jusqu'à la fin des temps. Ils n'espèrent rien de la vie, ni de l'au-delà, et passent trop de temps à méditer sur la vacuité de l'existence. J'ai vu l'étrange folie de la futilité s'emparer d'eux lorsqu'une chose aussi inconséquente qu'un nuage de poussière tourbillonnant ou le cri d'un oiseau qui résonne dans le vide, ou le gémissement du vent dans les branches dénudées, leur rappelait soudain la vacuité de la vie et la futilité de l'existence. Les Cimmériens ne sont heureux qu'en temps de guerre. Par Mitra ! les mœurs des *Æsirs* étaient plus à mon goût.

[...]

Son rire sonore accompagna Prospero jusqu'à l'extérieur. La porte ouvragée se ferma derrière le Poitainien, et Conan retourna à sa tâche. Il s'arrêta un moment pour écouter distraitemment le bruit des pas de son compagnon, qui allait s'amenuisant et semblait résonner avec un son creux sur les ardoises. Et comme si ce son faisait vibrer une corde secrète dans son âme, il fut envahi par un sentiment de révolusion. Comme si elle n'avait été qu'un masque, la joie quitta son visage qui parut soudain plus âgé, et ses yeux, usés. La mélancolie irraisonnée du Cimmérien recouvrit son âme tel un suaire ; il resta paralysé, prenant douloureusement conscience de la futilité des entreprises humaines et de l'absurdité de l'existence. Sa royauté, ses plaisirs, ses craintes, ses ambitions et toutes les choses de ce monde lui apparurent alors comme autant de jouets cassés... de la poussière. Les frontières de la vie se ratatinèrent et les lignes de l'existence se refermèrent sur lui, engourdissant ses sens. Laissant tomber sa tête léonine entre ses mains puissantes, il poussa un grognement de douleur.

Il leva alors la tête, comme en quête d'un moyen d'évasion, et ses yeux tombèrent sur un flacon de cristal rempli de vin jaune. Il se leva en toute hâte et se versa un plein gobelet qu'il but d'un trait. Il remplit et vida le gobelet une seconde fois, puis une troisième. Quand il le reposa, une chaleur agréable avait envahi ses membres. Les choses et

les événements prenaient de nouvelles proportions. Les sombres collines de Cimmérie disparurent de ses pensées. La vie était agréable, et réelle, et vibrante, en fin de compte, et pas seulement le rêve d'un dieu idiot. »

Lorsque Howard expliquait que Conan avait surgi dans son esprit sans guère d'efforts de sa part, il disait probablement la vérité. Ce qu'il ne réalisait pas en écrivant ces mots, c'est que cet acte de création obéissait à des forces inconscientes particulièrement puissantes. Les « gigantesques mélancolies » de Conan font écho aux « humeurs noires » d'Howard (pour reprendre son expression), tout comme la Cimmérie fait écho à Dark Valley. Et tout comme cette Dark Valley est un souvenir pénible pour Howard, il n'existe pas de pays plus sinistre pour Conan que la Cimmérie. Conan, en tout cas dans les premiers mois de sa création, était bien plus une projection de ce qu'Howard *était réellement* que de ce qu'il *aspirait à être*.

Stricto sensu, le poème « Cimmérie » ne fait pas partie de la série, mais c'est par lui qu'elle a pu voir le jour : Conan – ou Howard – ne peut que se « souvenir » de la Cimmérie ; c'est un endroit terrible, dont la simple évocation suffit à réveiller des souvenirs profondément enfouis que l'on cherche à oublier. C'est la raison pour laquelle aucune nouvelle de Conan ne se déroule en Cimmérie et qu'aucun autre Cimmérien n'apparaît jamais dans une nouvelle de Conan. Dans « La Reine de la Côte Noire », Conan explique à Bêlit que « dans ce monde, les hommes luttent et souffrent en vain, trouvant du plaisir seulement dans la folie ardente de la bataille... Il me suffit de vivre ma vie intensément ; tant que je peux savourer le jus succulent des viandes rouges et le goût des vins capiteux sur mon palais, tant que je peux jouir de l'étreinte ardente de bras à la blancheur d'albâtre et de la folle exultation de la bataille lorsque les lames bleutées s'enflamment et se teintent d'écarlate, je suis satisfait ! Je laisse aux érudits, prêtres et philosophes le soin de méditer sur les questions de la réalité et de l'illusion. Je sais une chose : si la vie est une illusion, alors moi aussi je suis une illusion ; par conséquent l'illusion est réelle pour moi. Je vis, je brûle de l'ardeur de vivre, j'aime, je tue et je suis satisfait. »

C'est donc de cela que traite vraiment la série des Conan : d'un désir éperdu de se plonger dans une vie intensément physique en une tentative désespérée d'oublier la Cimmérie et ce souvenir si pénible qui est associé à cette contrée. On pourrait alors tenter de dresser un

parallèle avec Howard lui-même, dont l'intense activité d'écriture pourrait être vue comme une tentative d'oublier la Dark Valley. Quand Conan est inactif – ce qui est le cas au début du passage que nous citons plus haut – et qu'il se souvient de la Cimmérie, son premier réflexe est de chercher l'oubli et de boire pour oublier. Deux solutions différentes au même problème...

Une fois « Cimmérie » écrit, c'est-à-dire après avoir couché sur le papier ce besoin de fuir ce pays et de l'oublier autant que faire se peut, Howard était prêt, psychologiquement parlant, à rédiger les premiers de ces récits dans lesquels l'action tiendrait une place si importante.

Lorsque Howard regagna sa ville de Cross Plains en février 1932, il lui restait à créer ce qui allait devenir le monde hyborien. Les raisons de l'invention de cet Âge hyborien étaient probablement commerciales. Le seul marché d'Howard jusqu'en 1929 avait été *Weird Tales*, mais de nouveaux débouchés s'étaient depuis ouverts à lui, notamment *Oriental Stories* et l'éphémère *Soldiers of Fortune*. Howard avait une intense passion pour l'Histoire et les nouvelles qu'il fit paraître dans *Oriental Stories* sont parmi les meilleures de sa carrière. Mais cela ne l'empêchait pas de reconnaître les difficultés inhérentes à ce genre de récits, au premier chef desquelles le temps qui devait être consacré aux recherches historiques afin de ne pas tomber dans l'erreur ou l'anachronisme. En concevant un univers qui n'était pas le nôtre, mais qui aurait pu l'être, en choisissant des noms empruntés à l'Histoire, ou qui en étaient dérivés, Howard contournait les problèmes d'anachronismes et la nécessité de longs passages décrivant le cadre historique. Lovecraft devait plus tard attaquer Howard à ce sujet, pour finalement conclure : « Tout ce qui nous reste à faire, c'est d'accepter cette nomenclature telle qu'il nous la donne, faire comme si on ne voyait pas les coutures, et être bougrement contents de pouvoir disposer de légendes artificielles aussi captivantes. » (Lettre à Donald Wollheim, parue dans *The Hyborian Age*, 1938.)

Or Howard était tout à fait capable d'inventer des noms imaginaires lorsqu'il le voulait. Les histoires de Kull que Lovecraft admirait tant regorgent d'empires aux noms étranges tels Zarfhaana ou Grondar. Mais en qualifiant ce que faisait Howard de « légendes artificielles », Lovecraft avait tapé dans le mille, identifiant clairement ce qu'était véritablement l'Âge hyborien.

Bien qu'Howard n'ait jamais mentionné cet auteur, qu'aucun de ses livres n'aient été dans sa bibliothèque, il ne fait quasiment aucun doute que toute la conception howardienne de l'Âge hyborien soit inspirée de sa lecture de *The Outline of Mythology* de Thomas Bulfinch, paru en 1913. Ce livre fut sans doute le catalyseur qui permit à Howard de réconcilier ses aspirations littéraires et les forts éléments autobiographiques et psychologiques qui sous-tendaient la création de Conan.

Bulfinch (1796-1867), encore très connu de nos jours aux États-Unis, était féru d'études classiques et consacra une bonne partie de ses loisirs à rédiger une série d'ouvrages de vulgarisation sur les mythes et les légendes. *The Outline of Mythology* est en fait un recueil de ses trois livres les plus connus, *The Age of Fable* (1855), *The Age of Chivalry* (1858) et *Legends of Charlemagne, or Romance of the Middle Ages* (1863). On pouvait trouver entre les couvertures de ce seul livre, nombre de récits héroïques, pouvant se dérouler en tous les endroits et à toutes les époques, de l'histoire comme des légendes, c'est-à-dire ce qui constitue la substance même des récits de Conan à l'Âge hyborien !

Il n'est donc pas surprenant de retrouver dans les textes d'Howard de nombreux noms et épisodes directement empruntés à, ou inspirés de, Bulfinch, au premier rang desquels le nom Conan : « ... l'événement important qui devait suivre est la conquête de l'Armorique par Maximis, un général romain et Conan, seigneur de Miniadoc (ou Denbigh-land), dans le Pays de Galles ». Bien entendu, Howard avait déjà rencontré d'autres Conan avant la création de l'Âge hyborien, puisque c'était déjà le nom de l'incarnation antérieure de John O'Brien.

Quant à la Cimmérie, la description de Bulfinch annonce celle d'Howard : « Près du pays des Cimmériens, on trouve une caverne nichée dans une montagne, demeure du dieu Sommus... Des nuages et des ombres s'exhalent du sol, et la lumière y luit faiblement... Bêtes fauves, bétail, branches d'arbres, tout reste immobile dans le vent, et nul bruit de conversation ne vient briser le silence. Le silence y règne en maître... » (p. 71-72). Comme pour Plutarque, plusieurs critiques ont remarqué d'étonnantes similitudes entre la Cimmérie d'Howard et celle décrite par Hérodote, or il est de notoriété publique qu'une des sources majeures de Bulfinch était ce même Hérodote...

Bulfinch ajoute : « Les plus anciens habitants de la Grande-Bretagne sont censés avoir été cette branche connue sous le nom de Celtes. Le mot Cambrie, que l'on utilise fréquemment pour désigner le pays de Galles, est sans doute dérivé de Cymri, le nom donné par

les Gallois à un peuple venu du continent. Et on pense que ce nom est le même que celui des Cimmériens et des Cimbres, que les historiens grecs et romains décrivaient comme étant un peuple barbare, qui s'est répandu dans tout le nord de l'Europe à partir d'un endroit au nord du Pont-Euxin.» (p. 529) Toutes ces théories sont aujourd'hui largement discréditées et certaines l'étaient déjà à l'époque d'Howard, mais en mars 1932, au moment même où le Texan couchait sur le papier les premières nouvelles de Conan, Howard faisait écho à Bulfinch en écrivant à Lovecraft que: « La plupart des spécialistes estiment bien sûr que les Cimbres étaient des Germains, ce qui était probablement le cas, mais il existe cependant une possibilité qu'ils aient été Celtes ou un mélange de Celtes et de Germains, et de toute façon, *ça me plaît d'en faire des Celtes.* » (C'est moi qui souligne.)

Ces quelques considérations générales resteraient cependant insuffisantes à prouver l'influence de Bulfinch sur Howard si elles n'étaient accompagnées d'autres emprunts, plus spécifiques ceux-là, et notamment pour la toute première nouvelle de la série, « Le Phénix sur l'Épée ».

Aux environs de mai 1929, Howard rédigea une nouvelle intitulée « Par cette Hache, je Règne ! » Envoyée à *Argosy* et *Adventure*, l'histoire ne trouva pas preneur. Près de trois années plus tard, en mars 1932, Howard exhuma son tapuscrit et le remania profondément pour en faire « Le Phénix sur l'Épée ». Il nous est impossible aujourd'hui de préciser la teneur exacte de ces modifications puisque la version finale de la nouvelle de Kull est perdue, seul le brouillon nous étant parvenu. Ce qui est sûr, c'est que Conan a hérité du physique de Kull, à l'exception notable de la couleur des yeux, gris pour le roi atlante, bleus pour le Cimmérien. L'histoire d'amour dans le récit de Kull fut abandonnée au profit d'un élément fantastique, ce qui est logique : la nouvelle de Kull était destinée à un marché générique, celle de Conan fut conçue tout spécialement pour *Weird Tales*. Dans les trois années qui s'étaient écoulées depuis la rédaction de la nouvelle de Kull, Howard avait notamment initié une volumineuse correspondance avec Howard Phillips Lovecraft. L'influence du « sage de Providence » sur la production howardienne fut évidente tout au long de 1931, mais à la fin de cette année-là, Howard était enfin parvenu à digérer cette influence, saupoudrant certaines nouvelles d'éléments lovecraftiens, mais sans plus chercher à imiter maladroitement son collègue. La créature monstrueuse du « Phénix » en est un bon exemple. On notera aussi l'hommage discret

aux « innommables Grands Anciens » (dans la toute première version du tapuscrit, Howard avait écrit : « Cthulhu, Tsathogua, Yog-Sothoth, et les innommables Grands Anciens »...)

Howard conserva les noms de trois conspirateurs entre les deux nouvelles, et modifia deux d'entre eux : Kaanub et Ridondo. Que Kaanub devienne Dion s'explique aisément, puisque le nom Kaanub apparaît dans les nouvelles de Kull parues dans *Weird Tales*, ce qui n'est cependant pas le cas de Ridondo ; alors pourquoi le changer ? En fait, on trouve un Rinaldo dans le livre de Bulfinch : « Rinaldo était l'un des quatre fils d'Aymon, et il épousa Aya, la sœur de Charlemagne. Donc, Rinaldo était neveu de Charlemagne et cousin d'Orlando. » (p. 660) Rinaldo, qui apparaît à de multiples reprises dans le livre de Bulfinch, est un personnage qui ne jouit pas de la faveur du roi... ce qui semble aisément justifier le changement de nom du personnage, les deux Rinaldo partageant des sentiments que nous qualifierons d'ambivalents envers leurs rois.

Il semble très probable que tous les noms propres du « phénix » soient empruntés à Bulfinch, à l'exception de Prospero et de Publius (qui viennent probablement de Shakespeare) :

Hyborea/Hyboria et Aquilonie : (le terme « hyboréen » était le premier choix d'Howard, qui le modifia lors de la rédaction de l'essai « l'Âge hyborien ») : « Alors que tant de forces moins actives se voyaient incarnées, il n'était pas logique que les vents restent en demeure ; ce fut Boreas (ou Aquilo), le vent du nord. » (Puisque « Hy » est un mot irlandais signifiant « pays de », et étant donné l'intérêt d'Howard pour tout ce qui touche à la civilisation celtique, on pourrait supposer que « Hyboria » désignait en fait « le pays de Borea », c'est-à-dire « le pays du vent du nord ».)

Le Roi Numa, Epemiteus/Epemitreus (Epemiteus était la première version du nom), l'Hyperborée, l'Hyrkanie, la Brythunie, les Pictes, la Stygie, sont autant de noms que l'on trouve tels quels dans Bulfinch, et on peut sans doute voir dans les Zumara et Boeotia de Bulfinch la Zamora et les marches Boethiennes (qui devaient devenir « Bossoniennes ») d'Howard.

La seconde nouvelle de Conan, « La Fille du Géant du Gel », empruntait cependant bien plus que des noms à Bulfinch. Howard a sans doute eu l'idée de la nouvelle tandis qu'il rédigeait « Le Phénix sur l'Épée », ce qui expliquerait les remarques que l'on y trouve sur ses

jours passés auprès des Vanirs et des Æsirs. Les noms qui suivent sont communs à la nouvelle et à Bulfinch : Asgard, Vanaheim, Ymir, Horsa, Heimdal, Bragi et même les géants du gel. Howard avait bien entendu déjà écrit nombre de récits mettant en scène des personnages nordiques, mais cette fois-ci, l'inspiration dépassa le simple emprunt de noms ; en fait la trame de « La Fille du Géant du Gel » se trouve tout entière dans Bulfinch, et Atali, la fille du géant du gel, doit plus à Atalanta que son seul nom :

« La raison de tant de peine était une jeune fille dont le visage n'était ni très féminin, ni très masculin, mais qui était cependant trop féminin pour être celui d'un garçon. On lui avait prédit son destin, et voilà ce qu'il disait : "Ne te marie pas Atalanta, sinon tu cours à ta perte." Terrifiée par cette prédiction, elle fuit la compagnie des hommes et se consacra tout entière à la chasse. À tous ceux qui voulaient la courtiser, et ils étaient nombreux, elle imposait une condition qui suffisait généralement à écarter les prétendants assidus : "Je serai la récompense de celui qui me battrà à la course, mais la mort sera le lot de ceux qui essaieront et échoueront." En dépit de cette difficile clause, certains tentaient quand même leur chance. » (Bulfinch, p. 141-142.) Howard combina cette trame avec une autre légende trouvée dans Bulfinch, celle de Daphné et Apollon, mais il en inversa les rôles. Là où Apollon était un dieu et Daphné une mortelle, il fit d'Atali une déesse et de Conan le mortel. Dans la version originale, Cupidon avait frappé Apollon de sa flèche afin d'éveiller son amour pour Daphné, et cette dernière d'une autre flèche qui lui rendait répugnante l'idée de l'amour. Howard conserva cette idée d'un Apollon rendu fou par l'amour (ou plutôt, dans le cas d'Howard, par le désir sexuel), pourchassant la fille jusqu'à ce qu'elle invoque son dieu de père :

« Apollon l'aimait et désirait ardemment la conquérir... Il la suivit ; elle s'enfuit, plus rapide que le vent, ne perdant pas un instant à l'écouter... la nymphe poursuivit sa fuite, laissant inachevée sa supplique. Et tout comme elle le fuyait, elle l'ensorcelait. Le vent soufflait dans ses vêtements, et ses cheveux défaits tombaient en cascade sur ses épaules. Le dieu s'impatientait, irrité de voir ses sollicitudes méprisées de la sorte et, grâce à Cupidon, commença à la rattraper. C'était comme un chien poursuivant un lièvre, mâchoires grandes ouvertes prêtes à se refermer sur la proie pendant que l'autre animal, plus faible, lui échappe en bondissant, juste hors de portée. Ainsi coururent le dieu et la vierge – lui transporté sur les ailes de l'amour et elle sur celles de la peur.

Le poursuivant est cependant plus rapide, la rattrape et son souffle haletant parvient au niveau de sa chevelure. La force vient à manquer à la jeune fille et, proche de se noyer, elle en appelle à son père, le dieu de la rivière: "Aide-moi, Peneus! Ouvre la terre pour qu'elle se referme sur moi, ou altère mon apparence, qui m'a menée à un tel danger." » (Bulfinch, p. 20-22.)

Il semble bien qu'Howard disait la vérité lorsqu'il expliquait à Clark Ashton Smith que les épisodes se bousculaient dans sa tête et qu'il ne fit qu'écrire des histoires de Conan pendant des semaines. Howard envoya « Le Phénix sur l'Épée » et « La Fille du Géant du Gel » au début du mois de mars 1932, et n'attendit même pas la réponse de Wright pour entamer sa troisième nouvelle, « Le Dieu dans le Sarcophage ».

Il fallut trois versions successives avant qu'Howard soit satisfait. Les noms de la plupart des personnages semblent cette fois empruntés à Plutarque, Howard ayant d'ailleurs rédigé une liste de noms potentiels pour sa série alors qu'il rédigeait « Le Phénix sur l'Épée ». La comparaison entre les noms utilisés par Howard et ceux trouvés dans les *Vies parallèles* de Plutarque ne laisse que peu de doute: Oenarus (Enarus), Demetrius (Demetrio – Howard écrivit par erreur trois fois le nom Demetrio dans le premier jet de la nouvelle), Postumius (Postumo), Dion (Dionus), Areus (Arus), Deucalion (Deucalion dans la page de notes, Kallian (Publico) dans la nouvelle), Petinus (Petanius). Le récit se déroule dans la ville de Numalia et la « voie palienne » correspond sans doute à la Voie Appienne. Mais, comme dans le cas du « Phénix » il semble que les emprunts howardiens s'arrêtèrent aux noms propres.

« Le Dieu dans le Sarcophage » est une nouvelle assez peu convaincante, car verbeuse. On y a vu un « whodunit », une histoire policière classique en milieu clos. C'est sans doute le cas, mais elle n'est pas sans annoncer de futurs échanges avec Lovecraft, ce dernier encensant les qualités de la police tandis qu'Howard, exemples à l'appui, se méfiait des dérives et des violences policières. On mentionne Thothamon dans la nouvelle, il sera aussi mentionné dans le roman *L'Heure du Dragon* en 1934, mais le personnage avait fait sa première et sa dernière apparition avec « Le Phénix sur l'Épée ».

Howard écrivait les récits de Conan avec une cadence assez folle et très rapidement la page de noms et de pays devint obsolète. Sentant très probablement tout le potentiel de sa nouvelle série, il s'attela à la

rédaction de ce qui allait devenir « l'Âge hyborien ». Il lui fallut quatre moutures successives avant qu'il soit satisfait du résultat. De deux pages, l'article se transforma en un essai de huit mille mots.

Au fil du temps s'est répandue l'idée qu'Howard avait écrit son essai avant de commencer la rédaction des nouvelles, sans doute en raison des propos ambigus d'Howard lui-même : « Lorsque j'ai commencé à rédiger les histoires de Conan, il y a quelques années de cela, j'ai préparé cette "Histoire" de son époque et des peuples de celle-ci... » Il est bien évident qu'Howard avait une idée générale de ce qui allait devenir le monde hyborien, mais il ne fit un effort de systématisation qu'après avoir complété les trois premières nouvelles de la série. Zingara et la Mer de Vilayet (appelée tout d'abord « mer Intérieure ») apparurent ainsi dans le premier jet de l'article, Ophir et le Gunderland dans le deuxième, Corinthe, Argos, Ophir et Turan dans le troisième. Il prépara alors deux cartes sommaires et assez semblables, ainsi que le document « Notes sur Divers Peuples de l'Âge hyborien. »

Certains pays mentionnés dans ces cartes et ces divers écrits ne devaient finalement pas être utilisés ou même mentionnés. Ainsi le Royaume Frontière n'est mentionné que dans ces documents. Des « vastes royaumes noirs des Amazones, des Kushites, des Atlaiens et l'empire hybride de Zimbabwe », seuls les Kushites devaient émerger. En 1936, Howard expliqua sa position à P. Schuyler Miller :

« Je n'ai jamais essayé de dresser la carte des royaumes orientaux et méridionaux, bien que j'aie une représentation assez claire de leur géographie en tête. Toutefois, en écrivant à leur propos, je me permets une certaine liberté, car les habitants des nations hyboriennes occidentales étaient aussi ignorants des peuples et pays du Sud et de l'Est que les peuples de l'Europe médiévale l'étaient de l'Afrique et de l'Asie. Quand j'écris au sujet des nations occidentales hyboriennes, je suis dans le cadre de territoires et de frontières connus et inflexibles ; mais en imaginant le reste du monde, je me permets de donner plus de liberté à mon imagination. C'est à dire qu'ayant adopté une certaine conception de la géographie et de l'ethnologie, je me sens contraint d'y rester fidèle par souci de cohérence. Ma conception de l'Est et du Sud n'est pas si précise ou arbitraire que cela. »

Howard devait rester assez fidèle à sa conception du monde hyborien telle que définie dans cet essai. Il y ajouta d'autres pays et d'autres régions au fil du temps. Cela ne l'empêcha pas de recycler à l'occasion certains noms restés inédits suite à l'abandon d'une nouvelle.

Ainsi, Punt fut d'abord le nom d'une ville (dans un des fragments de ce volume) avant de devenir celui d'un pays.

Alors qu'il achevait tous ces documents, Howard rédigea le synopsis d'une nouvelle histoire, dans laquelle le Cimmérien se retrouvait voleur dans le Maul d'une ville de Zamora (page 515). Il ne devait jamais l'écrire, peut-être en raison de la lettre de Farnsworth Wright du 10 mars 1932 :

« Cher Monsieur Howard,

Je vous renvoie "La Fille du Géant du Gel" sous pli séparé, parce que je n'y ai pas trouvé grand intérêt. Mais "Le Phénix de l'Épée" [*sic*] est, à certains égards, remarquable. J'espère que vous serez d'accord pour la réviser et la soumettre de nouveau. Ce sont les deux premiers chapitres qui clochent. Le début du récit n'est pas très palpitant, selon moi, et le lecteur a du mal à s'y retrouver. La conclusion du premier chapitre est bonne, le deuxième débute superbement, mais une fois la personnalité du roi Conan bien établie, le reste devient verbeux. Je pense que la toute dernière page du récit gagnerait à être réécrite car elle semble faible au vu des événements formidables qui viennent de se dérouler. »

Étant donné tous les efforts d'Howard, on peut se douter que cette lettre lui causa un choc temporaire, d'autant plus que « Le Dieu dans le Sarcophage », sans nul doute envoyé quelques jours après les deux premières nouvelles, devait être rejeté. « Le Dieu dans le Sarcophage » fut relégué aux archives. Howard avait une assez bonne opinion de « La Fille du Géant du Gel » semble-t-il, puisqu'il récrivit la nouvelle, changeant le personnage de Conan en Amra et en la rebaptisant « The Frost King's Daughter » (« la Fille du Roi des Glaces »). Cette nouvelle fut peut-être envoyée à Harry Bates dans l'espoir d'une vente à *Strange Tales*, mais elle ne devait voir le jour qu'en mars 1934, dans un fanzine, sous le titre « Gods of the North » (« les Dieux du Nord »). Les lecteurs de Conan qui tombèrent sur ce fanzine ne manquèrent sans doute pas de remarquer qu'Amra était un surnom qu'Howard avait entre-temps donné à Conan (dans « La Citadelle Écarlate »).

Howard entreprit alors de réviser « Le Phénix sur l'Épée » en suivant les suggestions de Wright, envoya le tapuscrit à Wright, et quelques jours plus tard, écrivait à Lovecraft :

« Je me concentre sur un nouveau personnage, évoluant dans une époque inédite, l'Âge hyborien, que les hommes ont oublié, mais qui

survit de nos jours dans quelques légendes et noms propres que le temps a déformé. Wright a rejeté la plupart des nouvelles de la série, mais je lui en ai vendu une, “Le Phénix sur l’Épée”, qui traite des aventures du roi Conan le Cimmérien, dans le royaume d’Aquilonie.» Par «la plupart des nouvelles de la série», Howard voulait dire «La Fille du Géant du Gel» et «Le Dieu dans le Sarcophage».

Après avoir envoyé la version remaniée du «phénix», Howard se lança immédiatement dans la rédaction d’une autre nouvelle de Conan, qui serait donc la première à véritablement intégrer les apports de l’essai «l’Âge hyborien», et donc, à le présenter aux lecteurs. Howard eut probablement l’idée de cette nouvelle, «La Tour de l’Éléphant», alors qu’il révisait «Le Phénix sur l’Épée», dans lequel il est fait mention de «Zamora, avec ses femmes aux cheveux noirs et ses tours mystérieuses aux horreurs arachnéennes». La nouvelle emprunta aussi certains de éléments du synopsis qu’Howard avait rédigé quelque temps auparavant, dans lequel Conan est, là aussi, un voleur dans le Maul.

La première phase de la création de Conan s’achevait. Howard avait maintenant la maîtrise totale de son personnage et de son univers.

«La Tour de l’Éléphant» est considérée comme l’une des meilleures nouvelles de Conan. Howard s’arrangea pour y glisser un maximum de détails quant à l’Âge hyborien et son histoire. Que le récit s’ouvre dans une taverne bondée dans laquelle se côtoient tous les peuples hyboriens – tous à l’exception d’un autre Cimmérien, évidemment – ne doit donc rien au hasard :

«Les bandits du pays y étaient majoritaires, des Zamoriens basanés aux yeux noirs, le poignard à la ceinture et la perfidie au cœur. Mais on y trouvait aussi des loups originaires d’une demi-douzaine de nations étrangères. Il y avait un renégat hyperboréen, géant taciturne et dangereux, dont la large épée était sanglée le long de sa grande carcasse maigre (car les hommes portaient ouvertement leurs armes dans le Maul) ; il y avait aussi un faux-monnayeur shémite au nez crochu et à la barbe frisée d’un noir bleuté ; une Brythunienne au regard effronté, assise sur les genoux d’un Gunderman aux cheveux fauves – quelque mercenaire vagabond ayant déserté d’une armée en déroute. Le gros brigand graveleux dont les plaisanteries salaces déclenchaient tous les cris d’allégresse était un kidnappeur professionnel du lointain royaume de Koth ; il était venu enseigner l’art du rapt des femmes à des Zamoriens

qui en savaient déjà plus long sur le sujet à leur naissance que lui-même ne pourrait jamais espérer en apprendre. »

Plus loin dans le récit, Yag-kosha explique à Conan – et au passage, au lecteur – les plus importantes phases de la création du monde hyborien :

« Nous vîmes les hommes évoluer de leur état simiesque et bâtir les cités étincelantes de la Valusie, de la Kamélie, de la Commorie et de royaumes frères. Nous les vîmes chanceler sous les assauts des sauvages Atlantes, Pictes et Lémuriens. Nous vîmes les océans se soulever et engloutir l'Atlantide, la Lémurie, les îles Pictes et les cités étincelantes de la civilisation. Nous vîmes les survivants des Pictes et des Atlantes bâtir leurs empires de l'âge de pierre et s'abîmer dans le chaos, s'affrontant sans cesse lors de guerres sanglantes. Nous vîmes les Pictes sombrer dans la plus abjecte sauvagerie et les Atlantes retomber à l'état simiesque. Nous vîmes de nouveaux sauvages de l'Arctique lancer leurs assauts vers le sud pour bâtir une civilisation nouvelle, ces nouveaux royaumes prenant le nom de Némédie, de Koth, d'Aquilonie, et leurs royaumes frères. Nous vîmes ton propre peuple – les Atlantes – émerger des jungles où il erraient à l'état de singes, évoluer et prendre un nouveau nom. Nous vîmes les descendants des Lémuriens qui avaient échappé au cataclysme émerger complètement de la sauvagerie et partir vers l'ouest sous le nom d'Hyrkaniens. Et nous vîmes enfin cette race de démons, survivants de l'ancienne civilisation précataclysmique, ce royaume maudit de Zamora, revenir de nouveau à la culture et au pouvoir. »

Howard envoya sa nouvelle en fin de mois, et quelques jours plus tard, il pouvait déclarer à Lovecraft : « Wright a accepté une autre nouvelle de la série Conan le Cimmérien, "La Tour de l'Éléphant", qui se déroule dans les tours étincelantes aux horreurs arachnéennes de Zamora la Maudite, à l'époque où Conan est encore un voleur, avant qu'il accède à la royauté. »

En ce seul mois de mars 1932, Howard, « sans efforts de [sa] part », avait tapé quelque deux cent cinquante pages sur Conan, pour ne vendre au final que deux nouvelles.

Il semble qu'Howard n'ait pas écrit quoi que ce soit sur Conan pendant les semaines qui suivirent. Il ne voulait peut-être pas inonder *Weird Tales* d'autres nouvelles de Conan avant que celles qu'il avait

vendues soient inscrites au planning du magazine (il fallait entre cinq mois et... deux années à *Weird Tales* pour publier un texte). Cependant, le monde hyborien restait bien présent à l'esprit d'Howard...

L'un des éléments qui avait disparu entre la phase initiale et la vente des premières nouvelles était le thème de la réincarnation et du souvenir, que l'on trouvait dans « le Peuple des Ténèbres », « Cimmérie », et les premières versions du « Phénix ». Le fait est assez surprenant, étant donné l'importance de ce thème, et le rôle essentiel qu'il a joué dans la création de la série. En fait, au moment où il achevait ses premières nouvelles de Conan, Howard mentionna à Lovecraft qu'il était « en train de travailler sur une période mythique de la préhistoire, quand ce qui est désormais l'État du Texas était un grand plateau, s'étendant des Rocheuses jusqu'à la mer – avec que la région au sud du Cap-Rock ne se brise pour former les terrasses qui constituent désormais la région. » L'histoire à laquelle il est fait allusion ici est « Marchers of Valhalla » (« les Guerriers du Valhalla ») dans sa toute première version. La nouvelle, la toute première mettant en scène James Allison, devait être rejetée au mois de mai par Farnsworth Wright. Allison est un Texan, qui ne peut marcher qu'avec des béquilles, vivant dans la même région qu'Howard (dite des « post oaks » du nom d'une variété particulière de chênes), condamné à une vie particulièrement terne et monotone. Or Allison acquiert la capacité de pouvoir revivre ses vies passées et héroïques. En 1933, Howard devait écrire à Clark Ashton Smith que « The Garden of Fear » (« le Jardin de la Peur »), une autre des nouvelles de James Allison, avait « pour cadre une des nombreuses conceptions du monde hyborien et post-hyborien. » Pour pleinement saisir ce que disait Howard, Smith aurait dû lire l'une des versions de « les Guerriers du Valhalla » dans laquelle le monologue d'Ishtar est bien différent de celui de la version publiée de l'histoire :

« Je suis Ishtar, fille d'un roi de la sombre Lémurie, engloutie par les flots il y a une éternité de cela. Thoth-amon, le sorcier de Stygie, détestait mon père, et pour lui nuire, me frappa de la malédiction de la vie éternelle! [...] J'ai vu Atlantis et la Lémurie sombrer sous les vagues, et j'ai vu apparaître les Hyboriens. Mais cela fait plus d'un millier d'années que j'habite dans cette chambre recouverte d'un dôme, sous le dôme doré du temple de Khemu, où m'a amenée une galère venue de la distante Khitaï. » (texte inédit.)

L'Âge hyborien semblait donc sur le point de dépasser le cadre des histoires de Conan, et aurait sans doute inclus les récits de James Allison.

Quelque temps plus tard, Howard devait débiter, puis abandonner, une nouvelle se déroulant de nos jours, mais qui mentionne l'Âge hyborien. Enfin, la nouvelle « *The Haunter of the Ring* » (« Celui qui hantait l'Anneau »), autre histoire de réincarnation, parue dans *Weird Tales* en 1934, mentionne Thoth-amon, son anneau et la Stygie.

Au printemps 1932, Howard se lança dans la rédaction de « *La Citadelle Écarlate* ». C'était la deuxième nouvelle de la série mettant en scène Conan dans son rôle de roi d'Aquilonie, mais le vocabulaire y est nettement plus médiéval que dans « *Le Phénix sur l'Épée* ». C'est aussi la première nouvelle de Conan aux proportions véritablement épiques. Il semble probable que c'est une anecdote trouvée dans Bulfinch qui ait fourni à Howard l'idée de son premier chapitre, dans lequel Conan et son armée sont trahis par des soi-disant alliés. Décrivant la bataille de Roncevaux, Bulfinch écrit :

« Marsilius commença par se plaindre... des misères que lui avait fait subir Charles en envahissant ses territoires, l'accusant de vouloir lui prendre son royaume et de le donner à Orlando. Enfin il exprima sans ambages son idée que, si ce paladin ambitieux venait à mourir, alors les hommes de bonne volonté seraient récompensés à leur juste mesure... J'ai tout prévu... Orlando viendra sur tes frontières, à Roncevaux, afin de recevoir son tribut. Charles l'attendra au pied des montagnes. Orlando ne sera escorté que de quelques hommes ; quand tu le trouveras, toute ton armée sera derrière toi. Tu l'entoureras, et alors, qui recevra le tribut ? » (p. 801)

À partir de ce court passage, Howard se dispense de Bulfinch. Pourquoi emprunter alors que la raison même d'exister de l'Âge hyborien était de se retrouver libre de contraintes historiques ? Les lectures d'Howard étaient autant de perches dont il se servait pour composer des récits qui étaient entièrement personnels. Ainsi, qui pourrait détecter que deux romans de Sir Arthur Conan Doyle, en l'occurrence *La Compagnie Blanche* et *Sir Nigel*, ont fourni certains éléments du décor de la nouvelle d'Howard ? Début août 1932, Howard mentionnait Samkin Aylward dans une lettre à Lovecraft. Aylward est un personnage des deux romans de Doyle qui se déroulent durant la guerre de Cent Ans. Dans la version finale de « *La Citadelle Écarlate* », il est fait mention du « pays déchiré par les guerres des barons ». Dans les premiers jets de la nouvelle, le passage était nettement plus développé : « la mémoire des aristocrates remontait loin ; ils se rappelaient des riches marchands qui s'étaient ralliés librement à Conan, ils se rappelaient aussi des hardis francs-tenanciers grâce

auxquels Conan avait pu briser la puissance des seigneurs féodaux lors de la Guerre des Barons» (version b, p. 29-30). Si Howard masqua un peu plus l'emprunt au fur et à mesure des versions, c'est parce que cette Guerre des Barons a réellement eu lieu, en Angleterre au treizième siècle, ce qui explique qu'elle soit mentionnée par Doyle dans *Sir Nigel*. On trouvera un exemple très similaire dans la citation suivante tirée de « La Citadelle Écarlate » : « Six des plus prospères [de ces marchands], envoyés en délégation pour protester, furent arrêtés et décapités sans autre forme de procès », qui fait irrésistiblement penser à l'épisode des Bourgeois de Calais (que Doyle mentionne aussi. Ceux-ci eurent cependant la vie sauve, les Barons étant sans doute plus cruels encore à l'Âge hyborien.). Une grosse partie de la terminologie médiévale de la nouvelle d'Howard est d'ailleurs sans doute empruntée à Doyle.

« La Citadelle Écarlate » est la première nouvelle de la série à mentionner l'équivalent hyborien des côtes africaines, dans une scène dans laquelle Conan est reconnu par son geôlier, et identifié en tant qu'Amra, le Lion, surnom sous lequel les Kushites connaissaient le Cimmérien. Si l'on y ajoute le passage dans lequel Conan se souvient des différentes phases de sa vie, dont corsaire dans les mers du Sud, on a probablement là le germe de la nouvelle qui allait suivre : la prochaine nouvelle de Conan se déroulerait dans les contrées exotiques du monde hyborien.

Écrite au mois d'août 1932, « La Reine de la Côte Noire » est l'une des nouvelles les plus célèbres et les plus appréciées de la série, réputation qui n'a rien d'usurpé. Ce qui en fait tout le prix, c'est bien sûr le personnage de Bêlit (dont le nom était Tameris dans la première version du texte), premier véritable personnage féminin de la série depuis sa création. Il fallut à Howard quatre versions successives pour être satisfait de son récit, et il semble bien, si l'on étudie de près l'évolution du texte dans ces quatre versions, qu'il n'avait qu'une vague idée de ce qu'il allait faire de sa nouvelle. Il comprenait sans doute que la véritable force de son récit ne résidait pas tant dans sa trame que dans l'étrange alchimie qui unit Conan et Bêlit.

Dans la toute première version, Bêlit (alias Tameris), dit très clairement qu'elle est encore vierge : « Je suis Tameris, reine de la Côte Noire, et je n'ai connu l'étreinte d'aucun homme ! Aucun homme, qu'il soit Noir ou Blanc, ne peut se vanter d'avoir obtenu un baiser de mes lèvres et mon amour ! Je suis restée pure pour l'homme que je savais devoir rencontrer un jour. » (version a, p. 11.)

La relation entre Conan et Bêlit, bien que romantique, n'a cependant pas grand-chose à voir avec ce qu'on pouvait trouver dans les *pulps* à l'époque. La chaste et puritaine union de Tarzan et Jane est balayée par la puissance de la passion, y compris charnelle, entre le Cimmérien et la Shémite. Tout au long du récit, et c'est encore plus le cas dans les premières versions de l'histoire, un très fort courant de sadisme imprègne leurs rapports. Conan accepte des choses de Bêlit qui semblent étonnantes de la part du Cimmérien. Le texte est assez révélateur de ce climat étrange ; ainsi là où la version publiée dans *Weird Tales* donne : « Prends-moi et écrase-moi de ton amour ardent ! », les versions antérieures avaient : « Prends-moi, écrase-moi, fais-moi mal ("bruisse me") de ton amour ardent. » Un exemple qui est loin d'être isolé. Dans l'avant-dernière version, juste après la réplique « Très bien... Je fais porter le butin à bord », on trouvait le paragraphe suivant :

« Conan la regarda en fronçant les sourcils, conscient de la sombre jalousie qui s'éveillait en lui, de son mépris de ces sombres bijoux sur sa poitrine d'albâtre. Il fut saisi d'une impulsion primitive de les arracher de sa gorge et de les jeter dans le fleuve. Et pour la première fois, il sentit monter en lui le désir d'agripper fermement sa compagne par les cheveux et de lui donner une correction. » (version c, p. 22)

Nous ne savons pas si c'est Howard lui-même qui décida d'adoucir quelque peu le ton de la nouvelle ou si cela est le résultat des ciseaux de Farnsworth Wright. Il semble bien, à l'étude des manuscrits et des carbonés howardiens qui ont survécu, que le jeune Howard n'avait pas eu à souffrir d'une quelconque censure dans *Weird Tales* ; les seules modifications apportées par Wright étant toujours orthographiques, stylistiques, et mineures. Mais avec la création de Conan, Howard venait d'apporter un élément nouveau à ses récits : la sexualité. C'est sans doute cet élément qui explique le rejet de « La Fille du Géant du Gel », Conan n'y agissant pas véritablement – ou en tout cas pas clairement – comme le anti-héros que Wright aimait à voir dans Conan. Toutes les nouvelles de Conan qui avaient suivi ne comportaient pas de personnage féminin majeur, et on imagine mal Wright trouvant quoi que ce soit à censurer. Mais avec la « Reine », les choses étaient en train de changer. Lorsque l'on compare les versions de récits ultérieurs publiés dans *Weird Tales* avec les carbonés (lorsqu'ils ont survécu), on se rend compte que Wright, s'il n'avait que peu de problèmes avec les descriptions « suggestives », tiquait dès lors qu'il s'agissait de répliques un peu trop « épiciées » à son goût, et les censurait systématiquement. Il n'existe pas de carbone pour « La

Reine de la Côte Noire», et la réponse à notre question ne trouvera de réponse satisfaisante que le jour où le manuscrit final de la nouvelle, qui a semble-t-il échappé à la destruction, sorte de la collection particulière dans lequel il est enterré depuis 1984...

C'est aussi dans ce récit, au ton si noir et sinistre, que Howard se permit de revenir sur le pessimisme profond du personnage et la noirceur de ce qu'est la Cimmérie, dans le cadre d'une discussion sur la philosophie du Cimmérien et de ses sentiments quant à la vie après la mort :

« Et tes propres dieux ? Je ne t'ai jamais entendu les invoquer.

— Leur chef est Crom. Il demeure sur une grande montagne. À quoi bon l'invoquer ? Que les hommes vivent ou meurent, il s'en moque. Mieux vaut se taire et ne pas attirer son attention sur soi ; car il enverra alors des malédictions, et non la bonne fortune ! Il est cruel et sans amour, mais à la naissance il insuffle dans l'âme de chaque homme le pouvoir de se battre et de tuer. Que pourraient demander d'autre les hommes aux dieux ?

[...]

— Dans les croyances de mon peuple, il n'y a pas d'espoir ici ou après, répondit Conan. Dans ce monde, les hommes luttent et souffrent en vain, trouvant du plaisir seulement dans la folie ardente de la bataille ; une fois morts, leurs âmes pénètrent dans un royaume gris et nébuleux de nuages et de vents glacés, où elles errent sans joie, pour l'éternité.

[...]

Il me suffit de vivre ma vie intensément ; tant que je peux savourer le jus succulent des viandes rouges et le goût des vins capiteux sur mon palais, tant que je peux jouir de l'étreinte ardente de bras à la blancheur d'albâtre et de la folle exultation de la bataille lorsque les lames bleutées s'enflamment et se teintent d'écarlate, je suis satisfait ! Je laisse aux érudits, prêtres et philosophes le soin de méditer sur les questions de la réalité et de l'illusion. Je sais une chose : si la vie est une illusion, alors moi aussi je suis une illusion ; par conséquent l'illusion est réelle pour moi. Je vis, je brûle de l'ardeur de vivre, j'aime, je tue et je suis satisfait. »

Du 7 mai au 23 juillet 1932, la prestigieuse revue *Collier's* publia en feuilleton le dernier roman de Sax Rohmer, *The Mask of Fu Manchu* (*le Masque de Fu Manchu*). Rohmer et ses romans sur le « péril jaune » étaient très en vogue et ce dernier roman remporta un

succès particulièrement conséquent : il fut adapté au cinéma avant la fin de l'année. Howard avait lu plusieurs livres de Rohmer, avait même écrit quelques savoureuses parodies des Fu Manchu, et il ne pouvait qu'être au courant de la parution de ce dernier feuilleton. *Collier's* en débuta la sérialisation en lui offrant les honneurs de la couverture, à l'illustration somptueuse. Le roman relate la tentative de Fu Manchu de raviver le culte de Mokanna, « l'être Caché, que l'on appelle parfois le Prophète Voilé » :

« Mokanna, aux environs de 770 de notre ère, déclara être une incarnation de Dieu, et sa secte attira des milliers de fidèles. Il révisa le *Coran*. Son pouvoir devint si grand que le Calife Al Mahdi se retrouva contraint d'envoyer une armée pour le défaire. Mokanna était une créature hideuse. Ses traits étaient horriblement mutilés et horribles à contempler... Au moment de la défaite, lui et ses fidèles s'empoisonnèrent. Et jusqu'à aujourd'hui, nul ne sait où il est enterré. » (*Le Masque de Fu Manchu*, chapitre 4.)

Le roman de Rohmer débute au moment où l'on vient de découvrir le tombeau de Mokanna, à Khorassan, d'en emporter les reliques, et de détruire le tombeau afin d'empêcher l'intervention de fanatiques. Or, « une clameur – Mokanna est revenu parmi nous ! – parcourut l'Afghanistan... Aucun des hommes de tribus qui, comme vous vous en doutez à juste titre, perpétuaient le souvenir de Mokanna, ne voulait croire que vous, ou une quelconque influence humaine, avait quelque chose à voir avec l'éruption qui avait fait d'un sanctuaire perdu une caverne poussiéreuse à ciel ouvert. »

À partir de ce canevas, Rohmer broda un de ces romans atmosphériques sur le « péril jaune » dont il avait le secret, Fu Manchu cherchant par tous les moyens à s'emparer des reliques de façon à pouvoir se faire passer pour la réincarnation de Mokanna. Howard entrevit très probablement le potentiel inexploité du roman de Rohmer, et se lança dans la rédaction d'un récit épique qui allait donc traiter de la réincarnation – réussie – d'un « prophète voilé » du désert, dont la première tâche serait d'unir les clans du désert dans une guerre de conquêtes qui allait bien rapidement menacer les nations hyboriennes (c'est-à-dire indo-européennes.) Howard et son Âge hyborien n'étaient pas prisonniers du cadre historique confinant le récit de Rohmer, et c'est ainsi que put naître « Le Colosse Noir » :

« Ces rumeurs venaient du désert s'étendant à l'est de la Stygie, bien au sud des collines de Koth. Un nouveau prophète était apparu

parmi les nomades. On parlait d'une guerre tribale, d'un rassemblement de vautours dans le Sud-Est, et d'un chef redoutable qui conduisait à la victoire ses hordes dont le nombre s'accroissait rapidement. [Les prêtres stygiens] se livraient à des pratiques magiques pour combattre ce sorcier venu du désert que les hommes appelaient Natohk, l'Être Voilé, ses traits étant toujours masqués. »

Dans le roman de Rohmer, le tombeau de Mokanna se trouve à Khorassa ; le récit d'Howard début à Khoraja ; dans le synopsis, cet endroit s'appelle Khoraspar. Quant au décor de la nouvelle, il doit peu à Rohmer et beaucoup plus aux lectures howardiennes du moment, notamment tout ce qui concerne l'histoire assyrienne. On en trouvait déjà les prémices dans « La Reine de la Côte Noire » (Bêlit est un nom assyrien), et cet intérêt devait culminer en décembre 1932 avec l'écriture de « The House of Arabu » (« la Maison d'Arabu »), récit d'*heroic fantasy* dans un cadre assyrien historique.

Tout comme « La Reine de la Côte Noire », « Le Colosse Noir » était sensé contenir diverses scènes de flagellation ; dans le synopsis, « Yasmela déshabilla la plus belle de ses servantes et la força à s'allonger sur l'autel, mais n'eut pas le courage de la sacrifier », et dans la première version du texte : « À chaque anniversaire, jusqu'à ses vingt ans, on avait étendu Yasmela sur les genoux de la statue d'Ishtar dans le Temple de cette dernière, et une prêtresse l'avait flagellée avec force pour lui enseigner l'humilité lorsqu'elle se trouvait face à la déesse. » (version a, p. 113)

Même dans sa version finale, l'histoire est truffée d'allusions sexuelles, allant de Thugra Khotan, qui finira trahi par ses pulsions charnelles, qui déclare à Yasmela qu'il lui apprendra « les voies antiques et oubliées du plaisir », jusqu'à Yasmela et son très douteux : « Il ne serait pas convenable que je me présente au sanctuaire vêtue de soie. J'irai entièrement nue, me traînant sur les genoux, comme il sied à une suppliante, de peur que Mitra ne pense que je manque d'humilité. » Quant à la conclusion du récit, Howard devait faire ce commentaire à son ami Tevis Clyde Smith : « Mes héros se comportent de plus en plus comme des salopards au fil des ans. L'un des derniers récits que j'ai vendu se termine par une relation sexuelle, au lieu du massacre habituel. Mon brandisseur de sabre s'empare de la princesse – que le vilain-méchant a déjà considérablement déshabillée – et la plaque sauvagement sur l'autel des dieux oubliés pendant que la bataille et le massacre font rage à l'extérieur et, dans la pénombre, les restes du vilain-

méchant, cloué au mur par le héros, les regardent avec un air narquois en train de prendre du bon temps. Je me demande si les lecteurs vont aimer. Je suis prêt à parier qu'il y en a qui aimeront. L'individu moyen a en lui ce désir secret d'être un aventurier bravache qui s'adonne à la boisson, au combat et au viol. » (Lettre à Tevis Clyde Smith, environs de décembre 1932.)

Il est intéressant de noter que dans la première version de la nouvelle, la fin était différente :

« Pendant un instant, il la tint dans ses bras, puis il la relâcha.

— Par les diables de Crom ! grogna-t-il. Quelque quarante mille hommes sont morts aujourd'hui, et me voilà en train de peloter un brin de fille qui ne fait que gémir ! Tiens, enfile quelques vêtements, et quittons les lieux. Il y a du travail qui nous attend. »

On peut se demander si Howard faisait partie de ces « individus moyens », mais Wright ne sembla pas avoir la moindre objection sur les connotations sexuelles, et il semble que son seul reproche concernait la longueur de la nouvelle, qu'il trouvait sans doute verbeuse par endroits. Howard lui-même avait réduit quelque peu la taille de son récit au fil des versions successives (à l'encontre de ses pratiques habituelles), et condensa son récit un peu plus. Mais le Texan venait de comprendre que le sexe aidait à vendre les histoires de Conan. Ce qui heurtait Wright ce n'était pas les scènes torrides, mais le langage corsé.

Les trois histoires de Conan qui allaient suivre – « Chimères de Fer dans la Clarté Lunaire », « Xuthal la Crépusculaire » et « Le Bassin de l'Homme Noir » – furent écrites dans cet ordre et en très rapide succession entre novembre et décembre 1932. Chacune de ces trois nouvelles met en scène une jeune fille très légèrement vêtue et irrésistiblement attirée par le Cimmérien. Toutes trois furent acceptées sur-le-champ. À l'exception des courts récits que sont « La Fille du Géant du Gel » et « La Tour de l'Éléphant », toutes les nouvelles de Conan avaient nécessité trois ou quatre versions avant qu'Howard soit satisfait de son travail. Ces trois-là ne demandèrent qu'un brouillon et une version finale. La vente du « Colosse Noir » avait sans doute montré à Howard que la qualité et des personnage crédibles et bien construits n'étaient plus des ingrédients essentiels quand il s'agissait de vendre une histoire de Conan.

Fin 1932, la récession frappa très durement le marché des *pulp* magazines, et nombre d'entre eux firent faillite. Margaret Brundage

venait de peindre sa première couverture pour *Weird Tales*. Elle excellait dans la représentation de jeune filles peu ou pas vêtues. Ce n'était pas un hasard si elle devint rapidement l'artiste attitrée des couvertures et si Wright se montrait plus « libéral ». Nécessité économique faisait loi. C'est donc très logiquement que « Le Colosse Noir » fut la première nouvelle de Conan à avoir droit aux honneurs de la couverture, en juin 1933, suivie en septembre de « Xuthal la Crépusculaire. » Détail révélateur, Conan n'apparaît pas sur les couvertures de ces deux numéros, monopolisées par les personnages féminins aussi déshabillés que les censeurs le permettaient. « Le Bassin de l'Homme Noir » parut le mois suivant, mais il fallut attendre le numéro de mai 1934 avant que paraisse « La Reine de la Côte Noire », un récit infiniment supérieur à tous ceux-ci.

De ces trois histoires routinières, « Xuthal la Crépusculaire » est la plus intéressante. Mentionnant sa prochaine parution dans *Weird Tales* à Clark Ashton Smith, Howard écrivit : « Ce n'est pas qu'un récit de combat et de batailles, comme le laisse croire l'annonce. » La trame du récit – Conan et une jeune femme trouvant une cité perdue au milieu du désert, peuplée par un peuple dégénéré et une femme autoritaire et perverse – devait se retrouver quelques années plus tard, considérablement enrichie, dans « Les Clous Rouges », écrit en juillet 1935, sans doute LE chef d'œuvre de la série. Le thème exerçait une véritable fascination pour Howard, et avait des résonances psychologiques très fortes. Mais en 1932, il n'était pas encore un auteur suffisamment accompli pour accorder au sujet le traitement qu'il méritait, et « Xuthal la Crépusculaire » fait pâle figure à côté du futur chef-d'œuvre.

Ces trois récits restent agréables à lire dans l'ensemble, les chapitres ouvrant « Chimères de Fer » et « le Bassin » sont excellents, il se dégage une poésie évidente dans de nombreux paragraphes, mais ces trois nouvelles restent routinières, et un plaisir coupable semble être tout ce qu'elles ont à offrir.

S'il n'avait fallu que deux versions à Howard pour ses trois dernières nouvelles de Conan, il alla encore plus loin avec « La Maison aux Trois Bandits », très vraisemblablement écrite en janvier 1933. Peu après sa parution, Howard écrivit à Smith : « Content que vous ayez aimé "La Maison aux Trois Bandits". C'est une de ces histoires qui s'est écrite toute seule. Je ne l'ai même pas retapée au propre. Si mes souvenirs sont exacts, j'ai juste effacé un mot pour le modifier et j'ai envoyé la nouvelle telle quelle. J'avais un sacré mal de crâne quand j'ai écrit la première moitié, mais cela n'a pas semblé altérer mon travail. J'aimerais

bougrement être capable d'écrire tout le temps avec autant de facilité. Habituellement je révise mes Conan au moins une ou deux fois. Pour les autres nouvelles, je n'y arrive qu'à force d'acharnement. »

« La Maison aux Trois Bandits » est un récit particulièrement original, différent des autres nouvelles de Conan, même s'il peut rappeler par endroits « La Tour de l'Éléphant. » C'est le dernier récit de Conan dans lequel on décèle des traces de l'intérêt que portait Howard à la civilisation assyrienne. À cette époque de sa vie, Howard était de plus en plus intéressé par l'histoire du sud-ouest américain. Bran Mak Morn, Turlogh O'Brien, Cormac Mac Art et Kull étaient autant de personnages appartenant à son passé littéraire et Conan était le dernier personnage de Fantasy qu'il devait concevoir. Dans les mois qui allaient suivre, Howard allait créer un personnage très important sur un plan commercial : Breckinridge Elkins, héros de près d'une trentaine de westerns loufoques particulièrement réussis.

Comme toujours chez Howard, la transition se fit sur plusieurs mois, et débuta par une phase expérimentale. En avril 1932, Howard expliquait à Lovecraft : « J'essaie de conférer à ma région natale une atmosphère fantastique, tout en conservant un décor réaliste. "The Horror from the Mound" dans le dernier numéro de *Weird Tales* était une tentative – peu réussie – en ce sens. » Il était fréquent pour Howard de se lancer sur une voie nouvelle en mélangeant l'ancien et le nouveau. Ses premières nouvelles de boxe furent ainsi des nouvelles de boxe fantastique. De même ses tous premiers westerns furent donc des nouvelles qui comportaient un élément fantastique : « The Horror from the Mound », mais aussi « Old Garfield's Heart » et l'extraordinaire « The Man on the Ground ».

En décembre 1932, Howard entama une correspondance avec August Derleth, aujourd'hui connu et décrié pour ses « apports » à l'œuvre lovecraftienne, mais qui se spécialisait à cette époque de sa vie dans les récits fantastiques (pour *Weird Tales* notamment) et régionalistes. Très rapidement, les deux hommes en vinrent à parler de leur production pour *Weird Tales* – un peu – et à discuter – beaucoup – de l'histoire de leurs régions respectives (le Texas et le Wisconsin). Le 29 décembre 1932, Howard écrivait à Derleth : « Vous avez, je suppose, entendu parler de Quanah Parker, le grand chef de guerre des Comanches, fils de Petah Nocona et de Cynthia Ann Parker. » Ce n'était sans doute pas le cas, et Derleth demanda à Howard de bien vouloir lui en apprendre plus. Comme la plupart des Texans, Howard connaissait cette histoire, il

l'avait d'ailleurs évoquée avec Lovecraft quelques mois auparavant, mais il semble que cette fois-ci, il fit un véritable travail de documentation avant de répondre à Derleth, écrivant notamment :

« En 1836, lorsque les Texans se battaient pour leur liberté, les Comanches se montraient particulièrement audacieux, lançant des raids sur les maisons isolées de colons, et c'est au cours de l'un de ces raids que le Fort Parker est tombé. Sept cents Comanches et Kiowa le réduisirent littéralement en poussière, et la plupart des occupants avec... Le Fort Parker tomba dans les oubliettes, et parmi les femmes et les enfants capturés par les Indiens se trouvaient Cynthia Ann Parker, neuf ans, et son frère John, un enfant de six ans. Ils furent rapidement séparés. John parvint à l'âge adulte chez les Indiens, mais il n'oublia jamais qu'il était un homme blanc. La vue d'une jeune Mexicaine, Donna Juanita Espinosa, retenue captive par les peaux-rouges, réveilla son héritage racial assoupi. Il s'échappa de la tribu, emportant la jeune fille avec lui, et ils se marièrent... »

C'est très probablement en faisant ses recherches sur l'histoire de Cynthia Ann et de John (que l'on connaît en France principalement grâce à la version romancée mise en scène par John Ford dans *La Prisonnière du Désert*), qu'Howard trouva l'inspiration pour sa prochaine nouvelle de Conan, « La Vallée des Femmes Perdues », probablement rédigée au mois de février 1933. Conan, qui vient de passer plusieurs mois dans les contrées noires du monde hyborien, découvre dans le village de Bajujh une captive blanche, Livia. Tout comme Cynthia Ann Parker, Livia avait un jeune frère – mutilé et tué dans la nouvelle – et tous deux avaient été capturés par une tribu hostile. Et tout comme la vue de Donna Juanita avait réveillé l'« héritage racial assoupi » de John, Livia éveille en Conan des considérations ethnocentriques similaires : « Je ne suis pas un chien pour laisser une femme blanche entre les griffes d'un Noir. » Les histoires divergent à partir de ce moment. Conan se débarrasse avec une facilité déconcertante d'une improbable créature lovecraftienne venue des Ténèbres Extérieures, et promet en fin de compte à Livia de la renvoyer chez elle, sans la violer, ni bien sûr l'épouser. L'histoire fut apparemment rejetée par Wright, sans doute parce qu'il la jugea mauvaise, et non en raison des éléments raciaux : il était absolument inconcevable à l'immense majorité des Américains des années trente, Howard inclus, qu'un homme blanc puisse laisser une femme blanche dans les « griffes »

d'un homme noir. Si Howard essayait discrètement d'incorporer un peu de sa fascination grandissante pour l'histoire du Sud-Ouest américain dans les nouvelles de Conan, il s'est sans doute montré trop subtil. Il est impossible de détecter l'inspiration de la nouvelle sans avoir accès aux documents annexes que nous avons présentés. Le potentiel très fort de l'histoire de Cynthia Ann et de John Parker (il suffit de voir ce qu'en a fait Ford) est noyé entre la menace surnaturelle franchement peu réussie et les penchants irraisonnés de Livia pour la nudité. Quant à l'élément racial de la nouvelle, si on peut comprendre la haine d'un WASP (White Anglo-Saxon Protestant) du dix-neuvième siècle, rendu quasiment fou par ce qu'il a vécu, Howard n'a pas cette excuse dans l'Âge hyborien, et cette nouvelle est particulièrement pénible à lire de nos jours. La première apparition du Sud-Ouest américain dans l'Âge hyborien est un échec total, et il faudrait attendre une année de plus avant qu'Howard s'y attelle de nouveau.

Le probable rejet de la nouvelle par Wright – il n'existe aucune mention de celle-ci dans la correspondance – marqua la fin de la première phase de la carrière littéraire du Cimmérien. Howard ne reviendrait pas à Conan avant plusieurs mois. En un tout petit peu plus d'une année, le Texan avait écrit douze histoires de Conan, et en avait vendu neuf. Si les premières nouvelles sont dans l'ensemble bonnes ou excellentes, les dernières montrent tous les signes d'une tendance à la standardisation. Elles étaient en train de devenir le genre de nouvelles dont Robert Bloch se moquerait dans les pages du courrier des lecteurs de *Weird Tales* quelques mois plus tard.

Sur les neuf histoires vendues, seules trois étaient parues au printemps 1933, et il faudrait une année supplémentaire à Wright pour publier le reste. Il était sérieusement temps pour Howard de se concentrer sur d'autres débouchés, suite à l'état de délabrement général dans lequel se retrouvait l'industrie des *pulp* magazines.

Au mois de mai 1933, l'éditeur anglais Denis Archer contacta Howard et lui proposa de faire paraître un recueil de nouvelles dans ce pays. Howard fit son choix et envoya huit nouvelles le 15 juin. Sur les huit, deux seulement étaient des histoires de Conan : « La Tour de l'Éléphant » et « La Citadelle Écarlate ». Ceci ne reflétait en rien l'opinion qu'il avait de la série : *Weird Tales*, en achetant les manuscrits de ses auteurs, achetait les droits exclusifs de la première parution. La majorité des nouvelles de Conan étant encore inédites, le choix d'Howard était donc très restreint. *Weird Tales* ne renvoyant pas les manuscrits à ses

auteurs, Howard retapa entièrement « La Citadelle Écarlate » d'après le texte paru dans *Weird Tales*, y apportant quelques légères modifications au passage. Pour « La Tour de l'Éléphant », il se contenta d'envoyer des pages arrachées d'un exemplaire de *Weird Tales*. Il ne devait recevoir de nouvelles d'Archer qu'en janvier 1934, ce dernier rejetant les nouvelles, mais suggérant à Howard d'envoyer un roman à la place.

Il est difficile d'assigner une date aux deux derniers fragments de ce volume (pages 521 et 525), mais tous deux furent écrits en 1933, le second après avril. Il semble assez vraisemblable qu'il s'agisse de deux tentatives avortées datant de l'automne de cette année, c'est-à-dire au moment où Howard se remit à écrire des nouvelles de Conan. En octobre, Howard écrivait à Clark Ashton Smith : « Wright a encore trois nouvelles à faire paraître : "Chimères de Fer dans la Clarté Lunaire", "La Reine de la Côte Noire" et "La Maison aux Trois Bandits". Je suis actuellement en train d'en écrire une, mais ne lui ai pas encore donné de titre. » Quelques semaines plus tard, toujours à Smith, il concluait : « Wright a récemment accepté un autre Conan : "Le Diable d'Airain". »

« Le Diable d'Airain », première nouvelle de Conan achevée depuis « La Vallée des Femmes Perdues », n'est pas particulièrement originale, empruntant nombre d'éléments des « Chimères de Fer », écrite un an auparavant. Les deux récits ont une atmosphère et un cadre similaires, inspirés de l'un des auteurs fétiches d'Howard, Harold Lamb, dont les remarquables histoires de cosaques faisaient les délices des lecteurs de la prestigieuse revue *Adventure* dans les années vingt. En tout cas, il fallut un peu de temps à Howard pour se replonger pleinement dans le monde hyborien. Comme il l'avait dit à Clark Ashton Smith : « Tout d'un coup, je me retrouvais coupé de ma création, comme si le personnage s'était tenu jusque-là à mes côtés, me soutenant dans ma tâche et que, l'instant d'après, il avait tourné les talons et avait disparu pour de bon, ne me laissant d'autre choix que de trouver un autre personnage. »

Au printemps 1933, réalisant qu'il ne pourrait relancer sa carrière seul, Howard s'était adjoint les services d'un agent littéraire, Otis Adelbert Kline, auteur de *pulps* lui-même, et qui avait même été rédacteur en chef de *Weird Tales* dans les années vingt. Kline demanda à Howard de s'essayer à un maximum de genres afin de multiplier ses débouchés et donc ses chances de vente.

À la fin de l'année 1933, Howard se concentrait donc sur des récits policiers, historiques, d'aventure, des histoires de boxe et des westerns, et s'entraînait à écrire des nouvelles de longueur plus conséquente (vingt

ou trente mille mots en moyenne, contre dix mille pour la plupart des nouvelles de *Weird Tales*). Les histoires routinières de Conan étaient désormais loin derrière lui, et après quelques efforts médiocres, Howard se trouva enfin prêt à se relancer pour de bon dans l'écriture de nouvelles de Conan...

* * *

L'auteur tient à remercier Glenn Lord pour son aide précieuse, ainsi que Rusty Burke et Leo Grin qui ont bien voulu relire la version américaine de ce texte et y apporter leurs suggestions.

Sources

Cimmérie / Cimmeria

Texte tiré de la transcription du poème par Emil Petaja, à qui Howard envoya un exemplaire du poème en décembre 1934 ; tapuscrit fourni par Glenn Lord.

Le Phénix sur l'Épée / The Phoenix on the Sword

Première parution dans *Weird Tales*, décembre 1932.

La Fille du Géant du Gel / The Frost-Giant's Daughter

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Le Dieu dans le Sarcophage / The God in the Bowl

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

La Tour de l'Éléphant / The Tower of the Elephant

Première parution dans *Weird Tales*, mars 1933.

La Citadelle Écarlate / The Scarlet Citadel

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

La Reine de la Côte Noire / Queen of the Black Coast

Première parution dans *Weird Tales*, mai 1934.

Le Colosse Noir / Black Colossus

Première parution dans *Weird Tales*, juin 1933.

Chimères de Fer dans la Clarté Lunaire / Iron Shadows in the Moon

Première parution dans *Weird Tales*, avril 1934 sous le titre « Shadows in the Moonlight. »

Xuthal la Crépusculaire / Xuthal of the Dusk

Première parution dans *Weird Tales*, septembre 1933 sous le titre « The Slithering Shadow. »

Le Bassin de l'Homme Noir / The Pool of the Black One

Première parution dans *Weird Tales*, octobre 1933.

La Maison aux Trois Bandits / Rogues in the House

Première parution dans *Weird Tales*, janvier 1934.

La Vallée des Femmes Perdues / The Vale of Lost Women

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Le Diable d'Airain / The Devil in Iron

Première parution dans *Weird Tales*, août 1934.

Le Phénix sur l'Épée (première version) / The Phoenix on the Sword
(first submitted draft)

Il fallut trois moutures à Howard avant d'être satisfait de cette nouvelle. Cette troisième version faisait 28 pages et fut envoyée à *Weird Tales* au début du mois de mars 1932. Quelques jours plus tard, Farnsworth Wright demanda à Howard de bien vouloir procéder à quelques révisions avant d'accepter la nouvelle : « J'espère que vous serez d'accord pour la réviser et la soumettre de nouveau. Ce sont les deux premiers chapitres qui clochent. Le début du récit n'est pas très palpitant, selon moi, et le lecteur a du mal à s'y retrouver. La conclusion du premier chapitre est bonne, le deuxième débute superbement, mais une fois la personnalité du roi Conan bien établie, le reste devient verbeux. Je pense que la toute dernière page du récit gagnerait à être réécrite car elle tombe un peu à plat au vu des événements formidables qui viennent de se dérouler. » Howard suivit ces suggestions à la lettre, ne réécrivant que ses deux premiers chapitres et le début du troisième, soit treize pages, ainsi que les deux dernières pages de sa nouvelle. Wright n'ayant fait aucune objection sur les pages 14 à 26, Howard les renvoya telles quelles. Les quinze pages retravaillées furent reléguées aux archives ; toutes ou presque comportent des indications de la main de Wright.

Document sans titre (Liste de noms et de pays hyboriens)

Document fourni par Glenn Lord.

Notes sur Divers Peuples de l'Âge Hyborien / Notes on Various Peoples of the Hyborian Age.

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

L'Âge Hyborien / The Hyborian Age

Paru dans *The Hyborian Age*, Lany Coop, 1938.

Synopsis sans titre (Une escouade...) / Untitled synopsis

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Synopsis sans titre (La Citadelle Écarlate) / Untitled synopsis

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Synopsis sans titre (Le Colosse Noir) / Untitled synopsis

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Histoire inachevée, sans titre (Le champ de bataille...) / Untitled fragment

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Synopsis sans titre (Le Décor: la ville de Shumballa...) / Untitled synopsis

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Histoire inachevée, sans titre (Amboola...) / Untitled fragment

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.



Aubin Imprimeur

LIGUGÉ, POITIERS

Achevé d'imprimer en octobre 2007

N° d'impression L 71477

Dépôt légal, octobre 2007

Imprimé en France

94117-1